This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 857,046

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

ÉTUDE

MORALE ET LITTÉRAIRE

SUR

LES ÉPITRES D'HORACE

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET

RUE DE VAUGIRARD, 9

ÉTUDE

MORALE ET LITTÉRAIRE

SUR LES

ÉPITRES D'HORACE

PAR

J. A. ESTIENNE

PARIS

A LA LIBRAIRIE
DE
L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, 14

A LA LIBRAIRIE
DE
DEZOBRY ET E. MAGDELEINE
RUE DES MAÇONS-SORBONNE, 1

1851

ÉTUDE

MORALE ET LITTÉRAIRE

SUR

LES ÉPITRES D'HORACE

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET

RUE DE VAUGIRARD, 9

ÉTUDE

MORALE ET LITTÉRAIRE

SUR LES

ÉPITRES D'HORACE

PAR

J. A. ESTIENNE

PARIS

A LA LIBRAIRIE
DE
L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, 14

A LA LIBRAIRIE
DE
DEZOBRY ET E. MAGDELEINE
RUE DES MAÇONS-SORBONNE, 1

1851

878
H5eo
E8

[illegible]
[illegible]
[illegible]

ÉTUDE

MORALE ET LITTÉRAIRE

SUR

LES ÉPITRES D'HORACE.

I.

Horace, comme chacun sait, a cultivé trois genres de poésie : le genre lyrique, le genre satirique, le genre épistolaire.

Ces trois genres, par la manière dont il les a traités, ont entre eux une intime liaison; ils se correspondent, ils se rappellent fréquemment; on passe, sans brusque transition, souvent comme de plain-pied ou par les pentes les plus douces, de l'ode à la satire, de la satire à l'épître, ou de cette dernière aux deux précédentes.

C'est un des effets, en même temps qu'un des charmes, de cette unité si caractérisée, qui marque dans Horace l'homme et le poëte.

Si sa jeunesse offre beaucoup de fleurs, ce n'est pas sans offrir aussi beaucoup de fruits. Pareillement son âge mûr, où tant de fruits abondent, les

présente accompagnés de fleurs nombreuses. Ainsi des orangers de son climat, où le printemps unit et, pour ainsi dire, marie ses dons à ceux de l'automne[1].

Ce poëte, avec le sentiment si profond qu'il avait de la convenance, jugea, vers un certain moment, que l'ode allait moins à ses années, devenues plus sérieuses; à son talent, qui pouvait n'avoir plus bientôt la même vivacité. Il lui fallait un genre plus analogue à son âge, plus approprié.

Semper in adjunctis ævoque morabimur aptis.

Ce genre, on peut dire qu'il existait jusqu'à certain point dans plusieurs de ses poésies lyriques. Mais au lieu de ce rhythme ailé, chantant — rhythme, avant tout, d'enthousiasme, d'amour, de folie, de jeunesse (*Et juvenum curas et libera vina referre*) — Horace en voulait un autre plus simple, plus aisé, plus familier. Il adopta naturellement alors celui des satires, l'hexamètre. Sa muse, il la réduisit à n'aller plus qu'à pied, mais de telle sorte que dans sa marche, toujours légère et poétique, *on sent qu'elle a des ailes.*

Il avait été jusque-là un poëte à la fois personnel et sympathique, c'est-à-dire, aimant à jouir, à célébrer ses jouissances; de plus, ayant à cœur de rendre heureux, comme lui, tous ceux qu'il affectionnait. Ainsi restera-t-il, mais avec plus de sympathie encore, et, par suite, il imaginera le genre épistolaire, tel qu'il l'a pratiqué; sorte de forme

[1] Se rappeler aussi la description des jardins d'Alcinoüs. (*Odyss.*, VII, 118, etc.)

moyenne entre la poésie et la prose, tenant de l'ode, tenant de la lettre, et chez lui tout aussi vraie que cette dernière : genre charmant, dont nous ne trouvons aucune trace avant lui dans la poésie grecque et latine. C'est de l'épître surtout qu'il pouvait dire : *Non aliena meo pressi pede.* Personne non plus ne l'y devait suivre, chez les Romains. Car nous ne saurions appeler épître, bien qu'elle se qualifie telle, une pièce comme la *Sylve*[1] de Stace, adressée à Victorius Marcellus. Ce n'est point là, ni pour la morale, ni pour le style, et malgré quelques imitations, ce n'est point là de l'Horace.

Nous trouverions beaucoup plus de lui, quoique en prose, dans les lettres de Pline le Jeune.

« J'eusse prins plus volontiers cette forme (*les lettres*) à publier mes verves, dit Montaigne, si j'eusse eu à qui parler... et suis deceu s'il ne m'eust mieulx succédé... »

Horace, qui a si parfaitement réussi, avait, lui, à qui parler. Quoique souvent à la campagne, il ne vivait pas comme Montaigne dans la dernière moitié de sa vie, isolé, détaché des hommes. Il avait des

[1] L'auteur y fait à force du *splendescat*, tout comme en faisait à *Tibur* son ami Manlius Vopiscus dans ses épîtres, que le temps a bien voulu ne pas nous conserver, non plus que ses odes, satires, épopées, etc.

N'était ce rhythme boiteux, *exiguos elegos*, qui va mal au genre épistolaire, on donnerait plus justement le nom d'épîtres à quelques élégies d'Ovide. C'est même ainsi qu'il les appelle, ou lettres. Voy. dans les *Tristes*, liv. III, les 6e, 7e, 14e, etc.

Vade salutatum subito perarata Perillam
Littera, sermonis fida ministra mei. (III, 7.)

Littore ab Euxino Nasonis *epistola* veni. (V, 4.)

Quam legis ex illa tibi venit *epistola* terra.... (Même liv,. 7)

et *passim*.

amis de tout âge, auxquels il pouvait s'adresser et pour eux, et pour lui-même. Pour lui, car plus heureux que jamais, il aimait plus que jamais à parler de son bonheur. Le reflet, qu'il en voyait dans ses vers comme dans un limpide miroir, le charmait, et d'ailleurs lui paraissait propre à tenter ceux de ses amis qui ne goûtaient pas une félicité semblable. Il s'en fallait qu'ils eussent sa sagesse. Les uns, du même âge que lui, persistaient dans leurs erreurs et leurs passions. Les autres, jeunes encore, pouvaient s'engager dans cette même voie qui les aurait rendus misérables. Ce qu'Horace voulait prévenir.

Aucun autre ne possédait au même degré que lui cet avantage célébré par Cicéron, dans le *Traité de la Vieillesse :*

« Illa quanti sunt, animum tanquam emeritis stipendiis libidinis (*je retranche* ambitionis), contentionis, inimicitiarum, *cupiditatum omnium, secum esse, secumque,* ut dicitur, *vivere!* »

« Si jeunesse savait, dit un proverbe à nous, et si vieillesse pouvait! » Eh bien! notre poëte se plaît, dans un âge voisin de la vieillesse, à communiquer aux jeunes gens *le savoir* qu'il doit à ses années, afin qu'ils fassent de leur *pouvoir* le meilleur usage.

« Que ne puis-je vous donner mon expérience! » écrivait madame de Maintenon. Horace entreprend de donner la sienne. Il le fait, toujours avec un attrait piquant, une grâce aimante et persuasive, qui sauve tout l'ennui du genre didactique. Ses épîtres, instructives comme des traités moraux, intéressent comme des lettres, et par cela même in-

struisent davantage, insinuent mieux, enfoncent mieux le précepte.

C'est une causerie familière et séduisante, où la leçon devient un charme, presque irrésistible.

« Epistolarum genera duo (dit encore Cicéron) quæ me magnopere delectant : unum familiare et jocosum, alterum severum et grave. »

Ces deux genres délicatement fondus ensemble par Horace, n'en font chez lui qu'un seul. C'est par là que ses épîtres ont obtenu si grand succès de tout temps, chez toutes les nations, principalement la nôtre. Lyrique, satirique, épistolaire, il est toujours pour nous le plus français des poëtes latins. Mais il n'a nulle part mieux pratiqué que dans les épîtres son

Scribendi recte sapere est et principium et fons.

Or, cette rectitude, cette sagesse, ce bon sens, qualités éminemment françaises!

Le genre épistolaire lui-même, n'est-il pas aussi un genre français par excellence? Ce *sermo pedestris*, où pouvait-il être mieux le bienvenu que chez nous, si renommés pour exceller ou avoir excellé dans la conversation, dont l'épître tient tant?

Rappelons-nous, depuis les commencements de notre littérature, ce grand nombre d'écrivains épistolaires, en vers, en prose, quelques-uns à la fois dans ces deux formes. Rappelons-nous également un genre si rapproché de celui des lettres, nos mémoires confidentiels, dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre; nos contes eux-mêmes, où si volontiers intervient comme en une épître la personne du

conteur. Et, dans nos comédies de mœurs, mainte scène ne reproduit-elle pas (quelquefois jusqu'au défaut) le langage et le ton de l'épître? de l'épître d'Horace, quand c'est Molière.

Nous devions donc, nous surtout, apprécier un écrivain tel qu'Horace, chez qui nous retrouvons tant de nos qualités morales et littéraires, entre autres, pour n'en citer, dans ce dernier ordre, qu'une seule des plus habituelles, *cette netteté, vernis* de nos écrivains *maîtres*. Nous devions, lui plus qu'un autre, le lire, le relire et l'étudier. Aussi, dès la renaissance, avons-nous fait. Nul autre poëte de l'antiquité ne s'est plus infusé dans nos veines. Nous n'avons puisé nulle part autant qu'à cette source si pure, si limpide, à cette Digence, à cette Blandusie rafraîchissante. Nul autre, pendant que les imitations de certains poëtes anciens nous égaraient, nul autre n'a peut-être plus contribué, pour le fond et pour la forme, au perfectionnement de notre littérature, dans plusieurs genres. Nul enfin n'a été plus cité, n'a plus laissé de lui dans la mémoire, même des gens du monde, qui redeviennent, a-t-on dit, latins par lui et pour lui[1].

Disons-le : c'est comme un des ancêtres de notre littérature, ainsi que nous aurons sans cesse occasion de le faire voir dans cette série d'études sur chacune de ses épîtres.

---

[1] J'ajoute ici Virgile, dont tant de vers *manent alto corde reposti.*

II.

ÉPITRE PREMIÈRE. A MÉCÈNE.

§ I.

Horace, dans sa première épître, destinée, ce nous semble, à servir aux autres comme de préface et d'introduction, se montre sous un aspect des plus intéressants. On l'y voit sérieusement occupé du dessein de corriger ses défauts, et, quoiqu'il ne le dise pas, de perfectionner ses qualités; en un mot, de pratiquer, autant et du mieux qu'il pourra, *potenter*, la philosophie. Les épîtres, qui suivent celle-ci, ne la démentent point. Au contraire, elles se distinguent par une morale sage, pure, élevée, facile néanmoins et tout engageante. Cette morale, prêchée d'exemple avec une sympathie si persuasive, on sent qu'elle procure le bonheur. Elle vous convie à la suivre, pour le goûter. L'amour des richesses, maladie si commune dans tous les temps, lèpre des Romains, surtout à l'époque d'Horace (*Fervet avaritia miseroque cupidine pectus?* 33); l'ambition, la fausse gloire ou la vanité (*Laudis amore tumes?* 36); les voluptés déréglées, l'intempérance, l'inertie ou la fainéantise, la colère, l'envie (*Invidus, iracundus, iners, vinosus, amator*, 38); le mécontentement de soi-même et des autres, l'inconstance, l'ennui, le dégoût (*passim* 1re épître), telles sont, en général, les passions ou dispositions

malfaisantes — trouble de l'âme et de la vie — qu'Horace attaque successivement, d'une façon variée, vive, dramatique, presque toujours enjouée, pour mettre en leur place les vertus contraires, et, par suite, le repos et la tranquillité dont il jouit. Donc, composée après les autres, cette première épître si charmante les annonce et les résume, pour ainsi dire, à l'avance, ainsi que fait, dans nos cours de Facultés, la première leçon, programme des suivantes.

C'est, dans l'histoire de notre poëte, une époque remarquable que celle de la composition des épîtres. Il nous y paraît à cet âge en quelque sorte climatérique, où bien des hommes, nés avec un fond de sagesse, cherchent à régler désormais leur vie par la raison [1]. Tâche ici d'autant plus facile que, grâce à l'heureuse influence du naturel et de la première éducation, cette vie, même aux jours les plus fougueux de la jeunesse, *consule Planco,* ne s'est jamais trop écartée de la règle.

Non lusisse pudet, sed non incidere ludum. (Épit, 14.)

Nous voyons un des premiers génies de notre littérature, J.-J. Rousseau, après avoir, comme il dit, flotté de la sagesse à l'erreur [2], entreprendre, mais sans succès, au même âge qu'Horace (et peut-

[1] « La jeunesse est si aimable qu'il faudroit l'adorer, si l'âme et l'esprit étoient aussi parfaits que le corps; mais quand on n'est plus jeune, c'est alors qu'il faut se perfectionner, et tâcher de regagner, par les bonnes qualités, ce qu'on perd du côté des agréables. Il y a longtemps que j'ai fait ces réflexions, et, par cette raison, je veux tous les jours travailler à mon esprit, à mon âme, à mon cœur, à mes sentiments. » (Madame de Sévigné. Aux Rochers, 1671.)

[2] Voy. les *Réveries, etc.,* 3e Promenade, une des plus intéressantes.

être à son imitation)[1], une réforme analogue dans sa conduite. Réforme plus extérieure qu'intime, quoi qu'il prétende. La règle, en effet, pouvait-elle longtemps diriger cette nature maladive, inquiète, bizarre, souvent égarée par l'orgueil et la vanité qu'il ne dépouilla jamais? Je ne sais quel vice de naissance, qu'aucune éducation n'avait tempéré, suit tout le cours de son existence et l'empoisonne. Et ce furent précisément les dernières années, calmes et sereines pour Horace, que Rousseau passa les plus errantes, les plus malheureuses, terminées enfin par la mort la moins philosophique, loin de ces montagnes natales, où l'on regrette qu'à l'exemple de Voltaire — un étranger — qui leur dut la meilleure part de sa vie, l'auteur d'*Émile* n'ait pas su, plus heureux encore que son rival, le cœur apaisé, l'esprit sain, goûter au milieu d'une nature aimée la vieillesse d'un sage, comme après *un jour mêlé d'orages* un couchant doux et consolateur.

Horace, dont la destinée, au reste, avait été beaucoup moins troublée, voulut dignement achever et couronner sa carrière, comme poëte et comme homme : non pas, comme homme, en vue de cette autre vie rémunératrice, où tendent les chrétiens, et qu'il ne paraît pas avoir beaucoup espérée; mais par suite de son attachement natif au *Verum atque decens* (qui pourrait être, en ajoutant le *Placens*[2], la devise de ses actions et de ses ouvrages), et pour

[1] C'est d'Horace qu'il a emprunté l'épigraphe de son premier discours, ce *Decipimur specie recti*, dont il est, dans ce discours même, et dont il devait être bien souvent une preuve si vivante.

[2] Le *decens* suffirait; car n'implique-t-il pas le *placens*? Gratiæ *decentes*.

laisser de lui, dans l'esprit de ses lecteurs, la plus honorable mémoire. Βίος εὔρυθμος. « Vie réglée en tout selon les lois du rhythme et de l'harmonie. » (Platon, *Rép.*, III.)

Le précepte de Boileau,

> Que votre âme et vos mœurs, peintes dans vos ouvrages,
> N'offrent jamais de vous que de nobles images. (A. P., IV.)

pourrait servir d'épigraphe aux épîtres d'Horace comme aux siennes, avec cette différence que l'un des peintres, Horace, par l'attrait d'une personnalité qui nous intéresse davantage, au point de nous identifier avec elle; par la sympathie qu'il ressent et qu'il inspire, par l'accent de conviction qui pénètre ses paroles, enfin par le charme insinuant de sa poésie, spirituelle à la fois et cordiale, *rend* la vertu plus *aimable* et plus attirante ; en sorte qu'il exerce sur nous, tout païen qu'il est, un empire plus efficace et plus salutaire que Boileau, poëte chrétien. C'est, d'ailleurs, un esprit plus logique, ou du moins, plus artiste. Les épîtres de Boileau, et nous disons la même chose de toutes les épîtres françaises, quel qu'en soit l'auteur, se succèdent au hasard, sans autre ordre que celui des dates : elles n'offrent pas — vif intérêt de plus — la suite, la convenance harmonieuse qui rattachent ensemble les épîtres latines, cette unité dans la variété, que recommandait Horace et que personne n'a mieux pratiquée.

> Facies non omnibus una,
> Nec diversa tamen.

La différence entre les deux poëtes éclate surtout

dans leur première épître : l'une, habile entrée en matière, qui vous met aussitôt comme dans l'air et dans la perspective du pays que vous allez parcourir; l'autre, espèce de panégyrique oratoire, tout courtisanesque, ne se rapportant pas à l'ensemble des compositions qu'il précède, ne les reliant pas entre elles. L'épître à Guilleragues, qui rappelle le plus la première d'Horace,

> Ainsi donc, philosophe à la raison soumis,
> Mes défauts désormais sont mes seuls ennemis :
> C'est l'erreur que je fuis; c'est la vertu que j'aime.
> Je songe à me connaître, et me cherche en moi-même.
> C'est là l'unique étude où je veux m'attacher....
> Pour moi, sur cette mer qu'ici-bas nous courons,
> Je songe à me pourvoir d'esquif et d'avirons,
> A régler mes désirs, à prévenir l'orage,
> Et sauver, s'il se peut, ma raison du naufrage. (23-35.)

cette épître ne vient que la cinquième, et d'ailleurs, placée avant les autres, elle n'y préparerait pas, comme celle à Mécène.

Autre différence notable. Ce contraste, chez Horace, entre sa vie passée et la vie nouvelle qu'il se propose de vivre, moins marqué chez Boileau, n'intéresse pas autant. Cela ne pouvait pas être. Boileau n'avait pas eu, comme Horace, cette jeunesse, parfois libertine et dissipée, dont brille un si vif reflet dans les odes; il ne s'était pas laissé non plus entraîner aux tendres faiblesses de Racine, son ami. *Toujours sage, très-peu voluptueux,* qu'avait-il, vers un certain âge, à répudier du passé? Fort peu de chose, à la satire près, dont encore il ne se départit jamais, le ton satirique persistant dans la plupart de ses épîtres. Il ne lui restait guère qu'à

continuer sa vie, rangée et correcte, telle qu'elle avait toujours été. Il a beau dire qu'au lieu de s'attaquer aux défauts des autres, il n'attaquera plus dorénavant que les siens; cette attaque personnelle, il la fait depuis longtemps, il l'a même toujours faite. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il s'attache uniquement, ainsi qu'Horace, à la recherche du vrai. *Quid verum,* etc. De bonne heure, autant pour lui-même que pour les autres,

> La libre vérité fut toute son étude.

Sans doute Horace aussi n'a jamais cessé de l'apprécier, de la chérir; mais il l'a quelquefois négligée; désormais il lui veut rendre un culte assidu. Fidèle au sentiment des devoirs, il s'en est écarté plus souvent que Boileau dans la pratique. Eh bien ! c'est maintenant ce qu'il s'efforcera d'éviter. Le vieil homme, chez lui, n'était pas assez vicieux pour qu'il le dépouille en entier. Il n'a pas besoin de se transformer, mais seulement de se corriger [1], de se rendre meilleur. Aussi fait-il. Prenant l'esprit de son âge, il quitte de la jeunesse ce qu'il n'en saurait garder, sans être ridicule, surtout malheureux : malheureux de goûts et de passions qu'il ne pourrait point satisfaire, ou qu'il ne satisferait qu'aux dépens de son repos, de sa santé physique et morale. Il restreint plus que jamais ses besoins pour devenir plus indépendant et de lui-même et d'autrui. Il dompte cette humeur irasci-

---

[1] Ce coquin-là sera quelque jour un brave homme,

dit Sidner, en parlant de son neveu Florville, le dissipateur. (Chéron, *le Tartufe de mœurs.*)

ble, contraire à l'égalité d'âme qu'il veut toujours posséder. Il aspire à demeurer constamment maître de lui-même : il y parvient. On sent, dans la plupart des épîtres, une tranquillité, une satisfaction d'esprit, d'année en année plus complètes, et principalement dues à l'influence de la retraite champêtre qu'il habite plus souvent qu'autrefois. (*Latet abditus agro.*) C'est surtout la campagne qui le calme, qui le repose, qui l'épure, qui l'affranchit à la fois des choses et des hommes, qui lui donne bien-être et bonheur : c'est d'elle, en grande partie, qu'émanent le charme et l'efficacité des épîtres. Un titre leur conviendrait parfaitement, celui de *Sabiniennes,* pour faire un poétique pendant aux *Tusculanes,* et rappeler avec le lieu qui les inspira presque toutes, l'esprit philosophique dont elles sont animées.

C'était une présomption de vertu, aux yeux de Cicéron [1], que d'être enfant de la Sabine. La Sabine ! pays d'antique discipline, mâle et rigide, mais corrigée, adoucie par ce charmant esprit d'Horace, à peu près comme le vin qu'il annonce à Mécène.

> Vile potabis modicis Sabinum
> Cantharis, *Græca* quod ipse *tetra*
> Conditum levi..... (I, XX.)

Cette même Sabine où son ami Virgile plaçait aux

---

[1] Voy. le commencement d'une lettre à Trébonius. (*Famil.*, XV, 20.)

« Instructum fuisse opinor (il s'agit de Numa) non tam peregrinis « artibus quam disciplina tetrica ac tristi veterum Sabinorum : quo genere « nullum quondam incorruptius fuit. » (Tit. Liv., I, 18.)

Voy. aussi dans Plutarque, *Vie de Numa,* les chapitres tant de fois cités.

Aspera si visa est rigidasque imitata Sabinas.... (Ovid., *Am.*, III, 4.)

anciens jours une vie si fortunée, devenue pour Horace à beaucoup d'égards une réalité, ainsi qu'elle l'aurait été, si nous en croyions les récits non moins poétiques de l'histoire, pour les Romains eux-mêmes sous un roi Sabin, le bon Numa, dont la philosophie naturelle, dans ses montagnes et sur le trône, représente en grande partie celle de notre poëte.

On sent, disais-je, dans les épîtres, ce perfectionnement, cette maturité *dorée* à laquelle il arriva; mais lui-même ne l'a-t-il pas comme exposée aux regards de ses lecteurs? Il est une épître, la dernière (*à Florus*, II, 2), dont la fin montre ses progrès dans la sagesse. S'il a promis de s'amender, il a tenu parole. Avare ou cupide, il ne l'a jamais été; il s'est bien gardé de le devenir: ambitieux, pas davantage. Mais il n'est plus colère, plus voluptueux, etc. Cette dernière épître clôt les autres avec le même art que les ouvre la première. Nouvelle différence avec Boileau qui termine par une dissertation scolastique, sur l'*amour de Dieu*, tout à fait étrangère aux sujets des épîtres précédentes. Il semble qu'Horace avait le pressentiment de sa fin prochaine (noter que la mort apparaît comme à l'improviste dans cette conclusion de l'épître à Florus), et qu'il se voulait présenter une dernière fois tel qu'il était devenu, fixer son image en traits définitifs qui le recommandassent pour toujours. Alors même qu'il eût encore vécu longtemps et composé d'autres épîtres, elles pouvaient tout naturellement s'encadrer entre celle à Mécène et celle à Florus, laquelle serait toujours restée la dernière du recueil.

Un art également remarquable à signaler dans cette épître *post-face*, c'est la manière indirecte et fort adroite dont le poëte annonce son amélioration morale. Que d'autres embouchent, devant les dieux et devant les hommes, la trompette du charlatan ou de l'insensé ! Il procède, lui, sans orgueil et sans fracas, avec une modestie socratique, sous forme dubitative, interrogative. On le voit tel qu'un prévenu sur la sellette, interrogé par un juge, et restant silencieux, comme s'il laissait à d'autres, à ses amis, devenus en quelque sorte ses avocats (*patroni*) le soin de faire la réponse, unanimement favorable sur tous les points ! *Omne tulit punctum*, etc.

Voici tout ce passage, bref résumé de la philosophie d'Horace :

> Utar, et ex modico, quantum res poscet, acervo
> Tollam....
> Scire volam, quantum simplex hilarisque nepoti
> Discrepet, et quantum discordet parcus avaro....

On reconnaît ici cette doctrine du *juste-milieu*, qui faisait le fond de sa morale,

> Virtus est *medium* vitiorum et utrinque reductum.
> (Ép. 18-9.)

sur laquelle il aime à revenir, qu'il tenait de son père, et qu'il avait retrouvée dans Aristote.

Les vers qui suivent le représentent jouissant pour l'esprit et pour le corps, pour la fortune et pour le rang social, de ce juste-milieu si désirable.

> Pauperies immunda procul, procul abest....

(On pourrait dire de la fortune d'Horace, *medio-*

critas, qu'elle ressemble, mais avec la constance de plus, à cette blonde maîtresse de l'ode (I, v), *Simplex munditiis, aurea.*

Non agimur tumidis velis Aquilone secundo;
Non tamen adversis ætatem ducimus Austris :
Viribus, ingenio, specie, virtute, loco, re,
Extremi primorum, extremis usque priores.

L'interrogatoire termine l'épître.

Non es avarus?

C'est par ce vice que commence, dans la première épître, l'énumération des maux à guérir. Ce vice, le premier, comme le chef et l'instigateur des autres vices; le vice romain par excellence; celui qu'Horace a le plus souvent et le plus énergiquement combattu.

Caret tibi pectus inani
Ambitione?

Autre infirmité romaine et contemporaine, qui vient, dans la même épître, après l'avarice ou cupidité (*Laudis amore tumes?*). Ici, comme pour l'avarice, chacun de prononcer l'*abi.* Si quelques malveillants avaient osé contester, l'accusé pouvait produire, entre autres témoins à décharge, l'empereur lui-même.

Caret mortis formidine?

Ce fantôme hideux, apparaissant aux riches dans le sein de leurs jouissances tourmentées. Horace ne manifeste nulle part dans les épîtres la crainte de la mort, quoique les années l'en eussent rapproché. Ne s'était-il pas accoutumé dès sa jeunesse

à l'envisager sans trouble (*moriture*), comme une déesse invitant à jouir de la vie, si courte (*Festis quinquatribus*, 97), et tempérant, dans l'une et l'autre fortune, malheureuse ou prospère, l'insolence ou l'abattement? Il a d'ailleurs appris à secouer toute espèce de crainte, ainsi que de violent désir. Prêt à tout, particulièrement au trépas, comme le sage de Lucrèce et de La Fontaine, il recevrait tout, sans étonnement, sans ébranlement d'esprit, *æquo animo*. Il semble que la mort ait voulu, par une fin subite, le récompenser de ne l'avoir point redoutée.

.... Et ira?

La colère! un défaut natif, dont il s'est plusieurs fois accusé de bonne grâce. Nul doute qu'il n'ait fini par en triompher.

La cinquième question regarde la superstition, dominante alors à la place de la religion, qui s'effaçait chaque jour davantage. Il l'avait trop vivement attaquée dans les satires, pour y céder, au temps des épîtres. Puérile fantasmagorie, dont il se riait.

Natales grate numeras?

Oui. Rappelons-nous l'ode à Phyllis, cette petite épître si gracieuse; rappelons-nous les conseils à Tibulle, à Bullatius, etc.:

Grata superveniet quæ non sperabitur hora. (IV.)

....Horam (XI.)

Grata sume manu.

Relativement à l'*ignoscis amicis?* odes, satires

(principalement la troisième du premier livre), épîtres, tout dans Horace nous atteste l'ami le plus indulgent, le plus tendre, le plus dévoué. L'âge ne faisait qu'ajouter à cette indulgence, à cette bienfaisante sollicitude. Comme le Cécube ou le Falerne, à mesure qu'ils vieillissaient, Horace allait s'améliorant par le progrès des années (*lenior et melior*). Elles lui rendaient avec usure, en qualités d'âme et de cœur, ce qu'elles pouvaient lui dérober du reste. Tout le contraire, au moral, du *multa recedentes adimunt*. Il pratiquait attentivement pour sa vie ce qu'il recommande, même épître, pour les écrits :

> Luxuriantia compescet; nimis aspera sano
> Lævabit cultu; virtute carentia tollet.

« Rien si beau et légitime, dit Montaigne, que de faire bien l'homme et duement; » Horace le faisait; « ny science si ardue que de bien et naturellement sçavoir vivre cette vie. » Qui mieux qu'Horace entendait ce bien vivre? *passé maître en cet art!* Donc, cette espèce d'admonition qui finit l'interrogatoire, Horace depuis longtemps l'avait prévenue. Il n'avait pas besoin que d'autres lui disent *assez*. Son Génie, sa Muse, pour ainsi dire, l'en avait de bonne heure averti (*Est mihi purgatam*, etc.). Citons encore de la même épître

> At qui legitimum cupiet fecisse poema,

ce poëme, sa propre vie, si bien ordonnée, surtout dans la dernière partie,

> Animum censoris sumet honesti,

non moins sévère pour les actes, qu'il l'était à l'égard des mots, dans la composition d'un ouvrage, *Audebit*, etc.

Lusisti satis, edisti satis atque bibisti.

voilà bien le *crebro personet.*

Tempus abire tibi est,

c'est-à-dire, de renoncer aux passe-temps frivoles, *ludicra* (10), aux joyeuses orgies, *vinosus*, aux folles amours, *amator*, aux poésies, quelquefois licencieuses, qui les célébraient les unes et les autres. Cependant il pouvait boire encore, mais à *petits coups* (*minuta, rorantia*[1] *pocula*); se régaler un jour de fête avec Torquatus, avec Phyllis, etc. Plus de Lydie, de Pholoë *fugax*, mais cette même Phyllis, *en l'amour de laquelle il finirait volontiers ses jours*[2]. Rien, du reste, qui se rapporte à l'amour, dans les épîtres, excepté la XVe, pur badinage d'un bout à l'autre. S'il mentionne deux fois Cynara (VII, 28; XIV, 33), c'est pour marquer la différence de sa vie passée à sa vie présente. Toutefois, cette vie nouvelle elle-même ne pouvait pas, quoique sous la garde d'une philosophie plus vigilante, éloigner toujours les troubles de l'âme, les passions. Horace éprouva des retours de jeunesse, entre autres un assez vif ressentiment du mal d'aimer. *Intermissa, Venus, diu rursus bella moves?* Certains regrets devaient à certains moments l'assaillir. *Faut-il que tant d'objets si doux et si*

[1] *De Senectute.*

[2] « (*Rebus venereis*) senectus, si non abunde petitur, non omnino caret. » (*De Senect.*, 14.)

charmants... ! Mais la philosophie, la campagne et la nature, l'amitié, un amour à portée de son âge, *tempestivior,* l'avaient bientôt consolé. Cette ode même à Vénus, et plusieurs autres, prouvent aussi qu'il ne s'était pas irrévocablement séparé de la poésie lyrique. Encore une consolation!

La fin de l'épître ramène le double principe qui dirigeait l'auteur, *l'æquum* et le *decens,* principe renfermant tous les autres, et dont nous verrons presque à toutes les épîtres le rappel et l'application.

Si l'on a porté sur Horace des jugements erronés et contradictoires, n'est-ce pas faute d'avoir établi cette distinction nécessaire entre les deux premiers tiers de son existence et le dernier, entre l'homme de certaines odes ou satires et celui des épîtres?

Avant d'aborder l'examen de ces dernières, demandons-nous si quelqu'un de nos écrivains nous offrirait une vie analogue à la vie d'Horace, cette vive jeunesse, plus ou moins fougueuse, *calidam,* puis une sage vieillesse, *tepidum autumnum?*

Nous avons vu que ce n'était pas Boileau.

Nous rapprocherons souvent de lui Montaigne et Voltaire pour l'expression, bien pittoresque aussi, surtout chez le premier, des mêmes sentiments, des mêmes goûts, des mêmes principes. Mais quelles grandes différences les ont d'ailleurs séparés[1]! Plus différents encore nos deux épistolaires,

[1] M. Sainte-Beuve fait de Montaigne (*Port-Royal,* liv. III) une appréciation vive et pénétrante, que Montaigne aurait fort goûtée. Il le proclame l'homme naturel par excellence. L'homme naturel aussi chez Horace, mais qui entend et suit mieux la vraie nature.

Balzac, malgré quelques rapports, et Voiture ! On ne pourrait pas non plus lui assimiler La Bruyère, qui, par plusieurs bons côtés, le rappelle; ni Chaulieu [1], « l'Horace français », disaient les contemporains; ni La Fontaine, cet autre épicurien du Temple, mais qui avait encore moins que Chaulieu la délicatesse et la sagesse de notre épicurien latin, bien qu'ils pussent tous deux l'invoquer comme un des leurs.

Nous trouvons, plus tard, la jeunesse à la fois studieuse et voluptueuse d'André Chénier, mais hélas ! sans vieillesse; l'heureuse vieillesse de Ducis, mais sans une jeunesse pareille à celle d'Horace.

Celui de nos auteurs qui me paraît, comme homme et comme écrivain, le mieux représenter Horace, c'est Béranger [2]. La ressemblance frapperait davantage s'il avait, à son exemple, composé des épîtres, qu'il aurait pu écrire presque dans le même style. Et notez que de tous ces écrivains (célibataires comme Horace, pour le dire entre parenthèse, à l'exception de Ducis, mais sans excepter Montaigne et La Fontaine, l'un qui *n'épousait que lui*, l'autre qui avait fini par oublier si bien qu'il était marié), Béranger est celui qui connaît le moins Horace. Il ne l'a jamais imité.

Nous appuierons, chemin faisant, de preuves sensibles l'exactitude du rapprochement. La pre-

[1] « Quant à Horace (dit Fauriel, dans une notice sur Chaulieu), il est peut-être plus difficile encore d'être son semblable que son égal, et Chaulieu n'a été ni l'un ni l'autre. »

[2] Politique à part, bien entendu.

mière occasion de les mettre en parallèle, mais plutôt cette fois comme écrivains, nous est fournie par ces deux épîtres à Florus et à Mécène. Béranger s'est rencontré, dans sa dernière préface, avec la fin de l'une et le commencement de l'autre.

« Quant à moi, dit-il, qui jusqu'à présent n'ai eu qu'à me louer de la jeunesse, je n'attendrai pas qu'elle me crie : Arrière, bonhomme! laisse-nous passer. Ce que l'ingrate pourrait faire avant peu. Je sors de la lice pendant que j'ai encore la force de m'en éloigner (*Vejanius armis,* etc.). »

Il ne dit pas toutefois comme Horace : *Versus pono.*

« Quoi ! vous ne ferez plus de chansons? Je ne promets pas cela; entendons-nous, de grâce. Je promets de n'en pas publier davantage. »

Promesse de poëte, qui n'a pas empêché, bientôt après, certain *coq* de s'envoler du logis, ainsi que mainte autre chanson.

Ainsi, malgré sa renonciation formelle à la poésie lyrique, Horace faisait encore des odes. La Muse, aussi bien que Vénus, lui revenait, mais toujours avec les mêmes grâces, les mêmes faveurs qu'au temps de la jeunesse.

Si nous passons de notre littérature à celle des Romains, là aussi nous apparaîtra bien originale, plus originale encore que chez nous, la physionomie d'Horace. Avant lui, quel écrivain l'annonce? Ce n'est pas Cicéron, bien qu'Horace ait profité de ses ouvrages; ni Térence non plus, dont le talent, surtout comme versificateur, lui prépara la voie; pas même Catulle, ce délicieux poëte à

qui il a aussi des obligations. Quel écrivain après lui le rappelle? Ce n'est aucun des jeunes élégiaques contemporains; c'est encore moins Lucain, Stace et les autres. Personne n'aurait l'idée de lui comparer Perse. Juvénal? ce poëte hyperbolique, outré, lui ressemble comme à la pourpre de Sidon ressemblait la teinture rouge d'Aquino, sa patrie. « *Aquinatem* potantia vellera fucum. » (Ép. x). Sénèque se fait quelquefois l'écho des maximes d'Horace. Mais, en général, quelle philosophie inférieure pour la sincérité, la sagesse, le bon sens, pour la simplicité et la sûreté de la règle! Sénèque est le père de ces modernes sophistes dont nous avons nommé le plus illustre, Rousseau, si supérieur à lui comme à tous, lesquels nous attirant par de brillantes ou spécieuses qualités, par des défauts séduisants, nous égarent, parce qu'ils n'ont pas un but certain, ou qu'ils en poursuivent à la fois plusieurs, même de contradictoires, d'impossibles. Encore Sénèque nous fatigue et nous rebute souvent à force de subtilités, de pointes, de redites, de petites phrases façonnées, de mots brillants qui sonnent creux ou faux, de clinquant, d'apparat, de charlatanerie, etc. Qu'Horace, *simplex et unus,* nous dirige plus sûrement par une voie plus courte et plus attrayante! Comme, chez lui, la pratique répond de la théorie et la persuade! Voilà bien dans toute son évidence, dans tout son lustre, le *verum atque decens,* avec tous les avantages et toutes les jouissances qu'il assure. Sénèque, au lieu de s'y attacher uniquement, saute et divague à côté, le plus souvent au delà. On di-

rait qu'il n'a pas au cœur la philosophie, qu'il n'est qu'un déclamateur, un professeur de morale plus jaloux de briller et d'éblouir, même par de fausses lumières, par des reflets chatoyants, que d'éclairer la jeunesse. Disciples en l'air ses Libéralis et ses Lucilius[1]!

Pline le Jeune, qui tient de l'école littéraire de Sénèque, Pline le Jeune, si souvent rhéteur, n'est jamais sophiste. Il se rapproche d'Horace philosophiquement et même littérairement beaucoup plus que Sénèque. Mais, pour citer ce vers qu'il s'applique un jour, *quanto proximus intervallo!* Lui, petit versificateur hendécasyllabique des *auditoires;* avocat beau diseur; panégyriste symétrique, antithétique, fleuri; plus apprêté encore comme faiseur de lettres, plus maniéré, plus précieux; un bel esprit, un galant homme, qui paraît dans ses œuvres et dans sa vie toujours en toilette; attentif à ne montrer de lui que du joli, du gracieux, du piquant, de l'aimable, du généreux, du délicat, de l'honnête; à faire dire : qu'il est bon! qu'il est beau! quelle candeur, quelle modération, quel désintéressement! *Pulchre, bene, recte!* en un mot, toujours occupé de charmer les regardants et les écoutants; et peut-être, je le crois bien, logeait-il une grande partie de son bonheur dans l'opinion d'autrui; heureux toutefois, parce qu'il a toujours eu cette opinion favorable, et qu'encore aujourd'hui, bien qu'on sourie volontiers de ses petits

[1] *Liberalis*, sorte d'étiquette pour le Traité des Bienfaits; *Lucilius*, pour des lettres ou dissertations dans lesquelles il se flattait assurément d'élucider toutes les questions morales et philosophiques.

manéges, de ses prétentions diverses, il n'est pas seulement estimé, mais aimé.

A coup sûr, Pline qui nomme à peine Horace, l'avait fréquemment comme un modèle devant les yeux, mais un modèle qu'il se piquait d'embellir en sa personne, et peut-être d'agrandir. S'il lui cédait, comme poëte, il se voyait le dominant par tous les mérites de sa prose oratoire ou privée; cette dernière presque aussi charmante, pensait-il, aussi poétique que la poésie des épîtres; au moral, par le *decorum* de sa vie, si curieusement, si coquettement drapée, où nulle inégalité, nul pli, encore moins aucune tache n'offensait l'œil le plus méticuleux, *toga ne dissidet impar*, mais qui ne valait pas, malgré tout, le *decens* d'Horace après sa réforme.

Je trouve inconcevable que Pline ne cite Horace nulle part[1], qu'il n'en écrive qu'une seule fois le nom. Il eut cependant mainte occasion de le citer, car il l'imite parfois visiblement, surtout quand il parle de la campagne. Un jour, entre autres, vous le voyez se proposant de mener dans le repos et dans la philosophie des champs une vieillesse analogue à celle qu'Horace médite en sa première épître, et qu'il avait déjà réalisée. C'était le cas de lui donner un souvenir, ne fût-ce que par le rappel d'un de ses vers si champêtres, pour ainsi dire, que tout homme en pareil cas aime à citer comme l'expression naturelle et presque personnelle de ses sentiments. Eh bien, non! Dans le tracé d'une vie

[1] Sénèque, qui rapporte à chaque instant des vers de Virgile, dans ses lettres à Lucilius, n'y cite Horace que trois ou quatre fois.

qui reproduit, répéterons-nous, l'existence sabine d'Horace, hormis le ponctuel et le compassé qu'Horace n'eut jamais, nulle mention d'Horace. Il ne s'agit que d'un personnage consulaire, comme Pline était lui-même, Spurinna. C'est uniquement à son imitation que, l'heure de la retraite une fois venue, Pline effectuera le *latet abditus agro*.

« Me autem, dit-il, *ut certus siderum cursus* « (quelle comparaison !), ita vita hominum disposita « delectat, senum præsertim. Nam juvenes adhuc « confusa quædam et quasi turbata non indecent : « senibus placida omnia et ordinata conveniunt, « quibus industria sera, turpis ambitio est. Hanc « regulam Spurinna constantissime servat. »

Suit le détail d'une vie que les épîtres d'Horace vont nous offrir beaucoup moins méthodique, plus charmante et plus enviable, rappelant, non pas le cours des astres, mais l'oblique ruisseau, qui d'abord plus ou moins agité et troublé dans les rochers, achève sa course au sein d'une vallée limpide et murmurant sous l'ombrage ou sous le ciel, le ciel d'Italie !

§ II.

Horace annonce donc dans la première épître ses projets de réforme. Il se montre, après le midi de la vie, *inclinare diem sentiens*, passant de la période jeune et lyrique à la période mûre et philosophique, ou, pour mieux dire, uniquement vouée à la philosophie. Cette seconde et dernière période, il la place, ainsi qu'il a fait pour la précédente, sous le patronage de Mécène. Touchant hommage à

l'amitié, lequel semble consacrer l'unité de la vie et de l'œuvre d'Horace, l'une et l'autre toujours même, quoique diverse! *Unus et idem* (*ad Flor.*, 200). Ainsi le navire, *phaselus*, après de nombreuses courses sur différentes mers qui l'ont plus ou moins endommagé, se radoube en partie, et, conservant ou reprenant le nom du Dieu qu'il portait à sa poupe, borne désormais sa destinée à quelques douces promenades sur un beau lac.

Nunc recondito
Senet quiete, seque dedicat tibi,
Gemelle Castor. (Catulle, IV.)

Horace, au premier vers de l'épître, désigne par *prima* la poésie lyrique, sa première muse, le premier genre qu'il ait cultivé; par *summa*, le dernier objet de ses vers et de son attachement, la poésie philosophique et morale, telle que nous la montrent les épîtres.

La poésie philosophique d'Horace, non traitée sous forme lyrique, comprend deux parties également dédiées, mais d'une façon plus marquée pour la seconde, à Mécène : la partie satirique, principalement dirigée contre les autres, agressive et défensive; la partie épistolaire, essentiellement pacifique, personnelle, intime, exposant d'une manière plus explicite et plus certaine, les principes, les doctrines, les goûts de l'auteur, en un mot, l'état, désormais fixe, de son âme. C'est à cette dernière partie ou subdivision que se rapporte *summa*, l'œuvre suprême et définitive. La première n'est point rappelée ici, parce qu'elle est moins importante,

moins décisive, l'auteur l'ayant d'ailleurs alternée avec la poésie lyrique : peut-être aussi, parce qu'un troisième adjectif, *media*, ou tout autre analogue, ferait une symétrie par trop prétentieuse, et, nécessitant un vers de plus, nuirait à la concision en quelque sorte lapidaire que le poëte tient à garder dans cette espèce d'invocation. Il lui suffit d'opposer l'un à l'autre, en un seul vers, deux genres de poésie différents : la poésie lyrique, qui avait ouvert sa carrière d'homme et de poëte, et la poésie philosophique, par laquelle il la veut terminer, sous les auspices de la même amitié.

A te principium; tibi desinet, dit également, mais sans avoir tenu parole, l'ami d'Horace, Virgile, à son Mécène, Asinius Pollion (Eg. VIII).

Savoir finir ou s'arrêter à temps ! mérite facile en apparence, mais des plus rares, à consulter la réalité. Les meilleurs esprits s'abusent : ils déclinent à leur insu. Cette défaillance, qui frappe tous les yeux, ils ne la sentent pas eux-mêmes. Si quelque lueur secrète la leur révèle, l'amour-propre, souvent accru par la faiblesse même, ne tarde pas à les rejeter dans un aveuglement plus profond. Vainement essayez-vous, par un avertissement opportun, de les en tirer. Pure malveillance, injustice, envie, sottise ! Ils crieraient volontiers *haro* comme sur un malfaiteur. La critique alors, sévère parfois jusqu'à l'ingratitude, de crier *haro* sur eux-mêmes, ou tout au moins *holà !* sans parvenir davantage à les retenir, à les ramener dans une direction littéraire ou philosophique plus appropriée à leur âge. Triste spectacle que la décadence d'un

génie ou d'un talent supérieur! Seule ruine qui non-seulement n'attire pas le respect, mais trop souvent excite le rire ou la pitié. *Ridendus*. On se rappelle tout de suite, entre tant d'exemples connus, le plus éclatant de notre littérature, Corneille, ce mâle athlète, tombant de chute en chute à l'*Attila*.

Horace, lui, fidèle au γνώθι σεαυτόν, imite le gladiateur avisé, qui se retire de l'arène[1] avant que sa faiblesse ne l'expose à la risée[2] de l'amphithéâtre. C'est qu'il a, comme Socrate, son démon familier; non pas ce *Génie* inégal qui soufflait à Corneille ses plus beaux vers, et puis le plantait là; mais un *Génie* toujours présent et préservatif, le bon sens, la raison, etc., son Apollon, le même qui, dans l'ode (IV, 5), *increpuit lyra;* qui, dans l'églogue (VI), tire Virgile par l'oreille, *Cynthius aurem vellit et admonuit*: faisant le même office, mais avec plus de succès, que Gilblas auprès de l'archevêque. *Solve senescentem.*

Malheureux! *laisse* en paix ton cheval vieillissant,
De peur que tout à coup, efflanqué, sans haleine,
Il ne *laisse* en tombant son maître sur l'arène[3].

---

[1] *Antiquo ludo*, vers 3. *Antiquus*, « où je me suis si longtemps exercé? » — *Toties*, vers 6. « Demandant grâce, *autant de fois qu'il* reparaîtrait dans l'arène. »

[2] « Antequam in has ætatis veniat insidias, receptui canet et in portum integra nave perveniet. » (Quintilien, parlant de l'orateur. XII).

[3] Solve senescentem mature sanus equum, ne....

Il semble que le vers, par une subite défaillance, s'abatte comme un cheval qui bronche.

Heureux équivalent de ce monosyllabe final, *ne*, dans un vers de Boileau :

Vains et faibles enfants de ma vieillesse nés. (Ép. X.)

Mais sa comparaison du cheval est inférieure à celle d'Horace. Dans le

Boileau, qui a traduit ce conseil, ne le suivit point; non plus qu'un autre poëte de l'époque, imitateur lui-même d'Horace, J.-B. Rousseau. « L'état où il est n'est plus pour lui le temps des odes, écrivait Voltaire, 1738. » *Solve senesc.* (vers fréquemment cité dans sa correspondance). «Ceux qui ont dit que les vers étaient, comme l'amour, le partage de la jeunesse, ont eu raison. » Il est vrai qu'il ajoute : « On peut étendre loin cette jeunesse » Mais bien peu jouissent[1], comme Voltaire, de cette faculté-là. Encore ne la conserva-t-il point dans tous les genres. L'exemple de Corneille ne devait pas profiter à son commentateur, qui poursuivit, à la fin, d'un amour si malheureux, la tragédie.

Horace, au terme de la jeunesse[2], quitte à la fois

---

dernier vers, *il ne tombe,* etc., vaudrait mieux et rappellerait davantage *Peccet ad extr.*

Du reste, course de chevaux, dans le poëte français, non pas de chars. Un tournoi.

Rapprochons du *peccet,* etc. une phrase de Balzac :

« Je me heurte en mon chemin à autant de pierres que vous trouvez de fleurs dans le vostre... » (Liv. VII, 12e lettre, une de ses plus agréables.)

[1] Un de ces génies privilégiés, La Fontaine.

> Qui n'admettrait Anacréon chez soi?
> Qui bannirait Waller et La Fontaine?
> Tous deux sont vieux, Saint-Evremont aussi :
> Mais verrez-vous au bord de l'Hippocrène
> Gens moins ridés dans leurs vers que ceux-ci?
> (*A la duchesse de Bouillon.*)

Non certes, je ne parle que du Bonhomme. Encore finit-il par ne plus trouver dans l'Hippocrène la fontaine de Jouvence.

Ridés dans leurs vers. « Elle (la vieillesse) nous attache plus de *rides* en l'esprit qu'au visage. » (Montaigne, III, 2.)

Corneille aussi le disait :

> Et les *rides* du front passent jusqu'à l'esprit.

[2] On sait qu'elle était plus longue chez les Romains que chez nous.

les vers et les amours, ce qu'il appelle *ludicra* : les plaisirs du jeune âge ou du bel âge, ses jeunes fantaisies, littéraires et autres, la poésie lyrique, qui demande un feu vif, une ardeur passionnée, impétueuse, qu'un autre âge ne comporte guère. — Le moyen, quand vous n'êtes plus amoureux, de chanter l'amour? de célébrer dignement les héros et les dieux, quand la vieillesse arrête l'enthousiasme, refroidit l'imagination? C'est l'époque de la raison, de la philosophie. La muse n'a plus d'ailes. Adieu donc, frivolités, passe-temps joyeux, voluptés! Chansonnettes, chansons, odes, hymnes et dithyrambes, adieu! Place aux épîtres, c'est-à-dire, aux causeries paisibles, doucement enjouées, où se reflète la nouvelle et dernière phrase de notre âme (*Sermones*).

> Il est une saison pour la galanterie :
> *Qu'il* en *soit* une aussi *pour la philosophie*[1]. (*Misanthrope.*)

Horace prend tout à fait congé de la poésie lyrique : c'est à la philosophie seule qu'il se livrera désormais. Ainsi le veut son âge. (*Non eadem est ætas, non mens.*)

De même, épître à Florus, II, 141 :

> Nimirum sapere est abjectis utile nugis,
> Et tempestivum pueris concedere ludum;
> Ac non verba sequi fidibus modulanda latinis,
> Sed veræ numerosque modosque ediscere vitæ.

---

[1] Il y a dans Molière *propre à la pruderie*, hémistiche rude et hérissé qui caractérise bien la pruderie.

> ... Un honneur armé de griffes et de dents. (*Tartufe.*)

Voltaire :

Laissons à la belle jeunesse
Ses folâtres emportements :
Nous ne vivons que deux moments,
Qu'il en soit un pour la sagesse.
(*Stances à madame du Châtelet*, 1741 [1].)

Le même, dans la lettre citée :

« La vie est trop courte et l'esprit de l'homme trop destiné à s'instruire, pour consumer tout son temps à chercher des sons et des rimes. »

« Composer vos mœurs est vostre office, non pas composer des livres. » Montaigne, III, 13.

« ... Et parce qu'ils (les gens de littérature, les beaux esprits) savent arranger des mots, mesurer un vers ou arrondir une période, ils pensent avoir droit de se faire écouter sans fin, et de décider de tout souverainement ! O justesse dans la vie, ô égalité dans les mœurs, ô mesure dans les passions, riches et véritables ornements de la nature raisonnable, quand est-ce que nous apprendrons à vous estimer [2].. ? » (Bossuet, *Sermon sur l'honneur.*)

---

[1] Voltaire avait alors quarante-huit ans. Vers le même temps, il empruntait la langue et les expressions d'Horace pour cette inscription vraiment horacienne, gravée sur une porte du château de la marquise :

Hic, virtutis amans, vulgi contemptor et aulæ,
Cultor amicitiæ, vates latet abditus agro.

[2] « Suivons (dit Balzac, pour d'autres apparemment que pour lui) le conseil que le père Léonard Lessius donnait à son ami Juste-Lipse, *c'est assez faire l'enfant, et s'amuser à ce jeu de mots et de syllabes ; il faut vieillir plus sérieusement, et dans de plus graves et de plus importantes pensées.* La propriété, la régularité, la beauté mesme du langage ne doit pas estre la fin de l'homme. »

Plus haut :

« La mort l'attrapa (Malherbe) sur l'arrondissement d'une période, et

Horace, même épître à Florus (55) :

Singula de nobis anni prædantur euntes :
Eripuere jocos, Venerem, convivia, *ludum ;*
Tendunt extorquere poemata ;

c'est-à-dire le peu de vers qu'il faisait encore, « le peu d'encens dont je nourris mes dieux. »

Nous avons déjà cité la fin : *Lusisti satis... lasciva decentius ætas.* Rapprochons de ce passage deux jolies odes (liv. III), l'une à Chloris, 15,

....Non citharæ *decent,*
Nec flos purpureus rosæ,
Nec poti, vetulam, fæce tenus cadi[1] ;

l'autre à Vénus, 26, gracieux pendant de *Vejanius armis*, etc.

....Nunc arma, defunctumque bello
Barbiton hic paries habebit.

Mais ici, sauf à les reprendre demain, si Chloé s'humanise, ou qu'une autre belle plus facile, *minus arrogans*, le console.

---

l'an climatérique l'avoit surpris, délibérant si *Erreur* et *Doute* estoient masculins ou féminins. » (*Socrate Chrettien*, discours x[e]).

[1] « Si j'étais jeune, je chercherais les plaisirs de la jeunesse... Si je restais tel que je suis, ce serait autre chose ; je me bornerais prudemment aux plaisirs de mon âge ; je prendrais les goûts dont je peux jouir, et j'étoufferais ceux qui ne feraient plus que mon supplice. Je n'irais point offrir ma barbe grise aux dédains railleurs des jeunes filles... La vie humaine a d'autres plaisirs quand ceux-là lui manquent ; en courant vainement après ceux qui fuient, on s'ôte encore ceux qui nous sont laissés. Changeons de goûts avec les années, ne déplaçons pas plus les âges que les saisons : il faut être soi dans tous les temps, et ne point lutter contre la nature : ces vains efforts usent la vie, et nous empêchent d'en user. » (*Émile*, IV.)

Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur. (Voltaire.)

Voltaire aime à citer le vers *Nunc itaque et versus*, etc., pour se l'appliquer. « J'ai renoncé pour jamais aux vers (écrit-il, l'an 1731, s'il vous plaît ! je crois qu'alors il était malade). *Nunc itaque...* Mais il s'en faut bien que je sois devenu philosophe, comme celui dont je vous cite les vers. » Il appelle, deux ans plus tard, ses pièces fugitives *delicta juventutis meæ*. « Ces miennes petites jeunesses, » disait Marot dans la préface (1530) d'un recueil de ses poésies, l'*Adolescence Clémentine*. « Ces jeunesses[1], » lisons-nous pareillement dans une épître dédicatoire de Louise Labé. Voltaire encore, même année, 1733 : « Ce travail (l'*Histoire du siècle de Louis XIV*) sera doux et tranquille, en comparaison des ouvrages d'imagination qui tirent l'âme hors d'elle-même, et qui sont une espèce de passion violente. On peut faire des vers, comme l'amour, dans sa jeunesse, mais à quarante ans il faut dire : *Nunc itaque... quid verum atque decens...* » Dans la lettre déjà citée deux fois : « On peut être pape et empereur dans la plus extrême vieillesse, mais non pas poëte. Ainsi, étant parvenu à l'âge de quarante-trois ans, je renonce déjà à la poésie. La vie est trop courte... » Serment de poëte. *Ridet Apollo*, en le voyant de plus belle l'instant d'après

Semper ardentes acuens sagittas.

Ce qui ne l'empêche pas d'écrire encore, 1758 : « Le roi m'a conservé mon brevet (de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi), mais le dieu des vers

[1] ... « Me voys (vais) amusant en la recordation des leunesses passées. » Montaigne, III, v.

m'a ôté le sien. Rien n'est si triste qn'un poëte vétéran. *Nunc itaque...* » Il avait déjà dit à d'Argental : « Mon cher et respectable ami, voici le temps où il ne faut plus faire que de la prose. Un vieux poëte, un vieil amant, un vieux chanteur et un vieux cheval (*solve senescentem*), ne valent rien. » Ce qu'il répétait en vers, seize ans après, 1766, à Boufflers.

Malherbe, au même âge, avec plus de franchise que Voltaire, s'écriait fièrement et lyriquement :

> Je suis vaincu du temps, je cède à ses outrages;
> Mon esprit seulement, exempt de sa rigueur,
> A de quoi témoigner en ses derniers ouvrages
> Sa première vigueur.
>
> Les puissantes faveurs....

oui, certes, aussi puissantes que jamais, si ce n'est plus. Témoin cette ode même.

> Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore
> Non loin de mon berceau commencèrent leur cours;
> Je les possédai jeune, et les possède encore
> A la fin de mes jours[1].

Ici voilà bien la vieillesse qu'Horace, plus jeune, demandait à Apollon (Od., I, XXXI) : *Nec cithara carentem;* mais aujourd'hui, mûri par de nouvelles années, il ne songe plus qu'à réaliser de son mieux cette autre partie du vœu qu'il lui adressait : *Nec turpem senectam*, autrement *le quid verum*[2] *atque decens*,

---

[1] Il avait soixante-douze ans.

[2] « Socrate (dit M. Cousin dans l'argument de l'*Ion*) recherchait en toutes choses la vérité et l'utilité morale. » (Dans l'argument du 1er Hipp.) « La vertu n'est que la vérité morale, le bien aperçu et discerné par une

seul objet présent de ses pensées et de ses recherches. *Omnis in hoc sum*[1]. Tout entier au spirituel, comme d'autres au matériel : *amica luto sus* (épître suivante, 26). Des deux côtés, quelle énergie d'expression! Boileau dans ce vers

La libre vérité fut toute mon étude, (Ép. v.)

est bien loin de paraître absorbé, comme Horace, dans cette application. Il parle moins, au reste, de la vérité servant à le régler lui-même que de la franchise avec laquelle il censurait les autres.

« On doit avoir fait les provisions un peu avant l'hiver; et quand il est venu, il faut se chauffer doucement au coin du feu qu'on a préparé. » (Voltaire à Mme du Deffant.) « L'esprit s'affaiblit avec le corps; les souffrances augmentent et les pensées diminuent; tout le monde en vient là; il n'y a que du plus ou du moins. Il faut avouer que nous sommes de pauvres machines; mais il est bon d'avoir fait sa provision de philosophie et de constance pour les temps d'affaiblissement. On arrive au tombeau d'un pas plus ferme et plus délibéré. » (A d'Argence de Dirac, 1770.)

Ces provisions qu'avait faites Horace, nous sommes, grâce à lui, dispensés, au moins en grande

---

raison saine au milieu des prestiges de l'erreur, et réalisé dans la vie par une volonté forte, en dépit des séductions et de l'entraînement des passions. »

(« Le beau n'est que la splendeur du vrai. »)

[1] Le contraire de l'*iners* (38). Il dit à son *Villicus*, ép. XIV :

Certemus, spinas animone ego *fortius*, an tu
Evellas agro.

partie, de les faire, si (pour citer encore Voltaire) nous mettons nos soins

> A lire ses écrits pleins de grâce et de sens,
> Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens.

Conditum depromere cæcubum[1].

Mais à quel philosophe ou système philosophique Horace les demandera-t-il, ces provisions d'un âge plus avancé? — « Peut-être voulez-vous savoir, dit-il en une triple comparaison, à quel drapeau je m'attache, à quelle famille ou maison je m'adresse, vers quels bords je dirige mon navire. Soldat volontaire, hôte passager, navigateur selon le vent, tel je suis. » Fidèle à sa nature d'abeille, pourrions-nous ajouter, *apis venusina,* Horace allait butinant, dans les divers systèmes de philosophie, les principes qui lui convenaient le mieux. Philosophe éclectique comme avait été Cicéron. *Nullis unius disciplinæ legibus* adstricti, *quid sit in quaque re maxime probabile, semper requiremus* (*Tusc.*, IV, 4). (Horace achève heureusement la similitude par *jurare in verba magistri.*) Ailleurs encore, *Prem. Acad.*, II, 3: *Ceteri primum ante tenentur* adstricti, *quam, quid esset optimum, judicare potuerunt: deinde, infirmissimo tempore ætatis, aut obsecuti amico cuipiam, aut una alicujus, quem primum audierunt, oratione capti, de rebus incognitis judicant, et, ad quamcunque sunt disciplinam* quasi tempestate delati, *ad eam, tan-*

[1] *Condo et compono quæ mox depromere possim. Condo*, comme des fruits ou du vin : *Conditum depromere cæcubum. Compono* représente l'arrangement symétrique des barils, *cadi.*

Vingt muids rangés chez moi font ma bibliothèque.

quam ad saxum, adhærescunt. (L'opposé d'*hospes*, qui nous montre Horace prêt à quitter d'un moment à l'autre le rivage.)

Donc, nulle philosophie plus libre, plus indépendante des systèmes que celle d'Horace. C'était une philosophie native, héréditaire. Son premier maître, et le plus *efficace*, avait été son père : philosophe pratique, qui lui faisait de la morale en action, c'est-à-dire la meilleure. Cet excellent père fut pour son fils, tout jeune encore, *infirmissimo tempore ætatis*, cet ami, dont parle Cicéron, mais un ami salutaire, qui déposa dans cette âme tendre et pure les germes de la sagesse (*quid verum atque decens*. En d'autres termes, *quid sit pulchrum, quid turpe*, ép. II, 3). Horace, à la rigueur, n'avait besoin d'emprunter nulle part des règles morales; il en avait à lui de personnelles, comme un patrimoine. Il les pouvait rencontrer chez divers philosophes, formulées l'une par celui-ci, l'autre par celui-là : il les pouvait réunir en un corps, ainsi qu'il s'y montre appliqué dans cette première épître, s'en faire un système (*componere*), un plan de conduite, plus régulier et plus fécond; mais ces règles n'en étaient pas moins siennes. C'est donc, avant tout, sa propre philosophie qu'il expose, ses principes intimes qu'il découvre, confirmés, autorisés, consacrés par la philosophie générale dans ce qu'elle a de meilleur. Le *lare* domestique et paternel, voilà bien le premier inspirateur de la philosophie horacienne. Ce lare, le bon sens, la raison, ne différait guère, avons-nous déjà dit, du génie ou démon de Socrate, dans la secte duquel, comme dans

un air semblable à l'air natal, Horace se complaisait et se retrempait volontiers (*socraticæ chartæ*).

Ainsi se représente à peu près Montaigne, qui devait aussi beaucoup à son père. « Mes mœurs sont naturelles; ie n'ay point appellé, à les bastir, le secours d'aulcune discipline : mais toutes imbécilles qu'elles sont.... ç'a esté merveille à moy mesme de les rencontrer, par cas d'adventure, conformes à tant d'exemples et discours philosophiques. De quel régiment (*duce*) estoit ma vie, ie ne l'ay apprins qu'aprez qu'elle est exploictée et employée..... » (II, XII.)

Le même attaque avec beaucoup de verve et de raison l'asservissement aveugle aux opinions des autres : *in verba magistri*[1]. « ... Les opinions des hommes sont receues à la suite des creances anciennes, par auctorité et à credit, comme si c'estoit religion et loix..... Ce qui faict qu'on ne doubte de guères de choses, c'est que les communes impressions, on ne les essaye iamais; on n'en sonde point le pied, où gist la faulte et foiblesse; on ne debat que sur les branches..... on ne demande pas si Galen a rien dict qui vaille, mais s'il a dict ainsin ou aultrement... Le dieu de la science scholastique, c'est Aristote...; sa doctrine nous sert de loy magistrale... » (Même chap.)

Horace tenait de lui-même et des leçons de l'académie un discernement exquis, un jugement sûr

[1] Voici de Montaigne, à propos du *verba magistri*, un éloge dont il eût été bien fier : « Tout mot contre-signé *Montaigne* est hors de page. Et pour la pensée également : *Montaigne l'a dit*, c'est le contraire du *maître l'a dit*, on l'accepte d'autant mieux. » Sainte-Beuve, *P.-R.*, III.

qui, dominant les hommes et les doctrines, ne les suivait que dans leur direction vers le convenable et l'utile. C'est donc avec une entière liberté d'esprit qu'il passe et repasse d'un système à l'autre et s'en inspire : gagnant partout, ne perdant nulle part. Deux systèmes opposés, se rattachant, du reste, à Socrate, leur ancêtre commun[1], régnaient alors dans la philosophie dont ils avaient agrandi le domaine, le stoïcisme et l'épicurisme. Il les met ici en présence dans quatre vers qui les dépeignent vivement, sous leur aspect le plus recommandable. Il déclare qu'il suit tantôt l'un, tantôt l'autre. Les épîtres nous le feront voir, en effet, tour à tour épicurien et stoïcien, mais toujours dans une juste mesure, ni trop tendu, ni trop relâché : quelquefois aussi par la manière heureuse dont il saura concilier des maximes en apparence bien dissemblables, satisfera-t-il au même moment les sectateurs d'Aristippe et de Chrysippe[2].

C'est toutefois vers le premier qu'Horace inclinait le plus naturellement. De bonne heure il s'était en grande partie approprié, comme sienne, cette

---

[1] « ... Socrate (dit Balzac), à qui toutes les familles des philosophes rapportent leur origine et qu'elles reconnaissent pour leur patriarche... »

[2] J. B. Rousseau dit à La Fare :

Dans la route que je me trace,
La Fare, daigne m'éclairer,
Toi qui dans les sentiers d'Horace
Marches sans jamais t'égarer :
Qui, par les leçons d'Aristippe
De la sagesse de Chrysippe
As su corriger l'âpreté ;
Et, telle qu'aux beaux jours d'Astrée
Nous montrer la vertu parée
Des attraits de la volupté.

philosophie du repos et du plaisir, beaucoup mieux comprise par lui qu'elle ne l'était généralement, et, suivant qu'il avançait en âge, de plus en plus ramenée à la pureté socratique. Ne prenons donc pas trop à la lettre l'*agilis fio*. Les préceptes du stoïcisme relativement à l'*action* ou *pratique des affaires* n'avaient jamais guère attiré notre poëte, l'attiraient encore moins à l'âge où il était arrivé. Les épîtres l'attestent. Par un penchant naturel, par une douce habitude que les circonstances d'ailleurs autorisaient, il adoptait de préférence sur cette question les principes d'Aristippe.

Mais enfin, quand usera-t-il de ces provisions salutaires qu'il amasse de tous côtés? — Le plus tôt qu'il pourra. Trois comparaisons[1] expriment son impatience. Une circonstance de sa vie passée lui fournit la plus piquante, la plus propre à marquer la différence de ses goûts, l'ardeur nouvelle qui l'anime. Désormais, semble-t-il dire, plus d'autre maîtresse que la philosophie. C'est elle seule qu'il attend; c'est d'elle qu'il est impatient de jouir. Certains empêchements de position, les embarras du monde, etc., s'opposent encore à cette jouissance, comme une sorte de torrent qui l'arrête et l'empêche de parvenir au but si désiré.

---

[1] Autre comparaison triple, plus loin 28-32. Notre poëte affectionne les similitudes, périodes, propositions à trois membres. *Æque*, 25-26. — *Per mare*, 46. — *Rem facias*, 65. — *Pars hominum*, 77. — *Curtatus*, 94.

Voir *passim*, surtout dans les odes, où la strophe, souvent composée d'un groupe de trois phrases, rappelle celui des Grâces, les délités chéries du poëte. Elle rappelle aussi, pour l'harmonie, ce mélodieux trio :

... Lyræque et Berecynthiæ
. . . . . tibiæ,
... Non sine fistula. (IV, 1.)

Horace, à la date de cette épître, n'était plus retenu par les obstacles dont il se plaint. Il avait réalisé ses desseins, ses espérances : c'est-à-dire que depuis un certain nombre d'années il pratiquait la philosophie, selon qu'il se propose ici de le faire. Mais il parle, ne l'oublions pas, comme si cette première épître eût été composée la première. Rappelons-nous-en la destination présumée, qui est d'annoncer les épîtres suivantes, d'y préparer. Elle offre, sans le dire, comme un aperçu général des matières que l'auteur doit traiter, non pas qu'il ait déjà traitées : elle indique, *elle promet tacitement* ce qu'Horace fera, non pas ce qu'il a fait ou voulu faire. Bien que prévenus, en quelque façon, dès le départ, nous ne le sommes pas assez néanmoins pour passer ensuite sans surprise d'un sujet à l'autre. Il nous reste une vive curiosité de savoir si l'auteur a tenu bon jusqu'au bout dans ses projets de réforme ; comment il les expose ; quelle influence ils exercent sur ses relations, sur son langage avec les diverses personnes auxquelles il s'adresse. Ainsi, tant pour l'ensemble des épîtres que dans chaque épître en particulier, règne une secrète méthode, un art gracieux, dont jouit notre esprit sans quelquefois l'apercevoir.

La philosophie ! Comment Horace si pénétré maintenant des avantages qu'elle offre, n'aurait-il pas hâte de s'y livrer ? « Elle convient à tout le monde, » s'écrie-t-il dans un court éloge que développe, en partie d'après lui, un de nos écrivains moralistes qui lui dut, comme lui, une vie réglée, modérée, et le plus souvent heureuse. « La pratique en est utile à

tous les âges[1], à tous les sexes, et à toutes les conditions : elle nous console du bonheur d'autrui, des indignes préférences, des mauvais succès, du déclin de nos forces ou de notre beauté : elle nous arme contre la pauvreté, la maladie et la mort, contre les sots et les mauvais railleurs; elle nous fait vivre sans une femme, ou nous fait supporter celle avec qui nous vivons. » (La Bruyère, *De l'homme.*)

Montaigne avait dit (III, XII) : « Voyez quels arguments fortifient sa patience (de Socrate) contre la calomnie, la tyrannie, la mort, et (noter la gradation) contre la teste de sa femme. »

Mais, pouvaient objecter[2] les ennemis d'Horace, et même plusieurs de ses amis ou compagnons de plaisirs, qui n'en jugeaient que sur les apparences, qui ne le connaissaient pas *in cute*, seras-tu bien capable, toi, de pratiquer la sagesse, selon les préceptes et l'exemple des sages? — Non pas comme eux, sans doute; mais enfin je veux m'efforcer à les suivre, du mieux que je pourrai, ne fût-ce que *longo quidem intervallo.*

---

[1] ... « Que le jeune homme ne diffère point l'étude de la philosophie : que le vieillard ne s'en lasse pas; car il n'est jamais trop tôt ni trop tard pour recourir au remède de l'âme. Prétendre qu'il n'est pas temps encore de s'adonner à la philosophie, ou qu'il est trop tard, c'est prétendre qu'il est trop tôt pour être heureux, ou qu'il n'est plus temps. »

Épicure à Ménæcée (au commencement). Diog. de Laërte. Trad. par Zévort.

[2] *Restat ut his ego me ipse regam solerque elementis.*

Plus haut, 24, 25. *Spem consiliumque.* J'ai l'espoir, *c'est peu,* j'ai la ferme résolution de... — Ce n'est point un simple projet, *spes,* c'est un dessein, *consilium,* un plan bien arrêté. — Reste l'exécution. *Hoc opus, hic labor est.— Elementis.* Les maximes *choisies* dont j'ai fait provision...? — Reste que je puisse me diriger, me soulager, me guérir d'après ces maximes, *iis* electis, *quæ condit et componit,* qui doivent être pour moi les *éléments* d'une vie nouvelle, d'une autre vie...?

« Selon qu'on peult » c'estoit le refrain et le mot favory de Socrates; mot de grande substance. » Montaigne, III, III.

Un chassieux verrait aussi loin que Lyncée?
— Il peut remédier à sa vue émoussée.
Comment avoir, Glycon, tes membres vigoureux?
— Exercez-vous, du moins, pour n'être pas goutteux.
On ne saurait toujours atteindre la limite;
Non : mais en approcher, n'est-ce pas un mérite?

Point de maladie[1] morale qui ne puisse être, sinon guérie, du moins adoucie.

Il est des baumes doux, des lustrations pures,
Qui peuvent de notre âme assoupir les blessures,
Et de magiques chants qui tarissent les pleurs.
(A. Chénier, *la Liberté.*)

« L'art des enchantements, dit Socrate dans Platon, adoucit la fureur des vipères, des scorpions et celle des maladies. » (*Euthydème.*)

C'est la philosophie qui sera pour Horace l'enchanteresse.

« Devinez ce que je fais, je recommence ce traité (de Nicole sur l'indifférence qu'il veut que nous ayons pour l'approbation ou l'improbation du prochain, *Laudis amore*); je voudrais bien en faire un bouillon[2] et l'avaler. » (Mme de Sévigné à sa fille.)

---

[1] Plusieurs termes de médecine dans cette première épître. *Fervet.* Inflammation, phlegmasie. — *Tumes.* Enflure, gonflement. — *Regam, soler, piaculo, recreare, lenire,* etc. — *Ter pure* lecto. Ainsi, *Tribus antyciris.* « Prendre trois doses, » style d'ordonnance. — « Le nombre trois était un nombre divin, et consacré à Jupiter Σωτήρ, libérateur. Voir le *Philèbe.* » (*Cousin,* Note du *Charmide*). — « Encore une fois donc, et c'est la troisième fois, afin de compléter le bon nombre... » (*Charm.*)

[2] « C'est en effet un livre à la fois si court, si nourrissant et si pratique

Heureuse expression, sensible, pour ainsi dire, à l'âme comme au corps[1]. Le poëte l'aurait enviée à Mme de Sévigné. Il n'aurait guère moins admiré cette imitation de Chénier, où coule la poésie comme un baume assoupissant.

Voltaire écrivait à Delisle de Sales qui lui avait envoyé sa *Philosophie de la nature :*

« La lecture de votre ouvrage m'a fait oublier ma vieillesse et les maux dont je suis accablé. Vous êtes comme les anciens mages[2] qui guérissaient avec des paroles enchantées. »

Fuir le vice est vertu : la première sagesse,
C'est de n'être point fou. Tu t'agites sans cesse
Pour éviter ce mal, « le plus grand des malheurs,
« Un revenu chétif[3], qui t'exclut des honneurs. »
Intrépide marchand, tu cours au bout du monde,
Bravant, pour t'enrichir, les rocs, la flamme et l'onde.
Et, pour vivre guéri de cet empressement
Que des biens mensongers t'inspirent follement,

---

qu'on voudrait le faire passer tout entier dans sa substance, et, en quelque sorte, se l'assimiler. » (Nisard, II, 273).

[1] C'est avec le même bonheur qu'elle dit à sa petite-fille Pauline, au sujet des ouvrages du même écrivain, que « si elle n'aimait pas ces solides lectures, son goût aurait toujours les pâles couleurs. »

A sa fille :

« ... Rien n'est si sain (d'être *spensierata*) aux personnes délicates : vos lectures mêmes sont trop *épaisses*, vous vous ennuyez des histoires et de tout ce qui n'applique point... »

A la même :

« ... *Écumer* votre cœur, comme j'*écumais* votre chambre des fâcheux dont je la voyais remplie... »

[2] Bossuet, lui-même, dans une oraison funèbre, fait allusion à ce pouvoir des anciens mages. « Vous croyez donc... qu'un royaume est un remède universel à tous les maux, un baume qui les adoucit, un charme qui les enchante. » (*Mar.-Th. d'Autr.*)

[3] *Repulsam.* Provenant de l'insuffisance du revenu, qui ne permettait pas d'acheter les voix, de se concilier les suffrages. *Virtus repulsæ nescia sordidæ.* Od. III, 2. *Contemptæ dominus splendidior rei.* III, 16.

Les mâles Curius, honneur de notre ville?
Vaut-il mieux ce conseil? « Du bien! cherche du bien!
Droitement, si tu peux; sinon, par tout moyen :
Du bien! »

la chose par excellence, la chose unique, la chose enfin [1].

Du bien! pour voir de près, et plus intéressantes,
Du fameux Pupius les pièces larmoyantes,

La belle compensation du *quocumque modo rem*, de toutes les sueurs, de toutes les peines que vous avez endurées, de toutes les fautes que vous avez commises, afin de vous enrichir! C'est le plus souvent, de nos jours comme autrefois, pour arriver à quelque but analogue, qu'on se donne tant de fatigues et de remords. *Pupius!* c'est-à-dire, quelque Bouchardy de Rome, un Anicet plus ou moins bourgeois, fort en vogue alors.

Vaut-il mieux, ou celui [2] qui, me rendant plus fort,
M'oppose, le front haut, aux injures du sort?

Mais pourquoi donc vouloir te distinguer de nous, dit le peuple? Fais comme tout le monde [3].

---

petit code de morale ancienne, sur les lèvres de bambins qui la chantent machinalement, et qui ne tarderont pas à l'oublier, bien différents des Curius et des Camille, lesquels pratiquèrent, devenus hommes, les conseils qu'ils se donnaient, enfants.

[1] Ce brave conseiller accorderait volontiers à la richesse, comme Démosthène à l'*action*, le premier, le second et le troisième rang.

« *La* grande fin, *la* fin *des* fins, » pourrait-on dire, en modifiant quelque peu le mot de Madelon (*Précieuses ridic.*, x).

[2] Le conseil.

[3] Non ut porticibus, sic judiciis fruar isdem.

Pratique nos maximes, ainsi que tu pratiques nos promenades. Horace, probablement, joue sur le mot *porticibus* (στοά). Comme si le peuple di-

— C'est que je pourrais bien, répond Horace, m'en trouver mal. Une fois qu'on s'engage de votre côté, c'est-à-dire, dans vos préjugés, dans vos penchants, etc. (comme sur les traces qui mènent au repaire du lion), notre perte est certaine. On ne se livre à vous qu'au préjudice de la conscience. Loin de nous alors modération, désintéressement, délicatesse, loyauté, probité.

Parmi vous, d'ailleurs, autant de têtes, autant de goûts[1]. L'un veut ceci, l'autre cela. Quoi suivre ou qui? — Surcroît d'embarras. Le même homme, d'une heure à l'autre, ne goûte plus la même chose.

« Certes c'est un subiect merveilleusement vain, divers et ondoyant, que l'homme : il est malaysé d'y fonder iugement constant et uniforme. » (Montaigne, I, I.)

« Il (Socrate) feut... tousiours un et pareil... » (*Id.* III, XII.) Ainsi voudrait être Horace désormais. *Unus et idem!*

« ... Dans chaque particulier une telle diversité qu'il n'y a point d'homme plus différent d'un autre que de soi-même dans les divers temps. » (Pascal, *De l'art de pers.*)

« Les hommes n'ont point de caractère[2]; ou s'ils

---

sait : Ne hante pas d'autre *portique* que le nôtre, au moral comme au propre. — Remarquer ce *fruar*, qui accuse l'ignorante présomption du vulgaire.

[1] *Bellua multorum es capitum.*

« Que dites-vous, en tout genre, de ce monstre énorme qu'on appelle le public et qui a tant d'oreilles et de langues, étant privé des yeux ? » (Volt. à d'Argental.)

[2] Le commun caractère est de n'en point avoir;
Le matin incrédule, on est dévot le soir. (Andrieux.)

en ont, c'est celui de n'en avoir aucun qui soit suivi, qui ne se démente point, et où ils soient reconnaissables. Ils souffrent beaucoup à être toujours les mêmes, à persévérer dans la règle ou dans le désordre; et s'ils se délassent quelquefois d'une vertu par une autre vertu, ils se dégoûtent plus souvent d'un vice par un autre vice : ils ont des passions contraires, et des faibles qui se contredisent. Il leur coûte moins de joindre les extrémités que d'avoir une conduite dont une partie naisse de l'autre : ennemis de la modération, ils outrent toutes choses, les bonnes et les mauvaises, dont ne pouvant ensuite supporter l'excès, ils l'adoucissent par le changement... » (La Bruyère, *De l'homme.*)

« Ah! dans le monde entier, vraiment, aucune plage
Ne me rit plus que Baie et son charmant rivage. »
Ainsi prononce un riche, et mer et lac[1] soudain
Sentent[2] déjà l'amour du maître citadin
Qui se hâte[3].

Hâtez-vous lentement. Un précepte qu'Horace n'appliquait pas moins à sa vie qu'à sa poétique.

Bientôt, suivant comme un auspice
Quelque nouvel élan d'un vicieux caprice,

---

[1] La mer de Baïes, le lac Lucrin.

[2] *Sentit.* Exécution prompte, soudaine comme la fantaisie. — Ce verbe a rapport au pesant attirail que le riche traîne avec lui (*ferramenta Teanum tolletis*),

Les mers étaient lasses
De le porter

et surtout aux masses énormes lancées dans la mer pour d'ambitieuses constructions. *Jactis in altum molibus.* Od., III, 1.

[3] *Festinantis....* Il se hâte étourdiment, sans réflexion, sans penser que demain, dans une heure, un moment, il changera de résolution, ou plutôt de fantaisie.

Mon homme de partir. Allons, vite, ouvriers,
Portez à Téano ces pesants madriers.
Est-il célibataire, écoutez son langage :
« Où trouver le bonheur que dans le mariage? »
A peine marié : « Vive le célibat![1]
Ma foi, c'est le premier, c'est le meilleur état! »
Par quel nœud le tenir, ce mobile Protée,
Qui change à tout moment sa figure empruntée?

Mais c'est du riche que vous parlez. — Chez le pauvre aussi même légèreté, même inconstance.

Le pauvre! tu peux rire; il change aussi, regarde,
De bain, de cabaret, de barbier, de mansarde.
En un bateau qu'il loue il vous bâille d'ennui
Aussi bien que le riche en sa galère à lui[2].

Navigio æque nauseat ac... Ne croirait-on pas entendre, à côté de soi, dans un vaisseau une personne atteinte du mal de mer? Ce n'est pas de ce mal, toutefois, que souffrent le pauvre et le riche, mais d'un autre, l'ennui, mal physique et moral, produisant à peu près les mêmes effets que le premier, dégoût et nausées.

Cette inégalité, on la remarque, pour l'extérieur, dans les moindres choses; elle ne frappe pas au moral.

« Je hay nos gents qui supportent plus malaysement une robbe qu'une âme de travers, et regardent à sa révérence, à son maintien et à ses bottes, quel homme il est. » (Montaigne, I, XXIV.)

---

[1] J'aurais mieux fait, je crois, d'épouser Célimène.
Nil ait esse prius, melius nil cælibe vita.
Ne croirait-on pas qu'il chante un refrain? Plus de gravité, quand il s'agit de mariage. *Jurat.*

[2] Ainsi qu'en Angleterre on a son yacht de promenade.

On pourrait, à la rigueur, ne pas apercevoir cette inégalité des cheveux, de la toge; cette disparate de la chemise et de la tunique; surtout, un ongle mal taillé; mais pour ces vétilles on est aussi *lynx* qu'on est *taupe* pour des inégalités, des inconséquences, des disconvenances bien autrement flagrantes, et de plus grande importance, dans l'ordre moral.

> Le moindre solécisme en parlant vous irrite;
> Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.

Ainsi parle d'or le bon Chrysale. *C'est à vous que je parle, ma sœur*, avait-il commencé par dire, bien que sa tirade ne vise pas moins à d'autres. Précaution oratoire. De même Horace, mais sans avoir d'autre motif que de rendre son observation plus piquante, apostrophe la généralité des hommes, en paraissant ne s'adresser qu'au seul Mécène. Des commentateurs ont pris trop à la lettre ce passage, ainsi qu'ailleurs mainte autre chose. Une légère allusion, peut-être! mais évidemment l'ami d'Horace n'était pas ce ridicule personnage *prave sectum stomacheris ob unguem*[1]. Hyperbole badine à son égard, et non reproche sérieux.

---

[1] Remarquer pour l'accent et l'expression ce vers

> De te pendentis, te respicientis amici.

Respicere, m. à m., tourner la tête, regarder par derrière, du côté de quelqu'un qui vous protége et vous dirige, pour voir ou connaître à son air, à ses signes, à ses paroles, etc., si l'on va bien, si l'on ne doit pas aller autrement, etc..... Ainsi toi, mon ami, mon directeur, etc., tu te fâches *ob unguem*, et de tout le reste, malgré son importance, pas un mot.

Quelque chose d'analogue pour la forme et pour le sentiment dans ce vers d'une autre épître :

> Fratrem mœrentis, rapto de fratre dolentis. (Ép. XIV.)

Ce tableau de l'inconstance humaine, Boileau l'imite à plusieurs reprises dans une même satire, la huitième, avec une infériorité marquée, sauf quelques beaux vers :

Mais l'homme, sans arrêt dans sa course insensée,
Voltige incessamment de pensée en pensée :
Son cœur, toujours flottant entre mille embarras,
Ne sait ni ce qu'il veut ni ce qu'il ne veut pas.
Ce qu'un jour il abhorre, en l'autre il le souhaite....
Voilà l'homme en effet :

Je le vois bien mieux dans Horace, qui saisit et retrace, au vif, toutes les *allures* de l'inconstance, ses *faits et ses dits.*

Il va du blanc *au* noir ;
Il condamne *au* matin ses sentiments du soir :
Importun *à* tout autre, *à* soi-même incommode,
Il change *à* tout moment d'esprit comme de mode.

Diction trop régulière et monotone. Croirait-on qu'il s'agit d'humeur volage, de *vapeurs légères* (55)? On ne peindrait guère autrement la gravité, etc. Les deux vers suivants entrent mieux dans le ton.

Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc,
Aujourd'hui dans un casque, et demain dans un froc.

Trait piquant, mais trop exceptionnel.

Tout lui plaît et déplaît, tout le choque et l'oblige ;
Sans raison *il* est gai, sans raison *il* s'afflige ;
Son esprit au hasard aime, évite, poursuit,
Défait, refait, augmente, ôte, élève, détruit.

Cela n'a point le pittoresque du vers

Diruit, ædificat, mutat quadrata rotundis.

Un peu plus haut.

Il a, comme la mer, ses flots et ses caprices.

Æstuat. L'*ondoyant* de Montaigne. Le flux et reflux des volontés, des passions, etc. L'inconstance souvent orageuse de notre vie, jouet des vents les plus contraires, mais qu'Horace aura la force de soumettre à l'empire de la raison. *Obstrictis aliis, præter Iapyga.*

Conclusion plaisante. L'auteur pour se résumer, emprunte, dans ce qu'elle a de vrai, la définition du sage, d'après la formule célèbre des stoïciens; mais, quand ils croient déjà le tenir, il leur échappe soudain, par cette restrictrion épigrammatique, vivement décochée :

Très-bien portant, surtout s'il n'a pas *la colique*[1].

On voit le poëte-philosophe appliquer sa méthode, *Nullius addictus jurare in verba magistri;* ne rien faire ou reconnaître en philosophie, malgré la vérité, non plus qu'en poésie, malgré Minerve. Philosophe éclectique, il ne s'engage avec personne au delà de ce qu'il croit raisonnable. *Est quodam prodire tenus, non ultra.*

Bossuet a dit de la princesse Palatine : « Elle dé-

---

[1] « ... Si son compaignon (le corps par rapport à l'esprit) a la cholique, il semble qu'il l'ayt aussi. » (Mont. III, v.)

On ne tarissait par en railléries sur le sage des stoïciens (que Philaminte trouvait si beau. III, 2). Voir Lucile, Varron, Cicéron. Il défrayait la comédie.— « Ex his omnibus nihil magis ridetur, quam quod est præter « exspectationem... Hujus generis est plenus Nævius, et jocus est familia- « ris, « sapiens, si algebis, tremes; » et alia permulta. » (*De l'orat.* II, 70.)

« Tu trembles, Bailly ? — Oui, mais c'est de froid. »

clarait aux chefs des partis jusqu'où elle pouvait s'engager. » Horace ne prend pas cette peine-là.

Plusieurs autres fins plaisantes et inattendues dans ses œuvres. La première des satires, par exemple, également dédiée à Mécène, se termine par ces deux vers :

Jam satis est : ne me Crispini scrinia lippi[1]
Compilasse putes, verbum non amplius addam.

Je lis dans l'argument philosophique du Lysis, une observation qui peut s'appliquer en grande partie à notre poëte. La voici : « ... A peine a-t-il entamé cette polémique nouvelle qu'il l'interrompt, et à dessein; le grand artiste, qui se joue toujours un peu et redoute avant tout l'apparence de la pédanterie, pour donner plus de naturel et de grâce à son ouvrage, n'est pas fâché de laisser croire que toute cette longue discussion n'est qu'un badinage sans aucune vue sérieuse et sans résultat positif. » (M. Cousin, IV.)

Ridentem dicere verum
Quid vetat? (Sat. I, 1.)

Même tome, note du *Ménexène*.

« Le badinage est ici évident; mais on n'est pas assez pénétré de cette idée, que le sérieux dans Platon n'est jamais à la surface, et, dupe de l'apparence, on disserte gravement où il n'y a qu'à sourire... (*jocularia*, Satires, I, 1, 23)... Des critiques

[1] *Crispinus.* Encore un stoïcien. — Lippus, un confrère!

... Contemnas *lippus* inungi. (Ep. I, 29.)

Mais gardons-nous de prendre aussi trop au mot ce *lippus*.

ne savent pas voir le fin et le délicat de la manière de Platon. » Combien de fois celle d'Horace n'a-t-elle pas été méconnue!

Au lieu de la conclusion, demi-sérieuse et demi-badine, *ad summam*, en voulez-vous une dogmatiquement formulée, lisez celle-ci de Cicéron. *Quod si ita est, ut neque quisquam, nisi bonus vir et omnes boni, beati sint; quid philosophia magis colendum, aut quid est virtute divinius?* « Horace, dit Dacier à qui j'emprunte cette citation, finit cette épître comme Cicéron a fini le troisième livre *de Finibus*. » Non pas tout à fait de même, monsieur Dacier; mais à sa manière, en poëte.

III.

ÉPITRES II, XVII, XVIII.

§ I.

ÉPITRE II. A LOLLIUS.

Ce même livre *de Finibus*, dont nous venons de citer les dernières lignes, offre, à son début, le dialogue qui suit (IIIe chapitre. Les deux premiers sont une préface à Brutus.)

L'auteur se rencontre avec Caton, dans la bibliothèque du jeune Lucullus, à Tusculum.

..... « Voilà bien des trésors assemblés, Caton, et il faudra que notre jeune Lucullus les connaisse parfaitement un jour. J'ai son éducation fort à cœur, quoiqu'elle vous appartienne plus qu'à personne, et que ce soit à vous de le rendre digne de son père, de notre Cépion et de vous-même qui le touchez de si près... — Vous faites bien, me dit Caton, de conserver chèrement la mémoire de deux hommes (*l'aïeul et le père de Lucullus*) qui vous ont recommandé leurs enfants par leurs testaments, et je suis charmé de voir que vous aimez le jeune Lucullus. Quant au soin de son éducation qui me regarde tout particulièrement, dites-vous, je m'en charge avec plaisir, mais il faut que vous le partagiez avec moi. Ce que je puis ajouter, c'est qu'il me paraît déjà donner beaucoup de marques d'une belle âme et d'un

noble esprit; mais vous voyez combien son âge est tendre. — Je le vois bien, lui dis-je, et c'est aussi dans cet âge qu'il faut l'initier à ces études, et ouvrir son âme à ces sentiments qui le prépareront aux grandes choses qui l'attendent... » (*Jam infici debet iis artibus, quas si,* dum est tener, combiberit, *ad majora veniet paratior*[1].)

Nous reconnaissons ici un usage touchant des Romains, lequel tenait du patronage et de la clientèle : c'était que les jeunes gens d'élite fussent confiés par leurs parents ou s'attachassent d'eux-mêmes à d'illustres vieillards[2] qui se plaisaient à leur communiquer leur savoir et leur expérience. *Ego,* dit Caton de lui-même, *Q. Maximum adolescens ita dilexi senem, ut æqualem. Erat enim in illo viro comitate condita gravitas...* (*De Senect.*, IV.) Cicéron, de même, avait été, dans sa jeunesse, le disciple assidu des deux Scévola. *Ego a patre ita eram deductus ad Scævolam, sumpta virili toga, ut quoad possem et liceret, a senis latere nunquam discederem. Itaque multa ab eo prudenter disputata, multa* (*etiam*) *breviter et commode dicta memoriæ mandabam, fierique studebam ejus prudentia doctior. Quo mortuo, me ad pontificem Scævolam contuli.* (*De Amic.*, I.)

Cicéron, à son tour, devait être et fut de bonne heure avidement recherché par les jeunes nobles jaloux de s'instruire, — Cœlius, Curion, Crassus, — qui lui demandaient les secrets de l'éloquence, de la politique et de la philosophie. *Sic ad se,* dit

---

[1] Traduction Régnier Desmarais. Collect. Nisard.

[2] ... Audire et meliori credere... Ép. I. — Te melioribus offer. Ép. II.

Quintilien, *Cœlium deductum a patre Cicero profitetur. Sic Pansam, Curtium, Dolabellam in morem præceptoris exercuit, quotidie dicens audiensque* (XII). Du temps de Quintilien, qui fut animé lui-même, ainsi que Pline son ami, d'une si tendre sollicitude pour la jeunesse, la jeunesse n'avait plus la même déférence, le même culte pour l'âge mûr et pour la vieillesse. Quelques rares jeunes gens faisaient exception, tels que ce Junius Avitus, dont une lettre de Pline, vive et courte oraison funèbre, a déploré la mort prématurée. *Ita me diligebat, ita verebatur, ut me formatore morum, me quasi magistro uteretur.* (*Me tanquam parentem*, avait dit Cicéron du jeune Tullius Crassus, *et observat et diligit.*) *Rarum hoc in adolescentibus nostris. Nam quotusquisque vel ætati alterius, vel auctoritati, ut minor, cedit? Statim sapiunt, statim sciunt omnia*[1] *: neminem verentur, imitantur neminem, atque ipsi sibi exempla sunt. Sed non Avitus* (VIII, XXIII).

Pour revenir à notre poëte, nous croyons que, même à cette époque de décadence littéraire et morale, il aurait trouvé bien des Avitus. Sous le règne plus favorisé d'Auguste, il faisait les délices de chaque âge par le double charme de l'utile et de l'agréable empreints dans ses écrits. Heureux quiconque pouvait approcher de sa personne, jouir de sa société! C'était pour la jeunesse, surtout, qu'il devait être l'objet d'un vif empressement.

---

[1] Sachant tout, lisant tout, prompts à parler de tout,
Et qui contrediraient Voltaire sur le goût,
Montesquieu sur les lois, de Brogli sur la guerre,
Ou la jeune d'Egmont sur le talent de plaire.
(Rulhières, *Les Disputes.*)

Romæ principis urbium
Dignatur soboles inter amabiles
Vatum ponere me choros.

Ces vers modestes ne rendent pas dans toute sa puissance l'empire séducteur qu'il exerçait sur ses jeunes contemporains. Ils étaient fiers de son amitié, comme on le serait chez nous de celle d'un Béranger. Et s'il adressait à l'un d'eux une de ses pièces de vers si goûtées, s'il l'avait même tout exprès composée pour ce jeune ami, quelle distinction glorieuse! Elle ajoutait comme un nouveau titre à l'éclat de la naissance; et quand c'était une instruction morale, elle ne devait pas moins obliger que la noblesse. Parmi tous ces jeunes Romains, la plupart fils de ses amis, qui courtisaient dans Horace la poésie, l'élégance, l'urbanité, la grâce, jointes au savoir-vivre le plus philosophique, au cœur le plus affectueux, il en avait naturellement distingué quelques-uns, qu'il chérissait plus tendrement, qui lui tenaient lieu, jusqu'à certain point, des enfants qu'il n'avait pas. Nommons, entre ces favoris, l'aîné des Lollius, à qui il adressa la seconde épître, faisant ainsi pour lui, jeune étudiant à Rome, ce que Cicéron se proposait de faire pour Lucullus, ce qu'il fit pour d'autres, et particulièrement pour son propre fils (pendant qu'il étudiait à Athènes avec Horace lui-même) en composant à son intention le *De Officiis* : admirable traité de morale, mais en trois gros livres, mais en prose, et par ces deux raisons, moins efficace peut-être sur des jeunes gens que le petit code d'Horace, résumé saisissant d'une philosophie naturelle et

facile, un de ces courts *écrits d'or*, que Cicéron savait si délicatement apprécier (*breviter et commode dicta*).

Dans cette même Grèce, au reste, qu'avait habitée Horace, régnait cet usage des Romains, qui pouvaient bien l'avoir pris là, comme tant d'autres choses. Là des jeunes gens recherchaient, parfois au risque de grands périls, la compagnie et les leçons d'hommes mûrs ou de vieillards, pour s'initier ou se perfectionner dans les secrets de l'éloquence et de la philosophie. Entre deux âges opposés s'établissait une de ces amitiés non suspectes, dont parle Socrate dans le *Banquet*, amitié salutaire et féconde, où l'ami plus âgé s'étudiait à parer de tous les charmes de la vertu le jeune objet de son affection, lequel se faisait lui-même un bonheur d'ajouter aux attraits de la jeunesse cette beauté morale qu'il voyait reluire en son ami. Si bien que tous deux, prenant des avantages l'un de l'autre, réalisaient cette parole de Caton ou plutôt de Cicéron : *Ut enim adolescentem, in quo senile aliquid* (Horace, par exemple), *sic senem, in quo est aliquid juventutis* (encore Horace), *probo; quod qui sequitur, corpore senex esse poterit, animo nunquam erit.* Cet ami plus âgé ne se bornait pas à de sages entretiens que pouvaient rompre l'absence ou la mort. Il en résumait, il en condensait la matière dans quelque écrit, pour agir, lors même qu'il ne serait plus là, sur le disciple chéri. Il lui laissait ainsi toujours présent une sorte de fil conducteur qui le dirigeât sûrement parmi les erreurs de la vie. Nous possédons de cette sollicitude un monument

remarquable dans la lettre déjà citée d'Épicure à Mœnécée. Rapportons-en ce passage qui nous ramènera naturellement à la IIe épître d'Horace.

« ... Nos tendances affectives sont ou naturelles, ou vaines et factices : une théorie fidèle et vraie de ces tendances (*naturelles*) ramène tout ce que nous devons rechercher et éviter à un but unique, la santé du corps et la tranquillité de l'âme. » (Zév.)

La double santé de l'âme et du corps, tel est précisément le sujet de l'épître au jeune Lollius. Certains philosophes ne s'occupaient guère que du corps, et négligeaient l'âme. D'autres, au rebours, notamment Zénon.

....Quelle indignité, pour ce qui s'appelle homme,
D'être baissé sans cesse aux soins matériels,
Au lieu de se hausser vers les spirituels!
Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
D'un prix à mériter seulement qu'on y pense?
Et ne devons-nous pas laisser cela bien loin?

Ainsi parle Philaminte, qui représente l'esprit et l'âme[1], à Chrysale son mari, représentant le corps, dans cette union mal assortie. Excès des deux parts. Oui, répond Chrysale,

Oui, mon corps est *moi-même*, et j'en veux prendre soin.
Guenille, si l'on veut; ma guenille m'est chère[2].

Horace, lui, toujours dans le vrai, dans la juste

---

[1] Et qui doit gouverner, ou sa mère ou son père,
Ou l'esprit ou le corps, la forme ou la matière?

dit Philaminte (acte IV, 1).

[2] DÉMOCRITE.
Toujours boire et manger! Carnassier animal,
C'est bien fait; suis toujours ton appétit brutal.

mesure, veut qu'on soigne à la fois, en même temps, l'âme et le corps, c'est-à-dire tout l'homme.

Et mon âme et mon corps marchent de compagnie,

comme dit un autre personnage de la même pièce, Clitandre.

« Ce n'est pas une ame, ce n'est pas un corps qu'on dresse, c'est un homme (disait Montaigne au chapitre de *l'Institution des enfants*) : il n'en fault pas faire à deux; et, comme dict Platon[1], il ne

---

Le corps, ce poids honteux où l'âme est asservie,
T'occupera-t-il seul le reste de ta vie?
STRATON.
Quand je nourris le corps, l'esprit s'en porte mieux.
(Regnard, *Démocrite.*)

« ... In Laurentino meo... etiam corpori vaco, cujus fulturis animus sustinetur. » (Plin. j. l, IX).

« Nunc opus est te animo valere ut corpore possis. » (Cic. à Tiron, XVI, XIV.)

[1] Il dit encore ailleurs excellemment.

« ... Mais, ajouta-t-il (*un médecin thrace*), Zamolxis, notre roi, qui est un dieu, prétend que si l'on ne peut entreprendre de guérir les yeux sans traiter la tête, ni la tête sans traiter le corps tout entier, on ne peut non plus guérir le corps sans soigner l'âme; et il assure que c'est là pourquoi beaucoup de maladies échappent aux médecins grecs, parce qu'ils ne connaissent pas le tout dont il faut s'occuper, et qui ne peut aller mal sans que l'accessoire aille mal aussi nécessairement. L'âme, disait-il, est la source de tout bien et de tout mal pour le corps et pour l'homme tout entier; tout vient de là, comme aux yeux tout vient de la tête. C'est donc à l'âme que sont dus nos soins les plus assidus, si nous voulons que la tête et le corps soient en bon état. Or, mon ami, on agit sur l'âme par le moyen de certains charmes, et ces charmes, ce sont les beaux discours. Ils y font germer la sagesse, et la sagesse une fois établie dans l'âme, il est facile de mettre en bon état et la tête et le reste du corps... C'est une grande erreur que d'entreprendre de se faire médecin séparément pour l'une des deux parties. » (Socrate dans *Charmide.*) M. Cousin.

Voir, sur cette parole de Pascal « la maladie est l'état naturel des chrétiens » plusieurs pages charmantes ou piquantes de M. Sainte-Beuve, *Port-R.*, 253, etc. Parallèle entre Pascal et Montaigne.

Montaigne revient assez souvent sur ce sujet. Voir, entre autres, son dernier chapitre, où l'on trouve ce joli passage contre... « cette inhumaine

fault pas la dresser l'un sans l'aultre, mais les conduire également, comme une couple de chevaulx attelés à mesme timon..... »

Plus haut, même chapitre : « L'ame qui loge la philosophie doibt par la santé rendre sain encores le corps; elle doibt faire luire iusques au dehors son repos et son ayse; doibt former à son moule le port exterieur..... »

Ailleurs : « ... Le corps a une grande part à nostre estre, il y tient un grand reng; ainsi sa structure et sa composition sont de bien iuste consideration. Ceulx qui veulent desprendre nos deux pieces principales, et les sequestrer l'une de l'aultre, ils ont tort : au rebours il les fault r'accoupler et reioindre; il fault ordonner à l'ame, non de se tirer à quartier, de s'entretenir à part, de mespriser et abandonner le corps (aussi ne le sçauroit elle faire que par quelque singerie contrefaicte), mais de se r'allier à luy, de l'embrasser, le cherir, luy assister, le contrerooller, le redresser et ramener quand il

---

sapience qui nous veult rendre desdaigneux et ennemis de la culture du corps, etc... »

« ... Que Mars, ou Pallas, ou Mercure (*Chrysale*, même scène, II, 7) les substantent pour veoir, au lieu de Venus, de Cerez et de Bacchus... Ie hais qu'on nous ordonne d'avoir l'esprit aux nues, pendant que nous avons le corps à table : ie ne veulx pas que l'esprit s'y cloue, ni qu'il s'y veautre; mais ie veulx qu'il s'y applique; qu'il s'y seye, non qu'il s'y couche... Quand ie danse, ie danse; quand ie dors, ie dors : voire, et quand ie me promène solitairement en un beau verger, si mes pensées se sont entretenues des occurrences estrangières quelque partie du temps, quelque aultre partie, ie les ramène à la promenade, au verger, à la doulceur de cette solitude, et à moy. »

« Nature a maternellement observé cela, que les actions qu'elle nous a enioinctes pour notre besoing, nous feussent aussi voluptueuses; et nous y convie, non seulement par la raison, mais aussi par l'appetit : c'est iniustice de corrompre ses règles... »

fourvoie ; l'espouser en somme et luy servir de mari, à ce que leurs effects ne paroissent pas divers et contraires, ains accordants et uniformes..... »

Cette intime et conjugale union, cet accord du physique et du moral, voilà donc ce qu'Horace voudrait procurer à Lollius, ce qu'il lui recommande. Il se trouve lui-même pour cela dans les meilleures conditions, séjournant alors (c'était l'été) à Préneste, une campagne charmante ! *Æstivæ Prænestæ deliciæ* (Florus). Là, sous de frais ombrages, *silvas inter salubres*, parfaitement disposé de corps et d'esprit, et comme pour accroître encore cette heureuse disposition, il relit avec délices Homère — ainsi que Mme de Sévigné, dans une situation pareille, relisait aux Rochers Tasse, même *la Cléopâtre*. Bien que le style de la Calprenède soit « détestable, je ne laisse pas, écrit-elle à sa fille (juillet 1671) de m'y prendre comme à de la glu : la beauté des sentiments, la violence des passions, la grandeur des événements et le succès miraculeux de leurs redoutables épées (ne croirait-on pas qu'il s'agit d'Homère !), tout cela m'entraîne (*rapit*, Art P.) comme une petite fille..... Il fait chaud ; les soirées et les matinées sont très-belles dans ces bois et devant cette porte ; mon appartement est frais..... » Tout comme le *frigidum Præneste* d'où part l'épître d'Horace. C'est à la campagne qu'il a écrit ses deux épîtres au même Lollius. Le commencement de la première le marque précisément ; la fin de l'autre l'indique.

Le poëte, voulant un peu moraliser, prend occasion ou prétexte d'une nouvelle lecture qu'il

vient de faire des poëmes homériques. Il a replié à peine le livre antique et sacré : sous l'impression de bien-être, poétique et champêtre à la fois, qu'il ressent, il commence. Un début simple et aisé jette *in medias res*. Tout modestes qu'ils sont, ces trois premiers mots inattendus, cette subite apparition, pour ainsi dire, du grand poëte, éveille, intéresse aussitôt l'attention. La fin du vers, *maxime Lolli*, l'attire également. Je ne crois point que le poëte veuille, par badinage, rapprocher en quelque sorte Lollius d'Homère, ni jouer sur l'épithète équivoque de *maxime*. Non pas. Dans cette espèce de suscription, il rappelle, je crois, expressément au *destinataire* son titre d'aîné, comme pour le rendre plus attentif et plus docile à la petite instruction morale qui va suivre, puisqu'il devait, en cette qualité d'aîné, plus respectable chez les Romains que chez nous, le bon exemple à son frère. (*O major juvenum*, Art P.)

Même simplicité de début dans une autre épître également didactique, celle à Scæva.

« Je veux un homme (le voici[1] !) qui me fasse ou-

---

[1] Horace était bien *l'homme* de Fénelon. Voyez ses exquises petites lettres au chevalier Destouches. C'est avec Horace et Virgile, mais surtout avec Horace, qu'il les écrit : c'est avec les *sermons* d'Horace au jeune Lollius qu'il *prêche* si galement, si tendrement à son ami la sobriété. Horace, voilà sa grande autorité ; son Écriture je ne voudrais pas dire profane ; les vers d'Horace remplissent ici pour lui le même objet que dans ses prônes ou ailleurs le *texte sacré*. Fortuné poëte, d'avoir tant charmé et si fréquemment inspiré, entre cent autres écrivains depuis Montaigne, deux hommes tels que Voltaire et Fénelon, doués tous les deux d'un si prodigieux esprit, auquel se joignait chez le dernier un cœur d'or, source principale de son parler si simple, si aimable, si gracieux, si suave ! *melliflui*.

blier qu'il est auteur, et qui se mette comme de plain-pied en conversation avec moi. » (*Lett. sur les occup. de l'Acad.*, V.) Ainsi fait Horace avec son jeune ami. N'est-ce pas à peu près comme s'il lui disait : Tandis que tu t'échauffes à déclamer (*declamas*) sur des matières de rhétorique et de philosophie[1], à Rome, moi, je relis à Préneste, sous de frais ombrages, *lentus in umbra*, un poëte plus philosophe, non-seulement que les rhéteurs et les sophistes, d'après lesquels tu débites tes sentences retentissantes, mais même que les Crantor, les Chrysippe, c'est-à-dire les maîtres de la science. — Plus philosophe ! oui, certes. En veux-tu la preuve ? écoute.

On croit ouïr, dans un prône familier, un prédicateur rappelant quelques traits de la Bible pour en faire des applications et rendre ainsi ses leçons plus profitables. Prédicateur, ai-je dit d'après Voltaire. « Je vous assomme toujours de citations d'Horace, écrit-il à Darget (1752)... C'est le meilleur prédicateur que je connaisse ; il est prédicateur de cour (ici Voltaire ajoute un mot fort cru qui ne convient plus à l'auteur des épîtres), de bon goût, et surtout du repos de l'ame. Il sait *quid te tibi reddat amicum* (trois autres citations encore).... Vous m'allez envoyer promener, me traiter de pédant. Cependant vous m'avez paru assez content de mon dernier sermon dont ce philosophe voluptueux et libre m'avait fourni le texte... »

---

[1] Voir MM. Villemain, Notice sur Plutarque ; Nisard, *Poëtes de la Décadence*, etc.

La Bible d'Horace, c'est Homère.

Romæ nutriri mihi contigit, atque doceri
Iratus Graiis quantum nocuisset Achilles.

(Dans ce livre divin[1] il apprenait à lire.)

La Grèce, *illustration* toujours vivante du poëte grec par excellence, avait redoublé pour lui l'enthousiasme d'Horace, qui voyait dans ce grand génie la source de toute poésie et de toute morale. D'autres, avant Horace, et particulièrement des Grecs, l'avaient déjà considéré de même. « Anaxagore fut le premier qui supposa qu'elles sont (l'*Iliade* et l'*Odyssée*) un livre de morale, où la vertu et la justice sont expliquées par des narrations allégoriques. » (Bayle.) Alcidamas appelait l'*Odyssée* « le beau miroir de la vie humaine », καλὸν ἀνθρώπινου βίου κάτοπτρον (expression métaphorique blâmée, par Aristote, comme trop poétique dans un philosophe, *Rhét.*, III, III). Nous ne voulons pas rapporter en faveur d'Homère tous les témoignages qui confirment celui d'Horace. Cependant l'auteur de *Télémaque* n'aperçoit point, dit-il, dans le poëte épique, « entre autres merveilles, cette morale la plus pure que divers savants croyaient y rencontrer. » (Même lettre.) Horace, au point de vue sous lequel il l'envisage, n'en a pas moins raison. Il pouvait d'ailleurs se montrer à l'égard de la morale un peu plus coulant qu'un archevêque[2].

---

[1] Traduit par Livius Andronicus.

[2] Dans le premier des *Dial. sur l'Éloq.*, il n'est pas très-loin de partager l'opinion d'Horace :

« Au reste (voir ce qui précède), l'Odyssée renferme de tous côtés mille instructions morales pour tout le détail de la vie; et il ne faut que lire,

Donc l'*Iliade*[1] et l'*Odyssée*, deux grands drames de la vie humaine, reproduisant au naturel tous les vices, toutes les passions, tous les malheurs qui la tourmentent! Même spectacle *humain*, quel que soit le lieu de la scène, dans les murs, hors des murs, parmi les erreurs d'une longue navigation, sur mer et sur terre. Personnifications principales de caractères vicieux : Pâris[2], la cause de tout le mal par cet amour qui perdit Troie et tant de Grecs; Achille, Agamemnon, si funestes eux-mêmes, c'est-à-dire, la colère, la superbe, etc. Anténor, chez les Troyens, chez les Grecs, Nestor, représentent le *pulchrum* et l'*utile*, représentés dans l'*Odyssée* par Ulysse, qu'Horace nomme seul, comme le héros su-

---

pour voir que le poëte n'a peint un homme sage qui vient à bout de tout par sa sagesse, que pour apprendre à la postérité les fruits que l'on doit attendre de la piété, de la prudence et de bonnes mœurs. »

Écoutons maintenant Boileau sur le *Télémaque* et sur Homère :

« Je souhaiterois que M. de Cambrai eût rendu son Mentor un peu moins prédicateur, et que la morale fût répandue dans son ouvrage un peu plus imperceptiblement et avec plus d'art. Homère est plus instructif que lui; mais ses instructions ne paroissent point préceptes, et résultent de l'action du roman, plutôt que des discours qu'on y étale. Ulysse, par ce qu'il fait, nous enseigne mieux ce qu'il faut faire, que par tout ce que lui ni Minerve disent... » (A Brossette, 1699.)

[1] Græcia Barbariæ lento collisa *duello*.

Heureux emploi de l'archaïsme, surtout après ce rapprochement pittoresque des deux adversaires, *Græc. Barb.*

[2] Quid Paris? ut salvus regnet vivatque beatus
Cogi posse negat.

Forme d'ironie qui rappelle, de l'épît. préc. *ut propius spectes*, etc., 67. Cette traduction ironique des pensées, sentiments ou actions de quelqu'un, se rencontre plusieurs fois dans Voltaire.

Il voulut que ses fils, robustes fainéants,
Fissent serment à Dieu de vivre à nos dépens. (A Mme Denis).

Il dit, dans une lettre à d'Argence de Dirac, que le colonel vend sa liberté pour avoir le droit de se ruiner.

prême : tous trois opposant à l'extravagance générale leur sagesse, mais en vain.

L'exemple frappe vivement l'esprit : *Facundia præsens*. C'était aussi par des exemples, mais contemporains et visibles, d'hommes honnêtes ou vicieux, que le père d'Horace l'instruisait, *formabat puerum*, le détournait du mal et le provoquait au bien.

> Sapiens, vitatu quidque petitu
> Sit melius, causas reddet tibi. (*Sat.*, I, IV.)

Horace dut à son père la première partie de l'éducation, la plus essentielle, celle des bonnes habitudes; il tenait de lui-même la seconde par ses études philosophiques.

« J'appelle éducation, dit Platon, la vertu qui se montre dans les enfants, et lorsque leurs plaisirs et leurs peines, leurs amours et leurs haines sont conformes à l'ordre, sans qu'ils soient en état de s'en rendre compte, et lorsque, la raison étant survenue, ils se rendent compte des bonnes habitudes auxquelles on les a formés. C'est dans cette harmonie de l'habitude et de la raison que consiste la vertu prise en son entier. » (Les *Lois*, II, I. L'*Athénien*[1].)

Je reprends le discours du père d'Horace.

> Mi satis est, si
> Traditum ab antiquis morem servare, tuamque,
> Dum custodis eges, vitam famamque tueri
> *Incolumen* possum. Simul ac duraverit ætas
> *Membra animumque tuum*, nabis sine cortice;

c'est-à-dire la santé de l'âme et du corps. Horace fut, pour ainsi dire, doublement l'œuvre de son

[1] Voir la note explicative de M. Cousin.

père[1]; pour le physique et le moral, il pouvait en grande partie lui rapporter ce qu'il était. Dans le témoignage favorable qu'il se rend, Horace fait moins son éloge que celui de son père[2].

Ex hoc ego *sanus* ab illis
Perniciem quæcunque ferunt; mediocribus et queis
Ignoscas, vitiis teneor.

Vices légers, qu'il extirpera de lui-même, avec l'âge, sans avoir, quoi qu'il dise, besoin d'aucune aide.

Il n'est meilleur ami pour cela que soi-même,

quand on est ce qu'était Horace.

Fortassis et istinc
Largiter abstulerit longa ætas, liber amicus,
Consilium *proprium*. Neque enim, quum lectulus[3] aut me
Porticus excepit, desum mihi : « Rectius hoc est :
« Hoc faciens, vivam melius; sic dulcis amicis
« Occurram. »

Touchante préoccupation ! et qui lui a porté bonheur!

---

[1] Nous voyons dans la vie d'Agricola qu'il fut élevé par sa mère.

« Mater Julia Procilla fuit, raræ castitatis : in hujus sinu indulgentiaque « educatus, per omnem honestarum artium cultum puritiam adolescen- « tiamque transegit. » (IV.)

« (Legimus epistolas Corneliæ, matris Gracchorum : apparet filios non « tam in gremio educatos, quam in sermone matris. ») Cicéron, Brutus, 58.

[2] Voici comme Ducis parle du sien :

« ...C'est lui qui par son sang et ses exemples a transmis à mon âme ses principaux traits et ses maîtresses formes. Aussi je remercie Dieu de m'avoir donné un tel père. Il n'y pas de jour où je ne pense à lui, et quand je ne suis pas trop mécontent de moi-même, il m'arrive quelquefois de lui dire : *Es-tu content, mon père ?* Il me semble alors qu'un signe de sa tête vénérable me réponde et me serve de prix... » (Lettres. Voir aussi l'épître à M. Droz.)

[3] On dit que Pythagore recommandait sans cesse à ses disciples de s'adresser ces questions quand ils rentraient chez eux.

Qu'ai-je omis ? qu'ai-je fait ? quel devoir ai-je manqué d'accomplir ? (Diog. de Laërt. *Z.*)

« Hoc quidam non belle : numquid ego illi
« Imprudens olim faciam simile? » Hæc ego mecum
Compressis agito labris : ubi quid datur otî,
Illudo chartis.

Un de ces légers travers, ajoute-t-il plaisamment, dont il se reconnaît atteint.

Ainsi donc, il avait, tout jeune, contracté l'habitude de réfléchir sur lui-même, sur les divers actes de sa vie, après les avoir accomplis, avant de les accomplir; sur ce qu'il était et devait être par rapport aux autres. Cette habitude avec l'âge ne fit que s'accroître. De ces examens de conscience résultaient des règles de vie, des principes de conduite, qu'il aimait à fixer par écrit, dont il se plaisait à faire part à ses amis de tout âge, aux plus jeunes surtout, afin de leur communiquer son bien-être et son bonheur. Ainsi dans cette épître à Lollius. Ce n'était pas, assurément, la première fois qu'Horace lui traçait cette hygiène de l'âme et du corps. Il avait déjà cherché à le prémunir contre les dangers auxquels se trouvait exposé dans une ville si corrompue un jeune étudiant. Mais Horace ne se contenta pas de ces instructions verbales, semblables à celles qu'il avait lui-même reçues de son père. Il jugea nécessaire de leur donner la forme poétique, et de les adresser ainsi résumées et condensées, à ce jeune homme, pour qu'elles lui fussent comme un *memento* gnomique, un *manuel*, un *agenda*, d'une observation d'autant plus obligatoire, que les prescriptions en devaient être livrées à la publicité. (Qui sait d'ailleurs si le poëte ne voulait pas ainsi s'obliger lui-même? Je le crois.) Cette

espèce d'artifice, dont il usa, prouve à la fois sa tendresse et son inquiétude. Ce qu'aurait fait aussi pour lui son propre père, s'il avait eu le talent poétique nécessaire, Horace le fait pour Lollius, et de la manière la plus efficace. Il pratique admirablement son précepte : *Quidquid præcipies.* C'est de la morale en *aphorismes,* qui se gravent d'eux-mêmes profondément dans l'esprit et dans le cœur : comme un vase de prix, contenant en un petit espace, une liqueur dorée et salutaire, un divin élixir.

L'exemple, sur lequel Horace insiste le plus, est celui d'Ulysse. Un vers homérique représente parfaitement son grand cœur et sa merveilleuse destinée.

.... Adversis rerum immersabilis undis.

Immersabilis ! mot grandiose, heureusement créé par le poëte pour caractériser et résumer le héros de l'*Odyssée,* tel qu'il apparaît tout d'abord au premier livre. C'est ainsi que l'*honoratus* de l'*Art poétique,* dans le sens tout grec de τετιμημένος, caractérise et résume le héros de l'Iliade, d'après l'épithète même que lui donne Homère au livre premier.

L'âme d'Ulysse triomphe des orages de l'adversité, non moins que son corps des naufrages de la mer.

Merses profundo, pulchrior evenit. (*Od.,* IV, IV.)

Sans vouloir rabaisser la hauteur du personnage, voyons un peu, sous forme d'épisode, comment la satire l'a mis en scène. Nous saisirons la différence entre deux genres de composition, que des critiques veulent nous donner comme identiques dans

Horace. Il s'agit de la satire v, II, où Ulysse ne se montre pas tout à fait avec le même avantage que dans cette épître II. Réponds, dit-il à Tirésias qu'il interroge dans les enfers,

> Responde, quibus amissas reparare queam res
> Artibus atque modis....
> Et genus et virtus, nisi cum re, vilior alga est.

Tirésias :

> Quando pauperiem, missis ambagibus, horres,

(ce n'est pas là le *sapiens* de l'épître première, *quem neque pauperies*, etc.).

> Accipe qua ratione queas ditescere.

Suivent les honnêtes instructions de Tirésias. Ulysse se récrie bientôt sur une indignité, ou plutôt, une infamie que le devin lui conseille. Mais il en prend aussi vite son parti.

> Tu protinus, unde
> Divitias ærisque ruam, dic, augur, *acervos*.

Rem, quocunque modo rem! Et dès lors il écoute, sans plus se récrier, l'édifiante *consultation* sur les moyens de s'enrichir. Je me trompe, il l'interrompt une fois (je ne compte pas l'interruption qui n'a rapport qu'à l'anecdote de Coranus). C'est quand le prophète lui recommande de livrer au vieillard libertin, même avant qu'il l'ait demandée, sa Pénélope. L'observation d'Ulysse est curieuse : « Une femme si pudique, voudrait-elle jamais... ? » Donc, qu'elle veuille, il voudra. De sa résistance, à lui mari, pas de nouvelle. Il paraît même bientôt convaincu qu'elle ne résisterait pas longtemps, puisque après la remarque judicieuse de Tirésias sur le côté faible d'une vertu jusque-là si forte, il ne souf-

fle mot. Quelle objection au surplus pourrait-il faire à un prophète qui sait tout, et dont il a reconnu lui-même l'infaillibilité? *O nulli quidquam mentite!*

Ainsi chez Boileau, lequel n'a pas du reste toujours bien observé la différence entre la satire et l'épître, voyez ce qu'est dans la première (VIII, 100) cet Alexandre, dont il rapproche ailleurs Louis XIV. Le *héros, en valeur éclatant,* etc. devient un *écervelé* qui mit l'Asie en cendre, un *bandit*, un *enragé* (Horace, lui, ne va pas si loin). Ainsi le drame satirique des Grecs présentait sous un autre aspect les héros ou les dieux de la tragédie. Ces propos *sont bons* dans la satire, mais l'épître remet à leur place les choses et les personnes.

C'est l'*Odyssée*, on le conçoit, plutôt que la belliqueuse *Iliade*, qui fournit le plus d'exemples appropriés au but d'Horace; exemples devenus proverbes, pour exprimer la débauche, l'intempérance, l'oisiveté, etc. tous vices que favorisait alors l'état de paix, et contre lesquels échouait, avec ses lois somptuaires et autres, la puissance d'Auguste. La jeunesse s'y trouvait principalement exposée. Corrupteurs et corruptrices la précipitaient à l'envi dans le mal. — *Sirenum voces.* Tel est le premier écueil que signale Horace, le péril le plus redoutable pour un jeune étudiant, et qu'il connaissait lui-même par expérience. Il n'entend pas toutefois (dans sa morale naturelle et païenne[1]), conseiller de ne

[1] Montaigne, qui n'était pas païen, pensait comme Horace.

« .... l'estime pareille iniustice, prendre à contrecœur les voluptez naturelles que de les prendre trop à cœur.... » (III, XVII.)

« ... La philosophie n'estrive point contre les voluptez naturelles, pour-

jamais boire *à la coupe de Circé ;* seulement le tout est d'y boire, comme Ulysse, non *stultus cupidusque*, avec une retenue que l'auteur avait, je crois, souvent observée, qu'il observait surtout à l'époque des épîtres. Ce qu'il fallait soigneusement éviter, c'était de s'enchaîner sous une courtisane impérieuse et dominatrice, *sub domina meretrice*, de s'abandonner à des plaisirs immodérés et dégradants, qui corrompissent le corps et l'âme. Le vers suivant peint avec une saisissante énergie le dernier degré d'abrutissement où pouvaient tomber le libertinage et l'intempérance.

Vixisset canis immundus[1], vel amica luto sus.

Aristippe avait eu la même opinion :

---

veu que la mesure y soit iointe, et en presche la modération, non la fuyte... au service de l'amour, elle nous ordonne de prendre un obiect qui satisface simplement au besoing du corps ; qui n'esmeuve point l'âme, laquelle n'en doibt pas faire son faict, ains suyvre nuement et assister le corps. » (III, v.)

Un peu plus bas :

« C'est bien raison comme ils disent, que le corps ne suyve point ses appetits au dommage de l'esprit : mais pourquoy n'est-ce pas aussi raison que l'esprit ne suyve pas les siens au dommage du corps? »

Balzac, dans une lettre curieuse à un jeune homme, qui vivait auprès des grands, recommande aussi la continence et la tempérance. Mais il lui fait un peu trop vite bon marché de la première. Citons ses paroles qui contrastent si fort avec le style de Montaigne et d'Horace :

... A tout le moins, Hydaspe, si ce corps, qui est capable d'envoyer des colonies en toutes les parties du monde, et de remplir les terres qui sont désertes, veut estre nécessairement employé ; je te supplie de l'arrester là, et de ne passer point jusques aux débauches de la bouche, qui ont pour fin la perte de la raison, et la ruine de la santé. Je serois au désespoir, si on me venoit dire que mon frère boit en tout temps comme s'il avoit la fièvre, et fait tous les jours provision de viande comme s'il devoit entrer dans une ville assiégée. » (III, 3. 1624).

[1] C'est-à-dire, à peu près de la vie du fils de Cicéron, nonobstant le *De officiis*.

J'ai Laïs, disait-il, mais Laïs ne m'a point[1].

Autres sirènes perfides pour la jeunesse, c'était, *improba siren*, l'oisiveté, souvent provocatrice de ses égarements; c'était la mollesse sous laquelle l'esprit et le corps ne tardaient pas, comme dit Montaigne, à *s'anonchalir et s'avachir*.

Mais voyons, dans un résumé général, la suite des préceptes : après, quelques-uns en particulier.

Ulysse, modèle de sagesse et de courage, grand cœur! Mais nous? Tels que les prétendants de Pénélope ou les sujets d'Alcinoüs, nous trouvons beau de vivre sensuellement[2], dans la bonne chère et dans la mollesse, de rester endormis jusqu'au milieu de la journée (*dormire dies*[3], *et*.... La phrase se prolonge comme le sommeil : elle viole, comme lui, l'usage et la règle). Infaillible moyen de perdre la santé de l'âme et du corps! Ah! travaillons plutôt à la conserver. *Mens sana in corpore sano*, comme l'a

---

[1] « Étant entré chez une courtisane, et voyant rougir un des jeunes gens qui l'accompagnaient, il lui dit : Le mal n'est pas d'y entrer, mais de n'en pouvoir sortir. » (Diog. de Laërt., *Z.*)

[2] In cute curanda plus æquo operata juventus.

Tout *embesognée* à cela. *Sacrifiant* à cela tout le reste. — Rapprocher *operata* d'*auspicium*, ép. I; de *procurare*, ép. V. — Termes du culte.

Au vers 31e *curam*. Est-ce bien *soucis*, comme on traduit? Non. Il faut prendre ce mot en bonne part. Le contraire d'*inertie*, d'*incurie* : le soin des choses utiles, le besoin d'une occupation sérieuse et honorable, cette disposition naturelle qui nous stimule et nous pousse à l'action; l'activité de l'homme, enfin, que ces jeunes gens *mènent*, pour ainsi dire, *fainéanter*, s'amollir de plus en plus chaque jour, aux accords d'une musique énervante. *Quod si* curam *fugimus, virtus fugienda est* (voir ce qui précède et ce qui suit). Cic. *De amicit.* XIII. — Le *soin* de l'âme, par opposition à celui du corps dont ils étaient uniquement occupés.

[3] Un contemporain de Cicéron, Varron, avait composé contre les paresseux, les dormeurs de Rome, une satire, sous le titre de *Les Endymions*.

redit un autre poëte. Pour cela, que faut-il? secouer la paresse (*non expergisceris!* encore un grand mot non moins expressif dans son genre que le *Tu dors, Brutus!* Ce profond sommeil, auquel il nous arrache, avait souvent pour cause l'excès du boire :

> Stertimus, indomitum quod despumare Falernum
> Sufficiat,

dit Perse, satire III, 3, *contre la paresse*), cultiver de bon matin l'étude[1], s'appliquer aux choses honnêtes, déployer, en un mot, pour le bien cette vigilance et cette activité que d'autres ont pour le mal ou, suivant la première épître, pour des biens inférieurs. Savez-vous régler votre âme et votre corps, l'une par l'étude et par d'utiles occupations, l'autre par une sage *abstinence* et par des exercices[2] utiles, tous deux se maintiendront en bon état : vous serez heureux. Mais au lieu de suivre cette voie, la seule qui mène au bonheur, que faites-vous, en vue d'y parvenir? Vous recherchez l'argent (qui vous facilite les moyens de satisfaire vos penchants déréglés, *irritamenta malorum*), une épouse opulente (qui ne sert qu'à la procréation des enfants : on a pour le reste une maîtresse); vous travaillez à l'amélioration de vos immenses propriétés. Erreur. Le simple nécessaire, si vous possédez la

---

[1] On trouve assez souvent dans les lettres de Cicéron *ad Attic.*, *ad fam.* : « *hæc scripsi* ante lucem. »

[2] *Si noles sanus, curres hydropicus.* Voltaire fait de ces vers une application curieuse. « Je me suis mis tard à corriger mes ouvrages; je passe actuellement les jours et les nuits à réformer la *Henriade*, *OEdipe*, *Brutus*, et tout ce que j'ai jamais fait. N'attendez pas comme moi : *si nolis* (sic)... Je songe à guérir mes maladies; mais vous, prévenez celles qui peuvent vous attaquer. » (A Helvétius.)

santé de l'âme et du corps, vous suffira : qu'elle vous manque, adieu le bonheur, toutes les richesses du monde étant impuissantes à le procurer.

Dans un vase gâté toute liqueur s'aigrit.

Purifiez donc le vase, c'est-à-dire, fuyez les voluptés (débauche, ivrognerie « *vinosus*, *amator*, épître 1re), l'avarice, l'envie, la colère, la fainéantise (*invidus*, etc., même épître), toutes maladies pernicieuses pour le corps et pour l'âme. Prémunissez-vous contre elles dès la jeunesse; car, c'est quand le cœur est pur ainsi que le corps, qu'il faut s'assurer la conservation de cette double santé, physique et morale, à laquelle est attaché le bonheur.

« Il n'est rien qu'on doibve tant recommender à la ieunesse, que l'activité et la vigilance : nostre vie n'est que mouvement... J'ay aultrefois attribué la cause des fiebvres et maladies où ie suis tombé, à la pesanteur et assopissement que le long sommeil m'avait apporté... Le dormir a occupé une grande partie de ma vie (... *s'occupait au sommeil*, La Fontaine); et ie le continue encore, en cet aage, huict ou neuf heures, d'une haleine (... *de tout leur appétit*, id.) : ie me retire avecques utilité de cette propension paresseuse; et en vaulx évidemment mieulx... »

Dimidium facti, qui cœpit, habet[1]. Grande vérité proclamée, attestée par les philosophes et par l'ex-

[1] Vivendi recte qui prorogat horam
Rusticus exspectat dum defluat amnis....

Dans l'épître 1re, c'est, avons-nous dit (page 41), comme un *torrent* qui s'oppose aux projets d'Horace. Mais ce torrent *aura son cours* (defluet), et les projets alors s'accompliront. Ici c'est *amnis*, un fleuve qui

Labitur et labetur in omne volubilis ævum.

périence générale. *Le tout est de s'y mettre*, dit le peuple familièrement et proverbialement.

Incultæ pacantur *vomere silvæ*. On défriche des forêts, on ne défriche pas son âme. *Pacantur* : un défrichement de broussailles, c'est, en quelque sorte, la *pacification* de la terre qu'elles hérissent, telles que des armées aux prises, en une horrible mêlée. Ainsi de l'extirpation des vices résulte en nous paix et joie. *Læta seges!*

Quod satis est. Le *satis* d'Horace était large (*mediocritas aurea*) et pouvait amplement satisfaire. Et cependant, c'était être et paraître modéré que de s'en contenter. Rappelons-nous ces immenses fortunes qui ne suffisaient pas aux possesseurs[1], ces immenses convoitises, cette soif universelle, insatiable de l'or, laquelle devait causer le déshonneur et la perte du père de Lollius. « Le nécessaire, quelle pauvreté! Sommes-nous réduits à cette misère!..... Telle est *leur* convoitise : c'est un gouffre toujours ouvert, qui ne dit jamais, « c'est assez; » (*Prov.*) plus vous jetez dedans, plus il se dilate; tout ce que vous lui donnez ne fait qu'irriter ses désirs..... » (Bossuet, *Des nécessités de la vie.*)

Non domus et fundus, etc. *Comportatis* l'opposé du *satis*. (*Exstructis in altum divitiis*, Od., II, III. — *Continuem*, etc. Od., III, XVI et *passim*.) « ... C'est le

[1] « .... Avec des patrimoines fortement entamés.... on s'était fait...., de ce qui serait pour nous des folies, des impossibilités de luxe, de véritables nécessités...., sans des centaines d'esclaves, sept ou huit villas, et le reste à l'avenant, on ne pouvait pas vivre, au point qu'Apicius ayant dépensé plus de onze millions pour sa table, s'empoisonna quand il n'eut plus que deux millions.... Dans les familles nobles surtout, il y avait une ruine plus avancée et une plus forte passion de luxe et de grandeur.... » (Champagny, *Tibère.*)

iouir, non le posséder, qui nous rend heureux : *Non domus*, etc. Il est un sot, son goust est mousse et hebesté, il n'en iouit, non plus qu'un morfondu, de la doulceur du vin grec, ou qu'un cheval, de la richesse du harnois du quel on l'a paré..... Où le corps et l'ame sont en mauvais estat, à quoy faire ces commoditez externes? Veu que la moindre picqueure d'esplingue, et passion de l'ame, est suffisante à nous oster le plaisir de la monarchie du monde. A la première strette que luy donne la goutte, il a beau estre sire et maiesté, *Totus et argento conflatus, totus et auro* (Tibulle, I), perd il pas le souvenir de ses palais et de ses grandeurs? S'il est en cholere, sa principaulté le garde elle de rougir, de paslir, de grincer les dents comme un fol? or si c'est un habile homme et bien nay, la royauté adiouste peu à son bonheur; si *ventri bene*, etc., etc.; il veoid que ce n'est que biffe et piperie... » (Montaigne, I, XLII.)

Remarquer dans Horace la justesse des trois comparaisons. Ces tableaux, par exemple, ne seront pas sans quelque petite jouissance pour le possesseur. Il n'est que chassieux, il n'est pas aveugle. De même les richesses : elles pourront bien produire quelque agrément : mais ce sera peu de chose.

Nocet empta dolore voluptas. (J'aimerais mieux un autre verbe que *nocet*. Est-il bien d'Horace?) « Qu'elle (l'âme) l'assiste et favorise (le corps), et ne refuse point de participer à ses naturels plaisirs, et de s'y complaire coniugalement; y apportant, si elle est plus sage, la moderation, de peur que par indiscretion, ils ne se confondent avecques

le déplaisir. L'intemperance est peste de la volupté; et la temperance n'est pas son fléau, c'est son assaisonnement... Platon... veult que ce soit pareillement l'office de la fortitude combattre à l'encontre de la douleur, et à l'encontre des immoderees et charmeresses blandices de la volupté...

« Cette cy (la volupté de l'esprit) va nullement seule, selon luy (Socrate), il n'est pas si fantastique, mais seulement première; pour luy la temperance est moderatrice, non adversaire, des voluptez. Nature est un doulx guide; mais non pas plus doulx que prudent et iuste : *Intrandum est in rerum naturam, et penitus quid ea postulet pervidendum* (Cic., *de Fin.*, V, XVI). le queste partout sa piste... »

« *Certum*[1] voto pete finem. » Emploi remarquable du verbe *petere*. *Pete*, non pas, *pone*. *Voto pete*, quoi? *finem*. Cela rappelle et vaut presque dans son genre le *Il aspire à descendre*.

Invidus, etc.,

Le bonheur du prochain vous cause de l'ennui,
Et vous amaigrissez de l'embonpoint d'autrui. (Destouches.)

Les effets de l'envie! La Bruyère aussi les peint énergiquement par une image physique. « Nous avons pour les grands et pour les gens en place une jalousie stérile, ou une haine impuissante, qui ne nous venge point de leur splendeur et de leur élévation, et qui ne fait qu'ajouter à notre propre misère le poids insupportable du bonheur d'autrui. » (*Des Grands.*)

Invidia Siculi, etc. Bossuet a dit la même chose des

[1] Solidement fixé, que tu ne puisses abattre pour passer outre.

plaisirs : « Les tyrans... ont-ils jamais inventé des tortures plus insupportables que celles que les plaisirs font souffrir à ceux qui s'y abandonnent?... Il était juste de nous obliger d'en être les persécuteurs (Montaigne aurait trouvé le mot bien fort. *Modérateurs*, dit-il avec Socrate, avec Horace, etc.), puisqu'ils sont eux-mêmes, en tant de façons, les plus cruels persécuteurs de la vie humaine.... » (*Sur l'Amour des plaisirs.*)

Ira furor brevis est. Ici la colère, l'*ire* jaillit comme l'éclair ou comme la foudre.

Animum rege. On doit voir ici le résumé des conseils précédents : l'âme, en tant que soumise aux passions, c'est-à-dire aux voluptés, à la colère, à l'avarice, etc. *Intendes animum*, plus haut, 36. — Un peu plus bas, 38, « si quid est *animum*[1]. » Il ne faut pas restreindre ce mot à l'idée de la colère seulement. Les trois comparaisons qui suivent : *Equum*, *catulus*, *testa*, confirment le sens général et collectif d'*animum rege*[2].

> L'homme en ses passions (*animum*) toujours errant sans guide,
> A besoin qu'on lui mette et le mors et la bride;
> Son pouvoir malheureux ne sert qu'à le gêner;
> Et pour le rendre libre il le faut enchaîner.

Paroles d'Alcippe, dans la satire des *Femmes*, au moment de passer, comme il dit encore, *sous le joug de l'hyménée*.

> L'hyménée est un joug, et c'est ce qui m'en plaît.

Donc, *animum rege.... compesce frenis*, et, s'il est besoin, *catena*, de bonne heure surtout, parce que

---

[1] Plus haut, vers 60...., *suaserit* et mens.

[2] Un point après *brevis est*.

Certain âge accompli,
Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli.

Adbibe[1] (non pas certes *adhibe*) *puro pectore verba, puer*, rappelle l'heureuse expression de Mme de Sévigné en parlant d'un de ces traités moraux, *verba*, si salutaires pour l'âme et pour le corps (ép. Ire). *Te melioribus offer*. L'auteur de ces préceptes suffisait à Lollius, qui pouvait, auprès de lui, contracter cette bonne odeur persistante, dont Horace avait été lui-même, dans son enfance, imprégné par son père.

Nec tardum opperior, etc. Horace va son pas, son allure bien réglée. *Festina lente*, mot d'Auguste.

Il fallait prémunir aussi le jeune Lollius contre le désir d'une perfection chimérique[2]. Cette maxime n'est pas une des moins salutaires; mais le poëte ne s'y arrête pas, parce que d'ordinaire à l'âge de Lollius cet excès n'est pas fort à redouter.

Neu desis operæ, neve immoderatus abundes,

dit Tirésias à Ulysse. « Point de zèle, » disait Talleyrand. « Pas trop, » demande Horace, sage interprète du devoir.

Insani sapiens nomen ferat, æquus iniqui,
Ultra quam satis est virtutem si petat ipsam,

verrons-nous (ép. VI).

---

[1] Nous avons vu ci-dessus, page 58, *artes combibere* de Cicéron. *Verba*. Ép. I, 34. — *Melioribus*. Id. 48.

[2] On lit dans la vie d'Agricola :

« .... Memoria teneo solitum ipsum (Agricolam) narrare, se in prima « juventa studium philosophiæ acrius, ultra quam concessum Romano ac « senatori, hausisse, ni prudentia matris incensum ac flagrantem animum « coercuisset.... Mox mitigavit ratio et ætas, retinuitque, quod est diffi- « cillimum, ex sapientia modum. » (IV.)

L'un va trop lentement, l'autre court avec feu :
Moi, le pas bien réglé, je garde le milieu.

§ II.

ÉPITRE XVII. A SCÆVA.

Maintenant laissons un peu Lollius, que nous retrouverons plus tard, ses études terminées, et sur le point de s'attacher comme compagnon, *comes*, à quelque prince (nous ne savons lequel) de la famille d'Auguste. Voyons un autre jeune homme, à qui, plusieurs années auparavant, Horace adressait aussi des conseils, précisément sur le même sujet qu'il traite dans la seconde épître à Lollius, *la manière de se conduire avec les grands*.

Nous avons déjà signalé ce début charmant, plein d'aisance et de simplicité. Genre La Fontaine et Voltaire. Ainsi devait écrire ou causer cet Aristippe, le héros, pour ainsi dire, et l'inspirateur de cette épître[1], comme de l'autre, Homère.

Maxime Lolli, disait le poëte à Lollius. Ici, sans accompagnement d'épithète ou de qualification, *Scæva* tout seul, mot par lui-même significatif : *Gaucher*, ce qui ne l'empêche pas de *sibi consulere*. Jeu de mots discret, visible à peine, comme la plupart de ceux d'Horace. — *Disce docendus*...[2] Anti-

---

[1] C'est principalement une de celles qui ont motivé le

Nunc in Aristippi, etc., etc.

de l'épître préliminaire.

[2] Ce *docendus* appuie notre opinion (voir plus bas, page 95), que l'épître à Scæva précéda de beaucoup la XVIIIe à Lollius.

Balzac dit la même chose à son Hydaspe (voir plus haut, page 76 jeune homme de vingt ans.

thèse semblable dans notre phrase : *Avoir pour maître un écolier.* — *Amiculus* (ailleurs *Sabellus*), jeu de mots lui-même en même temps que terme de tendresse, ajoute au gracieux enjouement de ce préambule. Si nous ne craignions de trop insister, nous remarquerions encore la modestie badine de *si quid* à la fin du vers, etc., etc. Ce commencement rappelle d'ailleurs, pour le fond, les paroles d'Horace à l'aîné des Pisons, dans l'*Art Poétique* :

O major juvenum, quamvis et voce paterna
Fingeris ad rectum, et *per te sapis*, hoc tibi dictum
Tolle memor.

Horace établit trois manières de passer sa vie : 1° dans la solitude et l'obscurité de la campagne, comme il fit plus tard le plus souvent qu'il pouvait, et comme il souhaitait problablement déjà de le faire ; 2° dans le commerce des grands, comme il faisait alors ; 3° dans le commerce du peuple ou de la populace, comme avaient fait, avant le règne d'Auguste, tant de Romains.

Si le repos t'est cher, et que toute l'année
Tu veuilles sommeiller la grasse matinée ;
Si tu hais la poussière, et le fracas des chars,
Le tintamarre affreux des cabarets criards,
Demeure à Férentine ou bien dans un village.
Les riches n'ont pas seuls toute joie en partage.
Heureux qui loin du monde a dérobé ses pas,
Et dont nul ne connut la vie et le trépas !

(Bienheureux a vécu celui-là dont le sort
Cacha discrètement la naissance et la mort.)

Qu'heureux est le mortel qui, *du monde ignoré*,
Vit content de lui-même en un *coin retiré* ! (Boileau, ép. VI.)

Cette supposition *si te grata quies*, peut être aussi regardée comme une sorte de comparaison. — Ne

sens-tu des grandes villes, c'est-à-dire de Rome, que les embarras — la poussière, le roulement continu des chars, etc. — désires-tu couler jours paisibles et nuits tranquilles, va, mon ami, à Férentine. Ainsi, quant à la vie auprès des grands, ne te soucies-tu pas d'acheter ses avantages au prix des inconvénients qu'elle entraîne, reste dans une humble condition.

Mais convient-il de s'attacher aux grands? Oui, si c'est pour être utile aux tiens. La Bruyère est du même avis. « Il y a, dit-il, une philosophie qui nous élève au-dessus de l'ambition et de la fortune, qui nous égale..., que dis-je? qui nous place plus haut que les riches, que les grands et que les puissants; qui nous fait négliger les postes et ceux qui les procurent; qui nous exempte de désirer, de demander, de prier, de solliciter, d'importuner; et qui nous sauve même l'émotion et l'excessive joie d'être exaucés. Il y a (*Écoutez!*) une autre philosophie qui nous soumet et nous assujettit à toutes ces choses en faveur de nos proches ou de nos amis : c'est la meilleure. » (*Des Jugements.*)

Celle même d'Horace, excepté pourtant qu'elle interdit ces sollicitations importunes auxquelles s'assujettirait le philosophe français.

Oui, continue le poëte, si l'on veut acquérir, et c'est le cas dans lequel il se trouvait alors, plus de bien-être, ce que nous appelons aujourd'hui le *confortable* (*siccus*, etc.)[1]. Les objections qu'un tel prin-

[1] Accedes siccus ad unctum.

Heureuse opposition qui représente vivement, par leurs effets bien distincts, l'opulence et la pauvreté. *Pauper et dives*, quelle diffé-

cipe pouvait soulever, Horace les prévient par un double exemple, habilement choisi. D'Aristippe, philosophe élégant et de bon goût, il rapproche Diogène le cynique, ignoble courtisan du petit peuple. La grossièreté du personnage, son impuissance à plaire, expliquent son antipathie pour les grands et les paroles de blâme qu'il lance contre Aristippe. Lequel des deux prendre pour modèle? Le choix ne saurait être douteux. Horace entend, cela va sans dire, que l'ami des grands sera comme le brillant *épicurien*[1] (son modèle à lui-même, surtout dans la première moitié de sa vie, et lors de la composition de cette épître), pouvant, non moins qu'Aristippe, après avoir vécu parmi les grandeurs et les délices, s'accommoder, le cas échéant, d'une humble condition, porter l'habit de l'indigence, endurer les privations, etc.

Je considère cette épître à Scæva comme une apologie indirecte d'Horace se personnifiant jusqu'à certain point dans Aristippe; comme une censure dédaigneuse de ses ennemis ou détracteurs, qui le poursuivaient de railleries mordantes, par jalousie d'une fortune, à laquelle ils ne pouvaient pas atteindre.

> Nunc quia sum tibi, Mæcenas, convictor; at olim
> Quod mihi pareret legio romana tribuno. (*Sat.*, I, VI.)

La plupart étaient probablement de vieux républi-

---

rence! *Unctus* désigne à la fois les essences qui parfument le riche (*nitidique capilli*, ép. XIV); les mets succulents qui le nourrissent, les bons vins qui l'abreuvent, et par suite la brillante figure dont il reluit. *Me pinguem et nitidum bene curata cute vises* (ép. IV). — *Siccus*. Tout le contraire.

[1] Je demande grâce pour l'anachronisme.

cains hargneux, criant contre Horace, sous prétexte qu'il flagornait, en plat courtisan, Mécène ou Auguste, et qui ne voulaient pas se souvenir des bassesses qu'ils avaient faites pour complaire à la populace du Forum, et capter ses faveurs. Ils rappelaient sans doute, au sujet des rapports d'Horace avec l'empereur, *Aristippe chez Denys*, et le poëte acceptant, comme un titre d'honneur, cette assimilation, dont pouvait leur avoir donné l'idée son penchant pour le cyrénaïque, faisait du courtisan philosophe un brillant éloge qui le justifiait lui-même.

Ce n'était pas une louange exagérée pour le besoin de la cause. Cicéron, dans le traité *des Devoirs*, adressé à son fils, un de ses derniers ouvrages moraux, et qui doit renfermer l'expression la plus vraie de ses opinions et de ses sentiments, semble mettre Aristippe sur la même ligne que Socrate, et qualifie de *grands et divins* les services qu'il a rendus. Mais quant aux cyniques, il les rejette absolument... *Nec quemquam hoc errore duci oportet, ut, si quid Socrates aut Aristippus contra morem consuetudinemque civilem fecerint locutive sint, idem sibi arbitretur licere.* Magnis *illi* et divinis bonis *hanc licentiam assequebantur. Cynicorum vero ratio tota est ejicienda : est enim inimica verecundiæ, sine qua nihil rectum esse potest, nihil honestum* (I, XLI).

Ne prenons pas non plus à la lettre toutes les paroles d'Aristippe, rapportées par Horace, ou du moins l'application qu'il paraît s'en faire. *Scurror ego :* concession tout ironique. Aristippe, ainsi qu'il a fait pour *regibus uti* (13-14), reprend l'expression même, employée par Diogène, sans lui donner, bien

entendu, la même portée. *Scurror...* : genre de courtisanerie à la fois plus avantageux et plus honorable. A moi, bon cheval (proverbe grec), bonne chère et le reste. *Vilia rerum* à toi, c'est-à-dire, *olera;* dont, au reste, faute d'autre plat, se serait bien accommodé le délicat Aristippe, et plus volontiers Horace. D'un côté *rex; populus*, de l'autre. *Dante minor*. Encore, ce peu que tu reçois, faut-il le demander. *Officium facio* relève Aristippe. C'est comme son dû qu'il obtient[1]. *Fers te*, se dit bien d'une prétention, d'un étalage de beaux sentiments, démentis par les faits.

Le vif portrait qu'Horace, en deux vers, trace d'Aristippe!

> Toute couleur lui sied, tout état et tout bien;
> Il cherche un sort meilleur, sans répugner au sien.

« Tel vouldrois-ie former mon disciple[2], » écrit Montaigne au chapitre de l'*Institution des enfants*.

---

[1] « Denys lui ayant demandé ce qu'il venait faire auprès de lui : « J'y « viens, dit-il, pour te faire part de ce que j'ai, et recevoir de toi ce que « je n'ai pas. » Suivant d'autres, il aurait répondu : « Quand j'avais besoin « de sagesse, j'allais trouver Socrate; maintenant que j'ai besoin d'argent, « je viens à toi. » (Diog. de Laërte, *Zévort.*)

[2] Balzac, dans une lettre à M. Bourdelot, premier médecin de Christine, reine de Suède, considère Aristippe (dont il a pris le nom pour titre d'un de ses ouvrages, *Aristippe ou de la Cour*) comme un modèle encore imitable.

« .... Ce sera donc vous qui nous ferez voir l'ancien et le véritable Aristippe, cet homme dont la philosophie étoit si accommodante à la vie humaine; qui savoit bien vivre avec les rois; qui se moquoit si agréablement des pédans, qui faisoit bonne chère, qui dansoit, qui se parfumoit sans intempérance, qui avoit écrit un livre à la courtisane Lais, etc. Il faut pourtant qu'en cecy vous réformiez l'ancien Aristippe, et que vous vous souveniez que vous vivez sous la loy chrestienne : *Quæ non modo ab omni obscænitate aliena est; sed ab omni etiam suspicione obscænitatis.* » (1653.) — Voir Épit. II, pag. 75-76.

Tel Horace s'était formé lui-même. C'est l'*æquam mentem* tant de fois par lui recommandé. Remarquons *fere*. Aristippe, nécessairement, devait être quelque peu sensible aux changements, bons ou défavorables; mais cela n'y paraissait guère. « Elle pare tout ce qu'elle porte, » disons-nous de certaines femmes. De même, quoi que fît Aristippe, il le faisait avec une distinction qui ne le quittait jamais. *Non inconcinnus.*

Il conserve toujours la même grâce aisée,
Qu'il porte habit de cour ou bien tunique usée.

(Vous le voyez porter avec même élégance
Le précieux manteau, l'habit de l'indigence.)

Nous lisons la même chose dans Diogène de Laërte; nous y voyons qu'il savait s'ajuster aux lieux, aux temps, aux personnes[1], s'identifier, comme un artiste accompli, avec tous les rôles, etc.

Ce bel esprit de tous les temps,
Cet homme de toutes les heures,

dit Voltaire du président Hénault. Et, en parlant de lui-même. « Je suis redevenu sybarite, et je me

---

[1] « Aussi Denys avait-il pour lui une affection toute particulière, parce qu'il s'accommodait de tout; prenant le plaisir quand il se présentait, sans se donner jamais la peine de le poursuivre. » (Diog. de L., *Z.*)

« On lui demandait quel avantage il avait retiré de la philosophie : « Celui, dit-il, de pouvoir converser librement avec tout le monde. »

« Un jour, Denys choqué d'une réponse indépendante qu'il lui avait faite, lui donna la dernière place à table : « Sans doute, lui dit Aristippe, « tu as voulu honorer cette place. » (*Id.*)

« Aristippe, dit un satirique, Timon, distinguait au toucher les bonnes choses des mauvaises. » (*Id.*)

Il est question ici du manger, etc. Ne pourrait-on pas dire qu'Aristippe avait pour toute chose ce tact merveilleux?

suis fait un séjour délicieux; mais je vivrais aussi aisément comme Diogène que comme Aristippe. Je préfère un ami à des rois; mais, en préférant une jolie maison à une chaumière, je serais très-bien dans la chaumière. Ce n'est que pour les autres que je vis avec opulence; ainsi je défie la fortune, et je jouis d'un état très-doux et très-libre que je ne dois qu'à moi. » (à Thiériot, 1756. Mourion, 17 mai.)

Comme Horace, de ses adversaires, il fait de Jean-Jacques un Diogène : « C'est un petit Diogène qui ne mérite pas la pitié des Aristippe. » (1769.) Bientôt moins que cela : « Le prétendu philosophe... a cru être Diogène, et à peine a-t-il l'honneur de ressembler à son chien. » (1770.) A la fin, de plus en plus dominé par l'irritation : « Cet inconcevable fou descend en droite ligne du chien de Diogène[1]. » Horace se contient davantage. *Mordacem* cynicum, épithète qu'amenait le mot de lui-même. *Sine vivat ineptus.* Ici pitié dédaigneuse, langage bien différent des qualifications grossières, et vraiment *cyniques,* dont Voltaire poursuit ses adversaires (*vermisseau né*, etc.), *irasci celerem* jusqu'aux dernières limites. On ne pourrait guère ajouter, *tamen ut placabilis esset.*

Un homme, tel qu'Aristippe et ceux qui lui ressemblent, était-il bien au-dessous des supérieurs, avec lesquels il avait des relations? Non pas. Aux grands, aux hommes devenus tels, soit dans le civil,

---

[1] Jean-Jacque, assez connu par ses témérités,
En nouveau Diogène aboie à nos beautés.
(*Ép. à La Harpe*)

soit dans le militaire[1], ou dans l'un et l'autre ensemble, le premier rang. Rang honorable, glorieux même, à ceux qui leur plaisent. Pourquoi cela? Parce qu'on leur plaît. Chose difficile. *Non cuivis... adire Corinthum.* Application plaisante du proverbe. Il ne fallait pas seulement de la richesse pour aller à Corinthe, c'est-à-dire, pour s'y faire bien venir, il fallait aussi les dons de l'esprit et du corps, en un mot, le *placens*. La dernière suivante de la dernière des courtisanes n'y eût pas voulu d'un Diogène[2]. Il faut de même, pour réussir auprès des grands, *virtus*, du mérite, c'est-à-dire, dans la signification très-étendue de ce mot, des qualités solides et brillantes; en outre, du tact, de l'habileté, de la persévérance. Souvent des obstacles à vaincre, des intrigues à déjouer. Puissantes rivalités dont vous ne triomphez qu'avec peine. C'est comme une lutte qui demande son genre de force et de courage, une aptitude particulière. *Viriliter*. Une telle lutte, bien des gens ne la sauraient entreprendre, ou, entreprise, la soutenir jusqu'au bout, la mener à bonne fin. (*Perfert.* — *Parvis animis*, l'opposé de *virilement.*) Donc, quoi de plus juste pour le vainqueur (*qui pervenit*) que d'aspirer, comme dans les luttes réelles, à quelque prix de la vic-

---

[1] Captos ostendere civibus hostes.

Expression neuve et pittoresque pour désigner le triomphe.

[2] M. Félix Pyat, dans son drame, lui donne une amante. Qui? La servante de sa marchande de légumes? Une chiffonnière? (si Athènes en avait). Non pas : mais Aspasie, l'Aspasie de Socrate, de Platon, de Périclès, d'Alcibiade!

On peut voir, du reste, comment l'auteur a motivé cet amour. Réhabilitation complète de Diogène.

toire. Le mérite, couronné du succès, se doit rétribuer ou par des honneurs ou par des largesses pécuniaires. Cependant, le meilleur moyen pour s'attirer les récompenses auxquelles on a droit, en même temps le moyen le plus digne, c'est de ne pas les demander. *Officium facio*, dit Aristippe, comme s'il disait, voilà qui demande pour moi. Sollicitation la plus efficace, qui n'abaisse en rien le solliciteur. *Tu poscis*, ajoute-t-il [1].

Comment trouvez-vous cette petite théorie? On peut, même sans interpréter en aussi bonne part l'exposé d'Horace, y reconnaître néanmoins un côté plausible, qui suffit à sa justification. Il fronde ailleurs les moyens beaucoup moins estimables, dont usaient certaines gens pour arriver à la faveur des premiers de l'État, et particulièrement de Mécène. C'est une scène plaisante et naïve, qu'il oppose, sans en avoir l'air, aux attaques de ses détracteurs. La voici :

Mæcenas quomodo tecum?
....— Paucorum hominum, et mentis bene sanæ.
.... Haberes
Magnum adjutorem, posset qui ferre secundas,
Hunc hominem velles si tradere : dispeream, ni
Summôsses omnes. — Non isto vivimus illic,
Quo tu rere modo : domus hac nec purior ulla est,
Nec magis his aliena malis....
.... Accendis, quare cupiam magis illi
Proximus esse. — Velis tantummodo : quæ tua *virtus*,
Expugnabis....
.... Haud mihi deero :
Muneribus servos corrumpam; non, hodie si

[1] « La gueuserie effrontée des philosophes cyniques. » (*Socrate chrétien*, disc. IX.) — Voir comme Balzac parle de ces philosophes et de Diogène.

Exclusus fuero, desistam; tempora quæram;
Occurram in triviis; deducam. Nil sine magno
Vita labore dedit mortalibus. (*Sat.*, I, IX.)

Dans une autre satire, qui est une réponse directe à ses envieux, la VIe du livre Ier, Horace s'applaudit des motifs honorables auxquels il doit la bienveillance de Mécène :

Magnum hoc ego duco
Quod placui tibi, qui turpi secernis honestum,
Non patre præclaro, sed *vita et pectore puro*. (62.)

Ces deux satires datent, la IXe, de l'an 720; la VIe, de 724. Le poëte avait alors trente-cinq ans. C'est vers cette même époque, ou de 725 à 730 au plus tard, que je place la composition de l'épître à Scæva. Horace, dans les années postérieures, finit par jouir en paix de la faveur des grands et de l'amitié de Mécène. S'il fut encore attaqué, c'était moins, comme autrefois, sous le prétexte qu'il faisait trop pour Auguste et pour son ministre, que parce qu'il ne faisait pas assez, au moins à l'égard du dernier, suivant les parasites de Mécène et Mécène lui-même, en un de ces moments d'humeur et d'irritation où le jetait sa maladie (voir l'épître VII). Ainsi, de quelque part que vinssent les attaques, des amis ou des ennemis, notre poëte y savait répondre de la manière à la fois la plus adroite et la plus digne, avec un ton spirituellement railleur, qui doublait le succès de la défense. Il n'était pas fâché de montrer qu'il gardait, en un degré convenable, auprès des plus grands, son indépendance (voir épître XIX).

Remarquez, en effet, de quels grands parle Horace. *Attingit solium Jovis.* Ce sont des demi-dieux, comme dans l'ode IIIe du livre III.

> Hac arte Pollux et vagus Hercules
> Enisus, arces *attigit* igneas;
> Quos inter Augustus recumbens
> Purpureo bibit ore nectar.

S'il les rehausse ainsi, c'est pour relever d'autant ceux qui leur font la cour. Ses hommages n'allaient pas à des grands moindres qu'Auguste, Agrippa, Mécène, etc., qui les avaient mérités par l'éminence et par l'utilité de leurs actions. La plupart des autres grands, bien loin de les courtiser lui-même, il les avait plutôt pour courtisans [1]. *Pauperemque dives me petit.* C'était donc aux hommes qui *primaient* les autres, à ceux-là seulement, qu'Horace avait tâché de plaire, et se glorifiait d'avoir plu. *Principibus placuisse viris.*

> Loqueris,

(Il s'adresse à son livre même, épître XX, qu'il charge de lui rendre ce témoignage.)

> Ut quantum generi demas virtutibus addas,
> Me *primis* urbis belli placuisse domique.

Virtutibus. Voilà ce qui le recommandait à ces illustres personnages, et comment il leur agréait. Donc, *non ultima laus est*, titre d'honneur pour lui que sa vie auprès des grands.

---

[1] On lit dans une lettre de Racine à Mme de Maintenon :
« J'ose dire que les grands seigneurs m'ont bien plus recherché que je « ne les recherchois moi-même. » (1698.)

Cum magnis vixisse invita fatebitur usque
Invidia. (*Sat.*, II, 1.)

L'épître, dans le dernier tiers, offre un tableau comique et satirique de certains courtisans, les courtisans vulgaires, qui se nuisent plus qu'ils ne gagnent par les sollicitations fréquentes dont ils assiégent leurs patrons. Horace, en montrant ainsi ce qu'ils sont, indique ce qu'il ne faut pas être, et partant, ce qu'il n'était point lui-même. Ingénieuse manière de confondre ceux qui lui reprocheraient une courtisanerie avide et grossière.

.... Distat, sumasne *pudenter*,
An rapias.

De la discrétion ! de la *pudeur !* Mais, au lieu de cela, que voit-on ? Ceux-ci demandent, comme de véritables mendiants[1]. Ceux-là, tout haut, à grand bruit, provoquant ainsi des concurrences hostiles, obtenant moins vite et moins de choses (corbeaux rapaces et stupides). D'autres, prétextant des besoins qu'ils n'ont pas, tarissent d'avance, pour les besoins réels qu'ils auront, la source des bienfaits. Ainsi le vagabond, qui se casse la jambe tous les jours, l'ayant une bonne fois bien cassée, n'apitoie pas davantage les passants incrédules.

« Succurrite, » longum
Clamet, « io cives ! » non sit qui tollere curet[2].
(*Art Poét.*, 460.)

---

[1] *Fundus*.... non pascere *firmus*,

sur lequel je ne saurais fonder mon entretien. *Fundata* pecunia villis (ép. XV).

[2] Tollat te, qui non novit. » (*Prov. Quintil.*, VI.)

Horace, dans ce dernier tiers de l'épître, procède de la même manière que dans l'*Art Poétique*, où, après avoir exposé ce que doit être la poésie, il raille les écarts et les travers de certains poëtes, ou soi-disant tels.

Quid *deceat*, quid non; quo virtus, quo ferat error.

§ III.

ÉPITRE XVIII. A LOLLIUS.

Revenons à Lollius.

Horace, qui avait pour lui la plus tendre affection, désirait vivement de le voir heureux. De là ces deux épîtres, la IIe et la XVIIIe, dans lesquelles il lui trace les préceptes de sa philosophie, qui n'est autre que celle du bonheur. La sollicitude presque paternelle d'Horace pour Lollius paraît aussi dans l'étendue qu'il a donnée à ces épîtres, l'une des plus longues du Ier livre (71 v.), l'autre, la plus longue (112 v.). — On connaît Lollius père, si vertueux d'abord, en apparence, et qui plus tard donna libre cours à son insatiable cupidité. Horace, d'une sagacité pénétrante, avait, nous pouvons le croire, deviné tous les vices que déguisait l'hypocrite sous un masque si trompeur; il en pressentait les tristes conséquences. Une preuve, c'est la belle ode qu'il composa pour lui, cet éloquent panégyrique, par lequel il voulait retenir son ami dans le bien, l'enchaîner, pour ainsi dire, forcément à l'honneur. Louange oblige. Cette considération, autant que la reconnaissance, dictait à

Cicéron[1] le *pro Marcello*. Pourquoi cet éloge si vrai de la poésie, qui remplit toute la première moitié de l'ode, cette confiance solennelle que le poëte témoigne, au début, dans l'immortalité de ses chants, sinon pour convaincre celui qu'il célèbre, de l'éternité d'une louange, qui deviendra, s'il démentait sa vie passée, une éclatante condamnation! Le *vate sacro* lui devait inspirer un effroi salutaire. Quelle menaçante ou radieuse perspective n'ouvre-t-il pas à l'imagination! — Donc, inquiet pour le jeune Lollius, Horace chercha de tout son pouvoir, de toute son adresse, à le prémunir tant contre les pernicieuses influences de son âge et de la jeunesse romaine, alors si corrompue, que contre les influences secrètes de la maison paternelle, c'est-à-dire, contre l'avarice, la cupidité qui travaillaient Lollius père, et, jeune encore, le précipitèrent à la perte de l'honneur et de la vie. Tel est l'objet des deux épîtres. La seconde recèle plus d'art que la première et n'en renferme pas moins que l'ode. Voyant que l'ambition du père, et peut-être du fils lui-même, destinait et préparait déjà à la vie de courtisan son jeune ami, Horace, en vertu de son expérience, et comme pour l'initier à cette vie nouvelle, la lui représente avec toutes les obligations qu'elle impose, de manière plutôt à l'en détourner

---

[1] « In excitando.... et in acuendo plurimum valet, si laudes eum, quem « cohortere. »

Écrit-il à Trebonius, qui lui reprochait d'avoir donné trop de louanges à Calvus (*Lett. fam.*, XV, XXI).

« .... Véritablement (écrit Balzac, VI, XXVII), vous voulez m'exciter à la vertu par une nouvelle subtilité; et les louanges que vous me donnez sont des exhortations déguisées que vous me faites.... »

secrètement qu'à l'y pousser. Cette intention, d'abord plus ou moins dissimulée, éclate, en quelque sorte, comme malgré le poëte, à la fin de l'épître, dans ses dernières recommandations, si philosophiques, et surtout, dans la peinture qu'il lui fait en quelques mots, avec amour, de sa vie à lui, cette vie *sienne*, si fortunée, que lui procurent la retraite et la campagne.

Lollius profita-t-il des conseils d'Horace? On aimerait à le conclure du silence de l'histoire à son égard. Elle ne parle que de Lollia Paulina, sa fille ou sa nièce (sa nièce, je me plais à le supposer), qui portait sur elle en pierreries étincelantes une partie des rapines de son aïeul; qui devint la femme de Caligula, la rivale d'Agrippine auprès de Claude, et qui fut, par elle, exilée, puis assassinée. Entre ces deux existences scandaleuses, et tranchées par une mort violente, après Lollius, avant Lollia, on imaginerait volontiers l'ami d'Horace goûtant, au bord de son lac, dans quelque coin des montagnes, une vie secrète, pure, tranquille, poétique; l'œuvre, en grande partie, du poëte qui le chérissait, *vatis amici*.

Horace, dans cette nouvelle instruction, entre en matière sur-le-champ. Point de préambule, comme dans l'épître précédente, ou dans la première à Lollius.

C'est, avant tout, la justification de l'ami des grands que présente l'épître à Scæva : celle-ci, ce qu'on doit faire pour réussir auprès d'eux.

Tout d'abord, paraître leur ami, non pas leur bouffon. Mais cette amitié, comment sera-t-elle?

Austère, âpre, morose, ou servilement obséquieuse? Entre ces deux excès, elle tiendra le milieu[1].

La parfaite *vertu* fuit toute extrémité. (*Le Misanthrope.*)

Le courtisan ne doit pas ressembler à la courtisane éhontée, mais à la matrone, digne et grave, bien que sachant au besoin, comme celle de l'*Art Poétique*, ou la Lycimnia de Mécène, folâtrer, badiner, même danser.

Ce début continue l'apologie commencée dans la précédente épître.

Deux portraits vivement peints, le flatteur et le bourru ! L'humeur âpre et contredisante de certains hommes, la pouvait-on mieux représenter que par ce vers?

Asperitas agrestis et inconcinna gravisque[2].

L'un, sous l'air de vouloir garder sa liberté,
Vous prend une farouche et sauvage âpreté.

Dans le vers d'Horace, on croit sentir les piquants. Nous voyons, un peu plus bas, le même homme,

.... Batailleur incivil,

---

[1] « La vertu est une habitude de se déterminer, conformément au milieu convenable à notre nature, par l'effet d'une raison exacte et telle qu'on la trouve dans tout homme sensé. Ce milieu se rencontre entre deux vices, l'un par excès, et l'autre par défaut. » (Aristote, *Morale*, II, VI, Thurot).... « C'est une affaire que de devenir vertueux; car, en tout genre, tenir le juste milieu est une tâche difficile. » (*Id.* VIII).

Voir au chapitre VI ce que dit Aristote de l'homme εὐτράπελος, c'est-à-dire sachant se tenir à distance égale de la *rusticité*, *asperitas agrestis*, et de la *bouffonnerie*. Horace, évidemment, avait présentes à l'esprit ces distinctions du philosophe en écrivant les premiers vers de son épître. C'est même ce mot εὐτράπελος qui lui aura rappelé le souvenir et suggéré l'anecdote d'Eutrapelus (vers 31, etc.).

[2] Le chardon importun hérissa les guérets.
(Boileau, ép. IV.)

De sottises armé, disputer sur un fil[1].

L'autre ! *alter in obsequium*, etc. Remarquer la différence des expressions. L'une âpre et rude et hérissée, pour ainsi dire ; l'autre aussi coulante que l'humeur du personnage, un Philinte renforcé, tandis que *alter rixatur* rappelle Alceste le misanthrope.

.... Morbleu, *vil complaisant*, vous louez des sottises....
.... Et si, par un malheur, j'en avais fait autant,
Je m'irais, de regret, pendre tout à l'instant. (Sc. I.)

Quel est donc ce cas pendable de Philinte? Il vient d'embrasser un homme dont il ne sait pas le nom. — Nous trouvons ailleurs, même pièce, une autre exagération analogue au *pretium ætas altera sordet*.

— Mais.... — *Non*, madame, *non*, quand j'en devrais mourir,
Vous avez des plaisirs que je ne puis souffrir. (III, v.)

Ces deux monosyllabes, *ut non*, *ut non*, se répondant d'une fin de vers à l'autre, n'est-ce pas comme une sorte d'aboiement répété, *acriter elatrem? Elatrem!* Il semble que ce soit un *cynique* qui qualifie ainsi son propre langage. Et tous ces *r* multipliés ! (*alter rixatur*, et *acriter elatrem*) *lettre canine*, dit

---

[1] Castor sciat an Dolichos *plus?*

Voyez-les s'emporter sur les moindres sujets,
Sans cesse répliquant sans répondre jamais.
« Je ne céderais pas au prix d'une couronne....
Je sens.... le sentiment ne consulte personne....
Et le roi serait là.... je verrais là le feu....
Messieurs, la vérité mise une fois en jeu,
Il ne m'importe point de plaire ou de déplaire.... »
C'est bien dit : mais pourquoi cette morale austère ?
Hélas ! c'est pour juger de quelques nouveaux airs,
Ou des deux Poinsinets lequel fait mieux les vers.
(Rulhières, *Les Disputes.*)

Perse. Cette même consonne, elle ajoute à la rude énergie des paroles d'Alceste.

Maintenant, écoutons Philinte.

> Je suis déjà charmé de ce petit morceau....
> Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont mises!...
> La chute en est jolie, amoureuse, admirable!... (I, II.)

Cette chute, qu'il relève avec emphase, voilà bien le *cadentia tollit*. Mais Alceste :

> La peste de ta chute! empoisonneur au diable!
> En eusses-tu fait une à te casser le nez!...
> Je soutiendrai toujours, morbleu! qu'ils sont mauvais,
> Et qu'un homme est pendable après les avoir faits. (III, VII.)

Pour revenir au flatteur latin, dont Philinte, homme estimable après tout, ne reproduit qu'un côté, notons ce trait : *imi derisor lecti*. Flagorneur des grands, et moqueur des petits qu'on leur immole, c'est la règle. Et la suite, *nutum divitis horret*, cette attention craintive et religieuse aux moindres gestes, aux moindres mots du riche, cette espèce d'idolâtrie jouée, n'en retrouverions-nous pas, quelque part, dans notre théâtre, la mise en action?

Autre peinture dramatique aussi! Ce grand qui voit de mauvais œil et qui réprimande dans son *compagnon* tous les vices que lui-même se permet et s'arroge, comme un privilége de sa position, voulant (*vult*, au commencement du vers : le parler bref du commandement), tel qu'une tendre mère, mère écrevisse, par exemple, qu'on aille droit quand il y va tortu. Au fait, n'a-t-il pas quelque raison? Vous êtes pauvre, il est riche.

« La plus grande folie, ah ! pour moi ce n'est rien.
Mais toi ! toi mon rival avec si peu de bien !
Un simple compagnon ne doit pas, s'il est sage,
D'une toge à longs plis se permettre l'usage. »

Ce travers, *cum divitibus certare*, Horace (*Sat.*, II, III) se le faisait plaisamment reprocher à lui-même par Damasippe.

Ædificas, hoc est, longos imitaris, ab imo
Ad summum totus moduli bipedalis.

Réprésentation pittoresque du *parvula res*. Le poëte tire volontiers ses similitudes de circonstances relatives à sa personne. Damasippe, au surplus, pouvait bien être ici l'écho de quelque grand fier et jaloux. Comment ! ce petit Horace,

Lui qui n'est tout au plus que fils d'un affranchi[1] !

singer les grands ! obtenir de Mécène ou d'Auguste une faveur qui n'est due qu'à nous !....

An quodcunque facit Mæcenas, te quoque verum[2] est
Tanto dissimilem et tanto certare minorem ?

Mécène, assurément, n'était pas homme à se prévaloir auprès d'Horace de la supériorité que lui donnaient son rang, sa fortune, etc. Mais, enfin, Mécène lui-même, tout Mécène qu'il était, et avec un homme tel qu'Horace, son meilleur ami, non pas son *comes*, laissait quelquefois percer, échapper sa grandeur. Il avait de ces moments fâcheux, qui pouvaient être plus fréquents et plus désagréa-

---

[1] *Libertino patre natus.*

[2] (Est-il dans la *vérité* des choses que.... ? Convient-il que tu paraisses ce que tu n'es pas ?)

bles pour le jeune Lollius dans le commerce d'un grand, tout autre à beaucoup d'égards que Mécène. Voilà ce qu'Horace voudrait lui sauver.

Dans l'épître, à laquelle je viens de faire allusion, figure, à l'adresse de Mécène lui-même, un certain riche, Philippus, faisant du bien qu'il soupçonne devoir tourner à mal, et cela, pour trouver de quoi rire et se divertir. Non moins perfide était, dans ses présents, pour ainsi dire, empoisonnés, cet autre riche, Eutrapelus, qu'Horace rappelle à son jeune ami. Celui qu'il voulait perdre[1] en recevait des vêtements de prix.

> Ces précieux habits, il les prend.... aussi vite
> D'autres desseins avec : rien dès lors ne limite
> Ses désirs, son espoir : il dort tout le matin[2],
> A la chaste vertu préfère une catin,
> Repaît l'usure.... Un jour[3], ou Thrace ou domestique,
> Traînant d'un maraîcher la haridelle étique.

Quelles dures conditions ! Vivre parmi les vices les plus contagieux, et n'en rien contracter ! Sagesse exemplaire, s'il plaît au patron qui n'est pas sage ! Et puis, une discrétion presque surhumaine ! Les grands vous honorent-ils du moindre secret, n'en rien trahir, nonobstant l'ivresse ou la colère qui

---

[1] Ne pas prendre, ici encore, trop à la lettre.

[2] *Dormiet in lucem. Posces ante diem librum cum lumine....* Une des recommandations faites à Lollius (ép. II).

[3] *Ad imum.* Placé d'une façon pittoresque au bout du vers. En dernier lieu, déchu qu'il est de ses richesses, de ses grandeurs imaginaires,

> Notre homme n'ayant plus ni crédit ni ressource,

quand il en est comme à la lie du vin qui l'enivrait, *au bas*, pour ainsi dire, de cette vie extravagante et dépensière qu'il a menée. — Nous disons : *Il est au bas*, lorsque la fortune ou la vie échappent à quelqu'un.

vous aiguillonne! — Pour cela, je ne m'enivrerai point. — Mais pouvez-vous refuser les coupes qu'ils vous présentent? et, en général, ne pas sacrifier à leur volonté la vôtre, vos goûts à leurs goûts? Ils aiment la chasse, vous aimez la poésie. Donc, arrière la poésie, en chasse avec eux!

Horace a choisi l'exemple d'Amphion[1], parce que Lollius était quelque peu poëte, et le grand, auquel il devait avoir affaire, plus ou moins Zéthus, un homme illettré, dur, amateur d'exercices corporels et violents, plein de dédain pour la poésie, — occupation molle et puérile, etc. (ἄμουσος). L'agréable perspective pour un ami des Muses! On pouvait trouver, même dans la famille d'Auguste, un pareil homme. Tel fut, plus tard, un de ses petits-fils, frère de ce Caius Agrippa que Lollius accompagna en Orient, Postumus Agrippa : *Rudem sane bonarum artium*, dit Tacite, *et robore corporis stolide ferocem* (*Ann.* I, III).

Que faire alors? ce que fit Amphion : imposer silence à sa lyre.

> Voici chevaux et chiens.... Vite sur pied, dépose
> Cet air contrarié de ta muse morose.

Quel rapprochement flatteur! « Voici les chiens, lève-toi! » comme si tu faisais toi-même partie de la meute.

> (Aussi fait sa famille,
> Chiens, chevaux et valets[2], tous gens bien endentés.)
> (La Fontaine.)

---

[1] Voir le *Gorgias* ou les fragments de l'*Antiope* d'Euripide.

[2] Voir aussi la phrase de La Bruyère, chap. des Grands, *initio*.

« .... Leurs chiens, leurs chevaux, leurs singes, leurs nains, leurs fous et leurs flatteurs.... »

Vous êtes là, nonchalamment assis ou couché, tout entier aux inspirations de la muse, vous abandonnant à ses délices.... Le cor sonne et vous appelle. « Debout, marche; il faut marcher, il faut courir. » Et la belle récompense! *Cœnes ut pariter*... Quelque chose de bien tentant, ma foi, pour un poëte!

Expression plaisante que *senium*, à propos d'un jeune homme. Mais ce jeune homme, il aime les vers : par conséquent, d'humeur triste et morose, lorsqu'on le dérange; renonçant avec grand'peine à ses loisirs paisibles, recueillis, pour des plaisirs bruyants et agités. Elle a, cette muse, *du vieux* dans les goûts, puisqu'elle répugne aux exercices de l'âge viril ou du jeune âge.

Et cependant : « la chasse! Tu ne parais pas apprécier la chasse! La chasse, sais-tu? *Romanis solemne viris*, etc. » Par cet éloge, légèrement ironique, notre poëte, qui n'était rien moins que chasseur, a l'air de combattre la répugnance[1] qu'elle inspirait sans doute à Lollius.

« Vous gagnez à la chasse une bonne réputation. La passion de la chasse préserve des autres. Ne dit-on pas, par exemple, que Diane est ennemie de Vénus? (*Épode*, II.) On loue votre vigueur, votre agilité, votre courage, etc. Ces qualités, acquises ou développées à la chasse, vous suivent dans la guerre, contribuent à vos succès, et partant, à

[1] Le vers 58

Ac ne te retrahas et inexcusabilis abstes

nous le montre aussi rétif pour la chasse qu'Auguste l'était aux louanges maladroites.

Cui male si palpere, recalcitrat undique tutus. (*Sat.*, II, 1, 20.)

votre renommée. *His artibus*, dit Pline le jeune, *futuri duces* (ce que notre jeune homme ne songeait pas à devenir) *imbuebantur, certare cum fugacibus feris, cursu; cum audacibus, robore; cum callidis, astu.* Exercice utile pour le bien-être physique et moral. La chasse offrant de pareils avantages, pourriez-vous bien la dédaigner, la repousser, et cela, s'il vous plaît, quand vous réunissez toutes les conditions requises pour faire un excellent chasseur, adresse, force, agilité? » *Cursu superare canem*, etc., hyperbole, plus hyperbolique pour Lollius que pour d'autres. Il était bien loin, probablement, d'être tel qu'Horace le représente ici. — Il lui rappelle ensuite sa grâce et ses succès dans le maniement des armes. *Scis*.... Peut-être savait-il le contraire. Les armes, il les maniait fort gauchement, comme un poëte qu'il était, et le plus rarement possible. Nous le voyons (épître II) se livrant à d'autres exercices que ceux du Champ-de-Mars, et, dans celle-ci, *poemata pangens*. Peut-être même est-ce une allusion maligne à quelque défaite qu'il aurait essuyée, et cette clameur de l'assistance, un joyeux éclat de rire provoqué par son inexpérience[1]. Horace badine ici comme il fait ailleurs pour ses propres exploits. *Sub lauru mea.* C'est ainsi que Cicéron poursuit de railleries enjouées son jeune ami Trébatius le jurisconsulte, alors en Gaule auprès de César, sur les *quartiers d'hiver* qu'il prolonge *tout l'été*, ou relati-

[1] Ludere qui nescit, campestribus abstinet armis,....
Ne spissæ risum tollant impune coronæ. (*Art Poét.*, 379.)

Horace dit du poëte, en général, dans son épître à Auguste :

Militiæ quamquam *piger* et *malus*, utilis urbi. (124.)

vement à l'expédition de Bretagne, dont il s'abstient, soit par respect pour l'*édit du préteur*, soit manque de curiosité (*non nimis* φιλοθέωρος). D'autres fois il le complimente, non moins ironiquement.... *te istam militiam jam firmo animo ferre*, etc. De même Lollius n'avait pas plus payé de sa personne dans cette campagne, *militiam sævam*, qu'Horace oppose, par gradation, à la *milice* du Champ-de-Mars; il pouvait bien l'avoir faite dans les bagages de l'armée, ou à peu près (*puer*), circonstance qui rendrait assez plaisante l'emphase du *cantabrica bella*. Digne soldat, au reste, d'un chef qui ne se battait pas non plus. Mais ce chef, voyez comme Horace, adroit flatteur, l'agrandit! Auguste dispose en maître souverain du monde entier. Il prononce la sentence que d'autres exécutent. C'est le Jupiter des odes, et, nous devons l'ajouter, en grande partie, l'Auguste de l'histoire. Ainsi nous apparaît dans Boileau Louis XIV. Il a, dit une nymphe au Rhin:

Il a de Jupiter la taille et le visage,
Et depuis ce Romain.....
Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords.

(Rien de si grand! quoi! pas même Charlemagne?)

Ils marchent droit au fleuve[1], où Louis en personne,
Déjà prêt à passer, instruit, dispose, ordonne....
Louis, les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa grandeur, qui l'attache au rivage....
De tant de coups affreux la tempête orageuse
Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse.

[1] C'est maintenant le poëte qui parle.

de l'autre, la calomnie[1] perfide aux attaques sourdes, tortueuses, indirectes.

C'est ton affaire à toi, lorsque de ton voisin
Le feu brûle les murs. Coupe-lui tout chemin;
Sinon, continuant de se donner carrière,
Il viendra dévorer ta maison tout entière.

Que de peines, donc, et de sacrifices pour arriver à la faveur des grands! Enfin te voilà parvenu! Nouveaux efforts pour te maintenir. Gare aux chutes!

Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,

gare au naufrage!

En quoi consistent ces nouveaux efforts? Écoutons ce même La Fontaine, traçant, après Horace, le portrait du véritable courtisan.

Je définis la cour un pays où les gens,
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Sont ce qu'il plaît au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paraître[2].

---

[1] .... Qui
Dente theonino quum circumroditur....

Ce *qui*, faible et chétif, contraste avec le *circumroditur*, auquel on le voit en butte. — *Circumr.* Métaph. bien juste et toute pittoresque. La calomnie ronge sourdement comme le rat, Rongemaille,

Qui détache un chaînon, puis un autre, et puis tant....

Ainsi disparaissent *piano, piano* (Beaumarchais) sous la dent du calomniateur les vertus et les qualités qu'il attaque.

Dente theonino....

Certains ennemis vous font ouvertement la guerre et vous déchirent, *ritu* leonis : le calomniateur, *ritu* Theonis, c'est-à-dire probablement par des morsures cachées, *odio obscuro morsuque venenat* (ép. XIV).

[2] « Il faut paraître, non pas tel qu'on est, mais tel qu'on nous souhaite... » (*Petit Carême*, 1er dim.)

Peuple caméléon, peuple singe du maître;
On dirait qu'un esprit anime mille corps :
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts. (VIII.)

La Bruyère : « Il sait vous embrasser, prendre part à votre joie.... S'il survient quelqu'un à qui il doive un discours tout différent, il sait, en achevant de vous congratuler, lui faire un compliment de condoléance; il pleure d'un œil, et il rit de l'autre. » (*De la Cour.*)

« Qu'est-ce que la vie de cour? dit Bossuet. Faire céder toutes ses passions au désir d'avancer sa fortune. Qu'est-ce que la vie de cour? Dissimuler tout ce qui déplaît[1], et souffrir tout ce qui offense, pour agréer à qui nous voulons. Qu'est-ce encore que la vie de cour? Étudier sans cesse la volonté d'autrui, et renoncer, pour cela, s'il est nécessaire, à nos plus chères pensées : qui ne sait pas cela ne sait pas la cour. » (*Les vaines excuses des pécheurs.*)

Dépouiller, ajoute Horace, avec son *moi* toute apparence de qualités qui pourraient être interprétées à mal.

Ne nous étonnons pas qu'arrivé là de ses préceptes, c'est-à-dire à la partie la plus pénible, qui doit le plus coûter à l'*aspirant de cour*, Horace s'arrête et revienne en quelque sorte sur ses pas pour gagner le but qu'il se proposait secrètement. Mais on ne dirait pas qu'il retourne sur ses pas, tant les préceptes paraissent se suivre. Voyez plutôt.

---

[1] Deme supercilio nubem. (Vers 94.)
N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis? (*Iphig.*, II. II.)

Parmi tous les soins où vous engagera l'envie de réussir auprès des grands et de vous y maintenir, gardez-vous de négliger les maximes de la philosophie; consultez-les assidûment, soit dans les livres, soit dans l'entretien des hommes expérimentés. Ces maximes, prévenant ou réprimant dans votre cœur ces désirs cupides, ambitieux, qui rongent les courtisans, vous rendront l'existence plus facile et plus douce; elles atténueront les brusques secousses[1] auxquelles est sujette la vie de cour; elles vous enseigneront le vrai chemin du bonheur; et ne soyez pas surpris qu'elles vous indiquent, comme étant la meilleure voie, des sentiers détournés, obscurs, peu suivis, c'est-à-dire implicitement, une vie toute différente de celle que vous recherchez ou menez près des grands. — Moi-même, leur ami, qui depuis longtemps les pratique, ce n'est pas toujours là que mon âme est le plus satisfaite : une vie tranquille, une vie *mienne, mihi vivam*, voilà ce que je préfère, ce que je souhaite et demande aux dieux.

Cette fin d'épître, empreinte d'une si douce philosophie, d'un sentiment si vif du vrai bonheur, charme d'autant plus qu'elle succède à des préceptes qui d'abord ne semblent pas l'annoncer. Par cette leçon, tirée de son propre exemple, le vieux

[1] « Vous vivez ici dans la cour, dit Bossuet, et sans entrer plus avant dans l'état de vos affaires, je veux croire que votre état est tranquille; mais vous n'avez pas si fort oublié les tempêtes dont cette mer est si souvent agitée, que vous vous filez tout à coup à cette bonace; et c'est pourquoi je ne vois point d'homme sensé qui ne se destine un lieu de retraite qu'il regarde de loin comme un port dans lequel il se jettera quand il sera pressé par les vents contraires. »

courtisan, si ce n'est pas beaucoup trop dire en parlant d'Horace, veut assurément refroidir son jeune ami pour cette vie de cour où le poussaient l'ambition paternelle, et, de sa part aussi vraisemblablement une inclination peu réfléchie, de trompeuses apparences. Pareille intention se devine dans la manière, toute discrète qu'elle est, dont Horace a jusque-là présenté les obligations impérieuses, assujettissantes, parfois si pénibles, qu'impose le commerce des grands. Ainsi dans l'épître aux Pisons, où l'on croit qu'il a voulu, par cette longue énumération des exigences poétiques, détourner de la poésie l'aîné des Scipions.

Supposez, du temps où la navigation n'était pas ce qu'elle est devenue, beaucoup plus facile et moins périlleuse, du temps d'Horace, par exemple, un vieux nautonier voulant détourner, secrètement aussi, des voyages sur mer un jeune homme prêt à s'y livrer avec toute l'ardeur de son âge, échauffée encore par une famille cupide. Que ferait le nautonier[1]? Ce que fait Horace. Il lui tracerait les itinéraires qu'il aurait suivis, lui signalerait adroitement, comme sans dessein, toutes les épreuves de son ancienne vie, les fatigues, les privations, les angoisses; écueils, tempêtes, naufrages;

.... Les dangers
Des pirates, des vents, du calme et des rochers,
Ministres de la mort.... (VII, XII.)

[1] Semblable à celui qui sert à Quintilien aussi de terme de comparaison dans ce passage :

« Hos ille formabit quasi eloquentiæ parens, et *ut vetus gubernator,* « *littora et portus, et quæ tempestatum signa, quid secundis flatibus,* « *quid adversis, ratis poscat, docebit.* » (XII.)

Luctantem Icariis fluctibus Africum....
.... rates
Quassas.... (*Od.*, I, I.)
.... Monstra natantia....
Infames scopulos, Acroceraunia.... (*Od.*, I, III.)

toutes peines, etc., auxquelles il opposerait naturellement à la fin, toujours avec la même adresse, le calme, les douceurs de sa vie actuelle; si bien que cette double peinture aurait pour effet d'amortir, sinon d'éteindre, l'humeur aventureuse du jeune homme.

Ainsi fait Horace dans son inquiète sollicitude pour Lollius, ce jeune homme inexpérimenté, crédule, abusé, *nescius aulæ fallacis, cui, miser! intentata nitet*, sollicitude d'autant plus naturelle chez lui que nous le voyons ailleurs ne pouvoir se défendre pour un autre jeune homme, — son rival préféré! — d'un mouvement de pitié[1], à la pensée des amères déceptions qui menacent l'amoureux adolescent, et dont il est désormais personnellement affranchi.

L'intention d'Horace perce dès le premier vers. Je vois dans cette épithète du début, *liberrime Lolli*,

---

[1] Voy. *Épod.*, XV, la contre-partie de cette gracieuse ode à Pyrrha. Tu pleureras, dit-il à l'heureux possesseur de sa Néère :

Tu pleureras de voir cette belle adorée
Transporter ailleurs son amour,
Quand même tu serais plus charmant que Nirée :
Alors moi de rire à mon tour.

Ast ego vicissim risero. C'est qu'il s'agit d'un rival insultant (ou du moins présumé tel), *meo nunc superbus incedis malo*, tout triomphant de la victoire qu'il a remportée sur Horace.

Vous pleurerez, et moi j'apprendrai vos douleurs
Sans même les entendre, et rirai de vos pleurs. (A. Ch. Élég. XXVIII.)

sorte de qualification, comme un *avis au lecteur*, de nature à provoquer ses réflexions, comme un *Prends garde à toi*. Il lui rappelle vivement sa *liberté*, quand il est sur le point de l'aliéner.

Remarquer, du reste, avec quelle délicate adresse procède Horace. Il ne déclame pas contre la vie de cour. Horace, d'abord, ne déclame jamais. Ensuite, cela trahirait son dessein qu'il veut, croyons-nous, dérober à Lollius ainsi qu'à son père. Cela pourrait d'ailleurs entacher sa propre vie, à lui, souvent passée auprès des grands, donner gain de cause à ses ennemis, détruire, au moins en grande partie, l'effet de l'épître précédente. Enfin cela pourrait blesser, choquer les princes, peut-être Auguste. Mais toujours habile et fin, *catus Sabellus*, il se maintient, comme nos prédicateurs, dans les généralités; il use d'un langage équivoque, d'un artificieux badinage; il effleure plus qu'il n'enfonce. (Ainsi dans l'épître x et *passim*.) De sorte qu'entre les mains de l'empereur pouvait tomber cette épître impunément. Auguste aurait applaudi le premier, charmé de la raison tout à la fois si philosophique et si poétique d'Horace, lui sachant gré particulièrement de louanges adroites qui l'élèvent, sans emphase, au rang suprême parmi les grands,

Attingit solium Jovis et cœlestia tentat,

suivant l'expression de l'épître à Scæva.

Dans cette dernière épître paraissent bien moins que dans celle à Lollius le sentiment de l'indépendance, le goût des champs. Preuve nouvelle qu'un intervalle de plusieurs années sé-

pare les deux compositions. Le poëte, à mesure qu'il avançait en âge, devenait *plus assagi* (Montaigne), plus jaloux de sa liberté, plus enthousiaste de la campagne. Ne nous étonnons pas non plus qu'il semble trouver plus naturel, là, de rechercher les grands, ici, de les éviter. Scæva, qui était sans fortune, avait besoin d'eux (précisément le cas dans lequel s'était vu le poëte); Lollius, riche, pouvait et devait s'en passer. Horace, d'une épître à l'autre, ne se dément point. Nulle contradiction chez lui, plus éloigné que personne du *disconvenit*, dans sa vie et dans sa poésie, comme moraliste et comme critique.

Maintenant voyons plus en détail cette remarquable conclusion.

Percontabere doctos[1]. La première épître a déjà dit à Lollius : *Te melioribus offer*. Horace, presque à lui tout seul, pouvait et peut encore tenir lieu de ces doctes personnages, de ces sages expérimentés, dont il recommandait à son ami la lecture ou les entretiens. C'était auprès de lui qu'un jeune homme pouvait le mieux apprendre l'heureuse vie qu'on sent, pour ainsi dire, couler dans cette expression, *traducere leniter ævum*.

Ne te semper inops... cupido... Ne pavor, etc., reviennent sur les conseils déjà donnés, *qui cupit aut metuit*, etc.

Semper avarus eget; certum voto pete finem. (Ép. II.)

Certum, etc., règle de conduite, plus nécessaire encore auprès des grands que partout ailleurs.

---

[1] Voir les lettres de Fénelon à Destouches, et surtout la LVIIIe.

Dans le vers suivant, ce monosyllabe final, si dédaigneux, *spes*, montre bien la futilité des choses espérées, leur néant, pour lequel on se tourmente. *Mitte leves spes*, lisons-nous encore dans l'épître v, à Torquatus.

Virtutem doctrina paret, naturave donet.

J'entends, outre la nature morale, intérieure, la nature physique extérieure, et particulièrement la nature champêtre, si propre, dans l'opinion d'Horace, à communiquer la vertu. N'est-ce pas là ce que veut dire le poëte-philosophe Euripide[1] dans ces paroles d'Hippolyte?

« ... Prairie vierge et toute printanière où voltige l'abeille, et que la Pudeur fertilise[2] de l'eau pure des ruisseaux. Tous ceux qui n'ont rien appris, mais qui tiennent de la nature la sagesse en toutes choses et toujours, ceux-là seuls ont le droit d'y cueillir des fleurs; les méchants, jamais. »

Ce *natura* prépare et commence la transition à la vie favorite d'Horace : *Me quoties reficit*, etc.

Quid te tibi reddat amicum. Rechercher, mériter sa propre amitié, de préférence à celle des grands,

---

[1] On demandait au maître d'Euripide, Anaxagore : « quisnam esset « beatus? — Nemo, inquit, ex his quos tu felices existimas; sed eum in « illo numero reperies, qui a te ex miseris constare creditur. Non erit « ille divitiis et honoribus abundans, sed aut exigui ruris, aut non ambi- « tiosæ doctrinæ fidelis ac pertinax cultor, in secessu quam in fronte « beatior. » (Valère Maxime, VII, II.)

Des éditions arrêtent à *creditur* la réponse d'Anaxagore, comme si le reste était un développement de Val. Maxime. C'est en effet son style; c'est sa couleur : mais ne peut-il pas l'avoir donnée aux paroles mêmes du philosophe, qui lui auront paru trop simples?

[2] Κηπεύει, bien autrement significatif et pittoresque.

ajoutons, et d'autrui, laquelle, en beaucoup de cas, suivra nécessairement la première. Voilà qui peut rivaliser avec le γνῶθι σεαυτόν. La chaire chrétienne en pourrait faire le texte de maint sermon (*commencer, pour être aimé des autres, par s'aimer soi-même*). Où le poëte retrouvait-il surtout cette amitié? Chez lui, à la campagne.

Cette épître finit comme la précédente commence. Seulement Horace développe avec amour ce qu'il n'avait fait qu'indiquer : *Nec vixit male qui natus moriensque fefellit.*

> Loin des brillants honneurs[1], j'aime une route obscure
> Où chemine en secret ma vie heureuse et sûre.
>
> Ah! cachons-nous; passons avec les sages
> Le soir serein d'un jour mêlé d'orages;
> Et dérobons à l'œil de l'envieux
> Le peu de temps que me laissent les dieux.
> Tendre amitié, don du ciel, beauté pure,
> Porte un jour doux dans ma retraite obscure!
> Puissé-je vivre et mourir dans tes bras,
> Loin du méchant, qui ne te connaît pas!...[2]

Ainsi, le plus souvent qu'il pouvait, Horace allait dans sa vallée sabine,

> Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais,

la solitude et le silence. Cette *rive fleurie*, que souhaitait le bonhomme, il la trouvait au bord de la

---

[1] Honos, an dulce lucellum.

Au lieu de *an*, ne faudrait-il pas *ac* ou *et*, comme au vers suivant? *An secretum iter, et....* Un traducteur : « La douce *lumière* d'une vie retirée »?.... (« Un jour doux. » Volt.) — C'est le *decus et pretium* de l'épître à Scæva.

[2] Fin de l'épître à Mme Denis, sur la vie de Paris et de Versailles.

Digence[1] : *Me quoties reficit gelidus*, etc. Il semble dire à Lollius qu'avec ses fraîches eaux, dont il s'abreuvait aussi lui-même, coulait en ses sens et dans son âme une tranquillité rafraîchissante. La Digence calmait, apaisait l'agitation fiévreuse de la vie de Rome et des palais. Elle était pour l'âme malade du poëte ce que sont pour les maladies du corps certaines eaux.

Il dit ailleurs du vin, *cum spe divite manat in venas animumque meum ;* ici, ce n'est plus le vin, c'est l'eau qui a sur son âme une salutaire influence.

En même temps que sur son âme, la Digence agissait sur son esprit, sur ses ouvrages, et, lorsque nous les lisons, n'agit-elle pas, en quelque sorte,

---

[1] Endroit agréable dans une lettre de Balzac sur la campagne :

« .... Je descends quelquefois dans cette vallée, qui est la plus secrète partie de mon désert.... C'est un pays à souhaiter et à peindre, que j'ay choisi pour vacquer à mes plus chères occupations, et passer les plus douces heures de ma vie. L'eau et les arbres ne le laissent jamais manquer de frais et de verd. Les Cygnes qui couvroient autrefois toute la rivière, se sont retirés en ce lieu de seureté, et vivent dans un canal.... au bord duquel je suis toujours heureux, soit que je sois joyeux, soit que je sois triste.

(.... Sombre plaisir d'un cœur mélancolique.)

Pour peu que je m'y arreste, il me semble que je retourne en ma première innocence. Mes desirs, mes craintes et mes esperances cessent tout d'un coup (*Nil admirari*). Tous les mouvemens de mon ame se relaschent, et je n'ay point de passions, ou, si j'en ay, je les gouverne comme des bestes apprivoisées. Le Soleil envoye bien de la clarté jusques-là, mais il n'y fait jamais aller de chalieur ; le lieu est si bas, qu'il ne sçauroit recevoir que les dernieres pointes de ses rayons, qui sont d'autant plus beaux, qu'ils ont moins de force, et que leur lumière est toute pure (applicable aux passions). Mais comme c'est moy qui ay descouvert cette nouvelle Terre, aussi je la possede sans compagnon, et (pourquoi faut-il qu'il ait ajouté cela ?) je n'en voudrois pas faire part à mon propre frère.... » (Liv. I, lett. XV, 4 sept. 1622.) Balzac avait alors vingt-huit ans.

sur nous tous, qui que nous soyons du reste, *Sequanæ, Garumnæ, Rhodani, Mosæ, Mosellæve potores?* Elle était là, probablement, sous ses yeux, claire et limpide et murmurante, quand il faisait entrevoir à son jeune ami la délicieuse vie qu'elle lui procurait. Entre cette vie toute *sienne* et la vie des palais, même différence, pourrait-on dire, qu'entre les inquiétudes ou les orages de la mer et la paix continue de son ruisseau.

> Ruisseau peu connu, dont l'eau coule
> Dans un lieu sauvage et couvert,
> Oui, comme toi, je crains la foule;
> Comme toi j'aime le désert. (Ducis.)

Ce ruisseau d'Horace ne donne-t-il pas comme l'envie de s'y désaltérer?

> Per *æstum*
> Dulcis aquæ saliente sitim restinguere rivo.

Ne semble-t-il pas appeler de son côté le jeune ambitieux emporté d'un autre par lui-même et par la cupidité de ses proches?

Sit mihi quod nunc est, etiam minus. « Presque assez, c'est mon opulence, » dit encore notre Ducis. Horace, à mesure qu'il avance en âge, réduit son *satis* de l'épître II.

Mihi vivam.

> Vivons pour nous, ma chère Rosalie,

premier vers de l'épître citée plus haut.

« En nos actions accoustumées, de mille il n'en est pas une qui nous regarde (je supprime à regret les lignes suivantes)... C'est assez vescu pour aul-

truy ; vivons pour nous, au moins ce bout de vie : ramenons à nous et à nostre ayse nos pensées et nos intentions... Plions bagage; prenons de bonne heure congé de la compaignie : despestrons nous de ces violentes pensées qui nous engagent ailleurs et esloingnent de nous. Il fault desnouer ces obligations si fortes; et meshuy aimer ceci et cela, mais n'espouser rien que soy : c'est à dire, le reste soit à nous, mais non pas ioinct et collé en façon qu'on ne le puisse desprendre sans nous escorcher, et arracher ensemble quelque piece du nostre. La plus grande chose du monde, c'est de sçavoir estre à soy. » (Montaigne, *De la solitude*. Un des meilleurs chapitres.)

Horace ne demande pas aux dieux une vie longue, mais, pour ce qu'ils lui laisseront de vivre, une vie *sienne*, avec le pain de l'âme et celui du corps, exempte d'inquiétude sur l'heure qui suit. *Ne fluitem dubiæ spe pendulus horæ*. Vers charmant d'harmonie imitative.

Le dernier vers résume les souhaits, la philosophie d'Horace, et clôt parfaitement l'épître. *Det vitam*, c'est-à-dire le *mihi vivam; det opes*, le *quod nunc, etiam minus*. Cet *æquum* final, le même qui finit l'épître à Bullatius, qui commence l'ode à Dellius, qui reparaît si souvent dans Horace, son *æquum* enfin.

La Bruyère a consacré un de ses chapitres à la vie de cour. « La cour ne rend pas content, elle empêche qu'on ne le soit ailleurs. » Une des premières maximes. Voici la dernière et comme la conclusion. « Un esprit sain (tel qu'Horace et La Bruyère

lui-même) puise à la cour le goût de la solitude et de la retraite. » On lit plus haut ces éloquentes réflexions d'un courtisan dégoûté de la cour. « Les deux tiers de ma vie sont écoulés, pourquoi tant m'inquiéter sur ce qui m'en reste? La plus brillante fortune ne mérite point ni le tourment que je me donne, ni les petitesses où je me surprends, ni les humiliations, ni les hontes que j'essuie : trente années détruiront ces colosses de puissance qu'on ne voyait bien qu'à force de lever la tête; nous disparaîtrons, moi qui suis si peu de chose (*moi qui suis si peu de chose!* sept monosyllabes. *Parvum parva decent.* Plus haut, au contraire, *ces colosses*, etc. : *magnum magna*), et ceux que je contemplais si avidement, et de qui j'espérais toute ma grandeur : le meilleur de tous les biens s'il y a des biens (amer souvenir de toute son existence passée, dans cette correction, *s'il y a des biens!*), c'est le repos, la retraite, et un endroit qui soit *son domaine.* »

Quel accent de conviction! Est-il cette fois bien désabusé! Nous croyons déjà le voir, tout à fait *sain, jamjam futurus rusticus*, et chantant le *Beatus ille!* Eh bien! non. « N*** (ajoute l'auteur) a pensé cela dans sa disgrâce et l'a oublié dans sa prospérité. »

C'est au milieu de la faveur, disons plus, de l'amitié des grands, qu'Horace, lui, soupirait après la campagne et désertait pour elle les palais.

IV.

DES RELATIONS D'HORACE AVEC LES GRANDS.

ÉPITRES DIVERSES.

Nous ne rencontrons, dans nos poëtes épistolaires, Marot, Boileau, Voltaire, pour citer seulement les principaux, nulle épître analogue aux trois que nous venons d'examiner. Marot, comme dans l'épître à Scæva, n'initie à la vie de page aucun adolescent. Boileau, qui moralise volontiers, n'a pas eu l'idée d'offrir à quelque jeune homme, en une épître familièrement didactique, un plan de conduite, petit abrégé de la sagesse païenne et chrétienne, dans le genre des premiers conseils à Lollius[1]. Et, dans le genre des derniers conseils au même, Voltaire, *le gentilhomme de la chambre du roi*, plus heureux encore des douceurs de sa retraite indépendante, lorsqu'il les comparait aux ennuis de cette noblesse inquiète, qui,

> Pouvant régner chez soi, va ramper dans les cours,
> Et dont les vanités consument les beaux jours,

ne prend pas doucement à partie quelqu'un de ces

[1] Nous avons cité de Mme de Maintenon, page 4 : « Que ne puis-je vous donner mon expérience! » Elle a souvent essayé de le faire, une fois entre autres d'une manière bien remarquable dans ses préceptes ou conseils à la jeune duchesse de Bourgogne, — petite instruction simple et profonde, qui réfléchit en beaucoup d'endroits sa propre vie. Ceci, par exemple : « C'est en vous soumettant à votre mari que vous régnerez sur lui. » N'était-ce pas ainsi qu'elle-même se faisait (au moins quelquefois) la reine de Louis le Grand, roi de France et de Navarre, etc.?

jeunes nobles pour le désabuser à l'avance de cette vie des palais, le convier et l'attirer à celle qu'il goûte. Non : d'Auteuil ou des Délices et de Ferney, ne partit jamais, à l'adresse du jeune âge, une de ces affectueuses exhortations, directe ou déguisée, que suggère au poëte latin sa petite terre sabine.

Un poëte, à la fois contemporain de Voltaire et de Boileau, Chaulieu se vante, en assez mauvais vers, d'avoir fait un élève, mais un *élève dans la loi d'Épicure*, le chevalier de Bouillon.

Élève que j'ai fait dans la loi d'Épicure ;....
Qui, sans rien emprunter de tes réflexions,
Prends *pour guides tes passions,*
Et tous les plaisirs *sans mesure*....
Heureux libertin qui jamais
Ne fais que ce que tu désires,
Et désires ce que tu fais....

Ainsi débute notre abbé dans une épître écrite, je crois, à Fontenay, cette aimable solitude *qui le rendait à lui-même*. Il avait alors soixante-treize ans ! Ce brillant disciple, dont il s'applaudit, n'était pas moins fier de son maître, ainsi qu'on le peut voir dans une lettre en réponse à l'épître. Cette lettre montre aussi comme en action la philosophie de tous deux. C'est le récit d'une bacchanale complète chez un M. de *La Cochonnière*, et d'où le chevalier se retire « quasi ivre-mort » (*amica luto sus*). On imagine à peine aujourd'hui des mœurs pareilles. Mais Chaulieu n'était pas homme à se scandaliser pour si peu. Loin de là ! « Le beau tableau « de Téniers que vous m'avez envoyé, monsei- « gneur (écrit-il) ; qu'il est bien peint, et qu'il est « vrai !.... »

Dans cette peinture *charmante*....

Dégoûtante plutôt. Rien d'étonnant qu'après une telle vie on allât, en effet, comme dit Chaulieu dans une autre épître au même,

....Infecter Saint-Denis.

Certes, Horace, le païen, entendait mieux, dans sa jeunesse, les principes d'Épicure; et dans son âge mûr, enseignait aux jeunes gens une morale plus digne et plus *humaine*.

Dans un exposé, moitié sérieux, moitié badin, de la mission des poëtes, il rappelle les services rendus par eux à l'enfance, surtout à la jeunesse.

.... Pectus præceptis format amicis....
Asperitatis et invidiæ corrector et iræ....
Instruit exemplis.... (*Épît.*, II, 1.)

Ajoutons, mais en ne le prenant pas moins au figuré qu'au propre, ce qu'il dit plus bas :

Avertit morbos, metuenda pericula pellit.

Cet éloge est, pour ce qui le concerne lui-même, une vérité. Il forme l'adolescence, non pas seulement par des préceptes moraux destinés à tous les âges, mais encore par des instructions composées tout exprès pour elle, — tantôt gravement, presque religieusement (*Musarum sacerdos*), en forme d'odes ou de cantiques présentant au jeune homme qui vient de prendre la toge virile, comme les *commandements* de la vertu, de l'honneur; la *discipline* civile et militaire du vrai Romain; — tantôt, dans une épître, où la leçon gracieusement familière, plus insinuante et plus efficace, directement offerte

à l'un de ses jeunes amis, n'en profitait pas moins à tous les autres jeunes gens.

Maintenant, faisait-il lui-même ce qu'il prêchait si bien? Sa propre vie pouvait-elle servir d'exemple à ses discours? de modèle et de stimulant pour autrui? Il donnait les meilleurs conseils sur la manière de vivre auprès des grands! Eh bien! dans ses rapports avec eux, comment se montrait-il?

Voyons l'épître même où nous avons pris les vers qui précèdent. *Ab Jove principium.* Adressée au premier des grands, à l'empereur, elle atteste l'habileté du courtisan, mais aussi sa dignité.

Auguste se plaignait, — glorieux reproche pour le poëte, — de n'en recevoir aucune épître à son adresse personnelle. « Crains-tu, lui écrivait-il, que la postérité ne te fasse un crime de paraître avoir été notre ami, *familiaris?* » Cette lettre flatteuse n'en était pas moins un de ces *lenibus imperiis* dont parle Horace dans la seconde épître à Lollius. Il fallait satisfaire l'empereur, autrement offensé, avec raison, d'un nouveau refus qui ne pouvait avoir cette fois pour prétexte la mauvaise santé du poëte, comme celui qu'il avait fait (éclatante application de sa philosophie!) d'accepter un honneur que tant d'autres auraient convoité, c'est-à-dire, la table impériale et l'emploi de secrétaire d'Auguste *pour sa correspondance avec ses amis.*

Horace donc, mis en demeure d'écrire, comprenant avec son tact ordinaire que ce n'était pas le lieu de moraliser ou de badiner uniquement, se renferme dans son rôle de poëte avec un prince qui lui-même avait cultivé les muses, qui les aimait

toujours; il traite un sujet littéraire, en rapport avec l'*Art Poétique*, qui devait suivre, et d'une valeur précieuse pour l'histoire de la poésie chez les Romains. Composition pleine de charme, où la critique, enjouée et piquante, revêt de poétiques couleurs : petit monument parfait, aux deux frontons duquel, pour ainsi dire, Horace a dignement inscrit le nom d'Auguste, *Palatinus Apollo*. Cela signifie, plus simplement, qu'il commence et termine son épître par un juste éloge du prince, qui le méritait à bien d'autres titres que d'avoir fait d'heureux loisirs aux poëtes; car c'était le monde entier qu'il travaillait à rendre heureux, par les grandes vues de sa politique habile et prévoyante : *Imperio regit unus æquo*. Pacificateur, moralisateur, législateur, c'est sous ce triple aspect que se présente Auguste dans l'histoire; tel nous le montre Horace.

Quum tot sustineas et tanta negotia solus,
Res italas armis tuteris, moribus ornes,
Legibus emendes....

Le poëte, ensuite, constate des hommages qu'il voyait, *largimur, ponimus...*; qu'il entendait, *fatentes, populus anteferendo*.... Lui, qui se mêlait volontiers à la foule, il savait comment la foule reconnaissante préconisait l'empereur. Et quand, soit de lui-même, comme nous le croyons, soit d'après Varius, il dit, épître XVI :

Tene magis salvum populus velit, an populum tu,
Servet in ambiguo, qui consulit et tibi et urbi,
Jupiter!

tout, j'en suis persuadé, confirmait cet éloge, d'une simplicité qui lui donne encore plus de relief, délicatement venu là comme par hasard, le plus beau qu'ait jamais reçu tête couronnée : — la ville, c'est-à-dire, l'empire, tel qu'une famille unie dont l'empereur est le père[1]; la piété filiale, tendre émule de la sollicitude paternelle, sous les yeux de Jupiter, père souverain du monde !

Horace, assurément, n'était que l'écho des louanges qui résonnaient en faveur d'Auguste, dans le peuple, parmi les grands eux-mêmes, satisfaits d'un état de choses qui leur assurait désormais la paisible jouissance des avantages qu'ils possédaient. Écho, disons-nous : mais ce mot ne rend pas la discrétion, l'adresse, le tact exquis du panégyriste. Voyez encore dans l'épître à Auguste : comme, en le louant avec une expressive brièveté des faits qui devaient le plus exciter la reconnaissance des Romains — d'abord, guerres utiles et glorieuses pour l'empire, ensuite paix universelle — il s'excuse de ne pas le louer plus longuement !

Tuisque
Auspiciis totum confecta duella per orbem,
Claustraque custodem pacis cohibentia Janum, etc., etc.

Auspiciis. Un tel éloge, ne confisquant pas au profit

---

[1] Ailleurs, dans une de ses odes les plus touchantes (IV, v), le poëte fait de la patrie à l'égard d'Auguste une mère douloureusement inquiète, qui soupire après le retour de son fils.

Ut mater juvenem, etc.

Dans ce petit chef-d'œuvre un accent de vérité, de tendresse qui m'atteste qu'Horace n'était pas un flatteur.

d'un seul la gloire des autres, satisfaisait Auguste sans mécontenter personne. De même après,

Et formidatam Parthis *te principe* Romam.

Un service qui avait transporté de joie les Romains, et rendu l'empereur plus populaire, c'était celui-là, la reddition des drapeaux de Crassus, réparation tardive d'un insigne affront à l'honneur national. Cet habile résultat de la politique d'Auguste, cet heureux fruit, pourrait-on dire, de son autorité morale, Horace l'a déjà célébré dans les odes, de manière à l'agrandir encore, à doubler par son art la reconnaissance publique. Car ces éloquentes plaintes du magnanime Régulus ne tendent-elles pas à recommander davantage celui qui vient d'effacer, en grande partie, un opprobre si amèrement déploré? Le poëte s'honore en même temps lui-même, aux yeux de la patrie, par ce double éloge de deux héros, enfants de Rome; l'un, sublime vaincu, l'autre vainqueur non moins sublime en quelque sorte (*adjudicat!*), par une telle puissance de sa renommée. Il revient jusqu'à trois fois, dans ses épîtres, sur ce fait glorieux. Preuve que l'adroit flatteur savait bien qu'il flattait dans l'empereur Rome elle-même. Mais pourquoi dire encore le *flatteur*, puisque le patriotisme pouvait seul, dans ces espèces de remercîments, inspirer le poëte-citoyen, devenu l'organe du sentiment général?

Un autre prince figure dans les épîtres, c'est Tibère. Horace, écrivant à Florus, qui l'accompagnait en Asie, trouvait une occasion naturelle de placer pour ce prince un petit bout d'éloge. Il se

contente de le nommer, *Claudius Augusti privignus*. On lit dans une seconde épître au même ami :

Flore, bono claroque fidelis amice Neroni.

Dans une épître à Tibère lui-même :

Dignum mente domoque legentis honesta Neronis.

Ailleurs enfin :

Claudî virtute Neronis
Armenius cecidit. (Ep. XII.)

Pas davantage. Que reprendre dans ce laconique éloge? Horace loue en Tibère le jeune homme, l'homme mûr en Auguste, dans ce qu'ils offrent, en effet, de louable. Il rend justice au présent, mais sans absoudre pour cela le passé, sans préjuger en rien l'avenir.

Est-il question d'un autre membre de la famille d'Auguste, Agrippa? *Cantaber Agrippæ virtute cecidit*. Voilà tout. Et notez qu'Horace écrit à l'intendant même du prince qui vient de remporter cette victoire. Tout autre poëte, Boileau notamment, n'eût pas manqué d'entamer à ce propos un brillant panégyrique du vainqueur. Certains faits, a-t-on dit mille fois, louent plus éloquemment que des paroles. La victoire du Cantabre est un de ces faits-là. Le poëte se borne à le mentionner, comme en style lapidaire.

Non, ce n'est point avec cette sobriété, cette adresse délicate, cette convenance que Boileau traite habituellement la louange. Il en dépasse la mesure ainsi que, pour l'introduire, la mesure de l'épître elle-même, confondue par lui tour à tour avec le genre épique, lyrique, oratoire, et même

dédicatoire. D'autres fois c'est l'historiographe qu'on croit lire : *Je dirai les exploits de ton règne paisible.... Je tracerai tes pompeux bâtiments....*

D'un exploit analogue au Passage du Rhin Voltaire a fait un poëme; Corneille, de ce Passage même, un assez long épisode dans un poëme aussi, *les Victoires du Roi, en l'année* 1672 (*imitées du latin du P. de La Rue, jés.*). Horace ne l'aurait certes pas *chanté* dans une épître, *sermone pedestri*, mais dans une ode. A l'ode seule (telle surtout que l'entendait J. B. Rousseau), *Pégase qui s'effarouche*, *Mon Apollon qui s'étonne*, et *les Muses*, comme elles se montrent ici !

> Muses, pour le tracer, cherchez *tous vos crayons.*
> Car, puisqu'en cet exploit tout paraît *incroyable,*

Incroyable !

> Que la vérité pure y *ressemble à la fable,*
> De tous vos ornements vous pouvez l'égayer.

Sans blâmer le mélange du vrai et du faux, dans le récit d'un fait d'armes si récent, peut-on, même en une épître, ainsi motiver, annoncer d'avance, avec aussi peu d'art, le merveilleux? Et ce merveilleux, quel est-il? Factice et mesquin. Le Rhin qui dort,

> Lorsqu'un cri, tout à coup suivi de mille cris,
> Vient d'un calme si doux retirer ses esprits.

Comment trouvez-vous ces petits cris[1], si faibles,

---

[1] Voulez-vous des cris de soldats ?

> Nous nous levons alors, et tous en même temps
> Poussons jusques au ciel mille cris éclatants. (*Le Cid.*)

des nymphes éplorées ? On dirait plutôt des ris que des cris. Ce n'est pas l'*ululant* des femmes israélites ou troyennes, *ferit aurea sidera clamor*. Une clameur générale de femmes épouvantées, cela doit faire un tout autre bruit dans la montagne. J'aime encore moins, comme s'il s'agissait d'un Achéloüs de Versailles, cette mythologie d'*urne et de Naïades*, à propos du *vieux père Rhin*. Une personnification moyen âge, mais le moyen âge n'était pas à la mode, aurait mieux convenu. Pour rompre ce sommeil, je voudrais entendre, résonnant au loin comme un tonnerre, *terribilmente*[1], les éclats du cor de Roland, réveillé de joie dans son château de Rolandseck, par l'approche d'un autre Charlemagne, ou, pour user d'un style encore plus courtisanesque,

> .... D'un roi plus grand en sagesse, en vaillance
> Que Charlemagne aidé des douze pairs de France. (*Épît.* XI.)

Plus de grandeur dans la fiction de Corneille. Drusus, Varus, Germanicus, Jean d'Autriche, les Nassaus, prévenus aux Champs Élysées de la marche de Louis vers le Rhin, s'empressent d'accourir,

> Pour voir faire à mon roi ce qu'eux tous n'ont pu faire,
> Eux-mêmes s'en convaincre, et d'un regard jaloux
> Admirer un héros qui les efface tous.

On reconnaît le ton cornélien. C'est la même louange exagérée[2] que

---

[1] Non sonò sì terribilmente Orlando. (Enf. XXXI.)

« Les monts sont hauts et la distance est grande ; cependant le son fut entendu à trente grandes lieues. » (*Chanson de Roland*, str. CXXXI.)

[2] Corneille, toutefois, n'a pas mis Charlemagne dans l'énumération des guerriers effacés par le héros.

Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords.

Mais n'est-elle pas plus digne ici que dans la bouche d'une nymphe? — Remarquer, en passant, que cette même nymphe vante, à l'égal de la bravoure du roi, sa taille et sa bonne mine [1] olympienne,

Il a de Jupiter la taille et le visage.

Louange fort adroite, surtout partant d'une déesse, et qui devait singulièrement flatter dans le vainqueur un conquérant d'un autre genre.

La fiction de Corneille (ou du poëte qu'il imite) continue avec une vraisemblance, qui devient la vérité même.

Il (*le roi*) voit de ces héros ibères et romains
Voltiger tout autour les simulacres vains.
Cette vue en son sein jette une ardeur nouvelle
D'emporter une gloire et si haute et si belle,
Que, devant ces témoins à le voir empressés,
Elle ait de quoi ternir tous les siècles passés.

Un grand capitaine, au moment solennel d'une bataille, ne croit-il pas, en effet, voir apparaître ses glorieux devanciers, qu'il aspire à vaincre, eux aussi, dans le prochain combat, par une victoire plus éclatante que leurs trophées? Un tel merveilleux, aussi naturel qu'intéressant, nous l'accueil-

[1] Louange analogue dans la lettre de Voiture au duc d'Enghien, *Sur le succez de la bataille de Rocroy.*

« .... Quelle joie les dames ont eu d'apprendre que celuy qu'elles ont veu triompher dans les bals, fasse la même chose dans les armées, et que la plus belle tête de France soit aussi la meilleure et la plus ferme.... »

lons comme une circonstance même de l'événement, tandis que nous sommes tentés de repousser comme une sorte de disparate,

Bientôt avec Grammont courent Mars et Bellone[1];

beau vers, du reste, qu'on admirerait dans Homère ou dans Pindare, mais qu'Horace, tout païen qu'il était, n'aurait pas écrit, même en une ode.

Quis Martem tunica tectum adamantina
Digne scripserit? etc.

dit-il (Od. I, VI), par un rapprochement flatteur pour Agrippa, sans violer aucune convenance. Dans la fiction *moyen âge*, que j'imagine, ce bouillant Grammont « héros de roman par son air et sa « manière, etc. » (Mme de Sévigné), eût naturelle-

---

[1] Le Brun-Pindare, dans son ode mythologique sur le Passage des Alpes par le prince de Conti, a profité du vers de Boileau.

Louis parle; Conti s'élance :
La terre s'arrête en silence;
Il tient les foudres de son roi :
Pallas lui prête son égide,
Et Mars, devant son char rapide,
Vole avec la Mort et l'Effroi.

Mars revient à chaque instant dans le poëme-gazette de Voltaire.

.... Et qui demande à Mars, dont il a la valeur;
De vivre encore un jour, et de mourir vainqueur....

etc. etc....

Mars voit avec plaisir leurs mains victorieuses,

etc. Ce n'est pas le seul dieu qui figure; vous avez aussi Minerve, la Fortune, la Justice, etc. etc., toute une nature mythologique.

.... Des montagnes, des bois, des fleuves d'alentour,
Tous les dieux alarmés sortent de leur séjour,
Incertains pour quel maître en ces plaines fécondes
Vont croître leurs moissons et vont couler leurs ondes....

ment figuré comme un *paladin*, etc. Régnier avait déjà fait de Henri IV, *le grand Mars des Français... l'astre vivant de Mars*, etc.

Quant aux deux récits du Passage, je me garderais de les mettre sur la même ligne : l'un rapidement et brillamment enlevé comme par une chaleur guerrière, tandis que l'autre, chez Corneille, s'embarrasse dans le désordre des chevaux luttant contre les flots soulevés. Les guerriers de l'épître ont une allure homérique qui manque à ceux du poëme. Mais le poëme clôt d'une manière plus touchante l'énumération des combattants, par le dernier qu'il signale.

.... Et peut-être, grand roi,
Avais-je là quelqu'un qui te servait pour moi.
Tu le sais, il suffit....

On aime à voir participer le poëte, comme père et comme sujet, à l'action qu'il chante.

Si les guerriers de l'épître paraissent plus homériques, Louis aussi a quelque chose d'un dieu d'Homère. C'est bien l'œil et l'âme du combat, le *mens agitat*. Je crains pourtant qu'à force de vouloir l'agrandir, Boileau n'ait fini par le rendre moins grand.

Le Destin à ses yeux n'oserait balancer.

Jupiter même, auquel la nymphe assimilait Louis, ne possédait pas un tel ascendant. Ici le poëte a ridiculement enchéri sur ces paroles que nous concevons parfaitement : « Tu portes César et sa fortune, » mot sublime! par une rodomontade qui fait de son héros un capitan.

A cette déification maladroite, opposons cet éloge, qui est encore la vérité même :

Tel est sur tes Français l'effet de ta présence,
Grand monarque!....
Tu les vois, c'est leur joie, et leur gloire, et leur prix.

Beau titre de gloire pour un prince d'inspirer un enthousiasme si fécond en prodiges, dont il semble ainsi devenir l'auteur!

Te consilium et *tuos*
Præbente *Divos*[1],

---

[1] Voiture, dans une lettre à Richelieu qui faisait la guerre en Alsace, lui applique justement ces mêmes paroles d'Horace : *Te copias*, etc.

On connaît le ton presque toujours adroitement familier et badin avec lequel Voiture, dans ses *Lettres*, loue et flatte les grands, Richelieu, Condé, etc.

Voici quelques exemples entre beaucoup d'autres :

A Richelieu :

« Je ne sçay pourquoy vous vous plaignez de moy, si ce n'est qu'à cette heure que vous avez les armes à la main, vous voulez quereller tout le monde, et que prévoyant que les Espagnols ne dureront guère devant vous, vous cherchez déjà des matières de nouveaux différens.... Je vois bien que la vaillance et la justice sont deux vertus qui ne marchent guère ensemble.... Sous ombre que vous avez à cette heure une infinité d'affaires, que vous faites le métier de travailleur, de soldat et de général tout ensemble...., il vous semble que tous les autres ont du loisir, et qu'il n'y a que vous qui travaille. Cependant, je vous assure que, quand je n'aurois icy autre affaire qu'à écouter ceux qui disent de vos nouvelles, et à en dire à ceux qui en demandent, je ne serois guère moins occupé que vous, et il ne me resteroit que fort peu de temps à vous écrire. Telle personne qui se contentoit les autres années de parler deux ou trois heures de vous, en parle maintenant six heures sans se lasser...., etc. etc. etc. »

Au duc d'Enghien :

« .... Si vous sçaviez de quelle sorte tout le monde est déchaîné dans Paris à discourir de vous, je suis asseuré que vous en auriez honte, et que vous seriez étonné de voir avec combien peu de respect et peu de crainte de vous déplaire, tout le monde s'entretient de ce que vous avez fait. A dire la vérité, monseigneur, je ne sçay à quoy vous avez pensé....

c'est-à-dire sa *fortune* à lui. Même dans l'ode, Horace a loué plus simplement Auguste que Louis ne l'est dans les épîtres de Boileau : mais c'est quand on les compare aux latines qu'elles paraissent surtout avoir outré la louange. Rapprochez, par exemple, de l'épître à l'empereur le discours et les trois épîtres au roi. Avec quelle simplicité, mais noble et majestueuse, Auguste ouvre, pour ainsi dire, cette épître!... Dans le discours,

Jeune et vaillant héros, dont la haute sagesse

J'avois bien ouï dire que vous étiez opiniâtre comme un diable, et qu'il ne faisoit pas bon vous rien disputer; mais j'avoue que je n'eusse pas creu que vous vous fussiez emporté à ce point-là, et si vous continuez vous vous rendrez insupportable à toute l'Europe...., etc., etc. »

Style périodique, mais non pas noble et pompeux comme dans les louanges de Balzac. Des hyperboles aussi, mais beaucoup moins emphatiques. — Boileau, dans son pastiche, une de ses plus piquantes satires, a bien rendu cette différence.

Habituellement badin, Voiture s'élève quelquefois au sérieux, principalement dans sa belle lettre sur la reprise de Corbie, en l'honneur de Richelieu, qu'il loue sincèrement et justement, à la manière et quelquefois dans le style du *pro Marcello*, du *pro lege Manilia;* ajoutons de Bossuet lui-même, *Orais. du prince de Condé.*

Pour mieux apprécier cet éloge, on n'a qu'à en rapprocher une certaine lettre de Balzac à Mazarin; une de celles-là que le grand épistolier appelait *dorées*, — panégyrique démesuré dont le pindarisme fait mieux ressortir la platitude de l'adulateur.

« .... Du plus haut faiste des choses humaines, où la Providence divine l'a establie, auroit-elle (Vostre Éminence), voulu s'abaisser jusques à moy? Ouy, monseigneur, ce n'est point une illusion dont l'amour-propre m'ait ébloui.... — Vous estes de ces ames fatales, monseigneur, que Dieu envoye par des routes inconnues, pour exécuter les decrets de la Providence.... Vous avez commencé par des chefs-d'œuvre.... Tout le genre humain a battu des mains à vostre avènement dans le monde. La seule journée de Casal a effacé les annales vieilles et modernes, a remply tous les temps et toute la terre de sa lumière.... Vous vivrez, n'en doutez pas, vous conseillerez, vous agirez dans toute l'estendue de l'avenir.... La postérité sera estonnée de vos plus petites actions; elle avouera qu'il n'y en a pas une qui ne soit très-grande, qui n'aille droit à la gloire; qui

N'est point le fruit tardif d'une lente vieillesse,
Et qui seul, sans ministre, à l'exemple *des dieux*, etc., etc.

Grandeur de pompe et d'apparat! roi théâtral, encensé dans une exposition par un respectueux confident! Les trois épîtres procèdent ainsi le plus souvent par longues périodes, dont les vers symétriques défilent, comme au grand lever les courtisans sous l'œil du monarque. Un devancier de Boileau, Régnier, n'avait pas moins abusé du style périodique, en deux épîtres également intitulées *Discours au roi*. Ce roi, c'est Henri IV, dont la simplicité,

---

ne mérite d'estre couronnée.... Il n'y a point de mal de parler plus haut d'une vertu si proche du ciel et si voisine des choses divines. Je l'ay adorée en son orient et dès la première pointe qui parut de ses rayons.... J'ay esté tenté plusieurs fois de courir au lieu où vous estiez, vous porter mes vœux et mes offrandes.... Je n'ay soupiré aprez Paris que pour y voir un homme seul et pour assister en le voyant au plus rare de tous les spectacles, à la plus belle de toutes les fêtes, à la reconciliation qui s'est faite en vostre personne, de la Fortune avec la Vertu.... »

Ainsi va la louange, huit ou dix pages durant, sur ce ton solennel et monotone. Je doute que le ministre ait eu le courage de la suivre jusqu'au bout. Mieux valait une mazarinade qu'un pareil hosanna.

Il se l'était attiré pour avoir dit qu'il *avait curiosité de voir Balzac*, etc. Ce dernier, transporté d'un si grand honneur, déploie, pour l'en remercier, tout *l'appareil* dont il usait en pareil cas.

Il est à regretter que nous n'ayons pas la lettre, s'il en écrivit une, par laquelle Horace remercia Auguste d'une faveur bien autrement glorieuse. Lettre, disons-nous : non pas; mais un billet bref et digne, où le poëte alléguait, dans les termes les plus simples, le mauvais état de sa santé. C'est aussi l'un des motifs sur lesquels Balzac fonde son refus; mais comment?

« .... Il n'y a point de lieu à la délibération quand la nécessité use de la force. Cette violente, cette cruelle, cette fatale nécessité.... Les anciens Grecs luy ont baillé des cloux et des chaines de diamant pour lier la liberté des hommes. Les dieux mesmes luy ont esté assujettis.... Je sens ces cloux, je suis dans ces chaines.... etc., etc., etc., etc.... »

Enfin, enfin, noble péroraison tirée de la manière dont il voudrait louer Mazarin :

« ... Si, après les tempestes de ma vie, le ciel me vouloit envoyer quelque

pareille à celle d'Auguste, comportait encore moins un pareil style ; et la grandeur, des louanges fanfaronnes, telles que celle-ci, devenue pour Louis et pour d'autres un lieu commun :

.... Ta vertu passe, en louange féconde,
Tous les rois qui seront et qui furent au monde.

Horace, lui, se garde bien de modeler ses épîtres, et même ses odes, sur le *pro Marcello*. Il laisse à d'autres l'ampleur cicéronienne, l'emphase adulatrice. Ménagées et délicates, surtout véritables, les fleurs de sa louange ne paraissent pas des fleurs

---

intervalle de sérénité pour posséder mon ame en repos.... je vous chercherois des louanges que la posterité recevroit pour des témoignages, des louanges accompagnées de pudeur (pudeur !) et de dignité, propres et naturelles à Vostre Éminence, incommunicables à tout autre qu'elle.... Ces louanges n'auroient point esté puisées dans les lieux communs des déclamateurs qui sont venus sur le déclin de l'Empire.... » etc., etc., etc., etc., etc.

Si Balzac pratiquait aussi grandement la louange (avec force majuscules qui semblent lui donner encore de plus hautes proportions), c'était d'après une théorie, à lui, fort curieuse, que voici : elle est adressée à Richelieu, « sur la sagesse duquel Dieu se pouvoit reposer du gouvernement de toute la terre. »

« .... Quiconque trouve de l'exces en mes paroles ne sçait pas quel est le devoir d'un subject.... Pourveu que l'honneur que l'on rend à ces personnes sacrées (*les roys*) ne soit pas injurieux à Dieu, il ne peut y avoir de l'exces à les honorer ; pourveu que les louanges qu'on leur donne n'offensent point une plus grande Majesté que la leur, elles ne peuvent estre immodérées. Nous devons même reverer leur ombre et fléchir les genouils devant leur figure. Tout ce qui les approche nous doit paroistre plus pur et plus lumineux par la communication qu'il reçoit de leurs rayons. Le respect qu'on leur porte doit aller jusqu'à leurs livrées et à leurs valets, et s'estendre à plus forte raison sur leurs affaires et sur leurs ministres.... » (VII, L.)

Telle n'était pas, il s'en faut de tout, l'opinion de Gui Patin, qui n'employait dans ses lettres « ni Phœbus ni Balzac. » Voir comme il traite partout le Mazarin. « La mort frappe à sa porte, et demande son âme. Mais, à propos d'âme, cet homme en a-t-il une ? » (T. II, 217.)

de rhétorique comme dans les épîtres liminaires, dans les panégyriques oratoires.

Il semble que Boileau par instants se veuille mettre à l'unisson des harangues complimenteuses, dont les beaux esprits de l'époque, magistrats, avocats, prélats, hommes de lettres, etc., saluaient les têtes couronnées, et principalement Louis, réputé *soleil*, comme cet autre, *astre vivant de Mars*...

> Que d'illustres témoins de ta vaste bonté....

Le tout maladroitement entremêlé par le poëte de traits satiriques qu'une double convenance devait écarter.

Revient-il à l'imitation d'Horace, c'est quelquefois, osons le dire, sans discernement, hors des limites du vrai. Le poëte latin dit à Auguste :

> Nec magis expressi vultus per aheneа signa,
> Quam per vatis opus, mores animique virorum
> Clarorum apparent.

Incontestable vérité, que rappelle Voltaire dans ces deux beaux vers de l'épître au régent :

> Mieux que dans nos écrits, et mieux que sur le cuivre,
> Ce héros dans nos cœurs à jamais doit revivre.

Au lieu d'offrir le développement de cette idée, que fait Boileau dans la première épître au roi? Ainsi qu'il y a débuté par l'imitation d'une ode d'Horace, il s'écrie, vers la fin, d'après une autre ode, dont il force la portée :

> Quoi qu'*un héros* ait fait, la mort d'une ombre noire
> Enveloppe avec lui son nom et son histoire.

Il cite là-dessus Achille, Énée; de même qu'Ho-

race, Hector, Agamemnon, etc., personnages de l'époque héroïque, devenus, en effet, par la toute-puissance de la poésie, comme des personnages historiques. Et même, pour les personnages réels de l'histoire, la thèse de Boileau, qu'Horace n'a pas songé du tout à présenter, aurait pu jusqu'à certain point se soutenir, la poésie risquant moins chez les anciens d'être anéantie que la prose. Mais comment, après l'imprimerie, Boileau peut-il dire à Louis :

> Sans le secours soigneux d'une muse fidèle,
> Pour t'immortaliser tu fais de vains efforts?

Étrange assertion, qui ne surprendrait pas de la part d'un troubadour, d'un chantre de Roland, d'Arthus, etc.; ils préservaient de l'oubli, ceux-là! Mais il est inconcevable qu'elle soit mise en avant par un poëte moderne. On comprendrait aussi que Boileau revendiquât pour la poésie le privilége de célébrer plus dignement les héros, de leur assurer une immortalité plus radieuse. Ce serait toutefois à condition de ne pas *égayer* la vérité d'ornements parasites, qui la déparent. Le *Cinq Mai*, de Béranger, les *Souvenirs du peuple*, fidèlement et naïvement exprimés, etc., répondent bien mieux à la gloire de Napoléon; l'ode d'Horace, *Lucem redde tuæ, dux bone, patriæ*, etc., recommande bien plus vivement Auguste à la postérité qu'un merveilleux de *Naïades*, etc. (Ceci d'ailleurs soit dit sans oublier de faire la part du badinage de l'épître.)

Chez Corneille, ici encore, plus de vérité, quand il s'excuse ainsi de ne pas nommer tous les guerriers qui s'élancent dans le Rhin.

L'histoire en prendra soin, et sa fidélité
Les consacrera mieux à l'immortalité.

Que devait penser Louis des prétentions hyperboliques du poëte? Se laissait-il persuader qu'avec des trésors

Un Auguste aisément peut faire des Virgiles[1].

Vers choquant, mais qui l'était moins dans la bouche mendiante d'une *muse affamée*, à laquelle il fallait bien se garder de le prendre, Martial.

Ce vers nous en rappelle un autre plus vrai :

Pour chanter un Auguste il faut être un Virgile.

C'est encore une imitation d'Horace. Remarquez comme ce poëte, qui a si peu loué dans les épîtres, défraye avec ce peu qu'ils étendent, qu'ils enflent, ces poëtes louangeurs, Boileau, Corneille, Régnier, dont le premier discours, inspirateur de celui de Boileau, n'est qu'une amplification de ces paroles à Auguste :

Neque parvum
Carmen majestas recipit tua, etc.

Je ne citerai de Régnier que deux vers entre beaucoup d'autres du même ton.

Ainsi que l'œil humain le soleil ne peut voir,
L'éclat de tes vertus offusque tout sçavoir.

Corneille, qui s'approprie un vers de ce discours pour l'appliquer de Louis XIII à Louis XIV (flatteur hommage!)

---

[1] Mille fois moins aisément qu'un Louis faire, par exemple, accoucher à son bon plaisir la femme d'un courtisan tel que celui dont on sait la réponse : « Sire, quand il plaira à Votre Majesté. »

Remplir les bons d'amour et les méchants d'effroi,

ne manque pas naturellement les comparaisons au soleil [1] :

Ainsi quand du soleil la course rayonnante....
Ainsi quand le soleil.... Le soleil plus puissant....
Tel qu'épand le soleil ses lumineux rayons.

Offusqué par tant d'éclat, il prend aussi quelquefois le parti

De s'en taire, et ne pas avilir
L'honneur de ces lauriers que tu viens de cueillir.

Je sais peu louer, disait Boileau vers le même temps,

Et ma muse tremblante
Fuit d'un si grand fardeau la charge trop pesante,
Et, dans ce haut éclat où tu te viens offrir,
Touchant à tes lauriers, craindrait de les flétrir.

Ce fardeau revient encore à la fin du discours, qui se termine par une autre similitude analogue, probablement empruntée au cardinal Bembo, mythologique et cicéronien, comme Boileau.

Au lieu de ces panégyriques, plus ou moins oratoires, débités au roi [2] comme des harangues, *ore rotundo*, par le poëte lui-même, j'aurais mieux

---

[1] Martial fait de son empereur, Domitien! un soleil véritable.

Jam, Cæsar, vel nocte veni : Stent astra licebit,
Non deerit populo te veniente dies. (VIII, XXI.)

C'est ainsi qu'on traduit, en un temps de décadence morale et littéraire, cette charmante strophe :

Lucem redde tuæ, dux bone, patriæ :
Instar veris enim, vultus ubi tuus
Adfulsit populo, gratior it dies,
Et soles melius nitent.

[2] « Boileau avoit coutume de lire lui-même tous ses ouvrages à Sa Majesté. » (Racine fils.)

aimé que l'imitateur d'Horace eût fait comme Horace, disséminant et ménageant les louanges, sans les répandre toutes aux mêmes endroits; puis, bien que Louis ne fût pas à beaucoup près lettré comme Auguste, qu'il l'eût entretenu d'un sujet littéraire. Ne pouvait-il, gardant, à l'exemple d'Horace, son rôle de poëte, retracer au roi l'historique, rapide et piquant, de la poésie française, et, perspective vraiment flatteuse! lui prédire que de son règne daterait pour elle aussi, de même que pour tout le reste, une ère glorieuse, rivale *des siècles fortunés* de Périclès, d'Auguste, etc., témoin les Molière, les Racine, etc., naturellement loués par leur ami, tout comme l'ont été par le correspondant d'Auguste Varius et Virgile.

De si nobles travaux justement étonné,
L'avenir bénira le siècle fortuné
Qui, rendu plus fameux par tant d'illustres veilles,
Vit naître sous Louis ces *nombreuses* merveilles!

Si Boileau ne met pas, *comme un autre*, sous les yeux de Louis

Alexandre[1] et César[2]
Attachés à son char.

---

[1] C'est sans doute l'Épître dédicatoire de la tragédie d'*Alexandre*, par Racine, qui a donné, mais d'une manière convenable encore, le premier exemple de ces parallèles entre Louis et le héros macédonien (1665). Plus tard, dans une épître dédicatoire aussi, pour son élève le duc du Maine, madame de Maintenon allait naturellement beaucoup plus loin. « Comment pourroit-il (le duc), être frappé des victoires des Grecs et des Romains, etc., etc.? Je vois qu'il se croit de bonne maison; et avec quelques éloges qu'on lui parle d'Alexandre et de César, je ne sais s'il voudroit faire quelque comparaison avec les enfants de ces grands hommes. » Ce qui n'eût pas été surprenant de la part du petit duc, « ce jeune Olympien. » (La Fontaine).

[2] Voiture au duc d'Enghien.....
« La France que vous venez de mettre à couvert de tous les orages

(Cet autre, c'est Corneille, qui s'accuse de *ramper* partout ailleurs que dans le genre dramatique, et qui rampe, en effet, de plus d'une manière, dans maint hommage au roi,

Grand roi, du roi des rois la plus parfaite image.)

Si des traits piquants, d'ailleurs plus ou moins convenables, relèvent chez lui la langueur des remercîments; s'il offre à Louis quelques sages avis, dans cet éloge de la paix, où la sortie contre les conquérants manque peut-être de mesure; s'il loue enfin quelquefois dignement, avec finesse et délicatesse, il n'en a pas moins méconnu le genre de l'épître, en la faisant panégyrique, et surtout, en la jetant, à la façon de Corneille et de Régnier, sur les traces louangeuses des Simonide et des Pindare, dont s'est écarté, même dans ses odes, Horace leur émule.

Je ne conteste pas la sincérité de Boileau. Il partageait le culte [1] général qu'inspirait alors la royauté, représentée par un roi dans tout l'éclat de la jeunesse et des succès.

Louis fut encensé jusqu'à l'idolâtrie. (Voltaire.)

---

qu'elle craignoit, s'étonne qu'à l'entrée de votre vie vous ayez fait une action dont César eût voulu couronner toutes les siennes.... Vous vérifiez bien, monseigneur, ce qui a été dit autrefois, que la vertu vient aux Césars devant le temps; car vous qui êtes un vray Cesar en esprit et en science, César en diligence, en vigilance, en courage, César, et *per omnes casus Cæsar*, vous avez trompé le jugement et passé l'espérance des hommes.... etc., etc. »

Si Voiture, à part la première phrase, n'abuse pas du nom de César, il en use du moins un peu trop.

[1] « .... Ses sujets lui ont presque dressé des autels.... » (Massillon, *Oraisons funèbres.*)

Si l'opéra le divinisait, la chaire elle-même en faisait plus qu'un homme. Les quarante de l'Académie [1] française semblaient comme un chœur assemblé pour entonner ses louanges. L'Académie des Inscriptions [2] n'en imaginait qu'à sa gloire. Dans les hommages qui le célébraient à l'envi, les armes ne le cédaient point à la toge. C'était pour les muses un Apollon, c'était le soleil! Un rayon de sa faveur exaltait jusqu'au délire. Loin de lui, tristesse et langueur! Et même, après que la fortune eut commencé de l'abandonner, que le prestige avait faibli, son inimitié, frappant Racine au cœur, hâtait la mort du trop sensible poëte. Félicitons La Fontaine d'une constante disgrâce qui le préserva de certains excès de flatterie, où le bonhomme aurait donné comme les autres, avec un naturel toutefois, une grâce ingénieuse [3] que les autres n'avaient pas. Applaudissons à la première cause qui le rendit antipathique à Louis, son dévouement pour Fouquet, cette élégie si noblement suppliante, proposant au monarque, qui se croyait le roi modèle et par excellence, l'exemple du *magnanime* Henri, sur qui les autres muses gardaient un silence prudent.

Voltaire, bien avant la publication de la Hen-

---

[1] .... Et, l'encens à la main, la docte Académie,
L'endormit cinquante ans par sa monotonie. (Voltaire.)

[2] « .... Nommée d'abord *la petite Académie*.... etc., etc. Elle ne fut composée dans son origine que d'un très-petit nombre de personnes qu'on choisit pour exécuter le projet d'une histoire en médailles des principaux événements du règne de Louis XIV.... » (Racine fils.)

[3] Voir, entre autres, la fable sur le duc du Maine (XI, XXI). Quelle délicatesse!

riade, fut des premiers qui remirent à sa place Henri IV, sacrifié sous le règne de son petit-fils. Jeune encore, il en présentait l'éloge au régent, et protestait contre les flatteries idolâtres prodiguées à Louis XIV, auquel il devait élever plus tard un monument si convenable, qui est comme le Panthéon historique de son règne. En même temps, dans cette épître au duc d'Orléans, deux ans après dans celle au prince de Conti (1718),

Qui sait être à la fois et prince et citoyen,

le poëte tenait un simple et digne langage, non moins honorable pour lui que pour ceux à qui il l'adressait.

Ces deux écrivains, Horace et Voltaire[1], on les pourrait proposer pour modèles des gens de lettres en rapport avec les grands, hormis toutefois, quant au dernier, — mais plus en prose qu'en vers, dans ses lettres que dans ses épîtres, — trop de flatteries câlines, de protestations peu sincères d'attachement, espèce d'eau bénite de cour qu'il donnait ou rendait volontiers. Quel poëte fut plus courtisé, plus adulé, même par des altesses et par des majestés, qui s'honoraient d'être en correspondance avec lui? De ces hommages la plupart étaient vrais; quelques-uns, vaines formules de politesse; d'autres, exagérés par des motifs plus ou moins intéressés. Voltaire répondait en consé-

[1] Ils avaient, Horace surtout, la dignité de l'homme de lettres, mais non pas cet orgueil ambitieux de nos lettrés, à qui l'on pourrait appliquer, modifiées, les paroles d'Horace et de Boileau sur les riches.

reur, elles le forcent à les justifier. Ils suivent, au surplus, dans son apothéose, et l'enthousiasme contemporain qui l'avait décernée, et la tradition locale qui plaçait au ciel Romulus malgré ses crimes. Auguste devient le second père de Rome, comme un Jupiter terrestre, divinité présente et tutélaire, obligé par sa déification même de protéger Rome et d'assurer sa prospérité[1].

Voltaire, qui blâme Horace, n'a-t-il pas, sans avoir eu des motifs aussi plausibles, été lui-même trop loin dans ses flatteries, par exemple, à l'égard de Frédéric?

> Mon Frédéric du moins, né roi très-légitime,
> Ne doit point ses grandeurs aux bassesses du crime.

D'accord. Mais fut-il également irréprochable dans l'agrandissement de son royaume? *Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie.* Eh bien! de cette prise, si généralement réprouvée, Voltaire fait bon marché. Lisez : le passage est curieux. « Je vous avouerai,... grand roi, avec ma franchise impertinente (quelle hardiesse!) que je trouve que vous vous sacrifiez un peu trop (*vous êtes trop bon roi!*) dans cette belle préface de vos Mémoires. *Pardon*[2], ou *plutôt point de pardon;* vous laissez trop entrevoir que vous avez négligé l'esprit de la morale pour l'esprit de conquête. Qu'avez-vous donc à

---

[1] Voir les *Annal.* de Tac., liv. I, 1, 2, 9, 10, etc.

Se rappeler, dans les articles si connus de M. Patin, je ne dirai pas un plaidoyer en faveur d'Horace, mais un jugement des mieux motivés, rendu par ce critique non moins délicat appréciateur du poëte que peintre exact de l'homme.

[2] Un Mathan ne parlerait guère autrement.

vous reprocher? (*Vos scrupules font voir trop de délicatesse.*) N'aviez-vous pas des droits très-réels sur la Silésie, du moins (consciencieuse restriction!) sur la plus grande partie; et le déni de justice ne vous autorisait-il pas assez? Je n'en dirai pas davantage (ce serait faire injure à la raison du monarque); mais sur tous les articles je trouve Votre Majesté trop bonne.... »

Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant beaucoup d'honneur.

J'omets d'autres flatteries plus coupables qui trahissent la France à la gloire du roi prussien.

Quant à Catherine, le sang et les débauches dont elle était souillée ne l'ont pas empêché d'en faire son héroïne, et de s'en déclarer, comme il dit, le *Catherinien*.

Quoi qu'on doive penser de telles aberrations, ce que nous voulons surtout remarquer chez ces deux poëtes, Horace et Voltaire, c'est dans leur commerce avec les princes et les grands, cette aisance aimable et badine, cette liberté de ton, noblement familière[1], parfois affectueuse, qui, sans manquer

[1] Entre autres épîtres à Frédéric, je rappellerai celle du 20 avril 1741, une des plus charmantes. Cet éloge, en un style vif, rapide, familier, cavalier même, devait plaire autrement que *jeune et vaillant héros*, etc., au jeune roi dont il saluait l'avénement.

.... Lui qui dans un repas, sans soins et sans affaire,
Passait les ignorants dans l'art heureux de plaire;
Qui sait tout, qui fait tout, qui s'élance à grands pas
Du Parnasse à l'Olympe, et des jeux aux combats....
.... Il parle, agit, combat, écrit, règne en grand homme. ..
.... Vivez, prince, et passez dans la paix, dans la guerre.
Surtout dans les plaisirs, tous les ic de la terre....
.. Songez bien qu'en dépit de la grandeur suprême,

aux convenances, rapproche les distances sociales. Hors de la solennité, pour ainsi dire, officielle de certaines odes, le poëte latin, dans son *sermone pedestri*, marche de pair avec les premiers de l'État, comme un de leurs compagnons, de leurs amis; mais un compagnon sûr du plaisir qu'il fait, un ami qui sait à quel prix, même à quel honneur on met son amitié. Tel aussi nous paraît Voltaire. Il se montre, dans ses épîtres et dans ses lettres, ce qu'il était à la table de Frédéric ou de Richelieu, prodiguant, sans étiquette et sans gêne, les vives saillies, les malices, les grâces de son esprit, toutes les lumières du bon sens et de la raison. Boileau, malheureusement, ne soupait pas avec Louis XIV, dont la table[1] ressemblait si peu, d'ailleurs, à celle de Frédéric, d'Auguste et de Mécène. On dirait même qu'avec les gens de cour il ne faisait que des repas d'apparat, auxquels ils voulaient bien l'admettre. Ses épîtres ne paraissent pas comme la reprise d'une causerie libre, enjouée, piquante; d'un entretien familièrement sérieux sur un sujet moral ou littéraire. La plupart si louangeuses, on les prendrait pour la continuation d'hommages adressés en face à la personne. La muse chez lui se fait trop humblement respectueuse, et ne se rappelle point assez en parlant soit à Louis, soit aux grands,

---

Votre main mille fois m'écrivait : *je vous aime*.
Adieu, grand politique et rapide vainqueur !
Trente États subjugués ne valent point un cœur.

[1] « .... La vie la plus privée ne le vit jamais un moment oublier la gravité et les bienséances de la dignité royale. Jamais roi ne sut mieux soutenir que lui le caractère majestueux de la souveraineté. »

(Massillon, *Or. fun.*)

qu'elle aussi, comme un roi le déclarait en vers, elle porte la couronne. Il joint d'ailleurs à cet oubli un manque de tact où ne tombèrent jamais Horace ni Voltaire : il s'occupe trop de lui, comme versificateur, et, pour répéter le mot qu'il emploie souvent, comme rimeur. Ainsi, abaissement d'une part, de l'autre, pédanterie. Si quelqu'un, sous Louis XIV, devait aborder, autrement que l'encensoir à la main, cette majesté si fière, c'était des poëtes tels que Boileau et Corneille. Ils contribuèrent, par leurs flots d'encens, à l'exalter. Plusieurs de leurs poésies en sont demeurées tout affadies. Mieux eût valu, sans négliger les rois, ni leur refuser les justes hommages de reconnaissance et d'admiration qu'ils méritaient, songer un peu plus à sa majesté la Postérité, cette exigeante maîtresse, à qui surtout il importe de plaire. Le maître passe, elle reste, immortelle! On ne peut s'empêcher de plaindre les deux poëtes, mais plus encore Boileau, du prestige qu'exerçait alors la royauté de Louis XIV, puisque celle de leur muse y a perdu. Boileau se serait plus rapproché d'Horace, si Louis, par le faste et par l'orgueil, s'était moins éloigné d'Auguste.

Cette charmante liberté, qu'avait aussi Voltaire, cette aisance horacienne, il la devait à plusieurs causes. La première, c'était la tournure particulière de son esprit. Il l'avait puisée aussi dans l'étroite familiarité qu'il eut dès sa jeunesse avec quelques grands seigneurs; plus tard, dans les hommages qu'il recevait des plus hauts rangs, même des trônes; enfin dans les mœurs contempo-

raines, sous la régence qui détendit si fort l'étiquette du règne précédent, puis sous Louis XV, où la littérature acquit une influence souveraine. Il la tenait, en outre, des exemples d'un poëte qu'il prit d'abord pour modèle, Chaulieu, l'hôte favori du Temple, où il le connut. Le Temple était l'opposé du pompeux ou rigide Versailles. Là se réfugiaient *les ris et les jeux*, le plus souvent bannis de la cour, ou n'y paraissant guère qu'au théâtre; ils régnaient là sans contrôle et *sans mesure*[1]. Là, de grands personnages, les Vendôme, etc., comme certains héros de la tragédie antique, *Regali conspectus in auro nuper et ostro*, prenaient le *débraillé*, le sans-gêne de la satire qui lui succédait. Ces mêmes Vendôme consacraient également aux plaisirs, mais, suivant La Fontaine, à des plaisirs plus délicats, le château d'Anet, qui pouvait encore invoquer pour patronne son ancienne divinité, Diane de Poitiers. Quelques autres résidences princières, etc., dédommageaient la noblesse de la contrainte et du décorum qu'imposait Louis autour de lui. Même à Chantilly, le grand Condé faisait encore autre chose que s'entretenir gravement avec Bossuet, que disserter doctement avec les beaux esprits, etc. Ne demandait-il pas un jour à Chaulieu des *vers licencieux* pour l'épithalame de son neveu le prince de Conti? Et l'abbé de le servir en conséquence. Les lettres de Mme de Sévigné, les Mémoires de l'époque prouvent que cette apparence digne et pompeuse des mœurs officielles recélait une liberté toute fran-

[1] Ci-dessus, p. 126.

çaise, un vrai libertinage d'esprit et de conduite. Obligé de se cacher, le *malin* n'y perdait rien. Il inspirait La Fontaine, Chaulieu, etc., tandis que Boileau, prenant au sérieux cette dignité factice et de commande qui frappait d'abord les yeux, y contribuait lui-même par la bonne tenue de sa muse, par une allure souvent compassée dans ses rapports avec la grandeur. Versailles accueillait les poëtes, mais à titre de courtisans plus louangeurs ou plus amusants que les autres, comme une décoration nécessaire du trône : le Temple, comme des amis plus enjoués, de joyeux commensaux, *sodales*, dont les propos et les chants[1] redoublaient l'ivresse des festins. Non-seulement les Vendôme, mais les Bouillon, les Conti chérissaient, fêtaient, pensionnaient, traitaient, en un mot, comme des leurs, La Fontaine, Chaulieu, La Fare, etc. Ils demandaient à leur muse épicurienne l'art de multiplier et d'assaisonner leurs jouissances. Chaulieu pouvait appeler le chevalier de Bouillon son élève. Nous avons cité, d'une de ses épîtres à ce dernier, un trait de mauvais goût. Mais, à part ce trait et quelques négligences accoutumées, quelle grâce, quel enjouement, quelle aisance voltairienne dans cette causerie avec un prince ! Il devient par le ton son égal, comme il est pour l'esprit son supérieur. Voltaire ne fera guère mieux dans un genre qu'il a poussé si loin. Et dans ses lettres aux grandes dames,

[1] .... Tels La Fare et Chaulieu, ces convives divins,
Exhalaient en bons mots la vapeur des bons vins, etc., etc., etc.
(Le Brun, *Sur la bonne et la mauvaise plaisanterie.*)

Mots quelquefois bien crus, bien cyniques.

aux favorites, aux reines, aux impératrices, est-il plus familièrement enjoué, plus spirituel que Chaulieu dans ses lettres à la duchesse de Bouillon? Tout *oseur* qu'il était, il a moins osé que l'abbé, parce qu'il ne connaissait pas autant ses correspondantes. Elles n'avaient pas d'ailleurs l'imagination piquante et libertine de cette nièce de Mazarin, qui inspirait à La Fontaine ses plus jolis contes et presque des déclarations, quand il devait avoir passé le temps d'aimer.

Peut-on s'ennuyer en des lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
D'une aimable et vive princesse,
A pied blanc et mignon, à brune et longue tresse,
Nez troussé....?
S'il arrive que mon cœur
Retourne à l'avenir dans sa première erreur,
Nez aquilins et longs n'en seront pas la cause.

La dame au nez troussé riait du bonhomme, infidèle un moment à ses Jeannetons, comme elle riait des priapées du goutteux abbé dans les lettres qu'elle en recevait. Plus naturellement négligées que des épîtres, ces lettres badines, galantes, libres, et, malgré tout, respectueuses, sont tout à fait dignes de leur adresse. Pour en donner une idée, je n'en citerai qu'un passage des moins risqués, lequel servira de pendant et de contraste au Rhin mythologique de Boileau. « Elle (*la Seine*) me dit seulement que, pour elle, elle ne vous avait vue qu'à la chasse; mais avec plus de grâces et d'appas que n'en avait jamais eus Diane, et que bienheureux eût été l'Actéon qui vous aurait vue; mais, foi de bonne rivière, elle m'assura qu'elle

avait demandé de vos nouvelles à son compère le Tibre, et que le bonhomme avait répondu en deux mots, fort échauffé dans ses roseaux, que, depuis le temps heureux que la charmante Julie avait étalé sur ses bords les appas qui apprirent à Ovide l'art qu'il a laissé aux autres, il n'avait rien vu de si beau[1] ni de si charmant que vous.... Assurément, en l'humeur où vous mettiez tous les soirs ce vieillard-là, s'il avait trouvé quelque naïade, Dieu y aurait été offensé.... »

C'est moins le genre Voltaire que le genre La Fontaine, ou plutôt le genre Voiture perfectionné. Cet écrivain, d'abord vanté par Boileau, Chaulieu le prisait fort; mais il maniait mieux que lui ce *rien précieux*, qui manquait à Boileau,

> Ce rien brillant que vint jadis Mercure,
> Entre deux vins, dépêché par les dieux,
> Comme la pomme, apporter à Voiture,
> Dont hérita son ami Sarrazin....

Si Voiture ne se déclare pas amoureux d'une grande dame, il ne craint pas de rappeler tendrement à « haute et puissante princesse, » — comme disait Bossuet, — à la reine Anne,

> Couronnée
> De gloire, d'éclat et d'honneur,

un temps de sa vie auquel d'autres muses n'auraient osé faire l'ombre d'une allusion.

> Mais que vous étiez plus heureuse
> Lorsque vous étiez autrefois
> Je ne veux pas dire amoureuse,
> La rime le veut toutefois.

---

[1] Le vers de Boileau : *Jamais rien de si beau*, etc.

Ce n'est pas à Boileau que la rime, toute *quinteuse* qu'elle était pour lui, aurait joué des tours si galants. Eût-il adressé des vers à la princesse (une épître dédicatoire pour le moins, de simples stances n'étaient pas assez respectueuses), il l'aurait assimilée, pour la taille et le visage, à quelque déesse, — agrandissant, plutôt que d'y porter la moindre atteinte irrévérente, la majesté de l'auguste reine. Mais Voiture :

> .... L'éclat sans égal
> Dans lequel maintenant vous êtes!
> J'entends celui de la beauté;
> Car après je n'estime guère,
> Cela soit dit sans vous déplaire,
> Tout l'éclat de la majesté.

Encore un exemple de l'art avec lequel la poésie peut s'élever, reine elle-même, au niveau des reines véritables. Voltaire, moins oseur, disions-nous, que Chaulieu, devait aller une fois plus loin que lui, que Voiture, que La Fontaine et tous les poëtes qui se permettaient le plus. C'est dans le madrigal à la princesse Ulrique. Mais quel artifice exquis, quel charme irrésistible pour adoucir la hardiesse de la déclaration, pour lui concilier au moins un bienveillant sourire! Toutes les anthologies n'offrent en ce genre rien d'aussi parfait. Si la jeunesse et les grâces de l'homme eussent accompagné cette voix de sirène, il semble que la jeune princesse, si délicatement provoquée, aurait fait du songe une vérité. Horace, amoureux dans la famille d'Auguste, n'eût pas envoyé, comme messagère de sa tendresse, une petite ode, au langage plus discrète-

ment hardi, plus séduisant. Mais amoureux ! Il veillait trop sur lui pour le devenir en certains lieux[1]. *Intra venerandi limen amici.* Mieux avisé qu'Ovide, il possédait un art d'aimer à sa portée, art facile, heureux, exempt de périls, faute duquel l'étourdi poëte, obligé de lamenter les *Tristes*, après avoir chanté les *Amours*, alla se consumer et périr dans les glaces du Pont-Euxin. Un autre poëte, qui porta plus haut, mais avec plus de succès, ses galanteries familières, ses amoureux hommages, c'est Marot. Plusieurs de ses élégies ou de ses madrigaux, à l'adresse de grandes dames, respirent aussi la plus vive tendresse, sans user des précautions de Voltaire. Venu de bonne heure en une cour brillante et galante, plus simple, moins apprêtée que celle de Louis le Grand, il apprit ou perfectionna bien vite le *doux parler*, le *doux écrire* qui pouvaient plaire. Voyez déjà l'une de ses premières pièces, écrite à Marguerite, dans le goût (qu'il devait plus tard répudier) des allégories et des poésies de l'époque : œuvre d'un bel esprit, mais adroit, gentil, flatteur, insinuant, qui demande la bienvenue de manière à s'ouvrir non pas seulement la cour, mais le cœur de la princesse, bel esprit elle-même et poëte. Tel qu'un beau page favori, toujours certain d'agréer, il pratique à son aise avec les puissances une familiarité badine, gracieuse, ingénue, quelquefois habilement calculée : ses privautés mêmes, on les accueille, parce

[1] .... Semper ut te digna sequare, et ultra
Quam licet, sperare nefas putando,
Disparem vites. (*Od.*, IV, II.)

qu'elles sont attrayantes. J'aurais pu, lui aussi, l'offrir comme modèle du langage à tenir aux grands, n'était l'objet de la plupart de ses épîtres. Il s'agit le plus fréquemment de solliciter grâces ou faveurs, soit pour lui, soit pour les autres. On n'aime pas à voir, quelque esprit, quelque artifice qu'elle y mette, l'épître devenir trop souvent pétition. La poésie y perd toujours de sa dignité. Cette réserve faite, applaudissons à la manière dont Marot sait demander, autant pour les autres que pour lui. Quelle gentille vivacité ! quelle grâce fine ou naïve ! quel enjouement ! un enjouement parfois mêlé de tristesse, *qui, en pleurant, tâche à vous faire rire.* Vous êtes saisi par une image touchante, presque enfantine.

.... L'estat est faict, les personnes rengées,
Le parc est cloz, et les brebis logées
Toutes, fors moy, le moindre du troupeau,
Qui n'a toyson, ne laine sur la peau.
(*Au Roy, pour succéder en l'estat de son père,* 1529.)

D'autres fois c'est une argumentation plaisante et familière qui provoque le sourire, et vous désarme.

....Je vous en croy, si je vous ay mesfait,
Encor posé le cas que l'eusse faict,
Au pis aller ne cherroit qu'une amende.
Prenez le cas que je vous la demande,
Je prends le cas que vous me la donnez....
(*Au Roy, pour le deslivrer de prison,* 1527.)

Dans son exil, il prie le dauphin de lui faire obtenir un sauf-conduit.

.... Royale géniture,
Ce que je quiers n'est rien qu'une escripture

Que chascun jour on baille aux ennemys,
On le peult bien octroyer aux amys....
.... Non pour aller visiter mes chasteaux,
Mais bien pour veoir mes petits Marotteaux....

Un sauf-conduit! Si pourtant le roi voulait aller jusqu'à la grâce entière, il *la prendrait en gré*, mais ce ne serait pas sans retour de sa part :

J'ay entreprins, pour faire récompense,
Un œuvre exquis, si ma Muse s'enflamme,
Qui, maulgré temps, maulgré feu, maulgré flamme,
Et maulgré mort, fera vivre sans fin
Le roy François et son noble Dauphin. (1536.)

Tout ici n'est pas gasconnade. Il remplit au moins en partie sa promesse (qu'il renouvelle encore) dans un chant de reconnaissance et d'allégresse (*Ergo alacris...*). *Le dieu Gard à la cour.* 1537.

.... Vienne la mort quand bon luy semblera....
.... C'est luy, c'est luy, France, royne sacrée,
C'est luy qui veult que mon œil se récrée
Comme souloit, en vostre doulx regard....
Or sus avant, mon cuœur et vous mes yeulx,
Tout d'un accord dressez-vous vers les cieulx,
Pour gloire rendre au pasteur débonnaire
D'avoir tenu en son parc ordinaire
Ceste brebis esloingnée en souffrance....

Vient plus bas un parallèle flatteur pour François Ier, entre le sort d'Ovide et celui de Marot.

Le trait auquel on applaudit le plus, dans cette heureuse pièce, c'est le dernier, jaillissant du cœur.

Je dy Dieu gard à tous mes ennemys,
D'aussy bon cœur qu'à mes plus chers amys.

Cette vive sensibilité, nous la retrouverons ailleurs, plus marquée encore, avec toutes les grâces de l'esprit, dans l'épître au roi, en faveur de Pavillon malade. Le poëte aurait-il mieux imploré pour lui-même? Il a même fait les choses mieux que pour lui dans cette autre épître, d'une allure et d'une harmonie si cavalières, qui demande un cheval pour Pierre Vuyart; épître supérieure à celle où,

N'ayant cheval, ne mule, ne jument,

il le *faisait savoir* à M. de La Rocque, *pour en avoir*.

Mais ce n'est plus d'une monture, c'est d'argent qu'il a besoin. Vite alors un récit des plus ingénieux, plaisant et piquant, avec une légère teinte de mélancolie qui l'embellit, un récit tel que le roi le moins lettré, le moins libéral se fût empressé par ses largesses de réparer une infortune si joliment contée. L'auteur *ce neantmoins* n'en demande pas. Non : rien qu'un prêt tout simplement.

Je ne dy pas, si voulez rien prester,
Que ne le prenne. Il n'est point de presteur
(S'il veut prester) qui ne fasse un debteur....

Ce prêt il l'acquittera, dit-il au roi,

Quand vostre loz et renom cessera.

D'autres ont signalé la tournure délicate, la soudaineté, etc., de cette louange; remarquons-en de plus la vérité.

Heureuses les muses qui n'en sont pas réduites à demander! au-devant desquelles accourent d'eux-

mêmes les bienfaits; celle d'Horace, par exemple, qui, bientôt, satisfaite du nécessaire, finit par repousser les faveurs les plus enviées. La spirituelle gentillesse de Marot nous dérobe en partie le vilain côté de ses requêtes. Il n'en est pas de même pour Corneille. Souffre-t-on à le voir, ce grand peintre de héros, héros lui-même, tendre humblement la main, au bas d'une épître au roi (*le placet à la main, demandant son salaire*)!

Cependant, s'il est vrai que mon service plaise,
Sire, un bon mot, de grâce, au père de La Chaise[1].

« Si Corneille vivait, je le ferais prince, » disait Napoléon, qui s'était fait empereur. Sans aller aussi loin, un roi de naissance ne devait-il pas du moins prévenir un pareil abaissement, lequel, après tout, ne l'agrandissait pas lui-même? Plus juste appréciateur du génie, plus habile aussi, l'empereur Auguste, dans cette lettre qui ne l'honore pas moins qu'Horace : «Crains-tu que la postérité ne te reproche d'avoir eu des relations familières avec moi! »

La Fontaine n'usait pas avec ses bienfaiteurs, les Vendôme, etc. (voir l'épître au duc), des détours ingénieux de Marot. C'étaient de moins hauts personnages dont il réveillait ou stimulait sans fa-

---

[1] Qui avait la feuille des bénéfices.

« Ma fierté naturelle est assez satisfaite de quelques *non* bien fermes que j'ai prononcés dans ma vie, » écrivait un poëte tragique, Ducis, qui, « à force d'aimer les deux Corneille, se croyait un peu de leur famille. »

« Il avait refusé tous les bienfaits de Napoléon, quoique offerts avec une délicatesse ingénieuse, et sa pauvreté allait jusqu'à la gêne. » (M. Saint-Marc Girardin.)

çon la générosité. D'ailleurs, et bien qu'il n'eût pas les mêmes motifs honorables que Corneille pour demander, on n'est pas choqué de ces demandes presque directes, habitué qu'on est à regarder le bonhomme comme un enfant qui, hors de la poésie, ne savait pas trop ce qu'il faisait.

Tout demandeur qu'était Marot, il n'appuyait pas ses placets de flatteries outrées pour en assurer le succès. Discret et délicat, parfois exquis dans ses éloges, presque toujours vrai, rangeons-le parmi ceux qui ont le mieux su louer, c'est-à-dire le plus dignement exprimer les choses dignes de louanges.

Je lui reprocherai seulement, comme un écart de sa manière habituelle, la période quelque peu cicéronienne aussi qui termine son chef-d'œuvre.

> O Roy, amoureux des neuf Muses,
> Roy en qui sont leurs sciences infuses,
> Roy plus que Mars d'honneur environné,
> Roy le plus roy qui fut onoq couronné, etc.

Bien que cela n'ait pas l'emphase de Régnier et de Corneille, cela dépare une si jolie composition. L'heureux naturel du poëte se sera fourvoyé ce jour-là en voulant mal à propos faire *le Cicéron quant à l'art d'éloquence*. Ou plutôt, il aura cru devoir consulter le protocole de *l'homme de cour*, pour clore respectueusement son épître, alanguie par cette péroraison postiche. Elle devait s'arrêter à *quand votre loi*, etc., — encadrée, pour ainsi dire, entre cette vive louange, ressortant ainsi davantage, et cette autre du début :

> On dit bien vray, la mauvaise fortune

Ne vient jamais, qu'elle n'en apporte une,
Ou deux, ou trois avecques elle. Sire,
Vostre cueur noble en sçauroit bien que dire.

Louange non moins soudaine, non moins imprévue, aussi concise et peut-être plus pénétrante. C'était rappeler avec admiration l'héroïque vaillance qui aurait dû prévenir de tels malheurs, le noble courage qui les avait supportés ; en un mot, le *Tout est perdu, fors l'honneur*. On ne pouvait pas avec plus d'art, ou, je le crois, plus naturellement se concilier tout d'abord la bienveillance du lecteur.

Le poëte fait ailleurs une allusion directe et des mieux placées à cette parole si chevaleresque. C'est dans l'épître présentée à la reine Éléonore quand elle vint épouser François Ier. Un louangeur pouvait alors se donner carrière : notons encore ici la discrétion de Marot. Dans cette pièce de circonstance, destinée à souhaiter la bienvenue, louanges méritées, offertes par le cœur, sans nulle emphase : salutation de gratitude et d'allégresse que le zèle seul inspire, en dehors de cet enthousiasme factice usité pour recevoir les princes.

Quel trait charmant !

Brief, s'on pouvoit faire Champs-Élysées,
On les feroit pour mieux te recevoir.

Dans une autre épître au roi, des plus longues (au moins deux cents vers), des mieux composées, nulle flatterie. A peine un court éloge, indirect, sur la protection qu'il accorde aux beaux-arts. Le malheur donne au poëte un sérieux, une dignité noble qu'il a rarement ; toujours, du reste, son adresse

ordinaire. La première se montre, autant que l'autre se cache habilement, dans un passage remarquable :

De luthériste ils m'ont donné le nom, etc. (34 vers.)

Voici qui devait plus flatter le roi que des louanges explicites : cette appréhension détournant Marot de la cour :

Car tu pourrois avoir mauvais visaige
De ton seigneur....
.... L'euil obscur de son prince
Est bien la chose, en la terre habitable,
La plus à craindre et la moins souhaitable.

Il devait être touché de cette *correction* non moins naïvement attendrissante que plaisante. Le poëte vient de dire qu'il abandonne sans regret l'ingrate France :

Tu ments, Marot, grand regret tu sentys,
Quand tu pensas à tes enfants petits.

Les petits Marotteaux de l'épître au dauphin, cette épître enjouée qui succède à l'autre, comme à quelque journée voilée un jour, « *che dal sol s'allegra.* »

Je cite à dessein cette vive expression de Dante afin de dire en passant que je trouve à Marot, pour la simplicité, pour la grâce, parfois aussi pour l'énergie, quelque chose de dantesque. Écrites dans cet italien-là, plusieurs de ses poésies en seraient, je crois, plus appréciées, notamment cette épître au roi du *temps de son exil.*

Au temps *du dict* exil, il adresse à Rénée, duchesse de Ferrare, une salutation gracieuse, pour

lui demander indirectement la bienvenue. Le *gentil saluеur!* dirons-nous d'après lui. Comme il motive naturellement et gracieusement cet hommage de sa muse !

.... Mais quel besoing est-il de m'excuser?
Les oysellets des champs en leurs langaiges
Vont saluant les buyssons et boscaiges
Par où ilz vont....

Salut à toy doncques très-humblement,
Humble salut, par ton humble Clément,
Par ton Marot le poëte gallicque,
Qui s'en vient veoir le pays italicque
Pour quelque temps....

Dans cette princesse, vertueuse et aimée, que vante le plus l'*humble Clément?* l'*humilité*, qui rehausse tant de mérite. On admire dans Racine

Aux pieds de l'Éternel je viens m'humilier.

Marot l'avait devancé dans cet éloge expressif d'une modestie encore plus méritoire. Il a reçu, dit-il, sa plume de l'Éternel, entre autres choses,

Pour exalter les princesses d'honneur
Qui au plus hault de fortune et bon heur
S'humilyer de cueur sont coustumières,
Auquel beau rang tu *marches* des premières.

Derniers vers de l'épître.

Arrêtons-nous et, revenant à Horace, exprimons, à propos de ces épîtres adressées par nos poëtes à des princesses, aux grandes dames, etc., un regret qui le concerne : c'est que les bienséances romaines aient interdit toute lettre, en prose ou en vers, *epistolam*, à d'autres femmes que la sienne. Nous ne

parlons pas des affranchies, de ces belles et voluptueuses courtisanes auxquelles Horace écrivit de si jolies odes dont quelques-unes sont de vraies épîtres, Phyllis, Tyndaris, etc. Nous voudrions, dans les épîtres proprement dites, en rencontrer une ou deux à des princesses de la famille d'Auguste, à Julie, par exemple, lorsque, jeune encore, elle préludait par une amabilité spirituelle et galante à ses prochaines amours, ou que ses amours n'avaient pas encore eu d'éclat scandaleux. Serions-nous charmés aussi d'une instruction gracieuse et délicate faite au point de vue des Romains et surtout du poëte, sur..... l'*Éducation des filles* (*Virginibus canto*), qui servirait de pendant aux épîtres à Lollius!... *Candida Lollia*, etc. Écrire à des princesses! bonne fortune qu'Horace aurait avidement saisie, que négligea Boileau[1]! Il en eut pourtant une belle occasion le jour où, dans la chapelle de Versailles, l'appela cette poétique[2] Henriette pour lui murmurer à l'oreille,

Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort.

---

[1] Et sans parler des princesses, on regrette de ne jamais voir s'adresser qu'à des hommes un poëte épistolaire, contemporain des Sévigné, des La Fayette, des Maintenon, etc., avec lesquelles il était quelquefois en rapport.

[2] Voir l'épître dédicatoire d'*Andromaque* à cette princesse.

V.

ÉPITRE VII. A MÉCÈNE.

Passons maintenant aux relations d'Horace avec Mécène. Elles furent, à peu de chose près, celles d'un égal avec son égal. Ne cherchons pas dans les odes et dans les satires les témoignages si connus de l'étroite amitié qui les unissait. Les épîtres seules en offriraient une preuve suffisante, principalement la septième, bien qu'elle nous montre un léger nuage survenu dans cette amitié, comme il s'en élève parfois entre les amis les plus dévoués. La cause même, qui l'avait suscité, ne laisse pas de prouver encore l'attachement de Mécène. Horace, parti seulement pour quelques jours, avait-il dit, prolongeait son absence, au grand déplaisir de Mécène, qui ne se pouvait passer de lui. Dans un moment d'humeur, accru sans doute par un redoublement de sa maladie, et par les malveillantes insinuations de ses parasites jaloux d'Horace, il avait, pour hâter son retour, usé d'instances exigeantes, qui sentaient plus le maître que l'ami. Peut-être lui était-il échappé des plaintes un peu trop vives, lesquelles ne manquèrent pas, comme toujours, de parvenir, avec des additions aggravantes, aux oreilles du poëte. Ces reproches, répandus dans le public, donnaient cours à des commentaires peu

charitables. Les uns criaient à l'ingratitude; d'autres se faisaient un malin plaisir d'observer qu'Horace était moins, après tout, l'ami de Mécène, qu'un *homme de compagnie*, pour ainsi dire, chargé de l'amuser, etc. De là cette épître VII, moins justificative que légèrement agressive, où le poëte, prenant le beau rôle, même sans trop de ménagements, fait quelque honte à son ami, redevenu grand seigneur à son égard, et lui ôte pour jamais la fantaisie de recommencer, c'est-à-dire de faire autre chose avec lui que l'ami.

Si nous avions des mémoires secrets de l'époque, ils nous apprendraient que Mécène répara publiquement ses torts en galant homme, en ami. Peut-être même eurent-ils pour effet, sans qu'il osât en exprimer que des plaintes tout amicales, de multiplier et de prolonger les séjours d'Horace à la campagne.

Quoi qu'il en soit, cette épître honore le poëte. On aime à voir la liberté familière et railleuse de son langage, et comme il sait allier une reconnaissance affectueuse avec le sentiment de l'indépendance et de la dignité personnelle.

Voltaire se trouva un jour, relativement à Richelieu, dans une situation analogue. Tout flatteur et caressant qu'il était avec les grands seigneurs, particulièrement avec Richelieu « son héros, » comme il l'appelait souvent, sa liberté naturelle, pour peu qu'il fût offensé, montrait aussitôt la griffe, et, plus ou moins, vous égratignait. Il écrit à Thiriot :

« Je suis fort étonné de la colère de M. de Richelieu. Je l'estime trop pour croire qu'il puisse vous

avoir parlé avec un air de mécontement, comme si j'avais manqué à ce que je lui dois. Je ne lui dois que de l'amitié et non pas de l'asservissement; et, s'il en exigeait, je ne lui devrais plus rien. Je viens de lui écrire (cette lettre, malheureusement, ne se trouve pas dans la correspondance), je ne vous conseille pas de le revoir, si vous vous attendez à recevoir de lui, en mon nom, des reproches qui auraient l'air d'une réprimande qu'il lui siérait très-mal de faire et à moi de souffrir. »

Dans l'épître d'Horace, l'ironie, le persiflage même, percent dès les premiers vers : *Veniam... si concedes.* Il met en avant sa santé[1] (comme fit Voltaire dans mainte circonstance) pour rester à la campagne,

Quand la chaleur brûlante
Voit le prévôt funèbre aux panaches altiers
Lugubrement suivi de ses noirs estafiers.

---

[1] Il aime d'ailleurs à s'en plaindre, ainsi que Balzac, autre célibataire : ce dernier plus souvent, parce qu'il souffrait davantage ou qu'il avait moins de distractions. Elle lui servait aussi de prétexte.

Voici de lui, à ce sujet, trois courts passages qui ne me paraissent pas indignes d'être rapprochés d'Horace :

« J'ay veu des feuilles et des fleurs; j'ay veu des papillons et des hyrondelles qui nous annoncent le retour de la belle saison, et je m'en réjouis, mon cher monsieur, autant pour vous que pour moy. Nos lettres en seront moins plaintives et moins teintes de cette humeur noire qui accompagne le mal, et ceux qui ne le souffrent pas pour l'amour de Dieu.... » (Commencement d'une lettre à Conrart. III, VI.)

« .... J'ay attrapé le soleil d'avril qui me donne de la force à mesure qu'il en prend.... »

« .... Il me semble que je me renouvelle à la seule odeur des violettes.... »

Mais le bel esprit reparaît vite.

« .... Je les attends, ajoute-t-il, pour m'en servir à plus d'un usage et pour en faire des bouillons aussi bien que des bouquets.... » (VI, XLII.)

Voir aussi la suite de la première citation, et *passim*. Lettre à Mme Desloges (VI, XIX, etc., etc., etc.).

ce *candidi*, c'est la strophe suivante[1] (ode à Aug., IV, 5) :

> Lucem redde tuæ, dux bone, patriæ :
> Instar veris enim, vultus ubi tuus
> Adfulsit populo, gratior it dies,
> Et soles melius nitent.

Image contraire dans l'ode à Pyrrha, I, 5 : Aspera *nigris* æquora ventis.

Virgile a dit :

> Vere *rubenti*
> *Candida* venit avis.

Rubenti, pour la couleur rougeâtre des bourgeons et de certaines feuilles naissantes[2]; *candida*, — l'éclatante blancheur du soleil et de l'air, personnifiée, en quelque sorte, ou symbolisée dans l'oiseau messager du printemps. On connaît, de Mme de Sévigné (9 oct. 1676) : « Ces beaux jours de cristal de l'automne, qui ne sont plus chauds, qui ne sont pas froids... » Il me semble à moi (observation faite un 29 mars, par un soleil *luisant, clair et beau*) que jours de *cristal* conviendrait mieux au printemps, jours d'*or* ou d'*ambre*, à l'automne,

> Alors que le safran, la dernière des fleurs,
> Dore le scorpion de ses belles couleurs; (Regnier)

que « les feuilles, au lieu d'être vertes, sont aurore, et de tant de sortes d'aurore, que cela compose un brocart d'or riche et magnifique[3]. » (Livry, 3 nov.),

---

[1] Bien que déjà citée, nous ne craignons pas de la rapporter encore une fois.

[2] Voir Bernardin de Saint-Pierre et M. Villemain.

[3] On peut, à propos de ces répétitions de la consonnance *or*, *aur*, etc.,

et que tout cet or semble, par un reflet suave, jaunir doucement toute la nature.

Mais revenons à notre épître (Horace nous pardonnerait cette digression qui ne nous a point écarté de lui). Dialogue plaisant et fort épigrammatique dans la petite scène qui suit : *Non quo more*, etc. Les présents qu'Horace tenait de l'opulent Mécène, un moins digne que lui, *porcus*, un parasite, aurait-il pu, sur son refus, les obtenir? Des présents ainsi faits ne mériteraient pas alors une grande reconnaissance. Mais non. Mécène connaît à la fois le prix de ses bienfaits et la valeur des hommes auxquels il les accorde. Tu m'en as jugé digne, dit Horace. Tu ne t'es point trompé. Je les mérite et les mériterai toujours, de telle sorte qu'ils honorent à la fois le bienfaiteur et l'obligé (« *Ita ut... in dato beneficio sit laus.* » *Pro Marcello*, III). Il va sans dire, Horace ne le dit pas non plus, que, outre sa reconnaissance, une des premières choses par lesquelles il s'en rendra *digne*, sera de conserver sa *dignité*, bien compromise du moment qu'il ne serait pas libre de quitter Mécène.

A quoi bon d'ailleurs cette exigence? Il n'est plus le joyeux *compagnon* d'autrefois. Avec sa chevelure noire, dont l'a dépouillé le temps, cet insigne lar-

---

rapporter les deux vers d'André Chénier, sur un insecte enfermé dans l'ambre.

Dans cet or diaphane il est lui-même encor,
On dirait qu'il respire et va prendre l'essor.

(Ainsi la pensée du poëte lui-même dans sa diction limpide et transparente). Ici, très-probablement, intention de pittoresque comme chez madame de Sévigné. Dans Virgile aussi, peut-être,

Discolor unde auri per ramos aura refulsit.

ron, il a perdu aussi ce que La Fontaine appelle « le doux entretien » (fab. XII, I), ce rire[1] qui lui seyait si bien (*lusisti satis*), comme il a perdu sa maîtresse, cette pétulante Cynara, qui ne se gênait pas, elle non plus, pour lui fausser compagnie, malgré ses pleurs.

Un des jolis vers du poëte

Inter vina fugam Cynaræ mœrere protervæ!

Doux temps, ceux où l'on déplore à table, verre en main, les caprices ou l'infidélité d'une maîtresse. Béranger, lui, ne prend même pas la peine de s'affliger. Il pardonne à sa Lisette infidèle, pourvu qu'elle lui donne à boire d'autant. Horace dit *mœrere*. Mais ce chagrin, si vite noyé dans le Massique oublieux, ces larmes d'amour, peut-être ne les regrettait-il pas moins que le rire, dans certains moments, lorsqu'il soupirait, comme Voltaire, de ne pouvoir plus suivre que l'amitié. Bienheureuses larmes, en effet, c'est-à-dire bienheureux âge[2]!

Mais quoi! s'il avait passé l'âge des amours, gardons-nous de croire qu'il avait passé le temps d'aimer. Il aimait encore, il aima toujours; non plus de ces jeunes beautés qu'il fallait poursuivre, *Pholoe fugax*, une Éarine[3], *juvenum publica cura*;

[1] *Ridere decorum*. Signification très-étendue : « Les ris et les jeux » de La Fontaine; les joyeux badinages, l'enjouement gracieux de la jeunesse, etc., etc., par opposition au sourire édenté et ridé d'un autre âge, etc., etc.

[2] O le bon temps! j'étais bien malheureuse!

Exclamation de Sophie Arnould dans une épigramme de Le Brun.

[3] C'est-à-dire la *printanière*. On en a fait Barine, ainsi que *Bandusia*

non plus des beautés couronnées de roses et de lis, mais d'ache et de lierre, une Phyllis, attirée à ce doux appel, *jam meorum finis amorum*, et partageant avec Mécène ce cœur si tendre et si poétique.

Il conserva toujours le doux parler, toujours cet enjouement spirituel, délicat et badin, cette fleur et ces grâces d'esprit qui charmaeint les belles, Auguste, Mécène, etc. Ses dernières odes, ses dernières épîtres étincellent de jeunesse : seulement il chérissait, il recherchait plus souvent qu'autrefois la solitude, le silence rêveur des campagnes, sa liberté, qui ne se trouvait pas toujours à l'aise dans ces palais, où l'amitié seule paraissait l'inviter.

Mais pour s'affranchir ainsi de certains devoirs, ne faudrait-il pas se dégager de toute obligation ?

> Dans certain vase à blé, par une étroite fente,
> Un renardeau se glisse, et, l'âme triomphante,
> Mange comme à la noce : ensuite, le corps plein,
> Il tâche à repasser par le trou, mais en vain[1].
> Une belette alors lui dit d'une voix aigre :
> « Vous êtes maigre entré, mon cher, ressortez maigre. »

La belette, c'était les parasites de Mécène, Mécène lui-même, s'il est possible, en un moment d'humeur. J'ai peine à le croire. Une remarque pourtant. Ce n'est pas cette fois seulement qu'Horace fait sonner aux oreilles du ministre son dés-

---

de Blandusie. — *Clarens?* dans la *Nouvelle Héloïse*. Non pas, lisez *Charens* ou *Karens*. — Et quand cela serait, que la géographie voudrait *Bandusia*, le poëte n'a-t-il pas le droit de faire un léger changement dans un nom propre pour le rendre expressif, pittoresque, harmonieux, etc. ?

[1] Heureux équivalent de ce *frustra* si bien placé, dans la fable VI, 10.

> Mais les élans qu'il fit
> Furent vains....

intéressement, son indépendance absolue de la fortune.

.... Laudo manentem : si celeres quatit
Pennas, resigno quæ dedit.... (*Od.*, III, XXIX.)

Nil cupientium
Nudus castra peto, et transfuga, divitum
Partes linquere gestio....
Puræ rivus aquæ, silvaque jugerum
Paucorum, etc.... (III, XVI.)

Est-ce qu'en ces passages, et dans quelques autres analogues ne résonnerait point, pour ainsi dire, un souvenir d'indiscrètes paroles qui auraient froissé le poëte? Ne serait-ce point une protestation, mais indirecte, à rapprocher de celles de l'épître qui sont plus explicites, et légèrement hostiles, parce que l'offense avait été plus grave? — *Cuncta resigno.* Loin de lui toute ressemblance avec ces gens qui,

L'estomac tout farci d'un excellent pâté,
S'érigent en prêcheurs de la frugalité[1].

(*Satur altilium.*) — Il n'échangerait pas contre toutes les richesses de l'Arabie son repos et sa liberté, sa liberté qu'il veut complète, *liberrima :* il rapporterait avec joie des faveurs qui prétendraient la gêner. Contre les parasites de Mécène, il invoque en témoignage Mécène lui-même : *Sæpe verecundum laudâsti.*

Il exprime par une touchante dénomination

[1] D'autres, au contraire,

Vantent d'un gosier sec
Le vin mousseux, le Frontignan, le Grec,
Buvant de l'eau dans un vieux pot à bière. (*Le Pauvre Diable.*)

rexque, paterque, d'un côté la richesse, la générosité de Mécène et sa bonté ; de l'autre, sa reconnaissance, à lui, respectueuse et filiale. Mais si le *rex*, au lieu de *père*, comme il s'est toujours montré, devenait quelque peu *tyrannus*, Horace, sujet volontaire, ferait bien vite usage de sa liberté qu'il n'a point aliénée.

A ceux qui ne verraient dans le poëte qu'un flatteur, un courtisan de Mécène, on peut opposer cette épître. Il l'aime sans doute avec dévouement, ainsi que le prouvent les odes et les satires,

> Mais c'est un dévouement qui n'est point esclavage,

(asservissement, dit plus haut Voltaire). Aussi, tout ce qu'il a reçu s'empresserait-il de le rendre, si Mécène entendait faire de sa présence une obligation. Il lui faut si peu, d'ailleurs, à lui chétif, simple et modeste, qui préfère au séjour dispendieux de Rome, Tibur ou Tarente, ces villes désertes, où l'on vit pour rien. *Telemachus proles patientis Ulyssei. Patiens!* Ainsi lui-même est-il. Nouvel avis au lecteur. Nous avons déjà vu, nous verrons encore cet Ulysse, un des modèles proposés par Horace, *exemplar patientiæ, virtutis*, etc. ; comme un héros philosophe, sur les traces duquel il marche lui-même. — *Parvum parva decent.* Une de ces maximes concises et lumineuses, qui valent tout un livre, et comme on en trouve tant chez Horace, qu'on pourrait appeler au point de vue moral et littéraire le poëte des convenances ! Elle est complétée par cet autre précepte de l'ode II, XVI, *Vivitur parvo bene*, si applicable aux petits !

Ces deux passages me remettent en mémoire les humbles pénates dont parle Juvénal,

> Petits, demandant peu, recevant moins encore.
>
> O mes chers petits dieux, mes lares protecteurs,
> Que charme un grain d'encens, du bled ou quelques fleurs!

Adieu, Rome, dirait-il volontiers, à peu près comme dans l'ode rappelée ci-dessus : *Omitte mirari beatæ fumum et opes strepitumque Romæ,* la ville capitale et souveraine, la ville du luxe et du fracas. Comme ce bruit de *regia Roma* s'amortit et s'efface dans *vacuum Tibur!* — *Regia* ne signifie-t-il pas aussi, par insinuation, cette ville où l'on est *sub rege, sub regibus,* où l'on pourrait bien n'avoir pas toute la liberté désirable? etc.

Telle est la première moitié de l'épître : c'est ainsi que par son esprit, par sa grâce enjouée et satirique, où néanmoins perce encore l'amitié, Horace semble vouloir irriter les regrets de l'ami sur son absence, en même temps qu'il se venge, avec une malice triomphante, si le mot n'est pas trop fort, de la blessure qu'il a reçue du grand seigneur.

Eh bien! tous ces petits récits de la première moitié ne sont en quelque sorte que des escarmouches, comparés à la narration qui remplit la dernière moitié tout entière : narration piquante[1], propre à divertir Mécène, même à ses dépens. Oui,

---

[1] Balzac, qui parle quelquefois de la *narrative*. « Votre incomparable Narrative, » dit-il un jour, n'a pas dans sa volumineuse correspondance une seule narration.

le conteur met de son côté les rieurs, à commencer par celui dont il rit.

Le principal héros de l'historiette n'est rien moins qu'un grand de Rome, le beau-père de l'empereur. Et l'on peut dire que l'auteur ne le ménage guère, pour blesser d'autant Mécène, qui s'était maladroitement avisé de vouloir faire le Philippe avec Horace.

Voyons de près ce chef-d'œuvre, et tout d'abord, comment il caractérise Philippe et met en scène les deux personnages, et pour ainsi dire, les deux premiers rôles du drame.

Strenuus et fortis, etc. Un certain vague, malignement calculé, dans l'expression, laquelle se peut prendre en bonne ou mauvaise part. — Qui a fortement le cœur au métier. — Non moins infatigable pour plaider que Dandin pour juger.

Tous les jours le premier aux plaids et le dernier.

Contraste remarquable entre ce vieil avocat si riche, s'en revenant du barreau, dans le fort de la chaleur, accablé sous le poids du soleil et de l'âge; fatigué de ses plaidoiries déclamatoires, fatigué de la route — et ce pauvre diable de crieur public qui, tranquillement assis à l'ombre, sous l'auvent d'un barbier, se fait les ongles[1]. — On vient

[1] Contraste analogue dans les vers qui suivent :

Sous les rapides traits de la chaleur brûlante,
Un voyageur *suait, soufflait, était rendu.*
A l'écart un berger mollement étendu
Sur le gazon d'un bois, au bord d'une eau courante,
Soutenant de la main sa tête nonchalante,
Le regardait passer....

de le raser (car lui-même n'en prend pas la peine) : opération rafraîchissante par cette chaleur. — Maintenant, disions-nous, il se nettoie les ongles, chose amusante pour un flâneur qui s'en occupe nonchalamment, *leniter*. A peine Philippe l'a-t-il aperçu dans cette oisive application : « Démétrius!.... etc. » C'est un riche qui parle. On le reconnaît tout de suite à cet appel soudain, à ces ordres multipliés, au ton bref, impératif, dont il les énonce. (*Unde domo, quis. — Imperium fer*, ép. v.) L'esclave, aussitôt parti, revient aussitôt, *it, redit et narrat*. Ce rapide hémistiche confirme la parenthèse, *non læve jussa Philippi accipiebat*[1]. Digne valet d'un tel maître. Il ne s'entend pas moins à l'obéissance que l'autre au commandement. Démétrius, en quelques minutes, a su toute la vie de Ména; en quelques secondes l'a racontée. Quelle vie philosophique, heureuse, il mène cet affranchi, crieur public et vendeur de vieille ferraille! Le père d'Horace n'avait-il pas été lui-même affranchi, crieur public aux enchères! N'avait-il pas, en grande partie, vécu comme son confrère Ména? Telle était, sous plus d'un rapport aussi, l'existence d'Horace. Voyez sat. I, VI, etc., le charmant détail qu'il en fait :

Hæc est,

dit-il en finissant,

> Vita solutorum misera ambitione, gravique :
> His me consolor victurum suavius, ac si
> Quæstor avus, pater atque meus, patruusque fuisset.

---

[1] Dans l'Énéide, I, *jussa capessere*, dit Éole à Junon, sa reine.

De son humble père qu'il a plus d'une fois célébré avec une pieuse reconnaissance, il ne paraît pas moins fier que vous pouvez l'être de vos aïeux,

Mæcenas, atavis edite regibus.

Il n'est pas moins jaloux de sa liberté, lui fils ou petit-fils d'affranchi, que pouvait l'être de la sienne un orgueilleux patricien dont les ancêtres *magnis legionibus imperitârant.*

Voici le portrait de Ména :

(Il va, revient, lui dit :) C'est Ména qu'il se nomme :
Il est crieur public; peu de bien, mais brave homme;
Travaillant tour à tour et prenant du repos;
Amassant, jouissant, faisant tout à propos;
Ayant maison à lui, petite, mais commode;
De joyeux compagnons qui vivent à sa mode,
Et ne manquent jamais, dès qu'il est de loisir,
D'aller au Champ-de-Mars se donner du plaisir[1].

Comme dans Horace le style est coupé ! C'est bien

---

[1] J'avais d'abord ainsi traduit :

.... Qu'il est crieur public, n'a que très-peu de bien :
Que personne d'ailleurs ne lui reproche rien;
Qu'il travaille à propos, à propos se délasse;
Qu'il use volontiers du profit qu'il amasse;
Qu'il possède à lui propre un petit logement;
Que d'amis ses égaux il fait son agrément;
Et que, tout au plaisir, quand il n'a rien à faire,
Il court alors au Champ jouer et se distraire.

J'aime ce

.... Post decisa negotia, *Campo.*

Plus bas, 65, *mercenaria vincla.*

Une fois délivré de la chaîne ordinaire....
Une fois libre enfin du collier des affaires....

(*Le collier de misère,* dit l'Académie.)
Ainsi le cheval, *tandem liber equus....!*
Nous disons familièrement se donner *campos.*

pendant que vous avez affaire, en l'assurant qu'il veut faire la *siesta.* » (Gaspard de Vintimille, évêque de Carpentras. *Mme de Sév. à sa fille.*)

Ména prend goût à la bonne chère, aux bons vins du patron. *Mane cliens.* Il dédaigne son ancienne profession, néglige ses amis, accepte des invitations pour la campagne, où il se rend, *Impositus mannis.* Autre tableau, flamand aussi :

On le pose à cheval sur un petit bidet.

Arvum cœlumque sabinum Non cessat laudare. En fait de campagne, notre citadin n'avait peut-être jamais vu que le *Campus.* Donc, tout l'émerveille; il se récrie sur tout. De son naïf enthousiasme rit le vieil avocat, autant que le financier rit de la naïveté du savetier. Mon brave homme est, relativement à la campagne, comme un amant, sous le charme d'une première entrevue; plus tard, comme un époux dans la lune de miel. Une campagne sabine, pourtant, c'est-à-dire assez ingrate! On le décide bien vite à s'y fixer. *Mercatur agellum.* — C'était précisément un *sabinum* qu'Horace tenait de Mécène. — Le patron de rire ! Un riche égoïste, qui n'a pour but que de se distraire et s'amuser, lorsqu'il fait à Ména du bien. Quel bien ! Plutôt du mal. Ainsi le financier donne au savetier cent écus, afin de lui ôter sa gaieté, ses chansons, et de se procurer à lui le dormir, fût-ce aux dépens de celui du pauvre homme. Il me paraît toutefois moins égoïste que Philippe. Car enfin, cette joie chantante et bruyante de Grégoire l'éveillait. Mais en quoi Ména gênait-il l'avocat? Pourquoi l'enlever, ce pauvre diable, à la condition

qui le rendait heureux? Pourquoi? *Dum requiem, dum risus undique quærit.* Et Mécène, aurait-il, par hasard, voulu faire de même à l'égard d'Horace? Ne l'aurait-il attiré que pour avoir toujours auprès de lui quelqu'un qui l'amusât? *homuncionem lepidissimum.* Le poëte, ainsi que nous le verrons mainte fois, sait dire à chacun son fait, ouvertement ou par insinuation, avec une malice plus ou moins tempérée, avec un agrément qui dissipe ou prévient toute mauvaise humeur.

Voilà Ména tout à fait paysan. *Quantum mutatus!* Lui, si bien peigné, si bien rasé naguère, propret et coquet citadin, s'est-il rouillé! *Scabrum intonsumque.* Il a l'air, pour la tête et la figure, d'un sol en friche. — *Immoritur.*

Il se meurt à la peine et vieillit d'avarice.

(La Fontaine a donné de ce vers expressif une monnaie charmante : *Le sommeil quitta son logis*, etc.) *Bos est enectus.* Il fait de ses animaux ce qu'il fait de lui : il les tue de travail.

Et le pauvre animal si chargé qu'il succombe.

Tout conspire avec lui-même contre lui, vol, épizootie, grêle ou stérilité. Que de pertes! Une fois le malheur entré quelque part, disent nos paysans, ça ne finit plus. Heureuses pertes ici, puisqu'elles ramèneront notre homme à son ancienne condition. Voyez : *Media de nocte....* Une nuit qu'il était rongé d'une insomnie plus soucieuse qu'à l'ordinaire (la nuit d'ailleurs porte conseil), et de peur que le jour

ne vienne à changer ses bonnes dispositions, vite, vite, il saute du lit précipitamment, monte à cheval et court à Rome, comme s'en courut Grégoire, son moderne confrère. — *Durus, ait, Vultei, nimis,* lui dit Philippe, qui, dans ce petit drame, garde jusqu'au bout son caractère. Froide raillerie, pitié nulle. Mais ce pauvre Ména, comme il prie, supplie, conjure, pour que ce riche égoïste le rende à sa première existence![1] A-t-il peur de ne pas réussir! C'est qu'il s'agit pour lui de la vie. Ména était essentiellement citadin : il avait pu, dans les premiers temps, se plaire à la campagne; mais alors même que les choses eussent un peu moins mal tourné, je crois qu'il aurait fini par la quitter, semblable à ces petits marchands parisiens qui, retirés des affaires dans quelque village de la banlieue, ne tardent pas à ressentir un tel mal de leur grande ville, qu'ils y retournent mourir[2].

L'affabulation, la moralité, c'est qu'Horace, au besoin, rendra ses dons à Mécène, et conservera sa liberté. Il sait, dit-il, se mesurer à sa taille, c'est-à-dire se contenter de peu, comme Ména dans ses meilleurs jours : *parvum parva decent;* autrement, mais dans un sens plus étendu, d'une façon plus proverbiale, plus marquée,

---

[1] *Vitæ me redde priori.* Avait-il donc besoin pour cela de s'adresser à Philippe? sans doute. Il fallait que le patron l'indemnisât de ses pertes, lui remboursât ce qu'avait coûté le petit fonds de terre, etc., pour qu'il se rachetât un petit Lare, à Rome, un petit fonds de commerce : en un mot, qu'on lui fournît les moyens d'habiter la ville.

[2] Voir une piquante nouvelle de M. Léon Golzan, *le Balai d'Or.* (*Revue de Paris.*)

Metiri se quemque suo modulo ac pede, verum est[1].

Ce vers, le dernier vers, ce mot *verum*, le dernier mot, et, en quelque sorte, le cachet de l'épître.

Avant de passer aux relations d'Horace avec d'autres grands, arrêtons-nous pour revenir encore sur cette épître, uniquement sous le rapport littéraire, pour en rapprocher deux fables de notre La Fontaine. A cette admirable narration de Philippe et de Ména, si complaisamment développée par Horace, opposons, comme supérieur, l'apologue du savetier.

Un savetier chantait....

Débit vif et soudain, qui jette *in medias res*. Ne semble-t-il pas qu'une toile s'est levée, et que voilà, devant nos yeux, un savetier qui travaille et qui chante? ou, pour mieux dire, c'est la chose même réalisée, que nous voyons, que nous entendons.

Vers tout chantant, ce premier vers! Cet autre aussi : *Le savetier alors*, etc.

Plus content qu'aucun des sept sages.

Courte observation d'une grande vérité, bien conforme à l'esprit de la philosophie d'Horace.

Autre tableau : Le financier chez lui. Un de ces contrastes à la Molière, — ces deux existences

---

[1] *Modulo.* Il s'appelle ailleurs [*homo*] *totus moduli bipedalis.* Sat. II, 3, 309 (*homuncio.*)

Verum, rectum, æquum, decorum, etc. ; tous mots synonymes dans Horace qui les emploie si fréquemment. — Sa livrée, pourrait-on dire.

voisines, qui se touchent, et qui diffèrent tant : — l'une si laborieuse et si gaillarde dans la pauvreté ; l'autre soucieuse, inquiète, malheureuse même au sein de l'opulence, *qui vend ce qu'on croit qu'elle donne.*

Quelle naïveté, parfaitement contrastée aussi, dans les deux personnages ! Le financier se plaignant de ne pouvoir pas acheter au marché le dormir, et cela, par la faute de la Providence ! Cette comique doléance, elle est tellement dans la nature, que s'il voyait rire de sa naïveté comme il rit lui-même de la naïveté du savetier, il pourrait bien se récrier avec non moins de vérité qu'Alceste :

> Par la sambleu ! messieurs, je ne croyais pas être
> Si plaisant que je suis.

Autant de vérité, mais moins de comique, dans l'exclamation de Philippe (*Neget ille mihi !*), laquelle manifeste bien la naïveté de l'orgueil aristocratique, regardant comme invraisemblable ce refus d'un affranchi.

Dans cette admirable scène, encore à la Molière, entre le financier et le savetier, rien de plus naïf que les réponses de celui-ci.

Remarquer d'abord la question du premier, brusquement adressée avec le ton d'un supérieur :

> Or çà, sire Grégoire,
> Que gagnez-vous par an?

Il n'en revient pas, sire Grégoire. *Par an ! Je n'entasse guère....* comme le financier, par exemple. Épigramme d'autant plus piquante qu'elle est in-

volontaire. Le meilleur trait, c'est monsieur le curé ruinant ses paroissiens avec chaque nouveau saint qu'il imagine dans chaque prône. Des saints, à ne plus finir, qui deviennent à charge au pauvre monde, parce qu'ils mettent dans l'obligation de les chômer ! Car telle est l'opinion du petit peuple. Le moyen de ne pas boire, un jour de fête, surtout quand on s'appelle Grégoire ! — Pas autant qu'il voudrait, par malheur, les fêtes étant trop multipliées. Nul autre mal que celui-là pour lui, la difficulté de les célébrer aussi bien qu'il devrait. Boire, un pareil jour ! mais c'est comme un des commandements de l'Église, ou, tout au moins, de Dieu !

Tous les dimanches tu boiras,
Et les fêtes pareillement.

Que dire de l'étonnement du savetier à l'aspect des cent écus, de son ébahissement ? Moins intéressante pour nous la surprise de Ména. *Non sane credere.... Non cessat laudare.*

Le savetier crut voir....

Nous sourions, mais avec attendrissement ; et le financier, que nous étions d'abord tentés de plaindre, nous devient odieux. Nous pénétrons le calcul de son égoïsme. Il devine, assurément, tout le mal que fera au pauvre homme la possession des cent écus.

Les effets, pour ainsi dire, empoisonneurs de l'argent, ont-ils jamais été peints avec une vérité plus saisissante ! — Les misères champêtres de Ména touchent moins. — Malgré le plaisant de l'expression, si vraie d'ailleurs, *le chat prenait l'argent*,

nous ne sourions pas, répéterai-je encore, ou nous réprimons le sourire, comme inhumain; nous plaignons de tout notre cœur ce bon savetier, si changé (*hei mihi qualis erat!*); nous avons hâte de le voir courir redemander sa santé, sa gaieté,

Mes chansons et mon somme,

cette inépuisable richesse de sa pauvreté : hémistiche beaucoup plus précis et plus expressif que le dernier du récit d'Horace, *vitæ me redde priori.*

Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme.

Naïveté jusqu'au bout. *Rendez-moi,* comme si l'autre les lui avait traîtreusement dérobées, ces chansons et le reste, au moyen d'un maléfice, à savoir les cent écus, qu'il lui rejette, *suspecta dona*, avec une sorte d'horreur si comique :

Et reprenez vos cent écus.

La fable, ou plutôt l'histoire, ne finit pas moins bien qu'elle a commencé.

Le récit français et le récit latin, deux chefs-d'œuvre de versification, avec cette différence que dans La Fontaine, malgré toutes les hardiesses du style, paraît moins, on pourrait dire ne paraît pas le versificateur. Les deux personnages se montrent, parlent, agissent là, devant nos yeux, comme s'ils n'étaient point vus, et sans qu'un tiers s'interpose entre eux et nous. *Facundia præsens.* Telle est l'habituelle illusion que produit le fabuliste.

Quel langage vrai! tout figuré pourtant, mais de ces figures qui sont, en quelque sorte, des termes

propres dans la bouche d'un homme du peuple de bonne souche, et que Malherbe allait recueillir, place Maubert, en plein marché. L'esprit naturel du savetier ne nous intéresse pas moins à lui que son bonheur et sa gaieté. Excellent type populaire, qui ne devait pas être rare, non plus que celui du financier, au temps de La Fontaine. J'ai vu, moi (s'il est bien convenable que je me cite), j'ai vu, dans mon enfance, un brave chanteur de cette façon-là, le père Bourotte, savetier comme Grégoire. En faisait-il aussi, tout le long du jour, des passages ! Mais surtout, quand le soleil de l'après-midi venait égayer son petit atelier, au premier étage, sur une cour, quel redoublement d'allégresse et de fredons ! Comme toutes les cours et toutes les chambres du voisinage en étaient réjouies ! Je ne sais pas si Grégoire chantait si fort, mais je puis assurer que jamais écus n'arrêtèrent et n'auraient, je crois, arrêté les chansons du père Bourotte. La mort seule le pouvait. Encore ! il doit bien s'en donner là-haut !

Avant de prendre congé de Grégoire, ajoutons qu'il aurait diverti la bonne Laforêt de Molière.

Nous avons vu dans l'épître d'Horace un autre récit modèle, la petite fable du Renardeau. Quelle

---

[1] *Nota.* La même maison (*de Commercy*) avait pour propriétaire et pour hôte un autre original, philosophe, poëte, et coutelier de son métier, le père Simonot, qui figure dans l'histoire, en trois volumes grand in-octavo, de ladite ville, par M. Dumont, avocat. L'auteur me consacre, à moi, qui ne m'y attendais guère, deux lignes et demie qu'il aurait mieux fait de réserver pour mon gaillard voisin, Bourotte. De lui, pas un mot ! inconcevable oubli, dans un ouvrage pareil, en trois gros volumes, d'ailleurs intéressants !

élégante concision ! Même mérite dans la fable du Cheval et du Cerf, Ep. x. Cinq vers seulement ! *Quam multa, quam paucis!* comme dit Cicéron des lettres de Brutus. C'est le genre de Phèdre, ou, pour mieux dire, le genre que Phèdre a pris d'Horace. On trouve, en effet, de ce dernier dans le fabuliste, qui n'a pas du reste l'imagination, la verve, l'enjouement, l'allure vive et facile du poëte épistolaire et satirique. — (Voir pour la différence, outre cette anecdote si bien contée de Philippe et de Ména, l'apologue des Deux Rats[1], tant d'autres récits.) — Les compositions d'Horace, quelque travaillées qu'elles aient été, sentent bien moins le labeur que celles de Phèdre (*In tenui labor,* Ep. II). L'un, suivant l'expression des odes et de Perse, joue[2] avec son sujet; l'autre, semblable à l'arc dont il parle, ne se détend presque jamais. Il prend trop au sérieux la fable. C'est pour lui un enseignement précis, dont le sourire ou le badinage tempère rarement la gravité, l'élégance réservée. Elle rappelle la matrone, soigneusement attentive, même quand elle danse, à sa dignité (*matronalis gravitas,* Pl. j., v. 16). Horace, fidèle à son précepte, mêle toujours le plaisant à l'utile. Il est familier, souple, insinuant, malicieux, badin, sans jamais cesser

---

[1] Je n'en aime pas toutefois le début trop industrieusement arrangé : *Rusticus urbanum — murem mus — veterem vetus — hospes amicum.*

[2] Phèdre, dans le prologue un peu bien solennel d'une petite fable, *la Belette et les Rats,* dit aussi de lui, *ludimus.*

Sane *levi*
,... Calamo *ludimus.*
Sed diligenter intuere has nœnias;
Quantam sub illis utilitatem reperias !

d'être philosophique et moral, avec une vérité d'accent, avec un air attirant de bien-être, qui nous persuadent de lui ressembler, comme si nous étions nous-mêmes les amis qu'il prêche si bien, sans paraître jamais prêcher. Il porte, avec la même aisance et la même grâce, la toge romaine, le manteau grec, la tunique, tout enfin (*quidlibet indutus*). Phèdre, lui, ne quitte jamais la toge étroite et courte dans laquelle il se drape sévèrement : tout autre vêtement, à ce qu'il semble, l'embarrasserait. Ils sont tous les deux, l'ancien esclave et le fils de l'affranchi, enfants de la même Muse, la Muse latine, naturellement grave et sévère, lorsqu'elle n'est pas grossièrement plaisante (*vestigia ruris*); mais Horace est de plus, ainsi que Virgile, le nourrisson de la Muse grecque, cette muse exquise (*Camæna*), inspiratrice de tant d'heureux poëtes qu'il recommandait de lire jour et nuit, et dont l'étude adoucit et assouplit la poésie des Romains. Elle lui a donné, cette Muse, non pas, comme il dit, quelque peu, mais beaucoup de son esprit; il tient d'elle, lui aussi, le *molle atque facetum* qu'il vante dans son ami, « la mollesse et la grâce[1], » auxquelles il joint une précision toute romaine. Ces divins poëtes grecs, il avait appris à les mieux goûter encore sous leur ciel natal, le ciel de l'Attique, de l'Archipel, de l'Ionie. Déjà préparé, d'abord par une enfance poétique et merveilleuse (*fabulosa*, od. III, 4, 9), puis par une éducation littéraire, à demi grecque, il semble avoir recueilli plus tard sur les lieux mêmes, dans une atmosphère

[1] Voltaire, épître à Horace.

enchantée, les parfums et le miel de l'Hymette; cet atticisme, qui perfectionna chez lui l'urbanité romaine. Les jardins d'Académus semblaient avoir conservé pour Horace des émanations platoniques, dont ses propres ouvrages sont pénétrés (*redolent*). Phèdre, au contraire. Transporté jeune à Rome, devenu Romain[1], comme par une seconde nature, tel il demeura toujours. La Grèce n'a presque rien laissé chez lui de ce souffle suave qu'on respire dans Horace et dans Virgile, dans Catulle si fréquemment, dans Térence, parfois jusque dans Plaute. C'est un air pur et clair, mais froid; non pas grec, mais de la Thrace ou du voisinage.

Entre Phèdre et La Fontaine, différence encore plus marquée. Phèdre, si je puis user d'une similitude nouvelle, nous paraît un beau canal tout droit, avec deux belles rangées d'arbres, régulièrement alignés, au bord duquel on se promène volontiers : La Fontaine, une rivière[2] sinueuse, variée à l'infini d'aspects, de lumières, de senteurs, d'harmonies, le long de laquelle on erre délicieusement, *qu'on ne quitte qu'avec peine*, pour y revenir bientôt. D'autres fois,

A côté de Minerve on croirait voir Vénus,

lorsqu'on rapproche le fablier du fabuliste. Minerve, toujours belle, mais presque toujours la même, souriant à peine, dogmatique et compassée : Vénus, toujours nouvelle, la mère et comme la pre-

[1] C'est aussi l'histoire des Grecs doriens qui cultivèrent la po sie latine, Livius Andronicus, Ennius, Pacuvius, etc.

[2] *La Fontaine, une rivière !...* Jeu de mots involontaire pour lequel je demande grâce.

mière des Grâces, ses compagnes assidues, séduisant tous les cœurs et tous esprits, *nous retenant captifs;* cette Vénus, la divine Aphrodite d'Homère à qui rien ne manque,

Ni les lis, ni les roses,
Ni le mélange exquis des plus aimables choses,
Ni ce charme secret dont l'œil est enchanté,
Ni la grâce plus belle encor que la beauté. (*Adonis.*)

Ni surtout « le doux parler » irrésistible, et, pour citer sa langue natale, cet Ὀαριστεὺς πάρφασις ἥτ' ἔκλεψε νόον (*Il.*, XIV, 216).

Horace les possédait aussi, les doux enchantements de la ceinture de Vénus, et néanmoins il le cède encore[1] à La Fontaine, son émule, dans la fable du Renardeau. Cette petite fable latine, elle est parfaite dans son genre : on ne pouvait plus dire en moins de mots, ni d'une façon plus saillante. N'importe : l'avantage reste à l'imitateur pour le charme et la variété des détails. D'abord ce vers si pittoresque qui surpasse le *tenuis vulpecula,*

Damoiselle belette au corps long et fluet.

On le voit, ce corps, s'allonger et couler par l'étroite fente. Puis cette circonstance qui donne au récit tant de vraisemblance !

Elle sortait de maladie.

J'en crois le conteur; il l'a vue, et, tout ce qui la

[1] Comme — à ne considérer les deux poëtes que dans ces deux récits — Junon ne pouvait pas avoir, ce nous semble, toutes les grâces naturelles de Vénus, alors même qu'elle en portait la ceinture.

concerne, il le sait des premiers, parfaitement. Ensuite :

Mangea, rongea.

Cela ne met-il pas sous les yeux, et, pour ainsi dire, sous l'oreille[1] la voracité gloutonne d'une belette, après un long jeûne, d'autant qu'elle ne s'est peut-être jamais trouvée à pareille fête? Observation plaisante que celle-ci :

Dieu sait la vie!

Oui, mais pas mieux, assurément, que le bonhomme *La vie et le lard qui périt*, antithèse plaisante aussi. Notre belette ne maltraite pas moins ce lard, dont elle s'engraisse, que maître renard, la poulaille. Même carnage des deux parts. Plus loin :

La voilà, pour conclusion,
Grasse, maflue et rebondie.

Peinture achevée. Heureux pendant du premier vers avec lequel celui-ci contraste. On ne croirait jamais que ce fût la même personne. Résultat naturel du *mangea, rongea, Dieu sait la vie*. On songe au prélat du *Lutrin*,

Dont le corps, ramassé dans sa courte grosseur,
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

La Fontaine, en historien exact, n'oublie point ce qu'Horace n'avait pas besoin de dire, pourquoi da-

[1] Je lis dans Saint-Simon :
« J'examinais, moi, tous les personnages des yeux et des oreilles. »
Encore un narrateur, celui-là !

moiselle belette, qui se trouvait si bien dans le grenier, en veut sortir :

Au bout de la semaine, ayant dîné son soûl,
Elle entend quelque bruit.

C'est qu'il y avait péril en la demeure. Partout la vraisemblance, ou, disons mieux, le vrai, la chose même.

Enfin un trait comique, d'une excellente naïveté, qu'on remarquerait dans Molière :

Après avoir fait quelques tours,
C'est, dit-elle, l'endroit : me voilà bien surprise....

La Fontaine a complété par ce vers :

Vous aviez lors la panse un peu moins pleine,

l'effet de celui qu'il précède, ce *macra cavum*, si bien traduit,

Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir.

Il est juste d'observer que La Fontaine l'eût même emporté sur Horace, si ce dernier s'était plus étendu. Il ne l'a point fait parce qu'il n'avait pas en vue la même application et que son récit de la fin l'obligeait à resserrer celui-ci. La Fontaine avait toute liberté pour se donner carrière, écrivant une fable isolée, non point une épître. Il n'a pas si bien réussi dans la fable des *Deux Rats*, où, pour le fond et les détails, Horace le laisse de beaucoup derrière lui. Nous verrons ailleurs une autre imitation, allongée comme celle de *la Belette*, mais

bien moins heureuse. Ajoutons que notre fabuliste est parfaitement secondé par son rhythme, c'est-à-dire par l'emploi des vers libres qui convient mieux à la fable que l'hexamètre en lui donnant une allure plus vive et plus dégagée. On trouve, au surplus, cette même allure aisée dans les apologues où l'auteur n'emploie que des alexandrins à rimes plates, témoin surtout *le Meunier, son Fils et l'Ane* — un de ses chefs d'œuvre — lequel peut rivaliser, pour la souplesse du style, avec l'hexamètre d'Horace et l'iambe de Térence.

Boileau, pour faire comme Horace, raconte aussi sa fable dans une épître. Il n'a même composé l'épître qu'afin d'y recueillir cette fable, repoussée par ses amis de l'épître au roi (la 1re), comme y faisant disparate. (Horace, lui, se distingue toujours, à l'exemple de son compère le voisin Cervius, pour l'à-propos de ses récits — sans compter le reste). Dans cette fable malencontreuse, Boileau s'éloigne encore plus que Phèdre du bonhomme et de ce vieux Cervius qui contait si bien :

> Cervius hæc inter vicinus garrit aniles
> Ex re fabellas. (*Sat.*, II, VI, 77.)

Noter que Boileau n'avait pas les mêmes raisons qu'Horace pour abréger. Lui, qui pousse volontiers l'épître au delà de cent cinquante vers, pouvait allonger celle-ci qui n'en a que cinquante-deux, fable comprise, par une fable plus détaillée. Il est probable toutefois qu'elle n'en eût pas été meilleure, au contraire ! puisque, telle qu'elle est, dans sa précision sèche, elle se trouve avoir des lon-

gueurs, et, qui pis est, des lourdeurs[1]. *Tous deux avec dépens veulent gagner leur cause... Pesant ce droit*

---

[1] Je ne puis m'empêcher de mettre en parallèle, au moins ici, la fable de La Fontaine.

Voyez d'abord la surprise, l'inattendu de la rencontre, *une huître!*

Le lieu de la scène bien marqué dans le petit drame de La Fontaine. Boileau n'a fait qu'un récit.

La fraîcheur appétissante de l'huître (telle ils se la figurent), l'air salé de la mer irritaient l'appétit. Deux circonstances qui valent bien *à jeun!* si ce n'est mieux.

Et puis, non pas deux voyageurs, mais deux pèlerins, ce qui rend la contestation plus piquante.

Tous deux la contestaient.

Cela ressemble encore moins au débat, tel qu'il est dans La Fontaine, qu'un procès-verbal à quelque séance vive et dramatique dont il est un sec résumé.

On a dit tout ce qu'il fallait dire contre l'inconvenance de ce froid personnage allégorique *la Justice*, qui semble tomber des nues, ou d'un fronton Louis XIV, avec sa *balance à la main*. Que Perrin Dandin vous anime autrement la scène! C'est un vrai juge, celui-là, juge de l'ancien régime, comme La Fontaine en avait vu plus d'un. Sa présence donne une date à la fable.

Comment vous représentez-vous la justice *pesant ce droit litigieux?* Est-ce à l'aide de la balance?

Demande l'huître, etc.

Cet hémistiche et le vers entier soutiennent à peine la comparaison avec

Perrin, fort gravement,

bonne parodie des formes de la justice.

Ouvre l'huître, et la *gruge*,

bien meilleur et mieux placé qu'*avale*. A *leurs yeux* vaut-il

Nos deux messieurs le regardant.
Ce repas fait....

Ce repas! Cela dit suffisamment que l'huître était bonne.

Tenez, la cour vous *donne*.... sans *dépens*.

Est-elle donc généreuse sa justice! Ainsi le loup:

Mais n'est-ce pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou?

S'en aille. Style d'arrêt. Quelle différence avec *vivez!* Et puis, dans le vers précédent, *vivons*.

litigieux (plus haut, à la rime, *humeur litigieuse*), et ce trait déplacé, qui ne pouvait guère figurer que dans une affabulation, comme chez La Fontaine :

Des sottises d'autrui nous vivons au palais.

Phèdre non plus n'a pas toujours la main heureuse. Par exemple, dans cette fable, bonne d'ailleurs, *le Loup et le Chien*, que nous rappelle ce passage de l'épître à Mécène : *Nec otia divitiis Arabum liberrima muto,*

(Fruere quæ laudas, canis.
Regnare nolo, liber ut non sim mihi),

je trouve cette parole du chien,

Et quod *fastidit* quisque pulmentarium.

Force reliefs, dit bien mieux La Fontaine, *et de poulets, et de pigeons. Reliefs*, non pas *restes* dont le maître ne veut plus. Et quant aux os, ce n'est pas à dire qu'il les *dédaigne*. Mais ses dents ne lui permettent guère de les croquer, au moins tous. Pauvre vers, le premier! *Quam dulcis*, etc., espèce d'enseigne ou d'écriteau postiche, dans le genre de : *Je suis Oreste ou bien Agamemnon.*

Boileau n'offre pas, dans ses satires et dans ses épîtres, d'autre fable que celle-là. On en trouve dans Horace un assez grand nombre, soit qu'il les raconte lui-même, soit qu'il y fasse une allusion vive et courte. Sans parler ici de la satire, à l'épître familière convient parfaitement la fable ou l'apologue. Elle lui donne une physionomie piquante,

un air de bonhomie naïf ou malin, qui la relève : elle ajoute d'ailleurs aux préceptes personnels l'autorité de l'expérience générale, la sanction du temps. Ainsi fait le proverbe. Ainsi font à peu près l'exemple, l'anecdote, l'historiette, etc., toutes choses si fréquentes et si variées dans Horace, si rares dans Boileau, chez qui l'on ne rencontre pas non plus aussi souvent que chez le poëte latin, l'allusion littéraire, historique, mythologique, et la parodie sérieuse ou badine. Tout s'anime dans l'épître d'Horace, tout vit, rit, fleurit : succession rapide, imprévue, pittoresque, attachante d'objets divers : tour à tour un petit drame, une scène, un portrait, un groupe, un tableau des champs ou de la ville, une lointaine perspective, molle ou radieuse, un aperçu profond, un enseignement moral, bref et saisissant; toujours une délicieuse causerie, qui mêle à l'exquise et salutaire maturité du vieillard, les grâces vives du jeune homme, l'enjouement et l'imagination. Non pas que l'épître de Boileau ne soit point animée; mais c'est, en général, une animation moins naturelle et moins gracieuse, factice, quelquefois pédante, emphatique et scolastique, comme d'un argumentateur qui gesticule sur les bancs d'une école; elle a aussi des moments de langueur; enfin vous n'êtes pas saisi par elle et ravi, comme par celle d'Horace, duquel aussi La Fontaine aurait pu dire : *C'est proprement un charme.*

Une seule fable[1] dans les épîtres de Marot. Il

[1] On ne trouve guère non plus qu'une seule fable dans Régnier. Elle est bien contée, mais inférieure, malgré d'excellents traits, à celle de

l'adressa, étant prisonnier au Châtelet (1525), à son amy Lyon Jamet, pour l'engager à le secourir. Cette fable, un des chefs-d'œuvre de notre ancienne poésie, si bonne conteuse, si naïve et si piquante, dont La Fontaine a été le meilleur héritier, et qu'il a tant surpassée :

C'est assavoir du Lyon et du Rat.

Mais ici maître Clément vaut maître Jean. Une circonstance ajoute à l'intérêt de cet apologue : il s'applique, comme la plupart de ceux d'Horace, tant à l'auteur même qu'à ses amis. Marot se personnifie

---

La Fontaine sur le même sujet. Voici comment les deux auteurs entendent la vraisemblance.

Régnier : Le loup demande au mulet :

D'où es-tu ? qui es-tu? quelle est ta nourriture?
Ta race, ta maison, ton maître, ta nature?....
.... Compère, ce dit-il (le mulet), je n'ai point de mémoire,
Et comme sans esprit ma grand'mère me vit,
Sans m'en dire autre chose au pied me l'écrivit.

Me l'écrivit? C'est-à-dire de quoi satisfaire à toutes les questions du loup? Beaucoup plus qu'un extrait de naissance? Il faut que la lionne soit bien stupide pour croire cela.

La Fontaine :

Seigneur, dit le renard, vos humbles serviteurs
Apprendraient volontiers comment on vous appelle.

Désir et question, bien naturels. Et la réponse, comme elle est de nature à prévenir la défiance, pour peu que l'entendeur ne soit pas bien fin!

Lisez mon nom, vous le pouvez, messieurs,
Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle.

Il ne s'agit que d'un nom seul. Rien d'étonnant que le cheval, par une sorte de fierté, ne voulant point le décliner, notre loup, *franc novice*, s'approche pour le lire ce nom si vraisemblablement mis autour de la semelle. Le discours flatteur du renard n'était même pas nécessaire.

Ajoutons que le choix des animaux dans La Fontaine contribue à rendre toutes les circonstances plus vraisemblables.

dans *sire rat*, auquel il a donné sa gentillesse, son humeur spirituelle et badine. Rien de plus français, de meilleur enfant que ce *fils de souris*, qui parle volontiers, mais qui n'en agit pas moins avec succès : expert, aussi bien que son confrère de chez La Fontaine, à ronger les filets.

Mais il vous le rongea
Si bien, et tant, qu'à la parfin tout rompt,
Et le lyon de s'en aller fut prompt.

Remarquer que sa majesté lionne ne prend pas le temps de remercier son petit bienfaiteur, ainsi qu'il avait fait lui-même, délivré par elle. Sauver le roi lion ! grand honneur pour un rat !

Maistre rat eschappe vistement :
Puis met à terre un genouil gentement,
Et en ostant son bonnet de la teste,
A mercyé mille fois la grant beste.

Un excellent trait de naïveté, à rapprocher des meilleurs de La Fontaine, c'est la surprise, la pitié même de la grant' beste, en voyant la petite accourue pour travailler à sa délivrance.

Lors le lyon ses deux grans yeux vertit,
Et vers le rat les tourna un petit,
En lui disant : « O povre verminière....
Va te cacher, que le chat ne te voye. »

Marot nous introduit déjà, non pas seulement pour les caractères et les mœurs, mais aussi pour les usages, dans ce monde des bêtes, si fort approchant du nôtre, où nous tiendra si longtemps La Fontaine :

Jurant le dieu des souris et des rats.

Ainsi le chat rend grâce aux dieux, et leur fait sa prière,

Comme tout dévot chat en use les matins.

Pourquoi, s'écrie un des personnages les plus habituels du fabuliste,

Pourquoi sire Jupin m'a-t-il donc appelé
Au métier de renard? Je jure les puissances
De l'Olympe et du Styx....

Ailleurs :

Non, par tous les dieux, non!...

Marot conte encore plus aisément qu'Horace, et d'ailleurs avec une naïveté jeune, enfantine, qu'on ne pouvait guère avoir au siècle d'Auguste, et que même n'ont jamais eue les écrivains romains, excepté Catulle, dans quelques petites pièces, et Térence par endroits. Cette aisance *marotine* tenait, pour beaucoup, à l'emploi d'un rhythme plus facile, le vers de dix syllabes, dans le maniement duquel notre gentil poëte était passé maître.

Un autre de nos conteurs, et, comme tel, le plus brillant successeur de Marot et de La Fontaine, Voltaire n'a pas de fable dans ses épîtres. Point ou peu d'anecdotes, d'historiettes, de récits, longs ou courts. Sa correspondance même, quoique si volumineuse, n'en renferme pas beaucoup, et diffère par là des lettres, si volontiers *narratives*, de Mme de Sévigné. Du reste il aime, comme elle, à citer La Fontaine[1] : il en tire mainte application piquante

[1] Eh! qui est-ce qui n'aime pas à le citer! C'est comme un penchant

(ce qu'on chercherait vainement dans la correspondance si terne et si froide de Boileau). Il fait même un jour sa petite fable, précisément sur le même sujet que Marot, et, comme lui, s'assimilant au rat.

Je la transcris , moins pour son mérite littéraire que par curiosité :

« Sire, il y avait autrefois un lion et un rat; le rat fut amoureux du lion, et alla lui faire sa cour. Le lion lui donna un petit coup de patte : le rat s'en alla dans la souricière, mais il aima toujours[1] le lion; et voyant un jour un filet qu'on tendait pour attraper le lion, il en rongea une maille. » (*A Frédéric.*)

On voit que cette fable n'a rien de la malice épigrammatique des récits d'Horace à l'égard de Mécène.

---

naturel. Fénelon, dans ses lettres horaciennes et virgiliennes à Destouches, qu'il appelle le *bonhomme*, n'oublie pas l'autre.

[1] Et ces mémoires à l'emporte-pièce contre Frédéric ?

VI.

ÉPITRES III, VIII, IX, XII.

§ I.

Maintenant, quelles étaient les relations d'Horace avec les autres grands?

Nous venons de le voir aimé d'Auguste et tendrement chéri de Mécène : il eût suffi de ces deux circonstances pour qu'il fût avec les grands, si jaloux de plaire à l'empereur et à son ministre, plutôt sur un pied de supériorité que d'égalité. Mais Horace n'était pas homme à se prévaloir du crédit qu'il possédait : de tous ceux dont il pouvait être ou devenir le protecteur il restait l'ami, l'ami tendre et dévoué. Lors même qu'il n'eût pas joui d'une faveur si haute, à cette époque où la littérature et surtout la poésie étaient si généralement aimées et cultivées parmi les nobles, on aurait toujours mis de l'empressement à le rechercher : l'admiration produit l'attachement. Une autre circonstance lui avait donné beaucoup d'amis, — son éducation à Athènes avec des jeunes gens de familles distinguées, dans cet âge d'égalité qui contracte des liaisons étroites pour le reste de la vie.

Ne voyons donc plus désormais entre Horace et ceux auxquels il adresse ses épîtres aucune distance sociale. Horace, le poëte, marche de pair avec les

hommes de la plus haute naissance. Disons plus : par la déférence et par le culte qu'ils lui témoignent, il paraît même leur supérieur; mais il n'abuse jamais de cette supériorité. Riches, nobles, puissants lui font la cour : c'est l'oracle du goût, de l'élégance, de l'urbanité, du beau littéraire et moral, *arbiter elegantiarum;* c'est un ami sûr et discret, du commerce à la fois le plus agréable et le plus utile. Donc, honneur et bonheur d'être son ami !

Pour ne pas sortir de notre sujet, nous ne considérerons Horace que dans ses relations avec les amis qui figurent dans les épîtres. Nous laisserons à regret ceux que nous présentent les odes et les satires, entre autres Varius et Virgile, ce Virgile, si digne de l'*animæ dimidium meæ,* tous deux ses introducteurs, ses répondants auprès de Mécène,

.... Animæ, quales neque candidiores
Terra tulit, neque queis me sit devinctior alter, (v.)

à propos desquels il s'écrie :

Nil ego contulerim jucundo sanus amico.

L'amitié semble avoir été plus que l'amour ou Vénus, comme il disait, une des divinités d'Horace, une de ses Muses (*Pimplei dulcis!*). Elle a inspiré bon nombre de ses odes, plusieurs passages des satires, la plupart des épîtres. Ces diverses poésies, telles qu'Horace les a traitées, appartiennent au genre qu'on appelait, il n'y a pas longtemps encore, le genre *intime*, mais avec cette différence entre les autres poëtes intimes et le nôtre, que ceux-là, presque toujours renfermés en eux, ne

voient guère plus loin qu'eux-mêmes, ne sentent que par eux et pour eux. Nul, mieux qu'Horace n'a su

Multiplier son être et vivre dans autrui.

Il n'est pas moins occupé des autres que de lui; et même, lorsqu'il paraît l'être de lui, c'est le plus souvent en vue des autres. S'il expose avec une sorte de complaisance ses principes et ses goûts, s'il représente volontiers sa modération, s'il célèbre tant ses jouissances, ce n'est pas en homme personnel, pour se faire honneur ou tirer vanité d'un système, d'un genre de vie tel ou tel, ou rien que pour mieux savourer ses délices par le tableau qu'il s'en offre à lui-même. Non. C'est l'amitié, jamais l'amour-propre, qui guide Horace. Il tâche d'attirer ses amis à la pratique de sa philosophie, uniquement afin de les amener au partage des biens qu'elle lui procure. Heureux, autant qu'on pouvait l'être alors, il veut faire également, et de la même façon, le bonheur de ses amis. Il les voudrait mettre à *moitié de ce qu'il éprouve*, mais de ses plaisirs plutôt que de ses peines, s'il en avait. Une seule chose peut altérer sa félicité : la pensée que ses amis ne la possèdent pas, qu'ils vivent inquiets, tourmentés, malheureux par leur faute. *Excepto quod non simul esses, cetera lætus.* De là l'un des principaux attraits d'Horace. C'est par cette tendresse de cœur, par cette sollicitude à l'égard des êtres qui lui sont chers, par l'ardeur dont il travaille à les rendre heureux, qu'il s'est fait de tous ses lecteurs autant d'amis. Nous admirons le poëte; nous nous atta-

chons à l'homme, parce qu'il a l'âme aimante; parce que, en ne s'adressant qu'à ses amis, il s'adresse en définitive à tout le monde; qu'il contribue au bien-être, au bonheur de tout le monde. Nous sommes atteints, nous aussi, de ces ambitions, de ces cupidités, de ces ennuis, de ces inquiétudes qui poursuivaient les amis d'Horace. Si, non plus que pour eux, il ne parvient pas toujours à nous en guérir, il nous soulage au moins, il nous calme dans les moments que nous passons avec lui. Il accroît, d'un autre côté, le bonheur chez ceux qui le possèdent. Tous, nous lui savons gré de ses douces et salutaires paroles, *verbaque et voces*, de ses baumes assoupissants ou rafraîchissants, comme si c'était pour nous que cet habile médecin de l'âme et du corps les eût composés.

Une des préoccupations habituelles d'Horace, qu'il nous a lui-même signalée, prouve, indépendamment de ses écrits, comme il entendait le sentiment de l'amitié, avec quelle délicatesse il en comprenait les obligations.

Neque enim, quum lectulus aut me
Porticus excepit, desum mihi....
Sic dulcis amicis
Occurram.... (*Sat.*, I, IV, 133.)

Veut-on voir de l'amitié, telle qu'il la pratiquait, une peinture achevée en quelques mots? c'est au commencement de l'épître que termine ce vers : *Excepto quod*, etc. Il parle à l'un de ses meilleurs amis, Fuscus Aristius :

.... In re scilicet una
Multum dissimiles, ad cetera pene gemelli,

Fraternis animis : quidquid negat alter et alter[1];
Annuimus pariter, vetuli notique columbi. (X.)

.... Seul point, en vérité,
Par où nous différons : quasi jumeaux du reste,
Cœurs fraternels. Veux-tu, moi je veux sans conteste :
Je ne veux pas, ni toi : tous deux vieux compagnons,
Connus, pour nous aimer, comme *les deux Pigeons*.

On aime à trouver dans Horace le premier souvenir de cette fable orientale, devenue à jamais nôtre par le génie de La Fontaine. Croirait-on que Voltaire, dans un article sur l'amitié, oublie de la mentionner[2]?

« Il y a lieu d'être surpris (dit-il) que si peu de poëtes et d'écrivains aient dit en faveur de l'*amitié* des choses qui méritent d'être retenues. Je n'en trouve ni dans Corneille, ni dans Racine, ni dans Boileau, ni dans Molière. La Fontaine est le seul poëte célèbre du siècle passé qui ait parlé de cette consolation de la vie. »

Voltaire cite alors la fin de la fable des *Deux Amis*, dont il critique, comme impropre, ce terme de *pudeur*, le seul qui pût s'employer ici[3]. De la fable des *Deux Pigeons*, pas un mot, non plus que de

---

[1] Tout ce que je voulais il le voulait aussi :
Il m'ouvrait ses pensers jusqu'au fond de son âme.

C'est une bergère qui parle (Racan, *Bergeries*, II, 1), d'après Catulle, VIII.

[2] Il y fait allusion deux ou trois fois dans ses lettres à d'Argental :

« Je mets à l'ombre de vos ailes le vieux pigeon qui grelotte à présent sans plumes. » (1776.)

[3] Il ajoute : « On sent d'ailleurs que les derniers vers sont *faibles;* mais il règne dans ce morceau, quoique *défectueux*, un sentiment tendre et agréable, un air aisé et familier, propre au style des fables. »

J'ai moi-même omis, par inadvertance, le meilleur titre de Voltaire : ce

celle du *Corbeau*, de *la Gazelle*, etc. Voulant se donner l'avantage, dans la peinture de l'amitié, sur tous les autres poëtes français, il semble écarter à dessein les principaux titres de La Fontaine. C'est le cas de répéter qu'ils brillent par leur absence, aux dépens même de Voltaire. (*On perd en voulant trop gagner.*)

Pour relever d'autant ses vers, il rapporte un froid passage de Mme la marquise de Lambert sur l'amitié. Il se garde bien de mettre en parallèle avec eux les admirables mots de Montaigne : ces mots présents à toutes les mémoires, on dirait qu'ils sont pour Voltaire comme s'ils n'étaient pas. Encore une fois, de pareilles réticences nuisent plus qu'elles ne servent à la cause du poëte. Il cite pourtant Montaigne, mais à titre d'auxiliaire, pour établir la supériorité des vers sur la prose. Nouvelle maladresse. Il eût mieux fait de ne pas le rappeler du tout.

Eh bien! rapportons-les ces passages de Mon-

---

sont les vers rapportés aussi par lui, qui terminent l'épître aux mânes de M. de Genonville. Il y a de la tendresse, surtout dans les deux derniers :

Malheureux, dont le cœur ne sait pas comme on aime,
Et qui n'ont point connu la douceur de pleurer!

Je goûte fort de la même pièce ce joyeux tableau d'une *amitié* à trois :

Il te souvient du temps où l'aimable Égérie,
Dans les beaux jours de notre vie,
Écoutait nos chansons, partageait nos ardeurs;
Nous nous aimions tous trois. La raison, la folie,
L'amour, l'enchantement des plus tendres erreurs,
Tout réunissait nos trois cœurs.
Que nous étions heureux! même cette indigence,
Triste compagne des beaux jours,
Ne put de notre joie empoisonner le cours.
Jeunes, gais, satisfaits, sans soins, sans prévoyance ...

taigne « qui ne sçavoit rien mieux faire qu'aymer » (I, IX) ces passages, qu'on ne se lasse pas de relire, quoiqu'on les sache par cœur (ainsi pour La Fontaine); de même qu'on retrouve avec une émotion toujours nouvelle les traits familiers d'un ami. (*Vetuli notique.*)

On a peut-être dit que Montaigne s'est inspiré d'Horace : disons plutôt que chez ces deux écrivains les mêmes mots ont jailli d'un même fond, le cœur.

« C'est à la vérité un beau nom et plein de dilection que le nom de frère, et à cette cause en feismes nous luy (*Est. de La Boëtie*) et moy nostre alliance. » (I, XXVII.)

« Si on me presse de dire pourquoy ie l'aymois, ie sens que cela ne se peult exprimer qu'en respondant : Parce que c'estoit luy; parce que c'estoit moy. » (*Id.*)

« Ce n'est pas une spéciale considération, ny deux, ny trois, ny quatre, ny mille, c'est ie ne sçais quelle quintessence de tout ce meslange, qui, ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger et se perdre en la sienne, qui, ayant saisi toute sa volonté, l'amena se plonger et se perdre en la mienne, d'une faim, d'une concurrence pareille : ie dis perdre, à la vérité, ne nous réservant rien qui nous fust propre, ni qui fust ou sien ou mien[1]. » (*Id.*)

[1] Ce passage fort expressif ne me paraît pas exempt de quelque recherche. Cette phrase singulière des *Confessions* de Rousseau en est peut-être une réminiscence :

« Chacun d'eux jeta son cœur dans le premier qui s'ouvrit pour le recevoir. » Il parle de son père et de sa mère.

« Nous estions à moitié de tout, il me semble que ie luy desrobe sa part.... l'estois desia si faict et accoustumé à estre deuxiesme partout, qu'il me semble n'estre plus qu'à demy.... » (*Id.*)

Pene unum ex duobus! avait dit un des plus grands peintres, je dirais presque un des chantres de l'amitié, Cicéron.

Voici peut-être, comme eût dit Montaigne, le *maistre* des autres, *chori magister*. C'est Horace, par son *geminus Pollux*, expression sublime (est-ce trop dire?) de la fusion de deux âmes, de deux volontés, en une seule. (*Od.*, III, XXIX.)

Des poëtes du siècle de Louis XIV, bien qu'ils aient pratiqué l'amitié, nul ne l'a retracée hors La Fontaine, qui mérita, lui aussi, de la part d'un de ses plus vieux amis, cet éloge donné par Horace à trois des siens : « C'était l'âme la plus sincère et la plus candide que j'aie jamais connue[1].... » On s'explique aisément, dans les poëtes dramatiques, Corneille, Molière, Racine[2], l'absence de vers sur l'a-

---

[1] Lettre de Maucroix à Boileau sur la mort de La Fontaine.

[2] N'oublions pas, toutefois, Oreste et Pilade de l'*Andromaque*, ces touchantes paroles du premier :

Oui, puisque je retrouve, etc. (quatre vers)

(à jamais consacrées comme les *Novissima verba* d'André Chénier.)
Cet élan du second :

Allons, enlevons Hermione.

J'ai retranché le *seigneur* qui m'attriste, comme disait Fénelon. Il vient mal après le *cher Pylade* :

Cher Pylade, crois-moi, ta pitié te séduit....

Un peu plus haut :

.... Par quelle erreur veux-tu toujours sur toi

mitié. Mais, dans Boileau, dans ses épîtres (chose incroyable), pas un vers, pas un mot qui véritablement la respire! Nous trouvons bien chez lui deux pièces adressées à des amis, la satire II, sorte d'épître, à Molière; l'épître VII à Racine. Mais elles sont uniquement littéraires. Il ne parle, dans l'une, que de la rime; dans l'autre, il relève le poëte que les cabales pourraient décourager : il lui représente les avantages qu'on peut tirer de ses ennemis. Tout autre qu'un ami pouvait écrire dans le même genre à l'auteur de Phèdre : ainsi pouvait s'exprimer un admirateur, inconnu du poëte qu'il célèbre; un juge équitable et bienveillant, jaloux de protester contre l'injustice ou l'égarement de l'opinion, et regardant comme un devoir de la ramener. L'autorité du jugement gagne peut-être à ce que, dans l'épître de Boileau, l'ami ne se montre pas trop. Mais au moins devait-il paraître ailleurs, cet ami. On ne le voit, disons plus, on ne l'entrevoit nulle part. Si nous ne connaissions Boileau que par ses poésies, nous pourrions croire qu'il n'a pas aimé. Le cœur n'attendrit jamais ses vers : aussi,

> Ne vont-ils pas au cœur dont ils ne viennent pas.

On peut s'étonner qu'imitateur, comme il était, des anciens, et particulièrement d'Horace, il n'ait point — par calcul littéraire, pour contraster avec les malices de la satire, pour ajouter à l'épître un

---

> Détourner un courroux qui ne cherche que moi?
> Assez et trop longtemps mon amitié t'accable....

N'oublions pas surtout cette parole de Racine mourant à Boileau : « Je m'estime heureux de ne pas vous survivre. »

charme des mieux appropriés, — il n'ait point reproduit quelques-uns des traits de sentiment, d'affection sympathique, qu'il rencontrait dans leurs ouvrages. L'auteur du vers que je viens de citer, André Chénier, si ancien à tant de titres (comme Montaigne), l'est aussi par cette chaleur d'amitié qui l'anime : car les poëtes anciens sentaient et rendaient mieux que les nôtres l'amitié. Je parle des vrais fils de la muse, entre lesquels régnait la plus touchante fraternité. Chénier aimait comme eux, avec toute la candeur d'un Catulle, d'un Virgile, d'un Tibulle, avec toute la vivacité d'Horace; et cette âme aimante pénètre et féconde délicieusement la poésie. Les poëtes, et quelques autres encore, voilà les *héros*, objet de son culte et de son émulation. Il n'aspire pas seulement à leur génie; il souhaite, par-dessus tout, l'amitié qui les unissait, cette amitié, la plus belle moitié de leur vie, et de leur double laurier le plus beau, le plus désirable.

Ce cœur fut leur génie, il fut leur Apollon,
Et leur docte fontaine, et leur sacré vallon.

Dans toute cette épître, à deux amis, Brazais et Le Brun, éclate un enthousiasme sacré pour l'amitié. Son jeune cœur ne lui fait pas une part moins large qu'à l'amour.

Non, l'amour, l'amitié, la sublime harmonie[1],

---

[1] La gloire, et l'amitié plus douce que la gloire,
Fixeront nos destins au temple de mémoire.

Ainsi finit une épître de Le Brun à Chénier, laquelle, à part ces deux vers, n'offre rien d'un ami. Ce n'est pas, comme l'épître d'André, une

Tous ces dons précieux n'ont qu'un même génie.
Même souffle anima le poëte charmant,
L'ami religieux et le parfait amant.

S'il croit, pour l'avoir éprouvée, à l'infidélité d'une maîtresse, conservant à l'égard de l'amitié toute l'ingénuité de ses premières illusions, il ne saurait croire à l'inconstance des amis.

Que des dieux et des rois l'éclatante disgrâce
Nous frappe, leur tonnerre aura trompé leurs mains :
Nous resterons amis en dépit des destins.

Quand hélas! gronda sur lui, non pas le tonnerre des rois, mais la foudre populaire, il attendit vainement les amis avec lesquels il devait la braver, la conjurer.

Où sont donc mes amis?

Plainte touchante, exhalée sans amertume de cette âme, non désabusée encore, et plus sensible à la désertion des êtres chers qu'à la mort prochaine dont il était menacé.

éloquente effusion du cœur, mais une exhortation pindarique où se trahit par moments le ton d'un protecteur orgueilleux.

Aime cet art céleste (la poésie), et vole sur mes pas
Jusqu'aux lieux où la gloire affronte le trépas....
... Tu me verras toujours applaudir tes succès,
Et du haut Hélicon t'aplanir les accès....

L'amitié paraît bien davantage en une autre épître du même, adressée à du Belloi, sa meilleure après celle *Sur la bonne et la mauvaise Plaisanterie*. Elle répète, écho bien affaibli, quelques accents d'André Chénier :

.... Et ton plus doux concert, ô docte Polymnie!
Vaut-il de l'amitié la touchante harmonie?...
.... Demi-dieux * de la France, hélas! vous n'êtes plus :
Quels talents! ah! du moins imitons leurs vertus! ...

* Racine et Boileau.

L'amitié adoucit, sur la charrette funèbre, ses derniers moments; elle consacra ses dernières paroles. Du milieu de cette foule hideuse et sanguinaire, transporté dans une région sereine, toute poétique, — comme ces anciens martyrs qui, dans l'horreur des supplices, ne voyaient et ne sentaient que le ciel, — il meurt, tout occupé des deux plus nobles affections qui avaient rempli sa vie, en poëte, en ami.

Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle.

Quel autre pouvait plus justement s'identifier, non pas seulement pour le cœur, mais aussi pour le génie, avec ces antiques *modèles*, tant célébrés, dont il empruntait souvent les paroles? Quel autre mérita plus que lui de devenir modèle à son tour?

Au rang de ces grands noms nous pouvons être admis.
Soyons cités comme eux entre les vrais amis.
Qu'au delà du trépas notre âme mutuelle[1]
Vive et respire encor sur la lyre immortelle.
Que nos noms soient sacrés.

Vœux exaucés! Autour de cette tête, jeune et sacrée, qui nous apparaît seule comme celle d'un ange mélodieux dont un nuage couvrirait le corps, brille la double auréole de la poésie et de l'amitié.

Avant Chénier, après La Fontaine, nous ne trouvons guère, en fait de poëtes amis, que Chaulieu

[1] .... Spes *animi* credula *mutui*. (*Od*., IV, 1.)

. . *Spirat* adhuc *amor*
Vivuntque commissi calores
Æoliæ *fidibus* puellæ (*Id*., IV, IX)

et La Fare. Mais cette amitié n'a pas dans le premier une expression bien vive, et, quoique empruntée, originale.

O toi qui de mon âme es la chère moitié....
(*Épître à La Fare.*)

....La Fare n'est donc plus! la *Parque* impitoyable
A ravi de mon cœur cette chère moitié....
(*Sur la mort du même.*)

Cela paraît n'être qu'une traduction d'Horace.

Un poëte contemporain de Chénier, et qui avait aussi un caractère antique, Ducis éprouva les *saintes flammes* de l'amitié. Et cependant, l'a-t-il jamais retracée en ses vers avec la tendresse et l'onction pénétrante du jeune André? Comparez, pour voir, à l'épître de l'un cette épître de l'autre, non pas à deux amis, mais *à l'amitié*.

Noble et sainte amitié, je te chante en mes vers.

Amplification mythologique, déclamatoire, où l'attirail de la rhétorique entrave, pour ainsi dire, le cœur si sincèrement affectueux de Ducis, et lui donne je ne sais quoi de factice et de faux[1]. Ce même abus des figures gâte l'éloge[2] si touchant d'Em-

---

[1] Bien préférables au morceau d'éclat sur la mort de Thomas, ces simples mots qui finissent une lettre relative à la perte de cet ami :

« Plains-moi, Vallier, et ne songe point à me consoler. »

C'est là, c'est dans cette correspondance et dans quelques poésies fugitives que cette âme à la Fénelon paraît ce qu'elle est.

Rapportons encore ce qu'il écrit à Lemercier :

« .... Eh! qu'est-ce que la vie, mon cher ami, qu'un court et pénible pèlerinage dont on ne se délasse que par quelques heureuses couchées chez de bons amis? Venez donc.... »

[2] Cet éloge renferme tant de vers alexandrins et lyriques, qu'on serait

manuel Paul Seytres par son ami Vauvenargues : Vauvenargues, qu'aurait chéri et consolé Fénelon, cette autre âme aimante, une des plus aimantes qu'aient produites la nature et le christianisme, un des *saints* de l'amitié[1].

Ducis trouva, devenu vieux, quelques accents plus vrais, mieux sentis. Mais arriva-t-il jamais à l'expression sublime, renfermée dans ces deux vers de Chénier, qui font de l'amitié, plus encore pour lui que pour Horace, comme une divinité, la plus tendre et la plus salutaire !

....Le malheureux qui, seul, exclu de tout lien,
Ne connaît pas un cœur où reposer le sien,
Une âme où dans ses maux, *comme en un saint asile*[2],
Il puisse fuir la sienne et se rasseoir tranquille.

---

tenté de croire qu'il a d'abord eu la forme poétique dans le rhythme de l'Épître aux mânes de Genonville.

[1] « L'amitié est imparfaite quand on ne met pas en commun les biens et les maux. » (*A Destouches*, 1711.)

« Je ne vis plus que d'amitié, écrivait-il en 1714, et c'est l'amitié qui me fera mourir. » (*A l'abbé de Beaumont.*)

A Destouches, même année, dans un billet sur la mort du duc de Beauvilliers :

« Les vrais amis font toute la douceur et toute l'amertume de la vie. »

Ce qu'il lui avait déjà dit presque dans les mêmes termes l'année précédente, en y ajoutant ces mots si connus : « On seroit tenté de désirer que tous les bons amis s'entendissent pour mourir ensemble le même jour. »

[2] Dans l'acception tout ancienne, *Junonis asylo.* (*Énéide*, II.)

Cette expression, moins l'épithète de *saint*, etc., on la trouve dans un écrivain, qui ne passe pas pour avoir eu l'âme bien aimante, Balzac :

« Aimons-nous, comme vous dites, *cordialement*, afin qu'au milieu d'une infinité de maux qui nous environnent, parmy tant de misères publiques, tant de desplaisirs particuliers, je trouve un Asyle dans vostre cœur, et que vous en trouviez un dans le mien. » (*A Conrart*, III, XIII, 1652.)

Style nombreux et symétrique, comme à l'ordinaire. — Il semble que ce beau style ait fini par devenir naturel à Balzac. — C'est avec ce soin,

Quel poëte, depuis Chénier, offre des images aussi pénétrantes, de ces mots affectueux, simples, et, pour ainsi dire, sacrés, qui passent d'un cœur dans les autres cœurs? On répète, plus ou moins souvent, ce nom d'ami. Mais le vers ne sonne pas l'amitié, comme chez les anciens, ou ces modernes qui sont anciens, Chénier, Montaigne, La Fontaine. *Quelque doux et discret ami*, disait le bonhomme. Comment donc aurait-il trouvé des exagérations poussées aussi loin que celle-ci?

O fils de la douleur! frère en mélancolie!
Oh! quand je pense à toi, moi-même je m'oublie;

---

cet apprêt de l'expression qu'il professe pour ainsi dire ses sentiments, et qu'il se plaît à recevoir le témoignage de ceux des autres.

« Je ne doute point que vous ne m'aimiez (dit-il à Heinsius le fils); mais je ne suis pas fâché que vous me le disiez le plus souvent qu'il vous est possible. Et certes, vous me le dites en termes si beaux et si passionnez, qu'il y a du plaisir *à estre aimé si éloquemment*. La belle chose que c'est de voir l'Éloquence et la Bonté disputer ensemble de la gloire d'une mesme période!.... »

Dans une lettre à l'un de ceux qu'il paraît avoir le plus aimés, Conrart, il définit oratoirement l'ami :

« .... Quand je parle d'un amy, je ne parle pas.... (Définition par les *contraires* dans cette première phrase à quatre membres).... Je parle, (1°) d'un tesmoin de la conscience; (2°) d'un médecin des douleurs secretes; (3°) d'un moderateur en la prospérité; (4°) d'un guide en la mauvaise fortune.... »

Il la trouva si bien faite, cette période à deux compartiments, qu'il la reproduisit dans une autre lettre :

« En parlant d'un amy (trouvez bon que je redie ce qu'autrefois j'en ay dit), je ne parle pas.... 1, 2, 3, 4...., je parle.... 1, 2, 3, 4.... »

Après cela, peut-on se fier à lui quand il dit : « Un mot amoureux de vostre part (Balzac se contenter d'un mot!) me fait plus de bien que tout cet amas de superlatifs, il en connaissait la valeur, et néanmoins les recevait pour son compte aussi volontiers qu'il en payait ses correspondants, que cet amas de superlatifs et de grands mots dont les beaux esprits sont si prodigues, que de pleins parterres de ces fleurs dont la fausse rhétorique, etc., etc. »

La sienne!

L'angoisse de tes nuits glace mes membres morts,
Je déchire des mains mes blessures pansées,
Et je sens dans mon front l'assaut de tes pensées
Battre l'oreiller que je mords! etc., etc.
(*A M. F. Guillemardet, sur sa maladie.*)

Mais il aurait goûté plusieurs des stances adressées par le même poëte à son ami Virieu, *après la mort d'un ami commun*, entre autres les suivantes :

Aimons-nous! nos rangs s'éclaircissent;
Chaque heure emporte un sentiment;
Que nos pauvres âmes s'unissent
Et se serrent plus tendrement.

Nous, absents de l'adieu suprême,
Nous qu'il plaignit et qu'il a fui,
Quelle immense part de nous-même
Est ensevelie avec lui!

Combien de nos plus belles heures,
De tendres serrements de mains!...

....Combien de muettes pensées
Que nous échangions d'un regard!...

Ainsi nous mourons feuille à feuille,
Nos rameaux jonchent le sentier....

Horace, plus simple, sans tous ces détails, me convainc bien mieux de son amitié.

Ah! te meæ si partem animæ rapit
Maturior vis, quid moror altera,
Nec carus æque.

En ces trois mots quelle profondeur de sentiment!

Nec superstes
Integer. Ille dies utramque
Ducet ruinam. (*Od.*, II, XVII.)

Voilà réalisé le souhait de Fénelon!

Si La Fontaine avait lu cette pièce pindarique à M. Sainte-Beuve :

L'aigle, c'est le génie...., etc., etc.

(J'en passe, et des meilleurs, pour arriver tout de suite à la dernière strophe, la plus éclatante.)

Vois l'astre chevelu qui, royal météore,
Roule, en se grossissant, des mondes qu'il dévore;
Tel, ô jeune géant, qui t'accrois tous les jours,
Tel ton génie ardent, loin des routes tracées,
Entraînant dans son cours des mondes de pensées,
Toujours marche et grandit toujours !

d'une effusion si retentissante de camaraderie, il aurait dit assurément :

Mieux vaudrait un sage ennemi.

Ainsi pense aujourd'hui, sans nul doute, le poëte même dont la naissance était si magnifiquement saluée. Peut-être alors se rappela-t-elle, avec un sourire, l'*ultra placitum laudârit*, cette muse intime et délicate qui, dans les sentiers secrets qu'elle aime, n'a jamais eu ces prétentions gigantesques [1].

La Fontaine n'aurait-il point trouvé chez les poëtes de nos jours *un cœur auquel donner le prix ?* Il aurait trouvé Béranger, un des siens, sollicitant, d'une manière si touchante et si pieuse, l'assistance publique pour le *Tombeau de Manuel :*

Prêtez secours au pauvre chansonnier.

---

[1] Beaucoup du poëte encore dans le critique chez M. Sainte-Beuve, ce Plutarque si fin, si pénétrant, si vrai de nos écrivains, hommes et femmes, avec lesquels il semble avoir eu, comme l'un des leurs, et non pas le moins distingué ni le moins séduisant, un commerce réel et tel qu'assez souvent il les a mieux connus qu'ils ne se connaissaient eux-mêmes.

Tout est fini; la foule se disperse;
A son cercueil un peuple a dit adieu,
Et l'amitié des larmes qu'elle verse
Ne fera plus confidence qu'à Dieu[1].
J'entends sur lui la terre qui retombe..
Hélas! Français, vous l'allez oublier.
A vos enfants pour indiquer sa tombe,
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

....Je tends la main au plus humble denier....

Une des pièces les plus attendrissantes qu'ait inspirées l'amitié, pièce supérieure par la composition, par l'intérêt, par l'éloquente simplicité du style, par la noblesse des images, à l'ode sur la mort de Quintilius Varus[2], et qui, n'était cette séduction d'une langue plus musicale, de lieux plus sympathiques, — je ne sais quel reflet du ciel italien, — et surtout, l'empire d'une première impression mélancolique dans notre âme, nous toucherait plus que le *Septimi*, *Gades*, et le *Tu calentem*....

Tu calentem
Debita sparges lacryma favillam
Vatis amici[3].

---

[1] La Fontaine, Fénelon, Chénier, etc., auraient-ils aimé ces deux vers!

[2] Une des odes qui me plaisent le moins dans Horace (je ne dis pas qu'elle ne me plaît point), et je suis fâché, je dirais presque *attristé*, que Fénelon la cite dans sa lettre à Destouches sur la mort de la duchesse de Bourgogne. Était-ce le cas de citer, et précisément ce froid passage:

Præcipe lugubres
Cantus, Melpomene?....

Nulle citation d'Horace dans ses lettres relatives à la mort du duc de Bourgogne et du duc de Beauvilliers.

[3] Un de mes amis a *lamartinisé* cette ode, c'est-à-dire, comme il l'entend, imité dans le rhythme irrégulier et dans le ton de quelques-unes

§ II.

ÉPITRE III. A JULIUS FLORUS.

Horace, qui avait refusé la place de secrétaire auprès de l'empereur, comptait parmi ses amis

---

des Méditations. Voici cet essai qu'il me demande de rapporter ici. *Neget quis carmina* amici?

O toi qui me suivrais par un fidèle accord
Chez le Maure indompté, chez le Scythe barbare,
Aux plus lointains pays dont la mer nous sépare,
Sous les feux du Midi, dans les glaces du Nord!

Plaise aux dieux que Tibur, ma ville inhabitée,
Par les enfants d'Argos sur l'Anio jetée,
Abrite mes vieux ans!
Fatigué des combats, des flots, et de la terre,
Plaise aux dieux que j'y trouve un repos salutaire
Dans ses bosquets riants!

Si le sort m'en éloigne, ah! du moins que Tarente,
Fille aussi de la Grèce, offre à ma vie errante
Le calme désiré!
Puissent mes jours couler comme l'eau nonchalante
Du Galèse doré!

Aucun lieu ne me rit comme ce coin du monde
Où luit un si beau ciel!
Où voit-on la brebis plus belle et plus féconde?
Sur l'Hymette et l'Hybla l'abeille vagabonde
Fait-elle un si doux miel?

L'olive aussi plus savoureuse
Donne à longs filets d'or son heureuse liqueur.
Nulle part de Bacchus la grappe généreuse
D'un nectar plus divin ne réjouit le cœur.

Là-bas de verts coteaux, une riante plaine
Où le zéphyr épand des fleurs à chaque haleine;
Là-bas de longs printemps et de tièdes hivers:
Jamais l'oiseau joyeux n'interrompt ses concerts.

O mon ami le plus fidèle!
Ces coteaux fortunés, ce beau lieu nous appelle:
Allons, allons ensemble y goûter le bonheur,
Jusqu'au jour où peut-être au lever de l'aurore
Tu pleureras, ami, sur le sein tiède encore
Du poëte cher à ton cœur.

Variante, pour éviter la répétition de *cœur*, mis deux fois à la rime :

Verse à longs filets d'or ses onctueux présents.
. . . . . Ne réjouit les sens.

intimes deux secrétaires de prince : c'était Florus et Celsus. Il écrivit au premier deux épîtres. Nous avons déjà parlé de l'une d'elles, épître doublement remarquable pour la poésie et pour la philosophie. Nous la retrouverons encore ailleurs. Voyons maintenant celle qu'il écrivit à ce même Florus, quand il accompagnait en Orient Tibère, dont il devait plus tard devenir le secrétaire, en remplacement peut-être de Celsus, qui l'était lors de ce voyage.

Le poëte s'adresse à Florus pour lui demander de leurs nouvelles [1] à tous, c'est-à-dire Tibère et ses compagnons, *studiosa cohors*.

Il commence par Tibère. Cela devait être : *Ab Jove*. Le Jupiter de la bande, au moins. Mais il se garde bien d'oublier l'autre, le Jupiter suprême, Auguste. Claudius *Augusti*. Il lui consacre un peu plus bas deux vers entiers, faisant au beau-père, quoique absent, la part plus grande et plus flatteuse qu'au fils. Nous avons déjà vu ailleurs le même tact, la même adresse. Si le poëte paraît s'intéresser à ce que fait Tibère (scire *laboro*), il s'intéresse bien davantage à ce qui regarde la gloire d'Auguste.

---

[1] Thracane vos Hebrusque nivali compede vinctus, etc.

Description brève et pittoresque, comme toutes celles du poëte :

Qui vous retient ? la Thrace et l'Hèbre, dont les pas
S'arrêtent enchaînés de glace et de frimas ?
Ou ce détroit qui court entre des tours voisines ?
Ou les champs gras d'Asie et ses riches collines ?

Fleuve ou détroit. — Fleuve enchaîné par la glace, détroit courant. — Terre d'Europe ou d'Asie. — Sol âpre et rude, ou molles et grasses campagnes ; et ces campagnes, plaines ou collines.

Voici l'opposé du *nivali compede vinctus* :

Levis crepante lympha desilit pede. (*Épod.*, XVI.)

Bella quis et paces longum diffundit in ævum[1]? Magnifique louange en un seul vers. Tibère alors n'était pas bien dans l'esprit de l'empereur. Horace le savait par Mécène, ou l'avait deviné.

Après s'être acquitté de ce devoir de convenance, il passe aux amis : *quid studiosa cohors operum struit?*

(Dis-moi pour Claudius où la guerre l'emporte;
Puis vos travaux à vous, studieuse cohorte.)

Trois amis figurent dans cette épître : Titius, Celsus, et Florus, trois poëtes. Le premier nommé, c'est Titius, un de ceux que nous-mêmes nous aimons le plus pour avoir inspiré le *Septimi, Gades.... le vatis amici.* Plus audacieux qu'Horace, il s'occupait de poésies pindariques, précisément comme un des amis de Chénier, Pindare Le Brun.

Il puisait sans pâlir aux sources pindariques,
Dédaigneux et des lacs[2] et des rives publiques.

Pindarici fontis. Comme, sur les flancs d'une montagne abrupte, périlleuse, une source abondante et bruyante; un fleuve impétueux, dont les eaux tombent en cascade, en cataracte.

Monte decurrens velut amnis, imbres
Quem super notas aluere ripas,
Fervet, immensusque ruit profundo
Pindarus ore.

Telle était, pour les anciens qui la possédaient

---

[1] *Diffundit.* Double étendue des lieux et des temps.
Ainsi, dans la phrase de Balzac, page 139 : « La seule journée de Casal a remply tous les temps et toute la terre de sa lumière. »

[2] (.... *Lacus.* Calmes et paisibles, accessibles au vulgaire, par lui fréquentés....)

tout entière, la poésie de Pindare. Il ne l'aurait pas lui-même mieux représentée. Le fleuve ne nous offre plus à nous la même abondance, profonde et retentissante, privé qu'il est de ses principaux affluents.

De l'imitateur de Pindare rien n'est resté, qu'un nom, consacré par l'amitié d'Horace et par elle emporté

Sur l'aile du génie à l'immortalité.

Horace demande donc s'il pindarise, ou si,

D'une bouche emphatique
Il vomit la fureur dans la lice tragique.

Ampullatur. Est-ce une allusion malicieuse au style de Titius dans la tragédie? (*L'ambitieuse emphase — Ne vienne pas pousser une plainte ampoulée* — Boil.), ou bien, par la différence d'harmonie imitative (*ămpŭllātur.... vŏlĭtas ăgĭlis thўmă*), le poëte veut-il seulement exprimer la différence des sujets que traitaient les deux amis? Je crois à l'ironie. Titius avait pour lui la Muse lyrique, *auspice Musa*, mais non pas celle de la tragédie, *aversa*. Ainsi, dans ce joli badinage, Horace, *more solito*, dit amicalement son fait à chacun.

Titius d'abord. Voici le tour de Celsus : *Monitus multumque monendus*[1].

Il fait trop de butin
Dans les écrits que garde Apollon Palatin.

(Mauvais moyen pour être soi-même admis au temple des bons écrivains.)

---

[1] *Quid mihi Celsus agit? mihi*, c'est-à-dire que j'approuve ou que je blâme? Se conforme-t-il à mes avis? *Monitus*.

Mais gare que d'oiseaux ne tombe une volée,
Qui, vous lui reprenant chaque plume volée,
Dépouille un beau matin de ses riches couleurs
La chétive corneille, en butte aux ris moqueurs.

Dans La Fontaine, un geai. *Cornicula,* bien mieux; car, après tout, le geai dépouillé de ses plumes étrangères, faisait encore un assez bel oiseau. — *Eripitur persona, manet res.* (Lucrèce, III, 58.) *Persona,* le personnage emprunté, les grandes et belles plumes qui masquaient sa petitesse, etc. Retranchez-les, que reste-t-il? *Res,* lui, c'est-à-dire, *nil,* presque rien, une laide et maigre corneille.

Celsus, *cornicula :* Florus, c'est une abeille.

Toi, Florus, que fais-tu? quel caprice te guide?
Vive abeille, à quels thyms va ton aile rapide?

La Fontaine a dit de lui-même :

Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles,
Je suis chose légère et vole à tous sujets.
Je vais de fleurs en fleurs et d'objets en objets.

Voltaire à Moncrif : « C'est contre le bourdonnement de ces frelons que je vous demande votre secours, ma gentille abeille du Parnasse. »

« Émilie (la savante Mme du Châtelet, une géomètre! etc.), cette divine abeille va porter son miel aux bourdons de Versailles. »

« Celuy là (dit Montaigne, en parlant d'un autre ami d'Horace, Virgile, tel qu'il est dans l'*Énéide*), on le veoit aller à tire d'aile, d'un vol hault et ferme, suyvant tousiours sa poincte; cettuy-ci (l'Arioste) voleter et saulteler de conte en conte, comme de branche en branche, ne se fiant à ses

ailes que pour une bien courte traverse, et prendre pied à chasque bout de champ, de peur que l'haleine et la force luy faille; *Excursusque breves tentat*, II, x.

Ailleurs : « Les abeilles pillottent deçà delà les fleurs; mais elles en font aprez le miel qui est tout leur; ce n'est plus thym ni mariolaine. »

Avis aux Celsus. J'achève la citation : « Ainsi les pièces empruntées d'aultruy, il les transformera pour en faire un ouvrage tout sien. » I, xxv.

Florus obtient d'Horace un éloge à peu près sans restriction, mais seulement pour l'esprit, le talent, etc. *Non incultum, non turpiter hirtum*[1]. Quant à l'âme, il n'en est pas de même. Dans cette âme, plusieurs des épines (*hirtum*) qu'Horace arrachait de la sienne, c'est-à-dire, probablement, de l'avarice, de la cupidité, de l'ambition; par suite, un dévouement servile au prince qui les pourra satisfaire. Recherchant la faveur de Tibère, avant tout, il a peut-être moins à cœur de se rendre cher à la patrie, à lui-même. *Quid te tibi reddet amicum.* — Autre demande qui renferme un reproche indirect. Est-il avec un ami, qui devrait être pour lui comme un frère, Munatius, aussi bien qu'il con-

---

[1] Seu linguam causis *acuis*,

Comme un guerrier son épée pour les prochains combats. *Linguam acuere exercitatione dicendi* (Cic., *Brut.*).

.... Seu civica jura
Respondere paras, seu condis amabile carmen....

« Où êtes-vous à présent, et que faites-vous? Cueillez-vous les fleurs du Parnasse, ou arrachez-vous les chardons de la chicane! » Voilà bien, dans cette dernière phrase, le *turpiter hirtum* du vers 23 — le *spinas animo*, etc., de l'ép. XIV, 4-5. (Voltaire *à Cideville.*)

viendrait? Comme cette vigilante amitié d'Horace va s'informant, s'inquiétant de tout, dans l'intérêt des amis! *Quand il s'agit de ce qu'il aime.* Comme il fait, de près et de loin, sa revue, pour voir si tout chez eux est en bon état, afin de réparer, de consoler, d'adoucir, de guérir, de rendre heureux, s'il est possible! Et les ingénieux détours qu'il prend quelquefois pour mieux atteindre le but! Il semble chez lui que le cœur ajoute aux ressources de l'esprit.

Le ton demi-sérieux, demi-badin de cette épître, on le trouve, mais avec moins de tendresse et d'affection, dans plus d'une lettre de Voltaire à Cideville et à d'autres gens de lettres, presque tous oubliés autant que les Florus, les Celsus, etc., et dont les ouvrages imprimés sont comme s'ils n'étaient pas.

Chénier, dans son épître à Le Brun-*Pindare*, imite tout le passage qui concerne, dans l'épître latine, le pindarique Septimius. *Ut meminit nostri? Fastidire lacus.*

> Puis apprends si, toujours ami de la nature,
> Il s'en tient comme nous aux bosquets d'Épicure;
> S'il a de ses amis gardé le souvenir,
> Quelle muse à présent occupe son loisir,
> Si Tibulle et Vénus le couronnent de rose,
> Ou si, dans les déserts que le Permesse arrose,
> Du vulgaire troupeau prompt à se séparer,
> Aux sources de Pindare ardent à s'enivrer,
> Sa lyre fait entendre aux nymphes de la Seine
> Les sons audacieux de la lyre Thébaine.

Élégance pénible dans la dernière partie de cette période assez longue. Revoyez Horace. Quelle agi-

lité ! quelle prestesse ! *Circum volitas agilis thyma.* Elle est quelque peu lente, elle-même, cette muse à qui son poëte dit :

Muse, va de Le Brun gourmander les lenteurs.

Muse charmante, du reste, attrayante comme dans la pièce d'eau qui le reflète un beau cygne aux mouvements souples, onduleux, harmonieux, muse aimante, et toujours sûre de plaire, toujours aimée. Ce passage est précédé d'un autre, délicieux, qui rappelle bien, pour la coupe des vers, l'épître latine, mais sans lui ressembler autrement[1] :

.... Ombrages où l'été ne pénètre jamais :
C'est là son Hélicon. Là, ta course fidèle
Le trouvera peut-être aux genoux d'une belle.
S'il est ainsi, respecte un moment précieux :
Sinon, tu peux entrer....

Rien d'analogue à cela, dans l'épître à Florus.

---

[1] Chénier qui allait cherchant partout son butin, ou, si l'on veut, ses perles, s'est probablement inspiré aussi d'épigrammes de Martial *ad Librum*, et d'une *Sylve* de Stace, imitatrice elle-même, ainsi que les épigrammes, de l'épître à Florus, etc., etc. Cette Sylve, *Epistola* selon l'auteur, étant la seule épître latine qu'on puisse rapprocher de celles d'Horace, nous en citerons quelques passages.

Curre per Euboïcos non segnis, Epistola, campos ;....
Atque ubi Romuleas velox penetraveris arces,
Continuo dextras flavi pete Tybridis oras,
Lydia qua penitus stagnum navale coercet
Ripa, suburbanisque vadum prætexitur hortis.
Illic egregium formaque animisque videbis
Marcellum, et celso præsignem vertice nosces :
Cui primum solito vulgi de more salutem,
Mox inclusa modis hæc reddere verba memento....

« .... Te quoque clamosæ quænam plaga mitior urbi
Subtrahit? æstivos quo decipis aere soles !
Quid, tuus ante omnes, tua cura potissima, Gallus,
Nec non noster amor (dubium morumne probandus

Horace, qui le questionne sur leurs amis communs, ne pouvait-il, en quelques mots, l'interroger aussi sur ses amours, c'est-à-dire, ses conquêtes amoureuses, les Byzantines ou les Ioniennes qu'il peut avoir soumises (*cohors*), vers et chemin faisant? Florus, ainsi que ses compagnons, n'a-t-il pas, nouvel Orphée, mais Orphée célibataire, et non moins ami de Vénus que d'Apollon, réconcilié les belles de la Thrace avec les poëtes, aux bords mêmes de l'Hèbre, qui n'était pas toujours si glacé qu'il en avait la renommée? Comment! sur le détroit classique d'Héro et de Léandre, pas le moindre souvenir de ces deux amants qu'avait chantés son ami Virgile!

Quid juvenis, magnum cui versat in ossibus ignem
Durus amor?...
....Et moritura super crudeli funere virgo?

Ingenitive bonis), Latiis æstivat in oris?....

Plus bas, *ampullatur*.

Hæc ego

(Soixante vers depuis *te quoque*.)

Cbalcidicis ad te, Marcelle, *sonabam*
Littoribus, fractas ubi Vesbius erigit iras, etc., etc., etc.

Nunc si forte meis quæ sint exordia Musis
Scire petis ...

Il vient d'achever sa *Thébaïde*, de commencer une *Achilléide*, et voudrait chanter le monarque ausonien: mais

Stabuntne sub illa
Mole humeri? etc., etc., etc.

Lieux communs usités en pareil cas.
Voici la fin:

Jamque vale, et penitus voti tibi vatis amorem
Corde exire *cata*: nec enim Tyrinthius almæ
Pectus amicitiæ, cedit tibi gloria fidi
Theseos, et lacerum qui circa mœnia Trojæ
Priamiden cæso solatia traxit amico.
(Liv. IV, sylv. IV, intitulée: *Ad victorium Marcellum epistola.*)

Ces questions si naturelles[1], ces allusions badines eussent complété le charme et le piquant de l'épître. On est surpris d'abord et même fâché de ne pas les y rencontrer. D'où vient cela? Dira-t-on que dans l'antiquité les femmes vivaient retirées et ne communiquaient pas avec les hommes, surtout avec des étrangers? Mais les villes de province avaient aussi de ces voluptueuses hétaïres qui passionnaient les jeunes gens de Rome et d'Athènes. Rappelons-nous ce que le poëte dit lui-même de l'Ionie : *Motus doceri gaudet Ionicos*, III, VI. Dans un tel pays, où la volupté semblait avoir pris naissance, et régnait plus que partout ailleurs, assurément Florus et ses amis pouvaient courir les aventures galantes. La principale raison du silence d'Horace, c'est qu'il ne s'occupe plus, en ses épîtres, d'amour ni d'amourette. Il les veut distinguer, surtout par là, de ses précédents ouvrages, ou des ouvrages d'un autre genre. Il prêche uniquement

[1] On les trouve bien dans une lettre du grave Balzac, mais jeune encore (quoique souvent des plus lourds); et puis écrivant de Rome le 3 mai, *c'est-à-dire environ le temps que tout aime....*

D'aise on entend sauter les pesantes baleines.

« .... Je veux sçavoir ce que vous faites, et à quoy vous employez la plus belle saison de vostre vie. Ne partez-vous jamais de dessus la bouche d'Opale, dont l'haleine est si douce, qu'il semble qu'elle ne vive que de fleurs et de parfums? (Si le commencement de la phrase est un peu chenille, elle devient ensuite joliment papillon.) Êtes-vous autant aimé de vostre maistresse que vos services le méritent, et que vostre fidélité l'y oblige? »

Suivent d'autres questions comme dans l'épître :

« Clitophon resve-t-il tousjours genereusement? prend-il tousjours des villes à table? fait-il tousjours des desseins d'outre-mer en la ruelle de lict? N'y a-t-il, etc., etc. » (II, XVI, 1621.)

(Oseulaque impliciti vernos redolentia flores) (*Sylves*, II, I..)

la sagesse aux jeunes gens, tels que Lollius, Florus, etc. Il a quarante-cinq ans. Chénier n'en a que vingt. Aussi voit-il, rêve-t-il en tous lieux *Vénus*, aux champs, à la ville où

Mille chars élégants promènent les amours.

L'amour et l'amitié se partagent le cœur de l'un; dans celui de l'autre est restée l'amitié seule. Et puis, qui sait? Horace pouvait bien, nonobstant la sagesse dont il faisait alors profession, se permettre, au moins sous forme d'allusion badine, quelques mots d'amour; mais cette épître devant être communiquée à Tibère, on peut supposer que sa pruderie hypocrite se fût offensée de pareilles questions ou suppositions à l'égard de ceux qui l'accompagnaient.

Dignum mente domoque legentis honesta Neronis,

lui dit Horace, en lui recommandant, ép. IX, précisément un de ses compagnons qui demandait alors à le devenir. Ces jeunes gens se tenaient donc sur leurs gardes, et, s'ils avaient quelques bonnes fortunes, ils prenaient soin de les dérober aux regards ombrageux du prince, ainsi qu'il cachait lui-même ses amours ou ses débauches.

Tout à ses questions, Horace ne dit mot de lui. Chénier :

....Les ruisseaux et les bois, et Vénus et l'étude,
Adoucissent un peu ma triste solitude.

Il est *éloigné* de Le Brun, qui ne lui écrit pas, *séparé* de Brazais, autre ami cher;

Oui, les cieux avec joie ont embelli ces champs.
Mais, Le Brun, dans l'effroi que respirent les camps,
Où les foudres guerriers étonnent[1] mon oreille,
Où bien avant Phœbus Bellone me réveille,
Puis-je adorer encore et Vertumne et Palès?
Il faut un cœur paisible à ces dieux de la paix.

Est-ce un poëte moderne qui parle, puisqu'on ne trouve pas ces vers dans La Fontaine? ou n'est-ce point quelque fragment inédit, retrouvé par bonheur, d'un poëte grec ou latin, fidèlement reproduit dans notre langue? Que Fénelon, s'il l'avait connue, eût goûté cette poésie simple, sensible, douce, harmonieuse! Comme il l'eût délicatement appréciée! S'il ne s'était fait en quelque sorte une loi de ne point citer les modernes, il y aurait sans doute choisi[2] plus d'une fois, pour embellir d'autant

---

[1] Dans le sens du latin *attonitus*. La Fontaine :

Les trompes et les cors font un tel tintamarre
Que le bonhomme est *étonné*.

Bossuet : Cette *étonnante* nouvelle, etc., etc. — Oserais-je avouer que je trouve Bossuet un peu rhéteur dans cette phrase « où retentit tout coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle? » Cette phrase qui frappe, comme un coup de foudre, par un ciel serein, la Princesse et tous les cœurs

(Mortalia corda
Per gentes humilis stravit pavor....),

cette phrase, consacrée par l'admiration générale, n'est-ce pas un sacrilége de l'attaquer?

[2] Les sujets habituellement traités par le jeune poëte ne l'en auraient point empêché. Le chantre d'Eucharis ne craignait pas certaines citations de Térence, de Catulle, de Virgile, d'Horace, etc. Il prend même pour lui deux ou trois fois, en le détournant de l'amour à l'amitié, ce vers passionné qui dénoue pour ainsi dire le *Donec gratus eram....*

Tecum vivere amem, tecum obeam libens.

S'il m'arrive donc à moi profane, dans un travail sur Horace qui devait l'être plus que moi, de me permettre des citations ou rapprochements

mettait de faire (ép. Ire), ce qu'il conseillait à son jeune ami Lollius (ép. II) : *audire, discere.* Frappé d'ennui, de *spleen,* d'hypocondrie, plongé dans une inertie morale qui l'accable, il repousse tous les remèdes qui l'en pourraient tirer :

Irascar amicis
Cur me funesto properent arcere veterno.

(*Irascar.* Rien ne choque plus notre apathie que l'empressement des autres à la secouer pour la guérir).

Adieu maintenant cette constance, cette fixité par laquelle il voulait se distinguer du peuple, si mobile et si fantasque, *ventosus.*

Quelques vers renferment cette espèce de confession : *Pagina sapit hominem,* l'homme vrai, l'homme sincère. Horace, dans l'annonce de son changement de vie, n'avait pas prétendu qu'il tiendrait toujours bon[1] dans la sagesse : *Restat ut his*

---

[1] Multa et pulchra minantem.

Minantem..., promettre avec force, etc. — Certaines *promesses* sont en même temps des *menaces* pour les personnes ou les choses qui peuvent être un obstacle à leur exécution. Ici, par exemple, *promettre* énergiquement de bien faire, c'est, en quelque sorte, *menacer* les penchants ennemis qui vous entraînent au mal. — Même hémistiche ailleurs (*Sat.*, II, III, 9.)

Atqui vultus erat *multa et præclara minantis,* etc.

Il est question de satires qu'Horace devait composer, une fois qu'il serait dans sa *villa* (*villula*). Les compagnons qu'il y emmène, Ménandre, Eupolis, Archiloque; et ce vers (13)

Invidiam placare paras virtute relicta,

annoncent évidemment des compositions satiriques en faveur de la vertu, contre le vice et les vicieux. — *Virtus* peut d'ailleurs s'entendre aussi du courage nécessaire pour attaquer le vice, pour affronter les ressentiments et la vengeance du vicieux.

Corneille emploie d'une manière analogue le verbe *promettre* avec idée

ego me ipse regam solerque elementis, avait-il dit. Il devait par instants se relâcher, faiblir, succomber même, ainsi que s'oublie, dans une longue composition, le poëte même le plus attentif. La philosophie d'Horace nous aurait inspiré des doutes, si le même état de sagesse eût continué tout le long de ses épîtres. Celle-ci donc, outre qu'elle jette par le contraste une piquante variété dans le recueil, excite une vive sympathie, par la franchise et la vérité de la peinture, qui nous montre un homme avec lequel nous aimons à nous identifier, sous l'influence d'un de ces courts moments où les principes fléchissent, où l'homme redevient homme, c'est-à-dire faible, incertain, découragé.

Ainsi, dans cette épître, ton bien différent de celui de l'épître à Florus.

Autre différence. Horace demande à Florus des nouvelles tant de lui que de la *cohorte*, et ne donne point des siennes. Ici, tout le contraire. Il parle plus de lui-même que de Celsus, à qui il écrit. Cela ne tient pas seulement, croyons-nous, à l'état maladif d'un esprit se soulageant à raconter ses ennuis. N'aurait-il pas dessein d'opposer, en quelque sorte, sa *personnalité* à celle de Celsus, laquelle,

---

de *menace*, mais de *menace* qui ne laisse pas d'avoir un aspect, ou du moins un dédommagement avantageux :

> Mais quoique ce combat me promette un cercueil,
> La gloire de ce choix m'inspire un juste orgueil. (*Hor.*, II, 1.)

L'Acad. dit : « *Menacer* s'emploie quelquefois par antiphrase dans le discours familier ; et alors il signifie faire espérer. *Il nous menace d'un excellent, d'un grand repas*, etc. » Ainsi disons-nous, par un aperçu plus ou moins vague des suites que peut avoir un tel repas pour les mangeurs.

tout enflée de la faveur de Tibère, s'était peut-être longuement et complaisamment étalée dans une lettre dont ce billet est la réponse.

Quo me habeam pacto, tamen etsi haud quæri, docebo,

comme dit le premier vers du premier fragment de la satire v de Lucilius. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, toujours paraît-il certain que le secrétaire intime du prince pouvait en venir à méconnaître plus ou moins ses amis, s'ils l'eussent laissé faire. Horace, pour sa part, lui donne, comme en passant, un petit avis au lecteur, qui rappelle le *memento servare mentem ab insolenti temperatam lætitia.* Il tempère lui-même un reproche indirect par la finesse et par la grâce qu'il y met, puis encore par la manière dont il en use à son propre égard. Des premiers à s'attaquer, ne trouvez pas mauvais qu'il attaque aussi vos petits travers, etc., à charge de revanche.

Ainsi composée, cette épître, ingénieuse et touchante, contraste avec elle-même, et se rapproche, par un badinage légèrement ironique, de l'épître à Florus, dont elle diffère pour le reste.

Elle s'encadre, pour ainsi dire, entre deux mots bien significatifs : *Celso,* le premier mot; *Celse,* l'avant-dernier. Remarquez aussi cet emphatique *Albinovano,* qui a l'air de se rengorger au bout du vers, de se pavaner, et près duquel vole, comme une maligne abeille, avec son aiguillon, la muse d'Horace. Il est probable que les amis de Celsus, lorsqu'il se laissait trop aller à la vanité, le persiflaient volontiers de son autre nom d'*Albinovanus*

(*le comte de Tufière!*). Ces consonnances en *o* contribuent encore à rendre l'importance que s'attribuait le personnage. C'était le même qui se pavanait, comme poëte, avec les plumes qu'il avait dérobées. Vaniteux et glorieux, pour ses vers et pour sa place, de ce qui n'était pas *sien*, de ce qu'il devait moins à ses qualités personnelles qu'à d'heureuses circonstances.

Musa rogata. A. Chénier, comme nous l'avons vu[1], s'adresse pareillement à sa muse[2] dans l'épître à Le Brun. Il la charge aussi d'un message près de son ami. Dans l'idylle si charmante d'Hylas, il apostrophe, vers la fin, l'idylle elle-même, qu'il personnifie :

Va, ma fille nouvelle,
Va trouver mon ami....

Va tost, épistre,

avait également dit Marot, dans un joli billet de seize vers à M. de Guise[3] passant par Paris.

---

[1] Page 235.

[2] Pline le Jeune (III, XXII) dit que Martial, dans une de ses épigrammes, « Alloquitur Musam, mandat ut domum meam in Esquiliis quærat, « adeat reverenter :

« Sed, ne tempore non tuo disertam
Pulses ebria januam, videto. ..
Seras tutior ibis ad lucernas ·
Hæc hora est tua, quum furit Lyæus. .. » (X, XIX.)

Je doute que même à cette heure, et dans ces dispositions, le délicat Épistolaire eût goûté des épigrammes telles que *poeta parans contrivium*, etc. (Même liv., XLVIII). Voir ci-dessous, chap. VII, ép. V, à Torquatus.

[3] Dans une de ses épigrammes *ad librum*, Martial envoie son livre

....Ainsy diras, épistre....
.. .Puis te tairas, car tant debile suis
Que d'un seul vers allonger ne te puis.

Ne serait-ce point encore avec intention qu'Horace envoie sa muse, c'est-à-dire sa *comes* à lui, son *scriba*, au *comiti scribæque Neronis?* « Te voilà le confident, le favori d'un prince; moi, comme devant, le bien-aimé de la muse, toujours prête, quand je l'invoque. » Celsus, qui se mêlait de vers, devait, mieux qu'un autre, apprécier, même au-dessus des faveurs princières, celles de la muse, et par conséquent ne pas trop s'enorgueillir, au moins avec Horace, de sa haute position.

Notre poëte oppose volontiers sa muse à la grandeur, aux richesses. « Les dieux, pense-t-il comme Lamartine,

Les dieux ont fait pour eux (*les grands*) tous les biens de la terre,
Mais la lyre est a nous.

Aux dieux mêmes elle est chère la muse d'Horace : *Dis...*, *musa cordi est*, dit-il à sa maîtresse, comme pour s'en recommander auprès d'elle. C'est un dieu, c'est Phébus qui l'a fait ce qu'il est :

Spiritum Phœbus mihi, Phœbus artem
Carminis nomenque dedit poetæ. IV, VI.

Il avait bien la conscience du pouvoir de la poésie,

---

saluer Proculus : V. *de salutatum*.... Mais pourquoi l'auteur n'y va-t-il pas lui-même? Pourquoi?

Sic licet excuses, quia qualiscunque legantur
Ista, salutator scribere non potuit

Ista, c'est-à-dire l'épigramme même que terminent ces deux vers.

de la valeur et de la dignité du poëte. Voyez de tous côtés dans ses œuvres. Ne citons plus qu'un passage, un des plus modestes et des plus agréables : *Te greges centum,* etc.

Des milliers de brebis, cent vaches mugissantes
Errent sur la montagne, et s'engraissent pour toi.
A toi, dans les vallons, cavales bondissantes :
A toi la double pourpre et les trésors d'un roi.

Pour moi, quelle est ma part? Un petit coin de terre,
De la Muse des Grecs un souffle harmonieux;
Et puis, autre faveur de la Parque sincère,
Je vois avec dédain le vulgaire envieux[1].

Pauperemque dives Me petit, ajoute-t-il, ode XVIII, à la suite d'un rapprochement analogue.

« Je n'ai point de sceptre, mais j'ai une plume, » écrit Voltaire, de Potsdam, à sa nièce, dans le temps de ses démêlés avec Frédéric. Quelle puissance avait aussi le *stylus* d'Horace! (*Sat.*, II, 1, 39.)

Du reste, ce *stylus*, qui stimule assez souvent dans les épîtres, n'est guère offensif : seulement quelquefois il pique amicalement les amis qui s'oublient : nous l'avons vu pour Mécène, nous le voyons ici, nous le verrons encore ailleurs. Malice ingénieusement tempérée, et salutaire. Ce billet, par exemple, à Celsus devait être pour lui comme un *memento* (v. 16) qui le ramenait à lui-même.

---

[1] Le même, Martial dans une épigramme imitée d'Horace contre Callistrate, finit un parallèle entre ce riche et lui par ce distique assez plat :

Hoc ego tuque sumus : sed quod sum, non potes esse,
Tu quod es, e populo quilibet esse potest.

Oh! le *spiritum Graiæ tenuem camœnæ!* il n'a pas souvent effleuré l'épigrammatiste.

Ut valeat[1], dit Horace, après avoir donné le bulletin de sa santé morale. Il semble dire : « A toi maintenant de te tâter le pouls. Voyons, comment te trouves-tu? Bien? — Tant mieux.... » Et néanmoins il prie la muse de lui glisser en douceur, comme une petite dose de modestie, cet avis, qui termine l'épître :

Ut tu fortunam, sic nos te, Celse, feremus.

Horace, ainsi qu'il fait maintes fois, joue sur le mot (*Albi, candide, asella*, etc.). On pourrait dire par imitation : « Comme vous supporterez la fortune, ainsi vous supportera, mon cher monsieur Legrand[2], votre humble serviteur, Horace. »

Cicéron, dans des lettres fort badines, raille aussi (mais ce n'est qu'une plaisanterie) son jeune ami Trébatius, qui se trouvait alors auprès de César dans les Gaules, sur la *superbe* qu'il a prise :

« Audi, Testa mi : utrum *superbiorem* te pecunia « facit, an quod te imperator consulit? Moriar, ni, « *quæ tua gloria est*, puto te malle a Cæsare consuli, « quam inaurari. Si vero utrumque est : *quis te feret* « *præter me, qui omnia ferre possum?* » (VIII, XIII.)

---

[1] *Ut valeat*, de cette santé complète dont Horace n'a que la moitié (ép. II).

Vers suivant :

Ut placeat juveni, percontare, utque colora

Les bonnes grâces des amis pouvaient être en raison inverse de celles du prince, par l'orgueil que ces dernières inspiraient à Celsus.

[2] « Je suis bien aise, écrivait Boileau, de la bonne opinion que M. Le Baron a de moi. » Il parle du comédien Baron, qui faisait aussi l'important, etc. (*Lettre à M. de La Chap.*)

§ IV.

ÉPITRE IX. A CLAUDIUS NERO.

Au voyage de Tibère en Asie se rattache une troisième épître, dont nous avons déjà parlé. C'est l'épître de recommandation qui sollicite pour Septimius la faveur d'accompagner le jeune prince.

Quelle adresse et quelle grâce dans cette épître, encore plus courte que la précédente! Comme Horace s'excuse délicatement de la demande qu'il fait à Tibère! Pouvait-il s'en dispenser? Un ami qui le prie, qui le presse, qui le force! Donc il aime mieux commettre une indiscrétion, risquer même de passer pour importun, que de s'exposer aux reproches d'égoïsme et de mauvaise amitié. Tibère lui-même doit plutôt louer que blâmer un dévouement qui coûte tant à la délicatesse, à la pudeur naturelle du *demandeur*. Enfin, rien ne manque à ce petit billet, pour que le prince, loin de lui savoir mauvais gré d'une telle démarche, la couronne, au contraire, d'un plein succès.

« Il m'a tant prié, tant pressé, il était si ému, que j'ai eu la hardiesse d'écrire.... » (Voltaire, *au marquis de Chauvelin.*)

Un ami, dit La Fontaine, vous épargne la *pudeur* de lui découvrir vos besoins.. . Il fait plus encore : il ira, comme Horace, jusqu'à sacrifier[1]

---

[1] Frontis ad *urbanæ* descendi præmia.

De ces gens hardis, qui, suivant l'expression de Racine,

Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

« *Coram me.... deterruit* pudor *quidam*, *parne* subrusticus... » (Commencement de la lettre à Lucceius, vers 12.)

pour vous sa pudeur à lui : *Depositum pudorem.*

« Je baisse les oreilles, j'écris, et puis je suis tout honteux et je voudrais m'aller cacher. J'ai l'honneur d'être.... en rougissant de mes hardiesses.... » (Le même, *à Mme de Choiseul.*)

Voltaire, qui savait par cœur et, pour ainsi dire, de cœur son Horace, a rapproché de cette épître une lettre de Voiture [1]. « Elle n'a pas, dit-il, le mérite de celle qu'Horace écrit à Tibère Néron dans un cas à peu près semblable; mais elle a ses grâces et son mérite. » Au lieu de la citer, j'aime mieux rap-

---

[1] On pourrait citer ici, de Balzac, une lettre de recommandation, sérieuse et noble, dont le commencement rappelle, mais par contraste, la fable du Rat qui s'est retiré du monde : (Quelques réminiscences de Balzac dans La Fontaine.)

« ...Je tiens encore au Monde par l'amitié; et quand les intérêts des personnes qui me sont chères me viennent chercher dans le Désert, je ne leur ferme pas la porte de ma cellule. »

Balzac, en recommandant les autres, ne s'oublie pas lui-même. Il touche assez adroitement ses petits intérêts :

« ...Mais puisqu'à la Cour il n'y a rien à donner qui vaille tant que votre estime, je borne par là mon ambition. Je me contente, Monseigneur, de vos bonnes grâces toutes pures, et ne veux pas seulement vous dire un mot de soixante mille livres d'arrérages qui me sont deus de ma pension. L'Estat payera ses dettes, quand il pourra... » (*Au comte de Servien.* 1653.)

Il est aussi fort adroit, mais pour un ami, dans une autre lettre, d'ailleurs assez recherchée :

« ...Il n'y a pas moyen de tenir bon, quand c'est l'Amitié qui prie... Je ne suis pas assez dur pour désobliger les honnestes gens, et négliger les plus doux devoirs de la vie civile... Bien que je sois sorti du monde, j'y rentre volontiers, si l'Honneur ou la Vertu m'y appelle... » (Pour les recommander, les soutenir.) X, XXI.

Dans la lettre précédente, également de recommandation, il trace un portrait piquant, qui ne devait pas peu contribuer au succès de sa démarche :

« ...Elle (la demoiselle pour qui il écrit) est tourmentée par le plus fameux Chicaneur de nostre Province, et je ne pense pas que la Normandie en ait jamais porté un si redoutable. Son seul nom fait trembler les Veufves et met en fuite les Orphelins. Il n'y a pièce de pré ni de vigne à trois lieues

porter, en grande partie, une lettre bien supérieure adressée par Voltaire lui-même à M. d'Argenson, pour lui recommander un jeune homme :

« Il m'entend parler de vous comme de mon ange gardien. Oh ! oh ! dit-il, s'il vous fait du bien, il m'en fera donc; écrivez-lui en ma faveur. — Mais, monsieur, considérez que j'abuserais....—Eh bien ! abusez, dit-il, je voudrais être à lui, s'il va en ambassade; je ne demande rien.... je suis diligent, je suis.... Enfin, donnez-moi une lettre pour lui. Moi, qui suis bonhomme, je lui donne ma lettre. Dès

---

de luy, qui soit asseurée à celuy qui la possède. Il pense faire grâce aux enfants, quand il se *contente* de *vouloir* partager avec eux la succession de leur père. Il habite les Parquets et les autres lieux destinez à l'exercice de la Discorde; et s'il vous plaist que je me serve des termes de nostre bon Plaute, *on le voit en ces lieux-là plus souvent que le préteur.* Voulez-vous que j'achève son éloge ? c'est *Attila* en petit; c'est *le fléau de Dieu* dans son voisinage... Vous ferez une œuvre méritoire, ou plustost une action de charité héroïque, si vous contribuez quelque chose au chastiment de cet ennemi public. Vous obligerez, en une seule personne, mille personnes intéressées. Mais je ne laisseray pas de vous en avoir autant d'obligation que si vous ne considériez que moy, qui vous en supplie, et qui suis passionnément... »

Les lettres suivantes, XXIIe, XXIIIe, XXIVe, XXVe, XXVIe, sont aussi des lettres de recommandation. J'ajoute la XXVIIe, agréable pétition au maire d'Angoulême, relativement à la réparation d'un chemin, « où Balzac avait failly faire naufrage dans de la boue. »

Pour dernier argument, il offre au magistrat cette perspective... irrésistible : « Vous avez un moyen (par le remercîment oratoire que lui fera le pétitionnaire) d'estendre vostre réputation hors des bornes de vostre Province, et de faire durer longtems l'année de vostre Mairie... »

C'est ainsi qu'il disait, lettre XXIV, à M. de Zuylichem : « Elle (son Altesse) n'auroit point de regret de m'avoir accordé une faveur, que je ferois sonner si haut et aller si loin, que peut-estre la Postérité l'en remercieroit... »

Il le prend sur un ton plus modeste, plus simple, plus habile, dans la lettre au marquis de Montausier, en faveur d'un officier de ses troupes : « Je ne sçaurois croire qu'il vaille peu, connoissant au poinct qu'il fait, ce que vous valez. » (XIII, XXVII.)

qu'il la tient, il se croit trop heureux. — Je verrai M. d'Argenson ! — Et voilà mon grand garçon qui vole à Paris. J'ai donc, monsieur, l'honneur de vous en avertir. Il se présentera à vous avec une belle mine et une chétive recommandation. Pardonnez-moi, je vous en conjure, cette importunité; ce n'est pas ma faute. Je n'ai pu résister au plaisir de me vanter de vos bontés, et un passant a dit : J'en retiens part. S'il arrivait, en effet, que ce jeune homme fût sage, serviable, instruit, etc.... »

Voltaire excellait dans ces lettres ou billets de recommandation. Quelques-unes sont de petits chefs-d'œuvre. Horace n'aurait su mieux faire. Voir celles au marquis de Chauvelin, XI; — à M. Baillon, intendant de Lyon, XI; — à Mlle Clairon (une des plus drôles, celle-ci, dans laquelle il recommande à l'actrice « un drôle de corps de prêtre »); — à la duchesse de Choiseul, XVI; — un passage d'une lettre à Catherine, XVIII; — à Bernis, etc., etc.

Une recommandation bien ingénieuse aussi, et des plus adroites, c'est l'épître (LIX) de Marot au roy, pour lui recommander Papillon, poëte françois estant malade :

> Me pourmenant dedans le parc des Muses
> (Prince sans qui elles seroient confuses),
> Je rencontrai suz un pré abbatu
> Ton Papillon, sans force ne vertu....

Encore un chef-d'œuvre ! On ne pouvait mieux intéresser le roi, l'obliger tant par la pitié que par l'amour-propre, à secourir le pauvre malade. Scène douce et touchante; espèce d'élégie naïve

et simple, qui vaut l'apologue du rat et du lion. Marot joue ici le rôle le plus tendre et le plus aimable. Je crois qu'Horace n'aurait pas si bien fait.

Il recommande ailleurs, aussi naïvement, mais d'une façon plaisante, le porteur de son livre, à monseigneur de Montmorency :

> Petit tailleur entre tous les tailleurs.

Boileau n'a recommandé personne dans ses épîtres. Au défaut d'une pièce de vers, plus ou moins adroite, ingénieuse, nous trouvons de lui, pour faire compensation, sa démarche généreuse en faveur de Corneille, vieux et mourant.

Dans La Fontaine, non plus, nulle épître qui recommande quelqu'un. Mais quelle littérature offre une recommandation plus attendrissante que l'élégie sur Fouquet, et particulièrement la fin ?

> Nymphes, qui lui devez vos plus charmants appas,
> Si le long de vos bords Louis porte ses pas....

Dans cette nature si mythologique de Vaux, on voit, sans être choqué, ces nymphes auxquelles le poëte s'est adressé dès le début de sa pièce, par une heureuse réminiscence, que le cœur semble avoir inspirée, du commencement de l'élégie bucolique sur Daphnis :

> Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes,
> Pleurez[1], Nymphes de Vaux, faites croître vos ondes....

---

[1] ***Pleurez...*** ce *flebant*, que nous retrouvons plus désolé, plus lamentable dans *le jeune malade :*

> C'est ta mère, ta vieille, inconsolable mère,
> Qui pleure.... (A. Chénier.)

Voy. plus bas, ép. XIV.

§ V.

ÉPITRE XII. A ICCIUS.

Les lettres de recommandation devaient être fréquentes dans l'antiquité. La correspondance de Cicéron en présente un grand nombre[1]. Le XIIIe livre des *Familières* n'en renferme même pas d'autres, hors une seule, la soixante-huitième sur soixante-dix-neuf. Elles sont toutes sérieuses, ne s'écartent pas de leur objet, et paraissent toutes (à l'exception de quelques-unes, plus vives et plus pressantes) avoir été jetées dans le même moule. Pline ne procède pas autrement. Il n'en devait pas être de même, en vers, chez un poëte épistolaire, tel qu'Horace, naturellement ironique et badin. Si nous venons de voir une recommandation faite par lui d'une manière à peu près sérieuse, en voici maintenant une autre, plus courte, en termes railleurs, et placée, comme à l'improviste, dans une épître railleuse elle-même, adressée à l'intendant des biens d'Agrippa, en Sicile, Iccius, un des amis d'Horace.

Cet Iccius était, à ce qu'il paraît, fort économe, d'une économie qui frisait quelque peu l'avarice. Comme tel, et quoique philosophe, il se plaignait fréquemment de n'avoir pas assez. De là ce joli

---

[1] La plus remarquable de ces lettres est celle qu'il adresse en faveur de Trébatius à César, alors dans les Gaules (VII, v) :

« Totum denique hominem tibi ita trado de manu (ut aiunt) in manum « tuam istam et victoria et fide præstantem... »

« Commendationem certe singularem habes, » écrivait-il à Trébatius, en lui rappelant cette lettre (VII, VII).

badinage, dont il ne faut pas prendre à la lettre quelques détails gaiement hyperboliques, qu'Horace présente sous forme de conjectures ou d'hypothèses[1].

Si tu sais convenablement, lui dit-il, jouir de ta fortune, en ne te refusant pas un large nécessaire, *si rerum suppetit usus*, elle est certainement suffisante; à plus forte raison, si, par hasard, tu vis d'herbes et d'orties. Ainsi donc, trêve à tes doléances, *tolle querelas*, puisque, avec un accroissement de richesses, ta vie continuerait d'être la même.

« Jupiter lui-même ne saurait te donner une plus grande abondance. »

L'usage seulement fait la possession.

Nous voyons, ép. XIX,

Sed satis est orare Jovem qui donat et aufert :
Det vitam, det opes, æquum mî animum ipse parabo.

L'*æquus animus*, voilà ce qui manquait à Iccius, possesseur de la fortune et de la santé.

---

[1] On lit dans l'analyse de Lemaire : « Ex iis quæ in hac epistola passim « adsperguntur (Iccium) fuisse hominem *avarissimum* haud obscure in- « telligitur. »

Commentateurs infidèles, ne prenez donc pas au sérieux ce qui n'est guère dans Horace que badinage et plaisanterie. Quel ami terrible vous en faites, un ami se plaisant à divulguer les défauts de ses amis, les marquant à jamais d'un stigmate indélébile!

Il aurait agi bien à l'encontre de ses préceptes sur la manière d'être en amitié (*Sat.*, I, III) :

Parcius hic (c'est-à-dire *amicus*) *vivit? frugi dicatur*, etc., etc.

« Je sçay recevoir avec docilité, écrivait Balzac, tout ce qui vient de la part de mes amis. Il me semble seulement que la liberté de l'amitié n'en doit pas exclure la discrétion, et que les advis fideles ne se donnent gueres en public. » (XX, II.)

Vas-tu bien de tes pieds, de ton ventre et du reste,
Tous les trésors des rois ne te seraient qu'un zeste.

Nil. Remarquez, en contraste avec un vers entier, ce bref monosyllabe. Que seraient-elles pour toi ces richesses immenses? Rien, puisque tu vivrais toujours de la même façon. *Nil.*

Il voit....

(Pardonnez-moi, mon Dieu, ce rapprochement tout prosodique!)

Il voit comme un néant *tout l'univers ensemble*,
Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient *pas*.

Ventri, lateri, pedibus. Phrase à trois membres (c'est le cas de le dire) comme on en trouve tant dans Horace. Elle est imitée du grec :

Γαστρίτε καὶ πλευραῖς καὶ ποσὶν ἁβρὰ παθεῖν.

Horace s'arrête là, et n'ajoute pas les deux vers suivants, παιδὸς τῇδε γυναικός. Nous avons indiqué pourquoi dans l'examen de l'épître à Florus.

Si forte[1], etc. (v. 7-8), *Si tu vis en gueux*, comme dit La Fontaine. — Chez le même poëte, qui n'attaque guère moins souvent qu'Horace l'avarice et la cupidité, le loup ne touche pas d'abord aux bonnes choses dont il est entouré, *positorum*, pour manger de la corde de l'arc.

Il semble, dans la supposition d'Horace, qu'Ic-

[1] .... Sic vives protinus....

Sans faire, pour ainsi dire, entre ta vie passée et ta vie présente, solution de continuité.

cius ne se donnait pour tout potage que des légumes et de l'eau fraîche : *Abstemius*.

Une satire, II, III, 114, représente un autre avare faisant sa nourriture de feuilles amères,

Ac potius foliis parcus vescatur amaris,

laissant là Chios et Falerne, et n'avalant que de la piquette,

Si, *positis* intus Chii veterisque Falerni
Mille cadis, nihil est, ter centum millibus, acre
Potet acetum....

Ce même avare, si riche, ne se borne pas, comme Iccius, à des plaintes cupides. Pourquoi, lui dit le poëte,

Si quidvis satis est, perjuras, surripis, aufers
Undique?

Ce que Bossuet appelle « amasser dans ses coffres des trésors d'iniquité. » (*Marie-Thér.*)

« Tu nagerais dans l'opulence (comme nous disons : *tu marcherais sur l'or et sur l'argent*), poursuit Horace, tu n'en profiterais pas, que ce soit de ta part disposition naturelle ou systématique, par suite de ta nature ou de tes principes philosophiques. »

Toujours les mêmes suppositions badines ! Comme si l'ami philosophe était, en quelque sorte, plus affamé de vertus que de mets exquis.

Démocrite, laissant courir parmi les champs[1] les

[1] *Agellos.* Bien peu de chose à ses yeux, rien, du point de vue élevé d'où il les aperçoit à peine.

.... Dum peregre est animus sine corpore velox.

.... Oui, dans le sein de Dieu, loin de ce corps mortel,

troupeaux des voisins, emporté qu'il est dans ses méditations transcendantes, on s'étonne, on l'admire. Iccius aussi, ne doit-on pas l'admirer, lui qui du milieu des préoccupations de lucre et d'avarice qui l'environnent, qui le tiennent peut-être, s'élance aux spéculations les plus sublimes de l'astronomie et de la physique! Que dis-je? admirons-le bien davantage, pour mener de front deux choses si peu compatibles.

Inter scabiem tantâm. Un vague adroit dans l'expression, donnant à penser qu'Iccius est lui-même atteint de la contagion commune.

Quid temperet annum. Voilà *quod curat* : .... *annum*, non pas.... *animum*. Ainsi, dans l'épître II, *pacantur silvæ*, mais non *animus*.

> Il vous sait comme vont lune, étoile polaire,
> Vénus, Saturne et Mars, etc.

Il s'inquiète de la marche des planètes, etc.; de sa conduite à lui, jamais. Cette *concordia discors* qu'Iccius étudiait, admirait dans le monde, Horace cherchait à l'établir dans sa propre personne, entre son corps et son âme.

Nous sommes au vingtième vers, presque à la fin de cette courte épître, et pas encore un mot de ce qui en fait, sans qu'il y paraisse, l'objet principal, à savoir, la recommandation de Grosphus. C'est ici seulement qu'Horace, comme en passant,

---

L'esprit semble écouter la voix de l'Éternel.
(*A Mme du Ch.: Sur la Philosophie de Newton.*)

Virtus ....
.... udam
Spernit humum fugiente penna. (*Od.*, III, II.)

en se jouant, l'aborde pour la laisser l'instant d'après.

Verum. « Au reste, quoi qu'il en soit de mes présomptions; quelle que puisse être, relativement à ce qui précède, la vérité; que tu *massacres* oignons ou poissons... » (expression tout à la fois métaphorique et philosophique, plus plaisante encore que celle de Boileau,

.... Les chanoines à table
Immolent trente mets à leur faim indomptable),

«traite Pompéius en ami; *si quid petet, ultro Defer.*» Cet impératif, ainsi placé, sans doute afin qu'il ressorte mieux, n'est-il pas effrayant pour un avare? Le *nil*, par bonheur, ne tarde pas à le rassurer. — Pompéius n'aura jamais recours à ta bourse, mais à ta justice, à ta sagesse, à ton expérience. Tu n'auras, pour ainsi dire, à débourser que *de l'équitable et du vrai.* Et cette expression, *vilis annona*, bien appropriée au caractère d'un homme intéressé, tel qu'Horace a l'air de représenter son ami! — L'amitié d'un honnête homme s'achète à bon marché, c'est-à-dire par quelques services qu'on lui peut rendre, tels que conseils, démarches, appui, lesquels services ne sont ni pénibles ni coûteux (*ubi quid deest*); au lieu qu'on paye chèrement l'amitié de ceux qui n'ont pas cette qualité de *boni*. On la paye soit par l'argent qu'on leur donne ou qu'on leur prête : ce qui souvent revient au même : soit par certaines démarches fatigantes, délicates, fâcheuses, parfois compromettantes, qu'ils vous occasionnent.

Horace, sa recommandation terminée, passe aux nouvelles du jour, par une transition d'une forme plaisante :

Ne tamen ignores quo sit Romana loco res.

S'amuse-t-il à faire jouer de lui-même ces deux consonnances pareilles, ou n'est-ce pas plutôt une parodie, une allusion maligne, etc.? — La rime n'est jamais si marquée.

Pour Agrippa le *Cantabre* simplement, de même l'*Arménien* pour Néron. Quant à César, le poëte fait pour lui les choses plus grandement. C'est le roi des Parthes en personne qui s'abaisse et s'agenouille à ses pieds. Le maître ne devait-il pas avoir la plus belle part de l'éloge? A tout seigneur tout honneur. Voyez les odes sur Drusus et sur Tibère. Boileau, épître à Lamoignon, n'agit pas autrement à l'égard de Louis XIV et de son frère.

Quelle plénitude de richesses dans le court tableau qui finit l'épître !

Résumons-la maintenant, pour remarquer chez Horace cet art de la composition qui préside même à de simples billets. Elle se peut diviser en trois parties : — Ire, 1-21. Charmant persiflage sur la trop grande économie d'Iccius. Horace n'épargne pas à ses amis ces reproches, le plus souvent moins sérieux que badins, de *studium lucri*. Virgile lui-même, tout *animus sine corpore* qu'il nous paraît, n'y échappe point. Noter qu'ici ils devaient piquer d'honneur Iccius, et le disposer plus vivement à servir Pompéius, fût-ce même aux dépens de sa bourse, ce qu'il n'avait pas à craindre, Pompéius

étant fort riche. Manière adroite de recommander son monde indirectement. — IIe, 21-25. Recommandation, directe cette fois, avec continuation des railleries précédentes. — IIIe et dernière. Conclusion digne de l'exorde et du reste. Heureuses nouvelles[1] qui doivent intéresser l'intendant d'Agrippa, surtout avare comme il était. Trois victoires. La paix (*paix générale cette fois*). Une année d'abondance (*pleine moisson, pleine vinée*). Donc, les propriétés rapporteront davantage. On payera mieux les rentes. Plus d'alarmes.

Quid bellicosus Cantaber et Scythes
....Cogitet....
....remittas
Quærere. (*Od.*, II, XI.)

(Ironique comme cette épître, l'ode (XXIX, liv. I) adressée au même Iccius. C'est ainsi que l'épître à Tibulle et celle à Torquatus ressemblent pour le ton aux odes qu'ils reçurent d'Horace.)

---

[1] Voltaire termine une de ses lettres par des nouvelles qui sont tout l'inverse de celle-ci :

« Si vous voulez des nouvelles de nos armées, le régiment de Champagne s'est battu comme un lion, et a été battu comme un chien. Si vous voulez des nouvelles de la marine, on nous prend nos vaisseaux tous les jours. Si vous aimez mieux des nouvelles de nos finances, nous n'avons pas le sou. » (*A d'Argence de Dirac.*)

VII.

ÉPITRES IV, XV, V.

§ I.

ÉPITRE IV. A TIBULLE.

Nous venons de voir les lettres de recommandation. Un genre de lettres presque aussi commun chez les Romains, c'étaient les lettres de consolation (*epistolæ consolatoriæ*). L'épître à Tibulle est de ce dernier genre, ainsi que l'ode au même, *Albi, ne doleas*. L'une et l'autre aussi diffèrent par le ton, badin, leste et dégagé, des lettres analogues qu'on lit dans Cicéron, lettres presque toutes longues, graves, politiques ou philosophiques, quelques-unes vrais traités consolatifs, *consolationes*[1]. La

---

[1] Force rhétorique dans les lettres consolatives de Balzac. Comme à l'ordinaire aussi, quelques traits remarquables, entre autres :

« .... Vous m'advouërez que l'absence qui sépare ceux qui vivent de ceux qui ne vivent plus, est une chose trop courte pour mériter une longue plainte. » (XI, x, *à Mme Desloges.*)

On goûtait fort à Paris, dit-il lui-même (XI, xiv), sa nouvelle façon de consoler, et la méthode originale dont il se servait « pour traiter les malades illustres et appaiser leur douleur en la chatouillant. »

On s'adressait à lui pour avoir des consolations. Il rapporte à ce sujet une anecdote, la seule à peu près qui se trouve dans sa correspondance :

« .... Parce qu'il semble que j'ay eu quelque part à sa mort (d'un nommé du Vivier), je croy estre obligé de rendre quelque devoir à sa mémoire. Il m'escrivit par le messager de Blois à Paris, qu'il avoit perdu son Pere, et qu'il mourroit infailliblement si je ne le consolois de cette

lettre à T. Fadius commence ainsi : *Etsi egomet, qui te consolari cupio, consolandus ipse sum.* Celle à Titius, d'une manière semblable. Il n'en est pas ainsi d'Horace, dans l'épître; et, quant à l'ode, bien qu'il se trouve dans le même cas que Tibulle, c'est pour lui, avec son humeur, une situation plutôt piquante que douloureuse. Il console, dans cette ode, à la façon de Pan, dans la xe églogue : *Ecquis erit modus?* inquit; *Amor non talia curat. Nec lacrymis crudelis Amor....* Non pas, comme fait ensuite Virgile, qui, par le discours qu'il prête à son ami, s'identifiant avec lui, pleure, pour ainsi dire, des mêmes larmes, se livre au même désespoir.

Ce tendre et sympathique Virgile, qui ressentait si vivement les maux de ses amis, reçut lui-même d'Horace une ode de consolation, mais sérieuse, sur la mort de leur ami commun, le poëte Quint. Varus. J'ai déjà parlé de cette ode, dont le cœur de Virgile ne dut pas être, je crois, tout à fait content. Ce *præcipe lugubres* sent la rhétorique, et je trouve

---

perte. Je fus paresseux, à mon ordinaire, et ne luy rendis pas à poinct-nommé l'office qu'il exigeoit de moy. Pour luy, il me tint parole, et le messager suivant à qui je voulus donner ma response, me dit que celuy à qui je l'adressois n'estoit plus au Monde. Voilà une paresse bien fatale, et qui devroit faire peur aux gens qui m'escrivent de la sorte; car enfin je connois que je serai incorrigible. » (XX, XXVII.)

C'est à de pareilles mésaventures que s'exposent des écrivains comme Balzac et Malherbe, plus laborieux au contraire que paresseux. Tout le monde connaît l'histoire des stances au président de Verdun, arrivant pour le consoler de la mort de sa femme, quand il avait depuis longtemps convolé dans les bras d'une autre.

Consolateur non moins rhétoricien que Balzac, Malherbe rachetait sa rhétorique par des traits encore plus remarquables :

Mais elle étoit du monde, etc., etc.

la fin quelque peu sèche : *Durum! sed levius*, etc. Le poëte paraît prendre assez facilement son parti du malheur dont il cherche à consoler un ami. Je préfère, dans son genre, l'ode à Tibulle. Elle est charmante. Mais (pour le dire en passant), qu'on la suppose adressée à cet autre poëte élégiaque, Catulle, ce ton léger et badin n'eût guère satisfait le malheureux amant, qui demandait, avec une simplicité si touchante, pour soulager un peu son cœur déchiré, quelque chose de plus triste que les *Larmes* de Simonide.

> Male est, Cornifici, tuo Catullo,
> Male est....
> Et magis magis in dies et horas.... (XXXVIII.)

De cette petite pièce, qui est comme un cri poignant de détresse, on pourrait rapprocher la XIIe élégie d'A. Chénier, une des plus émouvantes. Lui aussi, comme Catulle, *n'ayant plus de maîtresse*, il appelle ses amis pour le consoler :

> Où sont donc mes amis? Objets chéris et doux!
> Je souffre, ô mes amis! Ciel! où donc êtes-vous?

C'est à la même élégie qu'appartiennent les deux vers : *Une âme où dans ses maux*, etc. Citons encore celui-ci, qu'on dirait traduit des *Larmes* de Simonide :

> De doux regards sur lui s'attendrir et pleurer.

Il semble qu'Horace, dans ses deux consolations à Tibulle, ait voulu suivre son précepte : *In silvam ne ligna feras* (γλαῦχ' εἰς Ἀθηνας). C'est à peu près par

les contraires qu'il attaque la tristesse de son ami : Virgile, par la méthode *homœopathique*.

Mais voyons l'épître plus en détail.

Il se peut qu'Horace l'ait écrite, en réponse à quelque missive, prose ou vers, dans laquelle Tibulle lui parlait des *Satires*, sans lui donner du reste aucun détail sur son genre de vie. Mais, au lieu des satires, j'incline davantage à croire que *sermonum* désigne plutôt quelques épîtres, particulièrement la seconde, envoyée par Horace à Tibulle, curieux de goûter dans leur primeur les poésies de son ami. Informé que le tendre poëte éprouvait un de ces accès de mélancolie, auxquels il était sujet, Horace, comme sans en avoir l'air, cherche à ramener dans son cœur le calme et la sérénité. L'énumération comprise dans les vers 6-12 n'a pas d'autre but. Il est quelquefois nécessaire, pour réconcilier certaines personnes avec leur sort dont elles paraissent mécontentes, pour les rattacher à la vie qui leur pèse, de leur rappeler les avantages qu'elles possèdent, surtout lorsqu'ils sont comme ici brillants et nombreux. La consolation devient d'autant plus efficace qu'elle s'affiche moins. Un des procédés d'Horace, c'est de voiler sous les grâces de la poésie, sous le piquant du badinage, sous l'art de la forme, en un mot, la leçon qu'il adresse. Il en assure ou facilite ainsi le succès. Rien qu'un simple billet sans prétention, pour ainsi dire, vaudra mieux dans telle circonstance, auprès de tel ami, qu'une lettre ou qu'un traité consolatif, à la manière ancienne, avec tout l'attirail des arguments *ad hoc*, lieux communs usés et rebattus.

Albi[1], nostrorum sermonum candide judex,
Quid nunc te dicam facere in regione Pedana?

Horace savait parfaitement à quoi s'en tenir. Tibulle s'y livrait à la mélancolie, et n'était pas occupé de

Scribere quod Cassi Parmensis opuscula vincat.

C'est, évidemment, un autre Cassius que celui de la satire x. Si c'était le même, l'éloge ne serait pas flatteur. Que veut Horace? Relever un des avantages de Tibulle, son talent poétique, dont il allait peut-être jusqu'à douter, ou du moins ne plus faire cas, dans ses moments de *spleen*. L'amour-propre, adroitement réveillé par une louange (et de quel prix devait être un témoignage d'estime venant d'Horace, qui ne les prodiguait pas à la façon de Voltaire!), nous rend plus satisfait de nous et des choses. Horace connaissait le cœur des poëtes[2]. On

---

[1] *Albi, candide....* Ainsi pourrions-nous dire : *Blanche*, vierge *candide*. Bossuet : « Cette éclatante *blancheur*, symbole de son innocence et de la *candeur* de son âme, » en parlant de Marie-Thérèse. Cicéron, *de Fin.*, II, XXXI : « *Huc et illuc*, Torquate, vos versetis *licet*. »

[2] Mme de Staël aussi. A Chateaubriand qui venait de perdre son amie, Mme de Beaumont, elle écrivait :

« .... Faites que de quelque manière nous nous réunissions. Est-ce que vous ne sentez pas que mon esprit et mon âme entendent la vôtre, et ne sentez-vous pas en quoi nous nous ressemblons à travers les différences? M. de Humboldt m'avait écrit, il y a quelques jours, une lettre où il me parlait de votre ouvrage avec une admiration qui doit vous flatter dans un homme et de son mérite et de son opinion. Mais que vais-je vous parler de vos succès dans un tel moment! Cependant elle les aimait ces succès, elle y attachait sa gloire. Continuez de rendre illustre celui qu'elle a tant aimé.... » Francfort, 3 décembre 1803. (*Mémoires d'Outre-Tombe.*)

« Cependant elle les aimait, etc., etc.... » Délicate adresse de femme, qu'on ne pouvait guère rencontrer dans la lettre, assez semblable du reste, écrite par Necker à l'occasion de cette même perte :

« .... Je vois, monsieur, que vous êtes sur le point de quitter Rome pour

pourrait trouver dans l'ode sur Quintilius Varus une intention semblable. Cette allusion flatteuse à l'une des plus touchantes compositions de Virgile, *Threicio blandius Orpheo*, n'aurait-elle pas pour but d'adoucir son deuil par une diversion salutaire?

Tibulle, enfermé chez lui, ne songeait pas davantage à

> Promener lentement ses sages rêveries,

reptare, au revers des montagnes, dans les forêts de pins, odorantes et salubres : doublement bienfaisantes, c'est-à-dire pour l'âme et pour le corps. On voit dans ces deux vers (4 et 5) le double exercice, physique et moral, que recommande l'épître II. *Tacitum*, etc. exprime le recueillement de la méditation, du bien-être, parmi ces forêts qui semblent elles-mêmes si recueillies. On respire, en quelque sorte, dans cet heureux vers, une suave émanation, une senteur calmante et rafraîchissante, qui vous attire, et qui devait, ce semble, attirer le poëte, s'il ne goûtait pas réellement, comme il le pouvait, cette douce vie du sage.

Non tu corpus eras sine pectore. Cette phrase est le résumé des deux vers précédents. Favorisé des dieux pour le corps et pour l'âme, tu ne soignes pas seulement ton corps (*reptare salubres.... mundus victus*), tu soignes aussi ton âme, tu la cultives, tu la per-

---

retourner en France : je souhaite que vous preniez votre route par Genève, où je vais passer l'hiver. [illegible] les bonneurs d'une ville [illegible] l'êtes-vous pas [illegible] incomparables [illegible] Coppet. [illegible] 1812.

fectionnes. — Bien différent d'Horace, ton ami, qui, malgré ses beaux projets, laisse de côté la sienne pour la bonne chère et le bon vin, *bene curata cute*, devenu semblable à ces viveurs qu'il flétrissait naguère :

In cute curanda plus æquo operata juventus,

et, comme eux, bien et dûment *porcus*. Ce mot, le dernier de l'épître, en est comme la signature (l'*amica luto sus* de la même épître II)[1].

Horace envoya peut-être ce billet pendant les saturnales[2]. Obligé cette fois, par quelque circonstance, de rester à Rome qu'il fuyait d'ordinaire à cette époque,

.... Ab ipsis
Saturnalibus huc fugisti! *Sobrius* ergo....
(Damasippe à Horace, *Sat.*, II, III);

engagé de force dans les galas, etc., il s'écartait plus ou moins des recommandations tracées dans l'épître à Lollius. C'est comme s'il disait : « *Candide judex*, ne te presse pas tant de me féliciter. Je ne fais pas, moi, ce que je prêche aux autres. Parlons de toi plutôt. C'est toi qui mènes la bonne vie, la vie sage. Ainsi moque-toi de moi. »

Donc, plaisant contraste entre Tibulle et lui, lui

---

[1] Il est incroyable que tant de commentateurs, d'écrivains, etc., aient pu prendre au sérieux le badinage d'Horace, et considérer comme un aveu cynique une raillerie contre les épicuriens de l'époque.

[2] Dans une saison où la campagne italienne pouvait offrir encore beaucoup d'agrément aux promenades de Tibulle :

Ludit herboso pecus omne campo,
Quum tibi Nonæ redeunt Decembres
Festus in pratis vacat otioso
Cum bove pagus. (*Od.*, III, XVIII.)

moraliste infidèle à ses préceptes, et Tibulle qui les observe.... au moins pour la vie physique.

Toutefois (ajoute Horace implicitement) si, par hasard, il n'en était pas de même à l'égard de la vie morale; si je te supposais à tort *curantem quidquid dignum sapiente;* si les passions, que le sage écarte de lui, trouvaient encore accès chez toi, eh bien! voici, pour le soulagement de ton mal, une recette pratique, comme qui dirait empirique, que je te recommande.—Regarde (ainsi fais-je, moi) chaque jour de ta vie comme devant être le dernier[1]. Cette pensée émoussera, pour le jour présent, les espérances, les soucis, les craintes, la colère : ce qu'Horace appelle ailleurs le *mirari* (épître VII); ici l'amour, qu'il évite d'appeler par son nom. Car voilà bien l'état le plus habituel d'un pauvre amoureux, tel qu'était Tibulle : *Spem, iram* (*læsa fide,* Od.). Croit-on voir aujourd'hui son dernier jour, à quoi bon dès lors se tourmenter? Ce n'est plus la peine. —Tu t'endormiras, résigné, paisible, comme pour un sommeil éternel. Et puis, le lendemain, par sa venue inespérée, mettra ton âme dans un état de gratitude et de contentement propre à la garantir ou, du moins, à la distraire puissamment de tout ce qui la pourrait troubler.

Tel est le raisonnement d'Horace, qu'il n'avait

[1] « .... De la persuasion qu'il me restait peu de temps à vivre, de ma profonde sécurité sur mon sort à venir, résultait un état habituel très-calme, et sensuel même, en ce qu'amortissant toutes les passions qui portent au loin nos craintes et nos espérances, il me laissait jouir sans inquiétude et sans trouble du peu de jours qui m'étaient laissés.... » Plus bas «.... regardant chaque jour comme le dernier de mes jours.... » (*Confessions,* liv. VI.)

certes pas besoin de développer en ces termes explicites. A bon entendeur peu de paroles.

> Plus cher viendra le jour qu'attendait moins l'espoir.
> Que te dirai-je encor? Veux-tu rire, viens voir
> Ton ami, gros et gras, reluisante figure,
> Pour tout dire, un vrai porc du troupeau d'Épicure.

Voltaire signe quelquefois *le vieux mouton des Alpes*. Il aurait signé comme Horace, s'il eût jamais été dans le même cas. Il n'était pas homme à reculer devant le mot. Voyez plutôt : « .... Je serai aussi gros et aussi.... (il se flatte!) que vous incessamment. » (*A Thiriot.*) « .... Qui eût dit que ce gros .... de milord Tyrconnel, si frais, si fort, si vigoureux, serait à l'agonie avant moi? » (*A d'Argental*, et *passim.*)

Il cite plusieurs fois, dans sa correspondance, des vers de cette épître, entre autres le *fari possit quæ sentiat*. Il la cite encore, et s'en inspire dans ce passage : « J'ai honte de vous avouer que je me regarde dans mes retraites comme un des plus heureux hommes du monde; mais vous méritez de l'être plus que moi, et je vous avertis que je cesse de l'être, si vous ne l'êtes pas. Vous êtes honoré, aimé; je vous connais une très-belle âme, une âme charmante, juste, éclairée, sensible; je peux dire de vous : *gratia, fama.... quid voveat....*

« Mais je ne vous dirais pas,

> Me pinguem et nitidum....

« Je suis aussi lévrier qu'autrefois, toujours impatient, obstiné, ayant autant de défauts que vous

avez de vertus, mais.... » (je transcris encore quelques lignes d'un charme tout horacien) « aimant toujours les lettres à la folie, ayant associé aux Muses Cérès, Pomone et Bacchus même; car il y a aussi du vin dans mon petit territoire. Joignant à tout cela un peu de Vitruve, j'ai bâti, j'ai planté tard, mais je jouis.... » (*A M. de La Marche, premier président du parlement de Bourgogne*, 1761.)

Un autre président, Hénault, reçut de Voltaire, en 1744, non pas une lettre, mais une jolie et gracieuse épître[1], qu'on peut aussi rapprocher de celle d'Horace.

....Il a tout : il a l'art de plaire,
L'art de nous donner du plaisir,
L'art si peu connu de jouir;
Mais il n'a rien s'il ne digère....

(*Mente validus non corpore.*)

Boileau n'a point, comme ces deux poëtes, comme Marot, etc., de ces courtes épîtres où se fût trouvée à l'étroit sa phrase, d'ordinaire ample et périodique, quelquefois pompeuse. Elle avait besoin, pour s'étaler, de grandes pièces, ainsi qu'il fallait à la majesté de Louis XIV les grands appartements de Versailles. Le contraire pour Horace comme pour Auguste[2]. L'épître de Boileau la moins longue, très-petite auprès des autres, compte cinquante-deux vers. Celles de Voltaire, généralement, se rapprochent davantage, pour la mesure aussi bien que

[1] Elle débute par une petite hymne, tout anthologique, à la santé.

[2] « Augustus.... habitavit in ædibus modicis Hortensianis, neque laxitate neque cultu conspicuis....» Plus haut : « In consulatu, pedibus fere « per publicum incessit.... » (Suét., — Le *sermo pedestris* d'Horace.

pour le ton, des épîtres d'Horace. S'en rapprocheraient mieux encore peut-être quelques billets de la correspondance, particulièrement les lettres, si philosophiques et parfois si poétiques, adressées (quelques-unes des *Délices*) à la comtesse de Lutzelbourg. Elles ne pouvaient pas être datées d'un lieu qui leur convînt davantage. — (Voir, entre autres, celle du 8 juin 1764, sur la mort de Mme de Pompadour.) — Il ne leur manque guère, pour être dignes d'Horace, que la forme des vers. — Des lettres presque aussi courtes, plus remarquables encore, sont les lettres de recommandation, signalées au chapitre précédent.

On trouverait dans notre grand épistolier Balzac, qui monte si souvent sur le haut style, un assez bon nombre de petites lettres, dont plusieurs, satiriques, épigrammatiques, philosophiques, même, ajoutons-le, senties et presque naturelles, ont déjà quelquefois le genre Voltaire. C'est à ne pas reconnaître son Balzac. On y respire avec bonheur de la fatigue et de la boursouflure des autres. Ces petites lettres sont adressées à Chapelain.

Très-peu de lettres courtes dans Mme de Sévigné. Je m'en rappelle une très-brève, un billet, d'un effet bien saisissant, au sujet de la naissance du duc de Bourgogne (1683). Une vive et gaie énumération de la joie publique aboutit brusquement à ces mots, qui sont les derniers de la lettre : « Et tout cela finira. » Réflexion subite et rapide, comme un changement à vue ! Dans ce badinage d'une femme, écrivant, à l'ordinaire, au courant de la plume, même effet de style et, jusqu'à certain point,

même impression morale que dans le début de l'ode d'Archytas, où la période si triomphante vient tomber à *morituro*. C'est ce que Fénelon appelait « une espèce de trahison. »

On ne se lasse pas de relire, dans la correspondance de ce dernier, les lettres, si courtes la plupart, qu'il écrivait à son neveu malade des suites d'une blessure à la jambe; lettres de consolation et d'exhortation. On ne songe pas, en les lisant, à l'esprit de leur auteur, au style de l'écrivain. C'est un esprit[1] si naturel qu'il ne se remarque point; un style exquis, mais du cœur, et qui ne paraît pas style. On ne voit que l'homme, et quel homme! Mme de Sévigné n'est pas plus tendrement inquiète, plus maternelle[2]: elle ne souffre pas plus à la poitrine de sa fille, que le prélat de la blessure de son neveu. Elle n'a pas d'ailleurs, elle ne pouvait pas avoir cette simplicité *pastorale*, divine.

Je cède au bonheur d'en citer quelques passages, d'autant que je ne trouverai plus guère occasion de rapprocher d'Horace, qu'il savait si bien goûter, notre écrivain le plus naturel et le plus attique, avec La Fontaine, et qui tirait de sa religion des grâces attendrissantes et consolatrices que la philosophie ne pouvait pas donner à Platon :

« Choisissez, sans ménager la dépense, le meilleur de tous les chirurgiens; régime exact, grand

[1] « Il a, disait Bossuet, prodigieusement d'esprit. » C'était bien pour cela qu'il n'en cherchait jamais.

[2] Voyez une des plus charmantes pages de la lettre sur les occupations de l'Académie, v : « Un auteur qui a trop d'esprit.... » *jusqu'à* « une nourrice attendrie par son petit enfant. »

repos ; nul égard, nulle gêne, nul devoir, que celui d'obéir aux maîtres de l'art ; patience, tranquillité, présence de Dieu, confiance en lui seul. L'argent ne vous manquera point. Si la paix vient, comme on l'espère, vous pourrez épargner ; si la guerre continue, Dieu y pourvoira : à chaque jour suffit son mal. Ne soyez pas inquiet pour demain ; car demain aura soin de lui-même.... »

(Le *quid sit futurum cras fuge quærere.*)

« .... Et ce gros os, pourquoi ne se hâte-t-il pas de tomber ? Il faut bien nettoyer le trajet, et ne laisser rien en aucun recoin. Du reste, sobriété, tranquillité de corps et d'esprit ; écouter, parler peu ; s'amuser, se réjouir. *Gaudete in Domino.* Mille amitiés à notre bonne malade.... Tout à mon cher Fanfan. »

« .... Sois sobre, paisible et gai ; Dieu, qui le veut, te donnera de quoi le faire. La sobriété est le point le plus important pour ta guérison : ensuite vient le second point[1] de la patience et de la gaieté ; c'est ce qui adoucit le sang, et qui y met un baume pour purifier la plaie. Demande à Dieu, et il te donnera. La demande n'est point une formule de discours : c'est un simple désir du cœur qui sent son besoin, son impuissance, la toute-puissance et l'infinie bonté de notre Père céleste. Mille et mille amitiés à la malade et aux vrais amis. Chante, amuse-toi, fais-toi amuser ; aime Dieu gaiement. »

« .... Quoique je t'écrive tous les jours, mon

[1] Ces deux *points* me rappellent un endroit d'une autre lettre au même : « La malade (Mme de Chevry sa nièce) dira que je prêche ; mais c'est un reste de mon carême qu'il faut essuyer.... » (Avril.)

très-cher Fanfan, les lettres que j'envoie par la poste ne me contentent pas. Je te veux dire par cette voie sûre combien je suis attentif, sans inquiétude, sur l'avancement de ta guérison. Panta (*l'abbé de Beaumont*) est trop occupé de ma santé et de mon repos d'esprit; je le suis peut-être un peu trop de toi : mais, en vérité, je suis assez tranquille, et je me porte mieux que je n'aurais cru. Je me porterai encore mieux quand tu seras guéri, et que je te reverrai dans la petite chambre grise auprès de moi. Sois sobre, patient, abandonné à Dieu, et petit dans tes peines. O qu'on est sot, quand on veut faire le grand ! etc., etc. »

« .... Je compte de te loger dans ma petite chambre grise, où tu as longtemps demeuré : on ne t'y fera aucun bruit. Nous nous coucherons vers les neuf heures et demie : le matin, j'irai dire la messe sans t'éveiller, et nous ne te verrons au retour que quand tu ne pourras plus dormir. Voilà ce qui me paraît le plus convenable.... »

J'arrête bien à regret mes citations. Cependant, une dernière encore :

« .... Je ne veux point que tu fasses de façon avec moi pour prendre de l'argent selon ton besoin. (Il lui répète à plusieurs reprises de ne pas s'en laisser manquer.) Je ne te l'offre point par cérémonie : tu dois faire de même avec simplicité pour le recevoir. C'est Dieu qui donne, et non pas moi. Le cœur de Dieu est grand; le mien est étroit. Dieu tout, moi rien.... »

Toujours ces petites phrases, délicieuses, coulant goutte à goutte comme une fine pluie d'avril.

Même brièveté, mais non pas même douceur ni même attrait, dans une autre de nos femmes épistolaires les plus distinguées, Mme de Maintenon, qui avait eu Fénelon pour directeur, et qui était aussi une de ses correspondantes. Ses lettres ne partent pas du cœur comme celles de l'aimable archevêque. Cette brièveté[1], toujours fine, correcte, élégante, éloquente même par instants, dénote quelquefois une sécheresse, une austérité calviniste; le plus souvent, la prudence et la circonspection d'une femme supérieure, habituée dès longtemps à s'observer, à prendre garde[2], à surveiller ses paroles non moins que ses actes; à surveiller aussi les actes et les paroles des autres; esclave de la considération : par toutes ces causes, et d'autres encore, allant toujours droit dans ses lettres; jamais ne lâchant la bride à sa plume. « Il est dangereux de trop écrire, » disait-elle à la duchesse de Bourgogne. Rigide observatrice de son précepte, elle ne dit que ce qu'elle veut, en peu de mots, et le dit bien (*recte*). Ses lettres plaisent, intéressent; il en est qui frappent, qui saisissent; mais elles ne séduisent point. Rarement même éveillent-elles notre sympathie, alors qu'elles produisent le plus d'effet. Plusieurs pénètrent au

[1] Cette brièveté concise dégénère quelquefois, il faut le dire, en un véritable pointillé. Exemple :

« Il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit. Tantôt migraine, tantôt occupation, souvent paresse. On aime les gens. On en est aimé. On en est sûr. On les néglige. On ne se contraint point avec eux. Ils se plaignent. Un billet les apaise. Mon carnaval a été languissant. M. Fagon m'a ordonné des eaux de Sainte-Reine. Elles me font du bien. Point de carême, etc.

Ainsi jusqu'au bout.

[2] Quid de quoque viro, et cui dicas, sæpe videto. Ep. XVIII, *à Lollius.*)

vif, et d'autant plus à fond, que le trait est plus court, plus acéré. Relisez, par exemple, toutes ces lettres ou plutôt ces billets sur elle et sur Mme de Montespan. C'est un drame dont les scènes, tracées en quelques lignes, exposent, comme si vous les voyiez de vos propres yeux, les péripéties multipliées de cette longue rivalité, jusqu'au dénoûment où l'*amie du cœur*, tacticienne consommée, qui dès le principe était sûre du succès, triomphe avec tant de modestie apparente et de détachement; ensuite paye sa victoire par de si longs ennuis, qui plus d'une fois, sans doute, lui rappelèrent avec envie le règne éclatant de l'altière Vasthi. Ces ennuis raccourcissent ses lettres[1], les assombrissent. Quelle différence avec Mme de Sévigné, si heureuse, si enjouée, d'un fond de joie si persistant que voilent à peine les chagrins, les inquiétudes, même la vieillesse! Comme cette joie déborde en longues effusions qui fécondent tout, animent tout, donnent à toute chose l'aspect riant! Toujours libre, soit à Paris, soit dans ses campagnes aimées de Livry, des Rochers, soit en voyage, jamais de contrainte, d'assujettissement qui l'arrête, comme Mme de Maintenon dans ses grandeurs, craignant que le roi ne vienne l'arracher à sa lettre à peine commencée, pour lui demander silencieusement un remède à son ennui. Habituellement vraie, Mme de Maintenon ne pouvait pas être et n'est pas toujours sincère. Elle dissimule; elle va même jusqu'à l'hypocrisie, etc.

[1] Généralement longues les lettres d'une autre femme ennuyée, Mme du Deffand, épistolaire elle-même si remarquable. Mais elle ne sentait pas la contrainte, les chaînes de Mme de Maintenon; et puis, elle aimait!

Nous en citerons pour preuve, entre d'autres, ce billet à rapprocher de celui de Mme de Sévigné :

« Les ouvrages de Maintenon sont fort avancés : la présence du roi n'y gâte rien : c'est un beau spectacle que de voir une armée entière travailler à l'embellissement d'une terre : les deux montagnes se joindront par quarante-sept arcades, solidement bâties : c'est, de l'aveu de tout le monde, un ouvrage digne des Romains et du roi. Tout cela me ramène souvent à cette réflexion : « Les hommes « sont bien fous de se donner tant de soin pour em- « bellir une demeure où ils n'ont que deux jours à « loger. »

Oh ! Molière !

Rappelons, pour terminer, les lettres si courtes la plupart, mais toujours si franches, si cordiales, etc., de cet auguste et bon vieillard, Ducis. J'en voudrais rapporter une. Laquelle? cette petite, adressée à Campenon : elle ne nous éloigne pas du siècle de Louis XIV et nous ramène à Horace. Peut-être est-ce le nom d'Horace qui détermine mon choix.

« Nous avons ici[1], mon ami, deux mille trois cents ouvriers, qui s'occupent à rendre le château habitable. Ducis, le peintre, mon neveu, est chargé de restaurer quelques parties du plafond. Il a pour compagnon un ancien page du roi, M. de Boisfremont, élève de Chaudet.

« Quand ils sont montés sur leurs échafauds, s'il leur arrive d'éternuer, de se moucher, ou de tousser

[1] A Versailles.

un peu fort, il leur tombe des Vénus, des Mars, des Renommées avec leurs trompettes, et toute la gloire de ce grand siècle de Louis XIV, obscurcie de poussière, et enveloppée de toiles d'araignée.

« Ces deux aimables peintres viennent, tous les soirs, bien fatigués, souper chez le vieux poëte, et coucher dans son ermitage : hier nous avons eu à dîner les deux maris et les deux femmes, et le petit de Boisfremont, qui est joli comme un amour, et dont la charmante figure se trouvait au niveau de la table, exhaussé qu'il était par l'addition de mon Virgile et de mon Horace in-folio, sur sa chaise.

« Jeunes et vieux, hommes et femmes, nous avons fait un petit dîner délicieux, où il ne manquait que vous. »(8 août 1814.)

Excepto, quod non simul esses, cetera lætus.

§ II.

ÉPITRE XV. A NUMONIUS VALA.

Epicuri de grege porcus, signait Horace dans l'épître IV. Tel il n'est pas, dans l'épître à Numonius Vala, mais tel il aspire à devenir. Il ne lui faut rien moins que le ventre d'un Phéacien, c'est-à-dire un sujet d'Alcinoüs, *Alcinoique* (ép. II).

Pinguis ut inde domum possim Phæaxque reverti.

Il mangerait volontiers à cette fin tout autant que Mænius parasite, qui, après avoir dévoré son bien, patrimoine et *matrimoine*, mangeait ce qu'il pouvait du bien des autres.

L'épître à Tibulle avait son côté sérieux. Cette nou-

velle épître est tout entière sur le ton plaisant. La forme elle-même, des plus singulières, ajoute beaucoup à la plaisanterie. Horace, comme pour distraire et récréer son indisposition, s'amuse — par ordonnance moins du médecin que d'Apollon (*Cynthius... admonuit*) — d'autant qu'il a sans doute affaire à quelque joyeux compagnon, qui prisait fort une lettre de cette humeur et de ce style. Mais tous les lecteurs de lettres ou d'épîtres ne se ressemblent pas, témoin ces commentateurs ou traducteurs qui, tout déroutés ici, presque scandalisés, vont poursuivant de leur latin ou de leur français l'auteur en défaut.

Embarras ! négligence ! crient Lemaire et d'autres, égarés, éperdus dans ces longues parenthèses (*orationis paulo molestius junctæ... paulo incuriosius scripta epistola...*) Vrai labyrinthe ! ajoute celui-là. Évidemment, le faiseur d'épîtres méconnaît ici le genre épistolaire. Une épître, c'est comme qui dirait le petit jardin d'Auteuil, à compartiments réguliers, avec des allées droites, qu'on embrasse d'un coup d'œil :

> Je vois tous les chemins par où je dois passer.

Dans une charmante et célèbre lettre de Mme de Sévigné, *celle de la Prairie*, appelée ainsi par Mme de Thianges, sa plume *libertine*, qui va souvent la bride sur le cou[1], arrive, après plus de *circuits* qu'il n'y en a dans l'épître d'Horace, à cette conclusion :

---

[1] « ....Il (*M. de Pomponne*, un Arnauld !) aime mon style *naturel et dérangé*.... » (*A sa fille.*)

« Pour moi j'aime les relations où l'on ne dit que ce qui est nécessaire, où l'on ne s'écarte point ni à droite ni à gauche; où l'on ne reprend point les choses de si loin; enfin je crois que c'est ici, sans vanité, le modèle des narrations agréables. »

Cela n'est-il pas à l'adresse de M. Lemaire et des autres?

Il trouve Horace négligé. Ainsi paraissait-il à Brossette, le commentateur de Boileau. «Permettez-moi de vous dire (lui répondait celui-ci dans une prose assurément fort négligée) que je ne saurais approuver ce que vous me mandez, « que vous ne « sauriez souffrir qu'Horace dans ses satires et dans « ses épîtres soit si négligé. » Jamais homme ne fut moins négligé qu'Horace; et vous avez pris pour négligences vraisemblablement de certains traits où, pour attraper la naïveté de la nature, il paraît de dessein formé se rabaisser, mais qui sont d'une élégance qui vaut mieux quelquefois que toute la pompe de Juvénal. » (1707.)

Boileau, qui goûtait dans Horace ces prétendues négligences, aurait bien dû fournir à son commentateur, ainsi qu'aux Saumaises futurs, l'occasion de lui en reprocher de semblables.

Suivons maintenant Horace dans ses détours, si l'on peut appeler ainsi la marche après tout la plus naturelle.

D'abord des questions. C'est par là qu'il devait commencer puisqu'il écrit pour avoir des renseignements. Tout à coup il s'interrompt, parce qu'il semble voir la surprise de son ami. *Nam*... — La même particule ouvrira l'autre parenthèse. Ainsi

figure, en tête de quatre couplets, la conjonction *car* dans une des plus jolies chansons de Béranger (*le Mauvais Vin ou les Car*). — Horace annonce donc le motif de ses questions : son médecin lui prescrit de passer l'hiver à Vélie. Qui, ce médecin? Rien moins qu'Antonius Musa, ou, car ce n'est pas le cas de dire

> Qu'il n'importe guère
> Que Musa soit devant ou Musa soit derrière[1].

Musa... Antonius, transposition plaisante qui rentre bien dans le ton de cette épître. *Musa*, ma muse, pour le moment, celle dont je suis uniquement les inspirations? Il m'interdit les eaux de Baïes, que je préférerais. Et pourtant, voyez l'injustice! quoique ce soit une interdiction d'Antonius — le médecin par excellence alors, le *magister dixit* — bien que je n'en puisse mais, voilà les habitants de Baïes furieux contre moi, furieux, quand ils me devraient plaindre! Car, n'était l'ordonnance formelle qui me pousse ailleurs, n'aimerais-je pas mieux leurs tièdes campagnes, où verdit le myrte, que des montagnes neigeuses; leurs bains chauds que mes bains froids, dans une saison pareille, au cœur de l'hiver?

Les gens de Baïes, naturellement, ne concevaient pas qu'on allât, dans un autre pays que le leur, chercher la santé. Un si beau, si bon pays! des eaux si merveilleuses! Le docteur inspecteur desdites eaux en prouvait fort éloquemment, dans un

---

[1] Scarron, *Don Japhet d'Arménie*, II, II.

ouvrage *ad hoc*, la vertu sans égale pour toute espèce de maladie.

Mais n'est-ce donc pas chez eux que j'irais, si j'étais libre, chez eux que j'ai toujours été? La preuve : Mon cheval a tellement l'habitude de cette route-là, *diversoria nota*, qu'il refuse d'en prendre une autre.

Il semble voir ici (*præteragendus... stomachosus*) la lutte d'Horace contre sa monture rétive et rebelle : *Quo tendis?* — Rien de plus naturel, aussi, rien de plus ordinaire que ces paroles du cavalier au cheval. — *Auris in ore*[1], expression non moins plaisante que l'idée, jeu de mots intraduisible. (*Neque audit currus habenas*, a dit Virgile, *Géorg.*, I.)

A présent que Numonius est au fait, Horace reprend ses questions, non moins vite arrêtées par une nouvelle parenthèse, aussi bienvenue que la première :

Leurs vins! Je les connais. Lourde et froide boisson!
Qu'ils la gardent pour eux! Pour moi, tout vin m'est bon,
Quand j'habite ma terre : une fois en voyage,
Près de la mer surtout, il me faut davantage.
J'aime un vin généreux, dont la molle chaleur,
Glissant de veine en veine, apporte dans mon cœur,
Avec l'oubli des maux, les biens de l'espérance,
Qui donne à mes discours une heureuse abondance,
Et près d'une Beauté[2] sachant me rajeunir,
Parfois, comme jadis, me fasse bien venir.

(....J'aime un vin généreux, qui dissipe mes peines,
Qui, chaud et pénétrant, insinue en mes veines
Et dans mon cœur ravi la richesse et l'espoir,

---

[1] De là le nom d'*auriga*? (*Auris, ago.*)
[2] Dans le texte, *amicæ*, qui est plus modeste.

Qui prête à mes discours un amoureux pouvoir,
Et, me rendant l'ardeur de ma vive jeunesse,
Me recommande encore auprès d'une maîtresse....)

Ici, bien entendu, maîtresse pour rire, ou, si l'on veut, pour causer[1]!

Béranger, dans la chanson citée, vante, au contraire le mauvais vin :

Vive le vin qui ne vaut rien!
Notre belle s'en trouve bien....

Voltaire applique au manger (boisson comprise, du reste) ce qu'Horace a dit du vin :

L'homme machine, esprit qui tient du corps,
En bien mangeant remonte ses ressorts;
En bien mangeant l'homme se renouvelle,
Et l'estomac gouverne la cervelle.

Froissard avait déjà dit, dans sa langue plus vive et plus pittoresque :

En viande fresche et nouvelle
Quant à table me voy servir,
Mon esperit se renouvelle.

La parenthèse close, les questions de reprendre jusqu'au portrait de Mænius.

De même qu'Horace a fini la première partie de l'épître par les mots qui la pouvaient commencer, *scribere te nobis,* ce n'est qu'après avoir fait à son ami, de plus en plus étonné, le portrait du goinfre[2] qu'il

---

[1] Voir d'ailleurs les pages 19, 75 et 76.

[2] ... Rebus maternis atque paternis
Fortiter absumptis,

Son patrimoine et son *matrimoine,* pour ainsi dire.
Je n'ai mangé (dit un personnage de comédie)

dit : *Nimirum hic ego sum.* Tel était Mænius, tel je suis. Me voilà, moi ! si tu m'as connu *parvula laudantem ;* si j'ai maintes fois vanté, chanté *cœna brevis, victus tenuis,* c'est qu'alors je n'avais rien de mieux : je faisais ce qu'on appelle contre fortune bon cœur. Mais aujourd'hui que *melius contingit et unctius,* j'ai d'autres goûts, et j'entends m'y livrer. Trêve donc, mon cher, à ta surprise, et trouve bon que je m'enquière minutieusement, pour mon propre compte, de vos ressources gastronomiques.

Remarquable, ce portrait de Mænius, par l'énergie de la peinture !

Animal furieux, dangereux, tant qu'il n'est pas repu :

> Vrai Cerbère, on le craint une lieue à la ronde.

Tel que Cerbère, il aboie jusqu'à ce qu'il ait reçu son *offam.* — Bouche ou gueule, toujours pleine de viande ou d'injures : *opprobria.* — Il faut, pour être épargné, lui payer tribut, comme jadis la France aux pirates algériens. — Couleurs toutes juvénaliennes. — Dévastant comme la tempête, abîmant tout comme un gouffre, incendie dévorant. — Il est en petit ce qu'était en grand l'armée de Xerxès : il

---

> Que le bien de mon père et celui de ma mère
> Et celui d'une vieille arrière douairière, etc., etc
> (*Tartuffe de mœurs* Chéron.)

Fortiter. Lucius Ofella, lui,

> Rusticus, abnormis sapiens, crassaque Minerva,

qualifie d'*héroïsme* la frugalité des anciens temps :

> ... Hos utinam inter
> Heroas natum tellus me prima tulisset ! (*Sat.*, II, II.)

ne reste rien là où il a passé. — *Saginæ mancipatus emptusque*, dit Tacite de Vitellius. *Hist.*, IV. — *Ventri donabat avaro.* Plus bas, 34 : *Patinas cœnabat omasi.* Plus bas encore, 41 : *Nil vulva pulchrius ampla.* Cette voyelle *a* répétée, « laquelle se forme en ouvrant fort la bouche, etc., » ainsi que l'enseigne à M. Jourdain le maître de philosophie, convient parfaitement ici, sous le double rapport du pittoresque et de l'imitatif. Ces traits nous rappellent le *mangea, rongea*, non moins expressif, de La Fontaine; trois excellents vers, juvénaliens aussi, du fabuliste latin :

Suntque capti ab hostibus
Quos immolatos victor avidis dentibus
Capacis alvi mersit tartareo specu.

Implacable vainqueur! souris et rats, tout passe
Dans le gouffre infernal de son ventre rapace.

L'*a* domine (Rabelais s'y connaissait) dans le nom du grand Gargantua, ce Mænius français, bien autrement formidable. Entre les deux gouffres (*ô Gurges Galloni! Lucile*[1]) plus grande différence, pourrait-on dire, qu'entre un gouffre ordinaire et celui de la cataracte de Niagara. Falstaff! Sancho Pança! Gouliaff, de Victor Hugo! et tant d'autres! encore des onomatopées! — *Patinas cœnabat omasi.* On ne pouvait mieux rendre l'acte ou l'exercice de la mandu-

[1] Vivite, lurcones, comedones, vivite, *ventres*

dit Lucile, autre peintre énergique de la gourmandise, etc. Ailleurs :

Nam sumptibu' magnis
Ampliter exstructam simul atque accumbimu' mensam,
Malas tollimus hinc ambas, atque utimu' rictu.

cation, dans cette bouche effroyable (μασᾶσθαι, disaient les Grecs).

> Pour ses moindres repas il avalait toujours
> En gras-double et brebis de quoi bourrer trois ours[1].

Déblatérant contre les dissipateurs, qu'il ne pouvait plus imiter — devenu pour lors un Bestius *correcteur*. — Personne, en effet, ne s'entend mieux à crier contre le vice, que les vicieux émérites, forcés d'y renoncer. Ainsi, dans un autre genre, la prude Arsinoé, dame Oronte du *Tartuffe*, etc.

Autre langage, à la première bonne aubaine qui lui revenait : *Non, hercule, miror*, etc. — Hercule, le gros mangeur, digne patron du goulu Mænius. *Nul vulva pulchrius ampla.* En a-t-il plein la bouche! on pourrait ajouter : plein le ventre. *Obeso turdo* produit un effet analogue, sur lequel enchérit, comme cela devait être, le *nil vulva*. Ainsi dans ces deux vers de la satire[2] II, III, 39[2] :

> « Porrectum magno magnum spectare catino
> Vellem, » ait Harpyiis gula digna rapacibus

Horace n'était pas gros mangeur et n'avait, quoi qu'il dise, aucune envie de le devenir :

---

[1] Hic, ubi nequitiæ fautoribus et timidis nil
Aut paulum abstulerat....

(La cigogne au long bec n'en put attraper miette.)

[2] Ce n'est rien, *nil* (comme dans la gueule d'un gros dogue une bouchée, comme une goutte d'eau absorbée dans un abîme), rien, l'argent qui suffit à lui procurer assez de tripes pour rassasier trois ours. Le vers 38 fait comme un pendant pittoresque au 33e :

Quidquid erat nactus prædæ majoris, ubi omne
Verterat in fumum....

.... Me pascunt olivæ,
Me cichorea, levesque malvæ. (*Od.*, I, XXXI.)

Au temps de sa jeunesse, minois piquant, jolis yeux, doux sourire, doux parler, robe de Cos et le reste

.... Oscula, quæ Venus
Quinta parte sui nectaris imbuit,

l'affriandaient plus qu'un gala : *Potior puella.* En ses moments d'humeur libertine, il pouvait bien souhaiter et chanter autre chose, après boire, dans son latin qui bravait l'honnêteté (*Sat.*, I, II). Mais il était trop délicatement sensuel pour s'exclamer, la bouche humide devant une vulve succulente : *Nil vulva pulchrius ampla !* Jamais il ne s'est mis dans le cas de certains chansonniers modernes :

A l'aspect de vos barbes grasses,
D'effroi je vois s'enfuir les Grâces.

Les Grâces ! elles ne le quittaient pas, même dans les orgies, modérées, élégantes, en un mot, folles avec sagesse ; même dans ses amours, fidèles au *decens* (*decens Venus*, *Od.*, I, XVIII), excepté peut-être (mais, non !) quelques écarts anacréontiques dont les trois sœurs avaient en rougissant détourné leur vue.

Répétons-le : cette épître à Numonius, pur badinage d'un bout à l'autre. Malgré la sollicitude empressée de ses informations, malgré les souhaits qu'il exprime d'abord, *ut Phæax possim*, et la profession de principes par laquelle il finit, notre poëte, soyons-en bien certain, n'a pas dérogé, sur-

tout dans l'état d'indisposition où il était, à sa vie sobre, tempérée, et vraiment épicurienne, dans la meilleure acception du mot.

Rappelons-nous le bel éloge qu'il fait, *Sat.*, II, II, 70, de la frugalité. *Hic tamen*, ajoute-t-il, c'est-à-dire l'homme frugal (82),

> Hic tamen ad melius poterit transcurrere quondam,
> Sive diem festum rediens advexerit annus,
> Seu recreare volet tenuatum corpus[1].

C'est précisément le cas, *tenuatum corpus*, où se trouvait Horace lors de cette épître à Numonius. Il annonce d'une façon gaiement hyperbolique ses projets de réfection corporelle, *recreare*. Mêmes hyperboles badines dans les lettres, souvent gastronomiques, de Cicéron à Papirius Petus[2].

---

[1] Citons encore un passage de l'épître à Ménœcée :

« La frugalité est un grand bien ; non pas qu'il faille toujours la mettre en pratique, mais il est bon de s'accoutumer à se contenter de peu pour n'être pas pris au dépourvu quand cela deviendra nécessaire. Il faut se bien persuader qu'on jouit d'autant mieux de l'abondance des biens, qu'on s'est moins habitué à les regarder comme indipensables.... L'habitude d'une nourriture simple et sans apprêt affermit la santé et affranchit de toute inquiétude relativement aux besoins de la vie ; elle rend plus agréable la bonne chère quand l'occasion s'en présente, et met au-dessus des soucis et des atteintes de la fortune. Ainsi quand nous disons que la fin de la vie est le plaisir, nous ne parlons pas des plaisirs du débauché, comme on le suppose quelquefois, faute de nous bien comprendre, ou par pure malveillance : par plaisir nous entendons l'absence de toute douleur pour le corps, et de toute inquiétude pour l'âme. Ce ne sont point les longs festins, le vin, les jouissances amoureuses avec les jeunes gens et les femmes ; ce n'est pas une table somptueuse, chargée de poissons et de mets de toute espèce, qui procure le bonheur, c'est une raison saine.... » (Diogène de Laërte. *Zévort.*)

[2] Racine qui écrit à son fils : « Je lisois ou je relisois ces jours passés, pour la centième fois, les épîtres de Cicéron à ses amis » lui recommande de lire ces lettres « *ad Papyrium Petum* ainsi que celles *ad Trebatium, ad Marium*, et d'autres, etc., » comme des modèles dans le genre de « badiner agréablement sur les petites choses. » (7 juillet 1698.)

(*... Illa mea, quæ solebas antea laudare, ... abierunt. Cum homine edaci tibi res est... Plures jam pavones confeci quam tu pullos columbinos* ..... etc., etc.)

Et puis, par ces questions multipliées, Horace voulait peut-être aussi non pas seulement amener l'occasion de tracer le portrait ou la caricature de Mœnius, mais encore parodier et contrefaire certains riches gourmands de sa connaissance, bien connus aussi de Numonius (la gourmandise était commune à cette époque, voir *Satires*, II, II et IV), lesquels ne s'embarquaient jamais pour un voyage, particulièrement pour les eaux, sans avoir pris force renseignements sur les ressources qu'ils trouveraient *ad gulam*. Ainsi de nos jours maint touriste cherche plus avidement dans son *Murray* l'adresse des plus confortables hôtels que l'indication des sites ou localités les plus remarquables[1].

Encore, pour terminer, un souvenir de Mme de Sévigné. (Elle est toujours la bien venue.) — A propos de questions, j'en trouve une série presque aussi nombreuse (quinze ou seize, dit-elle, quoiqu'il n'y en ait que la moitié), au commencement d'une de ses lettres : « Il me prie de vous écrire pour vous questionner sur les eaux de Ba-

[1] Que je me permette, en note, une petite impression de voyage :

J'étais par une belle après-midi de septembre sur le lac des quatre cantons, près de Gersau. A notre droite le Rigi, si beau, si luxuriant de verdure au-dessus de la petite ville qu'il ombrage ; en face de nous, les deux Mythen, derrière nous Stantz et ses montagnes, etc., etc., une des magnificences de la Suisse! Pendant que tous les voyageurs du Bateau contemplaient, émerveillés, ces divers panoramas doublés par le lac, il y avait là trois Anglais, une dame et deux hommes, attablés sur le pont, et déjeunant pour la troisième fois, sans paraître occupés d'autre chose que de leurs biftecks aux pommes.

larue. Ne sont-elles pas vos voisines? Pour quels maux y va-t-on? Est-ce pour la goutte? Ont-elles fait du bien à ceux qui en ont pris? En quel temps les prend-on? En boit-on? S'y baigne-t-on? Ne fait-on que plonger la partie malade?... » C'est la lettre qui renferme, dans la dernière moitié, cette admirable tirade à la Bossuet, « où sa plume l'a conduite, sans y penser, » sur la marche de la vie. Quel que soit le mérite du portrait de Mœnius, notre cœur préfère ce tableau d'une vérité si pittoresque et si frappante, qui finit avec tant de sérieux une lettre plaisamment commencée. La marquise avait alors soixante ans. Qu'Horace n'a-t-il, comme elle, prolongé sa vie! nous aurions eu probablement un autre livre d'épîtres, encore plus sabiniennes peut-être, offrant le charme des lettres écrites des *Rochers*, entre soixante et quatre-vingts ans, lesquelles nous rappellent de temps en temps ces belles journées d'automne, où la nature paraît si riante, si gracieuse et si vivante, mais avec des teintes, des bruits et des signes précurseurs mélancoliques de la saison morte. Qu'il nous plairait de voir les sentiments, et, pour ainsi dire, d'entendre les accents d'Horace, à mesure qu'il approcherait du *linquenda!* Au défaut du christianisme, le ciel italien, une philosophie devenue par l'influence de la campagne et des ans, plus religieuse et plus *espérante*, eussent été là pour donner, à la mélancolie du poëte, une teinte douce et charmante.

« Plus il approche de la mort, plus il s'épure, » disait encore Mme de Sévigné, en parlant d'Arnauld d'Andilly, âgé de quatre-vingt-trois ans.

Si nous voyons le poëte,

Lenior et melior fit accedente senecta,

comment l'aurions-nous vu dans la vieillesse même? Comme le sage de Platon : « Heureux de couler des jours purs et irréprochables, et prêt à quitter cette vie avec une âme calme et sereine, et une belle espérance. » (Rép. VI.) Comme le Caton du *Traité de la Vieillesse*, — éclairé de ces rayons célestes d'une autre vie, qui consolent et charment les derniers jours de notre existence mortelle.

§ III.

ÉPITRE V. A TORQUATUS.

L'homme frugal, avons-nous vu dans la section précédente, pourra se mieux traiter, se régaler,

Sive diem festum rediens advexerit annus.

Il s'agit, dans l'épître à Torquatus, d'un anniversaire (*nato Cæsare*) qu'Horace invite son ami à venir célébrer avec lui. Repas de Phéacien, sans doute? Non pas : « Je t'attends, dit le poëte, si tu n'es pas homme à reculer devant un souper tout légumes[1]. »

---

[1] Nec modica cœnare times olus omne patella.

J'ai maintes fois entendu des invitations bourgeoises à dîner ou à souper, ainsi formulées : « Si vous ne craignez pas de venir manger une mauvaise soupe, une salade, etc. »

Tout légumes. Tel devait être le souper auquel Pline reproche à son ami Septicius de n'être point venu : « Olivæ, betacei, cucurbitæ, bulbi, « alia mille, non minus lauta ». Pas d'autre viande que trois escargots pour

Hyperboles augmentatives dans l'épître à Numonius. Ici, tout au rebours. (*Archaïcis. Patella,* di-

---

chacun. *Cochleæ ternæ.* Voir cette jolie petite lettre, une des plus apprêtées... : « Quantum nos lusissemus, risissemus, studuissemus! Potes ap-« paratius cœnare apud multos; nusquam hilarius, simplicius, incau-« tius. »

Passiénus Crispus disait, au sujet d'un avocat qu'il venait d'entendre plaider : « Bene, mehercule, bene : sed quo tam bene? »(VII, XVI.) C'est Pline lui-même qui rapporte ce mot, si parfaitement applicable à la plupart de ses lettres :

« .... Nisi forte volumus scholasticas tibi, atque, ut ita dicam, umbra-« ticas litteras mittere.... » (IX, II.)

Scholasticas! umbraticas litteras! Précisément ce qu'il envoie le plus souvent. Voir, un peu plus bas, même livre IX, comme échantillon curieux, *in hoc genere scholastico*, le parallèle antithétique entre deux de ses maisons du lac de Côme.

La plupart de ces lettres étaient adressées à des beaux esprits qui tâchaient eux-mêmes d'attraper ce style :

« Adjicis alias te *litteras curiosius scriptas* misisse : an acceperim, « quæris.... Non accepi et accipere *gestio.* »

Alias. Noter que les premières étaient déjà *elegantissimæ.* (IX, XXVIII.)

> Omnia vis belle, Matho, dicere : dic aliquando
> Et bene : dic neutrum : dic aliquando male. (X, XLVI.)

Était-ce à Pline que pensait Martial?

Des commentateurs expliquent ce *male* par *nudam veritatem expone.* C'est bien lui, Martial, qui ne recule pas devant cette vérité nue et crue. Voyez, par exemple, ce qu'il sert dans un repas à des amis : *Exoneraturas ventrem malvas — ructatrix mentha — herba salax,* etc., etc. Fi! (X, XLVIII.)

Martial observe mieux le *decens,* et se rapproche plus d'Horace dans une autre invitation, à Turanius. (V, LXXVIII).

> Si tristi domicœnio laboras
> Turani, potes esurire mecum.

Comme chez Horace, force légumes, de mine appétissante, *pallens faba rubente lardo,* etc.... Quant au vin, la soif lui donnera le bouquet qu'il pourrait bien ne pas avoir :

> Vinum tu facies bonum bibendo.

Petit dîner, sans doute, mais

> Sed finges nihil, audiesve fictum,

minutif encore diminué par l'épithète, *modica. Vina Tauro.* Toutes choses qui se répondent). C'est au souper champêtre et frugal des Lælius et des Scipions qu'Horace appelle Torquatus. (*Donec decoqueretur olus.... Sat.*, II, I.) Rien que légumes, dit-il, fidèle observateur du précepte qu'il devait formuler plus tard, et qui ne convient pas moins pour un dîner que pour un poëme : *Non promissor.* Il ne promet que peu, afin de ménager à ses conviés des surprises appétissantes, *miracula ;* c'est-à-dire pour accompagner et relever ces légumes, du lard, d'excellent porc frais, du mouton, du chevreau, etc., que sa campagne lui fournissait :

Faba Pythagoræ cognata, simulque
Uncta satis pingui ponentur oluscula lardo. (*Sat.*, II, VI.)

Torquatus et les autres auront-ils jamais été mieux régalés? *O noctes cœnæque Deum!* s'écrieront-ils maintes fois avec reconnaissance, au souvenir de l'heureux festin champêtre. — Car je suppose que c'est ici une invitation pour la campagne d'Horace. Il entend qu'après avoir donné la matinée aux affaires, Torquatus plante là ses clients et se mette en route pour arriver au coucher du soleil. — Ce sont légumes du cru, et si le vin n'en est pas, il mériterait d'en être, au moins suivant Horace. En fait de vin, disait-il à Numonius,

Rure meo possum quidvis perferre patique.

Et vultu placidus *tuo* recumbes.

Et puis, autre avantage fort goûté de nos parasites, l'absence d'un plat qui gâtait souvent les repas qu'ils recevaient :

Nec *crassum* dominus leget volumen.

Eh bien! Torquatus ne sera pas moins accommodant, s'il n'a pour arroser ses légumes qu'un gros vin, dont *Taurus*, ce nom caractéristique, semble être l'étiquette, *nota*. Horace choisit ailleurs Bibulus (od. III, 28), dans une intention tout opposée.

> Bibulus! ce doux nom d'un favorable augure
> Devait plaire aux amis des dogmes d'Épicure.

Après *Taurus*, *Palustres* et tout le vers suivant, long détail à vous effrayer un gourmet! Dans *Sinnessanum* je ne sais quoi de rude et d'âpre comme dans le vin même. Fameux vin celui-là que,

> Sous le consul Taureau,
> L'aquatique Minturne avait mis en tonneau[1] !

C'est comme si, par exemple, nous autres Lorrains de Commercy ou de Toul, nous disions, pour affriander nos invités : Vous aurez du vin de Bouc. Ce Bouc, un gros village situé près des étangs de la Woëvre, *palustres*, produit en général un vin grossier, qui se consomme dans une partie de la Meurthe et de la Meuse. Mais vieux, d'une bonne année et d'un bon canton, il devient très-potable. Le vin d'Horace avait aussi son mérite; et des convives, altérés par le voyage et par la chaleur, le devaient même trouver excellent.

Dans le billet d'invitation à Mécène, ode I, 20, le poëte lui dit à peu près comme à Torquatus :

---

[1] « .... Prenez garde, cependant, écrit P.-L. Courier, qu'on ne connaissait point alors nos tonneaux. Les cruches en tenaient lieu ; partout où vos traducteurs disent un tonneau, entendez une cruche. » (A Chlewaski, Tarente, 1806.)

Vile potabis modicis[1] Sabinum
Cantharis.

Mais s'il ne pouvait offrir à son ami de vin plus généreux, il lui présente, en revanche, dans cette exquise invitation, quelque chose qu'il devait apprécier davantage :

Ce nectar que l'on sert au maître du tonnerre,
Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre,

c'est-à-dire la louange ou la flatterie, si délicate ici : *Quum tibi plausus*, etc. Voilà de quoi recommander la *testa* d'Horace plus encore que *nata consule Manlio*.

Cæcubum, et prælo domitam Caleno
Tu bibes uvam.

Ainsi parle Horace à Mécène. *Sin melius quid habes*, dit-il à Torquatus, dans un doute ironique, par une allusion maligne à son économie.

Aurais-tu mieux que moi?
Donne ordre qu'on l'apporte, ou sinon, soumets-toi.

Imperium fer. Ton cavalier d'un *familiaris ad familiarem*.

Mais si la nourriture n'est pas recherchée, ni le vin de premier choix, voici qui fera compensation : *Jamdudum splendet focus et tibi munda supellex*. Le toit s'égaye et rit, dans l'attente de son hôte, et pour le mieux accueillir. Voir dans l'ode à Phyllis (IV, 11) les jolis détails qui développent ce vers de l'épître : *Ridet argento domus*, etc. C'est aussi pour célébrer

[1] *Modica patella*, dans l'épître.

un anniversaire, celui de la naissance de Mécène[1].

Torquatus pourrait-il résister à cet appel si cordial du foyer, du mobilier, de tout? Loin donc les affaires! *Mitte leves spes*. Cette expression dédaigneuse rend-elle bien la vanité, l'inanité de l'espérance! Et *certamina divitiarum!* On la croit voir en action cette lutte cupide. Comme il se travaille, ainsi que ses confrères, après la richesse! — Ailleurs : *Verum pone moras et studium lucri*. Expression moins vive. Il s'agit d'un poëte, Virgile, qui ne pouvait pas avoir au gain l'âpreté d'un avocat. Badinage, du reste, pour l'un comme pour l'autre[2], surtout pour Virgile. Horace ne leur suppose, en riant, l'amour des richesses, qu'afin d'avoir l'occasion de prêcher ses maximes de jouissance. S'il ne possédait qu'un

---

[1] *Incipiam*.... Je donnerai l'exemple, je serai le boute-en-train.

Nato Cæsare. Jules César, suivant les uns, le divin Jules; suivant les autres, Caius César, fils de Julie. Jules César, à la bonne heure, mais Caius! Pour moi, je ne vois pas ici d'autre César qu'Auguste. N'est-ce pas une flatterie indirecte à son adresse que le choix fait par Horace d'une telle époque, pour se livrer à l'allégresse avec un ami (*potare, spargere flores*), ainsi qu'il voulait faire avec une amie, à l'occasion de la naissance de Mécène?

Æstivam ne désigne pas à la rigueur l'été proprement dit, mais toute la belle saison du printemps à l'automne.

[2] Je sais à Paris tel avocat très-distingué, qui, par suite d'affaires nombreuses qu'il ne saurait refuser, travaille incessamment tout le long du jour et de l'année,

Et gagnant, malgré soi, plus que dix Pythonisses,

sans qu'on puisse le taxer pour cela de la moindre cupidité : homme remarquable, au contraire, entre beaucoup d'autres qualités précieuses, par son désintéressement, par sa générosité, etc. N'importe : un poëte ami, faiseur d'épîtres, ne pourrait-il pas, même à celui-là qu'il regretterait de voir trop absorbé, etc., lui reprocher dans un badinage amical *certamina divitiarum!*

bien médiocre aux yeux des Romains, il possédait amplement du moins l'art d'en jouir. Il se pouvait dire à lui plus qu'à personne : *Dî tibi... dederunt artem fruendi*, et presque toute la suite de l'énumération. (Épître IV, 7-12.)

Autre motif déterminant. Après une charmante nuit, donnée presque tout entière à d'aimables causeries (*benigno;* des entretiens affectueux[1], bienveillants, point critiques, épigrammatiques, *de villis domibusve alienis*, sat. II, 6, 71), sommeil réparateur le long de la matinée,

Suadentque cadentia sidera somnos,

sans crainte d'être assiégé par le client matinal, heurtant la porte au chant du coq, ou réveillé par le brouhaha de la ville, *strepitus viarum*, etc.

Quo mihi fortunas, si non conceditur uti?[2]

Encore une petite malice à l'adresse du correspondant ! *Quo mihi fortunas...?* Quelle emphase ! *Ampullatur*. On le croirait un Lucullus, si l'on n'avait eu plus haut la maigre carte de son dîner. Ce vers et les suivants semblent jaillir d'une coupe de vin copieuse qu'il vient de sabler par anticipation. Le voilà qui cède tout d'un coup à la plus vive allé-

---

[1] Pline à son ami Catillus :

« Veniam ad cænam : Sed jam nunc paciscor, sit expedita, sit parca : « Socraticis tantum sermonibus abundet ; in his quoque teneat modum. « Erunt officia *antelucana*.... » (III, XII.)

L'opposé de l'*impune noctem*.

[2] « *Quo mihi fortunam, si non conceditur uti !* (écrit Voltaire à l'abbé Moussinot, II, 343), et *uti*, c'est faire du bien chacun selon son petit pouvoir. »

gresse. Sorte de mouvement lyrique. Cette fortune, ma fortune, n'est-ce pas pour en jouir que je l'ai souhaitée? Eh bien donc, jouissons. Nargue des héritiers! Vivre pour eux de privations, folie! Des fleurs, esclave, des fleurs et du vin! Je veux boire, je veux m'enivrer!

(Tout joyeux au milieu d'une joyeuse troupe,
« Des fleurs, enfant! » De fleurs je veux parer ma coupe!
Je veux rire, manger et boire tout mon soûl,
Dût le monde insensé me prendre pour un fou![1])

Un peu moins de vivacité toutefois, parce que le poëte écrit une épître, et non pas une ode[2].

---

[1] Fou, non pas tout à fait, mais inconsidéré, *inconsultus*, qui ne ménage pas assez sa fortune. Horace traite d'*insanus* celui qui la ménage trop, *ob hæredis causam*. (Vers 13–14.)

[2] Voici l'ode à Torquatus traduite par le même (pag. 227.)

Plus de neiges, ami! Vois l'herbe des prairies
Et l'arbre verdissant!
Vois le fleuve rentré dans ses rives fleuries
Paisible aller glissant!

Entrelacée aux mains des Nymphes bocagères,
La Grâce avec ses sœurs
Vient, sans voiles, fouler de ses danses légères
Les doux tapis de fleurs.

« Homme, n'espère point une vie immortelle, »
Répètent l'an qui fuit,
Le jour qu'un autre jour si vite renouvelle,
L'heure que l'heure suit.

Le Froid cède aux Zéphyrs : le doux Printemps fait place
Au bel Été si court;
L'Automne avec ses fruits soudain brille et s'efface;
Le morne Hiver accourt.

La lune dans le ciel répare sa lumière :
Mais au gouffre béant
L'homme une fois tombé n'est plus rien que poussière,
Que poussière et néant.

Pour fléchir le trépas, gloire, vertu, jeunesse,
Science, tout est vain :

Éloge du vin dans l'épître précédente. Dans celle-ci, comme un hymne à l'ivresse : non pas, remarquons-le bien, l'ivresse de *vinosus* (épître I, 4), *vinolentia;* mais une ivresse généreuse, salutaire, inspiratrice, *ebrietas* : ivresse qui fournissait largement aux propos, joyeux et sérieux, d'une nuit passée à la campagne :

O pouvoir de l'ivresse! Elle ouvre notre cœur,
Réalise l'espoir, pousse aux combats la peur,
Dissipe nos soucis. De la coupe féconde
Jaillit intarissable une heureuse faconde!
Elle initie aux arts, et le triste indigent
Y puise à chaque trait l'allégresse et l'argent.

De joyeux chants[1] ma coupe était remplie;
Je la vidais, mais vous versiez toujours.
(Béranger.)

Κρατήρ δ' ἔστηκεν μέστος εὐφροσύνης.
(Athénée, *le Repas.*)

Mais, dans un repas, le manger et le boire, ce n'est pas tout. Reste un accessoire qui n'importe guère moins que le principal, c'est-à-dire la table. Fions-nous sur Horace du soin de la bien composer, à l'égard du matériel et des convives. C'est même son emploi le plus ordinaire, et dont il s'acquitte religieusement. (*Procurare.* Un terme des cérémo-

---

Donc, tandis qu'il se peut, vivons dans l'allégresse,
Épuisons notre vin.

Coupes, chansons, Beautés, roses sitôt passées,
Ravissez notre cœur :
Gardons-nous de laisser des sommes entassées
A l'héritier moqueur. (IV, VII.)

[1] Que mes flacons soient pleins de rires éclatants.
(Émile Augier, *la Ciguë*)

nies du culte. Service divin.) Il entend, aussi bien que l'autre, la poétique des festins[1]! *Tenuis, simplex et unus.* Il n'y souffrirait pas toutefois ce qu'il tolérait dans un poëme : *Non ego paucis offendar maculis.* Impitoyable pour cela de même que pour certaines odeurs[2] :

Mon rôle à moi — tu sais comme je le remplis —
C'est que la propreté recommande les lits :
Qu'irréprochable aux yeux paraisse la serviette ;
Que chacun puisse voir ses traits dans chaque assiette ;
Qu'on soit tous amis sûrs, et que nul indiscret
De la table au dehors ne répande un secret,
Et qu'entre elles enfin les humeurs assorties
« Ne forment qu'un seul tout de diverses parties. »

Entre autres bons amis, Torquatus trouvera chez Horace Septimius, le Septimius Gades, etc., et Sabinus,

Si quelque autre dîner ou quelque jeune belle,
Plus aimable[3] que nous, autre part ne l'appelle.

Poëte élégiaque, et ami d'Ovide, on ne pouvait jamais, celui-là, comme Lambert, le promettre que conditionnellement[4].

Voltaire, dans une lettre à Chabanon, rapporte une singulière imitation de ce *potior puella*, par Chapelle. Je la citerais, comme échantillon curieux, n'était le cynisme d'une expression.

---

[1] *Duci.... cœna*, dans l'*Art poétique*, 376. Dans la satire I, 10 : *Epos.... ducit.*

[2] Dont j'aurais mieux aimé qu'il parlât moins explicitement : *olidæ capræ.*

[3] *Plus friande*, aurait peut-être dit La Fontaine.

[4] Dans la lettre citée plus haut à Septicius :

« Heus tu, promittis ad cænam, nec venis!.... apud nescio quem, « ostrea, vulvas, echinos, Gaditanas maluisti. »

tre, attrayant programme, non menteur assurément. La simplicité même du festin; la propreté coquette de la maison, de la table, du service; la facilité de boire, à sa fantaisie, *prout cuique libido*, sat. II, 6), *potare*, un vin peu coûteux, mais bon; l'amabilité, la sûreté des convives; la gaieté, la cordialité de l'*amphitryon;* la familiarité commune, sympathique, affectueuse; aux autres convenances ajoutez celle du temps, du lieu — le coucher du soleil, une charmante nuit d'été, à la campagne, avec la perspective d'un sommeil réparateur dans la matinée, parce que c'est jour de fête — combien de motifs déterminaient Torquatus à l'accepter, cette petite partie de plaisir, fraîche oasis dans sa vie d'avocat!

(Tandis que dans ta cour ils font le pied de grue,
Échappe à tes clients par la secrète issue.)

On trouve quelque chose de l'épître d'Horace dans la petite pièce suivante, imitée en partie d'un morceau charmant, rapporté par Athénée (XI), *le Repas*, dont nous avons cité, plus haut, un vers Κρατῆρ, etc :

Loin de moi tout festin chèrement apprêté!
Que j'aime tes repas, ô Médiocrité!
Sur une simple table, élégamment proprette,
Brille l'humble salière, et reluit chaque assiette.
Vénérable en son port, la coupe des aïeux
Rend meilleur le vin frais qui sourit à nos yeux.
Doux mets, fleurs et parfums, l'air de chaque visage,
De l'esprit et du cœur le naturel langage,
Tout provoque à la ronde une aimable gaîté :
La reine du festin, c'est la Félicité!

On chercherait vainement dans les épîtres de Boileau l'ombre d'un badinage pareil à celui de l'épître d'Horace. Il parle bien, dans sa correspondance (lettre CXI, 1703), d'un repas donné par lui « à Mgr de Pontchartrain,..... la première fois que cet illustre ministre d'État lui fit l'honneur de le venir voir (à Auteuil), ... fameux repas qui lui coûta huit livres dix sous. » Huit livres dix sous! Voilà qui rappelle l'*olus omne*, le *Sinuessanum vinum* de l'épître, et de l'ode le *vile Sabinum*. Mais la familiarité, si cavalière avec Torquatus, si tendre avec Mécène, était-elle aussi de la partie? Jugez-en par ce passage d'une autre lettre, adressée au fils même de l'illustre ministre, le comte de Maurepas[1] : « Auteuil oserait-il se flatter de vous voir encore chez moi faire un de ces repas, *sine aulæis et ostro*, que Mécénas faisait avec le bon Horace? Pourquoi non? Vous n'êtes pas moins galant homme que Mécénas, et je ne vous suis pas moins dévoué qu'Horace l'était à ce premier ministre d'Auguste. Je m'en vais donc tout préparer pour cela à votre retour de Fontainebleau. Ne craignez point pourtant, monseigneur, *que je m'oublie*, à quelque familiarité *que vous descendiez* avec moi. Je me souviendrai toujours avec *quel respect* je suis et je dois être... » (Paris, 1699.) Ce timide respect, La Fontaine ne l'aurait pas eu :

> Je dois tout respect aux Vendômes ;
> Mais j'irais en d'autres royaumes,
> S'il leur fallait en ce moment
> Céder un ciron seulement ; (1689)

[1] .... « Charmant, dit Saint-Simon, et en riens et en affaires. »

écrit-il au duc de Vendôme, en lui rendant compte d'un souper, ou plutôt d'une orgie au Temple, chez son frère le grand prieur. Le bonhomme, dans un repas plus calme, eût peut-être cédé davantage ; mais, pour s'observer à la façon de Boileau, ce n'était pas là son caractère[1].

Quelle que fût, au reste, la manière dont Boileau pouvait être, à sa propre table, en compagnie de

---

[1] Dans cette même épître, dont j'ai cité quatre vers, il prend ses coudées franches, comme à table :

Le reste (*des louis*) ira, ne vous déplaise
En bas-reliefs, et cætera :
Ce mot-ci s'interprétera
Des Jeannetons ; car les Clymènes
Aux vieilles gens sont inhumaines.... etc., etc., etc.

Ici, non pas du cynisme, mais une bonhomie si naïve, comme à l'ordinaire, qu'on n'a presque pas la force de le blâmer. (Page 166.)

C'est avec la même naïveté que, dans une lettre au prince de Conti, après un bel éloge de la princesse, il dit, en parlant du pape :

Mais les gens de delà les monts
Auront bientôt pleuré cet homme,

(Innocent XI, alors mourant)

Car il défend les Jeannetons,
Chose très-nécessaire à Rome.

Il ajoute un peu plus bas :

Je me contente à moins qu'Horace
Quand l'objet en mon cœur a place,
Et qu'à mes yeux il est joli
Do nomen quod libet illi !

Mais Horace était encore jeune quand il exposait ainsi sa *pratique* amoureuse, en un latin qui ne scandalisait personne ; jeune aussi, notre Béranger, à l'époque de son *Roger Bon temps*, c'est-à-dire quelques années après le Consulat, *Consule Planco* :

Faute de vin d'élite
Sabler ceux du canton,
Préférer Marguerite
Aux dames du grand ton....

Parabilem amo Venerem facilemque. (*Sat.*, I, II.

hauts dignitaires qu'il traitait, on ne trouve chez lui nul souvenir de ces repas, aucune trace, non plus que des joyeuses débauches faites, lorsqu'il était encore jeune, avec Molière, Racine, La Fontaine, Chapelle, etc., soit au cabaret, soit à Auteuil. On se rappelle entre autres le fameux souper[1]. Nulle invitation badine dans ses ouvrages : point de petite fête ou de régal entre amis. Encore moins, bien entendu, la *puella* de l'épître, la courtisane de l'ode (II, 11, 21), la *blanche aux yeux noirs* d'A. Chénier. Il les remplace, nous verrons tout à l'heure par quoi. Toujours, dans les épîtres, ou le versificateur, parlant de vers, surtout des siens; ou le moraliste, badin quelquefois, mais plus naturellement sérieux, avec le ton souvent hyperbolique de la satire; ou le sujet respectueux et flatteur de Louis XIV; ou enfin le bel esprit en commerce de politesses et de louanges avec quelques grands seigneurs. Jamais le plus petit mot d'amour. L'ami lui-même, c'est à peine s'il se montre.

---

[1] « Mon père, dit Louis Racine, de retour de l'armée, allait souvent se délasser de ses fatigues dans le Tibur de son cher Horace. »

Un peu plus bas :

« Ce lieu de retraite (Auteuil) dont Boileau fut enchanté, le jeta les premières années dans la dépense. Il l'embellit, fit son plaisir d'y rassembler quelquefois ses amis, et y tint table. On juge aisément que ce qui faisait rechercher ses repas, c'était moins la chère, quoiqu'elle y fût bonne, que les entretiens.... »

Je lis dans une lettre de Racine à son fils aîné, 1698 :

« Il (Despréaux) est heureux comme un roi, dans sa solitude, ou plutôt dans son hôtellerie d'Auteuil; je l'appelle ainsi parce qu'il n'y a point de jour où il n'y ait quelque nouvel écot, et souvent on ne se connaît pas les uns les autres. Il est heureux de s'accommoder ainsi de tout le monde.... »

« Son cher Auteuil » dit-il dans une autre lettre, même année.

Boileau n'a chanté le vin, si chanter il y a, que dans trois courtes chansonnettes. *Allez, vieux fous,* dit la première aux philosophes,

> Allez, vieux fous, allez apprendre à boire.
> On est savant quand on boit bien ;
> Qui ne sait boire ne sait rien.

Six autres vers d'une grande innocence, et puis c'est tout. Est-ce comme circonstance atténuante ou piquante de la chose, ou bien pour en rehausser le mérite, que l'auteur annonce qu'*il la fit à dix-sept ans, au sortir de son cours de philosophie?* Nos philosophes de collége auraient, en un jour de gala, plus de verve, et, devenus poëtes, ils laisseraient leur jeune chansonnette noyée dans le vin qui l'aurait inspirée; ils se garderaient bien de la publier[1]. La seconde, probablement composée vers la même époque, vaut un peu mieux. Deux strophes amoureuses, du rhythme de l'ode à Torquatus, alternent et contrastent (assez heureuse idée), avec un refrain bachique d'une platitude qui ne l'est guère :

> Cependant nous rirons
> *Avecque* la bouteille,
> Et *dessous* la treille
> Nous *la* chérirons.

Le poëte, qui n'avait fait que neuf vers, dans la première chanson, douze dans la seconde, a poussé

[1] Le même Racine fils nous apprend que son père, alors que la religion l'avait entièrement changé, reprochait souvent à Boileau l'amour qu'il conservait toujours pour ses vers, jusqu'à vouloir donner au public les moindres épigrammes faites dans sa jeunesse, et « vider, comme il disait, son portefeuille entre les mains d'un libraire. »

la troisième jusqu'à seize : quatre petits couplets dont il n'était pas mécontent; car il en parle fort au long dans une lettre à Brossette : lettre vraiment curieuse en ce qu'elle nous montre sur le fait la naïveté d'auteur et de commentateur. Nous apprenons que tous les convives, à la réserve de Bourdaloue,

Avaient été charmés de ce petit morceau.

C'était, s'il vous plaît, une chanson de noces. Elle porte, ainsi que les précédentes, le titre de *chanson à boire*. Là figurent *le plus grand des magistrats*, ou, pour conserver l'inversion poétique, *des magistrats le plus grand*, c'est-à-dire Lamoignon; *trois Muses en habit de ville;*

Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont mises!

Trois Muses, etc., heureuse variante, adoptée par le chansonnier, au lieu de : «*Chalucet, Hélyot, La Ville,*» dont rien n'indiquait le sexe et le mérite. Il est vrai qu'elle retranche le nom de ces dames. Mais l'auteur et cent commentateurs sont là pour le mettre au bas de la page. Mieux vaut le nom dans la note, et, dans le texte, la dénomination flatteuse. Boileau toutefois, moins généreux en prose qu'en vers, avait-il besoin de détruire nos illusions, en nous apprenant que « Mme Hélyot était une espèce de bourgeoise renforcée? » C'est parler d'une Muse avec bien de l'irrévérence.

Les autres convives : Bacchus (*pater Lyæus*), deux fois nommé sans désignation du costume; le père

Bourdaloue (en soutane)[1], lequel, non moins Bourdaloue à table qu'en chaire et dans le confessionnal (voir la lettre), *prend l'intérêt du jeûne contre Escobar ce docteur authentique*, si bien que Bacchus, à qui le plus grand des magistrats a *permis* d'être premier président du repas, avec les trois Muses pour vice-présidentes, déclare, en vertu de ses pouvoirs, le révérend père,

Hérétique,
Et janséniste, qui pis est.

La chute en est jolie!... Mieux amenée, elle pouvait beaucoup mieux valoir. Vous représentez-vous Bacchus à table près de Bourdaloue, le gourmandant et l'excommuniant? Gaillarde fiction de séminaire! N'est-ce pas là, au propre, le *nimium severus assidet insano?* On croit le voir, ce pauvre dieu, cachant mal, sous de froides plaisanteries, sa mine piteuse. Comme il doit regretter *in petto*, à l'aspect de ces personnages plus ou moins noirs et des trois Muses habillées, les trois Grâces qui ne l'étaient guère, et Vénus, que le poëte de Vénusie lui donnait pour compagnes dans ces banquets nocturnes qui réunissaient en outre tant de joyeux compagnons!

Te, Liber, et, si læta aderit, Venus,
Segnesque nodum solvere Gratiæ,
Vivæque producent lucernæ
Dum rediens fugat astra Phœbus.

C'est A. Chénier, c'est Béranger, le premier sur-

[1] On regrette que la chanson ne mentionne pas, dans un couplet spécial (cela ferait cinq!) un autre abbé plus poétique, qui était du repas, le père Rapin, rime suffisante à *vin*.

tout, qui lui devaient rendre ses beaux jours et ses nuits radieuses, étincelantes de lumières, de vins, d'esprit, d'allégresse et d'amour.

Les dîners du Temple, qui se prolongeaient aussi jusqu'au matin, n'offrent pas, dans les poëtes qui les ont retracés, La Fontaine et Chaulieu, l'éclat, l'élégance et la volupté des festins lyriques d'Horace :

.... Nous faisons au Temple merveilles;
L'autre jour on but vingt bouteilles....
.... Rénier en fut l'architriclin....
.... Lorsque j'eus vidé mainte coupe,
Longeamet, aussi de la troupe,
Me ramena dans mon manoir.
Je lui donnai non le bonsoir,
Mais le bonjour. La blonde Aurore[1],
En quittant le rivage maure,
Nous avait à table trouvés,
Nos verres nets et bien lavés,
Mais nos yeux étant un peu troubles,
Sans pourtant voir les objets doubles.
Jusqu'au point du jour on chanta,
On but, on rit, on disputa....

Rappelons-nous, comme contraste à ces orgies païennes du Temple, etc., le repas d'Athénée (tel qu'il est en grec), poésie chaste, religieuse, presque édifiante, dont le confesseur de La Fontaine, après sa conversion, aurait pu lui recommander la lecture... je ne saurais dire pour pénitence.

---

[1] .... Hesternas risit Tithonia mensas. (Stace, *Sylves*, IV, VI.)

Il s'agit d'un repas plus décent.

VIII.

ÉPITRES XI, VI, XVI.

§ I.

ÉPITRE XI. A BULLATIUS.

Les trois épîtres précédentes nous ont fait voir Horace se laissant aller, au moins en apparence, à la morale d'Aristippe, quelquefois dans le plus mauvais sens du mot : *Nunc in Aristippi furtim præcepta relabor* (ép. 1). En voici trois autres qui reviennent, deux surtout, à la philosophie stoïcienne, même la plus avancée : *Virtutis veræ custos rigidusque satelles*. Ce sont les épîtres à Bullatius, à Numicius, à Quintius, tous trois personnages inconnus.

La première de ces épîtres consolative en partie, nous aurions pu la ranger après celle à Tibulle, n'était la différence de ton. Le poëte élégiaque se livrait à l'ennui, bien qu'il se trouvât dans une campagne délicieuse et pourvu d'avantages qui le pouvaient rendre heureux. Bullatius aussi, quoique riche et possédant d'autres éléments de bonheur, était un esprit chagrin, mélancolique, tourmenté de peines plus imaginaires que réelles. (On peut toutefois inférer du vers 9 qu'il avait ou croyait avoir à se plaindre de sa famille ou de ses amis.) Il voyageait, comme fait de nos jours l'Anglais atteint

du spleen. Peut-être, à la date de cette épître, avait-il annoncé l'intention de se fixer dans quelque petite ville d'Asie : ou bien, n'est-ce qu'une supposition d'Horace, qui part de là pour développer quelques vues de sa philosophie?

« Je voudrais m'y fixer dans cette humble bourgade[1] (Lébédos)
Pour rendre le bien-être à mon esprit malade,
Oubliant tous les miens, non moins oublié d'eux,
Et contemplant de loin Neptune furieux.

Ce beau vers, *Neptunum procul*, qui rappelle le *Suave mari*... de Lucrèce, se doit prendre dans un double sens : « Je contemplerais d'un asile éloigné, tranquille et sûr, les tempêtes de la mer et les orages du monde. »

Regarder du rivage la mer orageuse, c'est bien là d'ailleurs, *le plaisir d'un cœur mélancolique*.

Il serait là, comme voudrait être La Fontaine,

En lieu d'où je pusse aisément
Contempler la foule importune, etc.

Quoi ! lui représente Horace, pour avoir éprouvé quelques peines, quelques désagréments à Rome, tu la fuis, tu l'abhorres ! Et parce que Lébédos t'a momentanément procuré quelque soulagement phy-

[1] Ici, méprise de Fénelon : « Je ne dirai jamais comme Horace :

.... Tamen illic vivere mallem, etc , etc.

J'aime mieux la conversation douce d'un ami, que Neptune en courroux. » (*A Destouches*, LI.)

Ailleurs encore : « Sachez que ce poëte.... se nommait lui-même *Epicuri de grege porcus*. » (*Au même*, XXV.)

Si des hommes connaissant aussi bien leur Horace se méprennent à son égard, que sera-ce des autres ?

C'est ainsi qu'on écrit l'histoire ou la biographie !

sique et moral, tu ne vantes plus, tu ne veux plus habiter que Lébédos[1] ! (Ce double sens résulte à la fois des souhaits qui précèdent et des trois comparaisons[2] qui suivent. On reconnaît dans *Ut fortunatam plene præstantia vitam* l'emphase[3] ordinaire, chez certaines personnes, dans un premier moment de reconnaissance et d'engouement.) Est-ce de la raison, cela? Ah! sois véritablement raisonnable et sage (*incolumi*, vers 17; plus bas : *ratio et prudentia*, 25), sois maître de toi (*potens sui*, dit ailleurs le poëte), Lébédos alors, Rhodes, Mitylène la belle, malgré tant d'attraits, seront moins propres à faire ton bonheur que cette Rome dont tu t'éloignes. (Rappelons-nous ce qu'était Rome pour un vrai Romain : *Pulcherrima rerum! Urbem, mi Rufe, cole*, écrivait Cicéron[4], précisément de cette Asie

---

[1] An Lebedum laudas, odio maris atque viarum?

Comme Horace lui-même, *lassus maris et viarum*, loue Tibur, dans son ode élégiaque à Septimius (*vacuum Tibur*), et Tarente (*imbelle Tarentum*. Épit. VII.) Mais c'était des villes d'Italie, la première, presque un *suburbanum*.

[2] Dans la troisième comparaison, le subjonctif et la deuxième personne pour varier le style. — *Si te validus jactaverit....* Allusion peut-être à des dangers qu'aurait essuyés Bullatius dans la traversée?

[3] Cette emphase paraît aussi dans le premier vers de l'ode à Plancus :

Laudabunt alii claram Rhodon aut Mitylenem.

Volontiers on fait cas d'une terre étrangère.

[4] Ses amis politiques, etc., le blâmèrent d'y avoir trop hâté son retour, après la mort de Pompée, dans les premiers temps de la tyrannie de César. « *Veni domum*, » leur répondait-il dans sa lettre apologétique à Marius, « non quo optima vivendi conditio esset, sed tamen, si esset aliqua « forma reipublicæ, tanquam in patria ut essem; si nulla, tanquam in exsi« lio... » Ce qu'il répète plus bas, en d'autres termes. « Scias.... nunc « autem, si hæc civitas est, civem esse me, si non, exsulem esse non in« commodiore loco, quam si me Rhodum aut Mitylenas contulissem. »

Mineure si vantée.) Reviens donc à Rome goûter les faveurs de la Fortune, qui dans ce moment t'est propice. Où que tu sois, au surplus, jouis, hâte-toi de jouir. Recueille avec empressement et reconnaissance les avantages de l'heure présente. Lorsqu'elle apporte des chagrins, n'espère point t'y dérober par le changement de lieu[1]. Remède inutile, crois-moi. C'est en toi-même, dans le secours de la sagesse[2], que tu dois chercher ta guérison, par suite, le bonheur.

Même raisonnement dans l'ode consolative à Munatius Plancus. Seulement, au lieu de Rome, c'est Tibur où les deux amis avaient leur maison de campagne, Tibur qu'Horace oppose aux villes si renommées de la Grèce et de l'Asie. Mais Rome, dans la pensée du poëte, comprenait les environs autant que la cité. Si Bullatius avait eu, comme Plancus, une maison de campagne, Horace n'aurait probablement pas manqué de la lui représenter en une courte description donnant envie, telle que, dans

---

N'était-ce pas là le parti le plus honorable? N'eût-il pas mieux fait de se priver quelque temps de Rome, pour y revenir bientôt après, rappelé ou plutôt redemandé par César?

[1] Sénèque, fréquent pilleur d'Horace, a mis en prose quelques vers de cette épître. — Je me demande, à propos de Sénèque, ce que serait devenu l'*ennuyé* Bullatius, dans le paroxysme de ses ennuis, s'il avait eu le philosophe pour correspondant? Il aurait bien pu recourir au grand remède vanté dans les lettres à Lucilius, se tuer.

[2] « L'abbé Bayard me paroît heureux, et parce qu'il l'est, et parce qu'il veut l'être. » Dans la lettre suivante: « Je vous dirai que celui-ci (le même) a trouvé par sa modération, ce que l'autre (M. de Lorges) ne trouvera peut-être jamais avec toutes les grâces de la fortune. Il est* aise, parce qu'il est content, et il est content parce qu'il a l'esprit bien fait. » (Mme de Sévigné.)

* Allusion à une réponse de Mlle de La Vallière.

l'ode, celle de Tibur, dont les brillantes et scintillantes couleurs, les harmonies flatteuses, tout enfin semble rappeler le maître, le convier à revenir s'y délasser et s'y bienheurer.

Toi, toute heure[1] qu'un dieu te donne fortunée,
Reçois-la satisfait, et d'année en année
Ne diffère à jouir. Que tu puisses un jour,
(N'importe en quel pays tu fixes ton séjour),
Dire : Partout mon âme a vécu dans la joie,
Et des soucis rongeurs ne fut jamais la proie.

Ne dulcia differ.

Eh! seigneur, dès ce jour, sans sortir de l'Épire,
Du matin jusqu'au soir qui vous défend de rire?
(Boileau, ép. I.)

« Après avoir tracassé toute sa vie dans l'héroïsme et dans les arts (écrivait Voltaire à Frédéric, 1759), qu'emporte-t-on dans le tombeau? Un vain nom qui ne nous appartient plus; tout est affliction ou vanité, comme disait l'autre Salomon, qui n'était pas celui du Nord. A Sans-Soucy, Sire, à Sans-Soucy, le plutôt que vous pourrez..... à Sans-Soucy, Sire, à Sans-Soucy; mais qu'y fera votre diablesse d'imagination? Est elle faite pour la retraite? Oui, vous êtes fait pour tout. » (C'est la fin de la lettre.)

Jouis. — Je le ferai. — Mais quand donc? — Dès demain.
— Eh! mon ami, la mort te peut prendre en chemin.
Jouis dès aujourd'hui.... (La Fontaine.)

---

[1] Disons, à propos d'heure, que Lemaire voudrait *horis*, quatre vers plus haut, *nivalibus horis*. — *Mallem horis*, dit-il. Pourquoi? — Mot. — Est-ce parce qu'on trouve, épît. XVI, *Septembribus horis*? — Moi, je préfère *auris*? *Malo*. Pourquoi? — Je ne le dirai pas non plus.

Sur de légers coursiers, sur un navire agile,
Tu poursuis le bonheur. Hélas! peine inutile!
Quand tu crois le saisir, il a fui. Le bonheur!
Il est ici, chez toi, si tu règles ton cœur.

Petimus, etc. Comme ces Anglais dont quatre chevaux rapides ou d'agiles vaisseaux emportent d'un pays à l'autre l'inquiète oisiveté, toujours vagabonde, s'agitant après un bonheur introuvable.

.... Heureux qui vit chez soi,
De régler ses désirs faisant tout son emploi!
.... Désormais je ne bouge, et ferai cent fois mieux.

Même philosophie ici que dans l'épître à Bullatius. Du reste, l'épître et la fable diffèrent en ce que, chez le poëte latin, c'est un riche ennuyé qui court après le bonheur; chez le poëte français, c'est un *heureux* inquiet, courant après la richesse. Boileau, dans son épître v à Guilleragues, traite à peu près le même sujet que La Fontaine, mais, comme à l'ordinaire, en un style nombreux et périodique, lequel ne rend pas cette inquiète agitation de l'homme après la fortune. Quelle différence, tout d'abord, entre les deux préambules! Celui de La Fontaine, court, vif, animé de saillies familières, digne entrée de la fable; celui de Boileau, long, froid, oratoire, tenant moins que l'autre au sujet. Ici parle et se montre un versificateur abdiquant la satire en termes satiriques un peu languissants; occupé de lui surtout; vantant pour lui le repos. Là vous entendez avec charme un bonhomme, à la fois malicieux et sympathique, plaignant les fous qui sacrifient le repos, *trésor si précieux*, dont il

fait, lui, comme Horace, ses délices, et dont il voudrait, comme Horace encore, que les autres jouissent autant que lui.

Comparez aussi les trente-huit vers par lesquels Boileau débute aux trente vers qui composent toute l'épître à Bullatius, ou bien, si vous voulez, à trente-huit autres vers d'une épître quelconque d'Horace. Où trouverez-vous, en fait d'idées, d'images et de sentiments, le plus à recueillir? Si le vers de Boileau dit toujours quelque chose, il dit souvent moins, proportion gardée du nombre des syllabes, que le vers d'Horace, toujours plein : il ne dit pas non plus si vivement ni si juste. Voyez, par exemple, cette languissante sortie, assez maladroite d'ailleurs, contre des astronomes et des physiciens. Boileau veut opposer l'étude, la connaissance de soi-même, aux recherches ambitieuses des spéculateurs, occupés d'objets lointains et incertains, qui ne touchent pas leur âme. Fort bien. Mais, d'abord, cette opposition manque de justice, parce qu'elle exagère l'incertitude des connaissances physiques et les déprécie : ensuite, à cause des métaphores par lesquelles le poëte en exprime un des termes, elle semble, au premier aspect, manquer de justesse. Car, *pour courir la mer*, etc., ne faut-il pas interroger les astres? Sans appuyer, plus qu'il ne convient, sur ce léger défaut, disons qu'elle manque surtout de piquant, de vivacité. Est-elle présentée d'une manière plaisante dans La Fontaine!

> Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
> Penses-tu lire au-dessus de ta tête? (II, XIII.)

d'une manière comique dans Molière !

Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir.
On y sait comment vont lune, étoile polaire,
Vénus, Saturne et Mars, dont je n'ai point affaire,
Et dans ce vain savoir, qu'on va chercher si loin,
On ne sait comme va mon pot, dont j'ai besoin ;

d'une manière originale dans Montaigne !

« Nous empeschons nos pensees du general et des causes et conduictes universelles, qui se conduisent tres bien sans nous ; et laissons en arriere nostre faict, et Michel, qui nous touche encores de plus prez que l'homme. » (III, 9.)

Le préambule enfin terminé, on croit que Boileau veut imiter l'épître latine :

C'est au repos d'esprit que nous aspirons tous ;
Mais ce repos heureux se doit chercher en nous.
Un fou rempli d'erreurs, *que* le trouble accompagne,
Et malade à la ville ainsi qu'à la campagne,
En vain monte à cheval pour tromper son ennui :
Le chagrin monte en croupe, et galope avec lui.

Suit l'exemple, fort mal choisi, d'Alexandre, ravageant la terre, pour dompter l'ennui qui le possède. Pure déclamation. Ces propos, dirons-nous, sont bons dans la satire. Encore une telle boutade surprendrait-elle à bon droit, même dans une satire. C'est ainsi que, plus bas, l'auteur ne défigure pas moins l'Aristippe d'Horace et celui de l'histoire, par la façon dont il travestit, pour avoir occasion de l'appeler *sage insensé*, une des actions les plus philosophiques qu'il ait faites[1] ! Quant à l'émule

[1] « Bion rapporte, dans les *Dissertations*, qu'étant en voyage avec un

d'Achille, ce qui l'emportait jusqu'aux bords de l'Indus, ce n'était autre chose que la soif des conquêtes, et surtout, la passion de la gloire : *Laudis amore tumens.* Quoi qu'il en soit, cette *humeur chagrine* d'un homme cherchant, comme Bullatius, à secouer son ennui par l'agitation, Boileau ne tarde pas à la laisser pour en venir à l'*humeur inquiète* qui nous pousse à la poursuite, ou même simplement, au désir de la fortune :

A quoi bon ravir l'or au sein du Nouveau-Monde?

Les trois vers suivants rentrent dans le sujet d'Horace par une imitation directe, assez heureuse, de la fin de son épître :

Le bonheur tant cherché sur la terre et sur l'onde,
(*Navibus atque*
Quadrigis petimus bene vivere.)
Est ici comme aux lieux où mûrit le coco,
Et se trouve à Paris de même qu'à Cusco.

De même qu'à Cusco, c'est-à-dire au Pérou (lequel mot frapperait davantage), voilà de quoi surprendre la conviction générale qui place dans cette heureuse contrée le bien suprême. Mais *à Paris* ne vaut pas *Ulubris*, la petite ville, le bourg des deux amis de la fable, le village natal. Le *hic est*, littéralement traduit, me semble produire moins d'effet au commencement qu'à la fin du vers. (Disons, par parenthèse, qu'il ferait une belle épitaphe chrétienne.)

---

esclave chargé d'argent, et le voyant fatigué, il lui dit : « Jette ce que tu as *de trop*, et garde seulement ce que tu pourras porter. » (Diogène de Laërte, *Z.*)

Le français ajoute : *comme aux lieux où mûrit le coco.* Horace ne dit pas cela. Si l'on peut, suivant lui, vivre heureux partout, *quocunque loco vixisse libenter*, il entend néanmoins, je crois, que le bonheur réside plus particulièrement sur la terre natale, dans la patrie. C'est ce que Boileau ne montre pas assez.

Hasardons, en passant, une autre critique : *Aux lieux où mûrit le coco;* développement qui ne déplaît pas, surtout par les deux rimes nouvelles qu'il amène. Mais peut-être est-il un peu cherché, écarte-t-il, distrait-il du sujet. Même chose se pourrait dire, si on l'osait, du beau vers, *où le Perse est brûlé de l'astre qu'il adore.* Cela signifierait-il, au reste, qu'Alexandre, dans l'ardeur d'échapper à soi-même, va jusqu'à s'exposer aux dangers d'un climat meurtrier même pour les indigènes, *per ignes?* Non, je ne le pense pas, la mort résultant plutôt de la contemplation prolongée des adorateurs du soleil. Je vois plus bas un autre développement qui n'écarte pas du sujet, mais qui sent trop le remplissage : *Tout plein de rares qualités;* vers rendu tout à fait inutile par le suivant, un des meilleurs de l'épître et de Boileau. C'est ce dernier, évidemment, que le poëte a composé le premier. Des *qualités* et des *vertus* dans le même coffre ! Ne semble-t-il pas voir, sur un trésor de louis, des piles de monnaie d'argent? ou celles-ci sous ceux-là?

Viennent ensuite quatre vers horaciens, surtout les deux premiers :

> On ne le tire point des veines du Potose.
> Qui vit content de rien possède toute chose.

Indépendamment du bonheur et de la simplicité

concise de l'expression, remarquer de plus ces rimes en *ose*, exprimant l'abondance, la plénitude, et répondant à la désinence des adjectifs en *osus*, si fréquents dans Horace.)

> Mais, sans cesse ignorants de nos propres besoins,
> Nous demandons au ciel ce qu'il nous faut le moins.

Je goûte peu, sauf plusieurs beaux vers, le passage suivant : *Oh! que si quelque jour*, etc., d'une élégance si pénible et si déplacée au commencement (61-67). L'auteur, chez Horace, disparaît, lorsqu'il donne à quelqu'un la parole. Cette tirade ne serait-elle pas mieux, elle aussi, dans une satire? Et puis, ce langage inhumain du gendre, souhaitant tout haut la mort du beau-père, il paraît trop invraisemblable. Au lieu de ce personnage exceptionnel, et, pour ainsi dire, affreusement hyperbolique, devenu riche par héritage et moins heureux, je préférerais, et cela conviendrait mieux au sujet, l'exemple d'un homme tourmentant sa vie pour arriver à des richesses encore plus tourmentées : *Divitias operosiores!*[1] C'est dans une satire de Perse que Boileau a pris l'idée de ce *convoiteux*. Mais Perse était, par le triple effet du jeune âge, de ses opinions philosophiques et du temps de sa venue, la satire aussi le poussant, un poëte outré, déclamateur. Le convoiteux latin, d'ailleurs, parle en lui-même, *Illa sibi introrsum et sub lingua immurmurat* (un surcroît d'odieux pour nous, mais qui n'en était pas un chez les Romains d'alors, avec

[1] La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse. (VII, VII.)

les attributions vicieuses et criminelles que le paganisme donnait à certains dieux; c'est qu'il est dans un temple, et qu'il s'adresse à la divinité); il ne s'étend pas avec cette joie barbare sur l'objet de ses désirs. Quelques mots seulement : *O si ebullit*[1] *patrui præclarum funus!* Exclamation courte, presque honteuse d'elle-même, que l'imitateur a trop longuement étalée!

Boileau continue, appuyé maintenant sur Horace (épît. Ire, etc.) et sur Juvénal, autre exagéré qu'il exagère encore[2], à montrer l'amour passionné de l'argent, qui donne tout et remplace tout, jusqu'à ces deux vers :

> Mais je tiens qu'ici-bas, sans faire tant d'apprêts,
> La vertu se contente et vit à peu de frais.

Résumé de sa philosophie ou plutôt de celle d'Horace. Il cite là-dessus son propre exemple. On voit qu'il jouissait d'un *satis* passablement confortable, lequel lui rendait facile la modération philosophi-

---

[1] Il me semble voir dans cet *ebullit*, outre le mouvement agité des funérailles (*fervens*), l'allégresse et le transport de l'héritier qui les fait.

[2] Quid enim salvis infamia nummis?

Observation du satirique entre parenthèses. Ce n'est pas l'*infâme* qui parle ainsi de son infamie.

Au lieu de :

Qu'importe qu'en ton lieu, etc.,

j'aurais mis :

Il est vrai...

Mais, par compensation,

Dans mon coffre, etc.

Donc Boileau, dans une épître, pousse encore plus loin l'hyperbole, qu'un satirique qui la poussait à l'excès.

que : il le devait en partie aux bienfaits de Louis XIV, ainsi qu'Horace tenait de l'amitié de Mécène, etc., cette médiocrité dorée, véritable richesse, qui ne pouvait s'appeler médiocre qu'en comparaison des immenses fortunes contemporaines.

Le poëte français, après ces détails personnels, dont quelques-uns fort heureux[1], et l'expression

---

[1] Par exemple :

Fils, frère, oncle, cousin, beau-frère de greffier....
...Pouvant charger mon bras d'une utile liasse
J'allai loin du Palais errer sur le Parnasse....
... Dans la poudre du greffe un poëte naissant....
.... Une muse effrénée
Dormir chez un greffier la grasse matinée....
.... On me verra dormir au branle de sa roue....

Citons maintenant des défauts, etc.

Aujourd'hui, *vieux lion*, je suis doux et traitable.

Point de ces comparaisons ambitieuses dans les épitres d'Horace.

(Que mes cheveux plus noirs ombrageaient mon visage,

Circonstance rappelée par Horace avec bien plus d'à-propos et de charme.)

J'estime autant Patru, même dans l'indigence,
Qu'un commis engraissé des malheurs de la France.

Autant !

Que mon âge *amoureux* de plus sages plaisirs....
.... Mais bientôt *amoureux* d'un plus noble métier...

....Je ne sens plus l'aigreur
De ma bile première,
Et laisse aux froids rimeurs
Une libre carrière....

.... Il craint d'être à soi-même et songe à s'éviter....
.... Je puis sur ce sujet satisfaire mon cœur....
.... Est-il quelque talent que l'argent ne me donne ?
C'est ainsi qu'en son cœur ce financier raisonne.
(C'est ainsi devers Caen que tout Normand raisonne.) (Épitre II.)
Voilà son gendre riche.... (72)
Le *voilà* fou.... (78)
Ne purent dans leur *course* arrêter ses bienfaits.
Ce soin ambitieux, etc., etc., etc., etc.

Diction assez souvent prosaïque. — Quantité de phrases ou de vers,

courtisanesque de sa reconnaissance pour le roi son bienfaiteur, arrive, par une période nombreuse, à la même conclusion qu'Horace :

Guilleragues, plains-toi de mon humeur légère,
Si jamais, entraîné d'une ardeur étrangère,
Ou d'un vil intérêt reconnaissant la loi,
Je cherche mon bonheur autre part que chez moi.

Mais cela n'est pas amené, cela n'est pas senti comme le *quod petis, hic est*[1], où se trouve un accent de vérité saisissant, qui vous persuade et vous calme. Avec quel bonheur l'épître à la fin s'arrête et se repose en quelque sorte sur *æquus!* ce même adjectif, souvent présenté, par lequel commence l'ode à Dellius, autre esprit inquiet, le *voltigeur* des guerres civiles. Il est en lieu brillant dans les deux pièces, cet *æquus*, comme une espèce de *pensez-y bien*.

Quel sentiment aussi dans La Fontaine ! *Heureux qui vit chez soi !* etc. Il avait, celui-là, dans le cœur et dans le sang, toute la philosophie d'Horace, touchant le repos. Je n'en dis pas assez. Il était plus *nonchalant* que lui des richesses, plus amoureux, plus idolâtre du sommeil : un fainéant, un dormeur de son appétit pouvait seul avoir l'idée de terminer par ces deux vers, personnification saisissante d'un vieil adage qu'il a fait sien :

Il la trouve assise à la porte
De son ami plongé dans un profond sommeil.

---

commençant par *que, qui, quand.* (8, 10, 12, 15, 17, 28, 31, 33, 45, 58, 61, 65, 69, etc., etc., etc., etc.)

[1] « Dans toutes ces agitations, je courais après le malheur, *tandis que le bonheur était auprès de moi.* » (Bernardin de Saint-Pierre, *Études*, I.)

Comme, avec le mouvement agité des vers qui précèdent, contraste la profonde paix de celui-ci! Ainsi d'un ruisseau vagabond, tourmenté de roc en roc, jusqu'à ce qu'il aboutisse au lac immobile.

Toute cette fable, un chef-d'œuvre! Le style court et se précipite, autant que le cœur et les pas de l'homme, à la poursuite du *volage fantôme*, ou de la *capricieuse*. On peut admirer le *strenua nos exercet inertia*. Antithèse aussi belle et non moins vraie : *fidèles courtisans d'un volage*, etc. Puis, vaut-il ceci qui le met en action?

La Fortune a, dit-on, des temples à Surate.
Allons là. Ce fut un de dire et s'embarquer.

....L'homme arrive au Mogol : on lui dit qu'au Japon
La Fortune pour lors distribuait ses grâces.
Il y court. Les mers étaient lasses
De le porter....

Lasses, plutôt que lui, de les parcourir.

....Se trouvant au coucher, au lever, à ces heures
Que l'on sait être les meilleures;
Bref, se trouvant à tout, et n'arrivant à rien.

Sent-on vivement ici toute l'amertume de la déception!

Quel trait à la Molière, dans ce passage!

On me l'avait bien dit que des gens de ce lieu
L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuse.
Adieu, messieurs de cour; messieurs de cour, adieu.

L'humeur ambitieuse! Est-ce de lui qu'il parle, ou des autres? Des autres, évidemment. Il semble les railler ou les plaindre.

Dans le reste, combien de choses encore remar-

quables pour l'expression, pour l'image, pour le sentiment! — l'énumération des dangers que brave l'ambitieux :

Des pirates, des vents, du calme et des rochers,
Ministres de la Mort.

— Ces yeux qu'il *tourne vers son village, plus d'une fois,* touchant retour de l'âme au pays, en attendant le retour effectif :

Voit de loin ses pénates,
Pleure de joie....

— Ces rapprochements lumineux, ces rejets pittoresques :

....La cour, la mer, et ton empire,
Fortune, qui nous fais passer devant les yeux
Des dignités, des biens que jusqu'au bout du monde
On suit....

Quelques annotateurs ou commentateurs signalent des négligences. Où sont-elles? — Des inversions forcées. Pittoresques, dirons-nous, sans craindre de répéter ce mot qu'appelle presque à chaque vers le talent poétique du fabuliste : *l'abîme défier,* par exemple, que permettait à La Fontaine, surtout dans la fable, à qui ne messied pas un peu d'archaïsme, l'ancienne langue dont il était nourri, la langue même, plus rapprochée, de Régnier et de Malherbe[1]!— Des consonnances, plus gracieuses

[1] Princes et rois ait osé défier.

Malherbe, dans un fragment dont La Fontaine a pris le premier vers pour commencer la fable du lion, etc. :

Va-t'en à la malheure, excrément de la terre....
(Contre le maréchal d'Ancre.)
....C'est ce qui peut les hommes bienheurer.
(Régnier, *et passim.*)

que blessantes. — On va, chose incroyable ! jusqu'à lui reprocher de la prolixité, de la langueur. Ce qu'a de mieux à faire un admirateur de La Fontaine, à l'égard de pareils exigeants, de délicats si malheureux, c'est de les plaindre.

Plaçons immédiatement après cette fable un des meilleurs contes de Voltaire, sur le même sujet qu'Horace, *Thélème et Macare* : peinture vive, sémillante, épigrammatique, voltairienne en un mot, terminée par le même tableau :

Thélème est vive, elle est brillante,
Mais elle est bien impatiente....
....Elle courut étourdiment
Chercher de contrée en contrée
Son infidèle et cher amant,
N'en pouvant vivre séparée....

Cet amant, le bonheur, dont le poëte trace, un peu plus haut, ce portrait :

Elle aimait un gros réjoui
D'une humeur toute différente.
Sur son visage épanoui
Est la sérénité touchante.
Il écarte à la fois l'ennui
Et la vivacité bruyante.
Rien n'est plus doux que son sommeil,
Rien n'est plus beau que son réveil;
Le long du jour il vous enchante....

Après force courses et déceptions,

Enfin Thélème au désespoir,
Lasse de chercher sans rien voir,
Dans sa retraite alla se rendre.
Le premier objet qu'elle y vit
Fut Macare auprès de son lit
Qui l'attendait pour la surprendre....

Le poëte ajoute :

Macare, c'est toi qu'on désire ;
On t'aime, on te perd ; et je croi
Que je t'ai rencontré chez moi ;
Mais je me garde de le dire :
Quand on se vante de t'avoir,
On en est privé par l'envie :
Pour te garder, il faut savoir
Te cacher et cacher sa vie.

« *Te cacher*, et cacher sa vie. » On reconnaît Horace :

Nec vixit male qui natus moriensque fefellit. (Ép. XVII.)

La même philosophie se montre, et, pour ainsi dire, éclate dans toute la correspondance de Voltaire, avec le même sentiment pénétré que dans les épîtres d'Horace, quelquefois avec une expression non moins poétique. Ce n'est pas son esprit seulement, c'est son cœur qui lui fournit ce langage horacien, souvent entremêlé des paroles mêmes d'Horace :

« .... Guérissez et soyez heureux (écrit-il à Darget) ; on peut l'être à Potsdam, on peut l'être à Paris (vers blanc[1], comme s'il écrivait une épître). Le grand point est de fixer son imagination, et de n'être pas toujours comme un vaisseau sans voiles, tournant au gré du vent. Il faut prendre une résolution ferme et la tenir. *Si te pulvis strepitusque*, etc. (2 v., ép. XVII). Mais il ne faut pas que nous puissions nous appliquer cet autre vers d'Horace : *Æstuat et vitæ*, etc. (épître I). Si j'étais à Paris, j'y

[1] Ainsi, plus haut, dans la phrase de Bernardin.

mènerais une vie délicieuse. Mon sort n'est pas moins heureux où je suis, et j'y reste. »

J'ai transcrit plus haut ce qu'il disait au maître de Darget, le roi de Prusse. « Après avoir tracassé toute la vie..., etc. »

Un poëte, des plus fidèles à son *petit logis* que Macare embellissait, Ducis écrivait à son ami Richard :

....Auprès de mon foyer, j'eusse aimé cent fois mieux
Vieillir humble habitant du toit de mes aïeux,
Que revenir chargé (pauvre des biens du sage)
De luxe, d'avarice, et de tout l'or du Tage.
Tout projette en ce monde et s'agite : eh! pourquoi?
C'est pour ne pas savoir vivre en repos chez soi.

Couronnons ce chapitre d'une inscription qui le résume, analogue au γνῶθι σεαυτόν; dont elle peut être le complément :

Vous qui vivez dans ces demeures,
Êtes-vous bien? tenez-vous-y,
Et n'allez pas chercher midi
A quatorze heures.
(Voltaire, *sur un Cadran solaire.*)

§ II.

ÉPITRE VI. A NUMICIUS.

Animus æquus. Ainsi finit la précédente épître. Celle à Numicius commence par une magnifique peinture de cette « *æquanimité*, » suivant l'expression de Montaigne : *Nil admirari.* Mot très-significatif, sur le sens duquel on a commis force méprises, parce qu'on ne l'a considéré qu'isolément. Il résume, en grande partie, le système philosophique d'Horace.

Dégageons, fût-ce un peu longuement, tout ce qu'il renferme, ce *Nil admirari.*

Ne pas trop s'émerveiller, s'enthousiasmer; se passionner, s'enflammer pour ou contre; ne pas trop s'inquiéter, se frapper, se tourmenter des événements qui surviennent ou peuvent survenir; savoir, dans le bien comme dans le mal, conserver son assiette, *æquam memento servare mentem* (*Od.*, II, III); demeurer *potens suî* (*Od.*, III, XXIX. *Laudo manentem,* etc.); toujours avoir, pour l'une ou l'autre fortune, ce que le poëte appelle ailleurs *bene præparatum pectus* (*Od.*, II, X); ne pas ressentir une trop forte émotion ou commotion quand de certains objets nous arrivent, ou se retirent, ou menacent de se retirer; — dans la possession ou dépossession, plus ou moins inopinée, de certains avantages ou prétendus tels.

« De moy, ie ne me sens gueres agiter par secousse (dit Montaigne) : ie me trouve quasi tousiours en ma place.... Si ie ne suis chez moy, i'en suis tousiours bien prez[1]. »

> Tune mihi *dominus,* rerum imperiis hominumque
> Tot tantisque minor? quem ter *vindicta* quaterque
> Imposita haud unquam *misera formidine* privet?

Ainsi parle Dave à son maître, *Sat.*, II, VII, 75.

> Et mihi res, non me rebus *subjungere* conor[2],

avons-nous vu dans l'épître I. Nous verrons aussi,

---

[1] Il dit ailleurs que « nous ne sommes jamais chez nous, toujours au delà, dans la crainte, l'espérance ou le souvenir. »

[2] « Rebus.... non me trado, sed commodo. » (Sénèque.)

dans la XVIe, le sage, indépendant et des choses et des hommes, complétement et véritablement libre.

> Qu'est-ce que la sagesse? une égalité d'âme
> Que rien ne peut troubler, qu'aucun désir n'enflamme.
> (Boileau.)

Si le second vers opposait explicitement la crainte au désir, ce passage rendrait d'une manière plus précise le *Nil admirari*, traduit ainsi par Régnier :

> N'avoir crainte de rien, et ne rien espérer,
> Amy, c'est ce qui peut les hommes bienheurer.

Ce sont les deux premiers vers de la XVIe et dernière satire, imitation faible quelquefois, mais le plus souvent heureuse, de l'épître latine.

Les merveilles du ciel, continue le poëte, ses révolutions si étonnantes, quoique prévues, vous les regardez avec indifférence[1], et des choses terrestres vous attirent, vous transportent, vous ravissent!

> Voilà ce qui surprend, frappe, saisit, attache.
> (Boil., *Art poét.*)

Votre âme cupide (*terræ*, 5; *maris*, 6; *Cibyratica*, etc., 33), ambitieuse (*dona Quiritis*, 7, 49, etc.), ou passionnément curieuse jusqu'à la manie, jusqu'au délire (*ludicra*, 7; *marmor vetus*, 17, etc.), en recherche incessamment, à tout prix, la possession. L'avez-vous acquise? Même trouble dans cette âme qu'auparavant, produit cette fois par la peur et l'anxiété de perdre. On passe ainsi tour à tour des

---

[1] On peut rapprocher de *solem .... formidine nulla .... spectent*, ce vers de l'égl. VI :

> Jamque novum terræ *stupeant* lucescere solem.

palpitations maladives du désir aux palpitations de la crainte : brusque et pénible secousse dans notre cœur à tout changement de fortune, malheureux ou prospère. Nous ne pouvons jamais, par la tranquillité de notre assiette, nous rendre ce témoignage de Montaigne et d'Horace : Je suis maître de moi, *potens mei*.

Je trouve, quant à moi, bien peu de différence
Entre la froide peur et la chaude espérance :
D'autant que même doute également assaut
Notre esprit, qui ne sçait au vrai ce qu'il lui faut. (Régnier.)

Soit plaisir ou douleur, crainte ou désir, qu'importe
Ce qu'un destin subit en mal ou bien t'apporte,
Si t'hébétant les yeux, il frappe de torpeur
Par sa vive secousse [1] et les sens et le cœur ?
Nomme insensé le sage, et l'équitable, inique,
Si de trop de vertu l'un ou l'autre se pique.

(*Ipsam*. Oui, la vertu même, toute vertu qu'elle est.)

Écoutons encore ici Montaigne. Il commence ainsi son chapitre *de la Modération* :

« Comme si nous avions l'attouchement infect, nous corrompons par nostre maniement les choses qui d'elles mesmes sont belles et bonnes. Nous pouvons saisir la vertu de façon qu'elle en deviendra vicieuse, si nous l'embrassons d'un desir trop aspre et violent : ceulx qui disent qu'il n'y a iamais d'excez en la vertu, d'autant que ce n'est plus vertu si l'excez y est, se iouent des paroles : *Insani sapiens*... (2 v.). C'est une subtile consideration de la philo-

[1] *Sua spe*. Ce monosyllabe final ne marque-t-il pas à la fois l'étonnement et la secousse, résultat d'une apparition subite, etc., etc.? *Improvisa species*.... — Ah!

sophie : on peult et trop aymer la vertu, et se porter excessivement en une action iuste. A ce biais s'accommode la voix divine (saint Paul, XII, 3) : « Ne soyez pas plus sages qu'il ne fault, mais soyez « sobrement sages. » (Laissons Montaigne un instant, pour nous permettre une parenthèse à sa façon :

A force de sagesse on peut être blâmable.
La parfaite raison fuit toute extrémité,
Et veut que l'on soit sage avec sobriété.) (*Misanthr.*)

« I'ayme des natures temperees et moyennes : l'immoderation vers le bien mesme, si elle ne m'offense, elle m'estonne, et me met en peine de la baptiser (suivent les exemples de la mère de Pausanias, du père de Posthumius).... L'archer qui oultrepasse le blanc fault, comme celuy qui n'y arrive pas.... »

« Memnon conçut un jour le projet insensé d'être parfaitement sage.... » Début de *Memnon ou la sagesse humaine*, conte de Voltaire. — Conclusion : « Tu seras heureux pourvu que tu ne fasses jamais le sot projet, etc. » (Le Génie à Memnon.)

Horace, son exposé de principes terminé, lâche ironiquement la bride aux désirs, aux cupidités, aux passions de toute espèce : *I nunc....*

Va donc : que le vieux marbre, et qu'un antique vase[1]
Ou de bronze ou d'argent, te jette dans l'extase;

---

[1] Le poëte raille surtout les mauvais connaisseurs qui n'attachaient guère de prix qu'à l'antique.

Ainsi Damasippe :

.... Quærere amabam
Quo vafer ille pedes lavisset Sisyphus ære,
Quid sculptum infabre, quid fusum durius esset :
Callidus huic signo ponebam millia centum. (*Sat.*, II, III, 20.)

Sur des reliquès d'art pâme-toi de bonheur ;
Des perles, de la pourpre adore la couleur[1] ;
Réjouis-toi de voir, quand ta bouche harangue,
Des milliers de regards suspendus à ta langue ;
Au Forum, le matin, cours guidé par l'espoir[2],
Restes-y tout le jour, et n'en reviens qu'au soir,
Afin que dans les champs qu'une épouse lui donne
Un Mutus, enrichi, plus que toi ne moissonne :
Chose indigne ! lui qui[3] devrait, homme de rien,
Pauvre envier ton sort, plutôt que toi le sien.

Un *Mutus !* (d'autres *Mucius*). Nom propre, mais pris en général. Terme de mépris ou de dédain. De *mucus*, si c'est *Mucius*. Je préfère *Mutus*, qui ferait contraste à *loquentem*.

Cet homme, disent-ils, était planteur de choux,

---

[1] *Suspice.* Ce verbe ne s'employa d'abord qu'en parlant du ciel et des astres.

Suspice : Plus haut *solem*, etc., *sunt qui*, etc.

Contraste analogue dans ces deux vers :

Malheureux ! vous quittez le maître des humains
Pour adorer l'ouvrage de vos mains.

(*Adorant sculptilia*, Psalm. CXVI.)

[2] Ailleurs, *Sat.*, I, IV, 28 :

Hunc capit argenti splendor ; stupet Albius ære :
Hic mutat merces surgente a sole, ad eum quo
Vespertina tepet regio ; quin per mala præceps
Fertur, uti pulvis collectus turbine, ne quid
Summa deperdat metuens, aut ampliet ut rem.

Ici, depuis le levant jusqu'au couchant. Dans l'épître : du lever au coucher du soleil.

Ailleurs encore :

Gemmas, marmor, ebur, Tyrrhena sigilla, tabellas,
Argentum, vestes Gætulo murice tinctas,
Sunt qui non habeant, est qui non curat habere. (*Epît.*, II, II, 180.)

Est qui.... Horace, par exemple.

[3] Variante :

Chose indigne ! Il devrait cet homme, homme de rien....

Et le voilà devenu pape !
Ne le valons-nous pas ? Nous valons cent fois mieux !

Il n'était rien, ce Mutus, rien, et, par un beau mariage, le voilà riche, riche, dix fois plus riche que nous. *Indignum!* Donc, vite, vite, faisons tous nos efforts pour reprendre sur lui notre supériorité.

Ostentation, vanité, désir de faire envie, d'écraser les autres par son luxe, etc., principaux mobiles de l'amour des richesses. L'épître Ire nous montre un poursuivant de la fortune, *ut propius spectet lacrymosa poemata Pupi.*

Ce Mutus ne figure pas dans l'imitation de Régnier :

Va donc, et d'un cœur sain voyant le Pont-au-Change,
Désire l'or brillant sous mainte pierre estrange ;
Ces gros lingots d'argent, qu'à grands coups de marteaux,
L'art forme en cent façons de plats et de vaisseaux ;
Et, devant que le jour aux gardes se descouvre,
Va d'un pas diligent à l'Arcenal, au Louvre ;
Talonne un président, suy-le comme un valet ;
Mesme, s'il est besoin, estrille son mulet.
Suy jusques aux conseils les maistres des requêtes....
.... Car leurs seules faveurs peuvent, en moins d'un an,
Te faire devenir Chalange ou Montauban[1].

Ainsi donc va le monde. *Quidquid sub terra est,* etc. Celui-ci monte et brille, celui-là tombe et s'efface. Un Mutus devient millionnaire, le millionnaire, ce qu'était Mutus, tandis que d'autres Mutus, encore obscurs, intriguent et se travaillent dans l'espoir de parvenir à la fortune.

Et tout cela, toute cette envie, toutes ces ardentes

[1] Riches partisans.

convoitises, toutes ces fatigues du corps et de l'esprit, pour aboutir à la mort! *Moriture!*

Quum bene notum
Porticus Agrippæ et via te conspexerit Appi,
Ire tamen restat Numa quo devenit et Ancus.

Te conspexerit. Ce grand mot représente l'importance du personnage aux yeux ébahis des curieux et des envieux, qui le voient passer dans toute la majesté de son air, de son équipage et de sa suite, *regem :*

De son train *magnifique* embarrassant la ville.
(Boil., sat. VIII.)

Conspexerit, et bientôt, que sera-t-il? un mort, une ombre, un rien.

Ce n'est plus que poussière
Que cette majesté si pompeuse et si fière,
Dont l'éclat orgueilleux étonnait l'univers.

Maintenant, c'est le chêne altier, superbe : mais attendons la fin : *Restat.* — Le cèdre du Liban,

Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

Malherbe, dans l'ode citée, oppose non moins admirablement, par le contraste du rhythme, à l'orgueilleuse puissance des rois cette chute soudaine qui les égale à nous :

....Ils sont comme nous sommes
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

....Je veux encore plus : démembrant ta province,
Je veux de partisan que tu deviennes prince :

Clarus erit, fortis, justus, sapiens etiam et rex[1],
Et quidquid volet[2].

Fidèle imitateur d'Horace, Boileau revient deux fois à son exemple sur les priviléges de la richesse (ép. v, 85; sat. viii, 203) :

Quiconque est riche est tout : sans sagesse il est sage;
Il a, sans rien savoir, la science en partage;
Il a l'esprit, le cœur, le mérite, le rang,
La vertu, la valeur, la dignité, le sang;
Il est aimé des grands, il est chéri des belles :
Jamais surintendant ne trouva de cruelles.
L'or même à la laideur donne un teint de beauté,
Mais tout devient affreux avec la pauvreté.

Et genus et virtus, nisi cum re, vilior alga est,

dit Ulysse à Tirésias (*Sat.*, II, v).

.... Gens dont la passion
Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme. (iv, 20.)

On les voit encore mieux à l'œuvre, ces gens-là, dans les deux vers d'Horace : *Mille talenta rotundentur*. Quelle énorme somme! Ainsi paraît-elle d'abord aux yeux du cupide lui-même, quand il se travaille à la faire. Une fois réalisée,

De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien.

Rien, du moins en comparaison de celle qu'il se trouve convoiter. Enfin, voilà son nouveau désir accompli, la nouvelle somme faite et parfaite. C'est peu : la cupidité de plus belle l'aiguillonne : « Mar-

[1] Ce qui devait plus tard se réaliser au propre quand Didimus et d'autres achetèrent l'empire.

[2] « Il sera dieu! » (La Font.)

che, marche, il faut marcher. » Point de cesse, point de relâche : *Totidem altera... porro.*

Est-ce assez? dites-moi; n'y suis-je point encore?

La cupidité de répondre :

Nenni. — M'y voici donc? — Point du tout. — M'y voilà? — Vous n'en approchez point.

Et la folle pécore, elle continue de s'étendre et de s'enfler, quelquefois jusqu'à ce qu'elle crève. (La grenouille, chez Horace [*Sat.*, II, III], s'arrête à temps. Est-ce parce qu'elle est mère?)

L'argent! l'argent! poursuivez l'argent! Il vous rendra plus roi que n'est le roi de Cappadoce : *Cappadocum rex.* Petit roi! pauvre roi! *Non bene nummatus.* (Même intention dédaigneuse dans l'*etiam et rex* de la satire. Qu'est cela, *rex?* Rien. Je le serai quand je voudrai. Je suis riche!) Parlez-moi de Lucullus. Un vrai riche, au moins, celui-là! Il possède tant et tant, qu'il ne sait pas, comme dit le proverbe, ce qu'il a.

L'usage seulement fait la possession,

dit le sage avec La Fontaine. Mais le sage radote. L'argent! l'argent! poursuivez l'argent!

Hoc primus repetas opus, hoc postremus omittas[1].

Le poëte passe du cupide à l'ambitieux qu'il nous montre, *in atto*, dans une scène de candidature, accompagné de l'esclave nomenclateur, aux

[1] Nous avons déjà cité :

Tous les jours le premier aux plaids et le dernier.

indications duquel il se conforme, *ut nervis alienis mobile lignum*. Ainsi, par exemple :

> Là, sur une charrette une poutre branlante
> Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente. (Boileau.)

N'importe : il faut par-dessus ou par-dessous le fardeau menaçant (quel emjambement pittoresque, *porrigere*) distribuer les poignées de main familières, fraterniser avec celui-ci, traiter de père celui-là : « Mon père ! » Car, *multum valet*[1] !

Absolument comme de nos jours, sous la monarchie. Seulement, au lieu de l'esclave nomenclateur, c'était le courtier d'élections, non moins servile ou serviable.

Dans la petite scène suivante, d'après Horace, figure un ami servant à l'éligible d'indicateur électoral :

> ....Dieu ! quel homme assommant ! Ah ! tâche de lui plaire :
> Il pourra te donner bien des voix.... Un notaire !
> — Ceux-là ? — Profond respect ! Deux énormes rentiers !
> Ils ont six électeurs chacun pour héritiers.
> — Ce grand ? — Un vrai trésor ! Il commande aux suffrages
> Du canton le plus riche.... au moins douze villages !
> — Paul ? C'est un avocat, l'orgueil de la cité ;
> S'il était plus voleur, il serait député.
> Fais chorus aux grands mots qu'il débite à la ronde ;
> En mots trois fois plus grands vante-lui sa faconde,
> Ta cause sera bonne. — Et Marc ? — Homme de bien !...
> Grande chance pour toi, si tu flattes son chien.
> — Et ce petit monsieur ? — Tâche d'avoir madame :
> Il est, comme elle souffle, ou de glace ou de flamme.

---

[1] *Frater*.... « Comme le besoin vous rapproche les distances, » dit Figaro. « Je suis mon pauvre Scapin, maintenant qu'on a besoin de moi. » Molière. — Dans La Fontaine, le chat dit au rat : « cher ami » puis « mon frère. » La chatte à la laie : « ma bonne amie et ma voisine. »

....Prends garde. Tu verras tourner en ennemis
Les farouches bourgeois que nous t'avons soumis,
Petites gens qu'offusque un éclatant mérite,
Si tu ne cesses pas de saluer Larite[1].

Après l'ambitieux le mangeur :

Bien souper, c'est bien vivre? Il fait jour, vite, allons
Où nous conduit la gueule, à la pêche, ou chassons.

Comme Gargilius (nom tout gastronomique, Gargantua, Grandgousier), comme les compagnons d'Ulysse (*amica luto sus*, ép. II).

Au mangeur succède le voluptueux :

« Jeux, amours, rien de mieux! » Si Mimnerme a raison,
Dans les jeux et l'amour passez chaque saison.

Sempre bene!

Conclusion plaisante, faisant contraste avec l'exorde, et non moins ironique que les maximes qui précèdent. Il la tire de la formule habituelle au style épistolaire : *Vive, vale*, si tu le peux, avec une vie pareille.

Vive, vale. Si quid novisti rectius istis,
Candidus imperti; si non, his utere mecum.

Ainsi dans la ve épître :

Sin melius quid habes arcesse, vel imperium fer.

M. de Bonald avait, lui, mieux que cela. J'entends ici la partie sérieuse de l'épître, le *Nil admirari*. Il le réprouve comme étant d'une morale ab-

[1] Fragment d'une satire inédite qui n'a jamais eu que ces dix-huit vers, intitulée : *Les élections dans la petite ville*, ou *La petite ville en élections*.

surde. M. de Bonald, « qui regardait les anciens (et par conséquent Horace) comme des enfants en politique et en littérature[1] » (à plus forte raison en philosophie), n'avait garde de les étudier. Il suffisait pour eux d'un coup d'œil superficiel. Après quoi, jugement et condamnation.

« Les moralistes païens, dit-il (*Recherches philosophiques*), persuadés que ce désir commun de bonheur, c'est-à-dire des jouissances, comme l'entendent ces moralistes, loin d'être le principe de la morale, en est le plus dangereux ami, ne recommandent à l'homme, pour son bonheur, que de ne rien désirer, *Nil admirari* (les deux vers). Ils ne cherchent pas à diriger ses désirs, mais à les étouffer (est-ce là ce que signifie le *Voto pete finem* de l'ép. II, 56?); impuissants à modérer l'homme (mais faites donc une exception au moins pour Horace, le chantre et le conseiller si persuasif de la médiocrité, du *modus;* on serait tenté de croire que vous ne le connaissez pas du tout), ils ne savent que l'éteindre (l'homme éteint par Horace!), et il n'est question dans leurs préceptes que d'égalité d'âme, *æquum animum*[2]. » (Précepte pauvre et stérile en vérité!)

A M. de Bonald nous sommes heureux de pouvoir opposer Bossuet qui a parfaitement compris et développé le *Nil admirari*, mais en se plaçant à son point de vue, bien autrement élevé que celui d'un

---

[1] *Mém. d'Outre-Tombe.*

[2] *Qu'est-ce que la sagesse?* etc., etc., avons-nous vu ci-dessus de Boileau.

Un aveugle partisan des anciens, celui-là!

poëte ou philosophe païen : « Quiconque est persuadé qu'une sagesse divine le gouverne et qu'un conseil immuable le conduit à une fin éternelle, *rien* ne lui paraît *ni grand ni terrible* que ce qui a relation à l'éternité : c'est pourquoi les deux sentiments que lui inspire la foi de la Providence, c'est précisément de *n'admirer rien*, et ensuite de *ne rien craindre* de tout ce qui se termine en la vie présente..... » (*Moriture Delli... Ire tamen restat Numa quo devenit et Ancus.*)

« ... Ainsi la foi de la Providence, en mettant toujours en vue aux enfants de Dieu la dernière décision, *leur ôte l'admiration de toute autre chose :* mais elle fait encore un plus grand effet, c'est de les *délivrer de la crainte*[1]. *Que craindraient-ils*, chrétiens? *Rien ne les choque, rien ne les offense, rien ne leur répugne...*

« ... S'appliquant de cette sorte à la Providence si vaste, si étendue, qui enferme dans ses desseins toutes les causes et tous les effets, il s'étend et se dilate lui-même : (Il s'*étend*, non pas il s'*éteint*, M. de Bonald) et il apprend à *s'appliquer en bien toutes choses :*

(Et mihi res, non me rebus subjungere conor.) (Ép. Ire.)

Si Dieu lui envoie des prospérités (*gaudeat*, ép. VI), il reçoit le présent du ciel avec soumission (*non pas avec exaltation*), et il honore la miséricorde qui lui fait du bien en le répandant sur les misérables.

---

[1] Le *Nil admirari* renferme en lui-même cette *délivrance de la crainte* que Bossuet en extrait, en exprime à part, notre *n'admirer rien* n'ayant pas pour nous assez clairement cette étendue de signification.

S'il est dans l'*adversité* (*Doleat*, id.), il songe que « l'épreuve produit l'espérance, » que la guerre se fait pour la paix; et que si la vertu combat, elle sera un jour couronnée. Jamais *il ne désespère*, parce qu'il n'est jamais sans ressource. Il croit toujours entendre le Sauveur Jésus qui lui grave dans le fond du cœur ces belles paroles : « *Ne craignez* « *point*, petit troupeau, parce qu'il a plu à votre « père de vous donner un royaume. » Ainsi, *à quelque extrémité qu'il soit réduit*, jamais on n'entendra de sa bouche ces paroles infidèles, qu'*il a perdu tout son bien* (*Resigno quæ dedit*... Od., III); car *peut-il désespérer de sa fortune*, lui à qui il reste encore un royaume entier, et un royaume qui n'est autre que celui de Dieu? *Quelle force le peut abattre*, étant toujours soutenu par une si belle espérance. » (*Sur la Providence.*)

Aux païens, qui n'avaient pas pour les soutenir une si belle espérance, ne doit-on pas tenir compte d'une philosophie capable de produire d'aussi grands effets, et d'élever les hommes qu'elle inspirait à cette hauteur qui les rapprochait des chrétiens!

.... Des sophistes célèbres
Dissipant les fausses clartés....

dit Lamartine dans son ode à ce même M. de Bonald. N'est-ce pas procéder soi-même à la façon d'un sophiste, que dénigrer, sur la fausse interprétation d'un mot, une doctrine, un sentiment? Déprécier un homme, qu'on devrait au contraire, admirer?

C'est précisément ce qu'a fait aussi l'auteur de cette belle ode. Il a pris pour texte d'une accusa-

tion formulée contre Horace en pleine Académie, ce même *Nil admirari*[1], c'est-à-dire ce que signifie, dans la plus haute extension de l'idée, et sous une image sublime, l'*impavidum ferient ruinæ*, qu'il a mis en tête de son ode comme épigraphe!

Pour tracer d'Horace un portrait si peu ressemblant, il faut, répétons-le, « n'avoir jeté sur lui qu'un regard superficiel et dédaigneux. » (Paroles de Lamartine.) Chacune des épîtres que nous avons vues, que nous verrons encore, rétablissant les véritables traits du poëte, contentons-nous de protester ici contre la flétrissure si légèrement imprimée à son honneur. Lamartine, je crois, ne la reproduirait pas aujourd'hui, soit qu'il connaisse mieux Horace, soit plutôt qu'il se connaisse mieux lui-même, ainsi que les choses et les hommes. On peut, après avoir été l'*ami de Brutus*, amitié dont Horace s'est toujours fait gloire, devenir l'*ami de Mécène*, avec autant d'honneur pour le poëte que pour le ministre. Que répondrait l'accusateur si

[1] Je lis dans un article récent de M. Sainte-Beuve cette citation :

« J'ai vu pour la première fois de ma vie ce que je ne croyais pas qui pût exister : c'est un homme dont l'âme est absolument exempte de crainte et d'espérance, et cependant est pleine de vie et de chaleur. Rien dans la nature ne peut troubler sa paix; rien ne lui est nécessaire, et il s'intéresse vivement à tout ce qui est bon. » (Lord Schelbrune, depuis marquis de Lansdowne.)

Il s'agit de Malesherbes, que le *Nil admirari* n'empêcha point de mourir pour son roi, non plus qu'Horace d'être frappé mortellement par la mort de son ami.

Relativement au premier, cette personnification vivante, cette sublime mise en action du *Nil admirari*, ajoutons une éloquente remarque de M. Sainte-Beuve :

« De telles victimes sont encore plus faites pour relever la nature humaine que leurs bourreaux pour la dégrader. »

l'on reprochait à l'*ami de Montmorency* ses alliances plus ou moins intimes avec des personnages d'opinions et de principes tout opposés? au chantre du duc de Bordeaux, du sacre, etc., l'apologie de Robespierre? si l'on retournait contre lui ses propres vers :

> Dans ses sacriléges caprices,
> Le vois-tu, donnant à *des* vices
> Les noms de toutes les vertus,
> Traîner Socrate aux Gémonies
> Pour faire en des temples impies
> L'apothéose d'Anitus?
>
> (Même ode *à M. de Bonald.*)

Si l'on disait au défenseur de l'autel et du trône : Vous avez fini par renverser le trône et par ébranler l'autel? De belles paroles jailliraient à flots de sa bouche ou de sa plume contre la fausseté des interprétations, contre l'injustice et la prévention des ressentiments politiques, etc., etc.,—d'éloquentes apologies, qui justifieraient au moins ses intentions. Nous-même, admirateur de son génie, nous serions des premiers à couvrir ses actes et ses discours de motifs légitimes, ou d'excuses plausibles, de circonstances atténuantes. Nous ne méconnaîtrions pas la droiture, la loyauté, la noblesse, la générosité, quelquefois même la grandeur de son caractère : cependant, pour la juste appréciation des choses et des personnes, pour la prudence et pour la raison, pour la solidité des amitiés, pour l'unité de conduite, pour la direction sage et digne de la vie, enfin, même pour le patriotisme, si nous avions à juger entre Horace et son accusateur, c'est peut-être au premier que nous donnerions la préférence.

Relevons encore une autre erreur, mais beaucoup moins importante, échappée à un autre de nos grands poëtes lyriques, Victor Hugo. On peut dire qu'Horace, dans le début de son épître, a joué de malheur, ou, si l'on veut, nos deux modernes, qui n'en avaient plus sans doute qu'un souvenir confus et de collége. Voici la conséquence, singulièrement forcée, que Victor Hugo tire du *formidine nulla* :

« Horace lui-même, ce philosophe pratique, ce Voltaire du siècle d'Auguste, plus grand poëte, il est vrai, que le Voltaire de Louis XV, Horace *frissonnait* en regardant les étoiles; une *étrange anxiété* lui remplissait le cœur et il écrivait ces vers presque *terribles* : *Hunc solem*, etc. Quant à moi, je ne *crains* pas les astres, je les aime. » (*Le Rhin*, IV.)

Voilà donc M. Victor Hugo bien persuadé que le soleil : *Hunc solem*, etc. :

> Alme sol, curru nitido diem qui
> Promis et celas...;

que la lune, qui reparaît si souvent dans les odes, *Lucidum cœli decus*, etc.; que toutes les constellations, jusqu'aux frères d'Hélène :

> *Et* fratres Helenæ, lucida sidera,

frappaient d'une sorte d'épouvante l'auteur du *Nil admirari*[1]!

---

[1] Ailleurs, sur la foi d'une plaisanterie, le *relicta non bene parmula*, qu'il a strictement pris à la lettre, Victor Hugo traite Horace de *fuyard*. Avec un pareil système d'interprétation, que deviendraient tous les poëtes, sans excepter Victor Hugo lui-même?

§ III.

ÉPITRE XVI. A QUINCTIUS.

Bossuet, dans ce même sermon sur la Providence, a dit :

« La félicité est la santé de l'âme. Nulle créature n'est heureuse si elle n'est saine; et c'est la même chose à l'égard de l'âme, qu'elle soit heureuse et qu'elle soit saine : à cause qu'elle est saine quand elle est dans une bonne constitution, et cela même la rend heureuse. »

Ailleurs :

« Telle est la vertu du monde; vertu trompeuse et falsifiée, qui n'a que la mine et l'apparence... Ceux qui ne se connaissent point en pierreries sont trompés par le moindre éclat, ... le monde se connaît si peu en vertu que la moindre apparence éblouit sa vue... Cependant le pécheur triomphe à son aise et jouit de la réputation publique. » (*Sur l'honneur du monde.*)

Ces paroles, empruntées à Bossuet, pourraient servir d'argument ou de texte à la plus grande partie de l'épître d'Horace; tel est, ainsi que nous le verrons tout à l'heure, le sujet qu'il y traite. Voyons d'abord comme il entre en matière.

Le poëte écrit de sa terre sabine. *Ne*, dit-il en parlant d'elle tout d'abord, *ne perconteris*... Ne me demande pas, comme on fait d'ordinaire, « quel en est le rapport? » dans le sens qu'on attache à cette question.

Triste propriété! s'écrierait le vulgaire. Ni

champs, ni prés, ni vergers : point d'oliviers ni de vigne; et, pour tous fruits, des cornouilles, des prunelles et du gland. Quinctius aussi dirait peut-être comme le vulgaire : triste propriété ! — Telle serait, telle est donc, aux yeux de tous, la terre d'Horace, à n'en juger que sur les apparences : *Deserta et inhospita tesqua!* etc., etc. (paroles du *Villicus* qui l'exploite, ép. XIV). Mais pour Horace, que d'avantages elle lui présente ! C'est une retraite délicieuse. Du soleil et de l'ombrage; une température excellente; force verdure; eaux fraîches, limpides, bienfaisantes; repos et santé ! *Amœnæ latebræ.*

Cette courte description si charmante de sa campagne, le poëte la faisait probablement en face des lieux mêmes, sous un arbre au feuillage Tarentin, *post fanum Vacunæ;* le matin peut-être, comme dans la satire VI, II : *Hoc erat in votis.* « La voilà, devant moi, telle que je l'ai souhaitée ! »

Donc Horace, pour l'appréciation des choses, diffère totalement du vulgaire. Où presque tous les autres ne voient et n'imaginent que privations fâcheuses, incommodités, il trouve, lui, bien-être et bonheur. Mais de l'opinion des autres il se soucie fort peu (voir, ép. I, sa réponse aux reproches du peuple *cur non judiciis fruar îsdem*), pourvu qu'il soit heureux selon ses goûts, selon son cœur. Il ne ressemble pas à Quinctius pour lequel il craint bien *ne cui* (c'est-à-dire le premier venu) *de se plus quam sibi credat.* — On voit ainsi la transition de la première partie de l'épître à la seconde (1-17). L'auteur procède à peu près de même dans l'épître X (1-25). Souvent aussi les femmes dans leurs lettres,

suivant l'observation de La Bruyère : « Elles ont, dit-il, un enchaînement de discours inimitable qui se suit naturellement, et qui n'est lié que par le sens. » (Chap. 1er.)—Tel doit être également le caractère de l'épître familière. Horace, d'ailleurs, avait contracté dans la poésie lyrique l'habitude de ne pas trop accuser les transitions.

Dans cette retraite, qui me procure tant de jouissances dont tu ne te doutais pas, je goûte donc le bonheur. Le bonheur! Tu le possèdes aussi, toi, si les Romains disent vrai. Mais, peut-être, je le crains bien, te croient-ils, et toi-même te crois-tu plus heureux que tu ne l'es en réalité. On ne saurait l'être qu'à deux conditions. *Sapiens sanusque*, qui désignent la double santé préconisée dans l'épître II, la santé de l'âme et du corps. (Plus haut, v. 15, *incolumis*.)—*Sapiens*, etc., diras-tu, mais ne le suis-je pas? du moins au rapport de tout le monde. Tout le monde s'accorde à me proclamer tel. Cela suffit. —Non pas. Qu'importe la louange ou le blâme d'autrui[1], l'opinion générale, en un mot, si vous n'êtes pas ce qu'elle vous fait? Le beau juge que le peuple, toujours exaltant ou décriant, d'après les apparences! Quel est, par exemple, à ses yeux, l'homme de bien? *qui consulta*, etc. Dehors imposants qui masquent la turpitude. Un tel homme doit-on l'appeler

[1] « Nous cherchons notre bonheur hors de nous-mêmes et dans l'opinion des hommes, que nous connaissons flatteurs, peu sincères (ainsi nous paraissent-ils en effet, mais pas pour nous!), sans équité, pleins d'envie, de caprices et de prévention : quelle bizarrerie! (La Bruyère, *De l'Homme*.)

.... « Ne nous proposons point une fin si flottante et vagabonde; allons constamment après la raison : que l'approbation publique nous suyve par là, si elle veult.... » (Montaigne, II, XVI.)

bonus? Appellerez-vous aussi d'un pareil nom quiconque ne s'abstient de mal faire que par la crainte du châtiment? — N'est pas homme de bien (*sapiens* ou *bonus*) celui qui paraît tel au vulgaire, mais celui-là qui hait le vice et le crime, parce qu'il aime la vertu. — Toutefois pour constituer cet homme de bien par excellence, l'amour de la vertu ne suffit pas, c'est-à-dire une âme exempte des passions malfaisantes et criminelles. Reste une passion servile, qu'Horace ne cesse de poursuivre et d'attaquer, l'avarice, dont le vertueux doit s'affranchir, pour compléter sa sagesse et son indépendance : indépendance et de lui-même et de ce qui n'est pas lui, des choses et des hommes, du peuple ou d'un tyran quelconque : indépendance par laquelle, suivant la doctrine des stoïciens, il devient roi.

Voici le portrait du sage, tel qu'ils l'entendaient :

Quisnam igitur liber[1]? Sapiens, sibi qui imperiosus :
Quem neque pauperies, neque mors, neque vincula terrent;
Responsare cupidinibus, contemnere honores
Fortis, et in seipso totus teres atque rotundus
Externi ne quid valeat per læve morari,
In quem manca[2] ruit semper Fortuna. (*Sat.*, II, VII, 83.)

---

[1] Cette belle définition de la liberté, c'est Dave, un esclave d'Horace, qui la lui débite plaisamment, d'après le portier de Crispinus. (*Dum quæ Crispini docuit me janitor, edo.*)

Tu mihi qui imperitas, aliis servis miser; atque
Duceris ut nervis alienis mobile lignum.

[2] *Manchote*, si toutefois *mancus* avait la familiarité de manchot, ne serait-ce pas un mot du portier ou de l'esclave? On trouve, au reste, de ces expressions ou similitudes familières dans tous les systèmes philosophiques. Le portier pouvait avoir textuellement retenu la formule stoïcienne qu'il avait mainte fois entendue.

De même que le portier avait attrapé quelques bribes de la philosophie

Telle est l'analyse de cette épître : mais une analyse qui lui ressemble, comme ressemblerait à la campagne d'Horace un plan qu'on en tracerait au crayon.

Passons à quelques détails.

Un des premiers, dans la partie relative à la *fausse honte*, c'est une peinture saisissante de l'empire tyrannique qu'elle exerce sur nous : *Neu, si te populus.... occultam febrem.... dissimules*, etc.

Boileau, dans son épître IV (la Fausse Honte), offre une heureuse imitation de ce passage et de quelques vers de Perse qui s'y rapportent :

C'est là de tous nos maux le fatal fondement.
Des jugements d'autrui nous tremblons follement;
Et, chacun l'un de l'autre[1] adorant les caprices,
Nous cherchons hors de nous nos vertus et nos vices.
Misérables jouets *de notre vanité*[2],
Faisons au moins l'aveu *de notre infirmité.*
A quoi bon, quand la fièvre en nos artères brûle[3],
Faire de notre mal un secret ridicule?
Le feu sort[4] de vos yeux pétillants et troublés,
Votre pouls inégal marche à pas redoublés :

---

de son maître le stoïcien, et les répétait avec une emphase stoïque; de même le rat citadin faisait son profit des refrains épicuriens du dessert, et, d'un ton dégagé, vous les prêchait à son hôte, le rat des champs :

Vive memor quam sisævi brevis. (*Sat*, II, VI)

[1] Quelques vers plus haut :

Et nous rend *l'un de l'autre* esclaves malheureux.

[2] Six rimes en *é!* quatre pareilles, 79-85.

[3] Remarquer dans Horace cette circonstance : *sub tempus edendi*, c'est-à-dire dans le moment où la dissimulation lui doit causer le plus de mal.

[4] Ce vers rend la fièvre visible. *Sort* n'est-il point un peu faible? — *Marche.* Pourquoi pas *court* à pas dérégles.? La fièvre en serait mieux caractérisée. (Demander au médecin.)

Quelle fausse pudeur à feindre vous oblige[1]?
Qu'avez-vous? — Je n'ai rien[2]. — Mais... — Je n'ai rien, vous
dis-je,
Répondra *ce* malade à *se* taire obstiné.
Mais cependant voilà tout son corps gangrené;
Et la fièvre, demain *se* rendant la plus forte,
Un bénitier aux pieds va l'étendre à la porte[3].

Cette épître, dont l'idée est prise de l'épître à Quinctius, ne me paraît en général, auprès de cette dernière (si le respect humain et surtout mon propre respect pour Boileau me permettent de formuler ainsi mon opinion), qu'une œuvre d'écolier, estimable rhétoricien, plus docte et plus laborieux que fécond et brillant, moins logicien que déclamateur. Il semble voir, pour appliquer au poëte ces beaux vers de l'épître elle-même :

Un bœuf, pressé de l'aiguillon,
Traçant à pas tardifs un pénible sillon,

et ne traçant pas toujours droit et juste.

On trouve, par exemple, immédiatement après ce vers, *un bénitier...*, cet autre :

Prévenons sagement un si juste malheur,

apparemment, le malheur de nous perdre, comme ce malade, faute d'avoir avoué notre mal; c'est-à-dire, je pense, au point de vue de l'auteur, la dam-

---

[1] Rappelons-nous Mazarin fardant la pâleur de sa mort prochaine.

[2] Hémistiche plein de naturel. — *Qu'avez-vous?* ne vaut pas le *tu pallès* de Perse.

[3] Excellent vers tableau, précédé d'un vers faible. Ainsi, plus bas, 65e vers, *il fallut qu'au travail*, avant *forçât la terre*, etc. — Dans ces vers de Boileau, qui vont souvent deux à deux fraternellement, on trouve parfois l'occasion d'appliquer à l'un ce qu'on dit ordinairement du frère d'un homme d'esprit.

nation, encourue pour nous être obstinés à celer des vices, dont une sage confession nous aurait pu guérir. Mais quel brusque passage du figuré au propre ! Comme le poëte expose peu clairement sa pensée !

> Avant qu'à nos erreurs le ciel nous abandonne,

pour dire, aux funestes conséquences, au châtiment des erreurs dans lesquelles nous aurons, par fausse honte, persisté jusqu'à la mort.

Autre défaut, encore plus marqué, dans ces vers-ci :

> C'est toi

(la *fausse honte*, appelée *pudeur* (v. 5), *fausse pudeur* (37), qui fit.... que par pudeur),

> C'est toi qui fis tomber le premier malheureux
> Le jour que, d'un faux bien sottement amoureux,
> Et n'*osant* soupçonner sa femme d'imposture,
> Au démon, par pudeur, il vendit la nature[1].

Est-ce bien là ce qu'il devait dire, pour soutenir sa thèse ? Non certes, mais plutôt que si le premier homme tomba dans le malheur, ce fut moins par une aveugle complaisance pour sa femme que par la *fausse honte* de ne pas *savoir la raison de tout*[2], et de paraître, aux yeux du démon comme aux siens, trop inférieur à Dieu.

---

[1] Bel hémistiche, mais qu'on trouve bien vague avant d'avoir lu les vers suivants qui le précisent.

[2] « S'il vous a faits raisonnables, vous devez savoir la raison de tout. » Commentaire des paroles du serpent. (Bossuet, *Histoire Universelle*, IVe partie, chap. Ier.)

Pour soutenir sa thèse, ai-je dit. Mais écoutons maintenant les explications si naturelles données par Bossuet de la désobéissance d'Adam :

« Après avoir mangé de ce beau fruit, elle en présenta elle-même à son mari. Le voilà dangereusement attaqué. L'exemple et la complaisance fortifient la tentation : il entre dans les sentiments du tentateur si bien secondé ; une trompeuse curiosité, une flatteuse pensée d'orgueil, le secret plaisir d'agir de soi-même et selon ses propres pensées, l'attire et l'aveugle ; il veut faire une dangereuse épreuve de sa liberté, et il goûte avec le fruit défendu la pernicieuse douceur de contenter son esprit ; les sens mêlent leur attrait à ce nouveau charme ; il les suit, il s'y soumet, et il s'en fait le captif, lui qui en était le maître. »

Quelle expression psychologique et poétique du cœur humain, dans cette analyse des divers sentiments éprouvés par le premier homme! Et la peinture des funestes effets de la chute! comme elle est poétique aussi, mais d'une poésie rude, brusque, énergique, laquelle rend bien mieux ce changement d'état que les vers symétriques et monotones de Boileau! Le même ton chez lui, qu'il s'agisse du bien ou du mal, de l'âge de fer ou de l'âge d'or! Ici le prosateur a mieux entendu l'harmonie générale que le poëte, remarquable du reste par d'heureux exemples de cette harmonie particulière, que les prosodistes appellent imitative.

« En même temps tout change pour lui. La terre ne lui rit plus comme auparavant ; il n'en aura plus rien que par un travail opiniâtre ; le ciel n'a plus

cet air serein; les animaux, qui lui étaient tous, jusqu'aux plus odieux et aux plus farouches, un divertissement innocent, prennent pour lui des formes hideuses;.... »

J'interromps un moment la citation. *La faim aux animaux ne faisait point la guerre*, dit Boileau. Cela ne paraît guère se rapporter à la punition de l'homme et de l'humanité. Il fallait dire : Les animaux dès lors font la guerre à celui qu'ils reconnaissaient pour maître, *improba fauce compulsi.*

> Ille malum virus serpentibus addidit atris,
> Prædarique lupos jussit....

« Dieu, qui avait tout fait pour son bonheur, lui tourne en un moment tout en supplice. Il se fait peine à lui-même, lui qui s'était tant aimé. La rébellion de ses sens lui fait remarquer en lui je ne sais quoi[1] de honteux. Ce n'est plus ce premier ouvrage du Créateur où tout était beau ; le péché a fait[2] un nouvel ouvrage qu'il faut cacher.... Mais Dieu lui devient encore plus insupportable... L'homme ne peut plus souffrir sa présence. Il cherche le fond des forêts pour se dérober à celui qui faisait auparavant tout son bonheur. Sa conscience l'accuse avant que Dieu parle.... Il faut qu'il meure.... »

Je m'étonne qu'Arnauld, à qui l'épître de Boileau

---

[1] Il ne le sait pas lui-même, il le sent. Pas plus que le héron (grâce pour le rapprochement) allant *je ne sais où*, ne savait où il allait.

[2] Pour la quatrième fois ce participe, qu'on trouve encore un peu plus bas. Le verbe *faire* était pour les écrivains du siècle de Louis XIV, comme une espèce de verbe auxiliaire qu'ils ne se faisaient pas scrupule de répéter fréquemment. Voir partout. Boileau, dans la première moitié de son premier chant du *Lutrin*, l'emploie quinze fois avec un infinitif.

est adressée, Arnauld, le fameux logicien de Port-Royal[1], se soit contenté d'une façon de raisonner si peu logique, et ne l'ait pas rectifiée.

Plus bas :

> L'avare....
> Dans un infâme gain mettant l'honnêteté,
> Pour toute honte alors compta la pauvreté.

Cela n'est-il pas forcé, déclamatoire? De même que le vers suivant :

> L'honneur et la vertu n'osèrent plus paraître.

Cet endroit de l'avare, encore une imitation d'Horace, mais exagérée! Horace, lui, ne franchit pas les limites du vrai, et cela, notons-le bien, dans le lyrisme d'une ode, ouvrage de sa jeunesse. L'avarice effrénée de son époque, il la représente énergiquement telle qu'il l'a vue, sans la calomnier :

> Magnum pauperies opprobrium jubet
> Quidvis et facere et pati,
> Virtutisque viam deserit arduæ. (III, XXIV.)

N'est-ce pas une sorte de calomnie aussi, que de supposer à ses adversaires des sentiments répréhensibles, inculper leur bonne foi? Ces vers, *Non, ne crois pas que Claude*, etc. (7-15) pèchent contre la logique que j'appellerai morale et chrétienne. Quant à la logique ordinaire, elle y peut relever deux vers :

> Dans son heureux retour lui montre un faux malheur,
> Lui peint de Charenton l'hérétique douleur,

---

[1] « La *Logique*.... est à la fois d'Arnauld et de Nicole. » M. Cousin.

dont le rapport à *la fausse honte* ne me paraît pas assez marqué.

D'ailleurs, ces mots de *honte* ou de *pudeur* sont trop répétés. Cela sent trop la thèse scolastique ou la Sorbonne. Inconvénient de s'adresser à des sorbonistes. Les correspondants de Boileau, pour le dire en passant, ont influé sur quelques-uns de ses défauts. Ici, ce n'est pas toujours un poëte qui montre, en se jouant avec grâce, la vérité, c'est par instants un dissertateur, un prédicateur qui la démontre péniblement :

Moi-même, Arnauld, ici, qui te prêche en ces rimes....

Vous ne rencontrez pas ici la variété charmante que doit avoir l'épître, et qu'elle a toujours dans Horace. Voyez celui-ci, par quelle route agréable, par quelle attrayante avenue il arrive et secrètement pénètre dans le sujet qu'il veut traiter ! Ainsi débutent, dans leur *Traité des lois*, Platon et Cicéron, avec cette différence pourtant que le début n'y fait pas, comme dans l'épître, unité parfaite avec le reste. C'est un cadre élégant que cette description des lieux, mais ce n'est qu'un cadre; un de ces *proœmia*, dont Cicéron dit qu'il avait un volume, comme un dépôt tout prêt, dans lequel il puisait, avec plus ou moins d'à-propos, pour chacun de ses ouvrages philosophiques, etc. Des dialogues ou monologues plaisants animent et diversifient le cours de l'épître latine. La fin présente, en contraste avec une scène ironique et comique, une scène noble et sublime, où nous apparaît le sage sans aucune forfanterie stoïque, et *dans toute la vérité de sa nature,*

supérieur aux tyrans, et presque égal aux dieux. Quel équivalent Boileau donne-t-il de ce tableau dramatique, j'allais dire de ce dénoûment? un détail personnel de rimeur[1] platement rendu :

Et même sur ces vers *que je te* viens d'écrire,
Je tremble en *ce* moment *de ce que* l'on va dire.

Si maintenant nous voulions passer du fond à la forme, examiner les détails de la diction, cette épître, encore à cet égard, nous paraîtrait une des plus défectueuses. Le mouvement y manque autant que la variété. On peut lui reprocher du vague ou du remplissage, des répétitions, des prosaïsmes, la succession monotone des vers par deux ou par quatre, de la roideur, des rudesses de son, véritables cacophonies.

Mais *dès* ce jour Adam, *déchu de* son état,
*D'*un tribut *de d*ouleurs....[2]
De ce ni*d* à l'ins*t*ant sor*t*irent *t*ous les vices....

De ce nid! une métaphore qui surprend et qui choque, parce qu'elle est mal amenée.

Cependant, le *beau faire* de Boileau reparaît dans plus d'un vers admirable ou tout au moins remarquable :

Et romps de leurs erreurs les filets captieux.

Métaphore horacienne. Non moins digne aussi d'Horace, cette personnification si vive de la fausse honte!

---

[1] Qui, du reste, rentre bien dans le sujet.

[2] Ne pourrait-on point dire que cette rudesse est ici comme chez Bossuet pour rendre sensible le changement d'état?

Mais un démon l'arrête, et, quand ta voix l'attire,
Lui dit : Si tu te rends, sais-tu ce qu'on va dire?

Vers tout composé de monosyllabes, et néanmoins irréprochable, étant dans la bouche de la fausse honte, qui doit s'exprimer d'une façon brève, rapide, impérieuse, et, par conséquent, monosyllabique.

Fait mourir dans son cœur la vérité naissante....
Il irait embrasser la vérité qu'il voit....
Et ne brave ainsi Dieu que par poltronnerie....

Plusieurs autres beaux vers, la plupart heureusement imités ou traduits :

Le chardon importun hérissa les guérets....

Quelques-uns de ces vers, toutefois, beaux par eux-mêmes, ne vous laissent-ils pas, ici comme ailleurs dans Boileau, l'idée et le désir du mieux?

La vigne offrait partout des grappes toujours pleines
(Treilles qui fléchissaient sous leurs grappes mûries.)
(*Harmonies*, II, IV.)

C'est un certain pittoresque, une certaine coupe, un certain charme secret, indéfinissable, qu'ils n'ont pas, en un mot, ce *je ne sais quoi*, que demande Voltaire.

Le *je ne sais quoi*, dont vous sentez l'absence dans Boileau, c'est, pour ne citer que les anciens, ce qu'on trouve partout dans Virgile et dans Horace, et qu'il n'a pas toujours su leur dérober.

Une autre épître du même, IX, 37, revient encore à l'imitation du *si te populus dictitet*, etc.

Un cœur noble est content de ce qu'il trouve en lui,
Et ne s'applaudit point des qualités d'autrui.
Que me sert en effet qu'un admirateur fade
Vante mon embonpoint, si je me sens malade;
Si, dans cet instant même, un feu séditieux
Fait bouillonner mon sang et pétiller mes yeux.
Rien n'est beau que le vrai : le vrai seul est aimable;
Il doit régner partout, et même dans la fable.

Et, du moins autant que possible, dans les suppositions. Or, nous venons de voir que, pour Claude, Boileau n'a pas observé sa loi. Il ne l'observe pas davantage dans ces vers-ci de la même épître, par lesquels il imite le *si quis bella* (v. 25) de l'épître latine :

Tout éloge imposteur blesse une âme sincère.
Si, pour faire sa cour à ton illustre père,
Seignelay, quelque auteur, d'un faux zèle emporté,
Au lieu de peindre en lui la noble activité,
La solide vertu, la vaste intelligence,
Le zèle pour son roi, l'ardeur, la vigilance,
La constante équité, l'amour pour les beaux-arts,
Lui donnait les vertus d'Alexandre ou de Mars,
Et, pouvant justement l'égaler à Mécène,
Le comparait au fils de Pélée ou d'Alcmène;
Ses yeux, d'un tel discours *faiblement* éblouis,
Bientôt dans ce tableau reconnaîtraient Louis,
Et, glaçant d'un regard la muse et le poëte,
Imposeraient silence à sa verve indiscrète.

Le comparait au fils de Pélée ou d'Alcmène! qui? Colbert, un financier, lequel n'avait jamais fait autre chose que de la finance? Supposition absurde. Marmontel a raison. Une telle démence, chez un adulateur, n'a pas même l'ombre de la vraisemblance. Boileau, maladroit imitateur du *si quis bella,* le pousse jusqu'à l'impossible. Quinctius,

certainement, avait fait la guerre : tous les Romains la faisaient : il avait dû, comme magistrat civil, administrateur quelconque, travailler au bien-être du peuple. Un flagorneur pouvait donc, jusqu'à certain point, lui parler des guerres qu'il avait soutenues (Auguste n'était pas d'ailleurs un Alexandre), de son dévouement pour le peuple, et de celui du peuple pour lui. Horace ne s'écarte jamais du vrai. Comme il sait aussi, nous l'avons déjà vu, mieux louer que Boileau ! Ici, quelle longue période *pro Marcello*, symétrique et pompeuse, avec les synonymes du genre ! Style oratoire ou plutôt dédicatoire. *Ore rotundo*. Deux vers seulement chez Horace. Voyez aussi dans la satire II, 6 : *Tu pulsas omne quod obstat....* (30), louange indirecte, si délicate. Voyez encore ailleurs. Dans Horace, suave parfum qui charme les sens et l'âme : *trop forte odeur qui les ébranle*, dans quelques flatteries de Boileau, adroit du reste *à répandre l'encens*.

Montaigne s'est plus d'une fois inspiré de l'épître à Quinctius, entre autres dans les deux chapitres si remarquables de la Gloire et du Repentir.

« Il y a ie ne sçais quelle doulceur naturelle à se sentir louer, mais nous luy prestons trop de beaucoup (3 vers de Perse). Je ne me soulcie pas tant quel ie sois chez aultruy, comme ie me soulcie quel ie sois en moy mesme : ie veulx estre riche par moy, non par emprunt. Les estrangiers ne voyent que les evenements et apparences ; chascun peult faire bonne mine par le dehors, plein au dedans de fiebvre et d'effroy : ils ne voyent pas mon cœur : ils ne voyent que mes contenances. »

Trois pages plus bas :

« Moy, ie tiens que ie ne suis que chez moy; et de cette aultre mienne vie, qui loge en la cognoissance de mes amis, à la considerer nue et simplement en soy, ie sçais bien que ie n'en sens fruict ny iouissance que par la vanité d'une opinion fantastique.... » (*De la Gloire*, liv. II, XVI.)

Ici Montaigne s'écarte tout à fait de l'épître, par ses attaques directes contre la gloire, qu'Horace se garde bien de combattre. Ce qu'il repousse, lui, c'est une réputation factice, mensongère, usurpée; mais ce n'est pas la gloire, dans l'acception favorable du mot. La gloire! qui l'appréciait plus que l'auteur de l'*Exegi monumentum?*

« I'ay mes loix et ma cour (en lui-même) pour iuger de moy; et m'y adresse plus qu'ailleurs : ie restreinds bien selon aultruy mes actions, mais ie ne les étends que selon moy. Il n'y a que vous qui sçache si vous estes lâche et cruel, ou loyal et devotieux; les aultres ne vous veoient point, ils vous devinent par coniectures incertaines; ils veoient, non tant vostre nature que vostre art : par ainsi, ne vous tenez pas à leur sentence, tenez vous à la vostre. » (*Du Repentir*, liv. III, II.)

« Nous nous defraudons de nos propres utilitez, pour former les apparences à l'opinion commune; il ne nous chault pas tant quel soit notre estre en nous et en effect, comme quel il soit en la cognoissance publique. » (Liv. III, IX.)

« C'est une vie exquise, celle qui se maintient en ordre iusques en son privé. Chascun peult avoir part au bastelage, et representer un honneste per-

sonnage en l'eschaffaud (*en plein théâtre, en public*); mais en dedans et en sa poictrine, où tout nous est loisible, où tout est caché, d'y estre reglé, c'est le poinct. Le voisin degré, c'est de l'estre en sa mayson, en ses actions ordinaires, desquelles nous n'avons à rendre raison à personne, où il n'y a point d'estude, point d'artifice. Bias, peignant un excellent estat de famille : « de laquelle, dit-il, le « maistre soit tel au dedans par luy mesme, comme « il est au dehors par la crainte de la loy et du dire « des hommes.... » (*Du Repentir*, III, 11.)

Montaigne aurait pu ajouter l'exemple d'Aristippe :

« En quoi êtes-vous donc supérieurs au reste des hommes, lui disait-on, vous autres philosophes? — En ce sens, répondit-il, que si toutes les lois étaient supprimées, notre conduite n'en serait pas moins régulière. » (Diog. de Laërte, *Zèv.*)

> Oderunt peccare boni virtutis amore :
> Tu nihil admittes in te formidine pœna[1].

Horace, dans son épître, concilie, ainsi que nous l'avons dit (pag. 40), le stoïcisme et, si je puis dire ainsi, l'*aristippisme;* ou plutôt il se montre lui, rencontrant par sa nature propre le meilleur de chaque doctrine. On en voudrait faire ici cependant un stoïcien renforcé, sans craindre (qu'importe?) de le mettre en contradiction flagrante avec

[1] « .... Les hommes ne connaissent point l'amour de Dieu !.... Ils font à regret le bien pour éviter le châtiment ; ils feraient le mal s'ils osaient le faire et s'ils pouvaient espérer l'impunité. » (Fénelon, lettre au duc de Bourgogne, *que l'amour de Dieu doit être notre principe*, etc. — *de la vertu*, dans l'épître d'Horace.)

lui-même. C'est à propos du vers *Damnum est, non facinus,* etc., qui termine le discours dont nous venons de citer deux autres vers. On lit dans l'édition Lemaire : « *Dicit.... hæc Horatius ad paradoxon* (des paradoxes dans Horace !) *stoicorum qui* omnia peccata par iaesse *statuebant.* » Non certes, Horace s'en garderait bien. Il ne s'agit pas ici, comme dans la satire, d'une de ces fautes légères que les stoïciens voulaient punir en toute rigueur autant que les fautes les plus graves. Par exemple :

Si quis eum servum, patinam qui tollere jussus,
Semesos pisces tepidumque ligurierit jus
In cruce suffigat.... (*Sat.*, I, III, 80.)

Ce monosyllabe *jus* semble atténuer encore le délit. De même plus bas (90) le diminutif *catillum*, à la fin du vers. Mais ici, dans l'épître, l'esclave ne commet plus une peccadille; il commet un crime, au moins d'intention, *facinus*. Il volerait les mille boisseaux, n'était la crainte d'être découvert et puni. Horace donc le trouve aussi coupable, pour avoir soustrait un boisseau, que s'il avait tout pris; mais il ne prétend pas qu'il mérite la même peine.

.... Adsit
Regula peccatis quæ pœnas irroget æquas,
Ne scutica dignum, horribili sectere flagello.

Conformément à ce principe, Horace usera, pour un vol, du fouet; et réservera le supplice de la croix pour un assassinat. Où voyez-vous donc qu'il déclare ici la *parité des fautes? Nec furtum feci.... — Loris non uteris*, etc.

Quelle vivacité, quel intérêt dramatique donnent

à l'épître ces dialogues soudains et, pour ainsi dire, subits ! Ainsi dans Boileau ci-dessus : « Qu'avez-vous ? » etc. Mais en général grande différence. Boileau ne pratique pas comme Horace, ou du moins avec le même succès d'illusion, l'*in medias res*. Nous venons de voir une scène d'intérieur, l'esclave et le maître. Le poëte nous avait, plus haut (34-35), transportés[1] dans le Forum, en présence d'un autre maître, le peuple, traitant comme son esclave l'ambitieux qu'il dépouille des faisceaux : *Pone, meum est, inquit. Pono, tristisque recedo*. Tableau de genre, qui rappelle celui-ci dont on pourrait faire un tableau d'histoire :

Virtus, repulsæ nescia sordidæ,
Intaminatis fulget honoribus;
Nec sumit aut ponit secures,
Arbitrio popularis auræ. (*Od.*, III, II.)

Suit le portrait d'un homme de bien, strict observateur des lois et de la justice, dont l'opinion tranche les procès, dont le témoignage assure le gain des causes, *arbitre expert sur tous les cas*, et que tout le monde considère et vénère, excepté sa femme et ses voisins.

Après le dialogue du maître et de l'esclave, reparaît le saint homme, non plus devant un tribunal, mais dans un temple dont il semble augmenter la sainteté : priant tout haut Janus, Apollon; tout bas, la déesse protectrice des voleurs et des

[1] Nous serons tout à l'heure à Thèbes.

Ut magus, hic modo me Thebis, modo ponit Athenis.
(*Épître à Auguste.*)

fourbes : *Pulchra Laverna*. Curieuse scène des mœurs de l'époque, et que Perse a reproduite. (Voir p. 323. —Quelle religion que celle où l'on pouvait invoquer de pareilles divinités!) Boileau n'offre guère de ces peintures morales, comme on en trouve dans Horace, toujours si vivement exprimées et doublement intéressantes, parce qu'elles représentent à la fois les mœurs locales et contemporaines, et, sous d'autres noms, *mutato nomine*, avec d'autres circonstances, les mœurs de tous les temps et de tous les pays. On peut, de cet hypocrite, édifiant l'assistance par ses invocations, *vir bonus*, rapprocher ce bon M. Tartufe :

Il faisait des soupirs, de grands élancements....
Il attirait les yeux de l'assemblée entière
Par l'ardeur dont au ciel il poussait sa prière,

pendant qu'il a dans le cœur l'intention de duper Orgon.

On peut en rapprocher aussi (non plus sous le rapport de l'hypocrisie) messire Jean Chouart qui vous débite machinalement *et ses versets et ses répons*, l'esprit tout occupé de ce qu'il aura de *son mort* :

Monsieur le mort, *j'aurai* de vous....

Avoir! Tel est le mobile général, autant du curé Chouart que de Tartufe et du *vir bonus* : c'est par une nouvelle attaque contre la cupidité, l'avarice, qu'Horace finit son épître.

Non, l'avare ne vaut pas mieux qu'un esclave; il est esclave lui-même. Ses étroites et basses préoc-

cupations[1], ses habitudes sordides[2] ont étouffé chez lui tout sentiment de la dignité humaine. Il tremble continuellement pour ses biens; il va, comme Quinctius lui-même, dans l'ode XI, II, jusqu'à s'alarmer d'éventualités qui ne peuvent l'atteindre; il se met, par ses craintes, sous la dépendance des hommes et des choses : *Quid bellicosus Cantaber et Scythes... cogitet, remittas quærere*[3]...

---

[1] In triviis fixum, etc.

Un proverbe sans doute pour exprimer les sordides bassesses de l'avarice ou de la cupidité.

Inque luto fixum possis *transcendere* nummum. (Perse, V.)

[2] Horace, *Sat.*, II, II, appelle énergiquement un avare renforcé, *canis*. C'était, à ce qu'il paraît, le surnom qu'ils avaient à Rome. — On leur donne souvent un nom plus expressif, dont l'Académie n'a pas indiqué cette acception métaphorique, *sus!*

[3] Voici la traduction de cette ode (page 227) :

Qu'un ennemi lointain songe à prendre les armes,
Pourquoi donc t'épuiser de soucis et de soins?
Quand on ne vit qu'un jour, tant de peine et d'alarmes
Pour si peu de besoins!

Déjà fuit la jeunesse au front pur et sans ride;
Et la grâce avec elle; et bientôt, à son tour,
S'envolera chassé par la vieillesse aride
Le pétulant amour.

L'éclat ne dure point à la fleur printanière;
La vermeille Phœbé voit bientôt son déclin :
A quoi bon fatiguer notre courte carrière
Par des projets sans fin!

Là, sous le haut platane aux feuilles frémissantes,
Ou bien, sous ce pin même, étendus au hasard,
Viens, parfumons, ami, nos têtes blanchissantes
De roses et de nard.

L'âge encor le permet : buvons, car le vin chasse
Les soucis dévorants. Quel jeune serviteur
Va du brûlant Falerne, en cette onde qui passe,
Nous rafraîchir l'ardeur?

Lydé, cherchez Lydé! Prends ta lyre d'ivoire,
Ma Lydé, viens, accours de ton secret réduit :
Relève en simple nœud ta chevelure noire :
Ainsi tu m'as séduit!

Horace, comme notre La Fontaine, excelle à peindre l'avare. Ici :

.... Qui
Semper in augenda festinat et obruitur re.

(***Obruitur re!* — ce même monosyllabe final, *rem*, au vers 75, représente, par un effet également** remarquable, le dédain du sage pour les biens de la fortune.)

Cet avare, Horace le suppose tombé prisonnier dans une guerre. — Sa lâcheté l'a rendu votre captif. Gardez-vous de le tuer; vendez-le. C'est un trésor qu'un tel homme. On peut l'employer ou le vendre avantageusement. Car il est en état de rendre plus de services que pas un autre esclave. — Énumération de ces services dans le style d'un marchand d'esclaves vantant sa marchandise (voir l'épître à Florus, au commencement) : *aret*, *naviget*, *portet*. Toutes occupations très-fatigantes. *Domestique pour tout faire*. — Quant au *sapiens*, n'attendez pas de lui les mêmes avantages, si la fortune a trahi dans le combat sa valeur; il demeure invincible, tout vaincu qu'il paraît au vulgaire : *Nil patitur indignum*.

Si nous possédions tous les monuments de la littérature ancienne, plus d'un endroit des poëtes cesserait de nous paraître obscur ou embarrassé. Ici, par exemple, *vendere possis*, etc. Ce doit être une traduction plus ou moins modifiée d'une comédie aujourd'hui perdue, tout comme le *Pentheu, rector*, est tiré d'une tragédie d'Euripide que nous avons. Mainte allusion, dans les épîtres d'Horace, ainsi que dans les lettres de Cicéron, aux pièces de

théâtre. Horace lisait beaucoup les comiques : Ménandre, Eupolis, etc. Il les emportait à sa campagne, pour s'en inspirer, lorsqu'il voulait écrire des satires (voir *passim*). Les prisonniers jouaient un grand rôle dans le drame antique; et de plus, la biographie des philosophes nous en montre plusieurs qui tombèrent en captivité : Aristippe lui-même. « Pendant un séjour qu'il fit en Asie, il fut pris par le satrape Artapherne. Quelqu'un voyant sa tranquillité d'âme lui dit : « Comment! tu es calme? — Eh! quand donc le serai-je, répliqua-t-il, si ce n'est au moment de paraître devant Artapherne? » (Diog. de Laërt. *Zév.*)

Il était homme, cet Aristippe, d'une apparence efféminée comme Bacchus, à se dérober, par un trépas volontaire, à la honte, aux outrages d'un tyran : à mourir libre. « Quelqu'un lui ayant demandé comment était mort Socrate, il répondit : « Comme je voudrais mourir. » (*Id.*)

Il est curieux de voir comment Horace s'est approprié les vers d'Euripide :

Δ. Εἶφ' ὅτι παθεῖν δεῖ; τί μὲ τὸ δεινὸν ἐργάσῃ;
Π. Πρῶτον μὲν ἄβρὸν βόστρυχον τέμω σέθεν.

Horace, au point de vue stoïcien, a fait de ce βόστρυχος (frisure, bagatelle, rien), les biens extérieurs, apparents : *Adimam bona.* — *Nempe...* Les biens tels que tu les entends, c'est-à-dire *pecus*, *rem*, etc., biens misérables.

Π. Εἱρκταῖσι τ' ἔνδον σῶμα σὸν φυλάξομεν.
Δ. Λύσει μ' ὁ δαίμων αὐτὸς, ὅταν ἐγὼ θέλω.

Pieds et poings liés, dit Penthée dans l'épître :

In manicis et compedibus, etc. Comme il appuie sur les menaces pour l'effrayer! Mais l'autre : *Ipse deus, simul atque volam*, etc. Autant de rapidité dans ce vers que de lenteur dans la phrase qui précède. On dirait un oiseau qui s'envole et vous échappe. *Ipse deus*. Ce dieu, la Mort[1]. Mais pourquoi pas le sage lui-même? *Rex atque deus*. Dans Euripide, ὁ δαίμων, etc., le dieu me délivrera... Bacchus n'entend pas un autre que lui. De même ici le sage, d'après la doctrine des stoïciens. Application aussi juste qu'ingénieuse du passage de la tragédie.

Et ceci n'est point un tableau de fantaisie, une *spéculation* stoïcienne. Voyez Démosthène, et bien d'autres, avant Horace ou depuis.

Nous allons citer, relativement à Démosthène, un passage, non pas de Plutarque, mais de Lucien, rhéteur cette fois dans un *auditorium*[2]; passage un peu théâtral; historique, je crois, à la façon des panégyriques ou bien d'Alexandre Dumas, au demeurant, fort beau :

... Πρὸς ἐμὲ (Archias, l'ex-comédien, chargé de l'arrêter) βλέψας, Ἄγε δὲ τοῦτον, ἔφη, πρὸς Ἀντίπατρον, Δημοσθένην δὲ οὐκ ἄξεις, οὐ μὰ τοὺς..... — Ὁ δὲ χαίρειν εἰπὼν ἀπέπτη.... C'est bien, dans un genre plus sublime, le tableau de La Fontaine :

> Et puis, quand le chasseur croit que son chien[3] la pille,
> Elle lui dit *adieu*, prend *sa volée*, et rit
> De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.

---

[1] La mort est le seul Dieu que j'osais implorer. (Racine.)

[2] Ne serait-ce point une *contrefaçon* du genre des rhéteurs, un pastiche analogue à celui de Balzac, par Boileau? Avec des esprits tels que Lucien, Voltaire, Horace, etc., on ne sait pas toujours à quoi s'en tenir.

[3] Comme qui dirait Archias.

Δημοσθένους γε καὶ ταῦτα..... (Je cite en leur entier ces paroles que l'auteur a mises dans la bouche d'Antipater, c'est-à-dire le tyran.) Βαθαὶ τῆς ἀηττήτου ψυχῆς καὶ μακαρίας, ὡς ἀνδρεῖον μὲν αὐτῷ τὸ λῆμα, πολιτικὴ δὲ πρόνοια, μετὰ χεῖρα τὸ πιστὸν τῆς ἐλευθερίας ἔχειν. Antipater ajoute : Ἀλλ' ὁ μὲν οἴχεται βίον ἔξων τὸν ἐν μακάρων νήσοις ἡρώων λεγόμενον καὶ τὰς εἰς οὐρανὸν ψυχαῖς νομιζομένας ὁδοὺς, ὀπαδός τις δαίμων ἑσόμενος Ἐλευθερίου Διὸς, τὸ σῶμα δ' ἡμεῖς εἰς Ἀθήνας ἀποπέμψομεν, κάλλιον ἀνάθημα τῇ γῇ τῶν ἐν Μαραθῶνι πεπτωκότων. Voilà-t-il une magnifique chute de phrase et d'éloge, chute triomphante, à vous soulever d'admiration toute l'assistance[1]!

Quoi qu'il en soit, on aimerait à voir, dans l'épître latine, au lieu de ce *mors ultima linea rerum*, qui la finit mal, sinon pour l'esprit, du moins pour l'âme, cette perspective consolante d'une autre vie rémunératrice, — comme dans le morceau de Bossuet (*sur la Providence*). « Quelle force le peut abattre étant soutenu par une si belle espérance?... »

« La préméditation de la mort est préméditation de la liberté; qui a apprins à mourir, il a desapprins à servir; le sçavoir mourir nous affranchit de toute subiection et contraincte : il n'y a rien de mal en la vie pour celuy qui a bien comprins que la privation de la vie n'est pas mal. Paulus Æmilius respondit à celuy que ce miserable roi de Macedoine son prisonnier lui envoyoit pour le prier de ne le mener pas en son triomphe : « qu'il en face la requeste « à soy mesme. » (Montaigne, I, XXIX.)

[1] Un de ces beaux endroits qui méritent des *has!* (*Le Misanthrope.*)

IX.

ÉPITRE XVI.

§ I.

Nous ne nous sommes guère arrêté sur la description qui commence l'épître à Quinctius. Cette description champêtre, nous la réservions pour ce chapitre auquel depuis longtemps nous désirons arriver : la *campagne* d'Horace, le goût d'Horace pour les champs, la félicité qu'ils lui donnaient.

Si ce n'est pas *loin de soi, hors de soi, mais en soi, chez soi* qu'on doit chercher son bonheur (*Bene vivere*, ép. II, — *Recte vivere*, ép. VI, — *Recte vivis*, ép. XVI), où le trouvera-t-on plus vite et plus sûrement qu'à la campagne, le lieu de la véritable vie et de l'indépendance, comme dit l'épître X. *Vivo et regno?* Et plus bas :

> Vivere naturæ si convenienter oportet....
> Novistine locum potiorem rure beato?

Une campagne *bienheureuse!* Telle était, en effet, aux yeux d'Horace et pour son cœur, celle qu'il possédait entre les montagnes de la Sabine. Campagne ingrate, presque misérable, quant au revenu, mais fertile en jouissances de toute espèce[1].

---

[1] Balzac :

« .... Je vous supplie de vouloir considérer que ce lieu (la terre de

« Je vous avoue à la fois ma misère et mon bonheur... » disait Voltaire en parlant de la sienne, dans les commencements, alors qu'elle n'était pas productive, et ressemblait, par ce côté, à celle de notre poëte : « Presque aucune plante délicate ne réussit dans ce climat...; toutes les belles fleurs dégénèrent. Les vignes, quoique plus méridionales que celles de Bourgogne, ne produisent que de mauvais vin (point de vin dans le *Sabinum*, quoique plus méridional que Ferney); le froment (point de froment non plus) qu'on sème, rend quatre pour un tout au plus; les figues n'ont point de saveur, les oliviers ne peuvent croître (pas de figues ni d'oliviers). Enfin nous avons un très-bel aspect avec un très-mauvais terrain; mais aussi nous lisons, nous imprimons ce qui nous plaît, et cela vaut mieux que des olives et des oranges... » remplacées aussi par d'autres avantages que vante ailleurs Voltaire.

Mais ils ne lui devaient pas suffire ces autres avantages. Le vieillard de Ferney transforma bientôt sa terre, comme celui de Coryce ses quelques

---

Balzac, près d'Angoulême), qui a beaucoup de réputation, a très-peu de revenu. L'Ithaque d'Ulysse a esté celebre, et neantmoins ce n'estoit qu'un nid attaché à un rocher. La mienne, comme vous pouvez penser, est quelque chose de moins. C'est peut-estre un agreable Desert, mais non pas une riche Parroisse. Les chemins y sont fort beaux et les terres fort mauvaises; et par conséquent dans ces terres il y a plus de quoy resver à un Philosophe que de quoy recueillir à un Pere de famille.... »

Noter que Balzac, écrivant pour obtenir une décharge d'impôts, était intéressé à déprécier sa terre comme il fait ici (X, XXVIII, *A l'intendant de la justice et finances, en Saintonge, Aunis, etc.*).

Ducis disait d'une campagne stérile :

« Les champs ici sont si pauvres en productions, qu'ils sont très-riches en solitude et en silence. » (Lettre à Lemercier.)

arpents. Je cite encore, tant pour le charme des paroles qu'afin d'établir un contraste avec la *statistique* du domaine d'Horace :

« Les vraies richesses sont chez nous, elles sont dans notre industrie; je vois cela de mes yeux. Mon blé nourrit tous mes domestiques; mon mauvais vin, qui n'est pas malfesant, les abreuve; mes vers à soie me donnent des bas; mes abeilles me fournissent d'excellent miel et de la cire; mon chanvre et mon lin me fournissent du linge. On appelle cette vie patriarcale; mais jamais patriarche n'a eu des granges telles que la mienne, et je doute que les poulets d'Abraham fussent meilleurs que les miens. Mon petit pays... est entièrement changé en peu de temps. » (1770.)

« Voici mon aventure (écrivait-il à Saint-Lambert l'année précédente). De longues allées où parmi quelques ormeaux et mille autres arbres, on cueille des abricots et des prunes; des troupeaux qui bondissent entre un parterre et des bosquets; un petit champ que je sème moi-même, entouré d'allées agréables; des vignes, au milieu desquelles sont des promenades; au bout des vignes, des pâturages, et au bout des pâturages, une forêt. »

Dans une intéressante épître, au même poëte, même année, il revient avec une complaisance paternelle sur tout ce qu'il a fait.

> J'ai fait, depuis quinze ans, tout ce que vous chantez.
> Dans ces champs malheureux, si longtemps désertés,
> Sur les pas du Travail j'ai conduit l'Abondance..., etc., etc.

Il répète à peu près la même chose en d'autres épîtres, à Mme Denis, à Horace.

La terre d'Horace, elle, n'était guère de nature à changer, non plus que le naturel de son maître, qui la trouvait fort bien comme elle était. Si parfois il prenait la pelle et le râteau, c'était un passe-temps qui contribuait plus à l'amusement des voisins qu'il ne tendait à l'amélioration de la propriété.

Cette petite propriété, les *Délices* d'Horace, voyons, d'après lui, *comme elle se comportait*. Absence complète, nous le savons, de blé, d'olives, de vignes, etc. Mais voici de quoi faire compensation.

> Continui montes, nisi dissocientur[1] opaca
> Valle.

« Un long rang de collines. » — Le regard la suit cette longue chaîne de montagnes, jusqu'à ce qu'il s'arrête et, pour ainsi dire, tombe à *valle*.

> Sed ut veniens dextrum latus adspiciat sol.

La fin du vers semble rivaliser de pittoresque avec le commencement. Soudaine apparition du soleil au-dessus des montagnes qui le cachaient : illumination soudaine des montagnes opposées. — Le contraire dans *ruit Oceano nox*[2]. — « Il paraît enfin. Un point brillant part comme un éclair, et remplit tout l'espace. » (*Émile.*)

> Le soleil en naissant la regarde d'abord.

Traduction littérale, pourtant infidèle. Qu'est de-

---

[1] J'aime ce *dissocientur* !

[2] « Le crépuscule dura peu (écrivait Chateaubriand dans le pays même du *ruit Oceano nox*), et fut remplacé *subitement* par la nuit. » (*Itinér.*)

venu *sol*, ce point brillant qui part? Pénible hémistiche! *la regarde d'abord.* — Horace avait plus d'une fois attendu cette venue du soleil, plus frappante dans les pays de montagnes qu'ailleurs.

Lævum discedens curru fugiente vaporet.

Vaporet. Lumière vaporeuse du couchant, pour contraster avec la lumière nette et brillante dont l'astre éclaire à son lever les montagnes qu'il regarde.

Temperiem laudes.

C'était dans l'Apennin, *saluberrimo montium*, dit Pline le jeune, qui y possédait lui-même une campagne. *Saluberrimum*, ajoute-t-il plus bas, *afflatum ex Apennini vallibus.*

Quid? si rubicunda benigni
Corna vepres et pruna ferunt?

Au lieu des *prunes* de Voltaire, force *prunelles.* En outre, grande quantité de cornouilles rubicondes. — Stérile abondance pour le vulgaire, *benigni!* — Des commentateurs, amis du positif, veulent absolument tirer parti de ces cornouilles, en les faisant confire. — Une note de l'édition Lemaire dit que ces buissons offraient à leur possesseur *des vestiges de l'âge d'or*, et là-dessus elle vous cite, avec un à-propos merveilleux, pour appuyer son dire,

Incultisque rubens pendebit sentibus *uva!*

Si quercus et ilex
Multa fruge pecus, multa dominum juvat umbra?

L'ombrage n'était pas le seul bien qu'il sût faire;
Il courbait tous les fruits. (X, II.)

Fruge. Remarquer l'expression. La terre d'Horace n'avait pas d'autres *grains* que du *gland*, le *pain* des anciens hommes — et des pourceaux. Je m'étonne que les commentateurs n'aient pas relevé cet avantage, pour accroître d'autant la valeur de la propriété [1].

Dicas adductum propius frondere Tarentum.

Une campagne Tarentine ! Ainsi Virgile appelle certains vallons *Tempés;* ainsi, d'une contrée pittoresque, disons-nous *une petite Suisse*. Tarente était pour notre poëte comme un Élysée.

Fons etiam rivo dare nomen idoneus, ut nec
Frigidior Thracam nec purior ambiat Hebrus.

Cette fontaine, était-ce Blandusie?

Fontaine, mes amours, dans les siècles futurs
Tu seras noble aussi : l'on verra ton yeuse
Couronnant le rocher d'où s'échappe à flots purs
Ton eau mélodieuse [2].

Je le voudrais. Qu'importe, au reste? Si ce n'était

---

[1] Le café de gland, par malheur, n'était pas encore inventé.

[2] Voici les strophes qui précèdent :

Source de Blandusie, au cristal de ton eau
Demain, avec des fleurs, ma main reconnaissante
Offrira du vin pur, et le sang d'un chevreau,
Dont la tête naissante

Présage des combats et l'amour ; mais en vain
Ressent-il une ardeur guerrière et libertine,
Le chevreau pétulant ! il rougira demain
Ta surface argentine.

Toi seule offres encore une aimable fraîcheur,
Quand Sirius en feu brûle les autres ondes,
Aux taureaux accablés sous l'ardente chaleur,
Aux chèvres vagabondes.

.....

elle, c'en était une qui la valait. Ce ruisseau, d'une eau si fraîche dans un pays chaud, la Digence, dont le poëte célèbre encore ailleurs les bienfaits et les vertus :

Me quoties gelidus reficit Digentia rivus. (Ép. XVIII.)
Infirmo capiti fluit utilis, utilis alvo,

à l'estomac, à la tête, et par suite, au cœur, à l'esprit, à la poésie. *Fluit.* On le voit serpenter ce ruisseau pur, comme

Dans ce vallon, où par mille détours
Inachus prend plaisir à prolonger son cours.
(Quinault, *Isis*, I, II.)

Hæ latebræ dulces, et jam si credis, amœnæ
Incolumem tibi me præstant septembribus horis.

Incolumem. Il appelle ailleurs (*Sat.*, II, VI) ses montagnes *arcem.* Heureuse expression! Un fort, une citadelle, qui le met à l'abri des inconvénients physiques et moraux du séjour de Rome, c'est-à-dire les soucis, l'Auster de plomb, certaines dépendances plus ou moins gênantes, les fâcheux, etc., etc.

Eh bien! Quinctius était-il enfin convaincu, *jam si credis,* des avantages que recueillait son ami dans cette propriété, si disgraciée au premier abord? Enfin, disons-nous. Le détail n'occupe pourtant qu'un bien petit nombre de vers (10); mais ce petit nombre dit tout ce qu'il faut, et comme il faut. Horace, à l'entendre, *loquaciter,* allait se lancer dans une description démesurée, à la propriétaire. Il n'avait garde. Seulement dix vers. Multipliez-les, ces dix vers, par cinq, par dix, par quinze, et vous

atteindrez à peine aux chiffres de certaines descriptions modernes, en pareil cas.

Ils ne vous feraient pas grâce d'une laitue. (*Le Méchant.*)

On saute vingt feuillets pour en trouver la fin. (*Art Poét.*)

Chez les anciens, Pline le jeune semble avoir pris à tâche de remplir au sérieux l'engagement ironique d'Horace, *loquaciter*[1]. Il nous a décrit, de la façon la plus minutieuse, et, sauf d'intéressants ou jolis détails, la plus fastidieuse, deux de ses maisons de campagne. C'est, le plus souvent, moins une description qu'un état de lieux, élégamment brodé par un notaire bel esprit.

La première lettre débute ainsi dans les formes (II, XVII) :

Miraris, cur me Laurentinum, vel, si ita mavis, Laureus meum tantopere delectet. Desines mirari, quum cognoveris (1°) *gratiam villæ,* (2°) *opportunitatem loci,* (3°) *littoris spatium.*

Cet article *villa* vous égare dans un dédale de chambres, de cabinets, de salles, de tours, de cours, de portiques, portes, fenêtres, de jardinets ou parterres, etc., etc., d'où ne saurait pas se tirer le plus habile architecte.

---

[1] Naturellement Stace l'improvisateur fait aussi du *loquaciter* dans ses descriptions. Voir, entre autres (*Sylves*, I, III), le Tibur de Manlius Vopiscus « *villam Tiburtinam*, écrit-il à Stella, *descriptam a nobis* uno die. » (111 vers.)

Voici, pour célébrer la fraîcheur du lieu, *Tibur glaciale* (*temperiem*), comme il imite le *leniat rabiem Canis*, de l'épître X :

Illum nec calido *latravit* Sirius astro.
Nec gravis aspexit Nemes frondentis alumnus :
Talis hiems tectis, frangunt sic improba solem
Frigora, *Pisæumque* domus non æstuat *annum*

Fin tout aussi compassée que le commencement : *Justisne de causis eum tibi videor incolere* (1°), *inhabitare* (2°), *diligere* (3°) *secessum? quem tu, nimis urbanus es, nisi concupiscis : atque utinam concupiscas! ut....*

Voici le bouquet :

Ut tot tantis*que dotibus* villulæ *nostræ* maxima commendatio *ex tuo contubernio accedat.*

Imitation bien recherchée, et presque oratoire, du sentiment qui termine avec tant de naturel l'épître d'Horace (x) :

Excepto quod non simul esses, cetera lætus[1].

« Je m'en vais aux Rochers, dit encore plus vivement Mme de Sévigné, si contente.... que je suis honteuse d'être si aise en votre absence. »

Dans la seconde lettre, encore plus allongée, même division préliminaire que dans la première (V, VI) :

....*Accipe* (1°) *temperiem cœli ;* (2°) *regionis situm,* (3°) *villæ amœnitatem.*

On traverse agréablement *la température* et *le pays*

---

[1] C'est, avec accompagnements hyperboliques, un des compliments accoutumés de Balzac :

« .... Je vous escris cecy au bord de la plus belle riviere du monde et au pays des delices et des charmes (la Charente et sa terre de Balzac). Mais estant esloigné de vous, je goutte toutes sortes de plaisirs imparfaitement.... Sans faire le Poëte, je vous puis asseurer que j'ay appris vostre nom à tous les rochers de mon Désert, et qu'il est escrit sur toutes les escorces de nos arbres,.... etc., etc., etc. » (*Crescendo*). — (IV, XXI, *à Vaugelas.*)

« .... Estant separé d'une personne qui m'est infiniment chere, je croy que je m'ennuyerois dans les isles Fortunées, et ne voudrois point de felicité si elle ne m'estoit commune avec vous.... » (VII, IV, *à M. de Serizay.*)

ou paysage; mais la maison (3°) vous impatiente et vous rebute avec ses *xystum*, ses *hypocauston*, ses *apodyterium*, ses *baptisterium*, ses *sphæristerium*, ses *cryptoporticum*, etc. On est tenté de dire au soleil qui, malgré les *cryptoporticus*, ne cesse de vous suivre et de vous poursuivre : « Soleil ! que me veux-tu ? » Le propriétaire vous ouvre jusqu'aux escaliers dérobés destinés au service de la table. — Remercions sa pudeur, qui était des plus grandes, quoique latine, de nous avoir épargné d'autres lieux. — Si vous sautez par la fenêtre ou de l'escalier dérobé dans le jardin, autre labyrinthe inextricable, interminable d'allées droites, rondes, demi-circulaires, sinueuses, etc., obscures ou lumineuses, etc. ; de compartiments symétriques avec du buis à figures diverses, des arbres à personnages, etc.[1], toute une nature gentiment (1°), coquettement (2°), ingénieusement (3°) arrangée à la façon des *epistolæ* du propriétaire, dont le nom même se lit en toutes lettres sur les buis comme la signature

---

[1] Un poëte, non moins amateur du maniéré, du gentil, du coquet, etc., Delille a fort joliment critiqué ces jardins prétentieux.

> Loin donc ces froids jardins, colifichet champêtre,
> Insipides réduits, dont l'insipide maître
> Vous vante, en s'admirant, ses arbres bien peignés,
> Ses petits salons verts bien tondus, bien soignés ;
> Son plan bien symétrique où jamais solitaire,
> Chaque allée a sa sœur, chaque berceau son frère ;
> Ses sentiers ennuyés d'obéir au cordeau,
> Son parterre brodé, son maigre filet d'eau,
> Ses bois tournés en globe, en pyramide, en vase,
> Et ses petits bergers bien guindés sur leur base,
> Laissez-le s'applaudir de son luxe mesquin ;
> Je préfère un champ brut à son triste jardin. (*Les Jardins.*)

Voulez-vous tout l'opposé d'une telle nature, voyez, dans Martial qui s'en moque aussi, cette description plantureuse d'une ferme où l'on res-

d'un si bel ouvrage. *Opere,* dit-il ingénument, *urbanissimo;* mais dans lequel on vous a ménagé, grand merci ! *subita velut illati ruris imitatio.* Non, non, ce n'est pas la campagne, cela : devant cette nature si factice, nous appelons de tous nos vœux la véritable, *O rus, quando ego te aspiciam!* avec autant d'impatience que le gosier emmiellé de l'esclave réclamait du pain.

Une chose rare et curieuse, après toutes les autres, c'est la théorie par laquelle l'écrivain justifie la longueur de ses descriptions. Usait-il, comme avocat, d'argumentations analogues ?

Vitassem jamdudum, ne viderer *argutior* (j'aimerais mieux *puerilior*) *nisi proposuissem omnes angulos tecum epistola circumire.* (Il y paraît en effet.) *Neque enim verebar, ne laboriosum* (c'est bien le mot ici) *esset legenti tibi, quod visenti non fuisset.* (Raison fort contestable.)

J'abrége pour arriver aux moyens les plus forts : *Primum ego officium scriptoris existimo, ut titulum*[1]

---

pire une si bonne odeur de réalité. *Villa,* dit-il, *quæ rure vero barbaroque lætatur* (III, LVIII).

> Non otiosis ordinata myrtetis,
> Viduaque platano, tonsilique buxeto....

Cette basse-cour est-elle vivante !

> .....
> Rhodias superbi feminas premunt galli ;
> Sonantque turres plausibus columbarum ;
> .....
> Avidi sequuntur villicæ sinum porci.

On voudrait tout citer. Plus rien que deux vers imités d'Horace, et qui valent ce qu'il a fait de mieux en ce genre :

> Cingunt serenum lactei focum vernæ,
> Et larga festos lucet ad Lares sylva.

[1] On *intitula,* dans la société de Mme de Sévigné, deux ou trois de ses

suum legat, atque identidem interroget se quid cœperit scribere; sciatque, si materiæ immoratur, non esse longum; longissimum, si aliquid arcessit atque attrahit....

Rappelons-nous La Fontaine : Loin d'épuiser une matière, on n'en doit prendre que la fleur. Et Boileau : Un auteur, quelquefois trop plein de son objet, etc., etc. Homère, cité par Pline à l'appui, Homère, le modèle par excellence dans les descriptions comme dans le reste, peint en quelques vers les jardins d'Alcinoüs; et s'il en consacre davan-

---

lettres, celle-ci : de *la Prairie* (voir page 280); celle-là du *Cheval*, bien que le cheval et la prairie n'en fussent pas précisément l'unique sujet. Du reste, « quand je commence une lettre, dit-elle à sa fille, j'ignore si elle sera longue ou courte; j'écris tout ce qui plaît, et tant qu'il plaît à mon esprit et à ma plume; il m'est impossible d'avoir d'autre règle, et je m'en trouve bien. »

Pline, lui, savait parfaitement d'avance, à chaque lettre, ce qu'il allait faire. Il avait son *titre*, c'est-à-dire son sujet, sujet unique qu'il traitait en écrivain bel esprit qui compose. Aujourd'hui ma maison de Toscane; celle d'Ostie, une autre fois, pour faire pendant; ou bien, le spectre; une audience du tribunal; une lecture publique; une séance du sénat; la mort de mon oncle (en deux numéros); la fontaine intermittente; une affaire d'intérêt; oraison funèbre d'un jeune homme, d'une jeune fille, d'un vieillard; un billet à ma femme ou à sa tante, etc. (ce qu'il aimait le plus dans sa femme, c'était l'admiration presque dévote qu'elle avait pour lui); un peu de philosophie; de littérature; d'histoire contemporaine; une invitation; une exhortation, etc., etc....

Jamais la *bride sur le cou*. Un cheval de manége sous l'habile main d'un écuyer jaloux de plaire à la galerie.

Les lettres si travaillées de P. L. Courier se rapprochent bien autrement d'Horace pour l'aisance, l'enjoué, le piquant, le dramatique, le pittoresque, etc. Quelques courtes descriptions, vivement saisies, de la nature suisse et italienne. L'aventure en Calabre vaut beaucoup mieux que le fantôme. Ce dernier sujet prêtait moins, il est vrai; et puis le conteur ne jouait pas un rôle dans l'histoire, et il n'écrivait pas à sa cousine. N'importe : même alors je crois qu'il n'aurait pas si bien fait. Il est plus naturel, et produit plus d'effet dans les lettres sur la mort de son oncle; mais c'était le cas, ou jamais.

tage *au bouclier d'Achille*, il le pouvait, attendu l'origine de cette arme merveilleuse, et le rôle qu'elle est appelée à jouer dans la main du héros. Épisode d'ailleurs nécessaire en un long poëme, et qui nous paraît aussi court, par l'intérêt et le charme de ses divers tableaux, que les maisons de Pline paraissent démesurées. On ne s'attendait guère ici de voir Homère, surtout en compagnie d'Aratus, qui pouvait bien se présenter seul.

Quum totam villam oculis tuis subjicere conamur, si nihil inductum (que serait-ce alors?), *et quasi devium, loquimur, non epistola, quæ describit, sed villa, quæ describitur, magna est.*

Il s'ensuit qu'un palais, étant de sa nature beaucoup plus grand qu'une *villa*, motive une beaucoup plus grande description. C'est alors le cas des *vingt feuillets* et plus.

Supposons qu'on eût démandé la *poétique* des descriptions au futur auteur de la poétique du drame, assurément, un des premiers préceptes qu'Horace aurait formulés, dans une courte épître, eût été celui-ci : *Quidquid describes, esto brevis*. Court et précis. Le second : Soyez attachant. *Dulcia sunto*. Tel lui-même il fut toujours, particulièrement à l'égard de sa terre. Tel avait été Cicéron, que Pline se piquait d'imiter, et qui, des nombreuses et grandes *villas* qu'il possédait, n'en décrit aucune avec cette exubérance de détails. On regrette, au contraire, de n'en pas rencontrer assez dans sa correspondance, telle, par exemple, que cette charmante peinture du Fibrène, au préambule du second livre des *Lois* :

« .... Hac nihil est amœnius (insula). Ut enim hoc « quasi rostro finditur Fibrenus, et divisus æqua- « liter in duas partes latera[1] hæc alluit, rapideque « dilapsus cito in unum confluit, et tantum complec- « titur quod satis sit modicæ palæstræ, loci! quo « effecto, tanquam id habuerit operis ac muneris, ut « hanc nobis efficeret sedem ad disputandum, statim « præcipitat in Lirem[2], et, quasi in familiam patri- « ciam venerit, amittit nomen obscurius, Liremque « multo gelidiorem facit. Nec enim ullum hoc frigi- « dius flumen attigi.... » (III.)

L'auteur, je dirais volontiers le poëte, semble avoir dérobé au *divin* Platon sa grâce, sa fraîcheur, son harmonie. Pline aurait dû tâcher d'en faire autant, plutôt que d'emprunter aux architectes grecs les *apodyterium*, les *baptisterium*, etc., qui hérissent son style. Malheureusement pour les lecteurs de Cicéron, la politique, qui remplit la plupart de ses lettres, en a écarté la nature, qu'il aimait tant. — Telle fut Mme de Sévigné, laquelle, à la manière antique, jette, en passant, quelques vives images, quelques traits, d'une touche suave et pénétrante. Montaigne, qui parle si volontiers de lui, des siens, de tout ce qui se rattache à lui, comme s'il écrivait des lettres intimes, nous a dépeint, non pas sa maison, mais sa tour de travail, avec une brièveté, une netteté qui la fixent pour jamais dans notre ima-

[1] Ne sent-on pas dans cet hiatus la venue de l'eau sur la rive? Ainsi dans une phrase d'*Atala* :

« .... Va aborder endormie sur quelque rive du fleuve.... »

[2] Ce délicieux Liris d'Horace :

Rura quæ Liris quieta
Mordet aqua, taciturnus amnis.

gination, telle qu'elle était, cette tour intéressante, d'où semblent être descendus les *Essais*, histoire morale d'un homme et de l'homme, ainsi que d'une autre tour, celle de Montbart, l'histoire naturelle des animaux.

Même mérite dans les descriptions, trop rares aussi, que présentent les lettres de Voltaire. Citons encore un exemple. Il s'agit d'un lieu qui pouvait défrayer quantité de pages et de lettres, et sur lequel j'aurais aimé, je l'avoue, que Voltaire s'étendît davantage, ou revînt un peu plus souvent :

« Mon appartement est si chaud que j'y suis incommodé de mouches en voyant quarante lieues de neiges. Je me suis arrangé une maison à Lausanne, qu'on appellerait palais en Italie ; quinze croisées de face en cintre donnant sur le lac à droite, à gauche et par-devant (*prospectat quasi tria maria.* Pline le jeune). Cent jardins sont au-dessous de mon jardin. Je vois toute la Savoie au delà de cette petite mer, et, par delà la Savoie, les Alpes qui s'élèvent en amphithéâtre, et sur lesquelles les rayons du soleil forment mille accidents de lumière. M. des Alleurs n'avait pas une plus belle vue à Constantinople. Dans cette douce retraite, on ne regrette point Potsdam. » (*A la comtesse de Lutzelbourg*, 5 janvier 1758.)

Ajoutez à cette description (répétée, avec de légères variantes, dans une lettre à Darget, 8 janvier) quelques lignes descriptives, éparses, et puis c'est tout, dans une correspondance si volumineuse, dont la plus grande partie a été écrite à la campagne, au milieu des sites les plus riants ou les

plus pittoresques, Cirey, Lausanne, les Délices, Ferney[1].

L'auteur, à peine arrivé dans sa terre (mars 1755), la salua d'une brillante épître (genre La Fontaine et Voltaire), mais où la topographie, pour ainsi dire, historique occupe plus de place que le tableau du pays, réduit à quelques vers :

.... Empire de Pomone et de Flore sa sœur,
Recevez votre possesseur!

---

[1] Balzac est avec Voltaire celui de nos écrivains qui a le plus vécu à la campagne. Il ne s'y était pas encore retiré, quand il fit de sa terre de Balzac, près d'Angoulême, la longue description qui se lit au premier livre de la Correspondance (XV, 1622). Jamais, assurément, aux yeux de son possesseur, cette terre ne produisit rien d'aussi beau que la belle lettre qui la décrit. L'auteur y a répandu toutes les fleurs et toutes les couleurs de sa rhétorique, sans compter les ornements qu'il emprunte. Le *Fortunatos*, le *nescia fallere vita*, l'*opacum*, Virgile, Horace, etc., rien n'y manque. Et, néanmoins, malgré ces réminiscences classiques et quantité de traits qui ne le sont pas, tels que rapprochements forcés, précieux, ridicules, bizarres, etc., cette lettre ne laisse pas d'intéresser. Nous en avons cité plus haut (page 121), un endroit charmant. Citons ici, par curiosité, quelques passages purement balzaciens :

« .... Nous sommes icy en un petit rond tout couronné de montagnes, où il reste encore quelques grains de cet or dont les premiers siecles ont esté faits.... (Je saute à regret par-dessus des violettes et des roses qui valent bien la peine qu'on les aille chercher dans la Corresp.).... Il ne s'y vid jamais de lezards ni de couleuvres (*nec virides metuunt colubras, Od.*, I, XVII) ; et de toutes les sortes de reptiles, nous ne connaissons que les melons et les fraises. Je ne veux pas vous faire le portrait d'une maison dont le dessein n'a pas esté conduit selon les regles de l'Architecture.... Je vous diray seulement qu'à la porte il y a un bois, où en plein midy il n'entre de jour que ce qu'il en faut pour n'estre pas nuict, et pour empescher que toutes les couleurs ne soient noires. Tellement que de l'obscurité et de la lumière il se fait un troisième temps qui peut estre supporté des yeux des malades, et cacher les défauts des femmes qui sont fardées. Les arbres y sont verds jusqu'à la racine, tant de leurs propres feuilles que de celles du lierre qui les embrasse, et pour le fruit qui leur manque, leurs branches sont chargées de Tourtres et de Faisans en toutes les saisons de l'année. De là j'entre en une prairie, où je marche sur les tulipes et les anémones que j'ay fait mesler avec les autres fleurs, pour me confirmer en l'opinion que j'ay apportée de mes voyages, que les

Qu'il soit, ainsi que vous, solitaire et tranquille!...
....Que tout plaît en ces lieux à mes sens étonnés!
D'un tranquille océan l'eau pure et transparente[1]
Baigne les bords fleuris de ces champs fortunés;
D'innombrables coteaux ces champs sont couronnés.
Bacchus les embellit; leur insensible pente
Vous conduit par degrés à ces monts sourcilleux
Qui pressent les enfers et qui fendent les cieux.
Le voilà ce théâtre et de neige et de gloire....

Françoises ne sont pas si belles que les Estrangères.... Par quelque porte que je sorte du logis, et de quelque part que je tourne les yeux en cette agreable solitude, je rencontre tousjours la Charante, dans laquelle les animaux qui vont boire, voyent le Ciel aussi clairement que nous faisons, et jouyssent de l'avantage qu'ailleurs les hommes leur veulent oster.... »

Balzac montre plus loin « les traces des Princes et des grands seigneurs encore fresches dans ses allées. » On se passe bien de n'en pas trouver de pareilles chez Horace; on aime mieux entrevoir ses faunes et autres dieux protecteurs de son *ermitage*. Balzac, toutefois, n'a point oublié ce qui remplaçait pour lui ces « élégants fantômes » de la mythologie et du poëte, « le vrai Dieu » (Chateaubriand) « qui aime le silence et qui habite la solitude. »

Je compléterai, pour dernière citation, ce passage dont le sérieux chrétien ferait plus d'effet dans une lettre moins prétentieuse. Il est question d'un cardinal qui avait perdu son frère :

« .... Le cardinal vint icy (la terre de Balzac) chercher du soulagement et recevoir des propres mains de Dieu, qui aime le silence et qui habite la solitude, ce qui ne se trouve point dans les discours de la philosophie ni dans la foule du monde. »

Balzac a parfois de ces coups d'ailes qui le transportent soudainement, loin du bel esprit, dans les hauteurs du Bossuet.

L'autre bel Epistolier du temps, Voiture, n'avait pas une campagne à décrire, et ne songeait point à peindre la nature qu'il devait voir comme la voyaient Mme de Montausier, et la divine Arténice.

Philis effaçait à ses yeux l'éclat de l'aurore, et diminuait la splendeur du soleil. La mer ne valait guère que par sa ressemblance avec l'incomparable Julie d'Angenne; et c'était Julie seule que lui présentaient le Rhône et ses bords quand il les descendait.

Voiture dédaignait Pline le jeune qu'il appelait *le jeune Pline*. Il devait, en effet, le trouver bien novice auprès de lui.

[1] Quoique depuis Voltaire on ait fort abusé des lacs *bleus*, j'aimerais à voir ici le magnifique azur tout céleste du Léman :

Des vagues du Léman l'éblouissant azur. (Lamartine.)
Ton lac argenté, (lui dit Joseph Chénier.)

(Même tableau, plus court encore, dans l'épître à Horace.)

Ce qu'il célèbre, avant tout, c'est l'avantage par excellence qu'il était venu chercher en Suisse, et qu'il y trouvait, la liberté :

Liberté! Liberté! ton trône est en ces lieux.

Il la chante en vers inspirés, avec les transports d'une première possession. Il invoque avec elle l'amitié :

Embellis ma retraite où l'amitié t'appelle.
Sur de simples gazons viens t'asseoir avec elle....
O deux divinités! vous êtes mon recours.
L'une élève mon âme, et l'autre la console.
Présidez à mes derniers jours.

Horace, lui, aime-t-il à rappeler, à célébrer sa campagne! Il le fait chaque fois, nous l'avons dit, d'une façon brève, simple, attrayante[1]. Une épithète nous paraît surtout convenir pour caractériser ses descriptions, l'adjectif *amœnus*, par lequel il caractérise sa campagne même. Quelques vers, moins encore, quelques mots lui suffisent. Tantôt c'est une vue générale, un ensemble; tantôt quelque détail gracieux, une échappée, un paysage, un site, le petit bouquet de bois, la source avec son yeuse, le ruisseau fugitif, le rocher qui s'incline au soleil, une vieille chapelle oisive tombant presque de vétusté, l'épouse folâtre du bouc à la recherche des arbousiers, l'amoureux et pétulant che-

[1] *A souhait*, comme dit Fénelon, *pour le plaisir des yeux*, ajoutons : « et de l'âme. »

vreau qui meurt ἀνυμεναίος. Il s'agit une autre fois de la fête du hameau, d'un sacrifice aux dieux champêtres, hôtes et patrons de la villa et de son maître, cette villa si charmante, ce maître si pieux que Faune abandonne pour elle et pour lui le Lycée[1]. Notre poëte enfin chante de la campagne tous les avantages, ses plaisirs, sa liberté, son bien-être, son doux rien faire. Odes, épîtres, satires nous la montrent également cette petite terre sabine, si chère à son maître le Sabin, *Sabellus*. Il a pour elle toute la tendresse qu'avait pour les *Rochers*, etc., Mme de Sévigné : il lui doit nombre de ses inspirations les plus aimables, les plus attachantes, ainsi que la marquise en trouvait dans ses jardins de Bretagne et de Livry. Cet amour des champs constitue un des premiers attraits d'Horace, ajoutons, de la poésie elle-même, laquelle est véritablement là dans son domaine, et, pour ainsi dire, dans son royaume, *sua regna*. *Ibi vivo et regno*, pourrait-elle s'écrier, comme les deux poëtes amis qu'elle combla de tous ses dons[2], Horace et Virgile, *concordes animæ*. Voyez les vers éclos à la campagne, ou de l'attachement vif et sincère qu'elle inspire : peut-être n'en est-il point qui flattent plus l'imagination et le cœur. Si tant de compositions ou descriptions champêtres nous paraissent vagues et fades, c'est qu'elles sont l'œuvre de beaux esprits, plus familiarisés avec les cours, les salons, les

[1] Pas un seul petit dieu dans les maisons ou jardins de Pline, si ce n'est peut-être en feuillage de buis.

[2] Molle atque facetum
Virgilio annuerunt gaudentes rure *Camenæ*.

villes et les livres qu'avec la nature. Boileau, par exemple, dans son épître à Lamoignon. Il y vante la campagne, moins, quoi qu'il dise, par amour des champs que pour imiter Horace : double imitation de l'épître à Quinctius et d'une satire, sans compter quelques emprunts particuliers de Virgile, d'Ovide et de Martial. Il prend occasion pour cela d'un séjour qu'il fait à la terre de son neveu « l'illustre M. Dongois, »

(Bon bourgeois qui se crut un homme d'importance.)
(Voltaire.)

La description commence l'épître, de même que dans Horace, et se divise en deux parties : d'abord l'aspect général du village et de ses environs; puis le détail de la manière dont le poëte y coule, ou plutôt, y emploie ses journées. Les vers tombent avec symétrie et monotonie, quatre à quatre ou deux à deux dans la première partie, et dans la seconde, deux à deux encore ou quatre à quatre. Quelle souplesse, au contraire, chez Horace ! Dans cette description si courte, quelle variété de coupes et de tournures ! Il a, pour ainsi dire, le pittoresque accidenté du lieu décrit. Ici vraiment, comme dans l'idylle, le style par sa douceur *flatte, chatouille, éveille*. Boileau, moins exigeant pour lui que pour les autres, vous heurte de sons rudes et choquants. Au lieu des assonances et des répétitions, si flatteuses, du latin, vous rencontrez *plutôt un hameau, le penchant d'un long rang, souvent du passant, regarde d'abord, le soleil en naissant, le mont la défend*. Et puis, quantité d's sifflantes ! Sommes-nous loin d'Horace et de la mélodie virgilienne ! J'appel-

lerai volontiers simplicité le prosaïsme de certains détails qu'aurait si bien rendus Mme de Sévigné dans ses lettres plus poétiques souvent que cette épître. Mais il en est d'autres qui ne me paraissent guère justifiables :

> Ici, dans un vallon bornant tous mes désirs,
> J'achète à peu de frais de solides plaisirs.

Ce dernier vers, si vague, que signifie-t-il? Remarquer, faute plus grave, cette métaphore à contresens, *J'achète* (*inemptis*, Virg.); — *solides plaisirs; utiles rêveries* : Jamais, chez Boileau, de *far niente*, d'*inertibus horis*; ces heures de jouissances intimes, sans aucun objet déterminé; ces heures bienheureuses de molles rêveries, de fantaisies charmantes; ces heures où, suivant La Fontaine qui s'y entendait, *l'esprit bat la campagne*, au grand profit du poëte, après tout. — Je ne voudrais pas voir cette redondance *que la Parque me file*, hémistiche de remplissage, et répondant à celui du premier vers *que mon esprit tranquille*, comme dans une cloche un coup de battant à l'autre. — Que nous importent, d'ailleurs, aujourd'hui la Parque, et (v. 142, etc.) Cérès contente, et Pomone, et Bacchus, — sans compter Apollon, le Permesse et Thémis? Un sujet champêtre doit exposer directement la nature : en même temps que frapper mes yeux, il doit saisir, intéresser mon cœur. Laissez donc tous ces dieux et toutes ces déesses à Versailles[1], ou dans Bâville, en statues de marbre,

---

[1] Si j'égare mes pas dans ces bocages sombres,
Des Faunes, des Sylvains en ont peuplé les ombres.

de bronze ou de pierre : montrez-moi, vous, poëte chrétien, surtout d'une époque si catholique, les déités agrestes d'Hautile, la Vierge couronnée de roses avec son enfant[1], quelque part, au revers d'un coteau, sous un arbre vénérable, rendez-vous de plusieurs sentiers et des pèlerins : que j'entrevoie, dans son église rustique, la patronne ou le patron du hameau : mais loin, bien loin ces vieilleries mythologiques, sans caractère, qu'on retrouve, non moins ternes et non moins déplacées, dans Jean-Baptiste Rousseau ; qu'un seul de nos poëtes, André Chénier, a su rajeunir, parce qu'il était devenu, celui-là, poëte antique au point de faire illusion. Ce n'est pas, comme Despréaux, un imitateur d'Horace, etc., mais un bucolique grec, un élégiaque latin, tour à tour contemporain de Théocrite, de Moschus, ou de Tibulle, d'Ovide, de Properce ; un heureux émule, comme un frère de ces tendres et brillants poëtes, qu'un traducteur de génie aurait fidèlement reproduit dans notre langue, sans altérer l'originalité native. L'épitaphe du berger *Et ego pastor in Arcadia* servirait d'épigraphe à plusieurs de ses poésies. Il pourrait dire aussi, lui : *Canto quæ solitus Amphion.* Ce que nous entendons chez lui de si pur et de si doux, de si touchant et de si passionné, d'éclatant, de joyeux, de triste, c'est

Et Diane et Vénus enchantent ce beau lieu ;
Tout bosquet est un temple et tout marbre est un dieu ;
Et Louis, respirant du fracas des conquêtes,
Semble avoir invité tout l'Olympe à ses fêtes. (*Les Jardins.*)

[1] Sans en faire, bien entendu, l'usage abusif et presque sacrilége que nous avons vu de nos jours, où le culte était devenu, sous l'influence du *Génie du Christianisme*, une mode poétique.

bien la flûte érotique ou bocagère de la Grèce et de l'Italie, mais enrichie de nouveaux accords qu'un moderne seul pouvait produire.

Je reviens à l'épître de Boileau : *Cherchant la fin d'un vers que je construis. Construire!* Est-ce au coin d'un bois qu'il a trouvé ce verbe, aussi peu convenable que l'autre : *j'achète?* Pourquoi se représenter *cherchant?* En une de ces belles journées qui l'attirent à la campagne, le vrai poëte, au coin d'un bois, trouve[1], plutôt qu'il ne *cherche*, parmi tant d'impressions qui le fécondent. L'image, l'harmonie, le sentiment s'offrent à lui de toutes parts, comme les fleurs des champs, les émanations parfumées, les gazouillements des oiseaux, les frémissements des feuilles, tous les bruits et bruissements de la nature. Il cueille, pour ainsi dire, et recueille. Je voudrais que Boileau ne montrât pas toujours, et souvent mal à propos, le versificateur. Tel ici paraît-il d'un bout de l'épître à l'autre. Horace se met rarement en scène, sous cet aspect : toujours convenablement. Une fois, dans une ode, avec quelle grâce !

....Ego, apis Matinæ
More modoque
Grata carpentis thyma per laborem
Plurimum, circa nemus uvidique
Tiburis ripas, operosa parvus
Carmina fingo. (IV, II.)

---

[1] « .... O mare, o littus, verum secretumque μουσεῖον! quam multa invenitis! quam multa dictatis! » (Pline le jeune, I, IX.)

. .. Le vers qu'à moitié fait j'emporte en mon esprit,
Pour l'achever aux champs avec l'odeur des plaines
Et l'ombre du nuage et le bruit des fontaines!
(Victor Hugo. Les *R.* et les *O.*, XLIV.)

Est-ce un *constructeur* de vers que vous avez là? Diligente et vive abeille! Avec elle voltige l'imagination ravie sur toutes ces plantes poétiques, où vole aussi, non moins léger, non moins avide, le papillon de La Fontaine :

> Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles.

Boileau parle une seule fois de l'abeille, mais exactement comme il a parlé

> Du ruisseau qui, sur la molle arène,
> Dans un pré plein de fleurs lentement se promène. (I.)

Deux alexandrins tout pareils avec le même balancement régulier et mesuré :

> Tantôt, comme une abeille ardente à son ouvrage,
> Elle s'en va de fleurs dépouiller le rivage. (II.)

(Noter cette image disgracieuse, *dépouiller*, etc., qui conviendrait mieux à la sauterelle[1] qu'à l'abeille ou qu'à l'ode.) Rappelons-nous encore Horace : *Quæ circumvolitas agilis thyma?* (Ép. III.) Rappelons-nous Montaigne (*id.*), plus poëte dans sa prose que Boileau. C'est qu'il était aussi, lui, d'humeur et de nature ailée!

Suivent deux vers d'une élégance pénible : *Quelquefois aux appas*, etc., Platitude dans celui-ci : *Je vais faire la guerre*[2], etc. Distinguons le précé-

---

[1] Africaine.

[2] Delille l'a quelque peu relevé dans l'imitation qu'il a faite de ce passage :

> Aux habitants de l'air faut-il livrer la guerre?
> Le chasseur prend son tube, image du tonnerre;

Son *tube*. Un *tube!* Ne dirait-on pas d'abord qu'il va faire une expérience

dent : *Qui suit l'œil et part avec l'éclair.* Aussi rapide, et, pour ainsi dire, aussi réel que la chose même.

Mais quelle supériorité dans une peinture analogue de La Fontaine !

A l'heure de l'affut....
....Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe....
(X, xv.)

La scène, le drame, tout est là; nous voyons tout. Une peinture, ai-je dit[1]. Mieux que cela, c'est la na-

---

chimique? Laissez donc à la science ce terme technique, ou, si vous l'employez, que ce soit à la Voltaire, dans une poésie plaisante et familière : *Et qu'un plomb dans un tube entassé par des sots. Hic locus.* C'est même ici le mot propre, en quelqne sorte.

Il l'élève au niveau de l'œil qui le conduit.

Style de théorie. Remarquer, dans le vers suivant, les trois temps de la décharge :

1° Le coup part, 2° l'éclair brille et 3° la foudre le suit.

Voilà.

Saint-Lambert, autre imitateur, avant Delille, du passage de Boileau, appelle son fusil, *mon tonnerre* : mais ce tonnerre ne vient pas trop mal à la suite du *Nouveau Salmonée*, mauvaise contrefaçon du *Nouveau Jupiter*.

Aux habitants des airs, des forêts et des eaux,
L'automne le commande, allons livrer la guerre,
Moi, nouveau *Salmonée*, armé de mon tonnerre, etc., etc.

Un peu plus bas :

J'avance, l'oiseau part, le plomb que l'œil conduit
Le frappe dans les airs au moment qu'il s'enfuit....

Ah ! La Fontaine ! La Fontaine !

Nota. Disons ici à propos de Delille et de Saint-Lambert, que nous ne parlerons nullement dans ce chapitre des poëtes purement *descriptifs*, depuis Dubartas, Saint-Amand, etc., etc., jusqu'à ceux de notre époque. Nous n'avons pas affaire ici à ce genre de poésie, que Chateaubriand déclarait inconnu de l'antiquité, et que l'antiquité ne connaissait pas, en effet, dans tous ses abus, portés si loin par les modernes.

[1] A cette admirable peinture, ou, pour mieux dire, à cette série de tableaux, opposez comme pendants d'un mérite égal ceux où la perdrix

ture même, *ut natura poesis*, en un de ces moments choisis que cherche à fixer le peintre ou le poëte. Ici, la mythologie, loin de refroidir, relève, anime, vivifie. Je ne prétendais pas, au surplus, la bannir absolument de l'épître. Les dieux m'en gardent! Car elle y devient, par d'heureux rapprochements, gracieuse ou piquante, mais à la condition que l'épître soit familière ou badine. Aux genres même les plus sérieux, elle fournira, bien employée, de belles images, des comparaisons, frappantes ou sublimes, etc.

Boileau, dans ses rencontres avec La Fontaine,

---

montre autant d'intelligence pour la conservation de ses petits, que les lapins d'étourderie pour la leur propre. Elle est mère! Si, d'un côté, nous les plaignons, ces pauvres lapins, si nous en voulons à leur meurtrier, tout La Fontaine qu'il est, combien, de l'autre côté, cette mère nous intéresse! Faisons-nous des vœux pour sa réussite! Rions-nous de bon cœur avec elle,

De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit!

Ce ris qu'on croit ouïr, ce ris si triomphant, il venge les lapins. Les yeux, les oreilles, le cœur, tout jouit à la fois dans ce récit. Le dernier hémistiche, composé de monosyllabes, ne représente-t-il pas au naturel chacun des mouvements de la perdrix, chaque coup d'aile qui l'éloigne de l'homme et redouble sa confusion? Cela nous rappelle cet autre vers d'une expression si plaisante : *Le souper du croquant.... (du croquant!) avec elle s'envole.* Le beau rôle aux animaux dans ces deux fables! L'homme (La Fontaine ne dit pas le chasseur, mais l'homme), l'homme donc est en bas, vaincu, *désappointé;* la colombe et la perdrix, en haut, dans les airs, échappant victorieuses et moqueuses. — La Fontaine ne déguise pas trop sa partialité pour les bêtes. Chez lui, l'homme a presque toujours le désavantage dans sa lutte, et, pour ainsi dire, dans ses duels avec l'animal.

Cependant, que voyons-nous ici? (c'est à n'y pas croire), Jean La Fontaine faisant la chasse à Jeannot Lapin, son homonyme, son compère! Si c'était un autre qui racontât la chose, je crierais au colomniateur. Lui, le camarade et le chantre sympathique des animaux innocents, quelquefois même des autres, lui qui dans l'occasion les défend si bien, comment s'est-il oublié jusqu'à leur faire tant de mal? Rappelons-nous, entre autres, cette exclamation si compatissante qui de son cœur a passé dans celui

n'a point de bonheur. Combien s'en faut-il que le bel esprit efface le bonhomme! Ici surtout. Par la différence de style, je ne vois dans Boileau qu'un faiseur de vers, qui s'est avisé de prendre et qui manie gauchement, lourdement, et le fusil et la ligne, tandis que La Fontaine n'est pas moins chasseur qu'Horace est abeille. Des deux côtés illusion parfaite. D'où vient cette grande infériorité de Boileau? C'est, entre autres causes, que les scènes ou tableaux champêtres avaient rarement frappé ses yeux ou n'intéressaient pas son cœur; qu'il goûtait peu les plaisirs et les passe-temps de la campagne. Occupé d'utiles rêveries, ou trop absorbé dans la construction de ses vers, il ne s'amusa jamais,

---

de Baucis : *Les animaux périr!* Baucis, c'est-à-dire La Fontaine lui-même, en répand des larmes. — Devenu vieux, il a énergiquement flétri la chasse :

> Quand un chien, *maudit* instrument
> Du plaisir *barbare* des hommes,

dit-il à propos de la gazelle, qui *s'allait ébattre innocemment* comme les lapins. Assurément, un des péchés dont il aura dû s'accuser, avec le plus de repentance, dans sa première confession générale, c'est le carnage de ces malheureux lapins, si traîtreusement occis (circonstance bien aggravante) *quand ils n'y pensaient guère.*

Maintenant, dédommageons-nous d'avoir censuré l'homme, par un nouveau témoignage d'admiration pour le poëte. Dans les deux récits des lapins et de la perdrix, quel pittoresque et quelle vive facilité d'expression! Ainsi jusqu'au bout. Nulle trace ici, nul indice d'élaboration secrète. Horace lui-même a-t-il ce naturel? Je ne sais pas si quelque autre poëte français le possède. Les plus simples et les plus aisés le sont moins que La Fontaine, excepté Marot, un de ses modèles, qu'il surpasse en grâce, et dont il égale en naïveté l'élégant badinage. Voltaire approche quelquefois de lui. Mais Voltaire n'a jamais cette bonhomie, qui perce toujours chez La Fontaine, même dans ses malices. Voltaire est bien loin de sympathiser pour ses sujets, d'y prendre part autant que le fablier qui semble avoir été de cœur et de corps avec les siens. Le premier, d'ailleurs, tout facile et brillant qu'il est, a généralement moins de couleur, d'harmonie, de poésie enfin.

comme Horace, à suivre l'abeille industrieuse, aux saules du rivage, dans les prairies. Lorsqu'il y errait, son livre ne lui permettait pas de la voir. N'eût-il point trouvé puéril d'observer cette nation des lapins, qui charmaient tant notre La Fontaine, quand il allait faire avec eux sa cour à l'aurore? Boileau faisait plutôt sa cour au soleil de Versailles[1]. S'il y gagnait de la faveur, quelle exquise poésie il y perdait! Écoutez et voyez, pour ne rien dire du reste, *l'œil éveillé*, *l'oreille au guet*, *s'éveillaient*, *parfumaient*. Il y a là quelque chose de mouillé comme la bruyère qu'humecte la rosée. Ce délicieux mouillé de l'aube, cette fraîcheur, cette grâce ineffable du matin, nous les voyons et sentons pareillement chez un poëte qui est de la même famille qu'Horace, un descendant de La Fontaine, encore plus indépendant que tous deux, Béranger :

---

[1] « Il ne se passe jour que je ne voye lever et coucher le Soleil, et que, durant ce temps-là, je ne me sépare de la compagnie des hommes, pour aller jouir de la pureté de sa lumière : et voilà en l'état où je suis, toute la Cour que je fais.... » (Balzac à Boisrobert, III, VII.)

Citons du même un autre endroit, où s'ébat agréablement son bel esprit :

« Je vous ay souhaité sur la levée de la rivière de Loire, et dans les plaines de Beausse, la mesme douceur que je respire icy le soir, au bord de notre Canal. Je dis le soir, car aprez cela il n'y a plus de douceur pour moy. Je couche tousjours sur des épines : je passe toujours de mauvaises nuicts. Et néantmoins, puisque j'ay commencé de rire, je suis résolu de continuer. Il vaut mieux vous faire part de mes consolations que de vous ennuyer de mes plainctes. C'est moy en effet qui resveille tousjours l'Aurore; qui me trouve tousjours avec les Heures, lorsqu'elles ouvrent la porte du Ciel, qui cueille tousjours cette première fleur du Jour, dont les Poëtes ont dit de si belles choses. Je puis dire mesme historiquement, qu'encore ce matin j'ay veu changer en Porphyre les rochers qui bornent la vue de ma chambre, et je suis le perpetuel tesmoin de l'action du Soleil,

Quand sa splendeur fait de tout l'air
Un long et gracieux esclair. » (XIII, II. *A Girard*.)

Des oiseaux la troupe éveillée
Nous appelle sous la feuillée[1].

L'antiquité n'offre rien, dans le même genre, de supérieur, osons le dire, rien d'égal à cette ode: *les Champs*. On ne saurait trouver ni chez les Grecs, ni dans les vers que soupiraient Tibulle et Catulle, un accord plus suave et plus musical entre le sujet et la forme, entre le sentiment et l'expression. Nulle part la campagne ne se montre plus attrayante, avec une plus douce teinte de mélancolie, — telle qu'elle est aux yeux d'un jeune poëte amoureux[2]. Un double idéal ici, réalisé par le merveilleux prestige de la poésie, l'idéal de la nature champêtre et celui de la tendresse, complétées, embellies l'une par l'autre.

On peut en rapprocher un des plus charmants sonnets de Ronsard :

Marie, levez-vous, vous estes paresseuse :
Jà la gaye alouette au ciel a fredonné..., etc., etc.

et, mieux encore, cette jolie chanson, d'une grâce si mélancolique, et que nous saurions tous par

---

[1] L'oiseau vole sous les feuillées,
Secouant ses ailes mouillées.... (Victor Hugo.)

[2] Ajoutons, et telle qu'on l'imaginait volontiers sous l'Empire. Par réminiscence aussi peut-être du chevalier Bertin, qui, dans ses *Élégies*, mène à travers les moissons, les vendanges, etc., ses amantes Eucharis et Catille :

Les champs du vrai bonheur sont le riant asile....

Les vrais plaisirs aux champs ont fixé leur séjour.
On n'y craint que les dieux, on y fait mieux l'amour!....

Lucas cueille un baiser sur le sein d'Égérie....

Parmi ces blés flottants dont l'or sur tes cheveux,
Ornement importun, vient se courber en gerbe,
Je te trouve plus belle, et moi plus amoureux....

cœur, si nous l'avions trouvée dans Catulle ou dans Horace :

Laissons le lit et le sommeil
Ceste journée :
Pour nous l'aurore au front vermeil
Est déjà née.
Or que le ciel est le plus gay
En ce gracieux mois de May[1],
Aimons, mignonne..., etc.. etc.
(Jean Passerat.)

Rose, partons; voici l'aurore :
Quitte ces oreillers si doux.
Entends-tu la cloche sonore
Marquer l'heure du rendez-vous?
Cherchons, loin du bruit de la ville,
Pour le bonheur un sûr asile.
Viens aux champs couler d'heureux jours[2];
Les champs ont aussi leurs amours.

Ce doux refrain[3], sept fois répété, comme un mélodieux appel, irrésistible, comme un *motif* enchanteur qui vous ravit et vous entraîne.

Quoique Béranger se trouve, à peu près comme La Fontaine, dans toutes les mains, dans toutes les mémoires, je transcris encore quelques vers :

Viens aux champs fouler la verdure,

---

[1] Voir encore de Ronsard :

Cependant que ce beau mois dure,
Mignonne, allons sur la verdure....
Mignonne, allons voir si la rose.... etc.
Quand ce beau printemps je vois, etc., etc.

[2] *Traducere leniter ævum*, avons-nous vu, p. 110.

[3] Dans l'amour comme dans la douleur, certaines *notes* reviennent souvent. Aux chansons amoureuses va donc parfaitement le refrain, presque toujours d'ailleurs bien venu dans les chansons de Béranger, quel que soit le sentiment qu'elles expriment, parce que tout sentiment a sa *note* particulière qu'il se complaît à répéter. Le refrain me semble donner à la chanson plus d'unité, de vérité.

Donne le bras à ton amant;
Rapprochons-nous de la nature
Pour nous aimer plus tendrement....

....Nous prendrons les goûts du village;
Le jour naissant t'éveillera :
Le jour mourant sous le feuillage
A notre couche nous rendra.
Puisses-tu, maîtresse adorée,
Te plaindre encor de sa durée!...

....Combien sur les gerbes nouvelles
De baisers pris aux pastourelles!...
Le désir cherche un lit de mousse;
Le monde est loin, l'herbe est si douce!

Hìc mollia prata, Lycori!
Hìc nemus! (Églog. x.)

Voulez-mieux sentir encore, par comparaison, le charme de ces derniers vers, lisez, d'un autre grand poëte, ces solennels alexandrins :

....Mettez votre main dans ma main.
Venez. Le printemps rit, l'ombre est sur le chemin,
L'air est tiède, et *là-bas,* dans les forêts prochaines,
La mousse *épaisse et verte* abonde au pied des chênes.
(V. Hugo, *Voix intér.*, VIII.)

Plus haut :

Quand des corbeilles de l'automne
S'épanche à flots un doux nectar....

....Si messis, in umbra
Vina novum fundam calathis Arvisia nectar. (Égl. v.)

A l'image des bergers qui chantent, d'Alphésibée qui danse, nous pouvons opposer ce tableau-ci, joyeux et touchant, plus approprié d'ailleurs au sujet : (Suite de *Quand des corbeilles,* etc.)

Près de la cuve qui bouillonne

On voit s'égayer le vieillard[1];
Et cet oracle du village
Chante les amours d'un autre âge,

comme pour attester la tradition.

Vos grand'mamans diraient si je leur plus.
(*Le bon Vieillard.*)

C'est le cas aussi de rappeler, en le modifiant un peu, cet autre vers du même poëte :

D'*amours* joyeux sa coupe était remplie.

Béranger, qui nous montre le vieillard, comme on aime à voir dans une campagne printanière la tête chenue d'un arbre vert encore, n'oublie pas non plus la glaneuse agile cherchant l'épi du malheureux.

Vive conclusion !

C'en est fait! adieu, vains spectacles!

---

[1] .... Μέγα τὸν θεὸν κροτοῦντες
ἐπιληνιοῖσιν ὕμνοις,
ἐρατὸν πίθοις ὁρῶντες
νέον ἐς ζέοντα βάκχον,
ὃν ὅταν πιῇ γεραιὸς,
τρομεροῖς ποσὶν χορεύει
πολιὰς τρίχας τινάσσων.
(*La Vendange*, XXX.)

Dans l'ode LIe, également relative à la vendange, autre vieillard anacréontique, Anacréon lui-même. Εἰς ἑαυτόν.

.... Θέλω στέφεσθαι.
Πολιοῦ ἕκας δὲ γήρως,
νέος ἐν νέοις χορεύσω.
Διονυσίης δ' ἐμοί τις
φερέτω ῥόον ὀπώρης.
Ἵν' ἦδη γέροντος ἀλκὴν
δεδαηκότος μὲν εἰπεῖν,
δεδαηκότος δὲ πίνειν,
χαριέντως τε μανῆναι.

Adieu, Paris, où je me plus;
Où les beaux-arts font des miracles,
Où la tendresse n'en fait plus!

Le couplet et la chanson finissent par le *Secretum iter et fallentis semita vitæ* d'Horace, mais un sentier moins solitaire et plus charmant :

Rose, dérobons à l'envie
Le doux secret de notre vie.
Viens aux champs couler d'heureux jours;
Les champs ont aussi leurs amours.

Le brillant oiseau des jardins d'Armide, qui chante l'amour dans l'harmonieuse langue italienne,

Cogliam la rosa in sul mattino adorno
Di questo dì, che tosto il seren perde;
Cogliam d'amor la rosa; amiamo or quando
Esser si puoteri amato amando[1]....,

---

[1] Cueillons, cueillons la rose *au* matin de la vie;
Des rapides printemps respire *au* moins les fleurs;
Aux chastes voluptés abandonnons nos cœurs,
Aimons-nous sans mesure, *ô* mon unique amie!

Cette élégie, par son vague romantique, par sa mélodie soutenue, monotone, convient à l'adresse d'une Elvire. Elle n'irait guère à celle de Rose. Je suis étonné qu'elle ne porte pas ce premier nom, qui figure en tête de l'élégie précédente, si supérieure, comme vérité.

Cueillons, cueillons, etc.

Vous êtes tout d'abord sous le charme de ces beaux vers, de cette musique. On redevient presque amoureux à cet endroit suave : *Aimons-nous, ô ma bien-aimée....* Ensuite, on trouve, à la réflexion, je ne sais quoi de factice. Cela n'est pas senti, n'émane pas aussi véritablement du cœur que l'appel à Rose. On n'aime pas ces images païennes, *échouer au même rivage, ces fastes sanglants de l'altière Bellone, ces dieux* qui reviennent jusqu'à trois fois (comme dans les *Élégies* de Bertin). Ces dieux vous déroutent dans Lamartine, autant qu'ils paraissent venir à propos dans les poésies amoureuses d'Horace : *Mutatosque Deos flebit.... Permitte divis cetera. — Di me tuentur : Dis pietas mea, et Musa cordi est.* Je tire ce dernier passage d'une ode, ayant aussi pour objet d'appeler à la campagne

me semble, à ne considérer que l'harmonie, faire entendre de plus voluptueux accents peut-être, mais d'un effet moins tendre et moins persuasif que le chant matinal de l'amant de Rose.

Cette harmonie rappelle tout à fait les vers d'Anacréon, et particulièrement ce gracieux passage qui la caractérise si bien :

Καλὸν τὸ δένδρον·
ἁπαλὰς δ' ἔσεισε χαίτας
μαλακωτάτῳ κλαδίσκῳ.
Παρὰ δ' αὐτὸν ἐρεθίζει
πηγὴ ῥέουσα πειθοῦς[1]. (XXII.)

Oui, Béranger possède aussi le *Graiæ spiritum Camenæ*. Aux dons si nombreux que lui a prodigués la muse moderne, amenée à son berceau par la fée protectrice, s'est ajouté, pour les compléter, ce divin souffle de l'Attique et de l'Ionie, lequel donne leur grâce suprême à tant de chansons parfaites, ainsi qu'une brise suave embellit et parfume une campagne, où le printemps éclate, où rit l'automne.

---

une amie. Invitation tout attrayante par le tableau si flatteur, ou par l'aperçu, délicatement voilé, des jouissances offertes à Tyndaris. Cette ode a plus de vérité que la chanson, sans néanmoins plaire autant, parce qu'elle ne respire pas aussi bien cette tendresse printanière qui nous rend à nous-mêmes nos jeunes illusions.

[1] J'en ai ai vu quelque part cette imitation :

Salut, salut, arbre charmant!
Que j'aime de ta chevelure
L'harmonieux frémissement!
Que j'aime à tes pieds le murmure
(Salut, salut, arbre charmant!)
De cette source qui se presse,
Et glisse à l'âme qu'il caresse
Son amoureux tressaillement!

On est tenté de le prendre à la lettre notre poëte, si français pourtant, lorsque, grand partisan de la métempsycose, il se proclame, non pas un Orphée, comme Ennius se proclamait second Homère (ép. XIX), mais un Grec, contemporain du beau siècle d'Athènes[1] :

> En vain faut-il qu'on me traduise Homère,
> Oui, je fus Grec; Pythagore a raison.
> Sous Périclès j'eus Athènes pour mère;
> Je visitai Socrate en sa prison.

(Le citoyen libre et courageux ne se révèle pas moins ici que le poëte.)

> De Phidias j'encensai les merveilles,
> De l'Ilissus j'ai vu les bords fleurir,
> J'ai sur l'Hymette éveillé les abeilles;
> C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Cette abeille de l'Hymette et de l'Hybla, la μέλισσα d'Anacréon, l'*apis* de Virgile et d'Horace, la gracieuse *avette*[2] de nos vieux poëtes, l'abeille *légère* de La Fontaine, la blonde abeille tout attique d'An-

---

[1] Je me rencontre jusqu'à certain point avec M. Sainte-Beuve :

« Il (Béranger) ne sait pas le latin assurément : mais à l'entendre parfois discourir du théâtre et remonter de Molière, Racine ou Shakspeare aux tragiques de l'antiquité, je suis tenté de croire qu'il sait le grec, qu'il *a été Grec*, comme il le dit dans *le Voyage imaginaire*, tant cet ordre de beauté et de noble harmonie lui est familier. »

[2]
> Le petit enfant Amour
> Cueilloit des fleurs à l'entour
> D'une ruche où les avettes
> Font leurs petites logettes.
>
> Comme il les alloit cueillant
> Une avette sommeillant
> Dans le fond d'une fleurette
> Lui piqua la main douillette.
>
> Sitôt que piqué se vit,
> Ah ! je suis perdu (se dit).... (Ronsard)

dré Chénier qui respire le plus doux miel[1], enfin l'abeille, inspiratrice aussi de Béranger dans quelques chansons, si Boileau ne l'eût pas dédaignée, il serait plus vif et plus *prim'sautier*, il aurait davantage cette douceur *miellée*, qui, pour citer encore son heureux vers, *flatte, chatouille, éveille* (ἐρεθίζει).

Entre tant de remarquables exemples qu'il offre d'harmonie imitative, pour les sons et pour les couleurs, on regrette de ne pas trouver chez lui un peu plus souvent de ces harmonies champêtres, telles que *une eau dormante mouille, la Seine au pied des monts que son flot vient laver*, et *les cloches dans les airs*, dont *la voix argentine* vous éveillerait si joyeusement au village, comme un signal de fête et d'allégresse.

Ce qui ne plairait pas moins au village, ce serait un repas villageois pareil à celui d'Horace :

> O quando faba Pythagoræ cognata, simulque
> Uncta satis pingui ponentur oluscula lardo? (*Sat.*, II, VI.)

Le trouvez-vous sur *la table, propre et non magnifique*, de son imitateur?

> Tout ce qu'on boit est bon, tout ce qu'on mange est sain.

Oui, Boileau, tout comme votre poésie. Mais que ne dites-vous un peu ce qu'on mange? De grâce, quelques détails appétissants! Profitez de l'occasion pour opposer au repas si ridicule, si bien dépeint dans la satire, un bon petit festin champêtre, dont

---

[1] Les abeilles du Pinde ont nourri ton enfance,
lui dit Le Brun.

nous soyons comme alléchés. Vous affectez dans celui-ci une sobriété déplacée. On ne vous demande pas de ces légumes au lard qui régalaient Horace. Ce lard ne répugnerait-il point (dans une épître[1]) à M. de Lamoignon, « Son Altesse Présidentale, » comme disait Gui-Patin, qui soupait chez lui toutes les semaines[2]? Ne choquerait-il point, s'il se la faisait lire, Sa Majesté Louis le Grand[3]? (*Qu'on m'ôte ces magots!*) Je ne sais. Toujours est-il qu'Horace et son devancier Lucilius, assez *oseurs* d'eux-mêmes, avaient affaire à des gens familiers, de meilleure composition, qui savaient bien se déroidir, et, risquerai-je le mot et l'anachronisme? se *déboutonner*: (*Discincti.*)

....Ubi se a vulgo et scena in secreta remorant
Virtus Scipiadæ, et mitis sapientia Lælî,
Nugari cum illo (*Lucilius*), et discincti ludere, donec
Decoqueretur olus[4], soliti.... (*Sat.*, II, I.)

Boileau, dans ses épîtres, contracte, en général, de ceux auxquels il les adresse, roi, ministres, courtisans, magistrats, docteurs de Sorbonne, tous per-

---

[1] Je dis les épîtres, non pas les satires, genre plus libre, plus *libertin*, même lorsqu'elles s'adressaient à quelqu'un. (Voy. la satire VIII *à M. Morel.*)

[2] Ailleurs : « En gardant toujours les bienséances dues à une Majesté Présidentale. » (I, 341.)

[3] « Ce sont de telles enchanteresses (Mmes d'Hervart et de La Sablière) qu'elles faisaient passer du vin médiocre et une omelette au lard, pour du nectar et de l'ambroisie. Nous pensions nous être repus d'ambroisie, et nous soutenions que Jupiter aurait mangé de l'omelette au lard. » (*Lettre de La Fontaine à M. de Bonrepaux.*)

La poésie de La Fontaine, autre enchanteresse, eût fait agréer même à Louis XIV, plus difficile que sire Jupin, l'omelette au lard et le vin du cru. Boileau lui-même pouvait bien, s'il l'avait voulu, les faire passer.

[4] *O lapathe, ut jactare necesse est, cognitu' cui sis!* s'écriait, dit Lucile, le sage Lælius. (Voy. la suite. *De Fin*, II, VIII.)

sonnages nobles et dignes, comme on l'était ou paraissait l'être sous Louis XIV, une certaine dignité d'étiquette et de décorum, qui gêne, parfois guinde ses mouvements et ses paroles. Il ne dit point, n'a pas l'idée de dire tout ce qu'on voudrait qu'il dît. Cependant ici, sans admettre la fève au lard d'Horace et même l'omelette de Jean-Jacques[1] ne pouvait-il, encore une fois, couronner de quelques mets et de quelques fruits, symétriquement *ordonnés* par la fermière, égayer et parfumer de quelques fleurs[2] sa table rustique? Ovide y eût aidé. J'aimerais à voir aussi le vin, fleur liquide, rire et pétiller dans le verre, comme au *Lutrin*. Mais non, rien. Boileau qui décrit, lorsqu'il veut, admirablement, laisse tout ici dans le vague le plus sec : vague, en quelque sorte, redoublé par le souvenir d'Horace. Ainsi d'une table friande, dont l'estomac reconnaissant, et, pour ainsi dire, encore tout pénétré, oppose les douceurs à telle autre table par trop frugale qui n'excite que son dédain. Parlez-nous d'Horace pour aimer la campagne, pour y jouir et s'y *bienheurer!* Quel enthousiasme dans le tableau de ses jouissances! quelle ivresse communicative! On se croit avec lui, devenu son voisin, son ami, son convive; partageant cette vie délicieuse, enchantée, le jour, par la promenade, par la contemplation de la nature, par la rêverie, par le sommeil dans l'herbe,

---

[1] De Ducis aussi :

> ....Et ce lard fin que j'aperçois
> N'aura rien gâté, je le crois,
> Au bon goût de notre omelette. (*La Saint-Martin.*)

[2] Le linge orné de fleurs, etc., etc. (*Philémon et Baucis*)

par la lecture de vieux auteurs bien aimés[1], aux images desquels toute cette nature que voilà sert, comme on dirait aujourd'hui, d'*illustrations* vivantes; le soir et la nuit, par des repas divins, presque tout légumes pourtant, si vous le croyez, qui réunissent, devant le foyer, sous les auspices du pénate domestique, Horace et les siens, c'est-à-dire quelques amis de la ville et de la campagne, jeunes gens et vieillards, buvant tous comme ils l'entendent; car point d'autre roi du festin que le bon petit dieu qui les laisse faire. De sa facilité, toutefois, quelle que soit la vaillance des plus jeunes à vider les coupes, on n'abuse jamais. Témoin la sagesse et la convenance des entretiens, l'à-propos des histoires[2]. Admirable apologue des *Deux Rats!* Avec de pareils contes, assurément, on pourrait bien se passer du rôti. Le conteur, c'est un vieux bonhomme, charmant et sensé comme un vieux livre; sans doute un de ces anciens Romains qui s'amusaient, dans leur vieillesse encore verte, à cultiver leur domaine (*qui se agricultione oblectabant*[3]). Il raconte, non pas avec cette voix claire, chantante, éclatante, qui, suivant Caton, reste parfois dans la vieillesse, mais de cette voix douce et gazouillante plus particulière aux vieillards, *garrit*. Il parle assez longuement, triple effet de l'âge (*se-*

---

[1] Des livres cent fois lus que l'on aime à relire.
(Lamartine, *Épître à Ad. Dumas.*)

[2] « .... Senes multos (*in Tuscis*) videas, avos proavosque jam juvenum; « audias fabulas veteres, sermonesque majorum; quumque veneris illo, « *putes alio te seculo natum.* » (Pline j.)

[3] *De Senect.*

nectus est natura loquacior), des vins généreux dont il s'humecte à petits coups (*pocula minuta atque rorantia*), et surtout de l'attention sympathique avec laquelle nos jeunes gens l'écoutent, enchaînés à ses lèvres par l'élégance et par l'imagination si juvénile du récit. Donc la table d'Horace[1], si flatteuse, si saine pour le corps, nourrit le cœur et l'esprit d'entretiens non moins flatteurs et non moins substantiels[2]. Elle offre, assaisonnés de nouvelles grâces, les dialogues moraux des anciens philosophes (συμπόσια[3]). Ces dialogues plus récents de l'*Amitié*, de la *Vieillesse*, ce dernier, fruit suave et doré d'un automne pourtant bien orageux, on les y retrouve, on les y goûte. Chez Boileau rien de pareil. Quand, après de vagues détails, il s'écrie : *O fortuné séjour!* etc.,

---

[1] On en peut dire ce que dit Cicéron des *convivia*, tels qu'il les entendait : « Nihil aptius vitæ : nihil ad beate vivendum accommodatius. « Nec id ad voluptatem refero, sed ad communitatem vitæ atque victus, « remissionemque animorum; quæ maxime sermone efficitur familiari, qui « est in convivis dulcissimus : ut sapientius nostri quam Græci; *illi* συμ- « πόσια aut σύνδειπνα, nos convivia, quod tunc maxime simul vivitur.... » (*Lettre à Pætus*, IX, XXIV.)

Editque bibitque
Jucunde atque ἀδέως; nec solum id, sed bene cocto, et
Condito sermone bono, et, si quæri', libenter. (Lucile.)

« Semper Lælius bene (*cœnabat*). Quid bene? Dicet Lucilius,

.....cocto,
Condito,

Sed cedo caput cœnæ

Sermone bono.
Si quæri', libenter.

quid ex eo?

Veniebat enim ad cœnam, ut animo quieto satiaret desideria naturæ. » (Cicéron, *Des biens et des maux*, II, VIII.)

[3] Voy., dans une note de M. Cousin, *Banquet*, l'énumération des ouvrages qui portaient ce titre.

cette exclamation si vraie, si touchante dans Virgile et dans Horace, que tant de cœurs ont répétée ou soupirée après eux, elle nous paraît ici froide et forcée, parce qu'elle ne jaillit pas de l'âme[1]. Boileau n'est qu'un écho, pierre insensible reproduisant (*recinens*, Od., I, XII), avec une exactitude plus ou moins grande, mais toute matérielle, un cri d'enthousiasme. Voyez jusqu'où l'entraîne cette habitude d'imitation. Il prend d'Horace son *lasso viarum*. Connaissez-vous de Boileau cette *course vagabonde?* Pourquoi pas aussi *militiæque?* Peut-être n'aurait-il pas manqué de l'ajouter, s'il eût composé, quinze ans plus tard, cette épître, et fait, comme Racine, autrement que sur le char de l'ode, c'est-à-dire dans les carrosses de Louis XIV, cette *terrible*[2] campagne de Namur.

La suite de l'épître, toujours imitée de la satire VI, II, oppose les désagréments de la ville aux avantages de la campagne. Encore le versificateur! Presque tous les détails, c'est au faiseur de livres et d'écrits qu'ils se rapportent. Il représente les petites misères de la vie littéraire, ou les malheurs d'un poëte heureux (vers 66). Quelques traits plaisants ou piquants : *Un cousin*, etc., etc. (46-50).— *Et chez le chapelier...* etc. (51-58). — *Non, à d'autres*, dit-il, *on connaît votre style* (74). *A d'autres* qu'à des connaisseurs comme moi. *On* connaît... — Ex-

---

[1] Et Pline le jeune : « 1° Quando mihi licebit? 2° Quando per ætatem « honestum erit imitari istud pulcherrimæ quietis exemplum? 3° Quando « secessus mihi non desidiæ nomen, sed tranquillitatis accipient? Vale. » (IV, XXII, *à Pomponius Bassus.*)

[2] M. Sainte-Beuve.

cellente peinture. Ce campagnard, qui flaire si bien le style, remet en mémoire *seigneur ours* de La Fontaine (V, xx).

Combien de temps ces vers vous ont-ils bien coûté?

On remarquerait dans *les Fâcheux* de Molière, cet air si capable du connaisseur et sa plaisante question, que n'aurait pas faite, du reste, même un sot, sans les confidences assez maladroites de l'auteur au public sur la lenteur et la difficulté de son travail. *Dieu sait comme les vers chez vous s'en vont couler!* lit-on plus bas. Le contraire ici de coûter. Mais c'est un ami flatteur, un cajoleur qui parle.

Citons encore deux beaux vers lyriques :

Que Cambrai, des Français l'épouvantable écueil,
A vu tomber enfin ses murs et son orgueil.

Le reste, et même ce que j'ai rapporté, ne vaut pas l'intérêt si vif et si dramatique du récit d'Horace. Enfin, toujours marchant sur les traces de la satire latine, Boileau quitte la ville pour revenir à la campagne :

Déjà moins plein de feu, pour animer ma voix,
J'ai besoin du silence et de l'ombre des bois.

Non non, il a beau dire, ce n'est pas là qu'il cherchait ses inspirations. La campagne ne se voit pas, ne se sent pas dans les vers de Boileau, comme dans ceux d'Horace qu'elle anime fréquemment de sa présence ou de son influence. Que n'a-t-il plus souvent erré dans les bois, par leurs petits sentiers perdus, au lieu de se promener dans les allées régulières des parcs et des jardins royaux ou seigneu-

riaux, dont la noble ordonnance, l'agencement symétrique et digne ont passé dans ses poésies! Encore ces parcs mêmes et ces jardins auraient-ils pu lui fournir des images et des mélodies champêtres, s'il avait eu le sentiment de la nature. On ne l'avait guère alors[1]. Aussi nulle part chez lui le *frigus opa-*

[1] « Il fait merveilleusement beau aux champs; mais j'aime encore mieux mon étude, » écrivait Gui Patin.

« Mon cabinet et le cabaret, » aurait pu dire le devancier de Boileau, Régnier, quoiqu'il se représente ainsi :

Et resveur m'esgaray tout seul par les destours
Des antres et des bois affreux et solitaires,
Où la Muse, en dormant, m'enseignoit ses mistères,
M'apprenoit des secrets, et m'eschauffant le sein.... (IV, 95.)

Ailleurs (XV, 70) :

Dès le jour que Phébus nous montre la journée,
Comme un hibou qui fuit la lumière et le jour,
Je me lève, et m'en vay dans le plus creux séjour
Que Royaumont recelle en ses forêts secrettes,
Des renards et des loups les ombreuses retraites;
Et là, malgré mes dents, rongeant et ravassant,
Polissant les nouveaux, les vieux rapetassant,
Je fay des vers....

On croirait, à l'expression, qu'il s'agit plutôt d'un raccommodeur d'habits usés, d'un rapetasseur de vieilles chausses, etc. Quoi qu'il en soit, ces vers faits à la campagne n'ont rapport qu'à la ville. L'auteur détournait ses yeux des images charmantes qui l'environnaient, pour se transporter en idée, et le lecteur avec lui, parmi les rues de Paris, dans les plus immondes réduits, *lustra*, devant les plus grossiers tableaux. Au lieu du parfum des fleurs, de la senteur des bois, l'odeur nauséabonde du *lupanar* ou des mauvaises cuisines.

L'on a beau faire bien,

(dit-il, même satire IV, 127)

et semer ses écrits
De civette, bainjoin, de musc et d'ambre gris....

Cet *ambre gris*, on ne le respire chez lui nulle part. Il aurait bien fait d'imiter en cela quelquefois son oncle Desportes qui nous offre véritablement dans ses vers

L'œillet, la marjolaine,
Et le beau teint des printanières fleurs.

On ne trouve de champêtre dans Régnier qu'un passage assez agréable

cum, l'*Hyblæis apibus*, le *turtur ab ulmo*... etc., l'*angulus ridet*... etc., *la face ridée de l'eau, les jours d'or de l'automne, le frisselis des feuilles* (*seu mobilibus veris inhorruit adventus foliis*, Od., I, XXIII; voir aussi Catulle), *les résonnantes clairières*, etc., etc., toutes choses enfin, bruits et tableaux pittoresques, imitatifs, qui nous charment et nous ravissent dans les anciens, et qu'ont seuls reproduits, sous Louis XIV, La Fontaine, Mme de Sévigné[1], Bossuet

---

mais trop mythologique : Apollon, Cérès, Bacchus, Pomone, comme dans Boileau. De plus, Flore, Zéphyre, Junon. Flore et Zéphyre, à la bonne heure! Mais Junon, que vient-elle faire ici? Le *scorpion* remplace, avec avantage toutefois, le *lion* de l'épître. Voy. plus haut, page 176, ces deux vers *alors que le safran*, etc., où l'automne d'or rit à nos yeux, ainsi que nous sentons dans le vers d'Horace *furibundus acutum* (épître x), dont celui de Boileau n'est qu'une faible imitation, toute la fureur de l'été.

[1] Mme de Sévigné fait aussi de la mythologie dans ses descriptions champêtres. Mais cette mythologie, quelquefois un peu fade, j'en conviens, n'est le plus souvent qu'un badinage gracieux, même attachant. Relisez, par exemple, cette admirable lettre des bois du Buron : « Ma fille, dit-elle, il faut que vous essuyiez tout ceci. Toutes ces dryades, etc. » Vous voilà sur vos gardes. Eh bien! quoique ainsi prévenu, vous vous laissez prendre à ces divinités virgiliennes comme à des êtres réels. Vous y croyez, vous les voyez : parce qu'elle-même, bien qu'elle paraisse s'en défendre, y croit et les voit. Vous partagez son illusion, ses regrets si tristes, accrus en quelque sorte par cette illusion même. Elles ne seraient pas dans la mythologie, ces dryades, etc., qu'elle les aurait peut-être imaginées, ainsi qu'elle anime tout, à la façon de La Fontaine, autre créateur. Les choses deviennent pour elle aussi des personnes qui l'intéressent, qui la touchent, dont elle parle comme de connaissances et d'amis, dont elle fait volontiers ses compagnes, ses confidentes, ses amours. « Ma folie pour la campagne, » dira-t-elle. « J'ai pris congé de la belle prairie.... » Elle va faire visite, mais une visite dans toute la vérité du mot, à la lune, à ses grands bois sombres, où, la nuit, éclairés par son amie de rayons fantastiques, etc. Elle voit le jardin tout triste de la mort du jardinier, etc., etc., etc., etc., etc.

C'est proprement un charme!

(Rappelons, à propos de jardin, cet heureux vers de Delille, cité plus haut :

Ses sentiers *ennuyés* d'obéir au cordeau.)

quelquefois, Fénelon, mais ce dernier par reflets, pour ainsi dire, et par écho, plutôt que d'après ses impressions personnelles[1]. C'est que La Fontaine, outre un penchant inné pour la nature, avait passé toute sa jeunesse dans la riante vallée de Château-Thierry[2], tandis que Boileau passa tristement la sienne à Paris, en pleine cité, dans la poudre d'un greffe ou *sur le pavé des rues* boueuses (*les fanges de Lutèce*, dit un autre poëte qui *s'en arrachait* par l'imagination), derrière les murs d'un collége, ou dans une étroite mansarde au-dessus de la fumée et du bruit, *fumum et strepitum*, sans avoir l'admirable perspective dont jouissait Mécène (encore moins les consolations si poétiques de Béranger dans son *grenier*. — S'il apercevait Notre-Dame, ce n'était guère pour lui qu'un gigantesque édifice, portant jusqu'aux cieux le gothique témoignage de

---

[1] (M. Villemain, *Leçons de Litt.*).

« Je ne vois ici le printemps (écrit-il à son neveu l'abbé de Beaumont) que par les arbres de notre pauvre petit jardin, » ou plutôt par les vers de Virgile, dont il cite plusieurs peintures, *aimables*, dit-il, *gracieuses*, etc., en un mot, toutes printanières. (22 mai 1714.)

[2] « Jusqu'à l'âge de trente-trois ans, 1634, époque de sa présentation à Fouquet. » (Walck, livre I.) — Il allait tous les ans en automne à Château-Thierry. — Il emmenait avec lui Boileau et Racine.... C'est à Château-Thierry que Boileau conçut l'idée de sa satire sur le festin, et qu'il trouva une partie des originaux qu'il a mis en scène, entre autres celui qui dit : « *Ma foi, le jugement.... à mon gré, le Corneille.* » — Caricature piquante! Mais pourquoi ne rapportait-il pas aussi de province quelques jolis et frais paysages?

M. Villemain ne semble pas rendre justice à Château-Thierry : « Venu au monde, dit-il de La Fontaine, à Château-Thierry, dans la Champagne, un des pays les moins pittoresques de la France.... » La Champagne, oui; mais Château-Thierry, non pas!

Voir, du reste, cette Leçon si charmante; mais, comme elles le sont toutes, disons une des plus charmantes. Voir aussi M. Sainte-Beuve, dans un grand nombre d'articles.

la barbarie). Quant à Mme de Sévigné, elle allait souvent à la campagne et y faisait de longs séjours, soit à Livry, « cette aimable solitude » si chère, dont elle pleura la perte; soit aux Rochers, une de ses plus vives amours, après sa fille. Je ne parle pas de ses voyages à Bourbon ou en Provence. La Fontaine trouvait ses vers, il nous le dit, *aux bords d'une onde pure* (XI, épilogue), c'est-à-dire le *clair ruisseau* où buvait la colombe, où se débattait la fourmi; la *rivière transparente* où la carpe ne faisait pas moins de tours que Jeannot Lapin sur la bruyère : il s'oubliait des journées entières sous un arbre, contemplant, sommeillant, rêvant..... peut-être *le songe d'un habitant du Mogol*, ou bien *ses châteaux en Espagne*, poétiques chimères auxquelles, redevenu Gros-Jean comme devant, il donnait, pour ne pas tout perdre, le corps, l'esprit et le visage de Perrette, qu'il avait vue le matin passer, légère et court vêtue, aussi joliment troussée que la fable dont elle est l'héroïne ou la dame. C'est de même, au pied d'un arbre, dans son bois ou dans le jardin de Livry[1], « avec trois ou quatre rossignols sur sa tête, » que Mme de Sévigné écrivait quelquefois ses lettres, tendre et brillant ramage pour sa fille; au pied d'un arbre ou dans une grotte qu'elle en recevait et lisait les réponses[2]. Boileau finit par avoir sa maison de campagne (1685). Grande différence, assurément, pour l'inspiration poétique, entre la terre bretonne de la marquise,

[1] Livry, 29 avril 1671.

[2] « Au lieu de m'adresser votre lettre au pied d'un arbre.... » Rochers, juin 1671.

et cette vilaine petite maison bourgeoise avec petit jardin que possédait Boileau tout près, et, pour ainsi dire, dans l'atmosphère de Paris : plus grande différence, surtout, entre ce modeste asile de la banlieue et le domaine du poëte latin dans les montagnes. N'importe. Boileau n'en avait pas moins de la verdure, des fleurs, le chant de la fauvette, de la solitude, du silence; il avait le soleil, qu'il appelle son ami; Auteuil, plus campagne alors que de nos jours, offrait à sa portée des promenades ou *flâneries* inspiratrices. Eh bien! non, Boileau reste ce qu'il était, et veut devenir, malheureusement, ce qu'il ne pouvait pas être, poëte lyrique. Il construit péniblement des hyperboles contre les femmes, dans le commerce desquelles il eût pris les délicatesses et les agréments qui lui manquaient (1693). La paix de ses fauvettes, il la trouble, ainsi que la sienne, par son ode pindarique (1693) qui lui donne plus de mal que n'en avait coûté le siége de Namur avec toutes ses lignes et circonvallations. Ne s'avise-t-il pas encore, comme s'il était en Sorbonne, de rimer une longue dissertation scolastique (1695), laquelle transporte d'admiration le père La Chaise, tandis que les grâces d'Horace et de La Fontaine[1] fuient

[1] Les grâces de La Fontaine! Elles lui restent fidèles, malgré ses cheveux blancs, *non pellente lascivas canitie.* Voyez donc les vers si jeunes et si délicieux qu'il faisait à l'âge de soixante-huit ans, pour la princesse de Conti!

Conti me parut lors mille fois plus légère.... (*Le Songe.*)

C'est le rêve d'un jeune cœur par une nuit de mai.
Les grâces légères et piquantes de Voltaire ne l'abandonnent point,

Malgré soixante hivers escortés de seize ans.

C'est alors et plus tard qu'il écrit à Boileau, à Horace, on sait avec

à mille lieues cette usurpatrice de leur nom qu'elles ne connaissent point, la *grâce vivifiante et fructifiante*, qui sèche et glace les vers du poëte. Parlerai-je, *ô vieillesse ennemie!* de *l'Équivoque* (1705), dont l'idée malencontreuse lui vint, pourrait-on deviner où?... dans les allées d'Auteuil[1]. Ah! Boileau, mieux valait, dormeur comme vous étiez, dites-vous, une ou deux heures de sommeil sous la charmille que vous aimiez; puis, réveillé par vos oiseaux familiers, quelque petite pièce catullienne, heureux fruit de la sieste; une poésie simple et gracieuse, comme, par exemple, celle de Ducis *à son petit logis;* ou bien, une épître horacienne, vive et courte, chant de réveil, telle que l'*Hoc erat in votis:* dans cette épître, une philosophie douce, pratique, colorée d'images champêtres cueillies, pour ainsi

---

quelle vive jeunesse! qu'il compose cette admirable épître des trois imposteurs, etc.

[1] « Je me promenois dans mon jardin à Auteuil.... » Avertissement sur la satire XII. Boileau n'avait-il donc point un de ces bons amis de l'art poétique, pour lui crier :

Après l'*Agésilas*
Hélas!
Mais avant l'*Attila*,
Holà!

(« *Halte-là donc, ma plume,* dit-il lui-même, vers 335 de cette satire. Que ne le disait-il et surtout ne le faisait-il au 5e!)

[a] On n'en revient pas quand on lit dans l'avertissement : « .... Tous ceux à qui je l'ai communiquée ne la jugent pas inférieure à mes autres écrits. » Plus bas : « Je me flatte qu'avec une approbation si authentique (*celle de l'archevêque de Paris, M. de Noailles*), si sûre et si glorieuse, je puis marcher la tête levée.... » Comme catholique, c'est possible. Mais comme poëte? Ah! vos amis devaient baisser la leur.

Ajoutons cependant que le poëte n'y est pas éteint tout entier. On l'y retrouve à quelques lueurs. Mais *quantum mutatus!*

dire, à vos côtés, dans le jardin même ou dans le champ voisin; une causerie aisée de vieillard, rappelant un peu celle du traité *de la Vieillesse*, animée, égayée par un tiède soleil d'automne, plus morale que satirique, indulgente, persuasive, attrayante, empruntant parfois un nouveau charme de cette religion qu'Horace et Cicéron n'avaient pas, dont la nature ravive et embellit le sentiment. Nulle trace poétique chez Boileau de cette religion, si riante et si fleurie dans François de Sales et dans Fénelon. Rien même qui rappelle cette fin splendide du traité de Cicéron, quand, éclairé comme d'un rayon céleste, l'auteur ouvre à la vieillesse une si magnifique perspective sur l'immortalité. Poëte païen, comme s'il ne connaissait d'autres dieux que les divinités mythologiques de Versailles, Boileau ne cesse de l'être que pour s'enfoncer au tra-

---

Et l'artisan lui-même, humblement prosterné
Aux pieds du vain métal par sa main façonné,
Lui demanda les biens, la santé, la *sagesse*....
....Et croire follement maîtres de ses destins (99)
Ces dieux nés du fumier porté dans les jardins....

Les dieux-légumes de l'Égypte.

.... D'une syllabe impie un saint mot augmenté.... (200)
.... Tout protestant fut pape, une bible à la main.... (224)

Vérité piquante exprimée de la manière la plus concise. Un des vers les mieux frappés de Boileau.

.... C'est par ton double sens dans leurs discours jeté (103)
Qu'ils surent, en mentant, dire la vérité....

Il est question des oracles. Ces deux vers ont de plus le mérite que n'a pas la plus grande partie de l'épître, d'être dans le sujet.

Citons encore *un poignard catholique* (254).

On lit dans une note sur le vers 106 : « Le père de La Chaise se fit redire trois fois par Boileau ce vers et les sept précédents. » (Saint-Surin.)

vers des ronces scolastiques. Le goût des champs ne lui vient pas à la campagne, ou du moins, sauf quelques passages de l'épître à son jardinier, ne l'inspire jamais. De cet Auteuil, qui faisait pourtant ses délices, au dire de Louis Racine, ses vers ne présentent le nom qu'une seule fois; à peine, dans les lettres qu'il y écrit, trois ou quatre mentions toutes sèches; pas une description, pas une image, un trait, un mot qui vous saisisse. Auteuil n'a communiqué nulle part à ses poésies d'arrière-saison ce reflet, cette teinte particulière, préférable à l'éclat plus ardent des poésies d'un autre âge; cette senteur de regain, pour ainsi dire, secrète et suave. Cela n'est pas dans Boileau. Il manque à son talent tout un côté d'Horace, sans compter les autres, un des côtés les plus attrayants, l'*angulus ridet*. Horace, qui est à la fois de la ville et de la campagne (*urbanus rusticusque*), les représente toutes deux parfaitement. On passe de l'une à l'autre, quelquefois dans une même pièce. Nous venons d'être ou nous sommes en plein forum, dans le détail vif et dramatique des travers, des ridicules, des folies,.— au milieu d'un banquet, parmi des courtisanes et de joyeux compagnons, — sous le toit des grands : tout à coup surgit, et, pour ainsi dire, jaillit une vue, une image, un souvenir, un je ne sais quoi des champs, ainsi que dans la cité romaine on entrevoyait par les ouvertures des rues, on découvrait des fenêtres et des jardins de Mécène, peut-être aussi de la demeure de Lycé, l'humide Tibur, les coteaux penchés d'Esula, les monts de la Sabine, la blanche tête du Soracte. Boileau, l'en-

fant de Paris, le Parisien par excellence, ne peint bien surtout que Paris, le Paris aux mille embarras, le Paris versificateur, le Paris plaideur (*insanumque forum*), dont il avait tant de fois ouï les criailleries partant de la *grand'salle* et d'ailleurs, le Paris des chantres, des moines, des chanoines, ses voisins et ses amis, enfin le Paris du *Lutrin*, son chef-d'œuvre aussi bien qu'un des chefs-d'œuvre de notre langue, un des ouvrages où revit le mieux, avec moins de naïveté toutefois, mais avec plus d'imagination, d'art, de poésie, le caractère *gausseur* et parisien de nos vieux trouvères.

Maintenant revenons encore, pour finir, à l'épître à Lamoignon, et, la part de la critique faite (des regrets serait plus exact), rendons justice à quelques jolis détails. — Qu'*Heureux est le mortel*, etc., etc., malgré le style périodique qui diminue bien la vérité du sentiment; — *Vingt îles s'élever, qui partageant son cours*[1]... On le voit ce petit archipel d'îles, aux brillants détroits (*Interfusa... nitentes* æquora *Cycladas*).

Et Thémis, pour voir clair, a besoin de tes yeux....
.... Apprenti cavalier galoper sur ta trace....
....Tantôt sur l'herbe assis au pied de ces coteaux
Où Polycrène[2] épand ses libérales eaux,

comme à peu près Boileau, ses calmes périodes.

---

[1] « ....Cette belle eau (la Charente) aime tellement cette belle Terre, qu'elle se divise en mille branches, et fait une infinité d'Isles et de destours, afin de s'y amuser davantage.... » (Balzac, lettre citée.)

[2] C'est par une de ces convenances délicates qui sont chez lui si naturelles, que M. Sainte-Beuve a choisi *la Fontaine de Boileau*, pour lui adresser une sorte de réparation, dans une épître empreinte d'une douceur tendre et facile que n'a jamais eue Boileau. J'aime cette fontaine, telle que

Horace, lui, nous rappelle l'*obliquo lympha fugax*, etc., etc. — Fin des plus agréables :

---

la vit, ce jour-là, le poëte en pèlerinage, non plus *Polycrène*, mais *la Rachée*, si vivante, si villageoise, grecque toujours, mais d'un grec plus aimable :

> .... Les simples gens du lieu
> Avaient fait un lavoir de la source du dieu,
> Et de femmes, d'enfants tout un cercle à la ronde
> Occupaient la naïade et m'en altéraient l'onde.

Voici, dans le voisinage, voici qui vaut mieux que l'*errant dans les prairies*. C'est bien le *mollia prata*, *l'humida* :

> Nous foulions lentement ces doux prés arrosés.

Les routes perdues n'approchent guère de ceci :

> Nous perdions le sentier dans les endroits boisés,
> Puis sa trace fuyait sous l'herbe épaisse et vive :
> Est-ce bien ce côté ? n'est-ce pas l'autre rive ?

Rien de ce détail si champêtre :

> .... Un vieux pont nous invite,
> Et sa planche en ployant nous dit de passer vite.

Je préfère ce vieux pont et le reste aux *saules non plantés* sur lesquels on se récrie tant.

Mais, à propos, est-ce pour mieux faire sa paix que le nouveau *converti* s'engage, à la fin, dans une période qui ferait envie aux plus longues de Boileau ? Toujours est-il qu'il en eût fort goûté ce vers heureux qu'il n'aurait pas fait non plus. Il est question d'une jeune fille, apparition gracieuse sur la pelouse :

> Fleur de tout un passé majestueux et grave.

A propos encore, nous-même, au bord de cette fontaine qui ramène si délicieusement à l'amour de son ancien visiteur, n'éprouvons-nous pas quelque repentir pour mainte attaque (inoffensive, du reste) ? Non, car c'est le plus souvent par comparaison avec un de ces anciens dont Boileau proclamait si hautement la supériorité, avec cet Horace, tant apprécié de lui, que nous trouvons à reprendre dans ses vers, si beaux d'ailleurs, et qui pourraient à leur tour nous servir pour attaquer ceux de beaucoup d'autres poëtes.

> Qu'auriez-vous dit de nous.... ?

lui demande M. Sainte-Beuve.

Il aurait dit de moi, si j'avais eu le bonheur d'attirer son attention, que j'étais un *dévot à la gloire* d'Horace, mais que j'avais pour lui-même un culte dont il était satisfait.

Au lieu de quatre amis qu'on attendait le soir,
Quelquefois de fâcheux arrivent trois volées,
Qui du parc à l'instant assiégent les allées.
Alors sauve qui peut ; et quatre fois heureux
Qui sait pour s'échapper quelque antre ignoré d'eux.

§ II.

Parmi ceux des écrivains du siècle de Louis XIV[1] qui ont eu le sentiment de la nature, nous aurions pu mentionner aussi Chaulieu. Elle a véritablement inspiré les *Stances sur la retraite*, les *Louanges de la vie champêtre*, aimables pièces dont Lamartine nous offre bien souvent le rhythme et le ton, mais avec une ampleur, une puissance de mélancolie, que Chaulieu ne pouvait longtemps soutenir, poëte négligé qu'il était, abbé voluptueux et libertin.

---

[1] Chateaubriand a dit de Racine :

« La cour de Louis XIV, en lui donnant la majesté des formes et en épurant son langage, lui fut peut-être nuisible sous d'autres rapports ; elle l'éloigna trop des champs et de la nature. »

Jeune homme, il avait célébré « les beautés champêtres de la solitude de Port-Royal, le paysage, les prairies, les bois, l'étang, etc.

.... Là l'hirondelle voltigeante
Rasant les flots clairs et polis,
Y vient avec de petits cris
Baiser son image naissante.

Il revint plus tard à la nature, mais seulement comme traducteur, dans ses hymnes :

.... Le soleil peint le ciel de rayons éclatants !....
.... L'aurore brillante et vermeille
Prépare le chemin au soleil qui la suit ;
Tout rit aux premiers traits du jour qui se réveille ;
Retirez-vous, démons qui volez dans la nuit....

etc., etc., etc., etc.

Nous citerions encore de Racine quelques vers latins, *urbis et ruris differentia*, si des vers de rhétorique tiraient à conséquence.

....Grotte, d'où sort ce clair ruisseau,
De mousse et de fleurs tapissée,
N'entretiens jamais ma pensée
Que du murmure de ton eau.

Mais voici revenir (non pas Elvire!) Lisette, qui l'arrache bien vite aux murmures plaintifs de la source, et qui lui rappelle sous les arbres,

Beaux arbres qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir,

autre chose que des pensers de mort.

Une charmante épître du même à la marquise de L***, écrite à Fontenay, l'année même où Boileau, dans les allées d'Auteuil, faisait une guerre si laborieuse et si malheureuse à *l'Équivoque*, célèbre « le triomphe du mois de mai, » le rajeunissement de la nature et, pour ainsi dire, de son cœur à lui, parmi les ruines du corps :

....Elle rit dans nos prés, verdit dans nos bocages,
Fleurit dans nos jardins, et dans les doux ramages
Des oiseaux de nos bois elle parle d'amour.
Hélas! pourquoi faut-il, par une loi trop dure,
Que la jeunesse des saisons
Qui rend la verte chevelure
A nos arbres, à nos buissons
Ne puisse ranimer notre machine usée....

Déclaration tendre et doucement mélancolique d'un vieillard qui ne veut pas, quoi qu'il dise, avoir *passé le temps d'aimer;* qui, toujours amoureux, non malgré lui, comme Horace se représente, regrette de n'être plus *qualis erat bonæ sub regno Cynaræ.*

Pour ne plus parler ici de Voltaire, dans quel autre poëte, après Chaulieu, trouverons-nous quel-

ques peintures, quelques images de la campagne? Gresset, qui l'habita souvent, ne paraît pas l'avoir sentie. Dans une longue épître *au père Bougeant, jésuite*, imitée en partie, pour le plan, de l'*épître à Lamoignon*, le peintre, non moins exact et précis que piquant, de l'intérieur des cloîtres, dans *Vert-Vert*, et d'un certain monde, dans *le Méchant*, retrace avec des couleurs souvent fausses et plus brillantées que brillantes, une nature artificielle, des mœurs champêtres de convention, le château surtout plutôt que le village, et celui-ci, tel que le château croyait le voir, et le représentait en tapisseries par la main de ses belles Parisiennes, *avec l'aiguille de Pallas*. Plus de mythologie encore que dans Boileau. La mythologie souriait fort aux jésuites poëtes ou littérateurs. Nous voyons, dès le début, le père Bougeant appelé *De Minerve l'heureux pupille*. Dans les jardins, un *bosquet* de Minerve, « dessiné par le célèbre Lenôtre, » embelli d'un temple de verdure *à la déesse des Talents*, et qui renfermait sans doute ou les bustes ou les noms du révérend et de Gresset. Jupiter, dans ce bosquet ou ailleurs, fait encore des siennes avec les bergères, qui cherchent à se dégager de lui pour un berger. Une de ces bergères, c'est

> La tendre Lise,
> Sans autre esprit que la franchise,
> Portant le plaisir dans ses yeux
> Écrit des mains de la Nature.

Bergère fort innocente, du reste, comme ses compagnes, qui semblent toutes vouées, jusqu'au jour de l'hymen, non pas à la Vierge Marie, mais à l'au-

tre, bien plus ancienne, Astrée. L'auteur apostrophe un orme, pour le prendre à témoin de cette virginale pureté, de cette félicité primitive, un orme séculaire et patriarcal :

....Chez cette race fidèle[1]
Tu vois encor ce pur *flambeau*
De l'innocence naturelle
Que tu voyais briller chez elle,
Lorsque tu n'étais qu'arbrisseau.
....Les lambris couvrent les faux sages,
Tes rameaux couvrent les heureux.

A propos d'orme, nous voyons ailleurs

Un chêne énorme
Dont la tige toujours *informe*
S'épuise en rameaux superflus,

comme vous, Gresset, sans que vous soyez jamais un chêne, lequel arbre d'ailleurs n'a guère de rameaux superflus. Il préfère, à ce chêne qu'il traite si mal,

Ce myr*te* *te*ndre et docile
Qui, croissant sous l'œil de Vénus,
N'a pas une feuille inutile.

Pas une feuille inutile! Ce n'est certes pas à ce myrte, malgré votre préférence pour lui, qu'on pourrait

---

[1] Balzac :

« ....Notre peuple ne se conserve dans son innocence, ni par la crainte des lois, ni par l'estude de la sagesse ; pour bien faire il suit simplement la bonté de sa nature, et tire plus d'avantage de l'ignorance du vice que nous n'en avons de la connoissance de la vertu. De sorte qu'en ce Royaume de demie lieue on ne sçait que c'est de tromper que les oiseaux et les bestes.... » (Lettre citée.)

On peut voir, même lettre, comment ce peuple s'*ébattoit innocemment* sur l'herbe couchée.

comparer vos longues *quenouilles*, luxuriantes et stériles (*simplici myrto nihil allabores*). Ce myrte semblait, pour contraste, appeler des cyprès. Aussi la sémillante et galante épître finit-elle par l'oraison funèbre de l'évêque de Luçon, *que la Parque vient de plonger au monument :*

> Mais quoi ! tandis que ma pensée
> Plus légère que le Zéphyr, etc., etc.

Survient la funèbre nouvelle, la nouvelle foudroyante qui tout à coup chasse au loin, comme des nymphes éperdues, les images, les soupirs, les amours, avec le cortége des ris et des jeux : tout cela remplacé par une triste amplification, j'allais dire une averse, de quatre-vingts petits vers, jusqu'à ceux-ci qui la terminent, ainsi que l'épître :

> Je vais à tes sombres cyprès
> Suspendre ma lyre, et peut-être
> Pour ne la reprendre jamais.

En résumé, la campagne de Gresset n'est guère attachante. Cette muse factice, qui veut et qui croit l'embellir, nous la gâte, de même qu'elle ôte à des regrets, certainement très-réels, cet accent de vérité qui toucherait. Dans cette épître, ainsi que dans les autres, le sentiment fait défaut : toujours un bel esprit en commerce de jolies choses avec d'autres beaux esprits, ou faisant du recherché quand même, de la rhétorique, si c'est, par exemple, à sa sœur qu'il s'adresse, comme dans l'épître *sur ma convalescence : Ma Minerve, ma tendre sœur....* Ses douleurs physiques n'éveillent pas plus notre pitié que ses dou-

leurs morales. Quarante jours durant, vous dit-il en périphrases poétiques,

> ....La Parque d'une main fatale
> Arrachant de mes yeux les paisibles pavots,
> Pour moi ne fila point une heure de repos.

On lui fait je ne sais quelle opération :

> ....Voilé des plus noires couleurs
> Parut enfin ce jour de malheureux auspice
> Où de l'humanité j'épuisai les douleurs.
> Couché sur un bûcher, et l'autel et le trône
> D'Esculape et de Tisiphone,
> Courbé *sous* le pouvoir de leurs prêtres cruels,
> J'ai vu couler mon sang *sous* les couteaux mortels.

Hâtons-nous d'arriver, dussions-nous laisser en chemin quelque dieu ou déesse, au contraste de cet affreux bûcher, c'est-à-dire à un *trône* consolateur de l'autre, un *autel* où le poëte pourra devenir le sacrificateur :

> Et cette mousse et ces *fougères*
> Qui seront, dans les plus beaux jours,
> Le trône des tendres bergères,
> Et l'autel des heureux amours.

Les bergères (au cœur plus tendre que le corps) nous ramènent naturellement à notre sujet, la campagne, ou l'épître *au père Bougeant*. Disons qu'elle offre de jolis passages, d'heureux vers, beaucoup moins que la *Chartreuse*, mais beaucoup plus que d'autres épîtres : l'épître *aux Muses*, par exemple, que les Muses auraient désavouée, comme une offrande de fleurs artificielles et de clinquant ; — l'épître *sur un mariage*, œuvre prétentieuse d'un bel esprit de province émérite, qui, de ses an-

ciennes qualités n'a plus que les défauts outrés, le ridicule. — Mais, lors de l'épître à Bougeant, l'auteur était encore dans le brillant du monde et de son esprit. Ces ornements, ces atours, passés de mode pour la plupart, ont néanmoins encore de quoi plaire, quand l'imagination bien disposée se reporte à la société qui les voyait briller. Une certaine facilité d'allure, jouant la verve, séduit au premier abord. Mais le plus souvent un faux éclat, le fard, le suranné vous rebutent; on est lassé de périodes interminables, en partie vides, qui ne savent pas faire, comme dit Montaigne, « un arrêt prompt et net. » — Tant de prose, ou, si l'on veut, tant de rimes (mot que l'auteur redit souvent)! et dans cette procession de rimes, combien peu d'images naturelles! En fait d'harmonie, rien qu'un ton périodique, entremêlé de sons rudes et durs, qui seuls en rompent la monotonie. On songe à Voltaire. Muse vraiment enjouée et badine, celle-là! vraiment française! Quelle aisance et quelle grâce épistolaires! quelle précision! quel piquant! Une jeunesse toujours vive et dans sa fleur! Ce n'est pas lui qui vous enfilerait oiseusement six cent quarante vers, ou « versiculets parfois duriuscules » de huit syllabes[1]! Moitié moins, s'il était homme à

[1] Les petits vers de Gresset, plus encore que ceux de Voltaire, ont tenté force imitateurs qui, suivant l'expression d'Horace, *Sat.*, II, 1, *sine nervis.... versus deducebant.*

Ils délayaient, délayaient, délayaient.

Combien de petits vers qui sans lui n'auraient pas existé, qui n'existent plus, hors quelques-uns : de Bonnard, par exemple, deux agréables épîtres dont l'une assez courte, mais plutôt dans le genre Voltaire, adressée au chevalier de Boufflers, rappelle un peu l'épître à Tibulle!

pousser jusque-là, lui suffirait pour dire davantage. Voyez tant de peintures fidèles, riches, brillantes, étincelantes, entre autres, pour ne citer que celles-ci : *le Mondain*, *la Défense du Mondain*, *Thélème et Macare*, l'épître *à Saint-Lambert*, les deux épîtres à Mme Denis, l'une, *sur l'agriculture*, l'autre, *sur la vie de Paris et de Versailles*, avec cette fin si bien appropriée, ou plutôt cette conclusion à laquelle semble devoir adhérer chaque lecteur persuadé : *Ah ! cachons-nous*, etc. (page 120).

Trop de vers entraînent trop d'ennui, disait Gresset lui-même dans *Vert-Vert*. *Parca quod satis est manu*, lisons-nous dans Horace. Vers non moins applicable à la poésie qu'à la richesse. Gresset l'a toujours dépassé, ce *satis*, ou plutôt, par trop d'inutiles circuits, ne l'a jamais atteint, dans ses épîtres. Il semble, ainsi que nous l'avons dit de Pline pour deux lettres, avoir voulu, lui aussi, remplir dans toute son étendue le *scribetur loquaciter* d'Horace. Il loue cependant Horace d'avoir été *sans verbiage !* Peut-être prenait-il pour riche fécondité cette profusion de rimes, et regardait-il comme insuffisant pour des modernes le *simplex munditiis* qui, dans Horace, nous plaît tant ! J'incline à le supposer, d'après l'exiguïté de l'éloge qu'il lui consacre :

> Horace, l'ami du bon sens,
> Philosophe sans verbiage,
> Et poëte sans fade encens.

Le voilà bien caractérisé ! Gresset devait se croire, comme poëte et comme philosophe, un brillant émule, ou tout au moins un heureux imitateur

d'Horace, lorsqu'il voulait bien s'inspirer de lui. Assurément, la fontaine sonore qu'il invoque dans *la Chartreuse* lui charmait les yeux et les oreilles, autant que la source de Blandusie, si ce n'est plus :

Claire fontaine, aimable Isore,
Rive où les Grâces font éclore
Des fleurs et *des jeux éternels*,
Près de ta source, avant l'aurore,
Quand reviendrai-je boire encore
L'oubli des soins et des mortels?

Boire l'oubli, comment? Est-ce au propre, au figuré? Des deux façons, j'imagine. Toujours est-il que le poëte était bien matineux : *avant l'aurore!* Horace, lui, puisait en grande partie cet oubli dans le sommeil : quelquefois, mais plus jeune, dans le Massique.

Nunc veterum libris, nunc *somno* et inertibus horis
Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ. (*Sat.*, II, VI.)

Comme il enjolive, par une cadence des mieux perlées, le *secretum iter*, etc., le *vivitur parvo bene*, etc., etc. ! !

Heureux qui dans la paix secrète
D'une libre et sûre retraite
Vit ignoré, content de peu,
Et qui ne se voit point sans cesse
Jouet de l'aveugle déesse
Ou dupe de l'aveugle dieu!
(*La Chartreuse.*)

Il aborde même, sans l'avoir trop compris, le *nil admirari*, malheureusement avec une dureté de sons qui se ressentent un peu de l'indifférence suprême qu'il affiche :

Une indifférence suprême,
Voilà mon principe et ma loi.
Tout lieu, tout destin, tout système
Par là devient égal pour moi.
Où je vois naître la journée,
Là, content, j'en attends la fin.
Prêt à partir le lendemain
Si l'ordre de la destinée
Vient m'offrir un nouveau chemin.
(*La Chartreuse.*)

Ailleurs :

La raison est partout heureuse,
Le bonheur du sage est partout.
(*Au père Bougeant.*)

Laissons maintenant de Gresset l'abondance plus ou moins stérile, et de ses petits vers passons à d'autres petits vers encore, mais toujours pleins, ceux-ci, poétiquement bornés selon que chaque sujet le demande, animés d'une inspiration vraie, gracieux, attrayants, et touchants. Ils sont de Ducis, et destinés à célébrer son bonheur, *le bonheur d'un sage*. Horace et Catulle, supérieurs du reste, en auraient avoué plus d'un trait, y auraient reconnu leur esprit, leur cœur, mais enrichis, pour ainsi dire, d'idées et de sentiments que ne pouvait avoir un païen, et qui manquaient trop souvent à Gresset. On appellerait volontiers les huit ou dix pièces, dont nous voulons parler, les heureuses poésies d'un vieillard heureux. *Le vieillard heureux!* c'est même le titre d'une des plus attrayantes qui débute ainsi :

Dans un clos peuplé d'arbres verts,
Libre et caché sous des couverts,
Je goûte, dans un calme extrême,

Et la nature, et les beaux vers,
Et l'amitié, ce bien suprême.

On croit, dès l'abord, avoir affaire à ce La Fontaine, que Ducis avait toujours sous la main : *Peuplé d'arbres*[1]! *Ces pauvres habitants!* s'écriait le bonhomme, en parlant des arbres mutilés d'un jardin. Toute la suite est charmante, nonobstant un peu de mythologie, qui n'est pas mal venue. L'heureux vieillard s'inspire d'Horace. Encore un des siens!

Peu de besoins fait mon aisance;
Je suis sans peine à leur niveau.

Il se contente même, nous l'avons déjà vu, à moins qu'Horace[2] :

Presque assez, c'est mon opulence.
J'ai du vin vieux dans mon caveau,
Dans mon bosquet j'ai du silence

comme il a dans son lit un facile sommeil. Tout le

---

[1] « .... Moi qui trouve la compagnie des arbres si douce, » écrit-il dans une de ses charmantes lettres.

[2] Horace voulait avoir d'avance la provision d'une année.

Ducis :

« .... Soyez assuré, mon ami, que je n'ai nul souci sur l'avenir. Je ne dois rien à personne, j'ai du bois pour une moitié de mon hiver, un quartaut de vin dans ma cave, et dans mon tiroir de quoi aller pendant deux mois. Mon petit dîner, qui est mon seul repas, est assuré pour quelque temps, comme vous voyez....

« Mon revenu, tout chétif qu'il est, suffit à peu près aux dépenses d'un homme pour qui les besoins de convention n'existent pas. Ne concevez donc aucune inquiétude, et dites-vous qu'il me faut bien peu de chose, et pour bien peu de temps.

(.... In usum
Poscentis ævi pauca....)

« Mais le chapitre des accidents, des maladies? A cela je réponds que celui qui nourrit les oiseaux saura bien venir à mon aide. » (*A Odogarthy de la Tour*, 1806.)

contraire de l'ode XI, II. Quant à la fuite de l'amour, il en a pris son parti :

Loin de moi portant ses transports,
Il a volé sur d'autres bords,
Le dieu charmant par qui l'on aime;
Il ne m'a pas quitté de même,
Le dieu charmant qui nous endort.

J'aime la fin, qui cadre, on ne saurait mieux, avec le commencement :

Et ces vers, venus dans mon clos,
Je vais les dire, à peine éclos,
A mon vieil ami qui s'avance.

Vatis amici!

Auteuil paraît maussade et morne. Ce petit clos, *angulus*, si fleurissant, si parfumé, rit et attire :

Petit clos où, parmi mes fleurs,
Je vois un bouquet pour Lisette,

Toujours La Fontaine! *De quoi faire à Margot*, etc.

Dont je sens les douces odeurs,
D'où j'entends chanter la fauvette,
Charme mes yeux par tes couleurs!

Gresset, dans un parterre, aurait-il répandu les fleurs et multiplié ses vers! Seulement quelques fleurs choisies, ici : vingt-huit vers en tout.

Déjà me rit la violette....

Il lui compare La Vallière ; au pavot fastueux, Montespan. Procédé La Fontaine.

Et toi, gentille Marguerite,

Te voilà[1]! Montre-moi, petite,
Tes points d'or, tes lames d'argent!

Puis viennent le lis et la rose, comme dans Horace, et dans Virgile, *miœta rubent ubi lilia multa alba rosa* (Énéid.), *nimium breves amœnæ rosæ* (Od., II, III), etc.

Et toi, Rose, ou fleur de l'amant,
Que Vénus de son teint charmant,
De son souffle embaume et colore,
Pour moi croissez, vivez encore,
Nous n'avons tous deux qu'un moment.

On croit voir, inclinée sur cette rose, la blanche tête d'un vieillard, qui peut dire, chaque jour, même à cette fleur si passagère :

Attends un peu, nous finirons ensemble.

Au *petit parterre*, d'où nous sortons avec une idée mélancolique, aussi douce que certains parfums, succède le *petit potager*,

Où croissent à plaisir l'oseille et la laitue,

et qui fournit de quoi mettre au potage. Des melons dans le jardin d'Auteuil, mais pas un *maître chou!*

Les jardins parlent peu, dit La Fontaine, si ce n'est dans son livre. Ils parlent aussi chez Ducis, et très-philosophiquement :

.... Si je voyageais? — Et pourquoi?
Es-tu las d'être bien chez toi?...
.... Déjà ma pêche se colore....
....Va, plus d'un sage

[1] Il semble la revoir avec le même bonheur, tous les matins, que Rousseau retrouvait un beau jour sa pervenche.

S'est écrié dans son naufrage :
« Ah ! si j'avais planté mes choux ! »

Il célèbre, avec gratitude, tous les objets de ses jouissances, *son caveau*, *son café* (lequel s'avise un matin de le rendre amoureux, mais pour moins de temps qu'une matinée,

J'aimerais seul, je n'ose point aimer. (Dernier vers.)

Non spes animi credula mutui (Od., IV, 1)), *son cabaret*, *son chevet*, *son hirondelle*, etc., *ses Pénates* :

Petits dieux avec qui j'habite,
Compagnons de ma pauvreté,
Vous dont l'œil voit avec bonté
Mon fauteuil, mes chenets d'ermite,
Mon lit couleur de carmélite,
Et mon armoire de noyer....

Horace nous présente également une partie de son petit mobilier :

.... Lapis albus
Pocula cum cyatho duo sustinet; adstat echino
Vilis cum patera guttus, Campana supellex.
(*Sat.*, I, VI, 116.)

Mes vœux sont courts ; les voici tous :
Qu'un peu d'aisance entre chez nous ;
Que jamais la vertu n'en sorte.

Rappelons-nous *quid dedicatum poscat Apollinem vates*, c'est-à-dire, Horace.

Ainsi qu'Horace, il possède *son petit bois*, *paululum silvæ* :

Heureux qui possède en ce monde
Un joli bois dans un vallon,
Tout auprès petit pavillon,
Petite source assez féconde !
De ce bois le ciel m'a fait don.

Dis Musa cordi est. Voici des vers qu'on ne trouverait pas dans Horace; encore moins dans Boileau. J'omets, à regret, le commencement. L'auteur s'adresse aux oiseaux qui remplissent de chants et d'allégresse le petit bois :

Voix tendres, voix mélodieuses,
A vous, dans ce bois, je m'unis;
C'est le pays des bons ménages :
Le plaisir est sous les feuillages,
Le bonheur est dans tous les nids.

Il admire, de la lisière du bois, avec un ami,

....Ce beau dôme bleu céleste,
Palais d'un heureux avenir.

Cette double perspective, si belle pour les yeux et pour l'âme, nous la demanderions aussi vainement aux poëtes catholiques Boileau, Gresset, qu'aux Horace, aux Catulle, etc.

....Ce que je sens, ce que je pense,
Devient du plaisir et des vers.

Dans cette petite nature charmante, avec laquelle, en vrai La Fontaine, il sympathise si vivement, dans cette médiocrité dorée, comme celle d'Horace, nous voyons ce qu'avaient Horace et La Fontaine, ce qu'on voudrait pour Boileau,

.... Parmi,
Quelque doux et discret ami.

Nous voyons, de plus, ce que Boileau n'eut jamais, ce qu'Horace ne pouvait guère avoir et qu'il remplaçait comme il pouvait, une douce et discrète

amie, telles que furent Mmes de La Sablière et d'Hervey pour La Fontaine, pour Ducis les trois Thérèses, à l'une desquelles, sœur bien-aimée[1], il écrit, à peu près comme Horace à Phyllis :

Oui, ma sœur, un festin t'appelle.
Mon feu rit, s'anime, étincelle[2].

Quel heureux vers !

Julienne a mis le couvert;
Elle a déjà fait son ménage;
C'est elle qui trotte et qui sert[3].
Mais la voilà; place au potage!...

Citons quelques détails, pour nous dédommager de la sécheresse du repas d'Hautile[4] :

....Ce gigot qu'un ail aiguillonne,
Ce jambon qu'un laurier couronne,
Ce pois gardé, mais encor vert,
Et ce biscuit, et ce dessert
Que mon petit jardin me donne,
Qu'avec joie, et non pas sans peur,

---

[1] .... Pour que le fond du vase ait encor sa douceur,
Jusqu'au soir de la vie une mère, une sœur,
Un ami des vieux jours, voisin de solitude,
Exact comme l'aiguille et comme l'habitude,
Et qui vienne le soir, de son mot régulier,
Reprendre au coin du feu l'entretien familier.
(Lamart., ép. à *Ad. Dumas*.)

[2] Flammæ trepidant rotantes....

[3] .... Huc et illuc
Cursitant mixtæ pueris puellæ.... (*Od.*, IV, XI.)

[4] Une épître adressée à Ducis par un versificateur des plus minces, et qui s'étonnerait aujourd'hui, tant il est oublié, de se voir citer quelque part, Vigée, offre un repas villageois qui n'eût pas été déplacé, hormis un ou deux vers, dans l'épître à Lamoignon :

.... Attisant son foyer,
Une humble cuisinière, attentive servante,

Au printemps mon œil vit en fleur,
Et que ma main cueille en automne.
Il est là, ce bon noyau vieux
Que renferme en ses flancs joyeux
Cette cruche qui va paraître..., etc, etc.

Et cet heureux petit festin, rendu plus heureux encore par le contraste du vent déchaîné, de *la neige qui les environne*. C'est rarement avec cette grâce, avec ce bonheur que Boileau s'inspire de l'antiquité, comme ici Ducis de Virgile, d'Horace, de Tibulle, etc., etc.

Que nos festins bourgeois sont doux!

s'écrie-t-il plus bas. Malgré la défaveur attachée à ce mot de *bourgeois*, je n'en dirai pas moins que le poëte, dans ses petits vers domestiques, a vraiment élevé la bourgeoisie à l'idéal, à la poésie :

Que nos festins bourgeois sont doux!
Festins où le cœur nous rassemble,

A surveillé le rôt dont le fumet nous tente.
Ne crains pas cependant un splendide festin.
Le lait pur de l'étable et le chou du jardin,
Le ramier qu'à regret on ravit à sa mère,
Le lapin à demi caché sous la bruyère
Et qu'au gîte guettait le tube meurtrier,
La salade escortant le jambon du fermier,
Des légumes du jour, des fruits de toute espèce,
Un pain dont la blancheur ferait honte à Gonesse,
Et du vin qu'à Paris on n'a point frelaté,
Voilà ce qu'on nous sert; la cordialité
Nous en fait les honneurs....

Ne semble-t-il pas qu'on serve ce lapin de garenne avec la bruyère qui le cache à moitié?

Vigée devait fort envier à Delille

Son miel américain
Que du suc des roseaux exprima l'Africain.

Où parfois nous mettons ensemble
Des amis simples comme nous[1].

De ces amis, la fête du poëte, la Saint-Martin réunit toute la bande à table. Joie, ivresse, folie, comme aux beaux jours de l'année et de la jeunesse!

Mes amis, c'est la Saint-Martin,
Le plus grand saint que Dieu fit naître.

Et la Saint-Nicolas, donc? La Saint-Nicolas, que Boileau n'a pas eu l'idée de fêter et de chanter. S'il l'avait eue, je doute qu'il l'eût fait avec la même verve, le même entrain que Ducis;

Mes amis, la terre est à moi! (Dernier vers.)

qu'il eût osé cette fois présenter, à côté du *dindon truffé*, cette appétissante omelette relevée d'un lard fin.

Telle fut, dans ses dernières années, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-trois ans, la vie heureuse et poétique de ce beau vieillard Ducis. Je regrette de ne pas en trouver une semblable ou du moins analogue, chez Boileau, qui ne paraît avoir eu qu'une vieillesse souffrante, isolée, chagrine, prosaïque[2].

Le souvenir des douleurs passées ajoutait au

---

[1] .... Ut coeat par
Jungaturque pari. (Épit. v.)

Mais il s'approche; il luit le jour des sept convives:
Leurs sept fronts se sont peints des couleurs les plus vives.
Nos sept cœurs ne font qu'un. Dans ce charmant repas
On boit à petits coups, on mange à petits plats, etc., etc., etc.
(Fin de l'épître à M. Dros.)

[2] Tristement étalée, avec ses misères de toute espèce, dans une correspondance dont on aurait dû supprimer la plus grande partie. Mais les Brossette?

bonheur de Ducis le charme d'une mélancolie douce :

Ruisseau peu connu, dont l'eau coule
Dans un lieu sauvage et couvert,
Oui, comme toi je crains la foule;
Comme toi j'aime le désert.

Ruisseau, sur ma peine passée
Fais rouler l'oubli des douleurs,
Et ne laisse dans ma pensée
Que ta paix, tes flots et tes fleurs.....

Tes flots et tes fleurs. Quelle harmonie bien appropriée! L'œil voit, l'oreille entend les fleurs frissonner dans l'eau. La poésie soupire aussi doucement, et, pour ainsi dire, aussi tendrement que le ruisseau même. Ce ruisseau, d'un charme attendrissant, il deviendra plus tard un lac, celui de Lamartine, lac profond et limpide, résonnant d'harmonieux murmures, d'accents voluptueux et mélancoliques, *inconnus à la terre.*

Ainsi, dans son épître au curé de Rocquencourt, Ducis a, nous ne dirons pas guidé, mais précédé le chantre de *Jocelyn :*

Ton presbytère étroit, sous ton humble clocher,
A l'église attenant, suffit pour te cacher.
Le jardin, qu'à grand'peine un quart d'arpent compose,
Comme un autre a son lis, son œillet et sa rose.
Un lilas à la porte annonce le printemps;
Un cyprès nous y dit : Tout passe avec le temps.
Le charmant rousselet, le bergamote encore
D'un duvet parfumé s'y couvre et se décore.
Là, le chou s'arrondit; et le laurier, plus loin,
S'élève, mais sans gloire, et caché dans un coin.
Un banc sous un berceau, voilà l'antre où l'ermite
Vient, son bréviaire en main, le lit et le médite....

Auteuil, Heautile, qu'on aimerait à vous voir un jardin pareil à celui-ci !

Plus bas, *la petite chienne* que remplacera le chien, *la bonne mère Antoine*, devenue Marthe :

> Et toi, savante en l'art de gouverner un pot,
> Qui hors de broche à temps mis toujours un gigot.

Le bon curé fait aussi des vers :

> Car ta muse, avec grâce, et sacrée et rustique,
> Parfois au catéchisme a fourni son cantique.

Charmante esquisse !

Nous ne citerons, ni de cette même épître, ni des autres assez nombreuses de Ducis, aucun autre passage. Ducis, chose inconcevable ! n'a pas eu l'esprit, l'allure et le ton de l'épître proprement dite. Ce sont presque toutes discours en vers, compositions morales et autres, trop longues, parfois déclamatoires et rhétoriciennes, sérieuses, même tragiques. Quelques narrations mal faites; peu de dialogues, etc. Vraies amplifications, mais où fleurissent d'heureux vers, auxquels nuit un peu leur entourage. L'épître la plus conforme au genre est celle qu'il adressa à Andrieux. Elle offre, sans être d'ailleurs bien remarquable, des accents pénétrés qu'on ne trouverait nulle part dans Boileau, et qu'aurait goûtés La Fontaine.

Aux compositions épistolaires de Ducis combien je préfère ses lettres où la poésie du cœur éclate à chaque instant en traits si vrais et si souvent admirables ! Je ne sais guère de lecture meilleure à l'âme, on pourrait presque dire plus édifiante. De

la plupart des lettres chrétiennes, dites *spirituelles*, on retirerait moins de fruit pour la vertu, la dignité de soi-même, la modération, le désintéressement, etc., le bonheur!

Ce vent qui sur nos âmes passe
Souffle à l'aurore ou souffle tard.
Il aime à jouer avec grâce
Dans les cheveux qu'un myrte enlace,
Ou dans la barbe du vieillard.

Ce vieillard, dans la barbe argentée duquel aime à jouer avec grâce le souffle poétique, n'est-ce pas Ducis[1]? Quant à ces cheveux, enlacés de myrte, et qui ne devaient point blanchir, ils couronnaient la tête d'André Chénier, ce jeune contemporain de Ducis[2] qui devait longtemps lui survivre, sans avoir

---

[1] Il écrivait le 26 mai 1809, à Talma :

« .... Je ne suis plus qu'une ruine couverte d'un peu de mousse et de quelques petites fleurs qui me déguisent les outrages du temps. »

[2] Avant de le quitter, encore une citation, un simple dizain qui renferme tout un système de philosophie semblable à celle d'Horace :

Mon produit net.

Grand philosophe économiste,
Du produit net admirateur,
Tu me dis : Montre-moi la liste
Des choses qui font ton bonheur.
Tes plaisirs? — Des amis du cœur.
Ta santé? — C'est la tempérance.
Tes travaux? — J'écris et je pense.
Tes désirs? — Ne faire aucuns vœux.
Ton trésor? — Mon indépendance.
Ton produit net? — Je vis heureux.

Cette espèce de statistique, si brève et si compréhensive, demanderait, pour être complète, un vers de plus, lequel en dérangerait malheureusement la disposition tout arithmétique :

.... Admirateur :
Des choses qui font ton bonheur,

le bonheur de connaître ses poésies, qu'il aurait tant aimées, après les fables de La Fontaine.

L'un, tout à l'heure, me rappelait l'autre : quand je transcrivais ces deux vers : *Le charmant rousselet*, etc., ma mémoire en rapprochait une peinture analogue, faite par Chénier, de deux autres fruits qui devaient plutôt frapper les yeux d'un jeune poëte (outre qu'ils convenaient mieux d'ailleurs au sujet). Vois, dit le chevrier dans l'idylle, *la Liberté*,

Vois la belle campagne! et vois l'été vermeil
....Qui vient....
Varier du printemps l'uniforme verdure.
Vois l'abricot naissant, sous les yeux d'un beau ciel,
Arrondir son fruit doux et blond comme le miel;
Vois la pourpre des fleurs dont le pêcher se pare
Nous annoncer l'éclat des fruits qu'il nous prépare.

Me dis-tu, montre-moi la liste.
Tes plaisirs ? — Des amis du cœur,
Et la nature et son auteur,

ou quelque chose d'approchant. Cela ferait alors ce que les Latins appelaient *ratio constat.* (Voir une lettre de Pline, *initio*, I, IX.)

Cette petite pièce en rappelle une de Martial, très-courte et néanmoins trop longue, quoiqu'elle pèche par la même omission que celle de Ducis :

Vitam quæ faciunt beatiorem....
Jucundissime Martialis, hæc sunt. (X, XLII.)

Suivent onze vers, dont le premier est des plus contestables :

Res non parta labore, sed relicta.

Dans les dix autres, une réduction, et comme une *table* de la philosophie d'Horace.

C'est bien pis dans une épigramme *De rusticatione :*

Prandeo, poto, cano, ludo, lavo, cœno, quiesco. (IV, XC.)

Plusieurs veulent qu'elle ne soit pas de lui. J'en serais fâché, à cause de ces trois mots :

Luce deos oro

qui la commencent, de même que la prière matinale commençait la journée de l'auteur, quel qu'il soit.

Bien que le rapprochement cesse, je continue la citation :

Au bord de ces prés verts regarde ces guérets,
De qui les blés touffus, jaunissantes forêts,
Du joyeux moissonneur attendent la faucille.
....La Récolte et la Paix....
....Qui viennent, sur les pas de la belle Espérance,
Verser la corne d'or où fleurit l'abondance.

Nous pouvons reconnaître ici les deux principales sources où puisa le génie d'André Chénier, d'abord,

Les poëtes vantés,
Sans cesse avec transport lus, relus, médités, (élég. XVI)

à l'un desquels, Horace, il emprunte ici l'*Autumnus varius...*, le *Copia ruris honorum opulenta cornu*, des odes, II, V; I, XVII; ce tableau final de l'ép. XII :

.... Aurea fruges
Italiæ pleno diffudit Copia cornu.

Après l'imitation des poëtes anciens, ce qui l'inspirait surtout, comme elle les inspira, c'était

La nature sacrée,
Sans cesse étudiée, admirée, adorée.

Enchanté par elle de bonne heure, elle féconda, colora, parfuma ses vers. A peine, nous apprend-il,

A peine avais-je vu luire seize printemps,
J'aimais déjà la paix d'un studieux asile....
....Une source inquiète, un ombrage, une fleur,

faisaient ses délices,

Comparez, pour voir la différence, aux vallées Thessaliennes ou Tarentines d'Horace le Vallon de Lamartine; la Source dans les bois à Blandusie, si charmante d'ailleurs, si mélodieuse; au plaintif Itys le rossignol, cette voix mystérieuse de la solitude et de la nuit, cette harmonieuse merveille dont s'enivrent l'homme et les anges. Comparez encore aux astres radieux, mais taciturnes, témoins indifférents de nos douleurs ou de nos joies, ces astres flambeaux du temple universel, ces étoiles de qui l'âme sympathise avec la nôtre — fleurs du ciel — lesquelles ont peut-être brillé quelques jours ici-bas sous les traits d'une beauté ravie à notre amour, et qui semble nous rappeler à elle. C'est donc, chez Lamartine, sans multiplier des rapprochements[1] qui se présentent d'eux-mêmes à la mémoire, c'est donc à la fois la nature, et beaucoup plus que la nature d'Horace; c'est la nature, telle que la dépeignaient Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand[2], telle et parfois plus ravissante, la nature entière dans son immensité,

Terrasque tractusque maris cœlumque profundum,

avec ses magnificences et ses grâces, ses splendeurs et ses harmonies, suivant les diverses époques de l'année, les heures du jour et de la nuit, suivant les dispositions intimes de celui qui la con-

[1] Les deux poëtes aiment à parler de la lune. Mais la Phébé d'Horace peut assurément soutenir la comparaison avec la Phébé de Lamartine. Rappelons-nous l'*imminente luna*.... l'*inter ignes luna minores*, le *nocturno renidet mari*...., etc., etc., *Nox erat*, etc.

[2] Plus tard, Mme George Sand qui les égale souvent. — On trouve aussi dans M. de Lamennais quelques heureux tableaux de la nature.

temple extasié, — une nature rayonnante de lumières et d'ombres, de formes et de couleurs divines; embaumée de parfums; toute pleine d'amoureux frémissements, de murmures d'eaux et de brises, de gazouillements et de ramages enchantés, de bruits vagues, mélancoliques, sublimes, mais surtout d'hymnes reconnaissantes célébrant la merveille de la création, comme aux pieds du Créateur, le roi de l'univers, charmé lui-même, on le croirait, de voir se réfléchir son œuvre dans les chants et dans les accords de cette lyre inspirée, qu'un ange semble avoir transmise au poëte, plus harmonieuse et plus puissante pour nous que la harpe même de David.

Si, relativement à la manière dont Horace et Lamartine envisagent la nature, nous voulions, par une double similitude, les mettre en parallèle, Horace lui-même nous la fournirait.

Il nous rappellerait, lui, son abeille Tiburtine, voletant de fleur en fleur, sous un beau ciel, dans un paysage délicieux, avec un bourdonnement sonore exprimant la joie du travail et du bonheur : Lamartine, le cygne[1] poétique des anciens et de l'ode sur Pindare,

Multa Dircæum levat aura cycnum,

qui s'élance du firmament, où nos regards le suivent et quelquefois le perdent, à des plages diver-

[1] Le poëte lui-même se compare au cygne, dont en général il use un peu trop souvent; entre autres, *Dernier Regret* (*Harm.*, IV, 10), depuis *Voyez dans son bassin*...., jusqu'à cet étrange hémistiche : *Ainsi quand je partis.*

sement belles, qu'il salue de chants harmonieux, tantôt attristés par des pensées de mort, tantôt, et le plus souvent, exaltés par la perspective radieuse de l'immortalité.

Maintenant, que pourrions-nous citer de Lamartine, sans trop nous écarter de notre point de départ, l'esquisse du petit domaine d'Horace? Ce serait, dans la description de Milly, pour choisir entre ses poésies celles qui peuvent le mieux se rapprocher des épîtres latines, le passage débutant ainsi :

> Il est. . . . . une montagne aride,
> Qui ne porte en ses flancs ni bois ni flot limpide...

La longueur de cette description nous empêche de la rapporter. L'auteur, composant non pas une épître, mais une Harmonie, et ne traitant pas d'autre sujet que la terre natale, se complaît à la décrire avec une effusion lyrique de souvenirs et de sentiments, qui nécessitait un grand nombre de vers. Ces vers sont généralement si remplis, et presque tous d'un intérêt si vif, si touchant, qu'on ne saurait être tenté de leur appliquer le *loquaciter*.

> Quand la voix du passé résonnait dans son âme,

dit-il ailleurs d'Ossian,

> ....Ses accents, pareils au murmure des ondes,
> Coulaient à flots pressés de ses lèvres fécondes.

Ainsi peut-on dire de Lamartine lui-même.

Du reste, si cette terre de Milly ressemble, pour

la stérilité du produit[1] au *Sabinum* d'Horace, elle en diffère totalement par l'absence des eaux et des ombrages que célèbre l'épître :

Ni tapis émaillés, ni cintres de verdure,
Ni ruisseau sous des bois, ni fraîcheur, ni murmure :
Seulement sept tilleuls....

Mais le possesseur ne s'en écrie pas moins, comme faisait en d'autres termes celui du Sabinum :

....Et c'est là qu'est mon cœur !
Ce sont là les séjours, les sites, les rivages
Dont mon âme attendrie évoque les images.

Images plus attendrissantes pour Lamartine que ne pouvaient être aux yeux d'Horace les aspects de sa terre, qui n'était pas sa terre natale, qui ne lui of-

---

[1] Lamartine avait ailleurs amplement de quoi se dédommager :

.... Et moi, grâce au Seigneur,
J'ai ce que leur misère appelle le bonheur !
Un toit large et brillant sur un champ plein de gerbes,
Des prés où l'aquilon fait ondoyer mes herbes,
Des bois dont le murmure et l'ombre sont à moi,
Des troupeaux mugissants qui paissent sous ma loi....

(Te..... circum
Mugiunt vaccæ ; tibi tollit hinnitus
Apta quadrigis equa....
— Mihi parva rura ...

dit Horace.)

Un foyer où jamais l'indigent éconduit
N'entre sans déposer son bâton pour la nuit,
Où l'hospitalité, la main ouverte et pleine,
Peut donner sans peser le pain de la semaine....
(*Épître à Sainte-Beuve.*)

Beaucoup moins opulent, Horace, qui a écrit ce reproche, *cur eget indignus quisquam, te divite ?* (*Sat.*, II, III, 104, etc.), faisait, à coup sûr, autant de bien qu'il pouvait, mais il n'en parle jamais. Pline le jeune, et la plupart de nos poëtes modernes, aiment à divulguer leurs bienfaits, leurs aumônes, etc.

Non charta silcant quod bene feceris. (IV, VIII.)

frait, comme des ombres mystérieuses, ni les mânes de son père et de sa mère, ni tant d'heureux souvenirs d'enfance.

Dans une autre pièce, non moins admirable, consacrée à ces mêmes souvenirs, je trouve à rapprocher d'Horace ces vers délicieux qui nous donnent l'idée d'une félicité bien supérieure aux jouissances qu'il goûtait à la campagne :

Pas égarés au loin dans les frais pâturages,
Heures tièdes du jour coulant sous des ombrages....

(Comme les ruisseaux de l'ode : *Quos et aquæ subeunt et auræ Lucos.* Comparez donc à de telles heures *les jours que la Parque me file!*)

Sommeils rafraîchissants goûtés au bord des eaux,
Songes qui descendaient, qui remontaient si beaux,
Pressentiments divins, intimes confidences,
Lectures, rêverie, entretiens, doux silences,
Table riche des dons que l'automne étalait,
Où les fruits du jardin, où le miel, où le lait,
Assaisonnés des soins d'une mère attentive,
De leur luxe champêtre enchantaient le convive....

Enfant de la campagne, ainsi qu'Horace, aucun poëte ne l'a plus souvent ni mieux chantée; n'a présenté, d'une manière plus attrayante, avec certains perfectionnements dus au christianisme, cette philosophie du bonheur champêtre, qui était, dans une mesure plus restreinte, la philosophie d'Horace, mais qu'Horace, d'assez bonne heure, a, croyons-nous, plus réellement, plus constamment goûtée et pratiquée.

Lamartine, ainsi qu'on le peut voir dans la *Retraite*, dans l'*Adieu*, dans la *Vie cachée*, célèbre en

général plutôt les jouissances rurales des autres que les siennes propres. Le vent de l'inconstance, dans sa jeunesse, plus tard, le souffle populaire, l'emportent loin des lieux chéris qu'il *élevait jusqu'aux astres*, suivant l'expression d'Horace. Ces exaltations de la campagne rappellent, avec plus d'enthousiasme, le *beatus ille* pris au sérieux. L'auteur cependant, qui semble vouloir rester ou redevenir *rusticus*, ne quitte point Paris, ou bien laisse les champs pour la ville de bruit, de boue et de fumée, à laquelle Rousseau, lance, d'après Horace cet adieu si dédaigneux. Nous ne blâmons certes point Lamartine, nous le louerions plutôt des motifs qui le retiennent ou le rappellent à Paris. Et néanmoins, osons le dire, nous regrettons qu'il renonce trop souvent à ses contemplations ou méditations si fécondes[1], pour s'engager ainsi dans l'arène de la politique et de l'action, où tout le bien, qu'il désire opérer, ne vaudrait peut-être pas, réalisé, celui que les âmes retiraient de ses premières poésies; arène périlleuse pour la muse, et d'où Horace, fort heureusement, savait et pouvait se tenir écarté.

C'est lui qui, de sa retraite du Sabinum,

> Où coulait à flots purs l'automne de sa vie,
> Où les eaux et les fleurs, et l'ombre et l'amitié,
> De ses jours nonchalants usurpaient la moitié

(le plus souvent les trois quarts et le tout); c'est

[1] Nous n'entendons pas non plus que le poëte s'éternisât dans des méditations et des harmonies sans fin. Il pouvait se livrer à d'autres compositions, soit en prose, soit en vers, qu'eussent rendues plus parfaites des séjours plus prolongés et plus calmes à la campagne. La France aurait eu moins de beaux discours, mais un poëte encore plus éminent.

lui qui pouvait dire fréquemment, avec plus de vérité que l'auteur de cette belle pièce, intitulée *Philosophie :*

Au soleil où je vis, au seul bord que j'habite,
J'ai borné désormais ma pensée et mes soins....
....Je laisse mon esprit, libre d'inquiétude,
D'un facile bonheur faisant sa seule étude....

Nul ne savait mieux que cet épicurien d'élite,

Content du peu de jours qu'il saisit au passage,
(*La Retraite*)

(Exiguo gratoque fruaris tempore raptim),
(*Épîtres*, II, II, 198)

en tirer le meilleur parti ; n'était plus persuadé de l'affirmative sur ces questions,

(S'il faut). . . . . suivre son destin,
Et si l'art d'être heureux n'est pas tout l'art de vivre[1].
(*Philosophie.*)

Art (répétons-le) non pas uniquement personnel, mais occupé du bonheur des amis pour accroître d'autant son propre bonheur :

Excepto quod non simul esses, cetera lætus.

Dans cette délicieuse retraite, dont Vacuna était la patronne, il adorait à certains moments, ainsi que Lamartine, *le silence*, mais nous ne pouvons ajouter qu'avec des réserves, *et l'oubli.*

Vacuna, le silence, quelques bons petits dieux agrestes, quelques déités poétiques auxquelles il aimait à croire poétiquement, les Muses, Apollon,

---

[1] Le grand art d'être heureux n'est que l'art de bien vivre.
(Ducis, *Épître à Dros.*)

Phébé, Vénus, les Grâces, etc., lui composaient une religion fortunée. Des autres dieux du paganisme il ne s'inquiétait guère, ailleurs que dans l'ode officielle. Satisfait et reconnaissant des jouissances physiques et morales qu'il devait à la nature, il ne lui demandait pas davantage; ne se tourmentait point pour en pénétrer les mystères. Il laissait le Créateur, qu'il appelait du nom reçu, Jupiter, conduire avec unité le monde, sans chercher jamais à sonder ses lois, ses desseins :

Quid æternis minorem
Consiliis animum fatigas?

Jaloux de goûter en leur entier les fruits de l'heure présente, avec une sage ivresse toutefois, pour ne pas rendre impossibles ou moins doux ceux de l'heure future, à quoi bon, pensait-il, aller

Ravir si loin de moi,
Dans les secrets de Dieu, ces comment, ces pourquoi,
Et du risible effort de mon faible génie
Aider péniblement la sagesse infinie?
Vivre est assez pour nous; un plus sage l'a dit.

Ce précepte de la sagesse, il l'avait formulé pour lui-même, sans l'avoir reçu d'un plus sage : *Vivo*, etc.

Vie bienheureuse, où je regrette seulement (encore une fois) de ne pas voir reluire, avec les rayons du ciel italien qui l'embellissait, quelques rayons d'espoir d'une autre vie. Mais, bien que je ne les entrevoie nulle part, j'ai peine à me persuader qu'ils n'aient pas éclairé quelques journées champêtres de son automne, et, s'il eût atteint la vieillesse,

qu'ils ne fussent pas devenus plus fréquents et plus lumineux.

Cette vie d'Horace qui fut en grande partie celle de Virgile, Lamartine la rappelle volontiers par instants; il veut même, un jour, la prendre pour modèle. J'aime mieux, dit-il dans une épître à son ami de Parseval[1],

J'aime mieux, sur les pas de Virgile ou d'Horace,
Dans quelque humble Tibur, comme eux cachant ma trace,
Égarer mollement mes pas.

J'aime mieux du penchant des collines prochaines
Entendre au loin monter le doux chant des pasteurs,
Ou bourdonner l'abeille autour du tronc des chênes,
Ou de mes limpides fontaines
Les flots assoupissants murmurer sous les fleurs.

J'aime mieux, dans ces bois où l'oiseau seul m'écoute,
Cherchant dès le matin le silence et le frais,
D'un pas inattentif perdre et *chercher* ma route,
Et soupirer mes vers dans leurs antres secrets....

Dans l'épître à Victor Hugo :

Épris de la seule nature,
Horace, ambitieux d'oubli,
Lui confiant sa vie obscure,
Écoutait l'éternel murmure
Des cascades de Tivoli....

Ainsi qu'Horace, dans les épîtres à Quinctius, à Fuscus, etc., il décrit, mais beaucoup plus lon-

[1] Épître toute lyrique, ainsi que les autres du poëte, quel qu'en soit le rhythme. L'épître à M. Ad. Dumas, malgré son épigraphe de *Musa pedestris*, justifiée seulement par quelques vers, celle à Walter Scott, *épître familière*, s'élèvent plus haut que certaines *Harmonies*. Elles auraient pu prendre place, dans le recueil de ces dernières, comme l'épître ou *conversation* à M. Sainte-Beuve. Presque partout, dans ces diverses poésies, l'envergure et le vol du cygne.

guement, l'oblique vallon qu'il habite, l'onde cristalline de son ruisseau, etc.; ainsi qu'Horace, il convie son ami à venir partager ses délices :

C'est là que l'amitié t'appelle;
C'est là que de tes heureux jours,
Par mille gracieux détours,
Sur une pente naturelle,
Tu laisseras errer le cours;
C'est là que la Muse rêveuse,
Descendant du ciel sur tes pas,
Viendra, t'ouvrant ses chastes bras,
Comme une aile silencieuse,
T'enlever aux soins d'ici-bas[1]!...

Cet appel ne pouvait guère attirer Victor Hugo. La vie des champs n'a jamais été la sienne. Un oblique ruisseau, lui! Non pas; mais plutôt le fleuve retentissant,

Tout fier de s'engouffrer sous des arches profondes,
Et recevant un nom bruyant comme ses ondes.
(*Harmonies*, II, 12.)

Il n'a pas en lui-même ce *fond* champêtre qu'Horace et Lamartine tenaient de leur naissance.

Enfant, sur un tambour sa crèche fut posée....
....Parmi les chars poudreux, tes armes éclatantes,
Une Muse des camps l'emporta sous ses tentes....
....Il entendait le son des tremblantes cymbales,
Le roulement des chars, le sifflement des balles....

Sa muse, la voilà! non pas cette muse aux chastes

[1] Ici la description s'embarrasse et se trouble quelque peu dans les *son, ses, y*, jusqu'à *ses pentes fleuries*.

bras, cette muse silencieuse, qui l'enlèverait aux soins d'ici-bas, qui lui trouverait

Un asile bien sombre,
Bien calme, bien dormant,
Couvert d'arbres sans nombre,
Dans le silence et l'ombre
Caché profondément....

Il serait à l'étroit dans cet *angulus*, comme un aigle captif.

Ce qu'il lui faut, ce n'est pas un *paysage*, mais un pays, une perspective immense, tout un monde, dont ses rimes sonores et brillantes reproduisent merveilleusement les reflets et les échos; où se déploient à l'infini ses énumérations antithétiques, jalouses, pour ainsi dire, de rendre à la fois tout ce qui frappe au premier aspect et sous le premier éblouissement de la nature, sans observer toujours ces nuances harmonieuses, ces adoucissements secrets qu'elle offre même en ses contrastes les plus tranchés, ces grâces intimes, ces manifestations sensibles et touchantes du *mens agitat*[1].

Il chantera donc, avec une grande magie de sons et de couleurs, qui transporte les sens beaucoup plus qu'elle n'émeut l'âme, les *Orientales*, ce qu'on entend sur la montagne, au bord de la mer, les soleils couchants, les bruits du dehors mieux que les voix intérieures, des rayons plus que des ombres, moins des crépuscules que des splendeurs flamboyantes,

Et les grands horizons pleins de rayonnements.

---

[1] Sous la nature enfin découvre son auteur.... etc.
(Lamartine, *le Vallon.*)

Cependant cette Muse, tout éprise de l'éclat, sa vraie Muse à lui, il la laisse assez souvent pour en suivre une autre plus paisible, plus recueillie, plus mystérieuse : *Pimplei dulcis!* Il chante aussi une nature bornée et voilée. Est-ce avec le même succès que l'autre? Non. Prenez ses poésies les plus intimes, à commencer par le Ve livre des *Odes*. A-t-il le véritable sentiment de la campagne, et, ce qui nous occupe surtout ici, de la vie des champs? Je vois bien pour épigraphe : *O rus!* à l'ode de Gentilly (x). Mais que vient faire ici cette exclamation si simple et si touchante d'Horace[1]? Suffit-il, pour l'amener, de ces deux vers (le second un des plus heureux du poëte) :

Vallon! j'ai bien souvent laissé dans ta prairie
Comme une eau murmurante errer ma rêverie.

Cette rêverie, voulez-vous savoir quel en était l'objet?

Souvent ici, domptant mes douleurs étouffées,
Mon bonheur s'éleva comme un château de fées,
Avec ses murs de nacre aux mobiles couleurs,
Ses tours, ses portes d'or, ses piéges, ses trophées,
Et ses fruits merveilleux et ses magiques fleurs.

Telles sont les fleurs auxquelles il rêve dans un vallon.

La pièce suivante, *Paysage*, a pris aussi son épigraphe d'Horace : *Hoc erat in votis!* Étiquette trom-

[1] Le poëte a mis, par mégarde, Virgile au lieu d'Horace. C'est la même chose, au reste, que le

O ubi campi!. .

du premier.

peuse! Quel rapport entre les vœux champêtres, dont Horace célèbre, un matin, la réalisation, et des chimères telles que celles-ci?

Qu'il soit un frais vallon, ton paisible royaume,
Où parmi l'églantier, le saule, le glaïeul,
Tu penses voir parfois, errant comme un fantôme,
Ces magiques palais qui naissent sous le chaume
Dans les beaux contes de l'aïeul.

Ce qui suit n'est pas plus vrai. — En une autre ode, XXVe, *les Rêves*, tout aussi peu de vérité :

Dans les bois, mes royaumes,
Si le soir l'air bruit,
Il semble, à voir leurs dômes,
Des têtes de fantômes
Se heurter dans la nuit.

La rime seule amène ces *royaumes*, tandis que jaillissent du cœur le *mea regna* de Virgile, le *regno* d'Horace.

Mais, direz-vous, ce sont des *Rêves*, des souhaits, des illusions, des fantaisies de jeunesse. Le poëte n'avait que vingt et un ans. On ne sent pas, à cet âge, la nature, de la même manière qu'on la sentira plus tard.

Eh bien! suivez le poëte dans ses années ultérieures. Elle a toujours, cette muse qui peint si volontiers l'enfance[1], et avec tant de charme, elle a

[1] Il semble que nos poëtes, et principalement Victor Hugo, aient pris à cœur de réparer l'indifférence reprochée à tort aux anciens par Chateaubriand, qui dit « qu'ils n'arrêtent pas longtemps les yeux sur l'enfance. » (*G. du christ.*, II, VI.)

N'est-ce donc rien que l'Astyanax d'Hector et d'Andromaque, surtout dans la scène des adieux, etc., etc.? Le petit Oreste et l'Ion d'Euripide, etc., etc.? Les enfants qui figurent dans l'*Énéide*? Combien de fois, pour

toujours je ne sais quelle humeur enfantine dans ses imaginations; dans son amour et sa poursuite des images; dans les rapprochements et les similitudes qu'elle affectionne; dans ce jeu brillant de sons et de rimes qui la délecte; dans cette ardeur à courir, loin du sujet, après quelque mot éclatant; dans cette habitude prédominante de n'apercevoir que le côté visible, et, pour ainsi dire, voyant des choses; dans cette tendance à les exagérer, à les matérialiser, etc. Ces imperfections du jeune âge, prolongées dans les suivants, se compliquent d'une gravité d'emprunt, d'une solennité étrange[1], qui fait mainte fois un tout disparate et discordant.

Cette gravité, au surplus, n'est pas toujours étrangère à l'enfance. Aussi la trouve-t-on dès les premières poésies. Voyez l'ode intitulée *Promenade* (1825). Quels rapprochements singuliers, entre la nature

---

n'en citer qu'un seul livre, le IIe, Virgile ne ramène-t-il pas nos regards sur l'enfance? « Dulces natos, 138. — Pueri circum innuptæque puellæ Sa- « cra canunt, funemque manu contingere gaudent, 238. — Parva duorum « Corpora natorum serpens amplexus uterque, 213. — Parvumque ne- « potem Ipse trahit (Pentheus), 320. — Avo puerum Astyanacta trahebat « (Andromache), 457. » — Et le *parvus Iulus* qui reparaît si fréquemment, entre autres, vers 723 : « Dextræ se parvus Iulus Implicuit, sequiturque pa- « trem non passibus æquis. — Pueri et pavidæ longo ordine matres Stant « circum. — Nati serva communis amorem. » — Enfin « collectam exilio pubem. »

Si Chateaubriand, qui d'ailleurs admirait Virgile si délicatement, avait trouvé quelque part dans un poëte chrétien, le

> Sacra manu, victosque Deos, parvumque nepotem
> Ipse trahit (Pentheus),

c'est-à-dire, un vénérable prêtre, en quels termes sentis n'eût-il pas exprimé son admiration pour ce triple rapprochement, etc. Il nous semble l'entendre : « Quelle association d'idées! etc. » Suit une énumération en participes présents, *ut solet*.

[1] Où le poëte a le plus étrangement abusé de ce ton solennel, c'est dans cette analyse si fort alambiquée du parfum des roses. (*R. O*, XXVIII.)

et l'humanité[1], le poëte, un beau soir, s'en va-t-il faire au bras de sa compagne, une amante ! A ce tête-à-tête errant, à ce langage, qui devrait être un duo d'amour, mais où l'amant, chose incroyable ! parle seul, à ce langage manque la réalité[2]. Ainsi, par exemple, lorsque

Chaque étoile à son tour vient apparaître au ciel,

savez-vous ce qu'un tel spectacle lui rappelle, la comparaison qu'il lui suggère ?

Tels, quand un grand festin *d'ambroisie et de miel*
Embaume une riche demeure,
Souvent, sur le velours et le damas soyeux,
On voit les plus hâtifs des convives joyeux
S'asseoir au banquet *avant l'heure.* (XX.)

---

[1] « L'un des deux yeux du poëte est pour l'humanité, l'autre pour la nature. » (Préface des *R.* et des *O.*)

[2] Une des pièces les mieux senties, les plus réelles, de Victor Hugo, comme nature et surtout comme amour, c'est l'ode *au vallon de Cherizy,* III :

Il voit devant ses pas, seul pour le soutenir,
Aux rayons nébuleux de sa funèbre aurore,
Le grand désert de l'avenir....

....Isolés comme lui, mais plus que lui tranquilles,
Arbres, gazons, riants asiles...,
Ah ! laissez-lui chanter, consolé sous vos ombres,....
La vierge au front si pur, au sourire si beau !
Si pour l'hymen d'un jour c'est en vain qu'il l'appelle,
Laissez au moins rêver à son âme immortelle
L'éternel hymen du *tombeau.*

La terre ne tient point sa pensée asservie ;
Le bel espoir l'enlève au triste souvenir ;
Deux ombres désormais dominent sur sa vie :
L'une est dans le passé, l'autre dans l'avenir !.... (1821.)

Ce *vallon* paraît s'être inspiré de celui de Lamartine, incomparable chef-d'œuvre qui respire une mélancolie si pénétrante, avec un amour si profond, si consolateur de la nature !

Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime.... etc.

Il fera, quatorze ans plus tard (1839, *R. O.*), toujours à propos d'étoiles, amoureux toujours, ce rapprochement encore plus forcé, plus bizarre :

La nuit nul regard ne sait lire
Aux seuls feux des astres vermeils,
Mais l'amour près de nous vient luire.
Une *lampe* aide les *soleils*[1]. (*Cæruleum mare.*)

J'aime bien mieux, dans une autre pièce d'amour, même recueil, cette imagination tout enfantine :

Le pâtre attend sous le ciel bleu
L'heure où son étoile paisible
Va s'épanouir fleur de feu
Au bout d'une tige invisible[2].
(*Mille chemins, un seul but,* 183...)

Dans une autre promenade amoureuse, aussi peu réelle que l'autre (*Pluie d'été*, Odes, 1823), voici ce que le poëte s'amuse à peindre :

Le petit ruisseau de la plaine,
Pour une heure enflé, roule et traîne
Brins d'herbe, lézards endormis,
Court, et précipitant son onde
Du haut d'un caillou qu'il inonde,
Fait des Niagaras aux fourmis[3]!

Tourbillonnant dans ce déluge,
Des insectes sans avirons
Voguent pressés, frêle refuge!
Sur des ailes de moucherons..., etc., etc.

---

[1] Ici c'est un *flambeau*; là haut c'est une *étoile*, dit-il d'un enfant. (Même recueil, XV.)

[2] .... Par cette étincelle brillante
Qui de Vénus porte le nom,
Et comme une perle tremblante
Scintille aux bords de l'horizon....
(A. de Musset, *Nuit d'Octobre.*)

[3] Et dans cet *océan* l'on eût vu la fourmi....' (La Fontaine.)

N'est-il pas d'un enfant ce souhait, par lequel il termine, ou plutôt cette envie? Il s'agit de l'arc-en-ciel :

Que de fois, sphères éternelles,
Mon âme a demandé ses ailes,
Implorant quelque Ithuriel,
Hélas! pour savoir à quel monde
Mène cette courbe profonde,
Arche immense d'un pont du ciel!

Cette promenade débute ainsi :

Que la soirée est fraîche et douce!
Oh! viens, il a plu ce matin;
Les humides tapis de mousse
Verdissent tes pieds de satin.

Singulière chaussure, un pareil jour! Mais le poëte aime tant le satin! comme il aime le velours, le damas, la pourpre, etc., etc., comme il aime les fleurs et les étoiles qui remplissent pour lui dans la nature à peu près le même office que dans les riches demeures la soie, la nacre, les perles, les diamants, etc. Aux objets naturels il prête volontiers nos parures, notre figure[1], jusqu'à du fard ou des dorures. Ce sont des prés lustrés au gazon de satin, des roses par avril fardées[2], Dieu

Fait l'aube, paupière[3] de flamme
Pour le ciel, prunelle d'azur.... (*R. O.*)

Ailleurs :

Le ciel, face divine,
Le lac, divin miroir. (*R. O.*)

---

[1] .... La création, cette immense *figure*. (*R. O.* VII.)

[2] Dans la *Promenade :*

.... La rose aux *royales* couleurs.

[3] Semé de fleurs s'ouvrant ainsi que des *paupières*. (*R. O.*)

Les clous d'or du ciel, bleu pavillon (*Feuilles d'automne*). Le ciel, cette grande urne.... (*R. O.*), etc., etc.

Il dit à son frère mort :

Tu vas dormir là-haut sur la colline verte
Qui, livrée à l'hiver, à tous les vents ouverte
A le ciel pour plafond.

Prisé au sérieux, cette similitude est encore d'un enfant, telle que la jeune fille à laquelle il pense, un jour d'avril,

Qui dort là-bas sous l'herbe où le bouton d'or brille,
Où l'oiseau cherche un brin de mil,
Et qui voulait avoir, et qui, triste chimère,
S'était fait cet hiver promettre par sa mère
Une robe verte en avril.
(*Voix intér.*, XIX, 1837.)

Cette robe verte de la jeune fille, le poëte la donne au mois de mai. Ce joli mois, si joli dans la réalité, peut-être encore plus dans l'imagination, chez nous du moins, voyez comme il se présente ici surchargé, chamarré :

.... Mai, le mois d'amour, mai rose et rayonnant,
Mai[1] dont la robe verte est chaque jour plus ample,
Comme un lévite enfant chargé d'orner le temple,
Suspend aux noirs rameaux qu'il gonfle en les touchant,

[1] On rencontre encore ailleurs le mois de mai, cette fois (à part la robe) avec toute sa grâce :

Lorsqu'au soleil séchant sa robe
Mai tout mouillé rit dans les champs.

Un des jolis vers de notre poésie!

Les fleurs d'où sort l'encens, les nids d'où sort le chant[1].
(*R. O.*, VIII, 1839.)

Voici maintenant une robe noire :

Les astres scintillant sur la robe du soir.

Une robe bleue :

L'horizon que ce monde attache humble et joyeux
Comme une lèvre au bas de la robe des cieux.

Cette *lèvre* nous rappelle une *bouche*, c'est-à-dire

Un antre obstrué d'herbe verte
Et qui semble une bouche avec terreur ouverte[2].
(*Voix intér.*, VII.)

---

[1] *Nidis loquacibus*, à la bonne heure, mais *cantantibus*! Le poëte ne se pique pas toujours de réalité :

Branche verte et frêle
Où fait l'*hirondelle*
Son nid au printemps.

Dans cette pièce encore, au D. de.... :

Des champs de seigles
Qui reçoivent la nuit la visite des aigles.

Au bord de la Loire! On avait déjà vu, dans les *V. int.*, ces *seigles* et ces *aigles*, mais avec moins d'étonnement (*à l'Arc de triomphe*) :

Toujours le pâtre, au loin accroupi dans les seigles,
Verra sur ton sommet planer un cercle d'aigles.

Si dans ce désert, sur cette ruine imposante, le pâtre ne voit pas en réalité les aigles napoléoniens, il croit du moins les voir.

Citons maintenant, de la même pièce au D. de..., deux vers charmants pris sur le fait :

Et vous écouterez bientôt sous le feuillage
Les rires éclatants qui montent du village.

[2] Ailleurs, *une narine*. Image, du reste, mieux appropriée :

Contemplant le *front* vert et la noire *narine*
De l'antre ténébreux. (*V. int.*, 1815.)

Strophe suivante :

L'océan qui respire ainsi qu'une *poitrine*
S'enflant et s'abaissant.

Cet antre obstrué, cette bouche presque *Ténarienne*, à qui donc est-elle ouverte? A Virgile, s'il vous plaît, le chantre des grottes Siciliennes, Napolitaines, pastorales, amoureuses, dont Lamartine a si mélodieusement rendu les voluptés de Sirènes[1]. *Elle aime*, dit Victor Hugo de son amante,

Elle aime comme nous, maître,

entre beaucoup d'autres choses, *cet antre*... Comme vous, cela peut être. Mais comme Virgile[2]!

Qu'aurait pensé Virgile de cette Tempé que le poëte lui décrit?

Une chaste vallée
A des coteaux charmants nonchalamment mêlée,
Retraite favorable à des amants cachés,
Faite de flots dormants et de rameaux penchés.

Dans le premier vers, le vers-dédicace de cette pièce,

O Virgile! ô poëte! ô mon maître divin!

---

[1] Au bord d'un lac d'azur, il est une colline.... etc.

Admirable chant, qui ravit à la première audition! Mais pourquoi les suivantes sont-elles gâtées par des négligences inaperçues d'abord? Combien de fois à la rime les *yeux*, les *cieux*, les *zéphyrs*, les *soupirs*, la *lyre*, etc., etc., etc., etc.

[2] C'est un raffinement pour les modernes, que ce mélange du terrible, ou d'une apparence de terreur, et de la volupté. Mais en était-il de même chez les anciens? Je ne crois pas.

....Grato, Pyrrha, sub antro. (Horace)
Candida populus antro
Imminet, et lentæ texunt umbracula vites. (Virgile, églogue IX.)

Quant à la grotte de Didon, si l'orage semble y jeter l'horreur et l'effroi, n'oublions pas de quel amour il s'agit. Amour fatal! Le poëte a surtout en vue les conséquences terribles que cet amour doit enfanter, et dont le bouleversement de la nature est le présage. Ce hurlement des Nymphes, n'est-ce pas comme un cri de l'avenir épouvanté?

Invocation tout aussi déplacée en une description pareille que ce tableau du dernier vers :

Les satyres dansants qu'imite Alphésibée.

Non, non, grand lyrique moderne, vous n'êtes pas le disciple de Virgile. Non, votre muse, pas plus que cette maîtresse qui vous accompagne, *votre Lycoris*, si *vous étiez Gallus*, votre muse n'a point, pour user de cette similitude qu'auraient désavouée les anciens, et surtout le poëte à qui vous l'adressez,

Dans le cœur cette fleur large et pure,
L'amour mystérieux de l'antique nature.

Impossible, dans votre Meudon, de supposer Tivoli :

....Domus Albuneæ resonantis
Et præceps Anio, ac Tiburni lucus, et uda
Mobilibus pomaria rivis. (*Od.*, I, VII.)

(De mobiles ruisseaux la colline animée.) (A. Chénier.)

Quelques traits chez les anciens, mais délicatement choisis, caractéristiques, harmonieux, qui saisissent, qui pénètrent bien autrement que ces énumérations multipliées, éblouissantes, parfois confuses et contradictoires, dont l'une fait tort à l'autre, où l'imagination flotte éperdue, où le sentiment ne se pose, ne s'arrête nulle part. Élaguée et resserrée, quelle charmante pièce eût été, dans *les Voix intérieures*, cette sorte d'épître à un riche! Je n'ai jamais mieux senti qu'en lisant cette belle poésie, la vérité de ces paroles du bonhomme, qui, lui, n'épuisait jamais la matière :

J'ôte le superflu, dit l'autre, et, l'abattant,
Le reste en profite d'autant.

(Inutiles falce ramos amputans....
Luxuriantia compescens....)

Dans ce bel arbre, trop luxuriant, combien de branches mortes, de plantes parasites[1], disparates, et comme postiches, de feuilles et de fleurs mal venues ou souillées, d'insectes ou d'agarics qui le gâtent! *Loquaciter!* Le poëte se montre dans tout l'éclat de ses qualités, mais aussi de ses défauts. Citons, pour exemple, quelques rapprochements forcés, vagues, puérils, mal amenés ou mal exprimés :

....Chaque objet dont le bois se compose répond
A quelque objet pareil dans la forêt de l'âme[2]....
On se pique aux chardons ainsi qu'aux envieux....
La feuille invite *à croître,* et l'onde, en coulant vite,
Avertit qu'on se *hâte,* et que l'heure nous quitte..., etc., etc.
....L'arbre sur ses rameaux, comme à travers ses branches,
Leur montre l'astre d'or et les colombes blanches,
Choses douces aux cœurs par le malheur ployés,
Car l'oiseau dit : Aimez! et l'étoile : Croyez!... etc.

Nature encore plus intéressante, et beaucoup plus de sensibilité dans une autre pièce, une des plus remarquables du poëte, la *Tristesse* d'Olympio. Ne croyez pas du reste que ce nom haut et fier annonce une poésie bien différente de celle que nous connaissons. Dans ce chant de deuil, toujours des notes enfantines :

---

[1] Qui parasite enflé de la sève des chênes. (Dans la pièce même.)

[2] On voit encore plus bas :

Gluck est une forêt, et Mozart une source.

Nous avons déjà vu, *le ciel face divine, le lac divin miroir.*

....Nos roses dans l'enclos ont été ravagées
Par les petits enfants qui sautent le fossé!...
....Elle prenait de l'eau dans sa main, douce fée,
Et laissait retomber des perles de ses doigts...
....On a pavé la route âpre et mal aplanie
Où, dans le sable pur se dessinant si bien,
Et de sa petitesse étalant l'ironie,
Son pied charmant semblait rire à côté du mien!...

Cette dernière circonstance, exprimée surtout comme elle est, me choque... J'aime bien mieux, du *Souvenir* d'Alfred de Musset,

Et ces pas argentins sur le sable muet;

du *Lac* de Lamartine,

Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Cette poésie de Lamartine, beaucoup moins longue que *la Tristesse* d'Olympio, produit une impression bien plus profonde, à jamais ineffaçable. C'est que le poëte, l'amant, amant véritable, ne va pas éparpillant ses souvenirs sur des objets sans nombre. Il ne délaye pas le sentiment dans la longueur des énumérations. Il choisit une ou deux scènes, une surtout, la plus mémorable, la plus solennelle de sa vie d'amour[1]. Il en compose un tout

[1] Je ne vois et ne veux toujours voir Elvire que dans le vague mystérieux des premières Méditations. Qu'importe qu'une femme, plus ou moins pure, plus ou moins vulgaire, ait posé pour telle vierge de Raphaël? Ce n'est plus une figure de la terre, c'est une tête céleste ou raphaëlesque, que j'admire et que j'adore dans le tableau du peintre.

simple, harmonieux, *immortellement triste*, où la nature et l'amour unissent leur double enchantement, et qui devient pour nous, tant nous en sommes intimement pénétrés, comme un souvenir personnel, plus personnel même que ceux de notre cœur.

Il en serait de même du *Souvenir* d'Alfred de Musset, si cette admirable pièce était plus courte. Nulle autre, par la puissance de l'effet, ne se rapproche plus du *Lac*[1], dont évidemment elle s'est inspirée[2], ainsi que *la Tristesse* d'Olympio[3]. Nulle part l'amour et la nature, qui vont si bien de concert, ne se montrent plus réels ni plus touchants.

---

[1] Comme ce *Lac* lui-même s'est inspiré de la promenade nocturne (si vraie, celle-là! si poétique, etc....) de Saint-Preux et de Julie sur le lac Léman.

« .... Nous gardions un profond silence. Le bruit égal et mesuré des rames m'excitait à rêver. Le chant assez gai des bécassines, me retraçant les plaisirs d'un autre âge, au lieu de m'égayer, m'attristait. Peu à peu, je sentis augmenter la mélancolie dont j'étais accablé. Un ciel serein, la fraîcheur de l'air, les doux rayons de la lune, le frémissement argenté dont l'eau brillait autour de nous, le concours des plus agréables sensations, la présence même de cet objet chéri, rien ne put détourner de mon cœur mille réflexions douloureuses.... » (IVe partie, XVII.)

Mais ces réflexions restent dans le cœur, et ne s'en exhalent point comme la complainte mélodieuse d'Elvire, qui charme les échos du rivage et rend le flot *attentif*.

[2] Qui n'a lu mille fois, qui ne relit sans cesse
Ces vers mystérieux où parle ta maîtresse.
Et qui n'a sangloté sur ces divins sanglots
Profonds comme le ciel, et purs comme les flots?....
(*Épître de Musset à Lamartine.*)

[3] Relire, dans les poésies de M. Sainte-Beuve, parmi quelques pièces fraternellement composées par un ami, l'élégie intitulée *le Coteau*, chant plaintif du bonheur passé, en contraste par sa douceur résignée avec l'admirable sonnet qui précède, surtout avec ce cri frénétique d'un amour en délire — *je te poignarde!*

Voici quelques vers du *Coteau* :

.... Dans ce parc heureux, sur ce lit de gazon,

Comme on la conçoit, comme tout entière on la partage, bien plus que celle d'Olympio, cette tristesse heureuse et fière d'un souvenir de bonheur, que le poëte a transfiguré dans sa vie, tel qu'une vision céleste, ineffable, pour jamais fixée, et qui brille avec tant d'éclat à ses regards au milieu des jours sombres qu'elle illumine et qu'elle console! Idée aussi neuve que vraie, idée originale que l'expression, pour ainsi dire, sympathique a rendue dans toute sa vérité native!

.. .Les voilà ces coteaux, ces bruyères fleuries,
Et ces pas argentins sur le sable muet,
Ces sentiers amoureux, remplis de causeries,
Où son bras m'enlaçait.

Les voilà ces sapins à la sombre verdure,
Cette gorge profonde aux nonchalants détours[1],
Ces sauvages amis dont l'antique murmure
A bercé nos beaux jours.

Les voilà ces buissons où toute ma jeunesse
Comme un essaim d'oiseaux chante au bruit de mes pas[2],

Assise doucement, cette blanche maison,
Surtout une fenêtre, aujourd'hui trop fermée,
Toujours ouverte alors, — et toi, ma bien-aimée!...

Ceux-ci, les derniers :

Et ces jours sont passés! et moi, morne et fidèle,
Je revois seul ces lieux, ces beaux lieux si pleins d'elle!
C'est le même coteau, c'est la même saison;
Ces frênes, dont l'ombrage a troublé ma raison,
Unissent comme alors leurs branches enlacées;
Chaque feuille qui tremble éveille mes pensées;
Le gazon a gardé la trace de ses pas;
Insensé! je l'attends; elle ne viendra pas.

[1] Plus haut, page 471,

A des coteaux charmants nonchalamment mêlée.

[2] Admirable comparaison! Et ce vers! *beau désert, etc.*, un des plus

Lieu charmant, beau désert où passa ma maîtresse,
Ne m'attendrez-vous pas?

Je ne viens point jeter un regret inutile
Dans l'écho de ces bois témoins de mon bonheur.
Fière est cette forêt dans sa beauté tranquille,
Et fier aussi mon cœur.

Voyez! la lune monte à travers ces ombrages.
Ton regard tremble encor, belle reine des nuits,
Mais du sombre horizon déjà tu te dégages,
Et tu t'épanouis[1].

Ainsi de cette terre humide encor de pluie,
Sortent, sous tes rayons, tous les parfums du jour;
Aussi calme, aussi pur, de mon âme attendrie[2]
Sort mon ancien amour....

....Je me dis seulement : A cette heure, en ce lieu,
Un jour je fus aimé, j'aimais, elle était belle.
J'enfouis ce trésor dans mon âme immortelle[3],
Et je l'emporte à Dieu[4].

A ce même amour se rattachent cinq autres poésies, une épître à Lamartine et *Quatre Nuits*, moins parfaites que *le Souvenir*, mais où respire encore parfois, dans l'expression de l'amour et dans quelques tableaux de la nature, une simplicité dantesque.

Le poëte se représente, dans une de ces *Nuits*, *Nuit d'août*, trouvant, bien jeune encore, des inspi-

---

beaux de toute poésie! L'inverse du vers tant cité : *Dans l'orient désert*, etc. — Sublime, comme dans un autre ordre de sentiment, *campos ubi Troja fuit.*

« J'ai fait une lieue ce matin dans des plaines de bruyères, et quelquefois entre des buissons qui sont couverts de fleurs, et qui chantent. » (Ducis, *Lettre à Lemercier*, 1805.)

[1] Le contraire de l'*adspiciat sol.* Ce petit vers, *et tu t'épanouis*, approche de l'*imminente luna.*

[2] Comparaison non moins juste, non moins admirable que l'autre.

[3] Quelle épithète !

[4] Sublime élan d'amour!

rations en ces bois d'Auteuil où je regrettais que Boileau, dans un âge mûr et dans son automne, n'allât point recueillir et comme parfumer sa poésie. Là, lui dit la muse, interlocutrice et consolatrice du poëte en ces quatre scènes,

> Perdu dans tes pensées,
> Sous les verts marronniers et les peupliers blancs,
> Je t'agaçais le soir en détours nonchalants.

Sans doute on n'imagine pas, pour le sévère et quelque peu janséniste Boileau, cette muse agaçante et cavalière des contes d'Espagne et d'Italie, de Mardoche, etc. Encore moins lui demande-t-on cette amoureuse nature des Horace, des Virgile, des Chénier, des Lamartine, des Victor Hugo, des Musset,

> Les tièdes voluptés des nuits mélancoliques, etc., etc.

Mais ce qu'il pouvait, comme Ducis, trouver dans Auteuil, c'était une nature analogue à celle que décrit ce beau vieillard; ou, sans aller si loin, sans quitter son époque, c'était, bien avant Jean-Jacques Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, quelque chose de simple et de senti, comme ce petit tableau tout horacien du bon Rollin (un janséniste aussi pourtant) dans cette lettre souvent citée, dont la lecture, même aux enthousiastes des natures modernes, si rayonnantes ou voluptueuses, plaît et rit, comme un petit *angulus* attendrissant.

« ... Je commence à sentir et à aimer plus que jamais la douceur de la vie rustique, depuis que j'ai un petit jardin, qui me tient lieu de maison de

campagne, et qui est pour moi Fleury et Villeneuve[1]. Je n'ai point de longues allées à perte de vue, mais deux petites seulement, dont l'une me donne de l'ombre sous un berceau assez propre, et l'autre, exposée au midi, me fournit du soleil pendant une bonne partie de la journée, et me promet beaucoup de fruits pour la saison. Un petit espalier couvert de cinq abricotiers et de dix pêchers fait tout mon fruitier. Je n'ai point de ruches à miel, mais j'ai le plaisir tous les jours de voir les abeilles voltiger sur les fleurs de mes arbres, et, attachées à leur proie, s'enrichir du suc qu'elles en tirent sans me faire aucun tort. Ma joie n'est pourtant pas sans inquiétude, et la tendresse que j'ai pour mon petit espalier et pour quelques œillets me fait craindre pour eux le froid de la nuit que je ne sentirais pas sans cela[2]... » (*A M. Lepelletier*, 1697[3].)

---

[1] Terres appartenant à M. Le Pelletier.

[2] Quelle différence entre cette lettre, écrite de cœur, et les lettres champêtres de Pline le jeune, entre autres ce petit billet pincé, que Rollin rapporte avec éloge! *Tranquillus, etc.*

« .... Scholasticis porro studiosis, ut hic est, sufficit abunde tantum soli ut relevare caput, reficere oculos, reptare per limitem, unamque semitam terere, omnesque viticulas suas nosse, et numerare arbusculas possint.... »

[3] Et la retraite d'Argentol par Casimir Delavigne, pourquoi n'en ai-je point parlé? C'est que je n'y trouve pas un sentiment vrai; qu'elle ne me dit rien. De beaux ou jolis vers, mais de versificateur! De la mythologie! du factice! Tout cela ne vaut point certains hémistiches de Virgile, d'Horace ou de Tibulle, qu'il imite et qu'il délaye.

Où le cœur du poëte parle vraiment et parle au cœur, c'est dans *Madelaine*.

D'autres poëtes, épris de la nature, m'en offraient des tableaux ou des images remarquables que j'ai dû laisser bien à regret,

Spatiis exclusus iniquis.

X.

ÉPITRE X, XIV.

§ I.

ÉPITRE X, A FUSCUS ARISTIUS.

C'est là que, jouissant de mon indépendance,
Je serai mon héros, mon souverain, mon roi,

s'écrie Chaulieu dans une de ses meilleures pièces, *Stances sur la Retraite. Là*, c'est-à-dire à la campagne.

....Tout respire à la cour l'erreur et l'imposture;
Le sage avant sa mort doit voir la vérité;
Allons chercher des lieux où la simple nature,
Riche de ses seuls biens, ait toute sa beauté.

....Ni le marbre ni l'or n'embellit nos fontaines,
De la mousse et des fleurs en font les ornements....

Voici les deux dernières strophes :

Ainsi coulent mes jours sans soins, loin de l'envie,
Je les vois commencer et je les vois finir;
Nul remords du passé n'empoisonne ma vie;
Satisfait du présent, je crains peu l'avenir.

Heureux qui, méprisant l'opinion commune,
Que notre vanité peut seule autoriser,
Croit comme moi que c'est avoir fait sa fortune
Que d'avoir comme moi bien su la mépriser!

Plusieurs de nos vieux poëtes avaient déjà soupiré la même note. Maynard :

Je donne à mon désert les restes de ma vie,

Pour ne dépendre plus que du ciel et de moy.
Le temps et la raison m'ont fait perdre l'envie
D'encenser la faveur et de suivre le roy.
Faret, je suis ravy des bois où je demeure,
J'y trouve la santé de l'esprit et du corps.... (Sonnet.)

Alcippe,

(c'est à lui-même qu'il parle)

Alcippe, reviens dans nos bois,
Tu n'as que trop suivy les rois
Et l'infidèle espoir dont tu fais ton idole.
(Fidèles courtisans d'un volage fantôme.) (La Fontaine.)

Ainsi débute une ode fort intéressante du même poëte. Plus loin :

....Descends dans toi-même à l'exemple du sage.
Tu vois de près ta dernière saison;
Tout le monde connoît ton nom et ton visage,
Et tu n'es pas connu de ta propre raison.

On sait par cœur quelques stances de Racan, l'ami de Maynard :

Tircis, il faut penser à faire la retraite,
La course de nos jours est plus qu'à demy faite....

....Roy de ses passions, il a ce qu'il désire;
Son fertile domaine est son petit empire,
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau....

Nous citerons en entier la dernière :

Agréables déserts, séjour de l'innocence,
Où, loing des vanités, de la magnificence,
Commence mon repos et finit mon tourment,
Vallons, fleuves, rochers, plaisante solitude,
Si vous fustes témoins de mon inquiétude,
Soyez-le désormais de mon contentement.

Desportes avait précédé Racan dans l'expression des mêmes vœux et des mêmes sentiments :

O bienheureux qui peut passer sa vie

Entre les siens, franc de haine et d'envie,
Parmy les champs, les forêts et les bois,
Loin du tumulte et du bruit populaire,
Et qui ne vend sa liberté pour plaire
Aux passions des princes et des rois!

.... Je vous rends grâce, ô déités sacrées
Des monts, des eaux, des forêts et des prées,
Qui me privez de pensers soucieux,
Et qui rendez ma volonté contente,
Chassant bien loin la misérable attente,
Et les désirs des cœurs ambitieux....

....Si je ne loge en ces maisons dorées,
Au front superbe, aux voûtes peinturées
D'azur, d'esmail et de mille couleurs,
Mon œil se paist des trésors de la plaine,
Riche d'œillets, de lis, de marjolaine
Et du beau teint des printanières fleurs....

Ces divers passages, tirées de poésies presque tout entières imitées d'Horace (odes, épodes, satires, épîtres), peuvent servir de prélude à sa dixième épître. Le commencement de la seizième n'a guère présenté du petit domaine Sabin que le *situm*, c'est-à-dire, la topographie, la statistique, le côté pittoresque. La dixième épître développe, avec une exquise précision, comme à l'ordinaire, les autres avantages plus précieux qu'Horace trouvait à sa campagne : l'*incolumem*, la santé d'esprit et de corps, tant de fois préconisée dans les épîtres; en d'autres termes, l'*æquitas*, l'indépendance, etc.

Cette indépendance, vantée aussi par nos vieux poëtes, mais plus, je crois, à l'imitation d'Horace que d'après les besoins de leur âme, c'est pour eux seulement qu'ils la recherchent, qu'ils la souhaitent ou qu'ils la goûtent, dans les poésies toutes

personnelles dont nous avons cité des vers. Horace, lui, la célèbre, non pas uniquement par une sorte de gratitude, pour se la rendre encore plus chère, ou comme poëte épris d'un beau sujet, mais surtout afin de la communiquer, s'il peut, à ceux qu'il aime. L'amitié, comme toujours, l'inspire. Il voudrait, dans l'épître XVI, rendre Quinctius indépendant du peuple; dans la dixième, Aristius indépendant des princes et peut-être de l'empereur.

Nous avons vu ce qu'il faisait pour ses amis jeunes, *amiculus* (épît. XVII, 3); voyez ce qu'il fait pour ses amis plus âgés. Il cherchait à prévenir, à prémunir; il cherche maintenant à retenir, à réprimer, à guérir. Ne craignons pas de le répéter : ce qui le rend heureux, c'est l'indépendance et des choses et des hommes : eh bien! c'est l'indépendance qu'il prêche à ses amis, et cela, diversement, selon l'âge de ceux auxquels il s'adresse, et peut-être aussi, son âge à lui. C'était secrètement, indirectement qu'il détournait de la vie de cour le jeune Lollius. Mais pour Aristius, qui y était engagé, qui voulait peut-être s'y engager de plus belle, il tâche ouvertement de l'en ramener, tant par de sages avis, que par l'exemple attrayant de la félicité qu'il doit à sa retraite.

Nous avons déjà cité, comme un modèle de tendresse, cette épître X, dont les préceptes, ou plutôt les invitations s'encadrent avec bonheur entre deux déclarations d'amitié, brèves, simples, touchantes.

Reprenons, pour la compléter, cette citation du début :

A Fuscus, amateur de la ville, santé[1],
Nous, amateur des champs : seul point, en vérité,
Par où nous différons; quasi jumeaux du reste,
Cœurs fraternels[2]. Veux-tu, moi je veux sans conteste;
Je ne veux pas, ni toi : tous deux vieux compagnons,
Connus, pour nous aimer, comme *les Deux Pigeons*.
Toi, tu gardes le nid : les champs, c'est mon délice!
Des ruisseaux, des rochers que la mousse tapisse,
Un bocage touffu! Demandes-tu pourquoi?
C'est que là seulement je vis et je suis roi.
Loin de moi ces objets que votre âme ravie
Élève jusqu'au ciel! Ce qui me donne envie,
Comme au valet d'autel qui s'enfuit, c'est du pain[3]:
Des gâteaux emmiellés me voilà quitte enfin!

Dans ce court aperçu d'une belle campagne, nous aimons à reconnaître, à nommer le charmant Lucrétile de l'ode XVII, I; les rochers d'Ustique où résonnait, dans les échos, la flûte du pâtre, si mélodieuse qu'on croyait entendre le dieu Faune lui-même; le petit bois où les chèvres, cédant comme leur maître à l'esprit de liberté, cherchaient loin des chemins et des humains les arbousiers cachés, sans craindre non plus que lui les animaux malfaisants, etc., *impune*, etc., *colubras* (ép. XIV, *morsu venenat....*). Ainsi que Desportes, il oppose cette tapisserie de mousse aux riches tentures ou peintures à fresque des palais, et, plus bas (XIX),

---

[1] *Salvere jubemus.* Autant du moins qu'on le peut, quand on n'aime que la ville. Restriction sous-entendue.

[2] *Fraternis animis.*

Voulez-vous quitter votre frère?

dit l'un des pigeons de La Fontaine.

[3] Ainsi Jean-Jacques préférait à la table somptueuse des châteaux l'omelette au lard du village.

les gazons émaillés de fleurs parfumées aux mosaïques[1].

Res rusticæ lætæ sunt.... florum omnium varietate (XV), *odorum suavitate* (XVI), dit également Cicéron dans ces chapitres si poétiques du traité *de la Vieillesse* écrit à la campagne, où il s'était réfugié pendant la tyrannie d'Antoine. La campagne le consolait alors de l'état malheureux où la patrie était tombée. Dans ces belles villas, d'où l'arrachait trop souvent la politique, il se représentait, il rêvait pour lui-même la tranquillité, le bonheur que goûtaient dans leurs terres les anciens Romains, ses dignes prédécesseurs. Voyons un peu, des tableaux qu'il trace de la vie champêtre pour un vieillard, les ressemblances ou les différences avec les peintures d'Horace :

« Mea quidem sententia, haud scio an ulla vita « beatior esse possit (*senectus*, une vieillesse occupée de l'agriculture, etc., etc.).... semper enim boni « assiduique domini referta cella vinaria, olearia, « etiam penaria est (nous avons vu, nous verrons encore, épît. XIV, que le riant Lucrétile, avec ses rochers lisses ou moussus, n'avait rien ni du Vénafre ni de l'Aulon), villaque tota locuples est :

---

[1] Ces contrastes, qui souriaient à son esprit antithétique, Balzac ne pouvait pas manquer de les reproduire :

« .... Usez-vous comme il faut de l'ombre de vos bois, et de la fraischeur de vos fontaines? Pour moy qui fais mes moissons quand on cueille les roses et les œillets, et qui ne juge de la bonté de l'année que par l'abondance de ces belles fleurs, voicy la saison que je demande, et j'ay eu un mesme subject et de quoy mespriser les parfums de la rue Saint-Honoré, et les peintures de la foire Saint-Germain.... » (VII, XXVI, *A Mme Desloges*, 20 juin.)

« abundat porco, hædo, agno, gallina, lacte, caseo,
« melle. Jam hortum ipsi agricolæ succidiam alte-
« ram appellant.... Quid de pratorum viriditate,
« aut arborum ordinibus, aut vinearum, oliveto-
« rumve specie dicam? (La verdure Tarentine compensait bien pour Horace le vert pâle des oliviers.)
« Brevi præcidam (comme ils ont peur, ces anciens, du *loquaciter!*). Agro bene culto nihil potest esse
« nec usu uberius nec specie ornatius, ad quem
« fruendum non modo non retardat, verum etiam
« invitat atque allectat senectus. Ubi enim potest
« illa ætas aut calescere vel apricatione melius vel
« igni, aut vicissim umbris aquisve refrigerari sa-
« lubrius? » (XVI.)

J'aime à me figurer Horace, condisciple du jeune Cicéron à Athènes, lisant, avec lui, sous les ombrages de l'Académie, encore tressaillant du souffle de Platon, ce beau traité *de la Vieillesse*, envoyé par le père à son fils, quelques mois avant le traité *des Devoirs*, qu'il composa tout exprès pour lui, la même année (709). Si ce dernier ouvrage, également lu par Horace, lui dut paraître, malgré son mérite, d'une longueur un peu luxuriante, comme il goûta sans réserve ce charmant dialogue, si poétique, et si digne de son adresse, T. Pomp. *Atticus!* Nul doute que ces détails champêtres n'aient vivement intéressé le jeune poëte, enfant de la campagne. Jeté lui-même, bientôt après, dans le flot des guerres civiles, il me semble que le compagnon de Brutus dut plus d'une fois se rappeler les heureuses descriptions qu'il avait lues naguère, et, quoique bien jeune, envisager déjà, comme un

port désirable, cette vie champêtre, dont ses premières années avaient été témoins.

Quoi qu'il en soit de mes conjectures, et de l'impression que reçut Horace, alors et plus tard, du traité *de la Vieillesse*, toujours est-il que les mêmes sentiments, le même amour, encore plus intime, ont amené dans quelques-uns de ses ouvrages les mêmes descriptions que dans ce traité, mais plus attrayantes encore, plus poétiques.

In hoc sumus sapientes, quod naturam ducem, tanquam deum, sequimur, eique paremus (chap. II, *de Senect.*). Écoutons maintenant Horace. La vie la plus conforme à la nature, c'est la vie champêtre. Il faut choisir un emplacement favorable pour asseoir une maison[1]; choisissez de même pour votre vie un emplacement qui convienne. Eh bien! c'est aux champs que vous la devez, pour ainsi dire, asseoir. N'allez pas toutefois vous établir dans la première campagne venue. Cherchez *rus beatum*, dans une nature aimable et riante, sous un beau ciel, où l'hiver soit tiède[2], où des brises rafraîchissantes tempèrent les ardeurs de l'été; une campagne Tiburtine ou Tarentine.

Est ubi plus tepeant hiemes? Ubi, c'est-à-dire, *rure beato*. Tièdes par suite du climat, de la position, etc.

---

[1] Ce vers 13 semble d'abord gêner un peu la construction. Il faut reprendre avec *quærenda* le *naturæ convenienter*. — Nous avons expliqué comme s'il y avait une sorte de comparaison.

[2] Tel n'était pas toujours le cas de Ferney. De là cette boutade : « Je crois que je vais bientôt quitter ma Scythie, et en chercher une autre; ma santé ne peut plus tenir à l'hiver barbare qui m'accable au mois d'avril et aux neiges qui nous environnent, lorsque ailleurs on mange des petits pois.... » (*A d'Argental*, 1767.) Noter qu'il est question de la tragédie des *Scythes* dans une grande partie de la lettre.

D'ailleurs, à la campagne, où le bois abonde, on ne le ménage pas, comme à la ville :

Hic focus, hic tædæ pingues, hic plurimus ignis
Semper. (Égl. VII.)

Sacrum et vetustis exstruat lignis focum.
(Épod. II.)

.... Invidet usum
Lignorum.... calo argutus. (Épît. XIV.)

Gratior aura. Dans les bois, par exemple, et dans les prés :

Les prés, séjour du fraïs, véritable patrie
Des zéphyrs. (*Fab.*, IV, XII.)

.... Au sein des bois pieux
Où brises et ruisseaux glissent mélodieux....

Per lucos, amœnæ
Quos et aquæ subeunt et auræ. (*Od.*, III, IV.)

Des bois de pins, *silvas salubres* (épît. IV), doublement salubres, puisque, sans compter leurs suaves et bienfaisantes émanations, ils donnent

L'ombre l'été, l'hiver les plaisirs du foyer,

devant une flamme odorante qui brille et pétille.

Quelle poésie dans les deux vers 16, 17!

.... Ubi gratior aura
Leniat et rabiem Canis et momenta[1] Leonis,
Quum semel accepit solem furibundus acutum?

Furibundus acutum! Un de ces rapprochements à la

---

[1] *Momenta* correspond à *rabiem*, employé dans le sens de *movimenta*, que je préférerais. Mouvements par suite d'une impression quelconque, extérieure surtout, d'un choc, coup, contre-coup. — Emportements, etc.

fois si pittoresques et si logiques, que facilitait la construction des langues anciennes!

Cicéron ne parle point du sommeil. Horace, qui l'a mainte fois célébré, comme un dieu léger, fuyant les palais, asile des soucis rongeurs, pour voler aux chaumières, sous l'ombrage, et près des fontaines, où l'attirent le murmure des eaux, le frémissement des zéphyrs, Horace se garde bien de l'oublier ici.

Je ne dormirai point sous de riches lambris,

dit notre La Fontaine, aussi dormeur qu'il était poëte (*Éloge de la solitude,* fab. IV du liv. XI).

Mais voit-on que le somme en perde de son prix?
En est-il moins profond et moins plein de délices?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.

On voit ici que La Fontaine, insouciant qu'il était comme un enfant, aurait fort bien dormi, même en un palais. Horace :

Est ubi divellat somnos minus invida cura?

Au morcellement de sommeil, causé par la multiplicité des soucis qui tiraillent les grands, les riches, les ambitieux, qui les tournent et les retournent, pour ainsi dire, en tous sens, il oppose un somme profond et continu, qu'aucune inquiétude ne trouble : *Invida cura* : jaloux du repos, ou mieux, ouvrage de l'envie, l'hôtesse des palais : *Non istic obliquo oculo,* etc. (épît. XIV).

Ainsi donc, à la campagne, heureuses journées et nuits tranquilles. Paix de l'âme et des sens. In-

dépendance des passions étrangères et des siennes propres :

....Secura quies, et nescia fallere vita,
Dives opum variarum.

Vie pure, vie à soi, la vraie vie!

« Illa quanti sunt (pour citer encore une fois ces paroles que ramène notre sujet) animum, tan-« quam emeritis stipendiis libidinis, ambitionis, « contentionis, inimicitiarum, cupiditatum om-« nium, secum esse, ut dicitur *vivere!* » (*De Senect.*, XIV.)

Mêmes exclamations dans Horace : *Vivo* regnoque! *Cumana regna*, dit ailleurs Cicéron, à peu près comme le meûnier de Sans-Souci : « C'est mon Potsdam à moi[1]! » Combien de fois cette même vie, cette même indépendance n'ont-elles pas été célébrées, en vers ainsi qu'en prose, par Voltaire, surtout lorsqu'il se rappelait, aux Délices et à Ferney, les tracasseries qu'il avait essuyées dans ce même Sans-Souci, près d'un roi qui se disait son ami!

« On abrége ses jours dans le tracas des cours[2]; on les prolonge et on les rend sereins dans la retraite.... Si *je suis en vie*, j'en ai l'obligation à ma

---

[1] « Cette solitude (Maintenon) me délasse des fatigues de la cour : je n'y vois personne et je jouis seule de mon *petit empire*.... On me croit dans la plus belle place du monde, et je n'ai point de plus grand plaisir que de m'en éloigner et de vivre dans la solitude. J'envie bien le sort de mon fermier.... » (*Mme de Maintenon à Mme de Saint-Géran*, 1682.)

« Je vous envie votre solitude, votre tranquillité, et je ne suis plus surprise que la reine Christine soit descendue du trône pour vivre avec plus de liberté.... » (1696.)

[2] Vers blanc. (P. 329.)

campagne.... » (1759.) — « .... Si j'osais, je me croirais sage, tant je suis heureux. *Je n'ai vécu* que du jour où j'ai choisi ma retraite; tout autre genre de vie me serait insupportable. Paris vous est nécessaire; il me serait mortel; il faut que chacun reste dans son élément.... » (Même année, *à Mme du Deffand.*) — « Je suis fort incertain si vous êtes dans le plat tumulte de Paris, ou si vous jouissez des douceurs de la retraite.... Plus on avance dans sa carrière, et plus on est convaincu que l'on n'est bien que chez soi. Pour moi, je vous répète que je ne *date ma vie* que du jour où je me suis enterré... » (*A Gideville*, 1760.)

Voici maintenant pour le *regno* :

« Je me suis fait un assez joli *royaume* dans une république. Je quitterai mon royaume pour venir vous embrasser, mon cher et respectable ami; mais je ne le quitterais pas assurément pour aucun autre avantage, quel qu'il pût être.... » (1758. Il parle à d'Argental de ses Délices et des deux terres qu'il vient d'y ajouter.) — « Je n'ai daté mon bonheur que du jour où j'ai joui de cette indépendance précieuse et du bonheur d'*être le maître chez moi*, sans quoi ce n'est pas la peine de vivre. » (1760.)

....De nos chers Français la noblesse inquiète
Pouvant *régner* chez soi, va ramper dans les cours[1].
Les folles vanités consument ses beaux jours :

[1] « Nous passâmes la soirée chez Mme de Fiennes, qui est gouvernante de la ville et de son mari, qu'on appelle pourtant M. le gouverneur.... Elle est divinement bien logée. Cet établissement est fort joli; elle y *règne* trois ou quatre mois, et puis elle va se traîner aux pieds de toutes les grandeurs, comme vous savez. » (Mme de Sévigné.)

Le vrai séjour de l'homme est un exil pour elle.
(*Épître à Saint-Lambert*, 1769.)

On ne trouve pas dans le traité *de la Vieillesse* ces vives allégories par lesquelles Horace met en parallèle la vie des champs et celle des cours ou de la ville : *Purior in vicis aqua....* L'eau de Rome, dans ses tuyaux de plomb, coule sourdement; à l'eau des campagnes, un tressaillement, un murmure d'allégresse ! Elle charme à la fois et les yeux et les oreilles. *Pronus*, qui suit sa pente (*non detortus*, Art Poét.), qui n'a qu'à se laisser aller, que rien ne gêne et n'entrave. Le contraire de *tendit*. *Tendit rumpere* marque la résistance de notre naturel à cet assujettissement, à cette servitude des cours. Mais la cupidité, l'ambition, etc., *plumbum*, le contiennent. Ainsi présentée, en contraste avec *plumbum*, *tendit*, etc., est-elle riante et attrayante cette vie des champs, *purior*, *pronus*, *trepidat*, *murmure !*

Nous avons déjà vu, plus haut, une autre allégorie, pour désigner ces vies si différentes : *Pane*, nourriture simple et saine, qui ne dégoûte jamais; *mellitis placentis*, que repousse l'estomac affadi, lorsqu'une trop longue habitude n'a pas dépravé sa nature. Allégorie également dans le vers 19, *nitet herba*, non moins pris au figuré qu'au propre.

In vicis aqua. « Oh ! le ruisseau de la rue du Bac ! » s'écriait Mme de Staël, aux bords mêmes de ce lac magnifique, où le Parisien Voltaire se félicitait chaque jour avec une vivacité de sentiment pareille à celle d'Horace, d'avoir quitté Paris pour la campagne, c'est-à-dire, pour l'indépendance et le repos. Mais c'est que Mme de Staël était exilée ! Exi-

lée.... sur la terre natale! Elle aimait par-dessus tout la ville[1], c'est-à-dire, Paris, brillant théâtre, pour ses conversations éloquentes, d'applaudissements et de triomphes, dont elle était plus avide que Fuscus, des richesses.

Urbem, mi Rufe, cole, écrivait Cicéron lui-même (703). Mais il était en Cilicie, chez des *barbares*, souvent au milieu des armes, qui lui convenaient beaucoup moins que la toge, malgré son titre d'*imperator* et ses prétentions au triomphe : *urbem*, d'ailleurs, ce n'est pas seulement la ville si nécessaire à son brillant esprit, à son génie oratoire, etc., cela comprend aussi les environs de Rome, ces nombreuses villas si délicieuses, ce Tusculum, qu'il se complaît à décrire. Il aimait véritablement la campagne. Mais était-ce au même degré qu'Horace, un poëte? Je ne crois pas. Le sénat et le forum, tantôt avec leurs acclamations redoublées, tantôt avec leurs tumultes qu'apaisait ou soulevait l'orateur, plaisaient plus à ses oreilles que le murmure sourd du Liris, le bruit des bois, le retentissement de la mer. Ces milliers de regards, suspendus à ses lèvres, charmaient plus les siens que la variété des fleurs champêtres.

Nous en pouvons dire autant de Pline le jeune. Il vante souvent la campagne; mais on sent le factice dans ses exclamations renouvelées d'Horace : *O rectam sinceramque vitam!* o...! *o mare, o littus*, etc.! Il aimait encore mieux les salles de lec-

[1] Il n'en est pas de même d'une autre femme de génie, Mme George Sand, qui passe, je crois, à la campagne, une grande partie de l'année.

tures publiques, les audiences des tribunaux, les séances du sénat, où son bel esprit recueillait avec enivrement ce qui faisait sa vie, les applaudissements et les louanges. La campagne n'était guère pour lui, comme il l'appelle, qu'un μουσεῖον, dans lequel il travaillait plus efficacement à conquérir ces succès littéraires, dont la ville était dispensatrice. Si plusieurs fois, ainsi qu'Horace, il invite ses amis à rechercher la retraite, c'est surtout en vue de l'étude à laquelle ils pourront mieux se livrer. Une fois cependant il veut attirer un ami de la campagne à la ville. Dans quel but? Citons cette lettre, qui les représente toutes deux, encore d'après notre poëte :

« Tantane perseverantia tu modo in Lucania,
« modo in Campania? Ipse enim, inquis, Lucanus,
« uxor Campana. Justa causa longioris absentiæ,
« non perpetuæ tamen. Quin ergo aliquando in ur-
« bem redis, ubi dignitas, honor, amicitiæ tam
« superiores quam minores. Quousque regnabis?
« Quousque vigilabis, quum voles? Dormies quam-
« diu voles? Quousque calcei nusquam? toga fe-
« riata? liber totus dies? Tempus est te revisere
« molestias nostras, vel ob hoc solum, ne voluptа-
« tes istæ satietate languescant. Saluta paulisper,
« quo sit tibi jucundius salutari (des *salutations!* serait-ce à la campagne! *unda salutantum!* ô Virgile! Horace!) : terere in hac turba, ut te solitudo
« delectet.... » (*A Présens*, VII, III.)

Une preuve irrécusable du charme de la campagne, du goût naturel que nous avons pour les beautés, les agréments champêtres, c'est que nous es-

sayons de les transporter à la ville, ou que nous voulons au moins de la ville les apercevoir.

Rapprochement qui frappe, *silva columnas*. Ainsi plus haut : *herba lapillis*. Dans ce *longos prospicit agros*, Horace songeait principalement à la demeure de Mécène, d'où l'on pouvait contempler *udum Tibur et Æsulæ*, etc. (*Od.*, III, XXIX). Je regrette de ne pas connaître l'origine du *naturam expellas furca*, probablement tiré de quelque fable :

> Chassez, fourche à la main, le naturel du cœur,
> Par telle ou telle porte il rentrera vainqueur.
>
> Qu'on lui ferme la porte au nez,
> Il reviendra par les fenêtres, (II, XVIII)

dit La Fontaine, rendant à l'apologue cette image. Les huit vers qui la précèdent délayent trop la concision de l'original.

Dans les quatre vers (26-30) de l'épître, nouvelle allégorie dont Voltaire encore nous offre un équivalent dans un endroit de ce passage où respirent avec une si vive énergie les mêmes sentiments que chez Horace :

« Nous déclarons plus sérieusement que nous ne serons jamais assez fou pour quitter notre charmante retraite; que, quand on est bien, il faut y rester; que la *vie frelatée* de Paris n'approche assurément pas de la vie pure, tranquille (*pure tranquillet*, épît. XVIII), et doucement occupée qu'on mène à la campagne....; que de toutes les démences, la démence la plus ridicule est de s'aller faire esclave quand on est libre, et d'aller essuyer tous les mépris attachés au plat métier d'homme de lettres,

quand on est chez soi *maître absolu;* enfin, d'aller ramper ailleurs, quand on n'a personne au-dessus de soi dans le coin du monde qu'on habite. Plus j'approche de ma fin, mon cher ange, plus je chéris ma liberté; et, si je ne la trouvais pas au pied des Alpes, j'irais la chercher au pied du mont Caucase. J'ai sous ma fenêtre un aigle qui ne bouge depuis cinq ans, et qui n'a nulle envie d'aller dans le pays des aigles; je suis comme lui... » (Voltaire, *à d'Argental*, 1760[1].)

Qui non poterit vero distinguere falsum[2]? *Vero,* c'est donc la vie naturelle, la véritable vie, telle qu'Horace la menait alors à la campagne; *falso,* l'autre, celle qu'Aristius menait à la ville, dans le palais de quelque grand, et tout entier à l'amour des richesses, à la poursuite des honneurs : sacrifiant aux unes comme aux autres sa liberté; s'exposant aux inconstances, si pénibles, de la fortune :

> Mollement assoupi dans les faveurs du sort,
> Change-t-il, te voilà secoué. Toute chose
> Qui ravit trop le cœur à regret se dépose.
> Fuis les grandeurs, vis bien : tu peux, sous d'humbles toits,
> Surpasser en bonheur les riches et les rois.

---

[1] Dans la lettre suivante, adressée à d'Argence de Dirac :

« Je ne me suis guère flatté que vous puissiez passer nos montagnes et venir voir dans un petit coin du monde la philosophie libre et indépendante. Vous la porterez dans vos terres. Peu d'hommes savent vivre avec eux-mêmes; c'est un trésor dont ils sont tous embarrassés. Le paysan la vend pour quatre sous par jour, le lieutenant pour vingt, le capitaine pour un écu de six francs, le colonel pour avoir le droit de se ruiner. De cent personnes, il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui meurent sans avoir vécu pour eux. Les hommes sont des machines que la coutume pousse, comme le vent fait tourner les ailes d'un moulin. »

[2] *Potentia vellera, etc.* Bien chargée en couleur (page 23).

Paupere tecto. Pauvre, bien entendu comme la maison d'Horace (voir page 80). Ce n'est pas l'*angusta paupertas.*

« Il n'y a personne qui ne regarde le repos et l'indépendance comme le but de tous ses travaux; pourquoi donc ne pas aller au but de bonne heure? On est égal aux rois (Horace dit *præcurrere*), quand on sait vivre heureux chez soi.... » (Volt., 1759.)

« .... Je n'ai point reçu la lettre par laquelle vous me faisiez part de votre chambellanie. Je vous aimerais mieux dans votre palais à Bologne, que dans l'antichambre d'un prince. J'ai été aussi chambellan d'un roi, mais j'aime cent fois mieux être dans ma chambre que dans la sienne.... » (Le même, *au marquis Albergati Capacelli*, 1767.)

Voyons comment La Fontaine a représenté, dans le sort d'un favori des rois, ce *delectavere secundæ*, d'où vous arrache soudain le *quatient*, c'est-à-dire la secousse, le sursaut du réveil, de la crise, de la chute :

Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité.

Et plus bas :

Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.

Je transcris encore de cette touchante élégie le passage suivant, qui rentre si bien dans les idées de l'épître d'Horace, par une admirable imitation de Virgile, son *alter ego*, relativement à la campagne :

Ah! si *ce faux éclat* n'eût pas fait ses plaisirs!
Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs!

Qu'il pouvait doucement *laisser couler* son âge[1] !
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la cour.
Mais la faveur du ciel vous donne en récompense
Du repos, du loisir, de l'ombre, du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens,
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.

Le style, pompeux d'abord, se détend et se coupe, d'une manière charmante, comme dans les *Géorgiques*. Modèle d'imitation. Pouvait-on mieux rendre aussi le *delectavere* d'Horace? Je regrette de ne pouvoir dire la même chose au sujet de la petite fable qui vient immédiatement après : *Cervus equum*. Cette fable, aussi bien narrée dans sa concision rigoureuse (cinq vers) que celle du *Vulpecula*, finit, comme l'autre, par un vers remarquable d'images et de pensée. La Fontaine l'a moins heureusement traduit et placé que le *macra cavum* :

L'homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos.

Horace montre-t-il, d'une manière visible et sensible, ce qu'a coûté la victoire au cheval !

Non equitem dorso, non frenum depulit ore.

C'est la punition, le châtiment éternel de sa violence, *violens* (voir épît. II, vers 59, 60), de même que l'emportement de notre cupidité se trouve puni par le joug pesant des richesses, par les soucis.

....Vous serez bien traité,
Et jusqu'au ventre en la litière.
Hélas! que sert la bonne chère

[1] Encore le *traducere leniter ævum* de l'épître XVIII !

Quand on n'a pas la liberté?
....Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,
C'est l'acheter trop cher que l'acheter d'un bien
Sans qui les autres ne sont rien. (IV, XIII.)

Ainsi dit parfaitement La Fontaine, à l'imitation de Phèdre (*Equus et Aper*, IV, IV). Dans Stésichore, premier inventeur de cette fable, le cheval ne paraît pas même avoir eu la satisfaction d'être vengé : Ἀντὶ τοῦ τιμορήσασθαι, αὐτός ἐδούλευσεν ἤδη τῷ ἀνθρώπῳ (*Rhet. d'Arist.*, II, XX). Horace fait de son apologue une application différente, très-ingénieuse. C'est la continuation des lumineuses allégories qui précèdent. Il a de beaucoup l'avantage sur Phèdre, ainsi que sur La Fontaine : le premier, plus froid qu'à l'ordinaire; le second, diffus et médiocre, sauf quelques vers dignes de lui. Au commencement surtout, *dormitat*. On croirait que le bonhomme, qui *soulait* passer la moitié de son temps à dormir, n'a pas encore, ce jour-là, bien achevé son somme.

Quelles autres images ou similitudes pleines de justesse, dans le reste de l'épître!

D'abord cette espèce d'affabulation :

Quiconque, (tu le vois), craignant la pauvreté,
Contre de vils métaux troque sa liberté,
Dès lors il traîne un maître : éternel esclavage
Pour n'avoir su jouir de peu, comme le sage!

Comparaison d'une familiarité socratique :

Un bien non fait pour nous, chaussure maladroite
Qui, trop large, renverse, et blesse, trop étroite[1].

[1] « Il en est de la fortune comme d'un souller ou d'une robe; ni trop grand ni trop petit, mais bien séant. » (Gui Patin.)

Trouver chaussure à son pied, disons-nous proverbialement et figurément.

Le moyen, avec cela, de cheminer comme il faut dans la vie !

Enfin :

> L'argent, qui pour chacun devient esclave ou roi,
> Doit obéir au fil, non le tirer à soi.
>
> (Duceris ut nervis alienis mobile lignum.)
>
> (*Sat.*, II, VII, 82.)

Toute cette charmante épître vous saisit par un style figuré, d'excellent aloi, comme les meilleures pages de Montaigne, avec un mérite de plus qu'appréciait vivement l'original prosateur :

« .... Car, comme disoit Cléanthes, tout ainsi que la voix contraincte dans l'estroict canal d'une trompette sort plus aiguë et plus forte ; ainsi me semble il que la sentence pressee aux pieds nombreux de la poësie s'eslance bien plus brusquement, et me fiert d'une plus vifve secousse.... » (Liv. I, chap. XXV.) — « .... Horace ne se contente point d'une superficielle expression, elle le trahiroit ; il veoid plus clair et plus oultre dans les choses ; son esprit crochette et furette tout le magasin des mots et des figures, pour se représenter... » (Liv. III, chap. V.) *Se représenter,* de manière à donner à ses amis l'envie de lui ressembler, si bien, par exemple ici, qu'Aristius et lui deviennent tout à fait *gemelli;* que la félicité de cet ami complète la sienne.

> Lætus sorte tua vives sapienter, Aristi.

Comme ce mot couronne heureusement un vers qui résume toute la philosophie de cette épître, et de l'œuvre d'Horace ! — Vraiment Ariste dans ce cas ! Non moins Ariste d'effet que de nom !

Le vers qui suit, *Nec me dimittes incastigatum*, etc., efface, ou du moins adoucit le prétentieux du rôle de prêcheur, pris par Horace. Comme s'il disait : J'ai bien l'air aujourd'hui de gronder un peu, de sermonner. A charge de revanche, entends-tu, s'il m'arrivait de ne plus faire moi-même ce que je prêche ici. Bonne semonce alors, et châtiment!

Remarquons à présent (Horace ne l'a pas indiqué sans dessein, non plus que le *dictabam* : il ne prenait pas seulement la peine d'écrire!), remarquons le lieu, *post fanum Vacunæ*, d'où part cette épître, si reposée et si sage, pour aller dans un palais porter d'utiles conseils, d'amicales représentations au courtisan Fuscus, qui s'agite après la fortune. Ces conseils ne semblent-ils pas les inspirations de la déesse elle-même, *Vacuna*, cette déité champêtre des doux loisirs, du rien-faire qui succède au travail, l'antique patronne du pays, l'Égérie d'Horace? On croit le voir mollement assis ou couché sur l'herbe, au pied d'un arbre, rêvant cette délicieuse épître, comme dans une atmosphère douce et recueillie, émanée de la petite chapelle. Autour de lui *rus amœnum, rivos*, etc., en un mot, ces beautés, ces délices de la campagne qu'il vante à son ami *con amore*. En ces heures de calme et de béatitude, comme

Il regarde à ses pieds les favoris des rois!

A ses pieds, non; mais avec une tendre pitié, la seule chose qui trouble son bonheur. Remarquons aussi la circonstance *putre*. Bâti depuis longues années, au bon vieux temps, quand on ne connais-

sait ni l'ambition, ni la cupidité; quand l'ignorance et la simplicité des mœurs faisaient d'heureux loisirs; que la déesse *Vacuna* n'avait pas quitté la terre, et s'y plaisait. Fréquenté par de pieux pèlerins, reconnaissants, le petit temple était alors entretenu comme il devait l'être. Négligé, maintenant que la déesse ne compte plus guère d'adorateurs, il tombe en ruine; Horace est peut-être le seul visiteur qu'il attire, le seul ami fervent qui lui soit resté. — Notre poëte, au surplus, le devait mieux aimer dans cet état de vétusté que neuf, et l'y laissait volontiers. Cette insouciance à le réparer n'était-elle pas elle-même comme le résultat naturel du culte à la déesse qu'on y adorait?

Telle était donc la vie qu'Horace menait à sa campagne, au grand profit de l'âme et du corps, qu'il y soignait tous deux, suivant les préceptes de la IIe épître: vie calme et paisible; tantôt rêveuse, contemplative, paresseuse, *inertibus horis;* tantôt, doucement occupée — soit de lectures chéries, philosophiques ou poétiques, qui le rendaient plus sage encore et plus heureux; — soit de compositions charmantes, rares et courtes, où se reflétaient, comme un beau rivage dans un lac, cette sagesse et ce bonheur, et qu'inspirait, outre le sentiment de la campagne et du bien-être qu'il y goûtait, un besoin sympathique de communiquer à ses amis le goût des mêmes jouissances; — soit de quelque exercice champêtre, une promenade dans la vallée ou parmi les pins de la montagne, *silvas inter salubres,* un travail facile, également salutaire, *glebas et saxa moventem;* — agréablement distraite de temps

en temps, par d'amicales visites, reçues ou rendues; — joyeusement égayée par un repas de voisins; vie, en un mot, hygiénique et philosophique à la fois, indépendante, un peu stoïcienne, mais surtout épicurienne, à ne prendre ce terme que dans le meilleur sens. L'état présent des affaires ne comportait guère, à ce qu'il semble, une autre manière de vivre pour un sage qui était poëte. Ce poëte, d'ailleurs, il avait payé ou payait encore sa dette à la société par des écrits qui tendaient à la guérir de ses plaies ou de sa corruption, à la calmer ainsi qu'à l'améliorer.

Nous avons fréquemment cité Voltaire, le long de cette épître. Nous aurions pu le citer davantage. Eh bien! comparons maintenant son existence suisse[1], ou, comme il disait quelquefois, *Allobroge*, à la vie Sabine, si sereine et si pacifique, du poëte latin. S'il y a ressemblance à quelques égards, pour le reste, quelle différence énorme! Est-ce bien *Vacuna*, qui est la patronne et l'inspiratrice de Voltaire? Non, mais plutôt l'*Activité*. Ce qu'il a cherché, et ce qu'il apprécie avant tout dans sa retraite

[1] Voyons un peu comment Balzac se représente vivant à la campagne :

« .... Je n'en perds pas le moindre moment (des belles matinées dont nous jouissons), et les commençant justement à quatre heures et demie, je les fais durer jusques à midy. Durant ce temps-là, je me promène sans me lasser, et en des lieux où je puis m'asseoir quand je suis las. Je lis des Livres qui n'obligent poinct à méditer, et je n'apporte à ma lecture qu'une médiocre attention. Car, en même temps, je ne laisse pas de donner audience à un nombre infini de Rossignols, dont tous nos buissons sont animés.... » (12 mai.)

(Avia tum resonant avibus virgulta canoris.)

Il ne parle pas des belles périodes qu'il allait construisant le long de ces buissons, et qui l'occupaient plus que le chant des rossignols.

« entre la France et Genève » ce n'est pas précisément le repos champêtre, c'est la liberté, dont il jouit enfin, *libertas, quæ sera...* dit-il lui-même, sed non *inertem;* liberté de faire, de dire et d'écrire à peu près tout *ce qu'il pense* et tout *ce qu'il veut*, moyennant quelques précautions faciles, avec une porte d'ailleurs toujours prête pour échapper aux lettres de cachet, aux archers de la police française; — tout ce qu'il veut et le plus qu'il peut, grâce aux loisirs qu'il s'est faits lui-même, à l'affranchissement de ces devoirs de cour, de ville, de société parmi lesquels se gaspille et se consume la meilleure part du temps. *Fainéanter*, ainsi qu'Horace le faisait souvent et pouvait avoir droit de le faire, rêver, se *bienheurer!* Il n'a garde. Cette admirable nature qui l'environne, Alpes et Jura, c'est à peine s'il la contemple. Au commencement du séjour, et sous la première impression de la nouveauté, quelques courtes descriptions dans sa correspondance et dans ses épîtres, et puis, cette nature n'y reparaîtra qu'à de longs intervalles, par reflets ou par échappées fugitives. Que fait-il donc? Il lit; non pas, comme Horace, quelques écrivains d'élite, en amateur délicat qui savoure, en *dilettante* du beau moral et littéraire; il dévore, lui, curieusement, avidement, passionément, des livres de tout genre et de toute littérature[1] : histoire, poésie, science, morale, théologie, arts et métiers même, tout l'attire et l'intéresse. Avec la même ardeur qu'il apporte à tant d'études et de recherches di-

[1] « Je les aime toutes les neuf, » disait-il en parlant des Muses.

verses, il écrit, il dicte, nonobstant les indispositions fréquentes et les maladies, qui laissent à son esprit une force toujours la même; en dépit des années, qui s'accumulent sans peser sur sa tête, toujours aussi jeune par la vivacité de l'intelligence et de l'imagination. Horace ne compose qu'à ses jours, à ses heures : c'est un des heureux accidents de sa vie champêtre, une fantaisie, comme un besoin voluptueux qu'il éprouve et satisfait de temps en temps : il cède aux inspirations de la nature et du cœur, un matin qu'il se réveille joyeux d'avoir quitté la ville, de revoir son petit bois, d'entendre sa petite fontaine murmurante; un soir qu'au soleil couchant, il repasse en lui-même la douce journée qui finit de s'écouler, se félicite et plaint ses amis qui s'obstinent à vivre dans les inquiétudes et les ennuis d'un palais; quelquefois après une molle sieste, au bord du ruisseau, lorsqu'une lettre de Rome vient lui reprocher son silence. Voltaire compose tous les jours, et souvent une partie des nuits, presqu'à toutes les heures et comme à la tâche, dans son cabinet de travail, dans sa chambre, dans son lit; jamais peut-être dans son jardin, dans son bois, sous l'influence immédiate et féconde de la nature. A-t-il, pour se délasser un peu, quitté sa table laborieuse, se promène-t-il sur la terrasse « à l'équerre tracée » qui domine son beau lac, il est peut-être plus occupé d'une saillie, d'un bon mot qui jaillit en lui soudainement, d'une malice toute parisienne, que de cet azur liquide où se mire, entre des bords enchanteurs, un ciel italien. En face de ces lointaines montagnes, perspective éclatante

et radieuse, au soir vision céleste, dans la contemplation desquelles d'autres pourraient oublier l'humanité, ses besoins, ses souffrances, Voltaire songe à Calas, à Sirven, au jeune Labarre « dont le supplice barbare, écrit-il, l'occupe nuit et jour. » « Tant il a cette abomination sur le cœur! » (1766-1772.) Il songe à ses vassaux qu'il enrichit par l'industrie. Souvent il les visite et les encourage, leur promet et s'ingénie à trouver pour leurs produits les plus prompts et les meilleurs débouchés. Ce n'est pas sans une sorte d'attendrissement qu'on voit l'auteur de *Candide* et de *Zaïre* cajoler une autocratrice pour lui vendre quelques montres dont ses ouvriers recueilleront les bénéfices. Que fait-il encore? Il bâtit des maisons, des châteaux; un théâtre, où, septuagénaire, « il joue les vieillards parfaitement; » jusqu'à des églises; des villages, presque des villes. Il sème ou plante. Autour de lui croissent et se multiplient des vignes, des vergers, des parcs, des bois, des avenues le long des routes qu'il ouvre ou répare. Il assainit, il défriche, il améliore, il fertilise, il récolte. Il administre sa maison, remplie d'un nombreux domestique, résidence princière hospitalièrement ouverte à des visiteurs de tout rang, qui viennent honorer ou courtiser le maître. C'est un petit royaume, sa terre, *sua regna*, dans un sens bien autrement étendu que pour Horace et pour Virgile. Il règne et gouverne, avec une sollicitude éclairée et paternelle, répandant autour de lui la vie, l'aisance, le bien-être. Cependant, tout dévoué qu'il est à ce qui l'environne, il n'en prête pas moins l'oreille à tous

les bruits du dehors. Quelques événements qui surviennent, en France, en Europe, dans le monde entier, toujours vous le voyez attentif et préparé. Il poursuit, il attaque de loin, comme l'Apollon d'Homère (ἑκηβόλος), les préjugés, les erreurs, les iniquités, toutes les injustices : vrai redresseur de torts, et comme un généreux chevalier de l'humanité, errant, non de fait, mais par son imagination si mobile, par sa plume infatigable, *mobilitate viget.*

Existence prodigieuse, véritablement admirable, cette existence double, pour ainsi dire, fixe et cosmopolite, presque toujours militante, toujours littéraire; produisant à la fois tant de choses et d'œuvres diverses, une satire, un chaleureux ou facétieux plaidoyer, une épître flatteuse ou piquante, un article philosophique, une dissertation, de la critique, un conte, une histoire, un madrigal, une tragédie, un mémoire, etc., etc.; des lettres à l'infini sur tous sujets — l'utile et l'agréable. Ainsi les montagnes alpestres, ses voisines, portent en un même moment toutes les saisons et presque tous les climats. C'est un être multiple, universel. On a dit : Quelqu'un qui a plus d'esprit que Voltaire, c'est tout le monde. Mais Voltaire, n'est-ce pas un peu tout le monde? le représentant et l'écho de tous? Je me nomme légion, pourrait-il au moins dire, avec autant de raison qu'il dit : *Homo sum!*

Homme par le contre-coup sympathique qu'il ressentait si vivement de tout ce qui pouvait affecter l'humanité, il était homme aussi par les erreurs et par les défauts. Mais, au nom du bien qu'il a fait ou voulu faire, excusant aujourd'hui les vivacités

et les emportements d'un caractère naturellement irritable (d'où venait par compensation une grande partie de ses qualités); pardonnant des fautes graves[1], moins imputables pour la plupart à l'homme qu'à l'état du gouvernement et de la société, des institutions et des mœurs, ou bien atténuées par des intentions ou par des circonstances, dont il est juste de tenir compte, n'en saluons pas moins une telle existence avec respect et reconnaissance, dussent ces mots effaroucher certaines préventions, des ressentiments d'ailleurs légitimes. Cette activité, dont nous ne considérons ici que le meilleur emploi, fait honneur à l'humanité. Sans doute on peut regretter, au point de vue littéraire, qu'elle se soit trop étendue. On voudrait qu'elle se fût bornée, dans l'intérêt de sa gloire, à moins de genres pour arriver à plus de perfection dans quelques-uns. *Poco e bene*, disait-il lui-même. Mais cette nature vive et mobile le pouvait-elle? Il voulait courir toutes les carrières, gagner toutes les couronnes. Quelle

[1] Pour ne parler ici que d'une de ces fautes, un double sacrilége, comme notre siècle l'a tant et si justement répété, — *la Pucelle* — n'eût-il pas pour complices, pour instigateurs de cette profanation des amis nombreux qui l'excitèrent à continuer un poëme trop légèrement commencé; qui l'obligèrent ensuite, par leurs indiscrétions aggravantes, à le publier tel qu'il était? Nouveaux complices alors que tous ces lecteurs, appartenant aux plus hautes classes de la société, les plus intéressées à maintenir intacts le culte de la gloire nationale et la religion de l'État. On savait par cœur ces vers aujourd'hui si flétris. J'ai vu, moi qui parle, sous la Restauration, un noble de ce temps-là, pieux et respectable vieillard, qui, malgré sa tête blanche, n'en récitait pas moins à certains jours, m'a-t-on dit, des chants entiers qu'il avait appris avec délices dans sa jeunesse. — Loin de crier au scandale, à l'attentat, etc., on ne voyait dans cette parodie qu'un spirituel badinage, une facétie toute française, sans conséquence.

que soit ma préférence pour un esprit, tel qu'Horace, qui sait se bien connaître et n'agit que dans la mesure de ses forces, je n'ai garde de blâmer, pour les écarts et les chutes auxquelles elle s'est exposée, une si noble ambition, qu'entravaient, nous l'avons vu, tant d'autres préoccupations généreuses, et que tant de succès ont d'ailleurs couronnée.

Voltaire! dit Lamartine, dans une apostrophe au Léman,

Voltaire! quel que soit le nom dont on le nomme,
C'est un cycle vivant, c'est un siècle fait homme!
Pour *fixer* de plus haut le jour de la raison,
Son œil d'aigle et de lynx choisit ton horizon.
Heureux si, sur ces monts où Dieu luit davantage,
Il eût vu plus de ciel à travers le nuage[1]!

(*Ressouvenir du lac Léman.*)

Oui, dans les pays de montagnes, on est encore plus frappé de la puissance créatrice; la croyance,

---

[1] J'attendais Chateaubriand, dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, au chapitre Genève et Léman.

Voltaire et Byron semblent l'importuner sur ce lac. Il traite le second d'acteur, parce qu'il aimait à s'y faire voir affrontant l'orage et la tempête. Lui, Chateaubriand, il aime aussi l'orage, mais c'est un secret entre l'orage et lui. Pour contraste avec Voltaire, et aussi sans doute avec les impressions qu'excite le plus ordinairement cette nature, il se montre tout ravi de petites choses, un ruisselet, une fleurette, une demoiselle allée, une fourmi.... Ici, bien qu'il décrive, comme toujours, avec un talent merveilleux, Chateaubriand n'est pas sincèrement épris de la nature, il fait à sa manière de la comédie. Dans ce moment même il songe bien plus à Paris qu'à tout autre objet. La preuve, c'est qu'il saisit le premier prétexte pour y courir. — Indignes taquineries, petites misères d'un grand homme qui voudrait s'élever dans un majestueux isolement! Oui, peu lui suffirait d'être en littérature (et même en politique, je crois), le Mont-Blanc, s'il ne voyait pas, loin de lui, tout autre sommet rival réduit au niveau d'humbles collines, servant de cadre à sa gloire plus gigantesque.

S'il ne profite pas de son séjour à Genève pour attaquer J. J. Rousseau,

pagne elle-même aux yeux de son détracteur. Ce *tesqua*, mot du cru, osque et sabin, le seul peut-être qu'avait retenu le *villicus*, parce qu'il le trouvait plus injurieux qu'un autre, plus propre à rendre son antipathie, son dégoût. Voilà donc comme il traite cette campagne, si charmante pour Horace[1]: *Credis, amœna vocat.* Ici tout le contraire. Hémistiche aussi facile, aussi coulant que l'autre est raboteux. Les mêmes objets, si durs et si rebutants pour l'esclave, s'adoucissent pour Horace, lui sourient, flattent ses regards et son cœur.

> Car dans l'objet aimé tout nous devient aimable;
> On compte les défauts pour des perfections.... (*Misanthr.*)

Horace a trouvé piquant d'exposer, relativement à sa campagne, la manière si diverse dont peut être envisagée une même chose par deux personnes différentes. L'une de ces deux personnes, c'est lui, le maître; l'autre, son *villicus*, un domestique. Une satire, la VIIe du livre II — scène dramatique — avait déjà mis en contraste dans le jugement porté sur des actions semblables, un des esclaves d'Ho-

---

[1] O janitores, *villicique felices!*
Dominis parantur ista; serviunt vobis,

s'écrie Martial, à la fin d'une de ses plus charmantes épigrammes : *De Apollinaris littore Formiano.* (X, XXX.) — (Voir pour le *villici felices*, page 490, not. 1.)

Je n'en citerai que ce vers :

.... Inquietas fessus exuit curas,

qui rappelle le *tunicata quies.*

Le *dominis parantur*, etc., me rappelle aussi de l'*Émile*, dans le même lieu cité, un endroit fort agréable :

« .... Plus riche du bien des autres que je ne serai jamais du mien, etc., etc.... » Idée développée par Victor Hugo, dans sa pièce *A un Riche.*

race et lui. La différence, c'est que l'esclave jouait le plus beau rôle, et que le maître, sacrifié, se retirait bien et dûment atteint et convaincu de travers et de vices *supérieurs*, d'iniquité flagrante, etc., rendu même presque odieux par le châtiment dont il menace, et dont il paraît avoir déjà frappé d'autres fois l'expression des bonnes vérités qu'il subit.

Ocyus hinc te
Ni rapis, accedes opera agro nona Sabino.

Tout cela, bien entendu, n'était que jeu. Suivant un de ses procédés, Horace, non pas certes par précaution oratoire, mais afin de varier les formes de la satire, endossait plaisamment, comme pour son propre compte, mainte et mainte critique à l'adresse de tel ou tel de ses contemporains. Toutefois, il en est une qui le prend bien lui-même à partie :

Romæ rus optas : absentem rusticus urbem
Tollis ad astra levis.

En d'autres termes, ce que nous avons vu dans l'épître VIII :

Romæ Tibur amem ventosus, Tibure Romam.

Mais c'était (voir page 142) dans un moment d'hypocondrie qu'il faisait à Celsus cette espèce de confession. Il ne s'agit pas d'ailleurs du *Sabinum*. Son état le plus constant, ainsi qu'il le déclare au villicus dont il invoque même le témoignage, *Me constare mihi scis*, c'était le plus vif amour pour sa campagne.

L'épître XIV est donc à quelque égard la contre-

partie, comme une petite revanche de la satire. Au maître, cette fois, le beau rôle, le rôle d'un sage ou plutôt, ainsi que dirait Montaigne, d'un homme *assagi;* l'esclave paraît ce qu'il a toujours été, ce qu'il ne peut cesser d'être, avec tous les goûts de sa nature dépravée, non susceptible de perfectionnement. Cette différence entre eux, Horace se garde bien de la présenter sérieusement. Fidèle à sa manière, il trace une scène comique; nous croyons assister aux doléances d'un pauvre diable, maugréant contre la campagne qui s'enlaidit pour lui du souvenir des agréments de la ville. Nous sourions, et néanmoins le plaignons un peu, tout en félicitant son maître du bonheur qu'il sait recueillir aux lieux mêmes où lui, valet, se trouve si malheureux. Bien qu'Horace ne dépeigne pas longuement ce bonheur, comme on le sent dans quelques mots significatifs, *discedere tristem*, etc.! dans cette expression passionnée : *Istuc mens animusque Fert!*... Nul autre détail de ses plaisirs champêtres que *glebas et saxa moventem*, et ce vers par lequel il oppose à ses anciens festins de jour et de nuit la sobriété de ses repas rustiques, la douceur rafraîchissante de ses sommeils :

(Sommeils rafraîchissants goûtés au bord des eaux)

Cœna brevis juvat, et prope rivum somnus in herba.

Vers simple et charmant qui semble vous convier à ses jouissances.

On chercherait vainement un vers analogue dans les épîtres de Boileau, et particulièrement dans celle qu'il a faite, d'après Horace, *à son Jardinier*.

Ce vers si bref, on aime à le compléter d'après le souvenir des odes, avec les *variantes* que l'âge avait apportées :

....Nunc viridi membra sub arbuto
Stratus, nunc ad aquæ lene caput sacræ.... (I, I.)

....In remoto gramine, etc. (II, III, et *passim*.)

D'après Jean-Jacques Rousseau, dont il nous rappelle naturellement une des peintures les plus admirées, même livre de l'*Émile*. D'Horace aussi « la salle à manger est partout, dans le jardin, sous un arbre; quelquefois au loin, près d'une source vive, sur l'herbe verdoyante et fraîche, sous des touffes d'aunes et de coudriers; le gazon pour table » et pour lit. Pour musique, le murmure entrecoupé de l'eau courante (*lympha fugax*), le ramage des oiseaux dans le feuillage entrelacé; la flûte quelquefois, non plus de Bérécynthe, mais du pâtre. Au lieu d'essences assyriennes, la fraîche senteur du ruisseau, le parfum des fleurs et de la campagne. Ces mêmes fleurs servant de couronnes, aux grands jours, quand les voisins partagent le repas. Le Massique ou le Falerne remplacés par un vin peu coûteux qui se rafraîchit *prætereunte lympha;* auquel la soif et la bonne humeur donnent un excellent bouquet :

Vinum rure meo possum quidvis perferre patique;

(cette eau de la Digence était si bonne qu'on pouvait à la rigueur se passer de vin). Serait-ce trop présumer d'Horace (je ne le crois pas, nonobstant un silence qui tient peut-être aux plus louables

motifs) qu'ajouter ici le trait le plus touchant de la description de Jean-Jacques? « S'il passait près de nous quelque paysan retournant au travail ses outils sur l'épaule, je lui réjouirais le cœur par quelques bons propos (non moins *lenibus* que le vin, *oblivioso Massico*), par quelques coups de bon vin, qui lui feraient porter plus gaiement sa misère; et moi j'aurais aussi le plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles, et de me dire en secret: Je suis encore homme. »

Les convives goûtent ainsi le plaisir de Lucrèce, avec l'égoïsme de moins, une jouissance de plus, puisqu'ils adoucissent et consolent la misère dont la vue redouble le sentiment de leur bien-être. Je regrette de ne pas trouver au moins l'indication de ce plaisir, dans l'épître au *Villicus*.

Intendant de mes bois, et de cette humble terre,
Qui me rend à moi-même[1], et qui ne te plaît guère;
(Elle a pourtant cinq feux[2], et, dans les cas urgents,
Députe à Varia cinq pères, braves gens!)
Luttons à qui des deux pourra, sans moins de peine,
Moi de ronces purger mon cœur, toi mon domaine;
A qui vaudra le mieux d'Horace ou de son bien.
Ici de Lamia la douleur me retien[3].

---

[1] *Mihi me reddentis.* Ép. x, 8 : *Vivo et regno.*
Voir aussi *passim.*

[2] *Habitatum.* Ce détail et le suivant, *patres,* rehaussent plaisamment ce petit domaine, si dédaigné par le *Villicus.* — Bons pères de famille, les pères patriciens de l'endroit. — *Ad Variam.* Au conseil municipal de Varia, la commune dont la propriété d'Horace faisait une section.

[3] Licence analogue à celles de *je le vois, chèvrefeuil,* dans l'épître de Boileau. *Je construi,* épître à Lamoignon, etc., etc.
Molière :

Je *vien*
De la part de monsieur Tartufe pour son bien, etc., etc.

Racine, *Plaideurs,* etc., etc.

Frère, privé d'un frère, il pleure, il se lamente,
Inconsolable[1].... Et moi, mon âme impatiente
Se précipite et brise, en ses désirs brûlants,
L'immobile cloison qui me ferme les champs.
Là je vois le bonheur, qui pour toi n'est qu'à Rome.
Le sort d'autrui nous rit; le nôtre, il nous assomme.
Sottement on accuse un lieu qui n'en peut mais :
La faute est dans l'esprit, qui ne se fait jamais.
D'abord, humble valet, dans ton cœur en silence
Tu souhaitais des champs l'heureuse indépendance.
Un beau jour te voilà mon fermier! autres vœux.
Rien n'est beau que la ville, et ses bains, et ses jeux[2].

---

[1] Vers qui rappelle l'*Exstinctum Nymphæ....*, le *Te veniente die, te decedente canebat*, un des plus expressifs de Virgile, etc., etc.; cet autre vers, qui semble comme accentué de sanglots, dans l'idylle du *Jeune Malade* (p. 253) :

C'est ta mère, ta vieille, inconsolable mère
Qui pleure.

Ceux-ci de Boileau :

A peine ils sont assis que d'une voix dolente
Le chantre désolé lamentant son malheur....

Fratrem fratre, -rentis, -lentis. Répétition traînante et monotone des plaintes et des regrets. *Nænia* d'un frère sur son frère :

C'est toujours même note et pareil entretien.

Ainsi dans l'ancienne villanelle, cette poésie naïve consacrée à l'expression du deuil, etc. Voyez, de Jean Passerat, *J'ai perdu ma tourterelle.* — Le rejet d'*insolabiliter* marque bien la prolongation des sanglots, l'étendue de la douleur. — Contraste de ce grand mot avec *fert* qui part et s'élance comme un impatient coursier au commencement du vers suivant, *fert et amat* : c'est l'effraction de la barrière, complétée en quelque sorte par le reste du vers *obstantia rumpere claustra*, qui vaut bien *l'essieu crie et se rompt.*

Mens animusque. Mon esprit et mon cœur; toutes mes pensées et tous mes sentiments. Le valet n'est pas moins impétueux dans ses désirs que le maître : *Voto ruis*, 41.

[2] *Ludos.* Ces jeux (entre autres divertissements particuliers ou publics), ces jeux dont rien que l'image charbonnée sur une muraille, etc., charmait un autre esclave d'Horace, et le retardait souvent :

.... Fulvi Rutubæque
Aut Placideiani contento poplite miror
Proelia, rubrica picta aut carbone; velut si

Moi, tu me sais constant; que je pars avec peine
Lorsqu'à Rome une affaire odieuse m'entraîne.
Autres sont nos amours, autres nos sentiments :
De là ce désaccord entre nos jugements.
Ce que tu nommes, toi, hideuse solitude,
Lieux inhospitaliers, une terre âpre et rude,
M'attire et me ravit : mais je hais à la mort
Les merveilleux objets qui te charment si fort.
Les filles[1], la taverne[2] où l'on fait grasse chère[3],
T'embellissent la ville; et puis — ce coin de terre[4] —
Il produirait plutôt du poivre[5] qu'un raisin!
Pour te désaltérer nul cabaret voisin[6],
Où tes amis et toi, dans un charmant bien-être,

Re vera pugnent, feriant, vitentque moventes
Arma viri.... (*Sat.*, II, VII, 96.)

[1] *Fornix.* Même sat., 46 : *Meretricula Davum.*

[2] *Popina.* Baraque de planches : *buvette* et guinguette aux environs de la ville ou dans la ville même, avec salle de danse à côté.

[3] *Uncta.* Ce mot, contre l'avis de Lemaire (*immunda* popina non potest urbis desiderium incutere), se doit prendre dans le sens de grasse, malpropre, dégoûtante. Le poëte voulait faire ressortir cette étrangeté, cette dépravation de goûts qui préférait de tels plaisirs aux jouissances de la campagne. *Fornix* qui précède, et *meretrix* qui vient plus bas, annoncent assez de quelles popines ou tavernes il est question. Ce n'est pas du distingué, ni *ubi unctæ sive lautiores epulæ administrantur.* Où le *mediastinus* aurait-il pris de quoi payer si chère lie? — On pourrait aussi donner à *uncta* un sens ironique. Sale gargote, dont il trouve la cuisine excellente, les ragoûts délicieux, etc.

On appelait l'habitué de ces lieux-là, *popino* (ποώ, πίνω. — *Pinte* désigne les cabarets dans le canton de Vaud.)

Etenim, fateor, dixerit ille,
Duci ventre levem; nasum nidore supinor :
Imbecillus, iners, si quidvis, adde, *popino.* (Même sat., 37.)

[4] *Angulus.* Cette expression, si riante aux yeux d'Horace, équivalait, dans la bouche du *Villicus*, à *ce vilain trou. Iste!*

[5] *Piper*, c'est-à-dire de quoi vous allumer la soif plutôt que de quoi l'éteindre :

Par le *poivre* irritant la soif est allumée. (*Lutrin.*)

[6] *Nec vicina.* Plus haut, *deserta et inhospita.* — *Subest*, sous la main, pour ainsi dire, à portée, à proximité. Dans les pays de montagnes, il faut de certains lieux aller bien loin pour trouver un cabaret.

Vous vous divertissiez à draper votre maître[1] :
Tu n'as pas la flûteuse et son aigre instrument,
Aux sons légers de qui tu sautes lourdement[2].
Pour t'achever[3], hélas! il faut que tu travailles

---

[1] Deux vers ajoutés pour séparer quatre rimes masculines, dont je ne me suis aperçu qu'après avoir traduit toute l'épître.

[2] Tableau flamand. On croit voir un Téniers, des paysans ou des bourgeois de faubourgs qui gambadent après boire. Encore plus lourdauds, chargés de vin comme ils sont. Il leur manque d'ailleurs l'élasticité d'un plancher. *Gaudet fossor pepulisse terram*, od. III, 18. Au valet ou villageois qui se trémousse pesamment, opposons, ainsi que nous l'avons déjà fait, le berger grec qui danse :

Saltantes satyros imitabitur Alphæsibœus.

[3] *Et tamen.* Lemaire n'a pas compris. Horace, après l'énumération des regrets du *Villicus*, reproduit aussi ses complaintes sur le nombre et la fatigue de ses travaux quotidiens. Il continue de traduire en vers ses doléances habituelles. — Ce sont des champs, et quels champs! *jam pridem non tacta*, champs de montagne, non pas à labourer, mais à bêcher, et cela par le grand soleil! (*aprico prato*, 30). — C'est un bœuf à panser, à bourrer de feuillages, qu'il est obligé d'arracher et de rapporter lui-même.... Enfin, le voilà qui va jouir d'un peu de relâche. Point. La pluie, une pluie subite, et violente comme en Italie! Le ruisseau grossit, se gonfle, va déborder, déborde. Vite, une, deux, trois digues à construire ou reconstruire! *Multa mole.* Comme il lutte à grand'peine contre l'eau impétueuse qui détruit et précipite les barrières impuissantes!

Voici la note de Lemaire : « *Sensus et nexus :* et tamen non *diffluet ignavo otio, quod excitare possit urbis desiderium, immo jam pridem insudas agro....* » — Il met donc *tamen urges* dans la bouche du maître comme une observation ou représentation qu'il ferait à son valet. Je ne vois pas comment les labeurs si multipliés et si pénibles de la campagne, auxquels l'*ex-mediastinus* a vécu jusqu'alors étranger, l'empêcheraient de regretter la ville. De sa position nouvelle il ne considère que les privations et les désagréments sans voir les avantages qui les compensent, ou bien la nature particulière de ses goûts ne lui permet pas de les sentir.

Au lieu d'expliquer ce *tamen* par *de plus, avec cela, c'est peu*, on pourrait aussi l'entendre de cette manière : je n'ai plus rien de tous ces plaisirs-là, et pourtant comme ils me seraient nécessaires à présent pour me distraire, me remettre de tant de travaux qui m'accablent. Puis vient l'énumération de ces divers travaux. C'est à peu près comme s'il disait :

Et pourtant, accablé de travaux et d'ennuis,
Quelques verres de vin feraient bien mon affaire.
Point de vin, point de bal ; jamais rien qui, les nuits,
De ces peines du jour vienne un peu vous distraire.

Avec un dur hoyau des champs pleins de broussailles[1] :
Il faut panser un bœuf libre du joug; il faut,
Pour le remplir, chercher du feuillage bien haut.
Enfin te voilà quitte!... Un orage en furie
De tomber! le ruisseau menace la prairie!
Allons, vite un renfort de pierres et de bois....
Peine inutile! il faut recommencer vingt fois.
Eh bien! vois à quel point, différemment éprise,
Notre âme à tous les deux maintenant nous divise.
Une toge bien fine et des cheveux luisants,
Jeune — cela m'allait : sans faire aucuns présents,
J'obtenais tout gratis de l'avide Cynare;
Je sablais dès midi le vieux Falerne rare :
Tu le sais. Aujourd'hui qu'aimé-je? un repas court,
Et dans l'herbe un sommeil près du ruisseau qui court.
Non qu'avoir été fou jadis me déshonore;
Mais j'aurais à rougir si je l'étais encore[2].
Nul mauvais œil aux champs ne gâte mon bonheur[3];
Point de haine cachée au dard empoisonneur;
Mais un voisin qui rit quand, courbé sur mes terres,
Je brise les gazons ou j'écarte les pierres.
Pour toi, c'est Rome seule où s'élancent tes vœux!
Du pain noir, mais à Rome, et tu seras heureux!
Tandis que mon goujat t'envie, homme plus sage,
Bois, troupeaux et jardins dont tu peux faire usage.
Un bidet veut le soc; un lourd bœuf[4], l'étrier.
M'est avis que chacun fasse en paix son métier[5].

---

[1] Variante :

Il faut que tu défonces
Au grand soleil des champs tout hérissés de ronces.

[2] *Sed non incidere ludum.* Comme toi, par exemple, qui t'obstines à vouloir toujours *ludere.*

Coupons, morbleu, coupons court
Aux erreurs de la jeunesse.

[3] Le mauvais œil qui ne se trouve, pour ainsi dire, qu'à la campagne, Horace semble lui donner la ville pour résidence. — *Limat, venenat.*

[4] J'aime un gros bœuf dont le pas lent et lourd.... (*Le Pauvre Diable.*)

[5] *Optat ephippia bos.* « Par ce train vous ne faictes iamais rien qui vaille. Ainsin il fault reiecter tousiours l'architecte, le peintre, le cordonnier, et ainsi du reste, chascun à son gibbier. » (Montaigne, I, XVI.)

Cette épître, elle est d'un poëte philosophe, observateur, qui trace brièvement et vivement, dans une causerie familière, le résultat de ses observations. Tableau comique des mœurs et du caractère de son esclave; intéressante peinture de ses goûts à lui; contraste bien marqué, bien ménagé, comme dans certaines scènes de Molière; style admirable dans son allure facile, négligée en apparence, toute naturelle, bien qu'un art secret en règle tous les mouvements; style pittoresque, imitatif, tel que se montre habituellement celui de La Fontaine, de Molière, de Régnier aussi, faisant parler Macette; le style enfin des *Plaideurs* de Racine.

Boileau, dans son épître, est un poëte bel esprit, qui sait moins causer que discourir et pérorer. Il prouve, ou veut prouver qu'il se fatigue plus, lui, travailleur d'esprit, que son jardinier, dont les travaux sont manuels. Il oppose ensuite aux inconvénients de l'oisiveté les avantages d'une occupation réglée. C'est une thèse en deux parties, comme un prône en deux points, avec longs développements sermonnaires et quelque peu déclamatoires, d'un style trop étudié pour être toujours à la portée d'un jardinier. Je me demande si l'auteur lui récita son épître. J'en doute. Ce n'eût pas été sans que plus d'une fois l'attention de l'auditeur fît défaut. Quant à lire lui-même d'un bout à l'autre, Antoine, je crois, ne l'aurait pu, du moins l'après-midi, aux heures de lassitude. Cette diction périodique, monotone, par instants languissante, était de nature, sans compter le reste, à vous l'endormir. Mais l'épître d'Horace, supposez-la remise à son adresse. Tout en eût été

parfaitement compris du *Villicus*. Elle l'eût même fort diverti. Je crois voir son sourire, l'entendre s'écrier ou dire à ses camarades : « C'est, ma foi, vrai. Me voilà bien ! Lui aussi ! »

En général, les épîtres de Boileau, si vous exceptez celles qu'il adresse au roi, ne sont guère que des thèses morales, d'une versification toujours élégante et digne, mais pas assez variée. Horace aussi veut instruire; il instruit même beaucoup plus que Boileau : chez lui surtout abondent les maximes, les règles de conduite, quantité de ces vers-proverbes dont Boileau se vante; mais il procède d'une façon plus souple, plus animée, plus piquante, plus enjouée; en un mot plus épistolaire. Le poëte français, qui dans sa jeunesse avait passé par la Sorbonne, dogmatise volontiers en vers dans son âge mûr, et surtout, dans sa vieillesse, à la grande satisfaction des docteurs sorbonistes, qui recevaient de ses épîtres. Loin, bien loin du poëte latin l'appareil et le ton didactique ! C'est une suite d'allocutions amicales, souvent indirectes, d'épanchements intimes, d'observations vraies et saisissantes, de caractères ou portraits comiques, dont il a vu mainte fois les originaux, de monologues ou dialogues qu'il semble avoir ouïs, de vifs récits pris, pour ainsi dire, sur le fait; ce sont des anecdotes, des historiettes, des apologues, des contes, qui font passer le précepte avec eux. Toujours et partout, la réalité vivante, dans ses peintures ou tableaux de la nature humaine, et quelquefois de la nature physique, celle-ci servant alors de cadre, ou de scène, ou de point de départ à celle-là; l'une et

l'autre se succédant, s'entremêlant, se rappelant, ainsi que nous le voyons en effet de nos yeux chaque jour, et qu'Horace le retraçait, avec un intérêt qu'il communique tout entier à ses lecteurs. Nous partageons vivement ses impressions; son *moi* nous attire et nous captive : elle devient comme nôtre cette personnalité si charmante, qui se montre volontiers[1], telle qu'une amie toujours sûre de plaire :

Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux.

Peut-être eût-elle été, malheureusement pour nous, plus discrète encore et plus timide, sans un récent exemple qui l'enhardissait :

Lucili ritu....
Ille velut fidis arcana sodalibus olim
Credebat libris; neque si male cesserat, unquam
Decurrens alio, neque si bene : quo fit, ut omnis
Votiva pateat veluti descripta tabella
Vita senis. Sequor hunc. (*Sat.*, II, I, 29.)

Ainsi fait Montaigne (mais parfois trop crûment pour rappeler le tableau votif), *hominem pagina nostra sapit*, répète-t-il d'après Martial[2]; ainsi font, plus ou moins, Marot, La Fontaine, Chaulieu, Voltaire, Ducis[3], André Chénier, Béranger. Je ne parle

---

[1] Qui ne s'étale pas, etc. Ce n'est plus aujourd'hui cette personnalité réservée, mais un *personnalisme* orgueilleux, exclusif, démesuré, despotique, etc. « L'univers, c'est moi ! » Le poëte surtout professe et voudrait imposer à tous un culte idolâtrique pour son génie, génie universel.

[2] Un cynique, celui-là, qui se peint comme il peint les autres, d'une façon dégoûtante.

[3] « C'est là qu'on trouvera les mémoires de ma vie, » écrit Ducis, au sujet d'un recueil de ses vers qu'il se propose de publier.

pas des autres poëtes contemporains, essentiellement personnels, en leur qualité de poëtes *intimes*. Ainsi doit faire, car elle tient de la lettre, et n'est, pour ainsi dire, que la lettre poétisée (quoique souvent, hélas! moins poétique), ainsi doit faire l'épître, laquelle devient autrement sérieuse, prêcheuse, ennuyeuse. Il faut, suivant une expression de Montaigne, qu'elle soit ce qu'elle est dans Horace, non pas toujours mais souvent, *domestique et privée*. Intitulez-la *Discours en vers*, lorsqu'elle traite des questions générales; car elle n'est pas plus épître dans ce cas que les lettres de Sénèque à Lucilius ne sont lettres. Boileau ne présente guère de lui, dans toutes ses épîtres, quelquefois très-mal à propos, que le versificateur, le rimeur. Se met-il en scène, sous d'autres aspects, c'est par imitation d'Horace, et d'un air bien moins attrayant (*Épître à ses vers*, etc.). Mais sa personnalité prédominante revient vite, c'est-à-dire une personnalité désagréable, antipathique, sinon même *haïssable*, à la plupart des lecteurs. Consultez les témoignages contemporains, parcourez sa correspondance, et vous y verrez qu'en effet le versificateur était chez lui presque tout l'homme, un *artisan* (nous dirions un artiste) de style, n'ayant pas en quelque sorte d'autre occupation, d'autre existence que celle-là. L'art des vers, à cette époque, et pour un disciple de Malherbe, était plus difficile que de nos jours, plus laborieux. Nous pourrions, entre autres preuves nombreuses, citer un passage, fort maladroit, à notre avis, de l'épître même à son jardinier. C'est quand il se représente *agité du démon, se démenant,*

s'usant le cerveau. Et pourquoi, s'il vous plaît, ces transports, cette fièvre de Pythonisse, *furens?* pour écrire une simple causerie avec son valet! Passe encore lorsqu'il s'agit de *prendre Mons ou Namur. L'assaut victorieux du génie,* comme dit Jean-Baptiste Rousseau, n'est pas de trop alors: mais ici, il n'a que faire. Si, pour consoler le jardinier de fatigues corporelles, le poëte voulait exprimer avec énergie les fatigues non moins réelles de son esprit, ne devait-il pas se montrer dans l'enfantement d'une ode pindarique, ou d'un récit épique en l'honneur du *nouvel Alexandre,* plutôt que dans la composition (si le mot n'est pas trop fort) d'une humble épître, qui doit être comme un délassement? *Hæc tibi dictabam post fanum putre Vacunæ.* Boileau dit, il est vrai:

> Pour te faire à toi-même en rimes insensées
> Un bizarre portrait de ses folles pensées. (33.)

Mais où voit-on dans l'épître, *ces folles pensées?* où *le bizarre?* Tout paraît, au contraire, sensé, rangé, méthodique et symétrique, comme le jardin d'Antoine[1]. Rien ne motive l'agitation qui précède.

---

[1] On pourrait dire à Boileau : Toi,

> Qui dans la période, industrieux génie,
> Sais si bien exercer l'art de La Quintinie.

Ces périodes-là trouvent des admirateurs et des imitateurs : Daunou, par exemple, dans son excellent *Discours préliminaire* sur Boileau :

« Renouvelée par Malherbe, épurée par Vaugelas, décorée par Balzac, elle (*la langue française*) acquérait de la correction, de la clarté, de l'élégance. Elle se plaît à ce style périodique, *le premier des styles,* quand par une heureuse distribution, de tous les éléments qu'il ras-

Voilà donc deux vers mis à faux. *Rien n'est beau que le vrai.*

Le style de cette épître, si péniblement élaborée, de l'aveu même de Boileau, trahit par endroits la fatigue (Antoine aurait dit la *pioche*), pas toutefois d'une manière plus sensible que le style des précé-

---

semble, des objets qu'il peint, et des rapports qu'il exprime, il fait du discours un vaste et fidèle tableau de la pensée, mais aussi le plus fatal obstacle au progrès de la langue (*vers blanc*); lorsque, par un vain entassement d'incidents et d'accessoires, il n'aboutit qu'à surcharger chaque idée d'une oisive escorte, et que dans sa marche fastueuse et lourde il énerve avec tant d'art les pensées et les sentiments. »

Circonstance atténuante : c'était pour une académie de province et dans l'éloge de Boileau, que l'auteur déployait ainsi et vantait le style périodique. Cette même destination académique, dans un temps où l'Académie tenait plus à la période qu'aujourd'hui, devait pareillement égarer un critique, un écrivain supérieur, M. Villemain. Dans son *Éloge* de Montaigne, éloge d'ailleurs si charmant, à la fois si jeune et si mûr, quel exorde régulier, compassé ! Est-ce ainsi qu'il aurait plus tard abordé cet écrivain *prim'sautier !* Circonstance aggravante.

« Une période nous aura cousté une journée, » dit Balzac, un des auteurs qui ont le plus contribué à mettre en honneur le style périodique.... « il vaudroit mieux dormir, que de s'amuser à des veilles si ingrates.... » dont le monde, selon lui, n'appréciait pas assez le résultat (XX, VI, *à Chapelain*). Il sacrifiait donc même la nuit à ces belles périodes, qui empêchaient aussi leurs imitateurs de dormir.

« Périodes accomplies de tous leurs membres. » (Richelieu, *Lettre à Balzac.*)

Il écrit ailleurs en parlant de je ne sais quel opuscule : « Je l'ay retouché comme vous verrez, et l'ay fortifié de deux ou trois périodes. » (*A Conrart,* IV, VI.)

Mme de La Fayette, elle, disait qu'une période retranchée d'un ouvrage valait un louis.

Son amie, Mme de Maintenon, n'écrivait, nous l'avons déjà dit, qu'en petites phrases. Un jour qu'elle venait d'en écrire une qui dépassait un peu trop la mesure ordinaire, elle ne manqua pas d'en faire la remarque : « Voilà une période assez longue, dit-elle toute surprise à son correspondant, l'abbé Gobelain. » (II.)

« Mme de La Fayette, écrivait-elle ailleurs, aurait été contente du vrai de mes expressions, et de la *brièveté de mon récit.* »

Combien devait-elle être plus charmée encore des mêmes mérites dans Mme de Sévigné !

dentes. Il est, comme partout, coulant et périodique, et par là *savait plaire à d'Aguesseau;* il nous plairait plus à nous, s'il l'était moins. Nous goûtons mieux le genre Horace et La Fontaine, seul genre convenable ici. Ces périodes compassées, polies, harmonieuses sentent trop le bel esprit : on y voit trop l'auteur, pas assez l'homme. Il en est une qui devait singulièrement charmer d'Aguesseau, celle même dans laquelle il figure en vis-à-vis de Termes. Douze vers, pour je ne sais combien de membres, avec l'*en un mot*, le *dis-je*, les répétitions du verbe, le balancé symétrique, etc., comme en chaire ou au palais, dans un panégyrique ou dans une mercuriale. Ce magistrat rhéteur, en ses tirades les plus oratoires, n'a pas mieux fait, ni Fléchier non plus, qu'il admirait tant. Une autre période, presque aussi longue, ouvre dignement l'épître, et vous met tout d'abord au pas qu'elle gardera, peu s'en faut, jusqu'au bout. Ainsi procède à peu près Cicéron dans l'exorde *pro Archia poeta* : ainsi, dans le discours au roi, Boileau lui-même : *Jeune et vaillant héros*, etc. Mais l'orateur romain, *périodique* de profession, j'ajouterais, de nature, n'étaient la plupart de ses lettres (*quas... quotidianis verbis texere solet*), pouvait alors plus que jamais se donner carrière (il ne s'agissait pas d'un jardinier). On ne saurait dire, non plus, de cette période à Sa Majesté Louis le Grand et le Pompeux, dans un discours-dédicace, *non erat his locus*.

Maintenant, à part ce défaut, suivant nous, assez grave, mais qui n'en était pas un pour la plupart des contemporains, au contraire! l'épître offre de

jolis détails, des passages ou traits diversement remarquables :

....Antoine, gouverneur de mon jardin d'Auteuil.

M. Sainte-Beuve a l'air de blâmer cette expression. Pourquoi? Je la trouve aussi juste que plaisante. Elle relève, mais ironiquement, le jardinier autant que *villicus*, l'esclave.

Qui dirigez chez moi l'if et le chèvrefeuil.

Diriger l'if! Détail bien naturel, du temps des Lenôtre et des La Quintinie. L'*if dirigé*, n'est-ce pas, en quelque sorte, la poésie de Boileau? le *chèvrefeuille*, celle d'Horace, en qui nous trouvons le caprice, mais secrètement guidé, senteur et couleur, un tout suave?

Les vers qui suivent (7-11), on l'a remarqué, sont les seuls qu'ait directement imités Boileau, de l'épître d'Horace. L'imitation pouvait être plus heureuse :

Oh! *que de* mon esprit triste et mal ordonné,
Ainsi *que de* ce champ par toi si bien orné,
Ne puis-je *faire ôter* les ronces, les épines,
Et des défauts sans nombre arracher les racines!

Faire ôter! Ce premier vers, Boileau, comme d'habitude, ne l'a fait qu'après le dernier, dont le second hémistiche rend très-bien la chose, mieux représentée encore dans l'original, où le style est, pour ainsi dire, tout épineux :

Certemus, spinas animo ne ego fortius, an tu
Evellas agro.

J'aime le trait simple et familier qui vient ensuite,

Et melior sit Horatius an res[1].

....Tu fais d'un sable aride une terre fertile. (13.)

....Fit, des plus secs chardons, des œillets et des roses. (50.)

Effrayer les oiseaux perchés dans mes allées.

On aimerait à rencontrer plus souvent de ces peintures naturelles. Cette dernière reparaît plus bas non moins agréable:

Sous ces arbres, pourtant, de si vaines sornettes
Il n'irait point troubler la paix de ces fauvettes....

Une remarque cependant. Vous êtes charmé de les voir, ces fauvettes : vous croyez que Boileau prenait plaisir à leurs joyeuses volées, à leur ramage; qu'elles ont plus d'une fois agréablement distrait, interrompu le versificateur, occupé de ses poésies comme elles de leurs amours ou de leurs petits; qu'il les a placées, par une sorte de reconnaissance, au bout de ses vers, ainsi qu'il les avait aperçues, qu'il pouvait même dans le moment les apercevoir, à l'extrémité des branches. Eh bien! point du tout. Nouvelle preuve que Boileau n'observait pas, ne remarquait pas même la nature qu'il voyait chaque jour. Au lieu de *fauvettes*, il avait mis des *pies*, attirées là par *rêveries*. Des pies! hôtesses habituelles

[1] C'était bien autre chose, nous l'avons vu, dans les jardins de Pline le jeune, sous le rapport de l'arrangement, de la symétrie, et je demande

Melior sit Plinius an res?

lequel des deux est le plus soigné, peigné, etc., etc.?

et familières d'un petit jardin, dans un village tout voisin d'une capitale ! Si Boileau ne sacrifiait pas à la rime la raison, il y sacrifiait du moins quelquefois la vraisemblance. Faute ici d'autant plus choquante que ce mot *pies* était dans la bouche d'Antoine. Qui sait? peut-être est-ce au jardinier, mieux avisé, que Boileau doit ses fauvettes.

....Bientôt, de ce travail revenu sec et pâle,
Et le teint plus jauni que de vingt ans de hâle.

....Sans cesse poursuivant ces fugitives fées,
On voit sous les lauriers haleter les Orphées....

Détails caractéristiques, parfaitement exprimés. Il nous déplaît que Boileau fasse toujours de la poésie un rude métier, presque matériel. Mais ici cela choque moins à cause de la thèse qu'il soutient.

....C'est en vain qu'aux poëtes, etc. (12 vers.)

Bonne pour nous, cette allégorie vaudrait mieux pour Antoine, grand amateur, comme l'étaient alors ses pareils, de merveilleux et de personnifications allégoriques, si l'auteur l'avait éclaircie par quelques mots d'explication, dans le texte même, *sur les neuf trompeuses sœurs*, dont Antoine n'avait pas ouï parler; sur Orphée, qu'il n'avait pas rencontré dans l'histoire des Quatre fils Aymon. La *césure* elle-même et la *mesure* pouvaient être amenées autrement. Horace entend bien mieux la convenance ou la vraisemblance. Rien d'inintelligible pour son *Villicus*.

Le jardinier devait rire à ce rapprochement si naturel de la colique et des médecins :

La pierre, la colique, et les gouttes cruelles,
Guénaud, Rainssant, Brayer, presque aussi tristes qu'elles[1].

Apprécier ces deux beaux vers, le second surtout :

D'une lâche indolence esclave volontaire,
Le pénible fardeau de n'avoir rien à faire.

Ces deux autres, non moins beaux, dont il paraît que d'Aguesseau condamnait le premier :

Sur le duvet d'un lit, théâtre de ses gênes,
Lui font scier des rocs, lui font fendre des chênes.

Style figuré qui pouvait être à l'usage d'Antoine lui-même. Il pouvait aussi reconnaître, avec plaisir, son langage (le ton périodique excepté) dans les paroles et dans les comparaisons que lui prête son maître :

Agité du démon,
Ainsi que ce cousin des quatre fils Aymon....
Que Charlemagne aidé des douze pairs de France....

Groupe pittoresque, d'un grandiose plaisant. Plaisante aussi la peinture suivante :

Au long de ce mur
Peut-être en ce moment il prend Mons et Namur.

---

[1] Variante :

La goutte aux doigts noués, la pierre, la grêvelle,
D'ignorants médecins encore plus fâcheux qu'elle.

« Le premier vaut mieux (pas pour Antoine !) que celui qui le remplace. » (Saint-Surin.)

....La goutte avec sa craie, et la glaire endurcie
Qui se forme en cailloux au fond de la vessie,
La fièvre, le catarrhe, et cent maux plus affreux,
Cent charlatans *fourrés*, encor plus dangereux.... (Voltaire.)

Mon maître, diras-tu, passe pour un docteur,
Et parle quelquefois mieux qu'un prédicateur.
Sous ces arbres, pourtant....
S'il lui fallait toujours, comme moi, s'exercer,
Labourer, couper, tondre, aplanir, palisser,
Et, dans l'eau de ce puits sans relâche tirée,
De ce sable étancher la soif démesurée.

A cette énumération, tout expressive qu'elle est, je préfère de beaucoup celle d'Horace, qui est plus détaillée, plus vraie, plus comique. Les deux derniers vers de Boileau peignent très-bien les rudes fatigues de l'arrosement par la sécheresse. Le dernier vers n'est pas moins juste qu'heureux d'expression. Ils dénotent toutefois dans leur ensemble un travail de versification qui les rend, en partie au moins, déplacés dans la bouche d'Antoine. Le poëte appelle cela *donner de l'élégance aux discours de la rusticité.* Mais c'est une élégance trop recherchée pour un jardinier, surtout trop pénible. Horace, ici plus simple, plus naïf, plus familier, ne manque nullement à la dignité. On croit entendre le *Villicus* lui-même. Remarquer encore que ce dernier ne parle pas directement : c'est le poëte qui traduit ses plaintes journalières. Il aurait pu leur donner plus d'élégance, sans mériter la critique, comme ici Boileau, chez qui le jardinier parle lui-même.

Les gens du peuple, on l'a souvent dit, emploient fréquemment la métaphore, la métonymie, l'ellipse, l'inversion, etc., autant et même plus parfois que les poëtes, mais toujours avec un cachet populaire, que La Fontaine a parfaitement conservé dans les discours du savetier au financier, du jardinier à

son seigneur; Boileau lui-même, hâtons-nous de le répéter, dans plusieurs des paroles d'Antoine. Voyez encore, notamment, *coucher par écrit, rumine, grimoire, visions cornues,* etc. Tout cela très-bien dans sa bouche. Quand il ajoute, *des mots si mal s'entr'accordants,* on se rappelle aussitôt cette bonne Martine répliquant à Bélise, avec un peu moins d'harmonie imitative, mais encore plus de naturel et de comique :

Qu'ils s'accordent entre eux ou se gourment, qu'importe?

Rien de plus charmant que la fin, tout horacienne, de l'épître :

....Suis-moi donc. Mais je vois, sur ce début de prône,
Que ta bouche déjà s'ouvre large d'une aune,
Et que, les yeux fermés, tu baisses le menton.
Ma foi, le plus sûr est de finir ce sermon;
Aussi bien j'aperçois ces melons qui t'attendent,
Et ces fleurs qui là-bas entre elles se demandent
S'il est fête au village, et pour quel saint nouveau
On les laisse aujourd'hui si longtemps manquer d'eau[1].

Nul autre détail des épîtres ne me plaît autant que celui-ci. Horace et Virgile n'ont rien peut-être de plus riant ni de plus ingénieux. On reconnaît du dernier l'*ipsæ te pinus*... Dans les poëtes allemands, si remplis de fleurs, paraissent-elles avec le même à-propos qu'ici? Ont-elles ce langage si vrai, si naturel, qui fait illusion, comme celui du *Chêne et du Roseau,* de *l'Arbre pris pour juge,* etc. Je soup-

[1] « Maître Paul (*jardinier de Livry*) mourut il y a huit jours; notre jardin en est tout triste. » (Mme de Sévigné.)

çonne bien ces fleurs malicieuses de reprocher à leur jardinier autre chose que de la dévotion. Lorsqu'elles manquent d'eau, c'est peut-être qu'Antoine s'arrose de vin, comme Grégoire.

Boileau, dans ce joli passage, se rapproche aussi d'Horace pour la coupe des phrases. De même, en ces deux vers :

> Antoine, de nous deux tu crois donc, je le voi,
> Que le plus occupé dans ce jardin, c'est toi.

Plus bas :

> Approche donc et viens : qu'un paresseux t'apprenne,
> Antoine, ce que c'est que fatigue et que peine.
>
> Reconnais donc, Antoine, et conclus avec moi..., etc.

J'aimerais à lui voir plus souvent, dans les épîtres, ce ton facile, cette allure plus flexible, plus variée, si préférable à la marche trop régulière et solennelle qu'il avait contractée à l'école de Malherbe, de Patru, à la cour de Louis le Grand, dans le commerce des gens de robe. Tristes conseillers pour un poëte, les avocats d'alors ou les magistrats! Que demandaient-ils à la poésie, ces éloquents? le nombre oratoire, la pompe, etc. Poëte de réaction, Malherbe, ainsi qu'il arrive d'ordinaire, avait poussé trop loin la réforme. Boileau, son successeur, aurait dû la ramener dans ses limites naturelles, en ce qui concerne la satire et l'épître, lesquelles ne comportent pas le nombre et la solennité de la période lyrique. Il est, du reste, presque toujours ce qu'il doit être dans le *Lutrin*, cette admi-

rable parodie, un chef-d'œuvre. C'est probablement de Boileau, devenu maître à son tour, que Racine[1], d'ailleurs familier, simple, aisé, naturel, tenait cette habitude de la période qui s'en vient ralentir ou refroidir quelques-unes de ses belles scènes et de ses tirades les plus touchantes; cette dignité, cette pompe factice mêlée aux *charmantes douceurs de ses vers*, quelquefois, aux plus véhéments éclats des passions. Je m'assure que cette poésie-là, déclamée et chantée au théâtre, ou lue *ore rotundo*, plaisait fort à l'oreille superbe de Louis, tandis qu'il goûtait peu La Fontaine. La Fontaine! dont Auguste aurait fait le même cas que d'Horace. Félicitons-nous de cette défaveur qui permit au bonhomme de rester entièrement ce qu'il était. Félicitons-nous, de plus, que par son âge il n'ait pas été soumis à la discipline du *législateur de notre Parnasse*, comme on appelait Boileau. Si l'aimable poëte y pouvait acquérir plus de dignité, de correction, que de grâces il y eût perdues! Mainte plume y serait restée, et des meilleures. Son éducation poétique, lors de la grande influence du satirique, était déjà faite. Il l'admirait, mais sans détriment pour son originalité. Le *vase était imbibé*, de quelle divine odeur, nous le savons! L'*étoffe avait pris son pli*, qui la rendait plus attrayante. L'oracle de Boileau, Patru, que La Fontaine proclamait dans la préface de ses fables « un des maîtres de notre éloquence, » ne parvint

[1] La comédie des *Plaideurs* et certaines de ses lettres (je n'excepte pas celles à son fils) indiquent ce qu'il aurait pu faire dans l'épître, s'il l'eût traitée.

pas non plus, heureusement, à brider, à retenir cette fantaisie libre et charmante qui poussait le poëte sur les traces des Térence, des Horace et de nos vieux écrivains nationaux, versificateurs et prosateurs naïfs, prim'sautiers, qu'il atteignit et dépassa.

XI.

ÉPITRES XIII, XIX.

§ I.

ÉPITRE XIII. A VINIUS ASELLA.

Encore une épître qui se rattache à la campagne, non pas seulement par le point du départ, — elle aurait cela de commun avec presque toutes les autres, — mais par la condition du personnage, à qui elle est adressée, et par un léger aperçu de mœurs rustiques. Ce personnage, quel est-il? Probablement un des cinq bons pères, dont parle Horace au *Villicus;* ou quelqu'un des voisins qui riaient de sa gaucherie, lorsqu'il s'avisait de manier la bêche; ou bien, quelque autre brave campagnard, un peu dans le genre, — soit du *rusticus Ofella*, qu'Horace enfant avait connu, mais un Ofella d'une Minerve encore moins avancée, *crassiore Minerva;* — soit du compère Cervius, le charmant conteur, avec cette différence toutefois que notre homme était plus fort pour écouter que pour débiter lui-même ces jolies fables, ornement de la table du poëte au dessert, entremets piquant des légumes, — le Rat de ville et le Rat de champs, le Cerf et le Cheval, les Deux Pigeons, et sans nul doute aussi, des *Anes* de toute espèce, entre autres l'Ane *imprudent ami*. Le brave Sabin n'allait pas souvent à Rome, et surtout, il n'avait mis de sa vie le pied dans un palais. Un beau

jour, il annonce solennellement, comme une grande nouvelle, un voyage prochain dans la capitale, et demande à toutes ses connaissances leurs commissions. Horace le charge de remettre à Auguste un recueil de ses poésies. — Cela souriait au poëte, ces délicates odes, ces chansonnettes, etc., Lydie, Chloé, Néère, portées et présentées au monarque par un vieux Sabin du bon vieux temps, qui s'appelait Asella. — Ledit Asella, pour sa part, n'était peut-être pas fâché d'aborder le maître du monde. Quelle importance il en devait acquérir, au retour, près des siens! — Il vous a parlé, grand-père, il vous a parlé! — Mais comment faire pour l'approcher, rustique et gauche, comme Asella sentait bien qu'il était? *Hic opus, hic labor.* — Horace et ses amis y pourvurent : ils l'exercèrent, et tant bien que mal le dressèrent à la chose. A peine il fut instruit autant qu'il pouvait l'être, il partit, mais assez défiant et peu sûr de lui-même. Horace crut donc nécessaire de lui répéter encore, dans une petite épître, des instructions tant de fois données, profitant peut-être, pour les envoyer, d'une occasion quelconque, avant la présentation de son ambassadeur à l'empereur. Peut-être même avait-il eu l'idée plaisante de lui remettre au départ cette épître, afin qu'il la lût et relût, chemin faisant, qu'il se pénétrât bien de l'importance et de la difficulté de sa *mission*. Peut-être encore le bonhomme d'Asella, naturellement rétif d'esprit et de mémoire, l'avait-il prié de lui coucher par écrit, en guise de *memento*, d'*agenda*, une partie au moins, un résumé des leçons et des avis qu'il avait reçus. Peut-être, enfin,

conjecture fort probable, ce petit badinage, dont la gaucherie campagnarde du personnage, et particulièrement son nom, donnèrent l'idée au poëte, ne fut-il jamais connu de celui qui le portait, non plus que l'épître *ad Villicum* n'alla point à son adresse. Ce devait être auprès d'Auguste comme un passe-port ingénieux, ayant pour objet de ménager aux poésies envoyées un accueil encore plus favorable. *Hilaritas benevolentiam conciliat ei per quem excitata est.* Un des axiomes posés en principe par Cicéron, grand rieur comme on sait, au commencement de ce traité du *rire* qu'il a mis, soit dit sans calembour, dans la bouche d'un ancêtre d'Auguste, Julius César (*De l'Orateur,* II, LVIII).

Quoi qu'il en soit de nos peut-être, nous considérerons l'épître comme ayant été connue du porteur. Une chose pour nous bien certaine, c'est qu'Horace n'a pas eu le moins du monde intention de le ridiculiser. Léger persiflage sans malignité, railleries inoffensives, dans le genre de celles qu'il s'adresse parfois à lui-même ou à ses meilleurs amis, et qu'ils lui rendaient avec le même enjouement, peut-être Asella, tout comme un autre, pour les choses de sa compétence, lorsque Horace s'en voulait mêler, *ridendus et ipse.*

L'épître débute plaisamment :

Ut proficiscentem docui te sæpe diuque.

En sa qualité d'Asella, Vinius avait la tête dure. — Ce grand mot *proficiscentem* semble nous montrer le départ arrêté par le renouvellement des instructions sur lesquelles Horace croit avoir besoin

de revenir, et reviendra de nouveau dans un écrit *ad hoc*.

J'y songe. Le poëte ne ferait-il pas ici même ce que nous venons de dire? Ainsi répétées, *avant, pendant et après*, ces instructions si pressantes pourraient bien ne pas dénoter seulement l'esprit indocile du commissionnaire, mais encore trahir la sollicitude alarmée de l'écrivain pour ses productions. Légère ironie que le poëte se décocherait, en faisant d'une même pierre deux coups.

Reddes signata volumina. Recommandation curieuse. Comme si nous disions à quelqu'un : « Vous remettrez la lettre cachetée. » On ne saurait être plus primitif que ce brave montagnard. — A moins toutefois qu'Horace n'entende, mais je ne le crois pas, qu'ils pourraient être décachetés, faute de précaution, par accident. — Il m'a plutôt l'air de supposer Asella tenté de lire par lui-même les chansons qu'il avait quelquefois ouï chanter au dessert, ou tout au moins de regarder l'écriture. Une fameuse écriture sans doute ! Du soigné pour les yeux d'un empereur !

Si validus, ajoute Horace. « Il faut que les lettres et les vers arrivent du moins à propos, » écrit Voltaire. Tel était le sentiment de Cicéron : *Ei præcepi, quem ad te misi, ut tempus observaret epistolæ tibi reddendæ*. C'est dans une lettre, adressée au rigide Brutus, pour lui recommander Lamia qui sollicitait la préture. Le billet d'Horace, à le bien prendre, est lui-même une lettre de recommandation, mais indirecte, en faveur de ses poésies. Marot, dans une épître à Mgr de Montmorency, *en lui*

envoyant un petit recueil de ses œuvres, recommande plus vivement *le porteur* que le recueil :

Petit tailleur entre tous les tailleurs,

Je citerai, pour établir le contraste avec l'épître latine, un certain nombre de vers :

....Mais son estat dessoubs la dure lame
Fut enterré avec la bonne dame[1].
Or ne peult plus revivre sa maistresse :
Quant à l'estat, maugré la mort traistresse,
Vous le pouvez refaire aussy vivant,
Et aussy beau qu'il estoit par avant.
Las! Monseigneur, faictes ce beau miracle;
Il est aisé. Et si, par quelque obstacle,
Ne peult ravoir son estat de tailleur,
Il ne le fault que tromper d'un meilleur.
Si vous haussez son estat et son bien,
Il le prendra : car je le congnois bien.

Cette épître ne fait guère moins d'honneur à son esprit (proportion gardée du nombre des vers) que celle à François Ier *pour avoir esté desrobé*, elle fait plus d'honneur à son cœur, et par là nous la préférons à l'épître d'Horace.

Voici comme, à la différence de ce dernier qui se borne à mentionner son livre, Marot parle du sien. Naïveté charmante, à l'ordinaire :

....Vous présente
Salut très-humble, et un livre petit,
Où j'ay espoir que prendrez appétit :...
C'est ung amas de choses espanduës,
Qui, quant à moy, estoient si bien perduës,
Que mon esprit n'eut oncq à les ouvrer
Si grand labeur comme à les recouvrer;

[1] La reine Claude.

Mais comme ardent à faire vostre vueil,
J'ay tant cherché qu'en ay faict ung recueil,
Et ung jardin garny de fleurs diverses,
De couleur jaune, et de rouges, et perses.
Vray est qu'il est sans arbre, ne grand fruict :
Ce néantmoins je ne vous l'ay construict[1]
Des pires fleurs qui de moy sont sortyes.
Il est bien vray qu'il y a des ortyes :
Mais ce ne sont que celles qui picquèrent
Les musequins qui de moy se mocquèrent.
Vostre esprit noble en ce petit verger
Aucunes fois se pourra soulager,
Quand travaillé aura au bien publicque,
Auquel tousjours soigneusement s'applicque....

Toute poésie, adressée aux grands, doit avoir le tact et l'art de la sœur de Didon :

Sola viri molles aditus et tempora norat. (IV, 423.)

Horace, ainsi que Marot, entendait parfaitement et cet *abord,* si je puis ainsi dire, et cet à-propos :

Nisi *dextro* tempore, Flacci
Verba per attentam non ibunt Cæsaris aurem :
Cui male si palpere, recalcitrat undique tutus.
(*Sat.*, II, 1, 18.)

Virgile, même livre IV, dit en parlant d'Énée :

Tentaturum aditus, et quæ mollissima fandi
Tempora, quis rebus *dexter* modus.

Dexter modus. Celui précisément qu'Horace emploie dans cette épître. Et c'est à l'aide d'un Asella qu'il arrive si *dextrement* à ses fins.

---

[1] J'aimerais mieux un autre verbe que celui-là; mais remarquer qu'il s'applique à la composition, non pas d'un vers (page 397), mais d'un recueil, *un jardin.*

« Es-tu las d'attendre une occasion propice, dit-il à son commissionnaire, eh bien ! laisse-là ta commission plutôt que de la faire brutalement (le contraire de *molles aditus*), gauchement et lourdement. » — Comme l'âne de la fable, si maladroitement empressé. — Allusion plaisante, et toute naturelle, à quelque fable, aussi connue d'Asella que d'Auguste. Jeu de mots qui venait de lui-même, et que l'épître aurait eu tort de repousser. Il n'a pas trouvé grâce cependant aux yeux des critiques, qui le déclarèrent les uns, trop *facile*, les autres, déplacé, etc., etc. *Hoc lusu in nomine* Asella *sive* Asina *captato*, *Horatium abstinuisse plures*, *puto*, *mecum velint*.

Cette espèce de *haro sur le baudet!* vient de M. Lemaire.

Nous avons vu (page 252) Marot, suivant l'exemple d'Horace, jouer sur le mot Papillon :

> Papillon painct de toutes les couleurs
> De poësie....[1]

---

[1] M. Sainte-Beuve traite « d'assez futiles ces calembours, qui d'ailleurs, ajoute-t-il, rentrent tout à fait dans le goût du temps et même dans le goût français. »

Autant je suis fâché d'avoir, même en si petite matière, M. Sainte-Beuve contre moi, autant suis-je heureux d'avoir pour moi (je puis au moins le supposer), un maître éminent dont l'ingénieux et séduisant critique ne contesterait pas l'autorité. Il s'agit de M. Cousin, lequel, à propos de Platon, très-friand aussi des jeux de mots, en présente ainsi la défense ou plutôt l'apologie :

« Platon ne se refuse pas toujours ces jeux de mots, et ainsi jetés de loin en loin dans le laisser aller de la conversation, ils ne sont pas dépourvus de grâce et de bon goût ; car le bon goût dans la conversation consiste à éviter par-dessus tout le ton solennel, et à mêler aux choses les plus graves, mais avec sobriété, les plaisanteries qui se présentent naturellement et qu'amène sans effort le rapport des mots. Les rejeter trahirait un peu de travail et le soin vigilant de la réflexion ; la conversation les admet donc uniquement parce qu'ils se présentent, alors même qu'ils ne sont pas ex-

de même, épître VII, sur le nom d'un autre de ses amis, Lyon Jamet. *Or*, ajoute-t-il après la fable du *lyon lyé*,

> Or, viens me voir pour faire le lyon.

Il aimait fort et pratiquait le jeu de mots, lequel fait sans doute partie de l'élégant badinage que Boileau recommandait d'imiter, tout au moins dans une petite épître familière et enjouée. Donnons-nous à ce conseil une interprétation trop large? Non, témoin les vers si connus :

> Ce n'est pas toutefois qu'une Muse un peu fine
> Sur un mot en passant ne joue et ne badine, etc.

Mais de cette tolérance du législateur de notre Parnasse, comme ils l'appellent, il paraît que certains puristes, qui n'entendent pas raillerie, auraient volontiers demandé l'abrogation.

Moi, tout au rebours. Je regrette que Boileau n'en ait pas usé pour son propre compte. Lui qui disait spirituellement à Racine, *Ne sis patru' mihi*, ne s'est pas permis l'ombre d'un jeu de mots dans ses épîtres, pas même une simple allitération[1] (*mendosum* et *mendacem*, épît. XVI. *Mera veraque*[2] virtus,

---

cellents; et elle les admet avec la seule précaution de s'en moquer un peu. » (Note du *Banquet*.)

Cette *théorie* doit en grande partie s'appliquer à l'épître horacienne, qui tient beaucoup de la conversation, etc. (*Sermone pedestri*.)

.... « Et hercule, » dit Cicéron, *Du rire*, II, LXVII, « omnia hæc quæ a « me de facetis disputantur, non majora forensium actionum, quam om- « nium *sermonum* condimenta sunt. »

[1] C'est à la satire qu'appartient ce vers :

> Aujourd'hui dans un frac et demain dans un froc.

[2] *Veram* et *meram* Græciam. (Pline le jeune, VIII, XXIV.)

épît. XVIII, etc.). Quelque petite pièce pourtant, dans le goût du billet d'Horace, eût plus contribué que la fable de l'huître *à délasser agréablement l'esprit des lecteurs qu'un ton trop sérieux peut enfin fatiguer.* (Avis au lecteur. 1672.)

Mieux valait admettre l'équivoque en un joli badinage, au lieu de la maudire et l'attaquer dans une épître que son auteur lui-même traiterait aujourd'hui de maudite.

Si la lettre ne se refuse pas les jeux de mots, l'épître, qui est sa sœur après tout, pourrait bien — dans les limites plus restreintes où la renferme sa qualité de genre littéraire, — s'en passer quelques-uns.

Cependant, si j'ai bonne mémoire, les épîtres de Voltaire, toutes badines d'ailleurs, ne renferment pas de pointes. Est-ce à dessein? Je ne crois pas. Il ne s'en fait point faute dans sa correspondance. Voici, pour ne citer que celle-là, quelque chose d'analogue à l'*Asella* d'Horace. « On est venu à bout de honnir ce maraud de de Broutel. Il broutera désormais ses chardons, et voilà du moins cet âne rouge incapable de posséder jamais aucune charge.» (A d'Alembert.)

Et Mme de Sévigné, notre muse épistolière! elle ne dédaigne pas non plus, la folâtre, ces sens détournés que Mme de Maintenon ne se permettait point[1] dans ses lettres, fidèles à leur cachet, *recte*. « Je n'eusse jamais pensé que cette Mme de Charmes eût pu devenir sèche comme du

[1] On connaît d'ailleurs son mot historique sur le père La Chaise.

bois[1]. » — « Je vis hier Mme de Souliers (la marquise de Soliers) avec qui j'ai raisonné pantoufle assez longtemps, etc., etc.[2] » Elle aurait souri de l'*Asella*, comme elle souriait du Christophe *aux*

---

[1] M. Sainte-Beuve, à propos des Sylves de Stace : « Qu'ai-je dit? Nous autrs auteurs de *sylves*, nous sommes trop de ce bois-là pour en parler. » (*Art.* Nisard.)

[2] En voici quelques autres :

« Ils me trouvent ridicule de préférer un compte de fermier aux contes de La Fontaine. »

« J'aime déjà ce chamarrier de Rochebonne; c'est une bonne roche que celle dont vous me dépeignez son âme. »

« Le bouc reviendra peut-être.... » (M. le président de Bouc.)

Une des sources les plus communes et les plus fécondes du jeu de mots, en tout temps et par tout pays, c'est le nom propre. Chez les Latins, Verres, Catulus, Musca, Cicéron, etc., Asellus.

« Illud Scipionis, quum Asellus omnes provincias stipendia merentem se « peragrasse gloriaretur, Agas Asellum » et cætera. » (*De l'Orateur*, LXIV.)

Le compassé Balzac réprouvait ces badinages, *joculos*, pour lesquels il avait la main trop lourde.

Il écrit à M. de Coupeauville, abbé de la Victoire :

« .... Vous n'estes pas.... affamé de la gloire d'Allemagne.... Je n'ay point peur de vous perdre comme j'ay perdu mes amis vaillants, et vous faites bien de laisser la guerre aux autres, et de vous arrester à la victoire. Je vous demande pardon de ce mauvais équivoque. Je l'ay eu plustost escrit que pensé, et c'est un malheur qui ne m'arrive que fort rarement.... » (VI, IX.)

En effet, je ne trouve guère de lui dans tout le reste de sa correspondance que cet autre *mauvais équivoque* : (un autre encore, mais probablement de Costar, dans une lettre en réponse à ce dernier, sur « le docteur disgracié pour avoir trop parlé de la Grâce. ».

« Je ne me connoitrois point en esprit, si je n'estimois extraordinairement ces MM. qui portent ce nom par excellence. » (Les MM. Esprit de Natouillet.)

Sans parler ici de Rabelais et des écrivains plus ou moins rabelaisiens, ni de Montaigne, etc., les jeux de mots plaisaient fort à Gui Patin, autre Français de bonne souche. Ainsi, par exemple, à propos d'*esprit*, voir tome I, 348. Ailleurs, même tome : « Voici le commencement d'une guerre de gens desarmez (les curés de Paris), et qui n'ont pour tout canon que celui de la messe. » — « Chartier chartier, *auriga semper auriga*, » c'était le nom d'un de ses confrères. — M. Morisset (autre médecin) ne le paya point, *ut moris est.* » (T. II, 358,) etc., etc.

ânes, dont lui parlait Coulanges dans une lettre, désignant Christophe Ozannes « un laboureur, un homme admirable pour la guérison de tous maux.... les cancers, la gravelle, les abcès, les ulcères, rien ne tient devant lui. » Je me figure qu'on taillait bien des pointes et des calembours en Bavardin[1].

Pour laisser les modernes, voyez, chez les anciens, la correspondance de Cicéron. Un de ses attraits piquants, c'est le jeu de mots[2]. Encore une fois, plaisant et bien venu dans une lettre, pourquoi déplairait-il dans une épître? La comédie légère le recherche. L'épître badine, qui tient beaucoup d'elle, peut et doit l'admettre, autant qu'elle. On a donc lieu d'être surpris que Boileau, qui n'était pas étranger aux *Plaideurs* de Racine, n'ait pas écrit dans ce ton-là quelque petite pièce, adressée à Racine même ou à d'autres, Molière, surtout Chapelle et La Fontaine. Je parle d'hommes de lettres : mais les hommes du monde et de la cour, qui goûtaient si bien l'enjouement de ces poëtes, comment n'ont-ils pas obtenu du satirique une missive badine qu'ils auraient accueillie de si bon cœur? La muse, légère et court-vêtue, sourire et mots piquants à la bouche, allait mieux aux plus grands seigneurs, les Vendôme, etc., qu'une muse parée,

---

[1] « J'ai dîné en lavardinage, c'est-à-dire en *bavardinage*.... »
Elle avait dit un peu plus haut : « Je m'en vais dîner en Lavardin. »
Ailleurs : « J'ai dîné en *bavardin*; nous n'avons fait que *bavardiner*, etc., etc. »

[2] « .... *Arenas, solum* tamen mihi in reditu. » Seul jeu de mots, si c'en est un, que j'aie trouvé dans Pline le jeune (IV, IV), si grand amateur d'allitérations, arrangeur quelquefois si recherché des mots, etc.

avec un langage et des habits de cérémonie, fidèle, même dans ses ris et dans ses jeux, à l'étiquette.

On n'aimait pas moins les jeux de mots sous Louis XIV que sous Auguste. (Disons-le d'ailleurs entre parenthèse : ils ont plu de tout temps, ils plairont toujours. Nous avons tous pour eux, quoi que nous fassions ou disions, un faible de nature.) Auguste lui-même en faisait comme en avait fait J. César[1]. Horace, qui savait son goût, le sert en conséquence, mais avec sa grâce accoutumée. Cette grâce va plus loin qu'on ne pense, dans la petite épître, dont plus d'une intention fine nous échappe, faute de mieux connaître et l'histoire privée et la littérature de l'époque, faute aussi de sagacité, de flair, de finesse. Nous sommes plus ou moins comme Asella; besoin nous serait d'*instructions* qui malheureusement nous manquent. Aussi faut-il voir comme nous pataugeons en eau trouble, *lamas*. Tenez, ce *lamas*, par exemple. Qu'en fait-on? des marais de Rome. *Clivos* qui précède devient les sept

---

[1] César dit de Sylla qui se démettait de la dictature : « Eum nescire litteras qui dictaturam deponeret. » (Dacier.)

Cette famille de Sylla fournit matière à d'autres jeux de mots : *Miror*, disait le propre frère de Fausta, fille de Sylla, *sororem meam habere maculam* (elle avait pour amant Pompeius Macula) *quum fullonem habeat.* (Autre amant, Fulvius Fullo.) (Macrob, II, IX.)

Horace, à propos de cette même fille, s'est permis des équivoques encore plus cyniques dans une satire, ouvrage de sa jeunesse :

Villius in Fausta Sullæ gener.... (*Satire* I, II, 64.)

(C'était au même titre que Mme de Sévigné appelait la Champmeslé sa belle-fille).

Exclusus fore, quum Longarenus foret intus.

Fore, dit Lemaire, pro vulgariore : *foribus*.

Si notre langue meurt jamais, comment certain endroit de *Mme Grégoire* (dernier couplet) sera-t-il expliqué par un Lemaire futur de Béranger?

collines, avec leurs rues montantes et malaisées... pour qui, s'il vous plaît? pour un montagnard. Eh non! messieurs, dirons-nous avec d'autres, au risque de passer pour borgne aux yeux de plus clairvoyants : vous prenez à la lettre une expression figurée. *Clivos*, etc., désignent toutes les difficultés à surmonter, tous les obstacles à franchir, pour arriver au but, pour obtenir audience. *Illuc*, c'est le jour de cette audience, le moment opportun de la présentation des poésies, quand Auguste sera de bonne santé, de bonne humeur, etc. Enfin, ce moment venu (*victor propositi*), reste la présentation, elle-même, qui n'était pas peu de chose. Il s'agit, pour remplir toutes ces conditions, d'un montagnard sabin, fort gauche, fort embarrassé de sa personne, dans une grande ville, dans un palais. Les visites ou démarches qu'il avait à faire devaient, malgré tout son désir d'obliger Horace, lui peser beaucoup. Par instants, il aurait mieux aimé peut-être *mettre cent arpents au niveau*, que d'aborder l'empereur. Tout cela, rude labeur! Souvent de terribles sueurs ou suées (*sudavisse;* plus haut, *sub ala;* plus bas, *quæ possunt oculos morari*). Le poëte ne joue-t-il pas aussi sur *Vinosa Vinius?* Et *propositi* du vers 11, *positum* du vers 12? Négligence ou jeu de mots? Une négligence dans si peu de vers et chez un poëte si correct, me surprendrait. J'aime mieux voir un jeu de mots[1], et le supposer ingénieux. Il

[1] Citons, à propos de *positum*, etc., ou de rien, cette plaisanterie de Mme de Sévigné :

« Recevez, écrit-elle à sa fille, un présent passant tous les présents passés et présents.... »

ne faut pas que la critique aille à la légère dans ce petit *joculus*, et blâme étourdiment. Le jeu de mots continue de plus belle jusqu'à la fin, qui couronne parfaitement ce badinage, plus piquant, je le répète, pour les contemporains qui l'entendaient mieux que nous : *Vade, vale, cave.* Ne croit-on pas ouïr les cris répétés et les coups de fouet d'un ânier poussant un âne rétif? — ou, dans un genre plus relevé, les recommandations inquiètes et pressantes du Soleil à Phaéton qui va conduire son char?

Mandata frangas. Expression charmante pour lui dire une dernière fois combien son message est délicat. — Il lui demande, ce message, les mêmes précautions attentives que la vaisselle fine ou le verre, à celui qui les porte :

Et l'autre,

c'est-à-dire, un coursier à longues oreilles,

Se faisant prier,
Portait, comme on dit, les bouteilles.

Quelque chose d'analogue à ce *mandata frangas,* dans la Laitière au pot cassé.... *sa fortune ainsi répandue.* (*Ibi omnis effusus labor.*)

P. S. Le même M. Lemaire dit, dans son *Analysis*, à la fin de cette épître, qu'il n'en dira rien, *quæ nonnisi jocus est, subito a poeta chartæ illitus. Subito! — Credat Judæus Apella!* Autant pourrions-nous en dire de quelques autres opinions ou interprétations, qui ne sont pas de lui. Voici comme on explique : 1° *Sic positum*, 12. « Vous déposerez votre paquet et vous le garderez (jusqu'à ce qu'Au-

guste vous le demande). » 2° *Oratus multa prece*, etc. « Assailli de beaucoup de prières (c'est-à-dire, quelques instances que l'on fasse auprès de toi pour savoir ce que tu portes), continue tes efforts, c'est-à-dire ta marche; va toujours où je t'ai dit[1]. »

Horace aurait bien dû faire, avec toute la grâce modeste qu'il y pouvait mettre, une épître-épilogue à ses commentateurs, traducteurs, etc. Les bonnes vérités qu'il nous aurait dites, sous forme de recommandations! *Ne titubes, mandataque frangas.* Que devient-elle entre nos mains, instruments de dommage, cette fine et délicate porcelaine? En quel état la retrouverait-il? Plus ou moins fêlée, ressoudée, dédorée, décolorée, gâtée, etc. — toujours néanmoins d'un grand prix, toujours merveilleuse.

Les traducteurs et commentateurs sont bien souvent à l'auteur ce qu'aux paroles de Cléonte est la parodie de Covielle.— « La divine Plessis.... elle me contrefait de sorte qu'elle me fait toujours le même plaisir que si je me voyais dans un miroir qui me fît ridicule. » (Mme de Sévigné, II, 558.)

---

[1] « Ne quæras admirationem et exspectationem vulgi movere, sed a me toties rogatus, tace. (Lemaire.)

Le sujet me poussant, j'aurais pu dire, par plaisanterie, surtout au sujet d'explications pareilles, *Credat Judæus Apella*, n'eût été la crainte de paraître injurieux, et s'il ne s'agissait pas d'hommes bien autrement instruits que moi, chétif, et pour lesquels j'éprouve une grande estime et de la reconnaissance, particulièrement M. Lemaire, dont les travaux sur Horace m'ont été fort utiles. Il n'est pas étonnant que dans une telle quantité de notes, généralement bonnes, il en ait fait ou admis de plus ou moins contestables, etc.

§ II.

ÉPITRE XIX. A MÉCÈNE.

Applicables aux commentateurs, les paroles de Mme de Sévigné sur Mlle Plessis, le seraient encore davantage aux imitateurs :

O imitatores, servum pecus,

s'écrie Horace, et tout le monde après lui. Cette flétrissante exclamation, les critiques de toutes les langues l'ont empruntée, pour l'imprimer à perpétuité sur le front des imitateurs serviles, comme le stigmate qui punissait à Rome les esclaves.

Horace leur en voulait d'autant plus à ces plagiaires ineptes, que, pour justifier leurs plagiats, ils le traitaient lui-même aveuglément ou par mauvaise foi d'imitateur. L'épître XIX a pour objet de confondre cette imputation, ainsi que d'autres, comme nous le verrons, chemin faisant.

On donne pour date à cette épître satirique l'an de Rome 739. Age d'Horace, cinquante ans. Suivant nous, elle est probablement une des premières épîtres. On pourrait même la considérer, avec l'épître à Scæva, comme faisant transition d'un genre à l'autre. Peut-être sont-elles toutes deux à peu près de la même époque, l'une répondant aux détracteurs politiques d'Horace, l'autre, à ses détracteurs littéraires. Le poëte, dans ses autres épîtres, ne s'occupe plus d'eux nulle part. C'est que les uns et les autres, accoutumés à la nouvelle position qu'il s'était faite, ne l'attaquaient plus, ou l'attaquaient

trop rarement, trop faiblement, pour qu'il eût encore besoin de leur riposter.

La mention de Timagène, de Codrus, surtout de Caton, semble aussi indiquer une date bien antérieure à l'année 739.

Cet éloge, en termes grandioses, de Caton, dont le nom répété termine, et, pour ainsi dire, couronne les deux vers 13 et 14, ne serait-il pas à l'adresse des républicains, pour leur montrer qu'Horace n'avait pas répudié, auprès de l'empereur, tout souvenir du passé; qu'il osait louer l'oncle de Brutus, l'implacable adversaire de César[1] devant son fils adoptif et son héritier; enfin dignement célébrer le plus glorieux représentant de la république? Mais cet éloge, il pouvait jusqu'à certain point, dans les premiers temps surtout, blesser Auguste. De là, comme adoucissement, cette flatterie indirecte, si délicate, ce miel que sert adroitement le poëte aux oreilles de Jupiter, c'est-à-dire d'Auguste lui-même (v. 43). Ainsi procède-t-il ailleurs, Od. XII du liv. I. Si, dans cette imposante galerie de dieux et des héros de Rome, figure le noble trépas de Caton, César pouvait-il en vouloir au poëte qui représente si magnifiquement la race Julienne,

....Micat inter omnes
Julium Sidus, velut inter ignes
Luna minores;

qui fait d'Auguste le *second* de Jupiter? Ainsi procède l'ami d'Horace, Virgile, dans un passage analogue de son Énéide, la description du bouclier

[1] Et contre qui César avait fait l'anti Caton.

d'Énée (VIII, 670.... *patriumque* aperitur vertice *sidus*, 681). L'épigramme contre Timagène n'était-elle pas, elle aussi, pour Auguste, un adoucissement immédiat de la louange précédente? A des poëtes, tels que le nôtre, on ne risque pas de prêter trop d'intentions. Ce rapprochement de deux personnages, si différents l'un de l'autre, rabaisse encore Timagène. Or, ce n'est pas longtemps après la disgrâce de ce favori qu'Horace aurait lancé ce trait contre lui, réveillant ainsi mal à propos le souvenir des railleries piquantes dont il poursuivait l'empereur et sa famille.

En même temps que l'adroit courtisan, nous reconnaissons aussi dans cette épître l'ami. Ce trait, qui blesse Timagène, blesse davantage encore son imitateur Iarbas, lequel est, suivant des scoliastes[1], le Codrus même de l'églogue VII, un méchant poëte, un autre Bavius, un serpent littéraire, qui crevait de dépit et d'envie. Le *rupit* d'Horace signifie probablement à peu près la même chose que le *rumpuntur* de Virgile, et renferme les mêmes allusions malignes. Quant au *proxima Phœbi* du premier couplet, c'est une ironie railleuse, une plaisante hyperbole pour rendre l'hyperbolique présomption du versificateur (*tumultus*, 20; dans l'églogue V, *certet Phœbum superare canendo*).

Mais d'où vient ce nom d'Iarbas! Il rappelle, dit-on, l'origine africaine de ce Codrus. Codrus était, je crois, ainsi désigné, non pas seulement à

[1] Vet. Schol. « Facete posuit *Iarbitam* pro : *Maurum*, nam et Iarbas æmulus erat Æneæ, hic Iarbita Maurus fuit Codrus, etc., etc. » (Édit. Lemaire.)

cause de son pays, mais encore, à cause de son emphase, africaine aussi, et surtout, parce qu'il était un des détracteurs de l'Énéide. Virgile, on le sait, y travailla dès l'an 723 ou 24, peut-être plus tôt, en même temps qu'il s'occupait du perfectionnement des Géorgiques. Il se pourrait qu'il l'eût commencée par le IVe chant, ce poëme, et, pour ainsi dire, cette tragédie des amours de Didon. Un tel sujet devait séduire et tout d'abord attirer un jeune poëte, qui naguère avait chanté les souffrances amoureuses de Gallus. Ce IVe chant peut avoir été connu de bonne heure, soit par des lectures particulières qu'en fit l'auteur dans quelques sociétés, soit par des indiscrétions d'amis. Tandis que ces derniers, avec l'enthousiasme plus ou moins exagéré des amis, portaient aux nues la future épopée,

Nescio quid majus nascitur Iliade[1],

les ennemis la déprimaient d'autant, Codrus entre autres, lequel, en sa qualité d'Africain, lançait de misérables critiques (*Jurgia Codri*, égl. v), principalement contre le livre dont la scène se passe en Afrique, si bien donc que les amis de Virgile (et pourquoi pas Horace lui-même? Il en était bien capable!), auront eu l'idée plaisante d'appliquer au Zoïle de l'Énéide que le poëte appelait son Énée[2] le nom même du rival et de l'ennemi du héros parmi

[1] Vers écrit, suivant la conjecture de M. Patin, en 728 ou 29. La composition du poëme devait être alors fort avancée.

[2] De *Ænea quidem meo*...., écrivait-il à Auguste.

les Africains[1], *Despectus Iarbas* (36) *Getulus Iarbas* (326). Codrus le *Gétule*, le Gétule *Iarbas*, ou, pour le mieux humilier, *Iarbitas*, ainsi que nous disons figurément un Ostrogoth, un Vandale, un Iroquois.

Ce n'était pas d'ailleurs seulement pour le compte de son ami, c'était aussi par vengeance personnelle qu'Horace brisait, comme en passant, l'envieux bel esprit qui ne l'épargnait pas lui-même, précisément un des littérateurs cabaleurs, dont il est question dans cette épître, non moins jaloux du génie d'Horace et de Virgile, que de leurs succès auprès d'Auguste, de Mécène, etc.

Cette épître fournit, comme on voit, matière aux conjectures, aux interprétations. Bonne fortune pour les commentateurs, qui ne sont jamais plus heureux que de ne pas s'entendre, afin de se lancer dans les dits et contredits, où triomphent leur érudition et leur sagacité. Le débat s'engage aux vers 9 et 10. *Mandabo siccis.* Ces paroles, de qui sont-elles? Lemaire et d'autres : *Ego ex Cratini auctoritate mandabo, Cratinus meis verbis mandat.* Comment Horace irait-il dire : Je vous enjoins, de par Cratinus...? Cratinus n'était pas pour les poëtes ou

---

[1] La Renommée, après avoir répandu de tous côtés la bonne fortune d'Énée,

> Cui se pulchra viro dignetur jungere Dido, (IV, 192.)

se rend auprès d'Iarbas :

> Protinus ad regem cursus detorquet Iarbam,
> Incenditque animum dictis, atque aggerat iras. (196.)

Voici comme il traite son rival :

> Et nunc ille Paris, cum semiviro comitatu. .. (215.)
> ..... Rapto potitur....

versificateurs latins une grande autorité. La plupart même, ignorants ou moins instruits que Mécène (*docte.... prisco*[1]), pouvaient bien ne pas connaître ce vieux poëte. Que signifie, d'ailleurs, *puteal Libonis* dans la bouche ou sous la plume d'un Grec? Dira-t-on qu'Horace ne traduit point à la lettre; qu'il ne prend, comme il fait parfois, que la pensée de Cratinus, qu'il l'accommode aux usages de Rome? Il me semble plus naturel de regarder ces deux vers comme étant (un peu modifiés toutefois) d'Ennius. Horace n'avait pas besoin d'en avertir Mécène ou ses lecteurs qui le savaient parfaitement: la suite des mots et des idées suffit d'ailleurs à l'indiquer.

Bacchus, un beau jour, enrôle parmi ses compagnons certains poëtes qui battaient la campagne[2], *male sanos*, des faiseurs de dithyrambes, satires, comédies, chansons bachiques. Pour lors tous les

---

[1] Ailleurs, *Od.*, III, VIII :

Docte sermones utriusque linguæ.

Sénèque, probablement jaloux de Mécène comme ministre, cite de lui, pour le tourner en ridicule, des phrases mignardes, efféminées, qui déposent contre le goût de l'ami d'Horace. Mais, d'abord, sont-elles de lui ces phrases? Et, dans ce cas, auraient-elles le même air si le censeur avait rapporté ce qui les accompagne, s'il n'avait pas quelque peu aidé lui-même à les rendre ce qu'elles nous paraissent? Elles pouvaient être d'ailleurs l'ouvrage de sa jeunesse. Montesquieu n'a-t-il pas débuté par *le Temple de Gnide?* Pomponne, ce grave ministre, si estimé et chéri de Mme de Sévigné, n'a-t-il pas écrit la lettre la plus précieuse qu'on puisse voir? Quelle idée aurait-on de lui s'il n'en était resté que cela?

Si Mécène avait été le ridicule poëte de Sénèque, je doute qu'Horace eût mis sous son patronage une épître telle que celle-ci.

[2] Oui, trouvères et troubadours
Sablaient force champagne.
Mais je bats la campagne,
L'ode et le vin font de ces tours. (Béranger.)

poëtes de boire d'autant, à commencer par Homère, témoin ses fréquents éloges du vin :

> Homère avec ardeur préconise le vin.
> Pourquoi? de son sujet c'est qu'Homère était plein[1].

L'un de ces poëtes, Cratinus, un vieux de la vieille comédie, va même jusqu'à déclarer mal venus et non viables tous les chants des buveurs d'eau. La poésie naît à peine chez les Romains qu'Ennius, le second Homère, ne boit pas moins, ou boit plus que le premier.

> Notre père Ennius ne courait qu'après boire
> Aux armes, aux combats, dont il chantait la gloire.

Renchérissant même sur Cratinus, il interdit formellement la poésie aux *secs*, c'est ainsi qu'il appelle ceux qui ne savent pas boire, et ne leur permet, comme leur élément naturel, que les chiffres (ou, suivant la *traduction* d'Horace, *puteal Libonis*. Au puits de Libon, les secs! un puits sans eau. Le poëte joue pareillement sur le mot *libo*, libations.)

On vit donc à Rome ce qui s'était passé dans la Grèce, encore pis (*putere*). Les versificateurs, suivant l'exemple et conformément aux prescriptions d'Ennius, respectable autorité bachique, *pater*[2],

---

[1] « Homère, en effet, ne perd aucune occasion de remplir les coupes dans les festins qu'il décrit. » Sainte-Beuve. (*Désaugiers.*)

[2] *Pater*. Titre d'honneur. Comme on dit *pater Æneas, Bacchus pater*. Le premier, le père de nos poëtes, notre Homère à nous. « Je croirai volontiers qu'il était passé dans Ennius quelque chose de l'âme d'Homère. » (Villemain, 8e leçon, XVIIIe siècle.) Il se proclamait lui-même un second Homère.

Ennius et sapiens et fortis et alter Homerus. (*Ép.*, II, I.)

Pater optime, dit Horace à Trébatius, *Sat.*, II, I. — *Pater*.... *Chrysippus, Sat.* I, III. — *Pater!* une autorité cela!

s'enivrèrent à qui mieux mieux, afin de lui ressembler.

Il n'est pas étonnant qu'Ennius, habitué qu'il était à puiser dans le vin ses inspirations, en ait fait, ainsi que Cratinus, une obligation pour être poëte, et qu'il l'ait joyeusement formulée dans le style impératif des édits : *Mandabo.* L'emphase du *cantabo* de l'*Art Poét.*, mais emphase avinée. De même, dans *adimam cantare.*

Des éditeurs donnent *edixi.* Outre qu'on ne trouve nulle part dans Horace cette injonction, il n'était pas, comme buveur, une autorité assez considérable pour la prononcer. Elle se trouvait dans quelque satire d'Ennius, ou dans une de ses comédies, peut-être imitée de Cratinus. Horace toutefois ne la rapporte pas textuellement. Le *puteal Libonis*, qui n'existait pas du temps d'Ennius, est un équivalent comique du lieu qu'il avait mis, et semble faire du vieux poëte un prophète (*pater*).

On lit ailleurs :

> .... Vos *auctor* docuit *prætorius.* Ergo
> Si quis nunc mergos suaves *edixerit* assos,
> Parebit *pravi docilis* Romana juventus.

Ce *pravi docilis* ne convient pas moins aux poétereaux qui buvaient comme Ennius, sans lui ressembler autrement.

> Hoc simul edixit, non cessavere poetæ
> Nocturno certare mero, putere diurno.

C'est comme une parodie de la recommandation que devait plus tard formuler l'*Art Poétique*, 269.

Depuis cet édit d'Ennius, émulation bachique

entre les poëtes romains. Tous, selon l'usage ordinaire, allaient plus loin qu'Ennius, lequel allait déjà beaucoup plus loin que les Grecs.

Quand Auguste buvait, la Pologne était ivre.

Pareille chose s'était vue dans l'ordre moral. Aucuns Romains singeaient Caton, moyennant une austérité d'extérieur encore plus affichée, une certaine forme d'habillement qu'ils devaient à l'ouvrier. — Le *tisseur* vous fera-t-il un Caton, parce qu'il vous confectionne une toge écourtée comme celle de ce grand homme? Non, pas plus qu'en vous fournissant de quoi boire autant et plus qu'Ennius, le marchand de vin ne vous fait un Ennius[1]. Sans doute : mais il suffisait de paraître tel à ces connaisseurs qui ne voient pas plus loin que leur nez, — un nez aussi fin que le naseau de l'ours!

L'enseigne fait la chalandise.
J'ai vu dans le palais une robe mal mise
Gagner gros : les gens l'avaient prise
Pour maître tel....
....Demandez-moi pourquoi.

De même au forum qu'au palais, à Paris qu'à Rome.

Cependant les imitateurs ne s'attachent pas seulement à la partie vicieuse des bons modèles[2], pour

[1] Et J. B. Rousseau, qui prend dans les épîtres le style marotique, en devient-il un Marot?

[2] « C'est le sort des copistes d'imiter les gestes de leurs maîtres par des contorsions. » (Voltaire, en parlant de J. B. Rousseau.)

Sort dont les maîtres, *vitiis imitabiles*, pâtissent quelquefois. Leurs défauts, poussés à l'extrême, ou simplement imités, mais dans un autre état de choses, par le copiste ou par le disciple, deviennent pour eux-mêmes une aggravation de torts aux yeux de la prévention, qui met sans

Horace, indépendamment des autres motifs, avait bien raison de ne pas réciter ses vers en public. Sa poésie, plus appréciée à mesure qu'on la lit, qu'on la savoure davantage, n'était pas de nature à beaucoup plaire dans un auditoire, où l'on veut de la pompe, un éclat factice, de l'harmonie sonore et retentissante, le sublime, le profond, même l'obscur, du Lucain, du Sénèque le Tragique, *Intonuêre poli;* ou bien, dans un autre genre, de l'esprit coup sur coup répété, *crebris micat ignibus æther*, de l'Ovide, etc. Horace est un poëte intime. On ne le goûte bien que dans le particulier, en petit comité [1].

Non recito cuiquam, nisi amicis, idque coactus,
Non ubivis, coramve quibuslibet. (*Sat.*, I, IV, 73.)

Maintenant, voulons-nous voir une séance *académique*, une réunion quelconque de ces grammairiens récitateurs, auxquels Horace se félicitait de pouvoir fermer ses oreilles?

Obturem patulas impune legentibus aures.
(*Ép.*, II, II, 105.)

Prenons l'épître à Florus(90-105). Excellente scène, en quelques vers, de la *camaraderie* littéraire, sous Auguste et dans tous les temps! Exposition parlante du système d'*encensement mutuel*, comme on a de nos jours appelé la chose, et comme La Fon-

[1] Ainsi Béranger, non plus chanté, mais lu dans les réunions publiques établies depuis février 1848, n'a pas obtenu le même succès que des écrivains bien inférieurs. (Voir un article de M. Sainte-Beuve sur les lectures publiques.)

taine l'a si bien représentée, dans la fable des deux ânes qui se *grattent!*

....Carmina compono, hìc elegos : mirabile visu! (94.)
Cœlatumque[1] novem Musis opus!...

Les neuf Muses! rien que cela.

TRISSOTIN.

Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.

VADIUS.

Les Grâces et Vénus règnent dans tous les vôtres, etc.

....Discedo Alcæus, puncto illius; ille meo, quis? (99.)
Quis, nisi Callimachus? si plus adposcere visus,
Fit Mimnermus, et optivo cognomine *crescit*[2].

TRISSOTIN.

Nous avons vu de vous des églogues d'un style
Qui passe en doux attraits Théocrite et Virgile.

VADIUS.

Vos odes ont un air noble, galant et doux,
Qui laisse de bien loin votre Horace après vous....

Eh bien! sérieusement parlant, Molière, dans cette admirable scène, imitée d'Horace,

A laissé de bien loin notre Horace après lui.

Hâtons-nous d'ajouter que moindre serait la distance si le poëte original n'eût pas été limité par le genre de l'épître et par son plan.

Comme le grand comique a mis en action cet assaut de compliments entre les deux beaux esprits!

Cædimur, et totidem plagis consumimus hostem.

---

[1] Les éloges littéraires ont-ils de nos jours prodigué le *ciselé*, le *sculpté*, etc.!

[2] Et se rengorgeant, ainsi que M. Jourdain, à chaque nouveau titre que lui vaut sa générosité.

TRISSOTIN.

Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes[1]?

VADIUS.

Peut-on rien voir d'égal aux sonnets que vous faites? etc.

TRISSOTIN.

Si la France pouvait[2] connaître votre prix,

VADIUS.

Si le siècle rendait justice aux beaux esprits,

TRISSOTIN.

En carrosse doré vous iriez par les rues.

VADIUS.

On verrait le public vous dresser des statues.

Un redoublement de comique, et dont Horace ne paraît pas avoir donné l'idée, c'est la transformation, si subite et si naturelle, de cette lutte courtoise en une lutte ennemie et sanglante, un duel :

TRISSOTIN.

Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier.

VADIUS.

Allez, rimeur de balle, opprobre du métier.

TRISSOTIN.

Allez, fripier d'écrits, impudent plagiaire.

VADIUS.

Allez, cuistre...[3], etc.

Voilà bien, si l'on peut encore l'appeler ainsi, voilà l'imitation, conquérante et maîtresse, telle que l'entendait Horace (*libera*.... etc.). Il eût ap-

---

[1] Vers tout chantant, disions-nous (191) d'un vers de La Fontaine. Et celui-ci? mais d'une autre façon, parfaitement appropriée.

[2] Ce *pouvait* en dit plus qu'il n'est gros. Que de flatterie dans ce *pouvait!*

[3] Le *crescit* en sens inverse.

plaudi des premiers au victorieux émule qui faisait d'une de ses esquisses un tableau chef-d'œuvre[1].

Mais aurait-il eu pitié de ce pauvre Perse, son éternel imitateur qui lui prend *res et verba*, tout ce qu'il peut, et le répète plus mal encore que la comtesse d'Escarbagnas ne singe les airs et les mots de la cour, en y mêlant ceux du cru!... Butorde, bouvière, etc. — « Doucement donc, maladroite : comme vous me saboulez la tête avec vos mains pesantes! » L'imitateur *saboule* ainsi très-souvent les originaux auxquels il s'attaque. — Sa grande inquiétude, en même temps la cause principale de ses défauts, c'est de ne pas paraître ce qu'il veut être. « Me prenez-vous pour une provinciale, madame? — *Julie*. Dieu m'en garde, madame! »

Chacun, pris dans son air, est agréable en soi :
Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.
(Ép. IX.)

....Il n'est pas sans esprit; mais, né triste et pesant,
Il veut être folâtre, évaporé, plaisant. (*Id.*)

«Sum petulanti splene *cachinno*,» s'écrie Perse, à qui s'appliqueraient parfaitement les vers de Boileau. Le *triste* ami du stoïcien Cornutus se fût moins éloigné d'Horace, littérairement, s'il eût pu dire, comme lui, non pas seulement, *dulcis amice*, mais

[1] Et les imitations si dramatiques du *Donec gratus eram?* Admirables! admirables!

A quelques-uns de ceux auxquels Molière reprenait son bien, il aurait pu dire, avec plus de droit que le soldat vainqueur :

Hæc mea sunt : veteres, migrate, coloni.

amica; s'il eût ressenti pour sa part, ce dont il ose bien faire un reproche,

> Candida vicini subrisit molle puella,
> Cor tibi *rite* salit? (III, 440.)

Candida, vers charmant, l'unique de cette espèce dans l'auteur, le seul aussi qu'ait pu lui dérober André Chénier[1]:

> .... A mes signes, du fond de son appartement,
> Si ma blanche voisine a souri mollement;

vers horacien; fleur suave, inattendue, qu'on est tout réjoui de rencontrer parmi tant de plantes épineuses. *Cui non risere puellæ, qui puellis nunquam risit*, celui-là ne sera jamais un Horace, j'entends même un Horace après sa réforme.

Je disais qu'Horace en aurait eu pitié. Certainement, il n'aurait excité ni son rire ni sa bile, ce jeune poëte, estimable après tout, mort si jeune et comme à la peine. Car je serais tenté de croire que cette imitation laborieuse et fiévreuse d'Horace abrégea sa vie[2],

> Dum studet urbanus tenditque disertus haberi.

Citons en preuve quelques exemples.

---

[1] Erreur. J'oubliais

> .... Et traîne
> Encore après ses pas la moitié de sa chaîne.

« Nous allons toujours tirant après nous cette longue chaîne traînante de notre espérance, » avait déjà dit Bossuet, *Sermon sur l'impénitence finale.*

[2] Je me rencontre avec M. Nisard, qui a dit de Perse que « la poursuite laborieuse (de la gloire) avait peut-être abrégé sa vie. »

Voyez, pour reproduire cet hémistiche, si naturel et si facile, de l'épître XIX, *Nugis addere pondus*, comme il *s'enfle et se travaille!*

Non equidem hoc studeo, bullatis ut mihi nugis
Pagina turgescat, dare *pondus* idonea *fumo*. (V, 19.)

Tout ce qui précède et ce qui suit, non moins forcé, soufflé, boursouflé. *Hortante Camena*, dit-il (20). Vraiment,

On ne s'attendait guère
De voir la Muse en cette affaire.

Cette affaire, c'est de dire à son ami Cornutus, *dulcis amice*, jusqu'à quel point il l'aime. Oh! l'amitié d'Horace, avec quelle simplicité discrète et pénétrante elle se manifeste! Celle de Perse embouche un galimatias des mots les plus mal s'entr'accordants, et vocifère :

(.... Pictæ tectoria linguæ.)
His ego centenas ausim deposcere voces,
Ut quantum mihi te sinuoso in pectore fixi
Voce traham pura; totumque hoc verba resignent
Quod latet arcana non enarrabile fibra. (*Id.*, 26.)

Laissons la paraphrase qu'il a faite, un peu plus bas (40), des deux strophes astrologiques de l'ode à Mécène, *seu Libra*, etc. (II, XVII) et, pour rentrer dans notre sujet, les lectures publiques, qu'il a lui-même traitées (sat. I), d'après Horace en grande partie, comparons-le, non plus avec Horace, que nous laisserons un instant, mais avec Molière, afin de ramener encore une fois ce grand poëte, et de

lui demander une nouvelle leçon sur la manière d'imiter[1].

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?

pourrait-on dire de certaines imitations grossières et maladroites. Tout au contraire pour l'imitateur de génie :

Sous ses heureuses mains le cuivre devient or.

Voyons ce qu'a fait Molière d'une peinture cynique et forcée, dans laquelle Perse a voulu représenter l'effet produit par certaines lectures sur certains auditeurs :

....Ingentes trepidare Titos, quum carmina lumbum
Intrant, et tremulo scalpuntur ubi intima versu. (I, 20.)

Quelle crudité choquante ! Ne dirait-on pas que c'est *un vieux bouc de centurion* qui parle ainsi?

Hic aliquis de gente hircosa centurionum
Dicat.... (III, 77.)

Maintenant, voici comme Molière, par la bouche de femmes précieuses, exprime, sans braver l'honnêteté, des impressions analogues :

BÉLISE.

Ah! tout doux; laissez-moi, de grâce, respirer.

ARMANDE.

Donnez-nous, s'il vous plaît, le loisir d'admirer.

PHILAMINTE.

On se sent, à ces vers, jusques au fond de l'âme

[1] Rappelons à ce sujet, comme leçon de maître, une page lumineuse et frappante de M. Sainte-Beuve, sur la manière originale dont le *Télémaque* imite l'*Odyssée* et l'*Iliade*. (Art. FÉNELON.)

Couler je ne sais quoi qui fait que l'on se pâme.

. . . . . .

Trente ou quarante vers plus bas :

PHILAMINTE.

On n'en peut plus.

BÉLISE.

On pâme.

ARMANDE.

On se meurt de plaisir.

PHILAMINTE.

De mille doux frissons vous vous sentez saisir....

Dans les quatre premiers vers, l'auteur donne à la femme mariée un langage plus significatif qu'aux deux autres femmes, qui sont filles. Si plus tard celles-ci, par une gradation naturelle, enchérissent vivement sur leurs premières expressions, pour mieux rendre, après la lecture de la dernière partie du sonnet, le surcroît d'admiration qui les transporte, remarquons, ici encore, la stricte observation des convenances. Ce mot de Bélise : *on pâme*, elle ne l'emploie pas d'elle-même; elle le répète, d'après sa belle-sœur, comme une impression toute formulée; elle n'en sent pas toute la portée, atténuée d'ailleurs par l'absence des autres mots qui le précisaient. Quant aux paroles d'Armande, c'est l'exclamation de Bélise qui les amène, avec aussi peu de réflexion : elles n'en sont, ainsi que cette exclamation elle-même relativement à celle de Philaminte, *on n'en peut plus*, qu'une suite, un développement. Le comble de l'art et du comique, n'est-ce pas d'avoir placé sur les lèvres d'une jeune personne un tel langage, sans que la bienséance en soit blessée? Philaminte, encore cette fois, l'emporte sur

ses deux interlocutrices, par le détail tout imitatif du genre d'émotion qu'elle éprouve : *De mille doux frissons,* etc. Mais, notons-le bien, cette expression passionnée, que lui arrache la force du plaisir, elle est, en quelque sorte, involontaire. Philaminte l'emprunte, comme par instinct, à son expérience de femme mariée, sans arrêter précisément sa pensée *à ce dont il s'agit.* Quelque étrange que soit son langage, nous savons trop comme elle *traite de mépris les sens,* pour qu'elle nous scandalise. Elle semble, dans les applications qu'elle fait de la matière à l'esprit, la spiritualiser. — C'est ainsi que, dans les élans mystiques de la dévotion, l'amour divin s'exhale, innocemment, en termes aussi sensuels que l'amour terrestre. — L'ingénuité, si comique, de Philaminte l'expose à notre risée, sans compromettre au fond sa pudeur ni le respect qu'on lui doit. Ce trio[1], Philaminte, Bélise, Armande, a sa préciosité si bien établie, qu'elles peuvent user impunément des expressions et des images les plus scabreuses, comme les médecins, d'une façon toute désintéressée, en savantes.

Les paroles des grammairiens à Horace, *auribus ista servas.... poetica mella,* nous en rappellent encore quelques-unes des mêmes femmes :

BÉLISE.

Ce sont repas friands qu'on donne à nos oreilles[2].

---

[1] Ce trio devient comme un triumvirat (dans la scène II, IIIe acte),

Par les *proscriptions* de tous ces mots divers
Dont il voulait purger et la prose et les vers.

[2] « .... Ces grands, ces riches, ces magnifiques plaidoyers (de Le Maître), comme un régal pour mon esprit languissant.... » (*Balzac à Conrart.*)

PHILAMINTE.

Servez-nous promptement votre aimable repas.

TRISSOTIN.

Le ragoût d'un sonnet....

Les deux derniers vers de l'épître ne sont pas d'Horace : s'ils en étaient, cette épître, à la différence de toutes les autres, qui se terminent par une saillie, par un trait remarquable, etc., finirait bien platement. Regardons-les comme étant d'un de ces grammairiens-poëtes qu'elle attaque. Peut-être avaient-ils été couverts d'acclamations dans une lecture publique. Ils en amusaient d'autant plus Mécène, Horace et leur société, qu'ils les citaient volontiers. Ici donc, le poëte, pressé par un de ces méchants versificateurs, lui riposte victorieusement par un argument *ad hominem* qui lui ferme la bouche. On ne saurait mieux railler, *naribus uti*, sans en avoir l'air.

Si c'est fuir, c'est en Parthe, en lui perçant le cœur.

Voilà jouer d'adresse, et railler avec art,

avec plus d'art et plus d'adresse que Boileau dans son Alidor (sat. IX, 160).

Il se pourrait même encore que, ces deux vers, le grammairien les eût empruntés, comme un aphorisme précieux, de quelque poëte grec, *vitiis imitabilis*. Le plat imitateur s'extasiait sur une platitude.

Les modèles de ces beaux esprits n'étaient pas toujours, comme pour Horace, de nobles écrivains, mais parfois des écrivailleurs.

XII.

ÉPITRE XX. A SON LIVRE.

§ I.

La dernière épître d'Horace, l'épître-épilogue, est adressée à son livre.

Nous avons déjà dit avec quelle discrétion il montre de lui le versificateur. Sur vingt épîtres, en voilà trois, dont une fort brève, les deux autres assez courtes, trois sans plus, où le poëte nous parle de ses vers, et cela, très-accessoirement; au lieu que Boileau ne cesse de nous entretenir des siens, partout, quelque sujet qu'il traite, quelle que soit la personne à laquelle il s'adresse, roi, ministres, prêtres, etc. Et ce n'est pas toujours dignement qu'il le fait, mais en rimeur. *Mes rimes*, *ma veine*, *ma verve*, *mon Apollon*, *ma muse*, est-ce tout? Non : *ma plume*[1], *mon style*, *ma pensée*, *mon*

---

[1] Nous avons remplacé la *plume* par la *lyre*, qui, dans un chant d'amour, exhale si naturellement le délire, ou tout au moins soupire tendrement avec le zéphyre aux pieds d'une Elvire; par la harpe, par la cithare, par le luth, etc. Nous avons conservé la Muse, mais sous un autre costume; le génie, mais dans une acception qui l'agrandit singulièrement, qui l'élève au sublime. Que ferait, je vous le demande, une plume dans ce début des *Préludes* ?

O lyre! ô mon génie!
Musique intérieure, ineffable harmonie,
Harpe que j'entendais résonner dans les airs,
Et toi qui donnes l'âme à mon luth inspiré,
Esprit capricieux....

Parlez-moi d'un instrument pareil, à la fois harpe, luth et lyre! Quelle attitude inspirée, hébraïque, ossianique ou romantique, cela vous donne

esprit, *mon génie*, etc., etc. Ces diverses expressions, tant répétées et si monotones, du moi poétique, vous impatientent. Il nous produit un peu l'effet de ces *amoureux transis* dont il parle, qui ne savent dire que : Mon amour! quand ils devraient plutôt nous le faire sentir et passer de leur cœur dans le nôtre.

Alors même que le sujet l'autorise à développer sa personnalité *versifiante*, il ne s'en tire pas avec la même grâce, le même attrait qu'Horace, dans des sujets analogues, particulièrement dans l'épître *Ad librum suum*, inspiratrice de celle *A mes vers*.

Cette personnification du livre, dans l'épître latine, comme, tout d'abord, elle est charmante et naturelle! Quel ton simple, aisé, familier, bien préférable au style nombreux et périodique de l'épître française! Le langage des deux poëtes est en harmonie avec le livre même auquel ils s'adressent. Il semble entendre, dès les premiers mots d'Horace, comme le discours sans apprêt d'un père à son enfant, ou d'un maître à son disciple. C'est de la même manière que le pigeon combat l'humeur inquiète de son frère, *s'ennuyant au logis* :

....Qu'allez-vous faire?
Voulez-vous quitter votre frère? (votre *père*)

---

au poëte, dans la vignette qui précède ou qui suit le chant! Mais une plume! c'est bon pour le carrosse de M. Scribe, qui, tout spirituel qu'il est, n'a jamais pu dire :

Silence, esprit de feu, mon âme épouvantée
Suit le frémissement de ta corde irritée.

N'oublions pas les guitares de Victor Hugo, qui d'ailleurs fait aussi usage de la harpe, surtout de la lyre. Il les distingue même parfaitement l'une de l'autre, dans sa belle ode intitulée *La Harpe et la Lyre*.

....Au moins que les travaux
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage.

....Qui vous presse? Un corbeau
Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. Hélas! dirai-je, il pleut :
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut, (mon *fils*)
Bon souper, bon gîte, et le reste?
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur :
Mais le désir de voir....

Ici, d'être vu : *Paucis ostendi gemis.*

Le voyageur s'éloigne : et voilà qu'un nuage....
....Quelque plume y périt....
....Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)

Comme les critiques.

Prit sa *fronde,* et du coup tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,

« *Quid miser egi? Quid volui?* »

Traînant l'aile et tirant le pié,
Demi-morte et demi-boiteuse,

Ici s'arrête le rapprochement;

Droit au logis s'en retourna.

Non erit emisso reditus tibi. Ces paroles suivent l'*exeat* arraché[1] par le livre imprudent. *Fuge quo*

[1] Le contraire pour le livre d'Ovide :

Parve (*nec invideo*) sine me, liber, ibis in urbem.

Ainsi débute une intéressante élégie, mais trop longue (128 vers), avec

descendere gestis. *Gestis* marque bien l'impatience du désir. — Nous savons parfaitement, du reste, que les livres d'Horace n'étaient pas si pressés de partir. Chez nous maintenant, par cette improvisation qui court, toute feuille à peine écrite, *currente calamo*, s'envole de notre cabinet au bureau du journal. Horace, lui, ne donnait à ses vers le grand jour, que lorsqu'ils étaient en état de paraître aux yeux de tous, amis comme ennemis, *descendere*. Descendre, c'est-à-dire, au forum, *communia*, ainsi que dans une arène périlleuse.

Martial fait de ses épigrammes des oiseaux, des oisillons, qui risquent fort de rencontrer l'oiseleur :

Ætherias, lascive, cupis volitare per auras :
I, fuge; sed poteras tutior esse domi[1]. (I, IV.)

---

ces développements ovidiens dont aurait dû s'abstenir l'auteur, au moi dans cette Triste, la première du recueil.

Voici le second vers :

Hei mihi! quo domino non licet ire tuo.

Domino!

Le troisième :

Vade, sed incultus, qualem decet exulis esse....

Très-bien. Le *mundus*, etc., ne devait point paraître ici. Mais pourquoi le faire voir ensuite négativement, si je puis ainsi dire, dans les onze vers qui suivent : *Nec te purpureo.... Non est conveniens.... Nec titulus minio...?*

On a presque regret de ces critiques, quand on se rappelle les vers où le malheureux poëte sollicite l'indulgence :

Carmina secessum scribentis et otia quærunt,
Me mare, me venti, me fera jactat hiems....

Pièce touchante, répétons-le; mais elle nous attendrirait bien autrement, sans ce bel esprit importum, qui vient encore en gâter la fin :

Quod si quæ subeunt tecum, liber, omnia ferres,
Sarcina laturo magna futurus eras.

[1] Voir ses diverses épigrammes, plus ou moins imitées d'Horace, *Ad librum*.

Quo tu, quo, liber otiose, tendis.

Béranger :

N'espérons plus que la haine pardonne
A mes chansons leur trop rapide essor.

Comme l'oiseau, libre sous la feuillée,
Que n'ai-je ici laissé mourir mes chants[1] !
(*Adieux à la campagne.*)

Quid miser egi? « Malheureux, qu'ai-je fait? » Ce

Cultus sindone non quotidiano? (XI, I.)

J'aime de la précédente (dernière du livre X) ce passage-ci :

Quid mandem tibi, quæris? ut sodales
Paucos, sed veteres, et ante brumas
Triginta mihi quatuorque visos
Ipsa protinus a via salutes
Et nostrum admoneas subinde Flaccum
Jucundos mihi nec laboriosos
Secessus pretio paret salubri
Qui pigrum faciant tuum parentem,

dans sa ville natale, Bilbilis.

Citons aussi pour le sentiment ces trois vers de la LXXIIe, livre VIII :

Votis quod paribus tibi petendum est,
Continget locus ille (*Narbo*), et hic amicus (*Artanus*) :
Quam vellem fieri meus libellus.

Mais ces épigrammes *Ad librum* (sans compter celles *De libris, Ad lectorem*, etc.) sont un peu bien nombreuses. On en trouve jusqu'à trois de suite.

On serait tenté de lui dire, à ce petit livre qui se montre tant, et pas toujours à son avantage :

Obe! jam satis est, obe, libelle!....

[1] Il les appelle ailleurs (*préface*, 1825) :

Petits Poucets de la littérature,
S'il vient un ogre, évitez bien sa dent.

Cet ogre, ce n'est point la critique, mais la *haine* intolérante des gens dont il est question dans les *Adieux à la campagne*,

Allez, enfants nés sous un autre règne;
Sous celui-ci quittez le coin du feu.
Adieu! partez, bien que pour vous je craigne
Certaines gens qui pardonnent trop peu.
(1er couplet de la *Préface*.)

n'est pas l'exclamation de nos poëtes, mais plutôt : « Que faites-vous, misérables critiques?... » Au lieu de se reprocher *l'essor d'un mauvais livre*, ou d'un livre mal venu qui n'est pas encore tout ce qu'il pouvait être, ils s'emportent contre les Aristarques qu'ils appellent des Zoïles (vieux style) ou, qualification plus moderne, des champignons.

Autre sort plus amer que les blessures de la critique! C'est, *in breve te cogi*, et cela, même par des amis, *quum plenus languet amator :*

L'ami rassasié vous roule en un instant.

Tu le sais, *Et scis*, observe plaisamment l'auteur. *Amator* ne désigne pas seulement Horace lui-même (voir Dacier), mais ses amis, les amateurs de son talent. Que font de toi, même ceux qui t'aiment? *In breve te cogunt.* Les étrangers, que feront-ils? Gare que tu n'excites plus promptement leur satiété.

Combien de livres diraient volontiers au public : « Frappe, mais écoute! » Mieux vaut cent fois la critique que l'indifférence. La critique, c'est la vie pour un livre ; l'indifférence, la mort.—Celui d'Horace, triomphant des menaces badines qui le poursuivent ici,

Carus eris Romæ, donec te deserat ætas, etc., etc.

cher *urbi et orbi*, *rit* encore après dix-huit siècles, et *rira tousiours d'une fraische nouvelleté*, suivant l'expression de Montaigne, *Garumnæ potor* (Od., II, XX).

C'est avec une secrète jouissance qu'Horace en-

visage les fâcheuses destinées littéraires, auxquelles il est certain d'échapper, le *contrectatus*, le *taciturnus*, etc. :

Contrectatus ubi manibus sordescere vulgi
Cœperis, aut tineas pasces taciturnus inertes....

Passer, lui, par les mains du vulgaire! Il se donne, épître précédente, des lecteurs plus distingués :

Ingenuis oculisque legi manibusque teneri.

Ailleurs, *Sat.* I, IV :

Nul comptoir ni pilier n'expose mes *libelles*
Aux grasses mains du peuple ou des doctes Tigelles.

Taciturnus, qui ne parle plus à personne, que personne n'écoute plus[1], dans un délaissement, dans un oubli total. *Sic transit gloria libri.*

....Je dois trembler; car moi, qui suis prophète,
Je vois de loin l'oubli fondre sur vous.
De tant d'échos dont la voix vous répète,
L'un meurt, puis l'autre, et puis cent, et puis tous.

Admirable vers, ce dernier! Mais, perspective encore plus sinistre dans *taciturnus*, surtout dans *inertes*. N'inspire-t-il pas une sorte d'effroi, ce travail inerte et silencieux des teignes qui rongent un écrivain, sans qu'on s'oppose à leur action destructive? Comme ces quatre mots, *pasces*, etc., peignent admirablement le destin des livres abandonnés! Quel rapprochement d'adjectifs, *taciturnus inertes!*

[1] Scriptorum *auditor*. (Épître XIX.)

Ce vers m'en rappelle deux, bien énergiques aussi, de Regnier :

> Un livre tout moisi vit pour vous, et encore,
> Comme la mort vous fait, la teigne le dévore.

Vanitas vanitatum! L'abandon, la mort, — ou l'exil, en attendant la mort. — *Fugies Uticam.* Si c'était Massilie ! Mais non : Utique. Triste regain de gloire ! *La Pharsale aux provinces si chère.— Unctus mitteris Ilerdam.* Le dernier coup pour un malheureux poëte ! *Et j'ai tout Pelletier,* etc. Le coup de l'épicier !

Comparaison plaisante du *liber* avec un *Asellus.* Ane pour l'entêtement, âne aussi pour le reste : *In rupes detrusit asellum. Rupes,* les atteintes rudes et aiguës de la critique, etc.

Mais ces atteintes, Horace ne les ressentira pas lui-même : *Ridebit monitor.* — Voilà, certes, un auteur bien détaché de son ouvrage, bien désintéressé sur le sort qu'il prévoit. *Ridebit.* De ce qui ferait pleurer un autre, il rira, lui !

Horace, poëte épistolaire ou satirique, *musa pedestris,* ne montre guère l'orgueil d'Horace, poëte lyrique. Il ne se considère même plus comme poëte :

> Ego me illorum, dederim quibus esse poetas,
> Excerpam numero; neque enim concludere versum
> Dixeris esse satis; neque, si quis scribat, uti nos,
> Sermoni propiora, putes hunc esse poetam.
> Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os
> Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.
>
> (*Sat.*, I, IV.)

C'est plus qu'un poëte dans les Odes : *vates.*

Non usitata, non tenui ferar
Penna, biformis per liquidum æthera
Vates.

Avec quelle confiance solennelle il entonne l'*exegi monumentum!*

Au lieu de cette renommée pyramidale, indestructible, à peine se promet-il ici une vogue éphémère.

Ainsi fait notre grand lyrique, Victor Hugo. Le *transfiguré* des Odes, l'Olympio sublime, que devient-il, en prose, dans la préface des *Lettres sur le Rhin?*

(Quantum mutatus ab illo
Victore!)

« *Un homme tout chétif.* » — « *Une goutte d'eau.* » Il assimile ses lettres « *qui n'auront peut-être pas deux lecteurs,* » *à des sacs où il y a souvent plus de gros sous*[1] *que de louis d'or.* — Il les appelle *de petites choses qui n'ont d'autre valeur que leur sincérité.* — On souffre à l'entendre, l'illustre voyageur, se traiter de *simple passant.* Plus loin ne sauraient aller l'abaissement, l'humilité. Voyez encore : « Il eût peut-être renoncé absolument, par le sentiment même de son *infériorité,* à la forme épistolaire, que les très-grands esprits ont seuls, à son avis, le droit d'employer vis-à-vis du public. » Il nous semble à nous chétif, puisque chétif il y a, que c'est au contraire la forme la moins prétentieuse.

Mme de Sévigné disait de Boileau, qu'il était *cruel*

[1] Pas trop de gros sous; mais quelquefois de la fausse monnaie parmi les louis d'or.

en vers, tendre en prose. Contraste ici plus étonnant. N'est-ce pas comme si,

Un burgrave fameux parmi tous les burgraves (I, 7.)

venait à s'appeler lui-même « guerrier couard, » ou le Rhin, « pauvre petit courant d'eau? »

Mais laissons là cette fausse modestie, un peu bien grimaçante, et, rapprochement plus agréable avec l'épître latine, citons une des plus jolies pièces de vers qui la rappellent. C'est l'*envoi des Feuilles d'automne à Mme ****, un petit chef-d'œuvre, dirons-nous, malgré deux ou trois taches; empreint d'une grâce à la fois antique et moderne.

I.

Ce livre errant qui va l'aile brisée,
Et que le vent jette à votre croisée
Comme un grêlon à *tous* les murs cogné,

Hélas! il sort des tempêtes publiques.
Le froid, la pluie, et mille éclairs obliques
L'ont assailli, le pauvre nouveau-né.

Il est puni d'avoir fui ma demeure.
Après avoir chanté, voici qu'il pleure;
Voici qu'il boite, après avoir plané[1]!

II.

En attendant que le vent le remporte,
Ouvrez, Marie, ouvrez-lui votre porte[2].
Raccommodez ses vers estropiés!

---

[1] Rapprochons ici un tableau charmant, qui nous rappelle encore notre pigeon de La Fontaine :

Jam vacuo lætam cælo speculatus, et alis
Plaudentem nigra figit sub nube columbam,
Decidit exanimis. (*Énéide*, V, 505.)

L'archer, c'est la critique.

[2] Pourquoi pas la croisée?

Dans votre alcôve, à tous les vents bien close,
Pour un instant souffrez qu'il se repose,
Qu'il se réchauffe au *feu* de vos trépieds.

Qu'à vos côtés, à votre ombre il se couche,
Oiseau *plumé*[1], qui, frileux et farouche,
Tremble et palpite, abrité sous vos pieds[2]!
(*Ch. du Crép.* janv. 1832.)

Simplicité catullienne et dantesque. On dirait une petite peinture à double compartiment. Pouvait-on représenter d'une manière plus saisissante, en moins de mots, les misères du livre dans le public; les illusions *chantantes* de l'auteur avant la publication; cet espoir orgueilleux qui l'élevait jusqu'aux astres; *sublimi feriam sidera vertice;* sa chute, ses pleurs amers; puis enfin, compensation plus douce que dans l'épître (*quum tepidus sol*, etc., etc.), l'accueil tendre et caressant d'une femme, une Marie, *consolatrice des affligés*, qui guérit par une sorte d'amour les blessures faites à l'amour-propre?

Autre charmante allégorie du même sur ce recueil des *Feuilles d'automne*, mais cette fois sans perspective consolante :

Avant que mes chansons aimées,
Si jeunes et si parfumées,
Du monde eussent subi l'affront,
Loin du peuple ingrat qui les foule,
Comme elles fleurissaient en foule,
Vertes et fraîches sur mon front!

---

[1] Terme de cuisine qui gâte un peu ce dernier tercet.

[2] Je voudrais voir, dans le poëte, un peu plus de ces petites pièces, telles encore que *La fleur et le papillon*, ce chef-d'œuvre si délicat, si parfait.

. . L'aile du papillon a toute sa poussière;
La perle de l'aurore est encor dans la fleur.

De l'arbre à présent détachées,
Fleurs par l'aquilon desséchées,
Vains débris qu'on traîne en rêvant,
Elles errent éparpillées,
De fange ou de poudre souillées,
Au gré du flot, au gré du vent.

Une question! S'agit-il d'un arbre privé de ses feuilles, et, pour ainsi dire, *découronné* par l'automne, *frigidus et sylvis aquilo decussit honorem* (le titre du recueil, la date de la pièce, et quelques autres circonstances semblent l'indiquer), ou bien, d'un arbre printanier, dont l'orage a saccagé ou dispersé fleurs et feuilles? On ne le voit pas assez clairement. L'allégorie s'entend beaucoup mieux dans le second cas, et charme ainsi davantage.

Moi, comme des feuilles flétries,
Je les vois, toutes défleuries,
Courir sur le sol dépouillé;
Et la foule qui m'environne,
En broyant du pied ma couronne,
Passe et rit de l'arbre effeuillé[1].
(Sept. 1828. Avant-dernière pièce.)

Un tableau frappant, dans les trois derniers vers! Du reste, vrai comme expression figurée de l'écrivain moqué, il n'a pas, au propre, la moindre vraisemblance. A-t-on jamais ri d'un arbre effeuillé[2]?

---

[1] Voilà bien des rimes en *ées, é*. Le poëte, un des chefs de l'école dite autrefois romantique, tombe lui-même dans un des défauts qu'elle reprochait à Racine. Le sujet, du reste, n'appelait pas les rimes éclatantes, ordinaires à l'auteur. Ces consonnances monotones et voilées ne me déplaisent pas ici.

[2] Même défaut de vérité dans cette similitude, moins choquante toutefois, de Bossuet :

.... « L'homme puissant tombera d'une grande chute comme le cèdre du

— L'allégorie boite donc en plus d'un endroit. Les images d'Horace joignent à la convenance une justesse des mieux soutenues. L'unité chez lui ! la vérité, brillant d'une légère teinte d'idéal qui la relève, qui la poétise ! De là vient qu'il captive, à l'égal de notre La Fontaine, les esprits les plus divers, depuis l'homme positif jusqu'à ceux qui vivent surtout par l'imagination.

Quelle réalité, quelle grâce aussi dans les vers suivants !

> Hoc quoque te manet, ut pueros elementa docentem
> Occupet extremis in vicis balba senectus, etc.

Cette pensée d'exil, *fugies Uticam*, elle est bien amère pour le livre. Ah ! peut-être ne sera-t-il pas tout à fait banni de Rome ! lui restera-t-il un asile, une retraite douce à ses vieux jours ! — Où donc ? — A l'extrémité de quelque faubourg, chez un bonhomme de pédagogue. École retirée, arriérée. On aime à le voir ce livre, devenu vieux, comme bégayant dans la bouche du vieux maître et des enfants qui l'épèlent. Horace se rappelle le sort du vieil Andronicus qui servait à ses lectures enfantines.

> Carmina Livî
> .... Memini quæ plagosum mihi parvo
> Orbilium dictare.... (*Épît.*, II, 1.)

Liban.... Et l'on dira, en *levant les épaules :* Est-ce là ce grand arbre dont l'ombre couvrait toute la terre ? Il n'en reste plus qu'un tronc inutile.... »

Il est possible que ce haussement d'épaules soit plutôt encore une marque de pitié que de mépris.

Et puis l'orateur n'ayant pas développé cette comparaison du cèdre, on songe moins à l'arbre qu'à l'homme.

On l'emploie à son tour pour le même office, parce que ses livres ne coûtent pas cher. Nul autre d'ailleurs, sérieusement parlant, n'était plus à même de réaliser cet éloge badin qu'il a fait des poëtes, comme *instructeurs* de l'enfance :

> Os tenerum pueri balbumque poeta figurat;
> Torquet ab obscœnis jam nunc sermonibus aurem;
> Mox etiam pectus præceptis format amicis,
> Asperitatis et invidiæ corrector et iræ. (Même ép. II, 1.)

Il n'a donc plus à la fin pour lecteurs et pour auditeurs que des provinciaux, peut-être encore à Rome (il ose s'en flatter), un magister de faubourg, les bambins ses élèves, et quelquefois leurs pères, gens illettrés ou peu lettrés du voisinage, bons ouvriers ou petits employés, qui viennent le soir, après la besogne du jour, chercher leurs enfants à l'école : *Quum tibi sol tepidus*, etc. Charmant tableau. Au déclin du poëte convient le déclin du soleil, ainsi qu'à la vieillesse du livre celle du maître qui l'emploie, non pas seulement comme peu coûteux, mais comme des meilleurs *ad usum juventutis studiosæ*. Ainsi devait-il paraître aux yeux du barbon qui l'avait lui-même appris par cœur, avant d'avoir sa barbe :

> Laudator *carminis acti*
> Se puero, censor castigatorque minorum.

Le pauvre livre, il ne tient plus qu'*à un fil*, la vie du maître qui va mourir! (*Attends un peu, nous finirons ensemble.*)

C'est encore un souvenir d'enfance qui donne au

poëte l'idée de cette scène future, imaginaire. Il revoit son excellent père, dont il a dit :

Ipse mihi custos incorruptissimus omnes
Circum doctores aderat. (*Sat.*, I, VI.)

Dis....

(*Loqueris*, par la bouche du maître, faisant, selon l'usage des grammairiens, ma biographie (Dacier), ou bien peut-être, répondant aux questions d'un auditeur, brave père, enchanté des bonnes choses que le poëte apprend à son fils.

Cet Horace, Monsieur, est un excellent homme.
Dites-moi, s'il vous plaît, était-il pas de Rome ?)

Dis — quand le soleil tiède à tes pages vieillies
Le soir amènera des oreilles amies —

(*Plures*, plus d'auditeurs que de coutume. Aux bons jours.)

Que né fils d'affranchi, dans le plus humble sort,
Du nid le plus étroit je pris un large essor ;
Que j'avais en vertus ce qui manque en naissance ;
Qu'à Rome et dans les camps je plus à la puissance :
Petit, gris avant l'âge, ami des soleils doux,
Irascible d'humeur sans garder mon courroux.

Ces sept vers, bref résumé de la destinée d'Horace, et, pour ainsi dire, un raccourci de sa personne physique et morale[1], lui pouvaient servir d'épitaphe. On les aurait pu graver sur sa tombe,

[1] Certior in nostro carmine vultus erit,

dit Martial à son livre VII, 84.

Casibus hic nullis, nullis delebilis annis
Vivet, Apelleum quum morietur opus.

au bord de son ruisseau, près de la chapelle de Vacuna, *campis ubi fuerat*, avec la date de sa naissance et de sa mort. Comme il rappelle fièrement, une dernière fois, son humble extraction !

Me libertino natum patre.

Avec autant de soin que d'autres cherchaient à dissimuler leur père, à l'ensevelir davantage en son obscurité, lui proclame bien haut le sien (de même que Béranger « son pauvre et vieux grand-père »), à tous les âges de sa vie, dans tous ses écrits, épîtres, satires :

Libertino patre natum
Quem rodunt omnes libertino patre natum, etc., etc.

odes :

Ego pauperum
Sanguis parentum, etc., etc.

Il reporte à son père ce qu'il est devenu[1], il l'associe à sa gloire, l'emporte avec lui dans l'immortalité.

La noblesse, que son père ne lui pouvait donner, il l'a noblement remplacée par les vertus :

Ut quantum generi demas, virtutibus addas, etc.

Ce témoignage qu'il se rend, c'est encore un nouvel hommage à son père dont la vigilante solli-

[1] Balzac parle quelquefois de son père. Entre autres, t. I, 141 : « Les soins (dit-il) qu'il a pris.... à m'achever après m'avoir fait. »

On voit ce brave homme de père en admiration devant son fils, dans une lettre qu'il lui écrit pour le presser de mettre au jour je ne sais plus quel ouvrage.

citude avait si bien cultivé son enfance et sa jeunesse, en un mot, préparé sa vie. Il a d'autant plus droit de se rendre le témoignage d'avoir été vertueux qu'il peut en apporter, qu'il en apporte la confirmation la plus éclatante :

Me primis urbis belli placuisse domique[1].

Vers adroit, qui mentionne dignement, et sans faire aucune distinction, toutes les amitiés qu'Horace s'était acquises, depuis Brutus jusqu'à l'empereur.

Mais cette épitaphe ne signalera pas, à la façon de toutes les autres, rien que de l'irréprochable et de l'honorable; elle confessera le défaut dont Horace s'est tant de fois accusé, l'*irasci celerem*, mais avec le correctif nécessaire, *tamen ut placabilis essem*. Nous la soupçonnons même de n'être pas, à cet égard, tant elle se défie d'elle, aussi juste qu'elle pourrait l'être, à moins qu'elle n'envisage plutôt la vie entière d'Horace que ses dernières années.

Le *corporis exigui*, l'*in tenui re*, rappellent, de Béranger encore, divers passages, particulièrement celui-ci :

Jeté sur cette boule
Laid, chétif et souffrant,
Étouffé dans la foule,
Faute d'être assez grand, etc., etc.

Ainsi qu'Horace dans les deux derniers vers de son

[1] .... « Ceux qui gouvernent à Paris et à Rome (disait notre Balzac) *font* leurs délices de ce que je *fais*, et quand ils se déchargent du *faix* de toute la terre, c'est pour venir se délasser dans mes ouvrages.... » (page 141.)

épître, il désigne avec précision l'année de sa naissance :

En l'an du Christ mil sept cent quatre-vingt.

Seulement Horace, fidèle au caractère enjoué de son épître, s'y prend d'une façon plus badine que le chansonnier, sérieux ici dans une fiction qui remet en mémoire les *fabulosæ palumbes* de l'ode, III, IV :

Me quater undenos sciat implevisse decembres,
Collegam Lepidum quo duxit Lollius anno.

Façon badine, avons-nous dit. Elle ne le serait guère toutefois, s'il y avait ici comme les uns mettent, et comme les autres proposent, *dixit*. Non pas, messieurs les commentateurs, mais *duxit*[1]! N'est-ce pas une sorte de *mariage* que l'association de deux consuls, dont l'un a choisi l'autre, qui s'entendent parfaitement, qui font, pour ainsi dire, ménage ensemble? Expression aussi juste qu'elle est plaisante, et très-probablement piquante, surtout avec *Lepidum*[2].

Suit-il nécessairement de ces deux vers que l'auteur n'eût, à l'époque de la composition de cette épître, que quarante-quatre ans? Je ne le crois pas. — J'avais tel âge, telle année, sous tel consulat; et ce consulat, cette année, il les choisit de préférence à d'autres, parce qu'il s'y rattache un sou-

[1] Si les auteurs morts, que nous maltraitons à l'envi, pouvaient parler, auraient-ils sujet de nous dire, comme ces arbres de l'épopée :

Quid miserum, Ænea, laceras? Jam parce sepulto.

[2] « Rameau s'est marié avec Moncrif » (pour un opéra) écrit Voltaire à Thiriot.

venir piquant, de nature à faire date[1]. Le *duxit* paraîtrait bien autrement significatif, si nous connaissions mieux la chronique plus ou moins scandaleuse de l'époque. Sa place l'indique : il a, dans le derniers vers (non pas seulement de l'épître, mais du livre) beaucoup plus de portée que s'il était dans un autre. (Voir pages 240 et 586.)

Victor Hugo, le véritable cette fois, dans la première pièce des *Feuilles d'automne*, nous raconte aussi son âge, sa famille, son enfance, sa jeunesse, etc. En sa qualité de poëte plus intime, il multiplie, ici comme ailleurs, les détails personnels.

> Ce siècle avait deux ans !

Je voudrais bien savoir comment Horace aurait trouvé cette entrée en matière. Elle a, si je ne me trompe, quelque chose de fier et de triomphal.

S'il ne nous dit pas le mois de sa naissance, il nous en apprend le lieu, et s'étend beaucoup sur ce qu'elle a été. Le monde (soit dit sérieusement) a bien risqué de perdre *Étouffé dans son œuf cet aigle impérial.*

> Jadis dans Besançon, vieille ville espagnole,
> Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,
> Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois

[1] Quelle que soit d'ailleurs la date de cette épître XX, elle n'en termine pas moins le livre comme si le poëte, ainsi que j'en suis persuadé, l'eût composée tout exprès pour cela. De même, d'autres épîtres, notamment la XVIIe et la XIXe, faites bien antérieurement à la première, n'en figurent pas moins aussi convenablement parmi le recueil, que si elles l'eussent suivie dans l'ordre des dates : recueil parfaitement disposé, ou, pour mieux dire, composé de manière à former un tout, un et divers.

Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix ;
Si débile qu'il fut, ainsi qu'une chimère, etc., etc.

Équivalent, dans son genre, de l'*in tenui re*. Mais vous ne trouveriez nulle part chez Horace un *C'est moi*, comme celui qui vient tout à coup illuminer cette débile arrivée à la vie; un *C'est moi*, plus rempli du sentiment de lui-même que le *moi* de Médée; plus fier que la devise la plus castillane; jeté par le poëte et par le typographe, au commencement du vers, dans un majestueux isolement.

La manière sentie dont il parle de sa mère nous inspire le regret qu'Horace n'ait dit mot de la sienne[1], probablement morte quand il n'était qu'enfant : *O l'amour d'une mère!* etc., etc.

Mon père vieux soldat, ma mère vendéenne!

terminent bien cette pièce, comme une note, fière et touchante à la fois, déjà entendue, sous la dernière impression de laquelle on aime à rester.

Mais Horace n'aurait jamais dit de lui :

Certes, plus d'un vieillard....
Pâlirait s'il voyait, comme un gouffre dans l'onde,
Mon âme où ma pensée habite comme un monde, etc.

....Si ma tête, fournaise où mon esprit s'allume,
Jette le vers d'airain qui bouillonne et qui fume
Dans le rhythme profond, moule mystérieux
D'où sort la strophe ouvrant ses ailes dans les cieux, etc.

.... Mon âme de cristal,
Mon âme aux mille voix....

Ce langage technique, emphatique, orgueilleux

[1] Mme de Sévigné non plus ne parle pas de sa mère qu'elle avait perdue dans sa première enfance.

n'allait pas à son goût si pur et si discret, à sa modestie. C'est aussi dans des termes plus simples qu'Horace parle de son honnêteté :

Magnum hoc ego duco,
Quod placui tibi, (*dit-il à Mécène*),

Qui turpi secernis honestum,
Non patre præclaro, sed vita et pectore puro, etc., etc.
(*Sat.*, I, VI.)

Victor Hugo :

L'orage des partis, etc., etc.
Rien d'*immonde* en mon cœur, pas de limon impur, etc.

.... Purus et insons,
Ut me collaudem, si vivo et carus amicis,
Causa fuit pater.... (Même sat., 69.)

Mettons en regard de cette exquise simplicité d'Horace la naïve simplesse de Marot. Une épître de lui, *perdue au jeu contre Mme de Pons*, se termine ainsi :

Quand ce viendra
Que seray mort, de moy te soubviendra.

(Grâce à l'épître qu'il la supplie de garder.)

.... Par manière de rire
Aux assistants pourras conter et dire,
(Qui ne sera pour moy un petit heur)
Comment jadis fut bien ton serviteur :
Et pour tesmoing de ce que leur diras,
Ce mien escript sur l'heure produiras,
En leur disant : quand Marot m'escribvoit
Ces vers icy, à Ferrare il vivoit,
Là où j'estois : et lors à grande oultrance
Le povre gars estoit banny de France,
Par le pourchas d'aulcuns ayant envie....

Mille aultres cas, mille aultres bons propoz,
Quand seras vieille, et chez toi à repoz,
Dire pourras de moi à l'advenyr,
S'il t'en soubvient : et pour t'en soubvenyr,
De bon cueur laisse à la tienne excellence
Cette escripture, où j'impose silence.

Comme ce parler modeste intéresse au gentil poëte! Comparez donc Ronsard, dans le sonnet si connu, l'une de ses plus belles pièces :

Quand vous serez bien vieille, au soir....
Direz, chantant mes vers, *en vous émerveillant*....

Lors vous n'aurez servante....
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,
Qui, au bruit de mon nom, ne s'aille réveillant....

« Le poëte orgueilleux » étale ici, dans toute sa naïveté, son orgueil.

Simplicité, modestie, tendresse dans *la Bonne Vieille* de Béranger :

....On vous dira : savait-il être aimable?
Et sans rougir vous direz : je l'aimais.
D'un trait méchant se montra-t-il capable?
Avec orgueil vous répondrez : jamais[1]....

Au dernier couplet, un tableau qui l'emporte de beaucoup sur celui d'Horace, *quum tibi sol tepidus*, etc., avec la perspective, non pas de cette immortalité qu'Horace se promettait dans les odes, et qu'il se refuse dans sa dernière épître, mais d'une autre immortalité, bien plus touchante, dont l'idée

[1] Comment M. Sainte-Beuve, dans un article récent, a-t-il pu dire (entre autres choses qui m'affligent) :

« Le troisième couplet (auquel appartiennent les quatre vers cités) est d'un geste bien déclamatoire encore et bien académique? »

Déclamatoire! académique!

la reproduire encore plus défectueuse. Ils vont jusqu'à choisir des modèles vicieux en tout. Témoin Codrus à l'égard de Timagène, lequel Codrus,

Envieux, et s'étend, et s'enfle, et se travaille,

autant que la grenouille de la fable. (*Tendit, rupit.* Plus bas : *Tumultus.*)

Quum magis atque
Se magis inflaret : Non, si te ruperis, inquit,
Par eris. (*Sat.*, II, III.)

La grenouille ici ne crève pas. Ainsi de Codrus, au dire du scoliaste. Mais il s'en fallut de peu : *Pæne disruptus est.*

Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler;
Et ce n'est point du tout la prendre pour modèle,
Ma sœur, que *de tousser et de cracher* comme elle.

Ici le précepte et l'exemple à la fois. Molière imite probablement notre épître, mais à sa manière, en maître. Il remplace par une expression mieux appropriée à la scène comique, une expression d'Horace plus élégante, mais moins énergique et moins plaisante, bien qu'elle soit ici tout ce qu'elle doive être :

Quod si
Pallerem casu, biberent exsangue cuminum[1].

C'est bien ici le cas de s'écrier : *O imitatores!...*

---

discernement à leur charge une longue queue qu'ils seraient les premiers à repousser.

[1] *Casu*, par indisposition. Pâleur de maladie. *Exangue*, le blême de la mort.

.... Quelques imitateurs, sot bétail, je l'avoue,
Suivent en vrais moutons le pasteur de Mantoue :
J'en use d'autre sorte, et, me laissant guider,
Souvent à marcher seul j'ose me hasarder.
On me verra toujours pratiquer cet usage;
Mon imitation n'est point un esclavage;
Je ne prends que l'idée, et les tours et les lois
Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois;
Si d'ailleurs quelque endroit plein chez eux d'excellence
Peut entrer dans mes vers sans nulle violence,
Je l'y transporte, et veux qu'il n'ait rien d'affecté,
Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité....

La Fontaine, dans cette charmante épître, n'expose pas seulement sa théorie de l'imitation, en partie d'après Horace, il se montre aussi comme lui *nobilium scriptorum auditor et ultor* contre Perrault[1] :

....Térence est dans mes mains, je m'instruis dans Horace;
Homère et son rival sont mes dieux du Parnasse, etc. .

Voici d'autres vers à l'adresse des imitateurs (*Art Poétique*, 131) :

Publica materies privati juris erit, si
Non circa vilem patulumque moraberis orbem,

---

[1] Qui, dix jours auparavant, avait lu dans une assemblée extraordinaire de l'Académie française, un poëme intitulé : *Le siècle de Louis le Grand*. « Dans ce poëme, Perrault exaltait les modernes, et tournait les anciens en ridicule.... Et cependant, parmi les hommes illustres du siècle de Louis qu'on pouvait leur opposer, il ne nommait ni Racine, ni Boileau, ni La Fontaine. » (Walk.)

Cette querelle des anciens et des modernes n'inspira, sauf les réflexions sur Longin, que de froides épigrammes à Boileau, et l'ode sur la prise de Namur « qu'il composa pour donner une idée de l'enthousiasme de Pindare, maltraité par M. Perrault. » (Racine fils.) Pas une satire ou une épître dans le genre de celle de La Fontaine, qui avait alors soixante-six ans. Que n'en composait-il une adressée à Horace! Il lui devait bien cette marque de reconnaissance. Cela n'eût pas empêché Voltaire d'écrire la sienne.

Nec verbum verbo curabis reddere, fidus
Interpres; nec desilies imitator in arctum
Unde pedem proferre pudor vetet aut operis lex.

C'est ainsi que les imitateurs de l'épître XIX entendaient l'imitation. Et ce qu'ils s'attachaient le plus à reproduire, ce qu'ils trouvaient, *par leur barbe*[1]! de *bon*, de meilleur, c'était le mauvais qui devenait pire dans leur traduction inepte et sans discernement, c'était l'*exagéré* qu'ils s'évertuaient à charger davantage. Un poëte était-il en faveur? Tel genre, plus ou moins renouvelé des Grecs, s'attirait-il le succès ou la vogue? tous les versificateurs, gent moutonnière, de se ruer à la suite du novateur ou du poëte heureux, ainsi que chez nous Campistron faisait du Racine, les tragiques impériaux du Voltaire; ainsi qu'on a fait du Chateaubriand[2], du Byron, du Lamartine, du Victor Hugo, de l'Alfred de Musset, etc., etc.[3]; — pâles copies ou contrefaçons outrées, quelquefois vraies caricatures[4]. Horace avait été lui-même l'objet d'imita-

---

[1] Bona pars non ungues ponere curat,
Non barbam. (*Art Poétique*, 297.)

[2] « Si René n'existait pas, je ne l'écrirais plus; s'il m'était possible de le détruire, je le détruirais (*Credat!*....). Une famille de Renés poëtes et de Renés prosateurs a pullulé; on n'a plus entendu que des phrases lamentables et décousues. ».... (*Mém. d'Outre-Tombe.*)

[3] Alfred de Musset, qui traite fort mal les imitateurs,

Allumeurs de quinquets qui voudraient être acteurs,

a lui-même imité, mais sans jamais être un autre que lui, si vif, si gracieux, si charmant, etc.

On peut dire des poëtes de nos jours, à ne voir ici que les plus éminents, qu'ils ne sont pas ou qu'ils sont fort rarement imitateurs. Béranger l'est-il jamais?

[4] Il y aurait un chapitre piquant à faire sur une certaine classe d'imitateurs, les imitateurs d'eux-mêmes (*suimet ipsius imitator*), forçant leur

tions semblables, qui souvent excitaient sa bile, parce que de sots campagnards ou citadins y reconnaissaient de bonne foi son ouvrage.

Il imitait aussi, lui! mais avec quelle originalité! Tous ses lecteurs aujourd'hui le savent. Je ne puis toutefois résister, comme on dit, au plaisir de représenter, en vers dignes de lui, sa manière d'imiter :

.... Un juge sourcilleux, épiant mes ouvrages,
Tout à coup à grands cris dénonce vingt passages
Traduits de tel auteur qu'il nomme; et, les trouvant,
Il s'admire et se plaît de se voir si savant.
Que ne vient-il vers moi? Je lui ferai connaître
Mille de mes larcins qu'il ignore peut-être.
Mon doigt sur mon manteau lui dévoile à l'instant
La couture invisible et qui va serpentant[1],
Pour joindre à mon étoffe une pourpre étrangère.
Je lui montrerai l'art, ignoré du vulgaire,
De séparer aux yeux, en suivant leur lien,
Tous ces métaux unis dont j'ai formé le mien....

....Tantôt chez un auteur j'adopte une pensée,
Mais qui revêt chez moi, souvent entrelacée,
Mes images, mes tours, jeune et frais ornement;
Tantôt je ne retiens que les mots seulement :
J'en détourne le sens, et l'art sait les contraindre
Vers des objets nouveaux qu'ils s'étonnent de peindre.
La prose plus souvent vient subir d'autres lois,
Et se transforme, et fuit mes poétiques doigts;

---

manière, exagérant leurs défauts, épaississant, chargeant leurs couleurs, criant après avoir chanté, etc., etc.

[1] Quel vers! On pourrait, au reste, se récrier de même sur tous. Horace, si figuré, ne l'est jamais plus ni mieux que Chénier dans cet admirable passage! Entre toutes ces figures si variées, quel accord! Il semble voir un groupe, un ensemble harmonieux de jeunes filles, nymphes légères et couronnées, dansant au bord de l'Érymanthe. C'est une fête pour les yeux, pour le cœur, volant de l'une à l'autre avec le même enchantement divin. Laquelle préférez-vous? Laquelle! Ah! vous les aimez, vous les adorez toutes.

De rimes couronnée, et légère et dansante,
En nombres mesurés elle s'agite et chante.
Des antiques vergers ces rameaux empruntés
Croissent sur mon terrain, mollement transplantés.
Aux troncs de mon verger ma main avec adresse
Les attache, et bientôt même écorce les presse.
De ce mélange heureux l'insensible douceur
Donne à mes fruits nouveaux une antique saveur....

Cette théorie, si poétique et si vivante, de l'imitation, renferme, aussi bien que le secret d'André Chénier, celui d'Horace, dans les œuvres duquel il a butiné mainte idée et mainte image, latine ou grecque, devenue sienne. Elle ne convient pas moins à la plupart de nos poëtes, entre autres Racine, Molière, La Fontaine, Boileau même. Mais il n'est donné de la pratiquer avec succès qu'au génie, ou du moins au talent capable d'être lui-même original[1].

Horace proclame bien haut son originalité. Quelque chose de triomphal dans ses paroles :

Libera per vacuum posui vestigia princeps.

Remarquer la fierté de ce *libera* qui semble ouvrir la marche, et du *princeps* qui la termine. *Primus* n'aurait pas si bon air. *Non aliena meo pressi pede*[2].

---

[1] « Les Romains.... imitaient les meilleurs auteurs grecs, se transformant en eux, les dévorant ; et, après les avoir bien digérés, les convertissant en sang et en nourriture. C'est en cette manière qu'il nous faut imiter les Grecs et les Latins. » (Joachim du Bellay. *Illustration de la langue française.*)

[2] Non.... *pressi.* Cet hémistiche ne serait-il point une réponse au proverbe Ἀρχίλοχον πατεῖς, *Archilocum teris*, dont les ennemis d'Horace lui faisaient l'application ? Non, si l'on adopte l'interprétation très-ingénieuse de Bayle : « Quant au proverbe *Archilocum teris*, je ne crois point qu'il signifie, comme Érasme se l'est figuré, un médisant qui marche sur les traces d'Archiloque....; mais un homme qui, ayant offensé Archiloque,

Voilà pour l'imitateur servile et lourdaud. *Parios... iambos... numeros.* Le poëte nous jette, *ore rotundo*, dans les consonnances harmonieuses de la langue d'Archiloque, en plein grec, pour ainsi dire. J'aime cette expression, les iambes de Paros, laquelle me représente quelque chose de pur et d'éclatant comme le marbre dont le statuaire faisait des dieux ou des hommes divinisés par son art, *Splendentis Pario marmore purius* (*Od.* I, XIX).

Ainsi qu'en matière philosophique, Horace, dans ses emprunts littéraires aux Grecs, usait d'éclectisme et de variété. « Si j'ai, dit-il, scrupuleusement suivi le rhythme d'Archiloque, ce n'est pas le seul que j'ai reproduit. J'entremêle (*temperat*) et je varie mon recueil de rhythmes empruntés à d'autres poëtes, Sapho, par exemple, et Alcée. — Du reste, mes poésies archiloquiennes n'ont jamais eu d'Archiloque autre chose que la disposition prosodique des vers[1]. Elles ne s'emportent pas à ces fureurs vengeresses, à cette rage mortelle, si juste-

---

doit craindre la destinée de celui qui marche sur un serpent, et qui en reçoit tout aussitôt une blessure mortelle. Voyez ce que Lucien met en la bouche d'Archiloque contre quelqu'un qui avait médit de lui. *Alis cicadam comprehendisti*, et vous ne douterez point que l'explication d'Érasme, quelque conforme qu'elle soit à la pensée de Suidas, ne soit fausse. Cependant, je ne nie pas que πατεῖν ne se prenne quelquefois comme *terere* pour *lectitare* : Οὐδ' Αἰσώπου πεπάτηκας, dit Aristophane dans ses *Oiseaux*.

Les ennemis d'Horace ne pouvaient-ils pas aussi, comme il arrive, changer l'application du proverbe ?

[1] Babrius, dans ses deux prologues, fait la même déclaration.

.... Πικρῶν ἰάμβων σκληρὰ κῶλα θηλύναι. (Ier.)
.... Τῶν ἰάμβων τοὺς ὀδόντας οὐ θήγω.... (IIe.)

« .... La ronce d'Archiloque aux dards sanglants », dit Méléagre, dans la préface en vers de son Anthologie. (Sainte-Beuve.)

ment condamnée dans le poëte grec. » — Horace insiste, appuie sur cette différence qu'il paraît avoir à cœur de bien établir entre son devancier et lui[1]. Pourquoi? c'est, probablement, pour désavouer ainsi quelques iambes sanglants qu'on lui imputait, ou même plusieurs de ceux qu'il avait réellement composés, mais dont il ne voulait pas ou ne voulait plus paraître l'auteur. Il est à croire que tous ne nous sont point parvenus.

Nouvel indice de la composition de cette épître, dans les premières années de la faveur d'Horace, alors que ses ennemis, c'est-à-dire les versificateurs jaloux, envieux, cherchaient par tous les moyens possibles à lui nuire.

Je regarde comme transposés les vers 30 et 31. Je les replace immédiatement après le 25e, *agentia verba Lycamben; Nec socerum quærit...* (*Archilocus*). — Ces deux *nec* vont naturellement après le *non*, ainsi que dans l'exemple, cité plus haut, de l'*Art Poétique*. — Le 26e vers, *ac ne me foliis...*, devient le 28e et suit *carmine nectit*. L'hémistiche, *rebus et ordine dispar*, se rapporte aux deux poëtes précédents, Alcée et Sapho, autant à l'un qu'à l'autre. Horace répète, à propos de tous les deux, ce qu'il a dit plus haut, 25, presque dans les mêmes termes, relativement à son imitation d'Archiloque. J'em-

---

[1] Tout le contraire dans l'épode VI :

.... Cave, cave! namque in malos asperrimus
Parata tollo cornua :
Qualis Lycambæ spretus infido gener,
Aut acer hostis Bupalo.
(*In poetam maledicum*, an de Rome 715.)

prunte les rhythmes d'Alcée et de Sapho, sans prendre d'eux non plus leurs sujets : sans imiter d'Alcée, par exemple (je supplée ce qu'aurait pu dire Horace, ce qu'il a dit ailleurs), ses chants de menace, de guerre et de triomphe contre les tyrans : *Pugnas et exactos tyrannos*[1] (*Od.* II, XIII), *Alcæi minaces... Camœnæ* (*Od.* IV); sans imiter de Sapho ces langoureux soupirs d'un amour répréhensible :

> Æoliis fidibus querentem
> Sappho puellis de popularibus[2], etc. (*Od.*, II, XIII.)

Ce passage détermine le sens de *mascula*. Si les poésies de Sapho eussent été *mâles*, dans l'acception favorable du mot, Horace ne leur eût pas opposé la force et la vigueur des accords d'Alcée, *sonantem plenius*. Cet ironique *mascula* désigne le rôle et l'emploi de la poëtesse dans les amours qu'elle préférait. (*Masculæ libidinis* Ariminensem Foliam. *Épod.* V[3].)

---

[1] Encore ces consonnances grecques dont nous parlions tout à l'heure, *quas* bibit aure *lector*.

[2] Lesbides, infamem quæ me fecistis amatæ....
(Ovide, héroïde XV. *Sapho à Phaon.*)

Elle dit plus haut :

.... Mihi Pegasides blandissima carmina dictant ...
Nec plus Alcæus, consors patriæque lyræque,
Laudis habet, quamvis grandius ille sonet.

« Et vous, grâces éoliennes de Sapho;.... glaive d'Alcée, qui mainte fois fis libation du sang des tyrans, en suivant les institutions de la patrie. » Méléagre, *Antholog.* (Sainte-Beuve.)

[3] Prométhée, un soir qu'il avait trop bu chez Bacchus (dit Phèdre, IV, XIV.

.... Masculina membra applicuit feminis,

Horace, je le crois, ne veut pas préciser, seulement sous le rapport littéraire, les limites de son imitation; il a de plus ici une intention morale et politique. Conjecture, sans doute, fort hasardée, mais qui ne laisse pas d'offrir quelque chose de plausible.

Alcée n'aimait pas moins les jeunes garçons que Sapho les jeunes filles. De même, force Romains et Romaines[1] donnaient en plein dans ces aberrations, qui leur paraissaient toutes naturelles. Peut-être les ennemis d'Horace l'accusaient-ils, lui aussi, de s'y livrer, comme Alcée et Sapho ses modèles, comme la plupart de ses amis, et faisaient-ils courir sous son nom des odes consacrées à de beaux enfants. Il proteste donc implicitement contre cette accusation, laquelle pouvait être d'ailleurs une représaille exercée contre lui. N'avait-il pas écrit dans une satire,

Demetri, teque, Tigelli,
Discipu*larum* inter jubeo plorare cathedras? (I, x.)

---

aux femmes telles que Sapho :

Ita nunc libido pravo fruitur gaudio.

Le Brun, dans son épigramme aux femmes beaux esprits, n'indique-t-il point, par une allusion maligne, le *mascula* de Sapho?

.... Vous n'avez pas ce qui fait les Corneilles;
Sapho l'eut presque, et Sapho vit encor.

Voir ce qui précède.

[1] Un vers de *Lucile*, 231, représente dans toute son horreur immonde la débauche romaine.

« Il n'y avait peut-être pas un Romain qui fût à l'abri de la loi Scantinia, et c'est pour cela qu'elle cesse d'avoir son effet. » *De Golbéry.* Sur un passage d'une lettre de Célius à Cicéron, VIII, XII.... *Compellari ea lege me voluerunt, qua ipsi dicere non poterant.*

Outre cette accusation d'aimer et de chanter, à l'exemple d'Alcée, de beaux enfants, on accusait peut-être aussi de quelque satire *alcéenne* contre les puissants l'ancien tribun de Brutus. C'est la tactique ordinaire des partis. Aux écrivains qui passent de l'un dans l'autre, on ne manque pas de rappeler avec malignité, parfois même d'imputer,

---

Parmi tant de jeunes guerriers, immolés dans les combats, je ne m'en rappelle aucun dont une fiancée pleure l'absence, attende impatiemment le retour ; aucun qui lui-même regrette en mourant sa fiancée ou sa jeune épouse, *et dulcem moriens reminiscitur* Annam. — *Purpureus veluti quum flos*, etc. Voilà de ces comparaisons qui paraissent faites plutôt pour un sexe que pour l'autre. De qui s'agit-il pourtant? d'un jeune homme, d'Euryale. Quant à Camille, elle meurt, elle, en héros, comme Turnus. Un même vers sert pour elle et pour lui ; le même gémissement orgueilleux, la même indignation toute virile :

Vitaque cum gemitu fugit indignata sub umbras.

Rien de plus froid et de plus révoltant qu'Énée au IVe livre. Aussitôt qu'il apprend la volonté du destin, qui lui prescrit de quitter Didon, le voilà prêt : pas une larme, pas un soupir ; un vague regret à peine. Il me semble que pour rendre son héros plus intéressant, Virgile aurait dû le montrer d'abord plus sensible à l'amour d'une reine si belle et si tendrement hospitalière ; qu'ensuite, à l'ordre d'une séparation si cruelle, Énée devait éclater en gémissements, en amers reproches contre la barbarie du destin (*fatis*que deum defensus *iniquis.... ferus....* Jupiter, etc., IIe livre de l'*Enéide*), en regrets pathétiques sur la reine qu'il fallait donc abandonner, trahir...! On voudrait voir une lutte de quelques jours, de quelques heures au moins, et non pas cette soumission si prompte et si entière : *Ardet abire....* A la fin sa piété filiale, sa tendresse paternelle, l'amour de la patrie, de la gloire même (*laudumque immensa cupido*), le sentiment de sa grande mission, le héros enfin représentant Rome *, l'aurait emporté sur l'amant. C'était un nouvel exemple tragique et sublime de l'immolation de l'amour au devoir. Cela n'eût point empêché les pleurs, le désespoir, la fureur de Didon, cette magnifique explosion de haine, cette effrayante perspective d'Annibal ; en un mot, tout le drame, gâté par cette indifférence glaciale, par cette barbarie d'Énée, tache vraiment déplorable dans ce chef-d'œuvre. D'où vient-elle? Ne serait-ce pas, plutôt que d'aucune des autres causes mises en avant, de la préférence marquée du poëte pour les Alexis, etc.? Et l'antiquité complice de le surnommer la vierge, *Parthenias!*

* Attollens humero famamque et fata nepotum. (VIII, dernier vers.)

quelque pièce satirique, dans laquelle ils brûlaient ce qu'ils adorent, et de la mettre en regard des louanges, au grand dépit du louangeur. Ainsi, je crois, avait-on fait pour Horace. L'épode *Horrida tempestas* pourrait avoir été cette pièce satirique. Elle est effectivement imitée, en partie, d'Alcée, et renferme sans doute plus d'allusions qu'on ne pense. Horace se défendait de l'avoir composée, telle au moins qu'on la rapportait. Disons plus : je le soupçonne même d'avoir écrit, pour donner le change, son *Vides ut alta...* (*Od.* I, IX), qui est le même sujet refait avec suppressions et modifications atténuantes, afin de pouvoir adroitement l'opposer à ses ennemis, comme étant, au lieu de l'épode incriminée par eux, l'ode qu'il avait réellement chantée, dans une espèce de banquet politique.

Quoi qu'il en soit de cette dernière conjecture, et pour revenir à l'épître, Horace à deux reproches différents, plusieurs fois articulés contre lui, répond d'une manière détournée, et comme sans avoir l'air d'y toucher, par ces vers 22-32, précédés plus haut, 17, de *vitiis* imitabile. Archiloque, Sapho, Alcée, voilà ses trois modèles. Il le reconnaît, il le proclame avec une sorte d'orgueil : mais en même temps il déclare, à deux reprises, il détermine l'objet de son imitation : c'est le rhythme de ces trois poëtes. Il ne s'astreint pas à les suivre servilement dans tout le reste; il ne *montre pas au Latium* ce qu'ils ont de *vicieux*, *famoso carmine*, *mascula*, *maculæ*. En un mot, il n'abdique pas sa personnalité poétique et morale, à la façon des imitateurs du

commun qui se croyaient comme obligés, parce qu'Ennius, leur modèle, ne chantait qu'après boire, de se plonger, jour et nuit, dans la crapule; qui poussaient, jusqu'au risque de s'en rompre une veine ou autre chose, la reproduction des criardes bouffonneries d'un Timagène, etc.

Telle est l'interprétation, peut-être bien forcée, des vers 22-32, que je me propose à moi-même, dussé-je passer en *vitiis* les classiques commentateurs, dont je suis l'émule.

Une des principales causes de l'animosité des grammairiens contre Horace et Virgile, c'était le dédain de ces grands poëtes à l'égard des lectures publiques, où tous deux ils brillaient par leur absence, et semblaient d'autant plus éclipser cette foule de médiocrités présentes. Elles avaient sur le cœur ces paroles du lyrique :

....Hæc ego ludo
Quæ nec in æde sonent certantia, judice Talpa.
(*Sat.*, I, x, 37.)

....Neque te ut miretur turba, labores
Contentus paucis lectoribus. (*Id.*, 73.)

Des lecteurs, non pas des auditeurs.

....Satis est equitem mihi plaudere, ut audax, (76.)
Contemptis aliis, explosa Arbuscula, dixit.

Hæc, ce qu'il appelle modestement, dans notre épître XIX, *opuscula*.

Ils sont petits, en effet, c'est-à-dire courts, les ouvrages d'Horace, mais pleins, comme ceux de Catulle. — Une pièce, une piécette, mais elle est d'or, et comment travaillée! — *Corporis exigui*,

dit-il épître XX, de sa taille. On pourrait en rapprocher sa poésie, ainsi que l'a fait plaisamment Auguste, dans ce billet en remercîment d'un *libellus* qu'il avait reçu du poëte : *Vereri... mihi videris, ne majores libelli tui sint, quam ipse es; sed si tibi statura deest, corpusculum non deest.* Cicéron dit d'un ouvrage de Crantor : *Ego Crantorem sequor, cujus legi brevem illum quidem, sed vere aureum... de luctu librum.*

Scribendum recte; nam ut multum, nil moror.
(*Sat.*, I, IV.)

Horace aime mieux être un ruisseau, ruisseau pur et limpide, qu'un fleuve abondant, mais *lutulentus*.

Satisfait des suffrages, publiquement décernés à ses poésies par les hommes d'élite, et qu'elles obtenaient en secret même de ceux-là qui paraissaient leur être le plus hostiles, Horace dédaignait les hommages inconstants de la multitude, cette vogue factice qu'il fallait payer. C'était bon pour les Pantilius, les Démétrius et compagnie, insectes littéraires qui ne pouvaient pas voler de leurs propres ailes. Mais lui ! *Non ego*, répète-t-il deux fois avec un dédain qui les blessait au vif.

Ces littérateurs, qu'il appelle *grammairiens*, tenaient comme une académie de bel esprit. Ils se lisaient tour à tour, en présence d'auditeurs bénévoles, dont la plupart étaient payés, *clique* ou *claque* applaudissante, force morceaux de prose et de vers, de vers surtout; vers emphatiques, emphatiquement débités. De leur génie, nécessairement, ils

avaient haute idée, s'exaltaient entre eux de la façon la plus hyperbolique, tandis qu'ils rabaissaient à plaisir les écrivains supérieurs qui les offusquaient :

Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.

Horace avait le tort infiniment grave de ne pas assister, comme auditeur et lecteur, à leurs réunions. De plus, il se permettait d'attaquer les arrêts du docte aréopage contre les écrivains dont il était le disciple admirateur et dévoué. *Inde iræ*, ou, comme il dit, *lacrymæ*. Larmes de rage.

Cette admiration, remarquez en quels termes retentissants il la fait sonner aux oreilles des détracteurs :

Non ego, nobilium scriptorum auditor et ultor[1].

Ce *nobilium*, tout à fait pris en bonne part. — Que le petit peuple (parasites, mangeurs de pois chiches, canaille, sotte espèce, etc.) aille entendre les grammairiens, je n'entends, moi, que les écrivains fameux (*ego nobilium*). C'est de *nobles* auteurs que je m'inspire, pour mériter le suffrage du *noble*. Aux grammairiens, qui les dénigrent, l'applaudissement payé du vulgaire.

C'est ainsi que Virgile, *juvenum* nobilium *cliens*, dédaignerait le *vile Sabinum*. Il lui faut vin de prince : *Pressam calibus ducere liberum gestit* (*Od.* IV, XII). Aussi fait Horace à l'égard des auteurs et des lecteurs :

Odi profanum vulgus et arceo.

---

[1] Dévot adorateur de ces maîtres antiques.... (A. Ch.)

eût embelli d'un charme suprême les adieux à son livre :

Objet chéri, quand mon renom futile
De vos vieux ans charmera les douleurs;
A mon portrait, quand votre main débile,
Chaque printemps, suspendra quelques fleurs,
Levez les yeux vers ce monde invisible
Où pour toujours nous nous réunissons;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons[1].

On aimerait à voir quelque chose d'analogue dans l'épître, qui va maintenant nous occuper, de Boileau à ses vers. Cela vaudrait mieux que cette préoccupation de ses rivaux, qui ne le quitte pas même encore à la fin de cette épître, quand il parle de son tombeau.

Début vif, *ex abrupto :*

J'ai beau vous arrêter....
Allez, partez, mes vers....

Mes vers, vains et faibles enfants, etc.—*Vos aînés*, etc. Cette personnification multiple me semble moins heureuse que celle du livre d'Horace, *Liber*, parce qu'elle est plus vague. Versificateur avant tout, Boileau s'adresse à ses vers : Horace, le poëte moraliste et philosophe, à son livre.

C'est trop languir chez moi dans un obscur séjour :
La prison vous déplaît, vous cherchez le grand jour,
Et déjà chez Barbin, ambitieux libelles[2],
Vous brûlez d'étaler vos feuilles criminelles.

[1] On m'a parlé d'une femme, aussi pieusement, aussi dignement fidèle à la mémoire de celui qu'elle aimait, homme de lettres célèbre, ami de Béranger.

[2] Bien que *libelle* signifie proprement *écrit diffamatoire* (Académie),

Excellents vers, qui rendent bien l'emphatique *communia*, etc., le *gestis*, et, mais sans *mundus* que je regrette, le *ut prostes*. Plus de simplicité néanmoins chez Horace. Son langage vous fait plus d'illusion. J'aime ce trait précis qui n'est pas dans l'imitateur : *Paucis ostendi gemis*. J'aime cette expression naïve de regret et de repentir qu'il prête au livre : *Quid miser egi?* Je ne me représente pas aussi bien dans le poëte français, ce contraste, pour un livre, des misères plus ou moins grandes de la publicité, des atteintes blessantes de la critique, en un mot, de l'injure des uns, de l'indifférence ou de la satiété des autres, avec l'existence, pour ainsi dire, virginale, si respectée, si douce, si choyée et si caressée, qu'il avait précédemment sous l'aile de son auteur.

André Chénier, dans l'épilogue de son *Hermès*, a bien mieux saisi tout cela. C'est un accent de paternité[1], intimement senti, qui parle au cœur plus

---

Il faut l'entendre aussi dans le sens du latin *libellus*, d'où résulte un hémistiche d'une vérité piquante.

[1] Voici comme Balzac, dans une lettre à Conrart, III, v, parle de son *Aristippe :*

« Je vous avoue que c'est le cher et le bien-aymé de mes enfants. C'est le Benjamin de mon esprit, et, sans doute, il *feroit la fortune de son père*, si les princes de Valois revenoient au monde.... J'ayme si tendrement cet Aristippe, que j'ay de la peine à me séparer de luy, et à lui permettre de sortir du lieu de sa naissance, pour aller voir le grand monde. En effet, cette séparation m'est dure, et je ne puis presque me résoudre à luy donner ce congé.... » (1652.)

On trouve dans Maynard, ami de Balzac, une petite pièce très-faible, intitulée *l'Auteur à son livre*. Neuf stances, dont je rapporterai la première et la dernière :

Petit livre que j'ay poly
Dans une longue solitude,

que l'épître enjouée d'Horace, tout à fait désintéressée, en apparence, au sujet du livre qu'elle avertit :

O mon fils, mon Hermès, ma plus belle espérance,
O fruit des longs travaux de ma persévérance,
Toi, l'objet le plus cher des veilles de dix ans,
Qui m'as coûté des soins et si doux et si lents;
Confident de ma joie et remède à mes peines;....

J'abrège à regret la citation :

....O mon fils, aujourd'hui quels seront tes destins?....
....Jadis, enfant chéri, dans la maison d'un père
Qui te regardait naître et grandir sous ses yeux,
Tu pouvais sans péril....

....Oh! si tu vis encore, alors peut-être un sage,
Près d'une lampe assis, dans l'étude plongé,
Te retrouvant poudreux, obscur, demi-rongé[1]....

Horace, en un petit nombre de vers (28), vous intéresse bien plus aux destinées du livre que Boi-

---

Croy-moy, demeure ensevely
Sous la poudre de mon estude.

Si tu vas courir l'univers
Pour chercher l'estime publique,
Tu verras tomber sur mes vers
Tous les foudres de la critique.

[1] Au lieu de mentionner encore d'autres imitations de l'épître *ad Librum*, j'aime mieux citer ici des réflexions très-piquantes, faites à propos de l'une d'elles, par Dussault :

« Tant d'auteurs, depuis Horace, se sont entretenus avec leur livre, qu'il est impossible que le fonds de cette sorte de badinage ne soit pas épuisé; c'est toujours un auteur qui ne veut pas donner à ses vers la liberté de paraître en public, et des vers qui veulent, bon gré mal gré, s'élancer du cabinet chez l'imprimeur; l'auteur leur fait valoir, pour l'ordinaire, des raisons plus sages et plus solides qu'il ne pense : il leur prédit le plus triste destin, et souvent il est meilleur prophète qu'il ne croit; mais les vers n'entendent rien, et la remontrance qui leur est adressée ne sert quelquefois qu'à augmenter les torts du livre, en augmentant son volume. » (T. II, 155.)

leau dans sa longue imitation (132 vers). Vous le suivez, ce livre, depuis ses commencements, et, comme on disait autrefois, depuis sa *nourriture* (*non ita nutritus*) jusqu'à sa vieillesse. La marche si rapide, si précise, et par là, plus saisissante, de l'épître latine, se trouve dans Boileau trop entravée de détails satiriques et personnels, dont quelques-uns n'offrent guère d'intérêt (*Traiter tout noble mot... — Vous soutenir qu'un lit...*). La période d'ailleurs vient encore diminuer l'effet. Il a beau répéter : *mes vers*, nous ne les détachons pas de lui-même, comme nous faisons pour le livre d'Horace. Ses vers et lui, c'est tout un, au lieu que nous avons dans Horace la double personnalité, en quelque sorte, du livre et de l'auteur.

Une autre différence entre les deux épîtres, c'est que le poëte latin, déposant avec les ailes de l'ode l'orgueil lyrique, se montre, sous le rapport littéraire, modeste jusqu'à l'humilité. Tout au rebours le poëte français. Il se plaît, ainsi qu'il le déclare dans la préface, à faire lui-même son *éloge*, et *n'oublie rien de ce qui peut être dit à son avantage*. Il rappelle d'abord ses succès poétiques; ensuite il se défend contre les attaques de ses censeurs. C'est une longue apologie dans le genre démonstratif, en style périodique et cicéronien; une sorte de *pro Marcello* en son honneur, de *pro domo sua*. Il amplifie, pour son compte personnel, avec bonheur parfois, les quelques vers où Horace s'est représenté :

.... Assez faible de corps, assez doux de visage,
Ni petit, ni trop grand, très-peu voluptueux,

Ami de la vertu plutôt que vertueux[1].

Très-peu voluptueux. Plus haut : *Toujours sage.* Ce qui nous explique pourquoi l'imitateur Boileau n'a tenté des odes amoureuses d'Horace aucune imitation. *Dimidiatus Horatius!* Encore! — S'il a traduit de Sapho : *Je sens de veine en veine,* etc., c'est qu'il y était obligé. Il n'a d'ailleurs saisi ni rendu l'accent passionné de l'original.

Nous trouvons un équivalent pittoresque du *præcanum* dans ces vers (*où chacun se récrie*, écrit-il à Maucroix, de l'air le plus satisfait) :

....Sous mes faux cheveux blonds la vieillesse chenue....

Rien de *solibus aptum*, bien qu'il dise ailleurs, dans une lettre (1699) : « Mon ami le soleil. » C'était plutôt le cas de le dire ici, de faire entrevoir sa retraite d'Auteuil, *tepido villula tecto*, qu'il indique plus bas, mais vaguement :

Plus d'un héros, épris des fruits de mon étude,
Vient quelquefois chez moi goûter la solitude.
....*Que* si *quelqu'*un, mes vers, alors vous importune[2]....

Le *forte* d'Horace est plus modeste, et rentre bien dans le caractère de l'épître.

....Contez-lui qu'allié d'assez hauts magistrats,
Fils d'un père greffier, né d'aïeux avocats....

L'avant-dernier hémistiche de ces deux vers, aux-

---

[1] On peut voir dans Scarron, *Épître au lecteur* (en prose), le portrait grotesque qu'il fait de sa personne physique et morale.

[2] Si quis, qui quid agam forte requirat erit,
Vivere me dices : salvum tamen esse negabis....
(Ovide, *Trist.*, I, 1.)

quels l'*a* donne une certaine emphase, rappelle cette plaisante énumération d'une autre épître, v :

Fils, frère, oncle, cousin, beau-frère de greffier.

Parentage et généalogie respectables, en comparaison de l'*in tenui re*. Mais aussi Boileau n'a pas eu l'avantage de faire ce vers charmant,

Majores pennas nido extendisse loqueris,

dont il a pris toutefois ce qu'il pouvait prendre :

Élever assez haut mes poétiques ailes,

dit-il ; précisément tout l'opposé de *musa pedestris*, comme Horace appelle la muse des satires, des épîtres, qui sont, le *Lutrin* à part, les seuls genres où Boileau s'est distingué. Il n'essaya qu'une seule fois, on sait comment, de la poésie lyrique. Chute icarienne. Au poëte il faut, pour attaquer la grande ode, l'ode pindarique, ce que Boileau ne possédait pas, l'enthousiasme du soldat étonné d'avoir pu monter ce rocher de Namur, qu'il avait pris la veille[1].

---

[1] Merveilleuse peinture de l'enthousiasme dans un dithyrambe d'Horace :

....Non secus in jugis
Exsomnis stupet Evias,
Hebrum prospiciens, et nive candidam
Thracen, ac pede barbaro
Lustratam Rhodopen. Ut mihi devio....

C'est ainsi que l'enthousiasme transporte le poëte à son insu, jusqu'au sommet de la montagne. A son réveil, il mesure, émerveillé, la distance qui le sépare des chemins du vulgaire. Il contemple avec ravissement l'immense étendue, les scènes, les tableaux sans nombre qu'elle lui présente ; il respire dans le sublime.

Image grandiose des beautés qu'enfante le génie, aux heures de l'inspiration, et qui l'étonnent lui-même lorsqu'il n'est plus sous l'influence secrète.

Quant à l'ode moins élevée, nous avons vu ce qui lui manquait pour y réussir; — le sentiment de l'amour; cette sensibilité tendre et mélancolique dont Racine était doué; ce goût délicat et, pour ainsi dire, philosophique du plaisir, cette élégante ivresse de volupté, qui inspiraient Horace.

Ces *poétiques ailes* ne s'allient pas trop non plus avec les détails qui précèdent immédiatement : *J'allai d'un* pas *hardi*.... Dira-t-on que ce n'est pas à un oiseau qu'il se compare, mais à quelque génie ailé? Toujours est-ce chose singulière qu'il *aille en marchant* au Parnasse, et qu'il ne paraisse faisant usage de ses ailes qu'après avoir été *entraîné des bords du Permesse à la cour*.

On trouverait encore, dans cette longue personnification des vers de Boileau, quelques autres endroits où la métaphore saute un peu brusquement d'une image à l'autre. Par exemple (vers 67) :

> Vous croyez à grands *pas* chez la postérité
> Courir, mar*qués au coin* de l'immortalité.

Ce défaut de justesse, il est bien difficile de l'éviter lorsqu'on prolonge trop une allégorie. Horace, dans la sienne resserrée en d'étroites limites, n'y est pas tombé. Il n'y tombe jamais.

> Dès le berceau perdant une fort jeune mère[1],
> Réduit seize ans après à pleurer mon vieux père.

Détail intéressant bien présenté. Si, comme nous

[1] Ah! si Boileau ne l'avait pas perdue! Il aurait eu peut-être ce qui lui manque. M. Sainte-Beuve a plusieurs fois parlé de l'influence des mères sur les fils poëtes. « Elles vous marquent » elles aussi, elles surtout! « d'un petit signe qui est leur. »

le supposons, Horace perdit sa mère d'aussi bonne heure que Boileau, nous aurions aimé qu'il le dît quelque part.

Remarquons encore, dans cette même période, si longue (93-115), un trait de modestie :

> Assez près de Régnier m'asseoir sur le Parnasse.

Boileau faisait grand cas de son devancier. Il n'oublie jamais non plus les obligations qu'il avait aux Latins, témoin le vers qui précède celui-là,

> Studieux amateur et de Perse et d'Horace.

Ailleurs :

> Horace, dans mes vers, tant de fois imité. (Ép. VIII, *au Roi*.)

C'est encore lui qu'il imite (à part les épigrammes contre les autres), dans ce joli détail :

> Vous tiendrez quelque temps ferme sur la boutique;
> Vous irez à la fin, honteusement exclus,
> Trouver au magasin *Pyrame* et *Régulus*,
> Ou couvrir chez Thierry, d'une feuille encor neuve,
> Les *Méditations* de Busée et d'Hayneuve,
> Puis, en tristes lambeaux semés dans les marchés.
> Souffrir tous les affronts au *Jonas* reprochés.

Mais cela, quoique plus piquant, ne produit pas néanmoins la même impression que le *taciturnus inertes*.

Ainsi pour ces deux vers :

> Que si mêmes un jour le lecteur gracieux,
> Amorcé par mon nom, sur vous tourne les yeux....

Qu'est devenue cette charmante et touchante pein-

ture, cette scène pittoresque, *balba senectus*.... *sol tepidus*, etc., etc., où nous avons à remarquer le lieu, le temps et l'heure, les personnages, etc.?

Donc, à l'épître latine ou au poëte latin, lequel peut revendiquer aussi ces vers, *Que veut-il?* etc., etc. (40-47), appartiennent non pas seulement l'idée, mais les plux heureux passages de l'épître française, excepté quelques vers et deux tableaux, vraiment horaciens :

Cessez *de* présumer *dans* vos folles pensées,
Mes vers, *de* voir *en* foule à vos rimes glacées
Courir, l'argent *en* main, les lecteurs *em*pressés.
Nos beaux jours sont finis, nos honneurs sont passés;

et celui-ci, qui couronne parfaitement une épître bien commencée (nous avons vu, dans les deux autres épîtres imitées d'Horace, que Boileau sait finir heureusement) :

Mais je vous retiens trop. C'est assez vous parler.
Déjà, plein du beau feu qui pour vous le transporte,
Barbin impatient chez moi frappe à la porte :
Il vient pour vous chercher. C'est lui ! j'entends sa voix.
Adieu, mes vers, adieu pour la dernière fois[1].

[1] Pourquoi Boileau n'a-t-il pas un peu plus souvent ce style coupé, vif, court, naturel, au lieu de ces longues effusions périodiques, plus ou moins languissantes, quelquefois si prosaïques? Encore celle-ci, notamment : *Mais des heureux regards*, etc., (115) où la critique pourrait d'ailleurs, sans être minutieuse, sans qu'on l'accusât de trop *éplucher les sons et les paroles*, relever plus d'une cacophonie, ces *reux*, *re*, ces *qui*, *que*, *qui*, où se heurte l'oreille, ces *de*, *d'é*, *de*, *d'i*, dans un même vers. L'auteur, en général, abuse de cette consonne *d*, qui rend sa diction dure et forcée. — Plus haut (81-87), *fut*, *fit*, *fin*, *fait*. — Quelques mots répétés, *vains*, *amorce*, *courir*, etc. Nous avons cité deux vers où cet infinitif *courir* forme un rejet très-pittoresque. Mais il ne fallait pas reproduire deux fois en une épître absolument le même effet. Ce verbe reparaît encore au commencement d'un autre vers : *Courez en lettres d'or*.... (124). — *Vos*

§ II.

Ces vers, auxquels Boileau disait adieu, ne furent pas ses derniers vers. Déjà bien faibles, sinon dans cette épître et dans la suivante, mais certainement dans la XIIe, ils eurent, dans la satire de *l'Équivoque*, des puînés abâtardis. Car Boileau devait, après avoir abdiqué la satire, y revenir encore deux fois, dans un âge qui ne comportait plus guère pour lui que la causerie douce et familière de l'épître, ou des épanchements pareils à ceux de Chaulieu, dans les stances *sur la Retraite*, etc. Mais Boileau, malheureusement, n'eut pas cette sereine vieillesse qui reluit dans le traité de Cicéron. La sienne, plutôt semblable au portrait de l'*Art Poétique*, *Multa senem circumveniunt*, etc., fut assaillie par des infirmités nombreuses, par une humeur chagrine, par le contre-coup des revers publics, par la perte des amis et du plus cher de tous, Racine, par l'isolement, etc. On est affligé du tableau de ses dernières années, tel qu'il paraît dans sa triste correspondance. *O vieillesse ennemie*[1] ! qui (pour ne l'envisager qu'au point de vue littéraire), fit tomber le

---

froides rêveries n'est qu'une répétition faible de *Vos rimes glacées* (30). — On peut, à propos de rimes, blâmer la fréquence et le rapprochement de celles en *er, è, ée, aits;* de quatre en *eux*, quatre épithètes, *hasardeux*, etc. (47, 50). — Toutes choses qu'on pardonne au style négligé de La Fontaine, qui n'y déplaisent pas, tandis qu'elles choquent dans un écrivain classique comme Boileau. Ainsi des herbes, dont s'embellit un sentier, feraient tache dans une allée régulière, bien sablée.

[1] Il écrit lui-même : « Je suis surchargé d'incommodités et de maladies. O la sotte chose que la vieillesse ! »

Plus bas : « Ma poésie expirante.. . »

poëte dans de si déplorables compositions[1], et d'assez bonne heure encore, l'engagea parmi les ronces scolastiques de son épître *sur l'amour de Dieu*. Ah! sans doute, c'est par une telle épître, par une épître religieuse et chrétienne que pouvait le mieux finir un poëte comme Boileau; mais ce devait être une épître dans le genre évangélique, et non pas théologique.

Bien différente la destinée d'Horace!

Nous avons vu, dans sa dernière épître, qui clôt si parfaitement le recueil, une épitaphe, en quelque sorte, du poëte. Combien d'années vécut-il encore depuis? On ne le sait pas d'une manière bien certaine. La seule chose que nous sachions positivement, c'est qu'il mourut âgé de cinquante-sept ans, sous le consulat de C. Marcius Censorinus[2]. On souffre d'abord, quand on songe qu'il pouvait prolonger son existence d'un assez grand nombre d'années, ajouter au précieux trésor d'écrits qu'il nous a légués. Ensuite, réflexion faite, on est presque tenté de féliciter Horace de n'avoir pas vécu plus longtemps. On se rappelle les consolations accoutumées des anciens sur les trépas prématurés; on les applique à celui d'Horace. Mécène venait de mourir. Quelle perte que celle d'un tel ami! Certaines odes, présentes à toutes les mémoires, témoignent de la vivacité, de la profondeur de l'at-

[1] Ce que Cicéron appelle *in extremo actu corruere*. (De Senect.)

[2] Celui même à qui il avait adressé l'épître lyrique ou l'ode épistolaire du livre IV :

Dignum laude virum Musa vetat mori;
Cœlo Musa beat.

tachement d'Horace. Horace avait donc perdu la moitié de lui-même[1], en un âge où de telles pertes sont irréparables. Le chagrin qu'il en ressentit précipita sa mort : touchante confirmation de la vérité de ses paroles : *Ibimus, ibimus*, etc., triomphe mémorable de l'amitié, mort enviable!

Il paraît que Mécène ne jouissait plus au même degré de la faveur d'Auguste, lequel cédait à d'autres influences qui devaient successivement changer la face de son règne si brillante alors et depuis qu'Horace avait, par la protection du ministre, obtenu la bienveillance et presque l'amitié de l'empereur. Supposez le poëte ayant vécu l'âge de Boileau, c'est-à-dire, dix-huit ans de plus, ou (pour aller jusqu'à la mort d'Auguste), vingt ans. Avec quelle affliction n'eût-il point vu s'effaçant d'année en année quelques traits du tableau si prospère tracé dans plusieurs de ses odes, notamment les ve et xve du livre IV! Quel deuil dans la maison d'Auguste! Les désordres de Julie; l'empire toujours croissant de Livie, marâtre cruelle, mère ambitieuse; la mort des jeunes princes, fils adoptifs d'Auguste et son espoir; le visage du souverain s'assombrissant, après avoir tant d'années resplendi comme le printemps aux yeux du peuple enthousiaste; Horace ne vit point tout cela. Il n'eut point à souffrir d'un présent si triste, d'un avenir qui s'annonçait enveloppé de nuages sinistres (*atra nube*), avec cette perspective d'un Tibère qu'il

[1] Rappelons-nous les dernières paroles de Mécène à Auguste : *Horatii Flacci*, ut mei, *esto memor*.

avait deviné. Le soleil du Chant séculaire brillait toujours radieux sur la république, quand une mort subite termina les dernières années si paisibles, si fortunées du poëte. Ce genre de mort était précisément celui-là même[1] que souhaitait Auguste pour lui, pour ses amis; la plus heureuse mort, après tout, pour ceux qu'elle frappe, puisqu'elle leur épargne les souffrances de la maladie, et quelquefois l'amertume des derniers moments.

La vie d'Horace était complète. Il n'avait pas besoin d'une plus longue existence pour accomplir quelque chose qu'il n'aurait point terminé.

« Je veulx, disait Montaigne, que la mort me treuve plantant mes choulx, mais nonchalant d'elle, et encore plus de mon jardin imparfaict. »

C'est peut-être là dans son jardin, près de son ruisseau[2], que la mort (*Vacuna* suprême!) trouva, nous ne dirons pas surprit Horace. Qui pouvait être plus nonchalant d'elle que le chantre du *Nil admirari!* que le philosophe pratique qui s'était ha-

[1] C'est ainsi que mourut La Bruyère.

[2] Ce n'est point à Paris, des suites peut-être de son ovation théâtrale, c'est à sa campagne qu'aurait dû mourir Voltaire, qui signait quelquefois dans ses dernières années, *le vieux malade de Ferney;* « ayant, dit-il lui-même, ayant de son lit.... devant lui, de beaux jardins, une belle campagne, un beau lac; à sa droite les montagnes du Jura; à sa gauche, les glaces éternelles des grandes Alpes.... » (*Lettre à d'Argental.*)

Écoutons maintenant Ducis :

« Bon Dieu! comme je fuirais la capitale, si j'avais la centième partie de la gloire de M. de Voltaire, avec ses quatre-vingt-quatre ans! Comme je me tiendrais sur mon pré, auprès de mon ruisseau, car j'aurais un ruisseau alors! Cette soif insatiable de gloire au bord du tombeau, cette inquiétude fiévreuse, cette complexion voltairienne, je ne comprends rien de tout cela. »

Voilà ce qu'écrivait Ducis, le 7 mars 1778. Voltaire mourait six semaines après.

bitué de bonne heure à considérer chaque soleil comme le dernier qui l'éclairât! à ne s'inquiéter jamais du lendemain[1]! Son œuvre, et littéraire et morale, était parfaite. Il avait opéré la réforme de ses mœurs. Il pouvait se rendre hautement le témoignage renfermé dans son épître II, *à Florus*. La mort arriva donc à propos. Il était depuis longtemps chaque jour dans cet état de satisfaction qu'il décrit à Mécène :

Ille potens sui
Lætusque deget, cui licet in diem
Dixisse : *Vixi!*

Maître de lui! Mais, plus tard, qui sait? il pouvait cesser de l'être. On ne peut se résoudre à le croire, mais enfin, sa raison pouvait, sous le poids de l'âge, s'affaiblir. Et puis, les infirmités du corps! Il en fut préservé. Celles de l'esprit, elles pouvaient aussi l'atteindre. Aurait-il eu toujours la force nécessaire pour ne pas publier les débiles œuvres d'une imagination languissante, appauvrie? *Vains et faibles enfants....* Il demandait, dans sa dédicace à Apollon,

Nec turpem senectam
Degere, nec cithara carentem.

Apollon l'exauça. Un beau commencement de vieillesse, et pas la caducité de l'homme et du poëte!... Les beaux jours de cristal de l'automne sans les jours de plomb qui leur succèdent!... La

[1] Carpe diem, quam minimum credula postero,

disait-il à Leuconoë. A Mécène :

Dona præsentis cape lætus horæ....

etc., etc.